

3 Vols.

Mabillon

Oeuvres Posthumes

de Mabillon

et

Ruinart

OUVRAGES POSTHUMES DE D. JEAN MABILLON, ET DE D. THIERRI RUINART,

BENEDICTINS DE LA CONGREGATION de Saint Maur.

TOME PREMIER,

CONTENANT

Un Recueil des petits Ecrits de Dom Jean Mabillon, avec des Additions; ses Lettres, avec celles des personnes illustres par leurs dignitez, ou par leur savoir, qui lui ont écrit: Et l'histoire de quelques contestations litteraires où ce savant homme est entré, &c.

Par D. VINCENT THUILLIER, Benedictin de la même Congregation.



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { FRANÇOIS BABUTY, à Saint Chrysostome.
JEAN FRANÇOIS JOSSE, à la Fleur de Lys d'Or.
ANT. CL. BRIASSON, proche la Fontaine S. Severin, à la Science.

M. DCC. XXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



PRÉFACE.

ON ne doit rien laisser perdre des Ouvrages des grans Hommes, tout en est précieux, & c'est en quelque sorte faire un vol au public que de lui soustraire des écrits qu'ils n'ont faits, que parce qu'ils croioient lui devoir être utiles. La réputation qu'ils se sont acquise par les Ouvrages qu'ils ont donnez de leur vivant, répond par avance de la bonté de ceux qu'ils laissent après leur mort; & n'y eut-il que ce préjugé, les gens de Lettres reçoivent d'ordinaire avec reconnoissance, tout ce qui leur vient de la part de ceux, dont ils n'ont jamais rien reçû qu'avec applaudissement. Sans chercher des exemples fort haut, quelles obligations n'avons-nous point aux héritiers des papiers de Mrs. de Marca, Bossuet, Fenelon, Nicole?

En effet ce ne seroit pas être équitable que de refuser son estime aux productions des grans Auteurs, par cela seul qu'ils ne les ont pas mises au jour pendant leur vie. Comme en travaillant à un grand Ouvrage, il se rencontre mille occasions de se détourner sur d'autres sujets, il se trouve aussi mille circonstances qui ne permettent pas de communiquer au public ces écarts & ces distractions. Tantôt c'est crainte de perdre le tems qu'une chose plus importante demande tout entier; tantôt on attend que plusieurs petites pieces jointes ensemble

faſſent un volume de raiſonnable groſſeur; le plus ſouvent c'eſt la mort qui vient enlever l'Auteur dans le tems même qu'il ſe diſpoſoit à l'impreſſion. Mais qu'eſt-ce que tout cela fait à la nature d'un Ouvrage? Il eſt tel après qu'il étoit avant la mort, & puiſqu'il avoit été fait pour voir la lumiére, on ne peut ſans injuſtice le laiſſer dans l'obſcurité.

Pour ne pas m'expoſer à ce reproche, à peine eûs-je découvert dans les papiers de D. Mabillon & de D. Ruinart les précieux reſtes de leur ſavante plume, que je ne crus pas devoir les laiſſer plus long-tems trainer dans la pouſſiére d'un Cabinet. S'il y a quelqu'un au monde à qui l'on ait rendu juſtice ſur le bon emploi du tems, ce ſont aſſurément ces deux Bénédictins. L'intérêt de l'Egliſe ou de leur ſaint Ordre, de leur Patrie ou des Lettres, a toujours été le but de toutes leurs études. Tout intérêt même ne leur étoit point égal. Jamais on ne les vit s'écarter ſur des queſtions de mots, ſur des opinions arbitraires, ſur des nouveautez théologiques. Feuilleter les Bibliothéques, fouiller dans les Archives, déchifrer les anciens monumens, diſtinguer les ſuppoſez des authentiques, faire uſage de ceux-ci pour bannir les fables, établir les faits, & déveloper tout ce qu'ils ſavoient d'obſcur & d'embaraſſé tant dans le civil que dans l'eccléſiaſtique; tel fut toujours le travail, telles furent toujours en travaillant les vûes de D. Mabillon & de D. Ruinart (car on ne doit pas ſéparer deux perſonnes qu'une tendre & conſtante amitié avoit ſi étroitement unies) & on ne les reconnoîtra pas moins dans leurs Ouvrages poſthumes, que dans ceux qu'ils ont fait imprimer eux-mêmes.

Ceux qu'a laissez D. Mabillon sont en petit nombre & petits, & c'est sans doute pour cette raison qu'il ne les a pas publiez de son vivant; mais dans ces petits mêmes, c'est toûjours D. Mabillon, même érudition, même justesse de critique, même délicatesse, même douceur de caractére & par conséquent même douceur de style.

L'*Epistola Commonitoria* à D. Estiennot Procureur Général de la Congrégation de S. Maur en Cour de Rome, est une piece importante sur l'affaire que l'on fit à D. Mabillon, au sujet de sa Lettre sur le culte des Saints Inconnus. Profond sur cette matiere, on ne lui objecta rien qu'il ne se fut objecté à lui-même, & il répondit à la critique publiée contre lui en Italie, avant même que de l'avoir lûe. Il propose les difficultez sans en dissimuler ou en adoucir aucune, non en critique ou en censeur, mais en juge sévére ou en ennemi, & les résout avec une solidité, qui auroit levé tous les scrupules de la Congrégation de l'Index, si le Sécrétaire n'eut eu que des scrupules. Cette Lettre, quoi qu'assez longue, ne fut envoiée que manuscrite. Peut-être ne lui en sçût-on pas grand gré à Rome. Cependant il y a bien de l'apparence qu'il ne s'y prît de cette maniere, que pour épargner aux habiles gens de cette Capitale du monde la honte qu'ils auroient eûe, en voiant dans le public, sur le compte des Romains en général, les futilitez qui vinrent alors de ce païs-là contre cette Dissertation. Je me serois bien gardé moi-même de me départir de ce respect, si je n'étois persuadé que jamais Romain n'eut de part au libelle qui donna lieu à l'*Epistola Commonitoria*. Il est vrai qu'il courut dans Rome avant qu'on en parlât à Paris;

mais il y fut ſi mépriſé, qu'entre les difficultez qui furent mandées à D. Mabillon de la part de la Congrégation de l'Index,il n'y en avoit pas une de celles qu'on étaloit avec tant de faſte dans ce pitoiable libelle. L'eſtime que l'on avoit là pour l'Auteur attaqué, étoit trop bien fondée pour avoir quelque choſe à craindre des ſoupçons que l'on jettoit ſur la pureté de ſa doctrine & ſur ſa ſoumiſſion à l'Egliſe. Auſſi a-t'il donné tant de preuves éclatantes de l'une & de l'autre, qu'en quelque tems qu'il s'éléve à Rome des ennemis ſecrets de ſa réputation & de ſa mémoire, on ne manquera pas de lui rendre la juſtice qu'il mérite, & qu'on lui a déja rendue. Au reſte on lira, je m'aſſure, avec beaucoup de plaiſir les Mémoires que je donne ici pour l'hiſtoire littéraire de la Lettre d'Euſébe. C'eſt une juſte Apologie des jugemens Romains contre ceux qui les accuſent inconſidérément d'être précipitez, ou rendus ſans connoiſſance de cauſe & ſans avoir entendu les parties. Combien d'examens réitérez ! combien de délais ! On fait ſavoir à l'Auteur ce qui choque dans ſa Diſſertation ; on écoute ſes raiſons ; on lui ſuggére les expédiens ; on impoſe ſilence aux gens paſſionnez ; on craint, pour ainſi dire, de le trouver coupable, du moins on ſouhaite qu'il ne le ſoit pas ; on goûte enfin ſa défenſe & on le renvoie abſous. Conduite vraiment digne de l'Egliſe Romaine, c'eſt-à-dire, de la mere de tous les Fidéles, de ne condamner ſes enfans qu'à regret, & qu'après que les accuſez eux-mêmes, tous les moiens de ſe juſtifier épuiſez, ou reconnoiſſent qu'ils ont erré, ou refuſent opiniatrément de le reconnoître !

Le ſecond Ouvrage poſthume a pour titre, *De ratione*

Studiorum Monasticorum, & n'est adressé qu'aux jeunes Etudians de la Congrégation de S. Maur ; mais il n'y aura personne qui n'y puise d'excellentes leçons pour étudier chrétiennement. Cette piéce fut faite pour être mise à la tête d'une nouvelle édition de Sulpice Sévére, l'Historien favori de D. Mabillon, & devoit tenir lieu d'épître dédicatoire. Je ne sais si elle est antérieure au Traité des Etudes Monastiques, ou postérieure ; mais elle en doit être regardée comme un juste précis, au moins par rapport à tout ce qui peut sanctifier les études. Tant que mes Confréres la garderont profondément gravée & dans la mémoire & dans le cœur, il n'en faudra pas davantage pour fermer la bouche à la Secte de l'illustre Abbé, qui le premier, ou, si l'on veut, le second après Guillaume de St Amour, a déclaré la guerre aux Etudes Monastiques : si cependant il est possible qu'un sentiment si contraire à la tradition, à l'ordre de l'Eglise & à un usage immémorial, ait des Sectateurs, & n'ait point été enseveli avec celui qui a vainement tenté de l'introduire ou de le renouveller. Car quoi de plus beau dans un Etat Chrétien qu'une Societé, dont les Sujets, loin des vanitez & des intrigues du monde, ne vivroient au milieu du monde que pour l'édifier par la sainteté de leur vie, & l'instruire par la solidité de leur doctrine ?

Le troisiéme est l'*Iter Burgundicum*, dans le goût des Voiages d'Italie & d'Allemagne, dont le premier fut imprimé en 1687. & le second, trop petit pour figurer seul, fut inséré dans le tome IVe. des Analectes publié en 1685. ou plûtôt ces deux derniers sont dans le goût de celui de Bourgogne, puis-

que celui-ci eſt le premier des trois. C'eſt une courte, mais exacte deſcription de ce que le Voiageur avoit vû de plus remarquable dans les Villes, les Monaſtéres, les Archives & les Cabinets de cette Province. On ne connoît pas D. Mabillon, ſi l'on attend de lui d'autres remarques, que ſur les matiéres eccléſiaſtiques, ou d'érudition. Ses yeux ſont preſque fermez pour tout le reſte. Mort au monde, il ne le voit pas même en le parcourant.

Dans le IVe. D. Mabillon fait, non une vie de D. Marſolle quatriéme Genéral de la Congrégation de S. Maur, mais une relation de quelques faits dont il avoit été témoin oculaire. Quel modéle pour ceux qui écrivent l'hiſtoire des Saints! Point de faits indifférens, point de détail ennuieux, point de circonſtances inutiles: rien de pueril, rien d'outré. Une narration ſimple, naïve, où l'art ſemble n'entrer pour rien, & qui ne plaît que par le choix & l'arrangement des choſes, & par la maniére de les raconter. Quelle douceur! quelle pieté! quelle onction répandue par tout! On ſent, en liſant, l'amour qu'avoit l'Auteur pour les vertus dont il fait l'éloge, on ſent que c'eſt un ſaint qui écrit la vie d'un ſaint.

On admirera dans le Ve. l'équité & la modération de D. Mabillon, même à l'égard des perſonnes d'une communion différente. Etant à Rome en 1685. on lui fit l'honneur de l'appeller dans la Congrégation de l'Index ou du St Office, car je ne ſais laquelle des deux, pour ſavoir ce qu'il penſoit de quelques Ouvrages d'Iſaac Voſſius. Ce Savant Auteur donnoit la préférence à la Chronologie des Septante ſur celle du texte Hebreu, & ſoutenoit que le Déluge n'avoit

pas

pas été univerſel. D. Mabillon excuſa de telle ſorte ces deux opinions, quoique la derniere ſoit extrémement hardie, que la Congrégation convint qu'elles pouvoient être tolérées & qu'il n'y eut point de decret contre Voſſius.

Le VIe eſt une production plus du cœur que de l'eſprit. D. Mabillon, qui pouvoit dire, comme Job, que la compaſſion étoit crue avec lui dès ſon enfance & qu'elle étoit ſortie avec lui du ſein de ſa mere, ne put aprendre, ſans être pénétré de douleur, le traitement rigoureux dont on uſoit dans certain Ordre à l'égard des Religieux, qui avoient commis quelque faute d'éclat contre leurs devoirs eſſentiels. Il prit auſſi-tôt la plume & répandit ſur le papier les réflexions que l'on verra & que la charité & la miſéricorde ſemblent avoir elles-mêmes dictées. Il fait voir les abus & les inconvénients de cette conduite trop ſévére, les différens uſages des Monaſtéres & les adouciſſemens dont l'Egliſe en a modéré la rigueur, enfin il propoſe l'eſpéce de punition qu'il croit la plus propre pour intimider ceux que la crainte ſeule des peines peut retenir, ou pour rapeller les criminels à leur devoir par une ſalutaire pénitence.

Le VIIe. contient des avis pour ceux qui écrivent l'hiſtoire de nos Monaſtéres. D. Mabillon avoit cette hiſtoire extrémement à cœur, & c'eſt lui ſans doute qui avoit inſpiré à D. Michel Germain, ſon compagnon d'études, le deſſein du *Monaſticon Gallicanum*, dont celui-ci a fait trois volumes *in-folio*, qui ſont prêts pour l'impreſſion, & qui, je crois, ne déplairoient pas au public. Mais comme dans une Hiſtoire générale on eſt obligé de paſſer légérement ſur une

infinité de choſes qui pourroient être fort inſtructives, il ſeroit à ſouhaiter que dans chaque Monaſtére il y eût quelqu'un qui en entreprît l'hiſtoire particuliére. Par là on répandroit une lumiére infinie ſur le civil & ſur l'eccléſiaſtique du Royaume ; la Géographie du moien âge en ſeroit illuſtrée & enrichie par la deſcription de quantité de lieux que l'on ne connoît plus ; la plûpart des familles diſtinguées y trouveroient de quoi conduire le fil de leur Généalogie ; on y éclairciroit la Chronologie ſur des points ſans nombre. Combien de faits édifians, combien de grans hommes tireroit on de l'oubli ! ſans compter les avantages qui en reviendroient à chaque Maiſon. On ſauve aiſément un ou deux volumes d'un pillage, ou d'un incendie, au lieu qu'un Chartrier peut être pillé ou brûlé, ſans qu'on ait le tems d'en retirer les Titres originaux ou autres pieces importantes.

D. Mabillon répond dans le VIIIe. à la queſtion qui lui avoit été faite, ſi l'on pouvoit fixer par autorité publique les dotes des Religieuſes, & en cas que cela ſe pût, ſi les Princes & les Magiſtrats ſéculiers peuvent en faire un réglement. Après avoir raporté tout ce qui avoit été ſtatué en differens ſiécles ſur les dotes, il conclut avec ſa modeſtie ordinaire qu'il lui ſemble, qu'au lieu d'exiger des dotes, on feroit mieux de fixer le nombre des Religieuſes, & de ne recevoir de dotes que des ſurnuméraires.

Enfin le IXe. eſt un Mémoire ſur les Antiquitez de l'Abbaye de S. Denis en France, où D. Mabillon démontre, ce me ſemble, 1°. que jamais Dagobert ne transféra les corps de S. Denis & de ſes deux

Compagnions de l'Eglise de l'Estrée dans la nouvelle qu'il avoit bâtie. 2°. que le lieu de la sépulture de S. Denis étoit très illustre avant Dagobert. 3°. qu'avant ce Roi, & même du tems de sainte Geneviéve, on mit en cet endroit des Moines pour y chanter les louanges de Dieu sur le tombeau des SS. Martyrs. C'est une réponse complette à la premiere des Dissertations qu'un Auteur anonyme a faites sur l'histoire de l'Abbé Suger imprimée en 1721. D. Mabillon s'est donc contredit, diront ceux qui ont lû cette Histoire. Car le *Dissertateur* ne cite là rien avec plus de complaisance qu'un passage des Annales Bénédictines; il fait même un crime à D. Felibien de n'avoir pas suivi le chemin qu'un si habile guide lui avoit fraié. Je prie qu'on ne soupçonne D. Mabillon ni de s'être contredit, ni d'avoir varié, avant que d'avoir lû l'endroit même indiqué par l'Historien de Suger. Cet endroit n'est autre chose qu'un extrait du Mémoire que l'on donne aujourd'hui au public: il est étonnant qu'il y ait des yeux au monde qui aient pu y voir le contraire. Là comme ici ce savant Annaliste assure qu'avant Dagobert il y avoit un Monastére sur le tombeau des SS. Martyrs; que l'Eglise avoit été très-considérable, avant que ce Prince en bâtit une nouvelle; que la prétendue translation des Reliques, de l'Eglise de l'Estrée dans la nouvelle, est une pure fable; & que si Dagobert passe pour Fondateur de l'Abbaye, ce n'est pas qu'il soit le premier de nos Rois qui l'ait honorée de ses bienfaits; mais parce qu'il a effacé par sa magnificence tout ce que ses predécesseurs avoient fait en faveur de cette illustre Maison. Que l'on ouvre le pre-

mier Tome des Annales & qu'on liſe les trois premieres pages du XIIe. Livre on jugera qui de l'Hiſtorien de Suger ou de moi a de meilleurs yeux, tranchons le mot, qui de lui ou de moi en impoſe au public. Veut-on encore une preuve de la bonne foi avec laquelle cet Auteur met D. Mabillon de ſon côté ? Dans la Diſſertation ſuivante, il en veut encore à D. Felibien. Celui-ci avoit fixé la mort de l'Abbé Suger à l'année 1151. & notre nouvel Hiſtorien prétend qu'on la doit reculer juſqu'en 1152. Comme il croioit, & avec raiſon, que ſur un point de Chronologie, l'autorité de D. Mabillon eſt d'un grand poids, il a cherché ce qui pourroit être échapé à ce ſavant Bénédictin ſur cette époque, & il a trouvé dans les additions aux notes d'Horſtius, deux lignes de latin qu'il cite, où la mort de Suger eſt en effet marquée à l'année 1152. Juſqu'ici je n'ai rien à dire, ſinon qu'au lieu d'un paſſage, il en pouvoit alléguer deux. Mais eſt-il croiable qu'il ait lû ces additions, ſans lire les Lettres mêmes & les petites notes qui ſont audeſſous ? Or ſur la Lettre CCLXVI^e. de S. Bernard, D. Mabillon obſerve qu'elle fut écrite peu de tems avant la mort de Suger, *laquelle arriva en 1151.* & ſur la CCLXXXV^e. que l'Eude ou Odon, pour lequel S. Bernard écrit cette Lettre au Pape Eugéne, eſt un Moine de S. Denis, qui d'Abbé de S. Corneille de Compiégne, *fut choiſi pour ſucceſſeur de Suger en 1151.* Voilà deux paſſages contre deux paſſages. Les deux derniers détruiſent formellement les deux premiers. De deux choſes l'une, ou l'Auteur n'eſt pas d'accord avec lui-même, ou il y a faute d'impreſſion. Dans l'un ou l'autre cas, étoit-il de la bonne foi de faire tant valoir

Nota ſuſ. in S. Bernardi Epiſtolas 266. & 285.

l'autorité de D. Mabillon contre D. Felibien ? Que devoit donc faire l'Hiſtorien de Suger ? Concilier D. Mabillon avec lui-même, ou laiſſer là ſon témoignage, puiſqu'il ne pouvoit s'en ſervir autrement, ſans s'expoſer à être cenſuré ou mépriſé. Si l'on me demande ſur qui du Bénédictin ou des Imprimeurs l'on doit rejetter la contradiction : je ne balance pas à en diſculper le premier. Car dans le VIe. volume des Annales qui, avec l'aide de Dieu, paroîtra dans deux ans, il commence l'année 51e du douziéme ſiecle par ces paroles : *Annus inſequens ejus ſæculi QUINQUAGESIMUS PRIMUS toti Galliæ & Ordini noſtro, nedum Monaſterio Dionyſiano, funeſtiſſimus fuit ob mortem Sugerii Abbatis, quæ ineunte hoc ipſo anno accidit.* Cet Auteur n'a donc pas cru que Suger fut mort en 1152. & c'eſt la note citée par l'hiſtorien de Suger, qu'il faut corriger. D. Mabillon étoit trop habile homme, trop judicieux Critique pour faire cette faute, & notre Hiſtorien ne l'a faite, que parce qu'il a lû les autres Auteurs, qu'il prétend lui être favorables, avec les mêmes yeux qu'il avoit lû D. Mabillon. * Ce n'eſt pas ici le lieu

---

* Les Auteurs que cite pour lui notre Anonyme, ſont Guillaume de Nangis qui eſt mort 150 ans après Suger, un Mſ. de S. Denis encore moins ancien, Doublet & autres Ecrivains modernes tant François qu'Etrangers. Grandes autoritez en comparaiſon d'une Chronique de l'Abbaye même de S. Denis, de Guillaume diſciple de Suger, * de Robert du Mont écrivain du même ſiecle, d'Alberic des trois Fontaines autre ancien Chroniqueur ! La Chronique de S. Denis, le nouvel Hiſtorien la rejette, ſur quoi fondé ? parce que cette piece ne finiſſant qu'en 1292. ſon Auteur étoit trop au-deſſous du tems de Suger. En fait de Chronique le raiſonnement n'eſt-il pas joli ? C'eſt être bien neuf ſur cette matiere, que de ne ſavoir pas que dans les Monaſtéres les Chroniqueurs ſe ſuccédoient les uns aux autres. D'ailleurs

* Lettre circulaire ſur la mort de l'Abbé Suger.

de relever tous les mécomptes, ou je ne sais quelle prévention a fait tomber cet Historien, d'ailleurs assez estimable. On ne sait que penser de ce célébre Monastére sur le portrait qu'il en fait dans son pre-

---

voiez comme cet Auteur s'accorde avec lui-même. Il fait bouclier de Guillaume de Nangis mort en 1301. & rejette une Chronique qui finit en 1292. On n'a pas jugé à propos de répondre à Robert du Mont continuateur de Sigebert, ni à Alberic; on n'avoit apparemment pas consulté ces Auteurs. A l'égard de Guillaume disciple & Historien de Suger, on se tire de son calcul par un *distinguo*. Mais quelles preuves a-t'on donc qui puissent anéantir le témoignage d'Auteurs contemporains? Il en a, dit-il, d'invincibles, c'est *une démonstration en ce genre*. Ecoutons-la. On ne doit placer la mort de Suger qu'après que Louis VII. fut revenu de la Croisade, & que la réforme eut été parfaitement établie à S. Corneille de Compiegne, après un pelerinage que Suger fit à S. Martin de Tours, & après quatre mois de maladie. Or Louis VII. ne revint de la Croisade que sur la fin de l'année 1149. La réforme de Compiegne n'a été achevée que vers le mois de Novembre de l'année 1150. Suger n'a pû être de retour en son Abbaye qu'à la fin du mois de Novembre 1150. Restent quatre mois de maladie à trouver. Il est donc impossible que Suger soit mort le 13 Janvier 1151. Est-ce donc là cette démonstration dont on nous menaçoit tant? Je veux bien faire à l'Auteur la grace de ne point examiner chacune de ses propositions en particulier: mais déplaçons en seulement une, & tout l'édifice va s'écrouler. Je nie que Suger n'ait fait son pelerinage qu'après la réforme de Compiegne. Comment le prouvera t'il? Voici tout ce que dit le Moine Guillaume de ce pelerinage: *Nonne spiritu hoc previderat, quando Turonis ad sepulcrum eximii Confessoris eodem anno orandi gratia profectus est.* Ce passage ne fixe ni le tems du départ, ni celui du retour. Par quel droit notre Anonyme fixe-t'il l'un au commencement de Novembre & l'autre à la fin? La réforme de Compiegne, c'est-à-dire, l'expulsion de douze ou quinze Chanoines, arrêter un Suger à S. Denis! Cela est-il vraisemblable? Que lui coûta-t'elle, cette réforme, que deux ou trois Lettres? Il nous est donc autant permis de faire partir Suger pour Tours au mois d'Août, qu'à l'Anonyme de différer ce voiage jusqu'au mois de Novembre: & cela seul posé, toute la prétendue démonstration n'est plus qu'un raisonnement pitoiable. Je ne m'arrête point aux deux autres preuves de l'Anonyme, l'une tirée de l'élection d'Eude successeur de Suger, l'autre des années du régne de Louis VII. J'aurai ailleurs occasion de les réfuter. Cette note n'est déja que trop longue.

Vita Sugerii l. 3. n. 4.

mier livre. Ici c'eſt une Maiſon, *où toutes les plus ſaintes maximes de la vie religieuſe étoient ignorées, où l'on ne vivoit que ſelon celles du ſiecle: où la priere, où le ſilence, où la ſolitude, où la pénitence étoient en horreur, où enfin l'eſprit du monde & toutes ſes paſſions regnoient avec un empire abſolu :* & à la page ſuivante, en parlant du même tems, on compte au nombre des fautes que les Supérieurs de S. Denis commirent dans l'éducation de Suger, de l'avoir envoié dès ſes premieres années dans le petit Prieuré de S. Martin de l'Eſtrée, au lieu de l'élever dans l'Abbaye de S. Denis: *qu'il auroit vû icy l'Office divin ſe faire avec plus de révérence & de majeſté, les heures de la journée mieux reglées & par conſéquent moins d'oiſiveté: qu'il s'y ſeroit accoutumé inſenſiblement à une vie régulière, à ſe lever matin, à chanter beaucoup, à ne pas s'ennuier de la longueur des Offices, à obſerver quelque choſe des jeûnes de la Regle, ou du moins à les voir obſerver par les autres.* Ne ſemble-t'il pas que l'Auteur ait voulu nous décrire Babylone & la Trappe? On parle d'une réforme faite du tems de l'Abbé Louis, & pour la tourner en ridicule, on dit *que les Moines, quoi qu'obligez à l'abſtinence de la viande*, (qu'on remarque ces derniers mots, afin qu'on ne ſoupçonne pas faute d'impreſſion dans ce qui ſuit) *demandent onze cens bœufs, des porcs gras à proportion & une quantité preſque infinie de volailles.* Et l'Acte ſur lequel on ſe fonde * porte onze cens œufs, cinq porcs gras, & de la volaille pour les deux fêtes de Pâques & de Noel, ſans en ſpécifier la quantité. Hé! pourquoi ces exagérations, pour ne rien dire d'inſultant, contre la foi des Actes mêmes? Nous n'aurions pas

Hiſt. de Suger L. 1. p. 38.

La même p. 39.

* *Tres ſi quidem porci ſaginati & mille centum ova per tres feſtivitates.... Item etiam alii duo por-*

ci per duas festivitates ad volatilia eorum praparanda.

Pieces justificatives de l'Histoire de S. Denis, p. lxx.

sû mauvais gré à cet Historien d'avoir représenté sans déguisement & sans reserve l'état déplorable, où l'Abbaye de S. Denis est tombée en differens siecles: quoi qu'il fut mieux sans doute de jetter le manteau sur la turpitude de nos Peres, que de la montrer à tout le monde sans nécessité. Mais pourquoi le dépeindre, cet état, pire encore qu'il n'étoit? Nous sommes obligez au zéle de l'Anonyme de nous avoir fourni un sujet d'humiliation, & de nous avoir inspiré de la défiance en nos propres forces, en nous faisant connoître les chûtes de ceux qui ont couru avant nous dans la même carriére. Mais ces avis eussent été beaucoup mieux reçûs, si l'on ne se fut aperçû que la passion y avoit plus de part que le zéle. C'est une des régles de l'Histoire d'oser dire ce qui est vrai, *ne quid veri non audeat:* mais c'est encore une de ses loix de n'oser rien dire de faux, *ne quid falsi dicere audeat:* & l'Auteur devoit d'autant moins s'écarter de cette loi, qu'il avoit promis dans son Avertissement de s'attacher à toutes avec scrupule. Il y a peut-être dans cette Histoire beaucoup d'autres endroits où la verité n'a pas été respectée. Mais soit dépit de voir si peu de conformité avec les témoins sur lesquels on se fonde, soit crainte qu'on ne s'en éloignât encore dans la suite, je n'ai pû gagner sur moi d'en achever seulement le premier volume. Peutêtre est-ce aussi par respect pour l'Auteur, que je ne me suis pas exposé à la tentation de le lire, sans ajouter foi à ce que je lirois. Revenons à notre sujet.

Tels sont les Ouvrages posthumes de D. Mabillon, à moins que l'on ne trouve bon que je mette de ce nombre les Lettres que l'on a jointes à ce Recueil. En effet il y a peu de monumens dont on doive faire plus de

cas

cas que des Lettres. C'eſt un tableau fidéle, où les hommes ſe peignent d'après nature. Dans les Ouvrages d'appareil on ſe déguiſe, on ſe farde, & tel qui voit ſes livres recherchez avec empreſſement, ſeroit trés-fâché d'être connu du public par d'autres endroits. Mais comme d'ordinaire les Lettres s'écrivent ſans préparation, & qu'on ne s'attend pas qu'elles doivent jamais voir le jour, on s'y répand avec plus de liberté & le cœur y entre plus que l'eſprit. C'eſt-là que l'on voit l'honnête homme, l'homme ſociable, l'homme ami; au lieu que par les livres, on ne connoît la plûpart du tems que l'homme ſavant, caractére très-peu eſtimable, lorſqu'il eſt ſeul, car c'eſt le cœur qui fait l'homme. On ne trouvera cependant pas ici beaucoup de ces ſortes de Lettres. Elles n'étoient pas néceſſaires pour faire connoître D. Mabillon. Sa probité, ſa droiture, ſon zéle, ſa pieté, ſa douceur ſe rencontrent preſque à chaque page dans tous ſes écrits. Il cherche par tout à ſe cacher, à n'être connu que de Dieu, & par tout ſon ſtile trahit ſa modeſtie. S'il s'eſt gliſſé quelques lettres de ſimple civilité, je me flatte qu'on ne m'en fera pas de reproches. Il y en a de telles, que je n'ai rien vû de plus délicat dans ceux qui paſſent pour les plus habiles en ce genre.

Aux Ouvrages poſthumes de D. Mabillon, on a joint ici ceux de D. Thierri Ruinart au nombre de trois, ſçavoir *les Actes du Pape Urbain II.* une Diſſertation *ſur le Pallium des Archevêques* & un *Voiage Littéraire d'Alſace & de Lorraine.* On verra dans les deux premiers cette critique exacte & judicieuſe, dont les Actes des Martyrs & le Gregoire de Tours ſeront des monumens éternels. C'étoit là ſon principal talent. Car pour la vivacité & la délicateſſe d'eſprit, l'élégance & la lé-

géreté de ſtile, il faut convenir que le diſciple reſte bien loin derriere le maître. A ces agrémens près, le voiage eſt ſur le modéle de ceux de D. Mabillon. Sans doute qu'il eut été plus parfait, ſi ſon Auteur même y eut mis la derniere main. Je n'ai oſé ni en rien retrancher, ni en changer la diſpoſition. Je me ſuis contenté d'y corriger les fautes qui ne pouvoient pas ne point échaper à un homme qui écrivoit ſur les lieux & pour ainſi dire, en courant, & de ſupléer les termes dont il avoit laiſſé la place pour les chercher à loiſir dans le Cabinet.

Ces trois Ouvrages poſthumes de D. Ruinart ſont de ſuite ; mais entre ceux de D. Mabillon on en a mêlé d'autres qui avoient déja été imprimez. On a eu ſes raiſons pour cela ; mais l'embaras eſt de ſavoir ſi elles ſeront goutées du public. J'avoue que j'ai compté uniquement ſur l'eſtime qu'il a toujours faite de ce que ce ſavant Auteur lui donnoit, quoique le préſent ſemblât petit eu égard à la maſſe. Car, diſois-je, ſi chaque petite piece en particulier a été reçûe gratieuſement, quand elles ſeront toutes enſemble, quel accueil ne leur fera-t'on pas? Cette penſée m'a fait prendre d'abord mon parti : d'autres raiſons ſont venues enſuite ſe joindre à la premiere. La plûpart de ces petites pieces ne ſe trouvent plus ; il y en a dont on n'a tiré que très-peu d'exemplaires ; quelques-unes ne ſe rencontrent que dans des livres que tout le monde n'a pas acheptez. Mais ce qui ne m'a preſque pas permis de délibérer, c'eſt qu'il n'y en a quaſi pas une ſeule, ſur laquelle je n'aie trouvé des additions conſidérables, faites de la propre main de l'Auteur, ou que je pouvois les donner avec des accompagnemens, qui en feroient l'hiſtoire ou qui en feroient une eſpece de commentaire.

Rendons maintenant compte de l'ordre dans lequel on a rangé tous ces différens Ouvrages.

Le premier volume commence par *Animadversiones in Vindicias Kempenses*, petite piece écrite contre le *Vindiciæ Kempenses* du P. Testelette Chancelier de Ste Geneviéve & qui, je pense, n'a paru que dans l'édition du Livre de l'Imitation, que les Benedictins donnérent en 1712. Elle est précedée de l'Histoire de la fameuse contestation, qui a si long-tems partagé les Chanoines Réguliers & les Benedictins, sur l'Auteur du Livre de l'Imitation de J. C. On s'y est uniquement attaché aux faits, & on les a exposez avec toute la fidélité dont on a été capable. Ils sont tous tirez, ces faits, ou des Ouvrages imprimez sur cette querelle, ou de quelques Mémoires que l'on a trouvez dans les Lettres & papiers de D. Mabillon. Me le pardonnera-t'on, si j'ose avancer, que ces sortes de relations de guerres littéraires, sont à proportion aussi utiles, que celles de ces guerres sanglantes, qui causent de si grandes révolutions dans les Etats? On voit également l'homme dans les unes & dans les autres: & pourquoi lit-on l'Histoire, si ce n'est pour connoître l'homme, & pour régler sur cette connoissance la maniere dont on doit se conduire avec lui dans les différentes circonstances de la vie? On se trompe fort, si l'on s'imagine qu'il n'y a que les grans intérêts, les intérêts réels qui excitent les grandes passions. Menelas & les Grecs ne furent pas plus en colére de l'enlévement d'Heléne, que quelques Chanoines Réguliers le furent de l'enlévement du Livre de l'Imitation. Ce sont les mêmes passions qui ont fait prendre à ceux-là les armes, & à ceux-ci la plume. Ici à la vérité il n'y a point d'effusion

de ſang, ce n'eſt qu'effuſion d'encre: mais l'encre ſe répandit avec autant d'animoſité que les Grecs répandoient le ſang. Le plaiſant eſt que ces deux guerres ſemblent s'être faites au même tems. Les Héros d'Homére ne ſe diſent pas plus d'injures, de plus groſſiéres injures, que les partis d'a Kempis & de Gerſen s'en diſent l'un à l'autre. Après tout on penſera de cette Hiſtoire tout ce que l'on voudra : elle m'a fait faire une réflexion que je n'oublierai de long-tems : C'eſt qu'en fait de guerre d'eſprit & de plume, le meilleur parti eſt de n'en point prendre du tout, ou du moins d'attendre à s'enroller, que les paſſions de part & d'autre ſoient ralenties & que les combatans eux-mêmes jugent de ſang-froid du ſujet qui leur avoit fait prendre les armes. Tant que les paſſions ont joué leur jeu dans la guerre d'a Kempis, l'affaire étoit de la derniere importance. Elle fut portée dans les Chaires, & dans les Parlemens, toute l'Europe y prit part. A l'heure qu'il eſt que les paſſions ſont tombées, & qu'il eſt permis de juger de cette guerre par les ſeules lumiéres de la raiſon, qu'en penſe-t'on ? Ce que penſeront peut-être nos Neveux de tant de ſyſtémes qu'on a ſoutenus dans ces derniers ſiécles ſur des myſtéres impénétrables à l'eſprit humain. J'entens (car la comparaiſon n'eſt pas tout-à-fait égale) que comme nous penſons aujourd'hui qu'il eut beaucoup mieux valu ne connoître point l'auteur du Livre de l'Imitation, que de ſe faire une guerre ouverte pour le connoître ; on penſera dans la ſuite qu'il étoit beaucoup plus avantageux de croire ſimplement & d'adorer ce qui a été révélé ſur ces myſtéres, que de ſe maltraiter les uns les autres pour leur explication.

Ego vero amplector dicta, tacita non perſcrutor; agnoſco revelata, abſcondita non inquiro, eam ob rem abſcondita, ne inquirerem. Chryſoſt. contra Anom.

Suit dans le même volume la Diſſertation *de Azymo*

ac fermentato. D. Mabillon y ſoutient, contre l'illuſtre P. Sirmond, que le pain azyme ou ſans levain, étoit en uſage dans l'Egliſe Latine, avant le ſchiſme de Photius, & que les preuves que ce ſavant Jeſuite apporte pour le pain levé des Latins, ne ſont pas ſans replique. Par là il s'éloigne auſſi du ſentiment du Cardinal Bona, qui prétendoit que les Latins avoient emploié indifféremment l'un & l'autre pain. Cette Diſſertation fut imprimée pour la premiere fois en 1674. Mais elle paroit ici augmentée d'un douziéme Chapitre contre le Pere Macédo Cordelier, qui avoit fait une héréſie au Cardinal Bona de ſon ſentiment. On y a joint différentes Lettres ſur la même matiére, & le jugement que le P. Thomaſſin a porté de ce petit Ouvrage. Je crains que ce jugement ne faſſe pas honneur à la mémoire de ce ſavant homme. Quand on ne tireroit d'autre fruit de cette Diſſertation que l'éclairciſſement d'un point d'antiquité eccléſiaſtique, cela ſeul ſeroit aſſez pour juſtifier le travail & les recherehes de D. Mabillon. Le P. Thomaſſin *ne voit nulle utilité de cette queſtion :* mais c'eſt qu'il ne voit pas ce que tout le monde voit, que le Schiſme des Grecs eſt un ſi grand mal, qu'on ne peut trop s'appliquer à lever les obſtacles, qui les empêchent de ſe réunir avec nous.

Viennent enſuite les deux Editions de la Lettre d'Euſébe Romain à Théophile François ſur le culte des SS. Inconnus, c'eſt-à-dire, ſur le Culte des Reliques tirées des Catacombes. La premiere édition eſt ſous la ſeconde, en plus petits caractéres. J'avois d'abord écrit l'hiſtoire du Procès que l'on fit à Rome à D. Mabillon ſur cette Lettre. Depuis j'ai mieux aimé donner les Mémoires ſur leſquels j'avois travaillé. Que

ſais-je ſi la prévention où j'étois en faveur de l'érudition, du zéle & de la pieté de l'Auteur, ne m'eût pas fait faire quelque faute contre le reſpect que je dois aux illuſtres membres de la Congrégation, au tribunal de laquelle il avoit été dénoncé? Cette faute eût été d'autant moins pardonnable, que les difficultez qu'on eût la bonté de communiquer à D. Mabillon étoient ſolides. Il s'y rendit lui-même, & ſuivit le conſeil qu'on lui avoit donné, d'adoucir dans une ſeconde édition les endroits qui avoient fait de la peine dans la premiere. Après qu'un homme ſi éclairé s'eſt condamné lui-même, il y auroit de la témérité de ne pas reconnoître avec lui, que c'eſt avec raiſon qu'on l'a repris & qu'il s'eſt corrigé. Je ſouhaiterois ſeulement qu'il n'eût pas attendu ſi long-tems à le faire. Car je crains que quelques-unes des Lettres, qu'il écrivit dans le cours de ce Procès, ne paroiſſent un peu dures. Il ne ſe plaignoit que des Miniſtres ſubalternes, & ne rejettoit que ſur eux tous les abus qu'il croioit ſe commettre dans l'extraction des corps: mais étoit-il toujours bien informé ſur leur chapitre? On envoie une tête de Rome à Paris, ici on la fait examiner par d'habiles Anatomiſtes, au lieu d'une tête humaine on trouve une tête artificielle. D. Mabillon eſt ſcandaliſé de cette avanture. Mais ne ſeroit-ce pas un uſage à Rome d'inſérer ainſi les oſſelets dans une tête de carton, pour marquer que ces oſſelets ſont du crane, ou de quelqu'autre partie de la tête? Il me ſemble avoir lû ou entendu dire cela quelque part, depuis que la Lettre, où D. Mabillon rapporte ce fait, eſt imprimée. Quand on veut parler des choſes qui ont raport aux uſages d'un païs que l'on n'a vû qu'en paſſant, on ne doit le faire qu'avec une extréme

circonspection. Quelle apparence qu'à Rome, dans une chose aussi importante que le culte des Stes Reliques, on se repose si nonchalanment sur la bonne foi des Ministres subalternes, que, faute de veiller sur eux, on ne craigne pas de scandaliser les foibles, de donner matiere aux mauvaises plaisanteries des libertins, & de s'exposer aux insultes des Communions séparées?

Le IVe. Livre roule tout entier sur la querelle que Mr de Rancé, fameux Réformateur de la Trappe, a faite à tout l'Ordre Monastique, au sujet des Etudes. D'abord l'Histoire de la Contestation: ensuite plusieurs Lettres, partie qui servent de preuves à l'Histoire, partie qui concernent le droit. Il n'y a rien ni dans les unes ni dans les autres, qui soit fort glorieux au P. Abbé. Mais étoit-ce une raison pour priver les curieux d'un point historique aussi intéressant que celui-là? Les Saints ne nous instruisent pas moins par leurs défauts que par leurs vertus. On profite autant à considérer les obstacles qu'ils ont eus à vaincre, que le terme où ils sont parvenus. Ne seroit-ce pas une faute de leurs Historiens de n'avoir que des merveilles & des louanges à nous débiter? Pourquoi ne nous pas montrer aussi l'homme, pour nous apprendre comment l'homme étoit devenu saint? Il semble qu'en écrivant ces sortes d'Histoires, on devroit avoir principalement en vue de donner des régles de conduite. Combien par exemple ne nous en fournit pas la dispute de Mr de la Trape avec D. Mabillon? La véhémence avec laquelle l'illustre Abbé tâche de faire valoir des raisons, qui, à des esprits moderez paroîtroient à peine dignes du nom de raisons, nous aprend combien les imaginations grandes & vives doivent se défier d'elles-mêmes; combien elles doivent être en

garde contre les préjugez, les raports incertains, les jugemens précipitez : avec quel soin elles doivent distinguer entre zéle & indiscretion, entre devoir réel & perfection imaginaire. D'un autre côté quelle modération, quelle politesse dans son adversaire ! On verra encore dans cette Histoire les mouvemens que l'on s'est donnez de part & d'autre, les impressions différentes que cette dispute fit sur les esprits; les personnes qui s'y intéressérent, les voies d'accommodement que l'on chercha, les petites intrigues qu'on emploia pour se procurer l'honneur de la victoire. En un mot c'est une partie considérable de l'Histoire littéraire & Monastique du XVIIe. siecle, & personne, comme je crois, ne me voudra mal d'en avoir fait part au public.

Enfin le dernier Livre du premier volume contient diverses Lettres écrites à D. Mabillon, ou que D. Mabillon a écrites, la plûpart consultations & réponses, quelques-unes de pieté, fort peu de simple honnêteté. Il faut du choix dans ces sortes de Recueils, & ne rien mettre que ce que l'on attend de l'Auteur. Or au nom de D. Mabillon, qu'attend-on autre chose que des éclaircissemens sur quelques points de l'Histoire Ecclésiastique ou Civile du bas tems ? Car telle a été son étude principale. Il n'a jamais eu d'autre objet que ses Actes des SS. Moines & les Annales Benédictines. Tout le reste ne s'est fait qu'en passant, & a été tiré des mêmes sources. Mais comme l'Histoire de l'Ordre de S. Benoist est liée nécessairement avec l'Ecclésiastique & la Civile, il ne pouvoit avoir bien étudié l'une, qu'il ne possédât parfaitement les deux autres. C'est à ce titre que D.

D. Mabillon a passé avec raison pour le plus habile homme de son siecle, & qu'il étoit en commerce de Lettres avec tous les Savans de l'Europe. Là-dessus on ne manquera pas de s'attendre à voir ici une infinité de Lettres d'érudition. Cependant on n'en verra pas un fort grand nombre. La raison est que j'ai beaucoup de consultations & que je n'ai presque de réponses, que celles dont l'Auteur avoit fait des brouillons. Ce n'est pas faute d'avoir fait ses diligences pour les avoir: mais ou elles sont perdues, ou chacun a eu ses raisons pour les garder. Nous serons plus complaisans quand on aura besoin de celles qui lui ont été écrites. Elles peuvent être d'un grand secours à qui voudroit entreprendre l'Histoire littéraire de quelque Ecrivain particulier, ou du XVIIe. siecle. Nous les communiquerons avec plaisir.

Il m'est échapé dans cette Préface de dire que l'*Animadversiones in Vindicias Kempenses* n'avoit paru qu'en 1712. C'est une faute de mémoire. On en verra la correction dans l'Histoire de la Contestation & dans la liste des Garans de cette *Histoire*.



TABLE
DES PIECES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

Lettres & Ecrits ſur la Queſtion des Azymes.

LIVRE TROISIE'ME.

Lettres & Ecrits sur le Culte des Saints Inconnus.

LIVRE QUATRIE'ME.

Lettres & Ecrits sur les Etudes Monastiques.

LIVRE CINQUIE'ME.

Lettres diverses de D. Jean Mabillon, & à D. J. Mabillon.

ERRATA.

FAUTES.	*CORRECTIONS.*
Page 2. ligne 5. ces grands	Ses grands
p. 4. l. 27. ce fut	ce furent
p. 8. l. 2. dispute	discute
p. 9. l. 12. Paraudus	Faraudus
p. 14. l. 15. 1441.	1471.
p. 64. l. 35. qua	quæ
p. 69. l. 38. Launavius	Launoius
p. 70. l. 24. pendat	pendeat
p. 72. l. 17. lævissima.	levissima
p. 74. l. 9. uns	unus
p. 79. l. 24. timdius	timidius
p. 102. l. 27. diidissimum	dissidium
p. 108. l. 13. vero	verum
p. 114. l. 5. esse	ipse
p. 115. l. 9. disgressus	digressurus
l. 28. ministerii	mysterii
p. 119. l. 3. cui	cujus
p. 120. l. 31. idem est	id est
p. 128. l. 14. instituti	institui
l. 21. adversatur	adservatur.
p. 129. l. 7. quod sit	quo sit
p. 130. l. 10. oratione	orationi
p. 132. l. 7. ιεgπαζῃ	[illegible]
p. 139. l. 16. proter	propter
p. 141. l. 25. adversatur	adservatur
p. 163. l. 37. sacrificicum	sacrificium
p. 164. l. 24. offererebant	offerebant
p. 172. l. 19. fermentatatum	fermentatum
p. 173. l. 27. exprobare	exprobrare
p. 174. l. 25. Apostolis pronuntiant	Apostolis nihil pronuntiant
p. 175. l. 40. prope aut	aut prope
p. 176. l. 7. Quaproter	Quapropter
p. 177. l. 33. editusque	editumque
p. 181. l. 26. probabiles	probabilia
p. 206. l. 21. mets	mots
p. 212. l. 13. *dopositus*	*depositus*
p. 213. l. 12. in cultu	de cultu

FAUTES.	CORRECTIONS.
Page 219. ligne 34. decreto	decretum
p. 228. l. 11. subucam	subducam
p. 229. l. 31. sancti	sanctis
p. 231. l. 25. Chistianorum	Christianorum
l. 37. Martytii	Martyrii
p. 233. l. 34. quam	quem
p. 236. l. 23. sanctis	sanctitatis
p. 240. l. 11. memoras	memorias
l. 28. cœmeteris	cœmeteriis
p. 241. l. 1 pagano	paganos
p. 244. l. 29. dubitatis	dubitabis
p. 264. l. 18. vocabla.	vocabula
p. 273. l. 13. Amalonis	Amolonis
p. 278. l. 2. nom ne	nomine
p. 281. l. 1. partm	partem
p. 285. l. 15. posuarunt	posuerunt
p. 288. l. 18. otatio	oratio
falsa	falsæ
p. 301. Epistolæ sequentis	Epistolæ præcedentis
p. 312. l. 10. de vous dire	de dire.
p. 321. l. 19. 698.	1698.
l. 49. qu'on ait	qu'on n'ait
p. 325. l. 23. negligentiis	negligentius
p. 326. l. 17. anonizationis	canonizationis
p. 339 l. 36 29	27.
l. 41. 41.	43.
p. 344. l. 7. 100.	100 ans.
p. 357. l. 14. Indiciis	Indicis
p. 393. l. 24. numeriosori	numerosiori
p. 404. l. 1. persudé	persuadé
p. 418. l. derniere. 1673.	1693.
p. 421. l. 8. quæ	qui
l. 11. ad nos	ad ea nos
p. 423. l. 36. Apocalipsim	in Apocalypsim
p. 428. l. 29. aliisque	aliique
p. 432. l. 2 culcandam	calcandam
p. 434. l. 26. ce c'est	ce n'est
p. 445. dans le titre. Qui ad osca venerit	Qui ad osca non venerit
p. 47. l. 428. , ad sacra	, quam ad sacra
p. 449. l. 1. in te	in re
l. 14. litum	tecum.
p. 450. l. 3. per re	per te
p. 4[illegible]. l. 6. quemquam	quanquam
p. 461. l. 17. si quidem	si quid in
p. 469. l. 24. pas ici reflexion.	pas reflexion
Page 472. ligne. 17. de demi savans	des demi savans
p. 485. l. 33. que vous marquer	que de vous marquer.
p. 493. l. 34. il y repondu	il y a repondu.
p. 482. l. 21. dans le monde	dans le Monastere
p. 525. l. 27. einm	enim

ũ ij

APPROBATION

De Monsieur D'Arnaudin Docteur de Sorbonne, & Censeur Royal des Livres.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre, *Lettres choisies du Reverend Pere D. Mabillon* &c. Les Ouvrages des grand, hommes sont prétieux, on n'en doit jamais priver le public, car ce seroit, pour ainsi dire, faire un larcin, que de cacher des véritez qui doivent être transmises à la posterité. C'est ce qui a déterminé le Revérend Pere D. Vincent Thuillier à rechercher avec exactitude tout ce qui n'avoit point été imprimé des écrits du R. P. Dom Mabillon. Ce savant Auteur s'étoit acquis l'estime & l'amitié des personnes les plus respectables & les plus habiles de toute l'Europe, & son érudition étoit si vaste & si universelle, qu'on pouvoit dire de lui ce que Volusien disoit de St Augustin: *S'il ignore quelque chose, il faut que ce qu'il ne sait pas ne soit point de la Loy.* On trouvera dans ce Recueil plusieurs écrits des personnes illustres qui entretenoient commerce avec un homme d'un mérite si distingué, & d'une pieté si éclairée: mais en même tems, ce qui est rare, si humble & si modeste. On joint ici dans ce Recueil quelques Ouvrages de feu Dom Thierri Ruinart. Il avoit été formé par le R. P. Mabillon dans la science Ecclésiastique, il y avoit fait un progrès merveilleux. Les Actes des Martyrs qu'il a donnez au public, font voir à n'en pas douter, combien ses travaux ont été utiles à l'Eglise.

J'ai paraphé toutes les pages de ces Manuscrits. A Paris ce 14. Mars 1722.

D'ARNAUDIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand-Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nostre bien-amé le Sieur JOSSE fils, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il lui auroit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre: *Lettres choisies du Pere Dom Jean Mabillon, & les Oeuvres Posthumes de ce Pere*; & qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant; Nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer lesdits Livres cy-dessus exposez, en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement, ou séparément, & autant de fois que bon luy semblera, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout nostre Royaume pendant le temps de *dix années* consécutives, à compter du jour de la datte desdites presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nostre obéïssance: comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres cy-dessus specifiez en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages, & interests. A la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; Que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, és mains de nostre tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Fleuriau d'Armenonville; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans nostre Bibliotheque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nostre tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur

Fleuriau d'Armenonville : le tout à peine de nullité des presentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il luy soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission ; & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est nostre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-sixiéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens vingt-deux, & de nostre Regne le septiéme. Par le Roy en son Conseil,

DE SAINT HILAIRE.

Registré sur le Registre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 157. N° 179. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 27. Juillet 1723.

DELAUNE, *Syndic.*

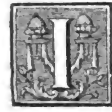
Ledit Sieur Josse a fait part du présent Privilege au Sieur Babuty Libraire, pour en jouir suivant les conventions faites entre eux.



OUVRAGES POSTHUMES
DE DOM J. MABILLON &c.

LIVRE PREMIER.

HISTOIRE
DE LA CONTESTATION
SUR L'AUTEUR DU LIVRE
DE L'IMITATION DE J. C.



L est ſurprenant qu'un Livre qui ne prêche que la paix, la paix avec Dieu, la paix avec ſoi-même, la paix avec tous les hommes, ait été dans le dernier ſiécle le ſujet d'une guerre très-vive entre deux Corps célébres dans l'Egliſe, & d'une guerre qui a duré pendant plus de 60. ans, ſans tréve ni ceſſation d'armes, que pour ſe diſpoſer à la recommencer avec plus de vigueur. Il faut avoüer que cet Ouvrage étant ſans contredit le plus eſtimable qui ait jamais été fait ſur les matieres de

piété; il étoit glorieux à un Ordre quel qu'il fût, d'en avoir produit l'auteur: on ne peut donc raisonnablement faire un crime aux Chanoines Reguliers & aux Benedictins de s'être disputé cette gloire. Mais comme il est beaucoup plus glorieux d'imiter ces grands hommes que de les avoir produits, on ne peut s'empêcher de regretter que la dispute ait été si animée & si opiniâtre. Plûtôt que de fatiguer le public par des libelles, dans quelques-uns desquels les regles de la charité chrétienne ne sont certainement guéres observées, n'auroit-on pas mieux fait après les deux prémieres dissertations de part & d'autre, de quitter la partie & d'abandonner la chose au jugement des lecteurs désintereſſez? Ou si l'on vouloit pousser la chose plus loin, du moins devoit-on le faire avec moderation, & ne pas donner lieu de dire, que pour se battre avec tant de fiel sur l'auteur du livre, il falloit avoir bien peu lû, ou bien mal lû le livre même. Il est toûjours beau de mépriser la gloire de ce monde, mais c'est sur tout un précepte lorsqu'elle est commise avec la charité.

Jamais cependant point-d'honneur ne fut soûtenu avec plus de feu & plus d'opiniâtreté. Ce ne furent d'abord que des raisons tirées de la chronologie, du style, des auteurs antérieurs, contemporains ou postérieurs. Jusques-là le combat fut assez modéré, & l'on ne trouve dans les écrits faits de part & d'autre que des vivacitez assez pardonnables. Mais dès que l'on eût commencé à s'appercevoir que la décision dépendoit des Manuscrits, & que le parti qui en produiroit de meilleurs & en plus grand nombre, seroit infailliblement victorieux: ce fut alors que se donnérent les grands coups. On courut les Royaumes, on fouilla dans toutes les Bibliothéques, Examens d'Experts, Rapports juridiques, Actes pardevant Notaires, Accusations de faux, Récriminations, Procès en forme, Appels interjettez, Factums, Libelles où l'on voit autant d'injures que de mots. La France, l'Italie, l'Allemagne, tout retentit de Thomas à Kempis & de Jean Gersen, comme s'il se fut agi du renversement entier de l'une & de l'autre Congrégation.

Après cela j'ose me flatter que l'on ne jugera pas de

l'hiſtoire littéraire de cette querelle par le ſujet qui l'a fait naître. Le ſujet n'eſt qu'un point de critique, où peut de gens s'intéreſſent, mais l'hiſtoire des mouvemens qu'il a excitez, ne peut être que très attachante. Cette conteſtation a cela de commun avec les plus grands troubles. Quand on cherche la cauſe de ceux-cy, ce n'eſt preſque rien; ſouvent même on ne la trouve pas. Il ſemble que les Hiſtoriens n'ayent oſé la dire de peur qu'elle ne déshonorât les évenemens, ou ayent affecté de la cacher afin que les évenemens lui fiſſent honneur.

Au reſte il eſt aiſé de voir par ce que je viens de dire, que je ſuis fort éloigné de prendre feu ſur cette diſpute. Je ſais en faveur de qui elle eſt décidée, & il n'y a perſonne plus à portée de le ſavoir que moi, qui ai entre les mains toutes les pieces du Procès. Mais ſi j'en étois le maître, j'aurois beaucoup plus de penchant à enſevelir dans un éternel oubli la plûpart des écrits que cette Queſtion a produits, qu'à en faire un nouveau qui fût capable de la réveiller. J'honore & je reſpecte infiniment Meſſieurs les Chanoines Reguliers. C'eſt un Corps diſtingué dans l'Egliſe par ſa régularité, ſa piété, ſon zéle & ſon érudition. Et je ſerois très-fâché de contribuer tant ſoit peu à réfroidir le commerce de liaiſon & d'amitié que les Benedictins ont toûjours entretenus avec cette illuſtre Congrégation. Si, pour égayer la matiere, il m'eſt échapé par ci par là quelque innocente plaiſanterie, comme c'eſt ſur des ſujets de peu d'importance, c'eſt auſſi ſans deſſein de choquer. Enfin j'aime tant la paix, que de peur d'être tenté de me défendre en cas d'attaque, & par là de rallumer la guerre, je me regarde comme vengé d'avance, par la peine que prendra mon cenſeur de lire, pour critiquer cette Hiſtoire, tout ce que j'ai été obligé de lire pour la faire.

Depuis que l'on ſe fut déſabuſé de l'erreur où l'on avoit été aſſez long-tems d'attribuer les Livres de l'Imitation à S. Bernard, à Jean Gerſon & à un certain Chartreux dont le nom ne me revient pas; le prémier qui s'ingera de prouver que Thomas à Kempis Chanoine Régulier du Mont-ſainte Agnés en étoit l'auteur, fut Jodocus Badius

Ascensius, Imprimeur à Paris, mais Flamand de nation. Il s'avisa de faire honneur de cet ouvrage à un de ses compatriotes dans deux ou trois Editions qu'il en fit, & sa preuve étoit que Thomas à Kempis parloit latin en Teutonique. Il fut suivi par François de Tol du même païs que Thomas, & Chanoine Régulier comme lui, qui cite en faveur de Thomas les Mss. que l'on voit encore écrits de sa propre main, & c'est sur ces Autographes découverts l'un à Louvain, & l'autre à Anvers par le Pere Sommal, que ce Jesuite fit les Editions de 1599. 1601. 1607. & de 1610.

Quelques années après le Pere Julius Nigronus Jesuite envoïa à Constantin Cajetan Religieux de la Congrégation du Mont-Cassin & Abbé de Baronte un Ms. de l'Imitation, lequel avoit été apporté à Arone dans la Maison Professe des Jesuites, par le Pere Maiole de la même Société en 1579. Le célébre Antoine Possevin ayant reçû des nouvelles de ce monument par le Pere Bernardin Rossignol, qui sur son autorité ne craignoit pas d'assurer que l'Abbé Gersen étoit l'auteur des livres de l'Imitation, ne put dans son Apparat sacré dissimuler ce qu'il en avoit appris, quoique jusqu'alors, entraîné par le sentiment commun, il eût attribué ce livre à Thomas à Kempis. Ce Ms. avoit fait la même impression sur le Cardinal Bellarmin, & lui fit avancer qu'il étoit fort probable que l'auteur de cet ouvrage étoit un certain Jean Gersen Abbé. Ainsi ce fut les Jesuites qui leverent des prémiers l'étendard contre Thomas.

Le Pere Cajetan que le zéle de la gloire de son Ordre dévoroit, saisit cette occasion de grossir le nombre des Auteurs Benedictins, & sans s'effraïer des petites differences qui se rencontroient dans la maniere dont le Ms. d'Arone exprimoit le nom de Gersen, il fit imprimer à Rome en 1616. les livres de l'Imitation, assûrant hardiment dans le titre que Jean Gersen en étoit l'auteur. Il mit à la tête une petite Dissertation, dans laquelle il appuïoit son Ms. de quelques raisons, dont les unes lui paroissoient convainquantes & les autres très-probables. Une des prémieres étoit que S. Bonaventure antérieur à Tho-

Gesen. Gessen. Gersen.

mas de deux ſiécles, avoit cité nommément le livre de l'Imitation, & que S. Thomas plus ancien auſſi que Thomas à Kempis, avoit embelli de pluſieurs endroits du même livre ſon Office du S. Sacrement. Les raiſons très-probables étoient le ſtile approchant de l'Italien, une maxime de S. François citée, qui inſinuoit que l'Auteur de l'Imitation vivoit en même tems que ce S. Fondateur, l'exemple de quelques Ordres propoſez par l'Auteur à ſes freres pour les porter à une exacte obſervation de leurs Régles, & l'état de Moine que ce même Auteur ſemble dire qu'il avoit embraſſé.

Cette Edition donnée, il fit un voïage dans la Gaule Ciſalpine & dans la Ligurie, & furetant dans les Bibliothéques, il trouva à Padolirone proche de Mantoue un Mſ. à la prémiere page duquel il lut, & Dieu ſait avec quelle joye, ces belles paroles en lettres rouges: *Incipit Liber Joannis Gerſen primus de contemtu mundi & de Imitatione Chriſti*. Et à la fin, de la même écriture que le reſte du Livre: *Explicit Liber quartus Joannis Gerſen de Sacramento Euchariſtiæ*. De Mantoue il paſſe à Génes, & pour ſurcroit de bonheur, il y trouve dans l'Abbaye de ſainte Catherine un vieux Livre de l'Imitation, imprimé à Veniſe en 1501. trente ans après la mort de Thomas, par Jean-Baptiſte Seſſa. Il eſt vrai que cet imprimé mortifia d'abord un peu l'Abbé Cajetan, mais il eût dans les dernieres lignes de quoi ſe conſoler. Il y étoit marqué que ce n'étoit point Jean Gerſon qui avoit compoſé ce Livre, mais D. Jean .... Abbé de Verceil, de l'Ordre de S. Benoiſt; *Ita enim Cœnobii ejus titulum, ut habetur uſque hodie propria manu ſcriptus in eadem Abbatia*. On ne peut exprimer les tranſports de joïe que ces découvertes donnérent à nôtre Abbé. Je levai auſſitôt, dit-il lui-même, les mains au Ciel, & je rendis mes très-humbles actions de grace à l'auteur de tous les biens, qui ne manque pas de prêter une main ſecourable à ceux qui cherchent ſincérement la verité.

Chargé de ces riches dépouilles, il retourne à Rome triomphant, jamais Conſul Romain, après des victoires remportées, n'y entra ni plus content, ni plus glorieux.

Il se disposoit à faire sur ses Mss. une nouvelle Edition des livres de l'Imitation, lorsqu'arrivérent de Flandre les *Vindiciæ Kempenses* du docte Jesuite Rosweide. Ce celébre défenseur de Thomas à Kempis ne faisoit que se jouer des raisons de Cajetan. Le Ms. d'Arone, selon lui, avoit été fait par un ignorant qui ne savoit pas son métier. Après s'être trompé trois fois sur le nom propre de l'Auteur, il est fort probable qu'il ne l'a point du tout attrapé, & que c'est Jean Gerson qu'il devoit mettre. Mais pourquoi le mot d'Abbé se trouveroit-il là après Jean Gerson? C'est, dit Rosweide, le Copiste qui l'a ajoûté de lui-même, soit parce que l'Auteur de l'Imitation parle souvent des Moines, ou qu'il aura confondu Jean Gerson Prieur des Celestins de Lion avec le Chancelier son frere, ou peut-être qu'il avoit lû dans les ouvrages de celui-ci, qu'une des raisons qui l'avoient obligé de quitter la Chancellerie, c'étoit qu'il avoit une dignité ecclésiastique. Je tire ceci de la seconde Edition de l'apologie de Thomas faite en 1621. & cependant je n'y vois rien sur les Mss. de Padolirone & de Mantoue, dont parle le Pere Cajetan dans sa seconde Dissertation de 1618. Le Pere Rosweide n'auroit-il pas eû de quoi contredire? Cela n'est pas croïable. Avec de pareilles raisons on ne demeure court sur rien. Sans doute il n'avoit pas encore lû cette seconde Dissertation. Il oppose ailleurs Ms. à Ms. & cite en sa faveur l'Autographe de Thomas de 1441. qui dans la suite de la dispute ne devint qu'une des copies du prémier Autographe qui avoit pû, dit-on, être fait dès 1410.

Dans S. Bonaventure, je n'y trouve, dit-il, aucune difficulté. Dans les conférences qu'on cite contre Thomas, Ubertin y est cité. Or il est certain que ce fameux Cordelier a vécu longtems après S. Bonaventure, & quand même il n'auroit vécu que quelques années après lui, est-il vraisemblable que S. Bonaventure eût cité un Auteur de même tems ou plus jeune que lui?

On objecte que S. Thomas d'Aquin a inferé d'assez grands passages de l'Imitation dans son Office du S. Sacrement. Rosweide répond que c'est l'Auteur de l'Imitation qui a pillé ce Docteur Angelique.

La phrase des Livres de l'Imitation est Italiene; point du tout, elle est Flamande.

Sur quoi dit-on que l'Auteur de l'Imitation vivoit du temps de S. François? Parce que rapportant une maxime de ce Saint, il se sert du mot, *ait*. Mais ce même Auteur cite de la même maniere les Evangelistes & les Peres.

Il propose à ses freres l'exemple des différens Ordres de Religieux, & de là on conclut qu'il écrivoit en Italie, parce que c'étoit-là que fleurissoient particuliérement ces différens Ordres. Fausse consequence, replique l'Apologiste, puisqu'en Flandre dans le quinziéme siécle il y avoit des Dominicains, des Franciscains, des Carmes, des Augustins. Mais c'est l'exemples des Moines que l'Auteur de l'Imitation propose,& tous ces Messieurs ne sont pas Moines. Cela est vrai, mais le mot de Moine se doit prendre là dans une signification étendue, comme dans tous les autres endroits, où cet Auteur semble dire clairement qu'il étoit Moine.

Voilà à peu près tout le fond de la dispute. Presque tous les livres que l'on a faits depuis, & qui sont en assez grand nombre, ne roulent que là-dessus. Chacun de son côté apporte des Editions & des MSS. de S. Bonaventure, qui lui sont favorables; on se chicane sur la chronologie d'Ubertin, sur les différens états de Thomas à Kempis; on ramasse d'un côté des phrases Italienes, de l'autre des phrases Flamandes; les uns exagérent le relâchement des Moines du quinziéme siécle, pour élever jusqu'au Ciel la piété de ceux du treiziéme; les autres sont plus édifiez du quinziéme que du treiziéme siécle: & l'on conçoit bien que tous ces embarras sont de nature à ne pouvoir jamais bien se démêler, sur tout lorsque les passions se mettent de la partie: car on trouve alors dans les Auteurs tout ce que l'on y cherche.

Il y a un autre dégoût à essuyer dans la lecture de ces livres, c'est que leurs Auteurs ont crû que la matiere leur ouvroit un beau champ pour étaler leur érudition, & leur habileté dans les belles Lettres. On y rencontre du Grec, de l'Hebreux, de l'Arabe. Trans-

porté en Flandre où l'on me parle de Jean Busch, où l'on me dispute l'âge des MSS. je suis tout étonné d'entendre là Homere, Virgile, Horace, Juvenal, Lucrece, Martial me déclamer des lambeaux & quelquefois assez grands de leurs Poësies; je ne sais à qui prêter l'oreille, & souvent peu s'en faut que de dépit je n'envoïe promener & les déclamateurs & l'Auteur qui les produit si mal à propos sur la scéne. Pour tout dire en un mot, dans deux assez petits volumes, l'un du Pere Quatremaires, & l'autre de Mr Naudé, il y a près de 400 Vers emploïez en différentes occasions. Outre cela on se dit de grosses injures sur des bagatelles, on se reproche jusqu'aux fautes d'impression. Enfin tous ceux qui auront assez de tems à perdre pour lire tous les ouvrages qui ont été faits sur cette Question, depuis les deux prémiers, jusqu'à l'Assemblée où les MSS. furent examinez par les Experts, conviendront que, si jamais ils n'avoient parus, la charité y auroit beaucoup gagné, & la République des Lettres peu perdu.

On ne se contenta pas d'écrire, on agit. En 1621. le Cardinal Bellarmin, qui s'étoit déclaré si formellement en faveur de Jean Gersen, étant au lit de la mort prêt à rendre l'ame, deux amis de Thomas à Kempis, (il me semble avoir lû quelque part que c'étoit deux Chanoines Reguliers,) furent au chevet de son Eminence, pour la presser de révoquer la sentence qu'elle avoit prononcée contre Thomas. *Eh laissez-moi mourir en repos*, leur dit le Cardinal, *les querelles ne me regardent plus*, je ne songe plus qu'au Ciel; *le livre, quel qu'en soit l'auteur, est un excellent livre*. Comme ils firent de nouvelles instances, le Cardinal pour se débarrasser de ces importuns, *allez*, leur dit-il, *faites comme vous l'entendrez*. On ne manqua pas de prendre cela pour une rétractation en forme.

Huit ans auparavant les Editeurs de Cologne avoient bien fait pis: imprimant les ouvrages de cette Eminence, ils bifférent toûjours par provision le témoignage qu'elle avoit rendu en faveur de Gersen. Mais comme on ne pense pas toûjours à tout, malheureusement ils laissérent passer

paſſer l'endroit où le Cardinal met les Conférences, dans l'une deſquelles le Livre de l'Imitation eſt cité, au nombre des ouvrages de S. Bonaventure: & pour comble de malheur, Bellarmin faiſant imprimer ſes ouvrages à Rome, ſous ſes yeux, dans le même tems, n'y réformoit rien de ce qu'il avoit auparavant décidé contre Thomas à Kempis.

Cette prétendue rétractation n'épouvanta point les Partiſans de l'Abbé Gerſen. Perſuadé que le ſuccès de la diſpute dépendoit des Mſſ. ils fouillérent par tout pour en découvrir. Dom François Valgrave Benedictin Anglois, craignant que Cajetan ne ſuccombât ſous le nombre de ſes ennemis, car Proſper Paraudus eccléſiaſtique de Milan & Bollandus étoient venus prêter main-forte à Roſweide, ſe préſenta au combat en 1638. eſcorté d'un nouveau renfort de ces vieux monumens. Le prémier étoit de l'Abbaye d'Ochſenauſen en Souabe écrit en 1427. Pluſieurs de l'Abbaye de Weingarten, tous d'une écriture beaucoup plus ancienne que Thomas; un entre autres de 1433. Un de l'Abbaye de Wiblingen écrit pendant le Concile de Baſle en 1430. Un enfin de l'Abbaye de Melck en Auſtriche, lequel y avoit été porté en 1418. par les Moines de Sublaque, qui y avoient été envoïez pour y mettre la réforme. Cette trouppe de Mſſ. terraſſoit le Pere Roſweide, qui n'avoit quaſi d'autre reſſource que ſon Autographe de 1441. Auſſi voit-on dans le cours de la Conteſtation que ce pauvre Autographe perdit beaucoup de l'eſtime qu'on en faiſoit d'abord, & qu'il fut tout heureux de paſſer pour une copie, poſtérieure de plus de trente ans au prémier Autographe. Mais ce qui rendoit D. Walgrave formidable dans ce combat, étoit un Mſ. de l'Abbaye de la Sainte Trinité de Cave, dans la prémiere lettre duquel on voit un Moine à my-corps, en ſcapulaire, la teſte couronnée à la benedictine & découverte, tenant dévotement une croix entre ſes mains. C'étoit Jean Gerſen lui-même, & de peur que dans la ſuite l'on ne s'y méprît, Cajetan le fit graver avec cette legende autour, tirée par parties de differens Mſſ. à l'époque près. *Joannes Gerſen de Canabaco Abbas S. Stephani Vercellenſis, Ordinis S. Benedicti, claruit an. Domini* 1220. Et au-deſſous,

ces belles paroles du troisiéme livre de l'imitation, qui semblent avoir donné l'idée & le dessein du portrait. *Suscepi de manu tua crucem, portabo eam usque ad mortem, sicut imposuisti mihi. Vere vita boni Monachi crux est, sed dux Paradisi.* Rosweide fut mal mené dans ce choc. Il étoit convenu qu'aucun Mſ. des livres de l'Imitation en particulier ne portoit le nom de Thomas à Kempis. Il avoit reconnu que ce qui se lisoit à la fin de l'Autographe ne prouvoit pas absolument que Thomas fut l'Auteur de l'Imitation, puisque ces paroles, *fini & achevé l'an du Seigneur* 1441. *par les mains de Frere Thomas à Kempis*, ne donnoient à Thomas que la qualité de Copiste; il ne lui restoit presque plus qu'un passage de Jean Busch, Historien du Mont-Sainte Agnés, & qui vivoit avec Thomas dans la même Maison, où, dans une parenthése, il est dit clairement que Thomas à Kempis avoit composé le livre de l'Imitation.

Cette autorité paroissoit décisive. D. Valgrave, pour s'en tirer, hazarda de soupçonner que la parenthése pourroit bien avoir été fourrée dant le Texte de Jean Busch par une main étrangere. Et nous verrons dans la suite ce que l'on doit penser de cette conjecture. C'est la prémiere voie de fait & la prémiere falsification que nos Combattans se reprochent, & l'on apprendra bien-tôt ce que fit le parti accusé pour se vanger.

Jusques ici les Chanoines Réguliers étoient demeurez simples spectateurs du combat. Tant que Rosweide vécut, leur cause ne pouvoit être en de meilleurs mains. Mais ce savant Jesuite étant mort en 1629. & D. Valgrave se vantant d'être maître du champ de bataille, le P. Fronteau Professeur de Théologie à sainte Genevieve, ne crût pas pouvoir honnêtement abandonner son confrére. Il avoit de grands talens, il savoit les Langues, possedoit bien les belles Lettres, homme d'esprit avec cela & écrivant passablement en Latin. Il écrivit donc une défense de Thomas à Kempis; mais après l'impression, il enleva, je ne sais pourquoi, tous les Exemplaires de son livre & n'en donnoit qu'à ceux qu'il jugeoit à propos. L'Abbaye de saint Germain des Prez n'en demanda pas

apparemment, car je n'y en ai point trouvé de cette prémiere edition. Cette espece de suppression, fit que les partisans de l'Abbé Gersen prétendirent cause d'ignorance de l'ouvrage, & ne se mirent point en peine de répondre à un livre que l'on sembloit n'oser pas exposer au grand jour. Ils publiérent de nouveaux ouvrages, où le Pere Fronteau eut le dépit de voir qu'on ne daignoit pas seulement faire mention de sa défense. Cette impolitesse des Benedictins ne demeura pas impunie.

Pendant que ce Pere se préparoit à repousser cette injure, on apprit de bonne part que l'on alloit imprimer au Louvre les livres de l'Imitation. Les deux partis volent aussi-tôt chez le Cardinal de Richelieu, & briguent une place dans le frontispice de l'ouvrage, l'un pour Jean Gersen, l'autre pour Thomas à Kempis. On écouta leurs raisons, & le résultat fut qu'il les falloit examiner plus à loisir & dans une assemblée d'Arbitres dont on conviendroit. Mais lorsqu'on devoit faire cet examen, Mr des Noyers qui avoit été choisi pour y présider, aïant été appellé ailleurs pour les affaires du Royaume, l'assemblée n'eût d'autre effet, sinon que pour ne mécontenter ni l'un ni l'autre parti, on imprima le livre sans nom d'auteur.

Les défenseurs de Jean Gersen interpretérent cela dans la suite en leur faveur, & regardérent Thomas comme exclus parce qu'il n'avoit point été mis dans le titre. Je ne crois pas que ce fut l'intention du Cardinal de Richelieu. Cajetan eût tort de compter cette Eminence parmi les témoins qui déposoient en faveur de l'Abbé de Verceil. D'un autre côté M. Naudé n'a pas raison de dire que le Cardinal de Richelieu & les Benedictins de Paris voulurent faire décider la question par l'examen des Mss. de Rome. On n'avoit pas jusqu'alors songé à accuser les Mss. de falsification: mais comme malgré ces Mss. les partisans de Thomas à Kempis ne laissoient pas de le maintenir dans sa prétenduë possession: il falloit examiner si les raisons dont ils se servoient, pouvoient balancer l'autorité des Mss. De plus on avoit assez de ces monumens d'ailleurs, sans avoir recours à ceux de Rome, l'Allemagne

en fourniſſoit beaucoup plus que l'Italie : & puis il ne s'agiſſoit pas de traîner la choſe en longueur, l'impreſſion ſe faiſoit, il falloit un titre & l'aſſemblée devoit décider qui des deux Prétendans y tiendroit la place d'Auteur.

Mais puiſqu'on s'étoit fondé juſques-là ſur l'authenticité des Mſſ. de quoi s'aviſa D. Placide le Simon Procureur General de la Congregation de S. Maur à Rome d'en procurer l'examen ? Car ſûrement il n'avoit reçu ni ordre ni commiſſion de ſes Supérieurs pour cela. Sans doute que charmé de la beauté & de l'antiquité de ces Mſſ. qu'il avoit vû chez l'Abbé Cajetan, il crût qu'après un examen juridique de ces pieces, les Chanoines Réguliers conſentiroient de bonne grace à voir Thomas effacé du titre du livre de l'Imitation. Quoiqu'il en ſoit, voici comme Mr Naudé raconte que cet examen ſe fit.

Le Mercredy 30. Janvier 1641. D. Placide alla avec D. Jean Rubeus Benedictin Anglois prier le Cardinal de Bagny de ſouffrir que les Mſſ. fuſſent vûs & examinez en ſa préſence. Son Eminence l'aïant trouvé bon, les deux Benedictins revinrent le lendemain matin apportant les trois Mſſ. de Leo Allatius, de Padolirone, de Cave, & l'Imprimé de Veniſe. Gabriel Naudé qui étoit de la Maiſon du Cardinal, les préſenta à ſon Maître & le pria d'en juger. Son Eminence dit qu'il étoit plus à propos de les mettre entre les mains de deux Connoiſſeurs, qui les examineroient ſous ſes yeux, en porteroient leur jugement, & en feroient paſſer un Acte authentique devant elle & d'autres témoins. Les Benedictins choiſirent Mr Naudé pour un des Juges, & tous les trois ſe joignirent enſemble pour prier Floravantés Martinelli de vouloir bien être le ſecond. Mr. Naudé conduiſit enſuite les Benedictins chez un Notaire, à qui il donna ordre de la part du Cardinal de Bagny, de rédiger en forme d'Acte public la deſcription des quatre Volumes, laquelle avoit été apportée par D. Jean, un des deux Benedictins, deſcription très conforme à la verité, & que ce Pere avoit écrite ou fait écrire avec beaucoup de ſoin, & d'y join-

dre les noms des Juges qui avoient été choisis: afin que l'après-dîner on finit toute cette affaire, devant le Cardinal. Cela fait Mr Naudé rentre *seul* dans sa Chambre & dans le desir *de satisfaire à sa conscience*, il examine les MSS. avec toute l'attention dont il étoit capable. Il dresse son rapport, & en informe le Cardinal, qui après une exacte inspection des MSS. reconnut que ce qu'avoit remarqué Mr Naudé étoit vrai. Il voulut cependant que Martinelli fût aussi consulté. Celui-ci entre dans le Cabinet de Mr Naudé, examine les raisons & les fondemens *des faussetez & contrarietez* qui avoient été observées, & loin d'avoir sujet de s'éloigner du sentiment de Mr Naudé, il fut surpris de la malice avec laquelle les hommes gâtent & renversent tout pour contenter leurs passions. Les deux Benedictins vinrent ensuite avec le Notaire, portant le comencement de l'Acte qui avoit été dressé le matin. Nouvel examen des MSS. devant les Peres, où ils furent *si convaincus* de tout ce que Mr Naudé avoit remarqué, qu'ils *déclarérent hautement qu'un pareil Acte loin d'être favorable à leur cause, la ruineroit entierement.* Le Cardinal de Bagny & son Auditeur Mr Galeotti qui s'étoit trouvé là pensoient la même chose. Après quoi D. Placide aïant assuré avec serment que toutes *les faussetez & les impertinences* qu'il voïoit dans les MSS. lui avoient été jusqu'alors inconnuës, il païa au Notaire pour sa moitié d'Acte autant que si l'Acte eût été achevé, & remercia fort Messieurs les Juges du service qu'ils lui avoient rendu & qu'il n'avoit pû tirer auparavant ni de ses confreres les Benedictins, ni d'aucun autre. Quelque tems après Mr Naudé aïant été prendre chez le Notaire la moitié d'Acte, y ajoûta lui-même le récit de tout ce qui s'étoit passé dans l'examen des MSS. & signa tout seul cet Acte dont le commencement étoit du Notaire & tout le reste de lui. Tout ce narré est de Mr Naudé.

Il faut maintenant rendre compte des défauts que l'on dit ici avoir été découverts dans les Manuscrits, & que Cajetan n'avoit point aperçûs, quoi qu'il eût mérité par son habileté dans ces sortes de choses, que Clement VIII. le fit venir à Rome pour tirer des ténébres les anciens

monumens qui pouvoient être utiles à la République Chrétienne & au S. Siege. Voici donc *ces faussetez, ces contrarietez, ces impertinences.* Dans le premier Mf. appartenant a Leo Allatius & qui porte en titre, *Tractatus Joannis de Canabaco de Imitatione Christi &c.* se rencontre une Bulle d'un Legat apostolique en Allemagne, écrite sur une feuille en parchemin & datée de Vienne 1448. d'où Mr Naudé conclut avec raison que le Mf. ne peut pas être plus ancien que cette Bulle, puisque l'écriture est la même par tout. Mais comme l'autographe de Thomas à Kempis est de 1441. & qu'il n'est pas probable que sept ans après sa publication on eût méconnu l'Auteur de l'ouvrage au point de mettre cet ouvrage sous un autre nom, & du vivant même de l'auteur qui ne mourut qu'en 1441. M. Naudé conjecture que ce Mf. pourroit n'avoir été écrit qu'en 1480. ou 1500. d'autant plus que l'écriture en est telle, qu'on ne peut guéres lui donner plus d'antiquité. Cela n'est-il pas convaincant?

Le Mf. de Padolirone, selon Mr Naudé, est bien plus défectueux. Au lieu de, *incipit liber primus Joannis Gersen*, il y a, *Incipit liber Joannis Gersen primus.* Voilà ce qui s'appelle de la Critique: Le prémier titre, poursuit Mr. Naudé, a été effacé & l'on en voit encore des traces dans celui dont on l'a couvert. On y lit encore *Jho*, sans parler d'autres lettres qu'on ne voit qu'à demi. Et de peur que ces lettres demi effacées ne fussent qu'une impression des lettres noires écrites au revers sous le titre, Floravantés & les Benedictins les aïant percées en reconnurent la différence. Depuis l'examen ces défauts se sont tellement évanouis, qu'on ne les a plus vûs, & les deux Benedictins se récrieront bien-tôt contre l'aveu qu'on leur préte ici. Enfin la prémiere ligne, au rapport du même Juge, est d'un vermillon beaucoup plus éclatant que le reste du titre, ensorte que par la seule différence de la couleur, un aveugle même auroit pû découvrir la fraude. Cet habile Critique décide ensuite que selon toutes les apparences le prémier titre portant Jean Gerson & quelque qualité qui lui étoit propre, on l'avoit entiérement biffé pour mettre celui que l'on y voit à présent. Deux

choſes à la fin de ce Mſ. aidoient à la cauſe de l'Abbé de Verceil, ſçavoir la concluſion même du livre, *Explicit liber quartus Joannis Gerſen de Sacramento Eucharistiæ*, & le nom de la Congregation de ſainte Juſtine de l'Obſervance, à laquelle il appartenoit. Il n'y avoit là ni vermillon, ni rature, ni demies lettres. Tout autre que Mr. Naudé auroit eû peine à s'en tirer. Mais ce ſubtil & judicieux Antiquaire n'héſita pas un moment. De l'*o* du mot de Gerſon, dit-il, on en a fait un *e*, il ne faut pour cela qu'un coup de canif & un petit trait de plume.

Pour le Manuſcrit de la ſainte Trinité de Cave, Mr. Naudé n'y trouve d'autre défaut, ſinon que le portrait qui eſt dans la prémiere lettre, ne déſigne pas plus Jean Gerſen que S. Benoiſt, ou tout autre Benedictin. C'eſt dommage que le Copiſte n'ait pas eû, comme Cajetan, l'eſprit de mettre le nom de Jean Gerſen autour de ce portrait. Mais les Benedictins n'y auroient rien gagné. Il eût été beaucoup plus aiſé de métamorphoſer Gerſon en Gerſen avec le pinceau qu'avec le canif & la plume, & l'habit de moine n'auroit pas fait plus de peine à Mr Naudé que le nom de Moine n'en avoit fait à Roſweide.

Enfin l'écriture qui eſt à la fin de l'Imprimé de Veniſe, eſt très-récente, & miſe ſur une autre plus ancienne, qui a été effacée avec ſi peu d'art, qu'on lit plus aiſément encore *Thomas* que *Joannes*. Je n'ai pas vû cet Imprimé. Mais les deux mots *Abbas Vercel*, auſquels Mr. Naudé ne reproche rien que de n'être pas écrits tout du long, demandent ce me ſemble qu'on ſuſpende ſon jugement ſur celui de l'Examinateur.

Quelque avantageuſe que la rélation de Mr. Naudé dût paroître aux Chanoines Reguliers, ils n'en firent néanmoins aucun uſage alors, ſoit que Meſſieurs du Puys à qui ce Critique l'avoit envoïée en 1641. euſſent défenſe de la leur communiquer, ſoit qu'ils n'en euſſent pas encore entendu parler, ils dreſſérent une autre batterie. Sur le bruit qui courut à Rome que l'Abbé Cajetan devoit bien-tôt faire imprimer en grec l'Imitation, & qu'il avoit obtenu la permiſſion de ſe ſervir pour cela de l'Imprimerie de la Congrégation de la Propogande, ils préſentérent à cette Congrégation la Requête ſuivante.

EMINENTISSIMES ET REVERENDISSIMES SEIGNEURS,

» QUOIQUE depuis 200. ans, le Livre de l'Imita-
» tation de J. C. ait été attribué à Thomas de *Kem-*
» *pis*, Chanoine Régulier de nôtre Ordre, comme il conste
» par plusieurs anciens Manuscrits, par des témoignages
» de très-grand poids, par le bruit commun, & par une
» tradition ancienne & non interrompuë; cependant Dom
» Constantin Cajetan, sans avoir aucune raison solide,
» comme on le voit par la défense d'à Kempis, *de Rosweide*,
» tâche de substituer à la place de Thomas un auteur nou-
» veau, inconnu même de nom, & jusqu'à présent inoüi,
» appellé d'abord Jean Gersen Abbé Benedictin d'Italie, &
» maintenant Jean Gersen Abbé de Verceil. Loin de vou-
» loir imiter l'exemple du Cardinal Bellarmin, qui après
» la lecture de la Défense d'à Kempis a rétracté son pré-
» mier sentiment & restitué le livre au susdit Thomas, il a
» mis au jour une Apologie qui est telle, qu'après avoir
» été rejettée avec mépris dans l'Allemagne & dans l'Italie,
» elle demeure supprimée par ordre du Maître du sacré
» Palais. C'est pour cela que pour se dérober à la censure
» de Rome, il eût soin d'en faire imprimer une autre à
» Paris l'année passée. Il ne se contente pas de cela, on
» dit qu'il a encore malicieusement & frauduleusement
» obtenu la permission de faire imprimer l'Imitation en grec,
» à l'Imprimerie de la Propagande, sous le nom du susdit
» Auteur imaginaire, & d'élever ainsi autel contre autel dans
» cette ville, où ce livre a été très-souvent & derniére-
» ment encore imprimé en Latin & en Italien, sous le nom
» de Thomas à Kempis. Ce qui interessant nôtre Ordre,
» qui prend la défense dudit Thomas comme d'un de ses
» membres, il supplie vos reverendissimes Eminences de
» vouloir bien défendre sérieusement, que ce livre soit
» imprimé sous un autre nom, que le nom accoûtumé de
» Thomas *de Kempis*, son veritable Auteur.

Je ne sai quel jugement porta la Congrégation sur cette Requête, ni si malgré cela Dom Cajetan fit imprimer l'Imitation en grec: mais accusé juridiquement, il se crut

responsable

responſable à la vérité, & dans l'obligation de ſe juſtifier publiquement. C'eſt ce qui donna lieu à l'Apologie qu'il imprima à Rome à l'Imprimerie même de la Propagande en 1644. & qu'il dédia au Cardinal Spada. On doit bien s'attendre de trouver là ſes deux premieres Apologies toutes entieres, cela eſt preſque inévitable dans ces ſortes d'ouvrages. Tout ce qui fait le mérite de celui-ci, ce ſont quelques Mſſ. nouveaux & de bonnes atteſtations en faveur de ceux qu'il avoit déja produits. Un Acte paſſé pardevant Notaire le 15. Janvier 1643. faiſant foi que dans les Mſſ. de Padolirone, de la ſainte Trinité de Cave, & dans l'imprimé de Veniſe on voit les titres & les ſouſcriptions alléguées par l'Abbé Cajetan, & que le Mſ. de Leo Allatius eſt tel que cet Abbé l'avoit dépeint. Cet Acte eſt autoriſé par un Référendaire de l'une & de l'autre ſignature du Pape Urbain VIII. atteſtant que Sanctés Floridus, le Notaire qui l'a dreſſé, eſt vraiment un Notaire de la Cour des Cauſes de la Chambre Apoſtolique, & que foi doit être ajoûtée à ſes écritures. Un autre Acte pardevant le même Notaire, dreſſé le 3. Mars de la même année, qui fait voir par le livre des Taxes des Egliſes & des Monaſtéres, que l'Abbaye de S. André de Verceil, a été donnée par ſa fondation à l'Ordre de Cîteaux, & n'a paſſé aux Chanoines Réguliers, que ſous Paul II. Cet acte fait contre les Chanoines Réguliers, qui prétendoient, que quand même Jean Gerſen ſeroit Auteur des livres de l'Imitation, l'Ordre de S. Benoiſt ne devroit pas pour cela ſe glorifier d'avoir donné cet Auteur à l'Egliſe, puiſque Jean Gerſen n'étant déſigné dans les Mſſ. que par le nom d'Abbé de Verceil, & l'Abbaye de S. André appartenant aux Chanoines Réguliers étant auſſi bien une Abbaye de Verceil que celle de S. Eſtienne, les Chanoines Réguliers avoient autant de droit que les Benedictins de mettre Jean Gerſen au nombre de leurs Ecrivains.

A l'égard des faits que les Chanoines Réguliers avancent dans leurs requêtes, Cajetan nie formellement que ſon apologie ait jamais été cenſurée ou mépriſée nulle part, & qu'elle ait été ſupprimée par le Maître du ſacré Palais. Il eſt encore faux, dit-il, que j'agiſſe par artifice

& par souterrains, & que je tâche de décliner la censure de Rome, puisque c'est à Rome même que je fais imprimer, & que je souhaite de tout mon cœur que Rome prononce sur nôtre contestation. Les Chanoines Réguliers disent oui, l'Abbé Cajetan dit non, & tous parlent à Rome, qui en croire ? Il faut avouer que l'impression de cette derniére Apologie, faite, depuis la Requête des Chanoines Reguliers, à l'Imprimerie de la Propagande, fournit un préjugé fort avantageux à l'Abbé de Baronte.

Cette apologie demeura pendant cinq ans sans autre réponse, que l'écrit de Prosper Faraud Milanois & l'avis de Philippe Chifflet abbé de Balerne, mis à la tête de sa traduction françoise de l'Imitation. En 1647. le Pere Fronteau aïant reçû de son Prieur cet acte de Mr Naudé, dont nous avons parlé, & croiant par là avoir une belle occasion de se vanger, il ne put contenir plus long-tems la colére où l'avoit mis le silence affecté des Benedictins sur sa défense de Thomas à Kempis. Il pria par lettres Mr Naudé de lui dire ce qu'il pensoit de l'édition des livres de l'Imitation donnée à Rome par Cajetan; & la réponse de Mr Naudé n'aïant fait que jetter de l'huile dans le feu, en 1649. il publia pour la seconde fois son *Thomas vindicatus*, ouvrage sur lequel son zéle le rendit si fécond & si rapide, qu'il ne lui fallut que deux nuits pour l'achever. Je ne voudrois pourtant point gager de le copier en quatre. Mais voions la piece, le tems ne fait rien à l'affaire.

L'Epitre dédicatoire à M. Molé prémier Président du Parlement de Paris est adroite. On porte à son tribunal un enfant dont deux hommes prétendent être le pere, on flatte ce sage Magistrat par le rapport que le jugement qu'on lui demande, semble avoir avec celui que le plus sage des Rois porta sur les deux femmes Gabaonites. On insinue habilement que Gersen n'est rien que ce que l'ont fait quelques auteurs modernes; on craint de n'avoir qu'un phantôme à combattre; qu'en effet les Benedictins recourant à une image pour appuyer leur opinion, font assez voir que leurs preuves ne sont que phantastiques & imaginaires. Enfin sur l'integrité, la sagesse, l'érudition & la justice du prémier Président, on se flatte que les Benedictins *tanta au-*

toritatis MOLE *compressos* songeront sérieusement à plier bagage. Cette belle allusion se voit encore dans les Epitres dédicatoires de D. Valgrave & de D. Quatremaires au même Président, mais ils n'ont pas l'honneur de l'invention, ils ne sont que Copistes. Après la dédicace vient la lettre à Mr Naudé, & dès-là le P. Fronteau commence à s'emporter. Les écrits des deux Benedictins ne sont, selon lui, que des mensonges perpétuels & opiniâtres: leur entreprise, une impiété énorme, une impudence intolérable. Heureusement pour l'honneur des deux Benedictins, c'est qu'il avoue que son ouvrage n'est que la production d'un esprit plein d'indignation & de colére, *partus indignantis animi & stomachantis*, & dans cette disposition on ne dit guéres de choses, où il n'entre plus de bile que de vérité. La réponse de Mr Naudé est dans le même goût, plus fougueuse pourtant & plus emportée. Une harangére en colére, seroit un exemple de modération en comparaison de ce Mr Naudé. L'attaque commence ensuite par l'acte de 1641. & l'on continue de combattre dans le reste du livre, partie avec les armes qu'avoit fourni Rosweide, partie avec d'autres de même trempe, c'est-à-dire, qui ne décident rien, supposé la verité des MSſ. quoique le P. Fronteau dans un autre ouvrage ne convienne pas de cela, & qu'il soûtienne que si l'on n'apporte de ces monumens écrits avant l'an 1410. on n'en peut rien conclure, parce que Thomas a pû écrire l'Imitation en ce tems-là. Et voilà la dégradation de l'Autographe si vanté dans les commencemens de la dispute par les PP. Sommal & Rosweide. Cette découverte est du P. Hefer Jesuite. Il falloit pour l'appuyer un Mſ. plus ancien que l'Autographe. On en a trouvé: mais malheureusement la date étoit d'une main beaucoup plus récente que les MSſ. mêmes.

Il n'y eût pas moyen de garder le silence sur cette seconde édition de *Thomas vindicatus*, comme on avoit fait sur la premiere. La réponse pressoit d'autant plus, que l'acte de Mr. Naudé étoit plus spécieux, & qu'il pouvoit faire une impression très-fâcheuse contre l'Abbé Gersen. D. Robert Quatremaires Réligieux Benedictin de la Con-

grégation de S. Maur, se chargea donc de répondre. Le livre fut intitulé *Gersen assertus.* Il fut reçû avec assez d'applaudissement. Mr le Venier Penitencier & Ecolâtre d'Auxerre avoit formé le dessein d'étaïer le P. Fronteau ; la lecture de D. Quatremaires le mit dans le parti de Gersen. Il n'y eut pas jusqu'aux Prédicateurs qui n'entrassent dans la querelle, & ne joignissent en chaire l'éloge de l'Abbé Gersen à celui du livre de l'Imitation. Aussi nôtre auteur, avant que de donner au public son ouvrage, avoit-il eu soin de se munir de bons témoigages. J'aime entre autres la lettre que lui écrivit le fameux P. Sirmond, par laquelle il lui marque qu'entre les choses qui lui avoient beaucoup plû dans sa lettre, rien ne lui avoit fait plus de plaisir que l'indifférence où il paroissoit être sur le vrai auteur de l'Imitation ; que cette dispute n'avoit déja été poussée que trop loin ; que ce zéle outré que les parties montroient chacun de son côté, ou pour sa patrie ou pour son Ordre, ne produisoit d'autre fruit que de rendre tout problématique, & que bien-tôt on alloit justifier cette belle maxime d'un ancien, qu'à force de disputer on perd la verité. Le célébre Jean de Launoy fut aussi consulté, & sa réponse fut une dissertation que D. Quatremaires joignit à son ouvrage & qui se grossit ensuite dans deux autres éditions. A l'acte de Mr Naudé nôtre Benedictin en oppose un autre dressé à Rome un mois environ après le premier. Cet acte atteste simplement que le R. P. Claude Morizet & Mr Marconius prêtre & protonotaire apostolique ont vû & examiné les trois Mss. de Leo Allatius, de Padolirone & de Cave, & l'imprimé de Venise, & ont trouvé ces quatre monumens tels que Cajetan les avoit décrits.

Je suis fort surpris que cet acte & celui de Mr Naudé aïant été passez à Rome à un mois près l'un de l'autre au sujet de monumens, dont trois étoient dans la Bibliothéque de D. Cajetan, cet abbé néanmoins n'ait parlé ni de l'un ni de l'autre. Peut-être s'en doit-on moins étonner sur celui de Mr Naudé, parce qu'il le tint fort secret ; quoiqu'il semble incroïable que les deux Benedictins qui étoient présens à l'examen, n'en aïent rien dit à un homme

qui devoit si fort s'intéresser à la chose. Mais l'acte de Morizet & de Franconius s'est-il encore dressé à son insçu ? Pourquoi ne paroît-il pas dans l'apologie de 1644 ? n'auroit-il pas autant servi là que celui de 1643 ? C'est un vuide dans cette histoire que je n'ai pas de quoi remplir. D'ailleurs qui l'a sollicité ? Que ce soit D. Cajetan, & que cependant il n'en ait fait aucun usage, cela n'est pas vraisemblable. Si c'est D. Placide le Simon, il n'est donc pas vrai, comme l'assûre Mr Naudé dans sa rélation, que ce Pere ait reconnu qu'il avoit été trompé par les Mss. en question, & qu'il ait avoué qu'un acte authentique ruineroit plûtôt sa cause qu'il ne l'a favoriseroit. Cette conséquence est autorisée par D. Placide lui même dans une lettre écrite de Rome le 19. Janvier 1651. & signée de lui & de D. Jean Rubeus : comme cette lettre ou cet acte détruit entierement l'acte de Mr Naudé & qu'il n'a point encore que je sache, été imprimé, il est bon de le donner ici en François.

Nous soussignez, sommes fort étonnez que Mr Gabriel Naudé ait voulu non-seulement tromper le R. P. Jean Fronteau & les autres personnes du même parti, mais encore faire à nous & à la vérité l'outrage de nous produire comme acteurs de sa comédie. Il est aussi éloigné de la vérité que nous nous soïons jamais plaint d'avoir été plus d'une fois trompez par D. Constantin Cajetan de pieuse mémoire, qu'il est faux que nous aïons percé les lettres du titre du M. de Padolirone. Il est entier ce titre, & jamais pointe de style n'y a touché. Nous nous souvenons fort bien que son Eminence feu Monseigneur le Cardinal de Bagny aiant demandé que la vérité des monumens fût attestée, M. Naudé fit tous ses efforts & donna la torture à son esprit pour trouver quelque défaut ou quelque falsification dans les Mss. en question. Mais nous n'avons pû soupçonner, qu'il pousseroit la chose, jusqu'à mettre en risque la verité & nous décrier dans le public par un acte feint & faux, qui n'est autorisé ni par Notaires ni par témoins. Ni lui ni personne ne doit être surpris que nous n'aions pas voulu souffrir que l'on dressât un acte public (quoiqu'il

» soit faux que nous aïons déclaré publiquement qu'il
» n'en falloit pas, comme l'assûre Mr. Naudé.) Nous ne
» le voulûmes pas, parce que nous le voïions dans la dis-
» position opiniâtre d'avilir & de rabbaisser le plus qu'il
» pourroit & contre tout droit & raison l'autorité desdits
» MSS. A l'égard de la verité & de la bonté de ces MSS.
» & de leurs titres, puisque Mr. Naudé en appelle à
» des Juges éclairez & capables d'en connoître, il ira
» devant de tels Juges, qui sont les RR. & savantissi-
» mes Peres Ferdinand Ughelli, André Victorelli & Luc
» Wadingue, qui tous ont plus feuilleté de Monumens,
» plus examiné de Manuscrits, qu'aucun écrivain de ce
» siécle, tous connus & célébres à Rome & dans toute
» la République des Lettres par leur vaste érudition,
» par leur profonde connoissance de l'histoire Ecclé-
» siastique & par les livres qu'ils ont mis au jour. Ces
» grands personnages seront sans doute assez habiles pour
» connoître des MSS. dont il s'agit, & assez sincéres pour
» en dire ce qu'ils en pensent. A Rome le 19. Janvier 1651.
Fr. Placidus le Simon, Procurator Generalis Cong. S. Mauri. Fr. Joannes Rubeus Ordinis S. Benedicti Congreg. Angliæ Monachus. Cet acte est authentiqué par un Notaire des Causes de la Chambre Apostolique, & par Prosper Caffarelli Protonotaire avec tous les sceaux & formalitez requises.

De là nous pouvons conjecturer que nos Benedictins mécontens de Mr. Naudé avoient été trouver quelques savans de meilleure composition, sans dessein néanmoins de se précautionner contre l'acte de Mr Naudé, qu'ils ne croioient pas devoir jamais paroître. Si l'on me demande d'où vient qu'ils ne l'ont pas communiqué à l'Abbé Cajetan, pour l'insérer dans l'apologie de 1644. c'est ce que je ne sai pas.

On voit encore dans l'apologie du P. Quatremaires trois témoignages en faveur des MSS. de l'abbaye de Melck; le premier est de Claude Chevalier de Sorina Protonotaire apostolique, le second de Jean Henry Straffet Recteur de l'Université de Vienne, & le troisiéme de Camille Meltius archevêque de Capoue & Nonce apos-

tolique. Le plus ancien des Mſſ. dont on parle dans ces trois actes eſt de 1421. Ce n'eſt pas mal; mais qu'eſt devenu ce Mſ. de 14.8. que D. Cajetan mandoit à D. Valgrave avoir été porté cette année de Sublaque en Auſtriche, & ſe conſerver dans l'abbaye de Melck, & qu'il a lui-même cité dans ſon apologie de 1644. Il ne paroît plus. Le bon abbé aura ſans doute mal entendu le rapport que lui fit à Rome, des Mſſ. de Melck, D. Jean de Celle prieur de cette abbaye. Ce prieur étant à Rome en 1627. & y aïant trouvé D. Cajetan fort occupé de Jean Gerſen, après lui avoir fait l'énumération des Mſſ. de l'Imitation qui étoient à Melck, il lui aura dit ſans doute que ces Monumens avoient été écrits depuis l'an 1418. par les Moines de Sublaque, qui avoient été envoïez cette année à Melck pour y mettre la réforme, & là-deſſus Cajetan aura crû qu'il y avoit dans cette abbaye un Mſ. de 1418. Dans le fond l'erreur n'eſt rien, & ne méritoit pas que les défenſeurs de Thomas à Kempis en fiſſent tant de bruit: à moins qu'ils ne prouvent auſſi réellement que Thomas a écrit l'Imitation avant 1421. que leurs adverſaires prouvent que l'Imitation a été écrite cette année là même; ceux-ci auront toûjours droit de dire que la copie de 1421. aura été priſe ſur une autre plus ancienne, & apportée d'Italie par les Moines de Sublaque en 1418. Ainſi cela revient au même, mais entre eux le débat.

Pendant que le P. Fronteau & D. Quatremaires ſe chicanent, voici un nouveau tenant pour Thomas, qui les va apparemment mettre d'accord. C'eſt le P. George Heſer Jeſuite avec ſon Niveau ou ſon Cadran d'à Kempis, (car je ne ſais ce qu'il entend préciſément par *Dioptra Kempenſis* qui eſt le titre de ſon livre.) Quoiqu'il en ſoit on voit d'abord dans cet ouvrage un Mſ. de la maiſon des Chanoines Réguliers d'Auſbourg de 1440. qui attribuent le livre de l'Imitation à Thomas. Voilà toûjours une année de gagnée au de-là de l'Autographe. Il eſt vrai qu'il y a encore loin de là à 1421. Mais auſſi nous a-t'on déja dit que ce prétendu Autographe ne méritoit rien moins que cette qualité & que le véritable *pouvoit* avoir été écrit dès 1410. Une choſe fort interreſſante dans le li-

vre du P. Hefer, font les différentes verfions du livre de l'Imitation, marque la moins équivoque du mérite d'un ouvrage. Il a été traduit en Efpagnol, en Catalan, en Flamand, en Allemand, en Latin plus pur, en François, en Italien, en Turc, en Bohémien, en Polonois, en Anglois, en Grec, en Japonois, en Arabe, en Hongrois, en Illyrien. Nous fommes redevables d'une grande partie de ces traductions aux RR. PP. Jefuites, qui à l'exemple de leur S. Legiflateur ont toûjours confervé une eftime & une véneration finguliere pour le livre de l'Imitation. S. Ignace, dit le P. Louis Gonzalez, avoit coûtume de lire tous les jours deux chapitres du petit livres de Jean Gerfon, (car Thomas à Kempis n'avoit pas l'honneur d'être connu de luï,) un le matin felon l'ordre où ils font rangez, & un autre l'après diner felon qu'il fe préfentoit à l'ouverture du livre. Il ne recommandoit rien tant à fes chers difciples que la lecture de ce pieux ouvrage, & ceux-ci ne pouvoient mieux répondre à fes intentions qu'en le traduifant en toutes fortes de Langues pour lui faire courir tout l'univers. Outre les anciennes éditions que le P. Hefer joint aux Mff. on voit encore dans ce petit ouvrage une nuée épaiffe d'hommes illuftres, qui tous unanimement donnent l'Imitation à Thomas. Il appelle cela le jugement des Centumvirs. Le plus ancien eft Jean Bufch avec fa parenthéfe fi maltraitée par les partifans de l'abbé Gerfen. Un abbé d'Ottobeuren en Allemagne, avoit établi auparavant contre Thomas un autre Centumvirat, qui n'auroit pas cedé en autorité à celui du P. Hefer. Il étoit compofé de 100. Mff. tous favorables à l'abbé de Verceil. La mort empêcha D. Gregoire, c'eft le nom de l'abbé Allemand, de donner ce recueil au public. Un Chanoine Régulier de Baviere, nommé Simon Werlin, fachant qu'il y travailloit, le maltraita fort dans fes *Novæ Vindiciæ Kempenfes*: mais ce livre, dit-on, fut profcrit par l'archevêque de Saltfbourg, & l'auteur obligé de fe rétracter. Il reparut en 1649.

Toutes les recherches du P. Hefer n'aïant fervi de rien, la querelle s'échauffa plus que jamais, le combat recommença tout de nouveau & dans lamême année on vit paroître

roître la réfutation de D. Quatremaires & de Mr de Launoy par le P. Fronteau, l'*Argumentum chronologicum* de D. Valgrave, le *Præmonitio nova* du P. Hefer, le *Gersen iterum assertus* de D. Quatremaires, & une Editon beaucoup plus ample de la Dissertation de Mr. de Launoy.

Mais ce qui fit le plus d'éclat alors, fut une requête que Mr. Naudé, piqué de voir sa rélation suspectée, présenta au Prevôt de Paris ou son Lieutenant civil le 17. Août 1650. par laquelle il demandoit qu'il lui fût permis de faire saisir & arrêter entre les mains de tous les Imprimeurs, Libraires & Relieurs de Paris & par tout ailleurs les livres que D. Robert Quatremaires & D. François Valgrave avoient fait imprimer contre une rélation par lui faite, lorsqu'il étoit à Rome, au service de Mr. le Cardinal de Bagny; que défenses fussent faites à Jean Billaine Libraire de vendre, exposer & donner au public lesdits livres; qu'on lui donnât acte des offres qu'il faisoit de faire venir les quatre Mss. dont étoit question, de la ville de Rome, pour être vûs & examinez de nouveau par personnes suffisantes & capables, & de consigner la somme de 1000. liv. entre les mains du Receveur de l'Hôtel-Dieu de Paris, pour être convertis au profit dudit Hôtel-Dieu, au cas qu'en procédant à la revision desdits Mss. ils ne fussent jugez entiérement conformes à la rélation qui en étoit imprimée sous son nom; que défenses fussent faites ausdits Quatremaires, Valgrave & tous autres, de ne plus rien lui imputer à l'avenir qui puisse blesser sa réputation; & que D. Robert Quatremaires auteur des livres & D. Placide Roussel son supérieur qui en a permis l'impression, fussent assignez pour eux voir condamner à lui faire réparation d'honneur, pour les injures proférées par ledit D. Robert, & couchées dans sondit livre. Le Lieutenant civil aïant écrit, soit fait ainsi qu'il est requis, la saisie fût faite aux fins de la requête, & sentence fut rendue, portant défense à Roulier & à Billaine de vendre & distribuer à qui que ce soit les exemplaires desdites prétendues apologies, à peine d'amende, dépens, dommages & intérêts.

Je ne doute pas que D. Quatremaires ne ressentît une

douleur très-vive de voir ses productions condamnées à demeurer dans un coin de magasin, lui qui croïoit que par elles Gersen alloit remporter un triomphe complet sur son antagoniste. Si cependant les hommes de ce tems-là étoient faits comme plusieurs d'aujourd'hui, & que la suppression ne servît qu'à donner du relief à un livre, & à en accélerer le débit, je ne trouve pas son sort fort à plaindre. Mais ils étoient plus sages alors, à en juger par les mouvemens qu'il se donna pour tirer son ouvrage de l'obscurité.

D. Roussel & lui firent renvoïer l'instance aux Requêtes du Palais, & acceptérent les offres de Mr. Naudé. L'affaire aïant été portée à l'audiance sur la requête que les Benedictins en avoient présentée à ladite Cour, Mr. Naudé qui ne s'attendoit pas à tant de confiance de leur part, commença à lâcher le pied, & soûtint le jour que la cause se plaida, que les Mss. devoient être apportez à la diligence, frais & dépens des Benedictins, assûrant qu'ils en étoient les maîtres, & qu'ils les auroient de la Bibliothéque de Cajetan, quand ils voudroient. Nonobstant quoi par sentence de ladite Cour du 6. Septembre 1650. il fût ordonné que ledit Naudé feroit apporter de Rome à Paris les Mss. en question. Cinq mois s'écoulérent, sans que Mr. Naudé se mît en devoir d'obéir. Au bout de ce tems, les Benedictins de la Congrégation de S. Maur pré-
13. Février 1651. sentérent requête à la même Cour pour être reçûs parties intervenantes en l'instance de Dom Placide Roussel & de D. Quatremaires, & se rendirent incidemment demandeurs contre M. Naudé pour les calomnies atroces & les injures scandaleuses dont ses productions étoient pleines contre l'abbé Cajetan & tout l'Ordre de Saint Benoist, & conclurent à ce que tous les mauvais discours contenus ès écrits dudit Naudé, seroient supprimez, rayez & biffez, & défenses seroient faites audit sieur de plus tenir semblables discours, & de plus écrire telles impostures contre l'honneur & réputation desdits abbé Cajetan & Benedictins à peine de 3000. livres d'amende appliquable au pain des prisonniers, & pour l'avoir fait, condamné à telle réparation qu'il plaira à la Cour ordonner & à tous les dépens.

Dès le lendemain 14. du même mois, en l'absence de l'Avocat des Benedictins, Mr. Naudé fait appeller la cause & remontre que quelque diligence qu'il ait pu faire à Rome, il n'a sû recouvrer les Mss. & supplie la Cour de le décharger de l'exhibition desdits Mss. à laquelle il avoit été condamné. Mais la Cour se doutant que c'étoit un artifice du Sr. Naudé pour éluder l'effet du jugement rendu contre lui sur ses offres, ordonna derechef par sentence du même jour, que ledit Naudé feroit venir à ses frais & dépens les Mss. en question, & ne lui accorda que trois mois de délai, passé lequel tems seroit fait droit aux Benedictins ainsi que de raison.

Tout cela ne rendoit pas la liberté au livre de D. Quatremaires. Impatient & désolé d'un si long retardement, il publia conjointement avec tout le Corps des Benedictins de S. Maur un factum, dans lequel on se propose de montrer que la saisie faite du *Gersen assertus*, est injurieuse, torsionnaire & déraisonnable, & que loin d'être obligé à faire réparation d'honneur à Mr. Naudé comme il le demande, on est bien fondé à l'exiger de lui. Pour faire voir qu'on ne lui doit point de réparation d'honneur, on prouve par plusieurs raisons qu'il seroit trop long de déduire, que sa rélation est en effet plus que suspecte: & par le détail des injures qu'il a répandues dans son factum & dans ses autres ouvrages, on montre que c'est à lui à la faire aux Benedictins. Entre ces injures dont nos Peres se plaignent, il y en a une qui divertit dans le tems. Sur ce que Mr. Naudé avoit appellé Cajetan rabougri, sans examiner la signification de ce mot qui se trouve dans tous les Dictionnaires, & s'arrêtant uniquement au rapport qu'ont les deux dernieres syllabes avec le mot infâme que chacun sait, ils se récrient comme si Mr. Naudé avoit dit la chose du monde la plus scandaleuse & la plus abominable, quoiqu'il ne voulût par là dire autre chose, sinon que Cajetan étoit un petit homme mal bâti. Le mot de rabougri appliqué à un homme vénérable, est impoli & indécent ; mais d'en faire un crime, c'est ne pas l'entendre. Aussi Mr. Naudé releve-t'il cela, Dieu sait. Il répete son apologie dans trois ou quatre ouvrages différens, il entasse auteurs sur auteurs, il

consulte l'Académie françoise: comme si justifié sur cette fadaise, il devoit avoir raison sur tout le reste. Nos Benedictins concluent leur factum à ce que la saisie faite du livre de D. Quatremaires, soit déclarée telle que nous avons dit, & que main levée par jugement lui en soit faite avec réparation, dommage, intérêts & dépens: & pour les Benedictins en général, ils demandent que la Cour faisant droit sur leur intervention, il lui plaise ordonner que tous les mauvais discours & paroles injurieuses du Sr. Naudé contre l'abbé Cajetan & l'Ordre de S. Benoist soient biffez, qu'elle fasse défense audit Naudé de plus tenir de semblables discours, à peine de 3000. livres d'amende, & que pour l'avoir fait il soit condamné à telle réparation qu'il plaira à la Cour ordonner & à tous les dépens dommages & intérêts.

Que l'on ne s'attende pas à une réponse en forme de la part de Mr. Naudé, cela étoit au-dessous de lui. Il se contenta de jetter un avis de neuf ou dix petites pages dans le public, où parmi les injures les plus grossiéres & une quinzaine de vers latins pédantesquement amenez, il soûtient qu'il persiste toûjours dans les offres qu'il a faites tant au Châtelet qu'à la Cour, verbalement & par écrit, de faire venir de Rome les Mss. à ses propres frais & dépens, pourvû que les Benedictins tant de Paris que de Rome, les veuillent délivrer à un Banquier qu'il nomme, pour les recevoir & cautionner. Il se plaint que D. Jean Rubeus, loin de se mettre en devoir d'exécuter cette condition, avoit refusé lesdits Mss. au Banquier, & s'offre de le justifier par preuves légales & authentiques, quoique ce D. Jean soit le même qui avec D. Placide le Simon tira en 1641. ces mêmes Mss. de la Bibliothéque de Cajetan pour les faire voir à Mr. le Cardinal de Bagny. Il déclare qu'il est toûjours prêt de consigner 1500. livres à l'Hôtel-Dieu, en cas que lesdits Mss. aïant été vûs & examinez à Paris par ceux à qui il plaira à la Cour de donner cette commission, trois d'iceux ne soient trouvez faux & corrompus, l'un, savoir celui de Leo Allatius, par l'addition interlinéaire d'un mot (*de Canabaco*) qui au dire des Benedictins décide la question, & les deux au-

tres par diverses paroles écrites depuis peu à la place de celles qui ont été raturées: & aussi au cas que la figure qui est au commencement du Mſ. de Cave, soit accompagnée d'aucunes des lettres capitales, noms, titres ou inscriptions qui se voïent en celle que l'abbé Cajetan a fait graver.

Mais où est la bonne foi de ce critique? Qui avoit jamais soûtenu que cette image eût la légende de celle qu'avoit fait graver D. Cajetan? Qui jamais avoit apporté cette legende en preuve? Le mot *de Canabaco* est une addition, cela est vrai; mais Mr. Naudé n'avoit pas regardé cette addition comme un défaut du Mſ. de Leo Allatius. Ce censeur, au tems de son avis, se flattoit apparemment ou que l'on avoit oublié sa rélation, ou que l'on ne songeroit pas à y recourir pour se détromper. Malgré mon indifférence je ne peux m'empêcher d'opposer ici Mr. Naudé à lui-même. Voici comme il parle de l'addition dans sa rélation: J'ai découvert, dit-il, que le Mſ. de Leo « Allatius porte à la vérité en titre Jean *de Canabaco*, mais « de telle sorte néanmoins, que ce mot *de Canabaco*, qui « avoit été omis par l'écrivain, paroît hors de la ligne & « un peu au-dessus: mais parce que cette omission a pû « venir du copiste même de ce livre, & que la main étoit la « même, aussi-bien que l'écriture & le vermillon, je n'ai « eû aucun égard à cette difficulté. « Pourquoi donc dans son avis n'a t'il égard qu'à elle seule? A l'égard du refus que fit D. Jean, c'est dequoi je ne peux rendre raison. Il y a pourtant bien de l'apparence que les héritiers de la Bibliothéque Anicienne ou de Cajetan, ne voulurent point permettre que les Mſſ. sortissent de Rome. Pourquoi Mr. Naudé s'engageoit-il à les montrer avant que d'avoir de leur part des assûrances que ces Mſſ. lui seroient envoïez? Car il n'est pas vrai que les Benedictins les eussent alors en leur puissance. On verra bien-tôt quelles mesures il fallut prendre pour les avoir.

Le ressentiment de Mr. Naudé ne s'en tint pas à cet avis. Entre autres ouvrages qui parurent cette année 1651. en faveur de Thomas à Kempis, le plus fougueux & le plus insultant, fut un livre, à qui ce fameux

Critique donna pour titre *Conjectio Kempensis*. C'est le coup de massue par lequel il espéroit assommer Jean Gersen. On trouve même ce pauvre abbé mort dès la seconde page sous le titre, & on annonce son enterrement en ces termes lugubres :

Exequias
Jano Gersenio
Terræ filio Gigantum
Fraterculo quibus est
Commodum ire jam
Tempus est
Ollus ex ædibus
Ecfertur.

Qui voudroit ramasser les gentillesses & les douceurs que Mr. Naudé dit aux Benedictins dans ce livre, en rempliroit bien 12. ou 15. pages. *Techna*, *fraudes manifestæ*, *oestrum Benedictinum*, *nugæ*, *putida mendacia*, *malitia*, *stupor*, *quisquiliæ*, *vilia scruta*, *frons infrunita*, *Punica fides*, *scelus*, *furor*, *stultitia*, *dedecus*, *flagitium*, *impostura*. J'ay déja vû toutes ces élégances, & je ne suis point encore à la dix-neuviéme page. Passons, tout ceci est trop passionné & par conséquent faux. Il remet ici sa rélation & tâche de la défendre du mieux qu'il peut. Comme on l'avoit infirmé par le long interval que l'on avoit laissé écouler entre l'année de l'acte & la signature de Vincent Galeotti, il rapporte une attestation de M. Nicolas de Bagny archevêque d'Athenes, frere du Cardinal de même nom, portant qu'on lui a présenté la signature de Galeotti, & qu'il avoit reconnu que c'étoit véritablement son écriture; & en outre déclare que ledit Galeotti lui avoit été toûjours connu pour un homme de probité, d'une fidelité & d'une integrité éprouvée, en sorte que personne ne doit douter que la rélation qu'il a signée, ne soit vraie & fidelement écrite par Gabriel Naudé. Suit un autre acte par lequel Mrs. du Puy reconnoissent que Mr. Naudé leur avoit envoïé dès l'année 1641. la rélation de l'examen des Mss. du livre *de Imitatione Christi*,

& qu'ils l'avoient depuis long-tems conservée parmi leurs Mémoires, d'où elle avoit été tirée l'année 1649. par le P. Fronteau. Et parce que les Benedictins rejettoient le faux de la rélation sur le préjugé que le prieuré d'Artige de l'Ordre des Chanoines Réguliers donnoit à Mr. Naudé en faveur de ces Messieurs, il rapporte les lettres Roïaux par lesquelles il avoit été gratifié de ce prieuré & qui ne sont dattez que de 1644. trois ans après la rélation. A la bonne heure, mais qu'importe qu'il n'ait pas péché par ce motif, si dans le fond il a péché. C'est de quoi l'on jugera dans la suite.

Les trois mois donnez à Mr. Naudé pour exhiber les MSS. étoient passez, & les MSS. ne paroissoient pas. Il alloit être condamné lorsque le 1. Juillet 1651. les Abbé, Religieux, Prieur & convent de l'abbaye de sainte Geneviéve du Mont de Paris, présentérent une requête à la Cour, où ils disoient que quoique ce fût une vérité également certaine & publique que Thomas à Kempis Chanoine Régulier est le vrai auteur de l'Imitation; néanmoins les Benedictins s'étoient avisez depuis quelques années de l'attribuer à certain Jean Gersen ou Gessen, selon eux abbé de Verceil; & qu'aïant été refutez par le Pere Fronteau, quelques Religieux dudit Ordre avoient voulu repliquer: mais qu'au lieu de se tenir dans les bornes de la question, ils avoient avancé plusieurs choses dont Maître Gabriel Naudé prétendoit par eux avoir été offensé, de quoi il avoit rendu sa plainte au Lieutenant civil, & obtenu de lui permission de faire saisir les exemplaires de leurs livres, de quoi ils demandoient main-levée; ce qu'aïant intérêt d'empêcher ils requéroient être reçûs parties intervenantes en l'instance d'entre lesdits Naudé, D. Placide Roussel, Quatremaires, Valgrave & le Général de la Congrégation de S. Maur, & que la Cour faisant droit sur ladite intervention, fit défense aux Religieux Benedictins & tous autres de faire imprimer le livre *de Imitatione Christi* au nom dudit nommé Gersen ou Gessen, & ordonnât que dorénavant ce livre ne pourroit être imprimé qu'au nom de Thomas à Kempis son vrai auteur, que tous les exemplaires portant autre inscription, ensemble

les livres & apologies feroient fupprimez & les Benedictins condamnez aux dépens.

Le croira-t'on dans la poftérité que deux Corps illuftres, pour un fimple point de critique, aient paru devant un auffi augufte tribunal que le Parlement de Paris, & aient porté devant des juges, inftruits & accoûtumez à décider par les loix & les ordonnances, une queftion, qui ne demandoit, avec un peu de bonne foi, que la connoiffance des écritures des différens fiécles.

Enfin Mr. Naudé en exécution de la fentence du 14. Février demanda acte de la repréfentation qu'il faifoit d'un Mf. à lui envoïé par le feigneur Leo Allatius gentilhomme Romain, afin de faire reconnoître la vérité contenue en fa rélation. En même tems les Chanoines Réguliers déclarérent qu'ils ne prenoient aucune part ni intérêt en la conteftation d'entre Naudé & les Benedictins, en l'action d'injures & réparation par eux refpectivement faites, n'aiant aucun intérêt qu'à faire connoître à un chacun que Thomas à Kempis eft le vrai auteur de l'Imitation, & qu'il n'y en a, ni n'en peut avoir d'autre, & pour cela requéroient qu'on leur délivrât pareils extraits dudit Mf. qu'avoit requis Mr. Naudé. Les Chanoines de S. Victor interviennent en l'inftance & fe joignent à ceux de fainte Geneviéve. Enfin le 12. Février 1652. fut prononcé l'Arrêt »qui ordonne que les paroles injurieufes refpectivement »emploïées dans les livres écrits de Quatremaires, Naudé »& Valgrave feront fupprimées, ce fait donne main-levée »de la faifie des livres faits par Valgrave: fait défenfes »d'imprimer le livre *de Imitatione Chrifti* fous le nom de »Jean Gerfen abbé de Verceil: permet audit abbé & Reli»gieux de fainte Geneviéve & de S. Victor, de continuer »à le faire imprimer au nom de Thomas à Kempis, & »défend aux parties de plus récidiver, fans dépens. On vit auffi-tôt après paroître le livre du P. Defnos Chanoine Régulier: *Thomæ à Kempis Triumphus de adverfariis*, & un autre François fans nom d'auteur: *La conteftation touchant l'auteur de l'Imitation de J. C. rendue manifefte*, à laquelle Mr. de Launoy répondit auffi en François.

Pour les Benedictins, ils ne dirent mot, bien entendu pourtant

pourtant que s'ils pouvoient faire venir de Rome les Mſſ. & en avoir d'ailleurs, ils n'abandonneroient point ainſi leur abbé Gerſen à la diſcrétion de Mrs. du Parlement. Mais comment les avoir? D. Jean Rubeus avoit écrit à Paris qu'il ne tarderoit pas à les obtenir. On eut l'indiſcrétion de publier cette nouvelle, ce qui déplut fort à Dom Jean & fit tout manquer. Le même Pere emploïa le Secretaire du R. P. General des Jeſuites, pour avoir de leur Bibliothéque le Mſ. d'Arone. Le Secretaire après une exacte recherche fit réponſe qu'il n'y étoit plus, quoiqu'il l'y eût vû autrefois & qu'il y eût été apporté d'Arone à la priere du P. Quaglia Jeſuite, qui avoit composé une petite apologie pour Thomas à Kempis: D. Jean ajoûtoit qu'il avoit plus de 10. ans qu'il avoit fait la même recherche pour D. Conſtantin Cajetan, & qu'il avoit eû la même réponſe. En Allemagne on eut encore bien plus de peine. D. Antoine de Leſcale Prieur de l'abbaye de Munſter en la Vallée de S. Gregoire fit cent voïages, écrivit je ne ſais combien de lettres ſans pouvoir vaincre la défiance naturelle aux Allemans. Cependant ſur une lettre de ſon abbé & une des ſiennes qui furent lûes dans l'aſſemblée générale de la Congrégation de Suévie, on y résolut que leur Préſident ou Viſiteur en faiſant la viſite des Monaſtéres, chercheroit ſoigneuſement tous les vieux Mſſ. de l'Auteur en queſtion, & qu'il ſe ſaiſiroit de tous ceux qui pourroient être de quelque uſage à la Congrégation de ſaint Maur, pour les lui communiquer. On les eut enfin, mais il fallut pour cela tout le zéle dont l'abbé de Munſter étoit animé pour l'honneur & la gloire de l'Ordre. Il donna à D. de Leſcale une obédience portant procuration & plein pouvoir d'hypothéquer & engager tous les biens & revenus temporels de l'abbaye de Munſter, pour la reſtitution dans deux ans de ces Mſſ. à Mrs. les Abbez de l'Ordre dans la baſſe Auſtriche & pays circonvoiſins D. de Leſcale écrivant à Paris l'heureux ſuccès de ſon voïage dans la baſſe Auſtriche, y manda une autre nouvelle fort ſinguliére, ſcavoir qu'un docte eccléſiaſtique nommé Mr. de Saint-Hilaire, Bachelier en Théologie & précepteur des enfans de Mr. le Marquis de Feuquieres, avoit aſſuré

Lettre de Rome du 6. May 1652.

Lettre de Munſter du 4. Janvier 1662.

qu'il avoit un Mſ. plus ancien non ſeulement que Thomas à Kempis, mais que Gerſen même. Cela eût été plaiſant qu'un troiſiéme fût venu débuſquer les deux Prétendans.

En 1668. on eut le Mſ. de Leo Allatius, & voici comme. On apprit qu'il aimoit l'argent, & dès-là on commença à eſperer qu'il ne ſeroit pas difficile de le fléchir, on le fit ſonder par le Pere Bona qui étoit ſon ami. D'abord le bon homme fit de grandes difficultez & dit que quand ſon Mſ. fut produit à Paris, il eut cent écus en gage pour la ſûreté de ſon livre. On vit bien ce que cela vouloit dire, & l'on fut perſuadé que pour moins il lâcheroit la piéce. Dans le même tems cet auteur étant tombé en apoplexie, ſans perdre néanmoins la connoiſſance ni la parole, le P. Bona profita de la conjoncture, il l'alla voir & aiant remis l'affaire ſur le tapis, il emporta le Mſ. pour moins de dix écus. Le 16. de Mars de la même année, fut envoïée à Paris l'atteſtation authentique du R. P. François Paravicini Recteur de la Maiſon des Jeſuites d'Arone, au ſujet du Mſ. fameux dont nous avons parlé. On n'y voit point les petites différences de Geſen, Geſſen, Gerſen, qui avoient donné lieu à tant de plaiſanteries de la part des défenſeurs de Thomas à Kempis. Les Jeſuites auroient-ils fait là quelque correction en faveur des Benedictins ?

Deux ans après les Jeſuites d'Anvers eurent la bonté d'envoïer le Mſ. de Thomas à Kempis, un des deux Autographes ſi vantez dans le commencement de la conteſtation. On le garda pendant trois ans. J'apprends d'une lettre de Bruxelles, qu'ils contribuerent auſſi beaucoup à nous faire avoir le Mſ. de l'abbaye de Grandmont. Je ne ſais ni quand ni comment ſont venus les autres dont nous allons parler.

Au mois d'Août 1671. Mr. de Harlay archevêque de Paris, voulut s'entremettre pour terminer enfin la queſtion à l'amiable. Comme les Chanoines Réguliers & les Benedictins avoient chacun de leur côté préparé leurs piéces juſtificatives, & qu'ils s'étoient déja même aſſemblez ſans avoir pû convenir de rien, M. l'archevêque envoïa un billet pour s'aſſembler la veille de Nôtre-Dame d'Août

à huit heures du matin, & donna charge d'avertir sept des plus habiles hommes de Paris, pour examiner les MSS. des Benedictins. Ces Messieurs se trouvérent le lendemain au palais au tems prescrit, excepté Mr. du Cange, lequel n'aiant pû s'y rendre à l'heure marquée, & aiant appris que l'assemblée étoit commencée, n'osa entrer, encore que ce fût un de ceux qui étoit le plus dans le parti des Benedictins. Mr. l'archevêque se rendit à l'assemblée à neuf heures, où se trouvérent de la part des Benedictins D. Claude Martin Assistant du P. Genéral, le Prieur de saint Germain des Prez, D. Jean Mabillon & D. François Delfau. Les Experts étoient Mr. Faure Docteur de la Maison de Sorbonne, homme d'esprit, & qui méritoit tous les éloges que Mr. le Tellier archevêque de Reims lui a donnez dans sa Bibliothéque; le Pere le Cointe Prêtre de l'Oratoire assez connu par ses Annales Ecclésiastiques, & rien moins que prévenu en faveur des Benedictins; Mr. de Valois fameux par son Histoire de France & par d'autres ouvrages; Mr. Vion d'Herouval Auditeur des Comptes, grand amateur des anciens monumens & habile connoisseur; M. Baluze Bibliothécaire de Mr. de Colbert, & dont le nom seul, dans la conjoncture présente, auroit dû faire trembler les Benedictins s'ils n'avoient pas été sûrs de leur fait: Mr. Cotelier aide du Bibliothécaire du Roi, ami intime de la Congrégation de S. Maur, mais plus ami encore de la verité.

Mr. l'Archevêque fit l'ouverture de l'assemblée par un petit discours fort judicieux, qui dura environ trois *Miserere*, par lequel il en exposa le sujet. Il dit qu'il avoit assemblé ces Messieurs, afin de pouvoir terminer une contestation qui duroit il y avoit long-tems entre deux Corps célébres; que ces Messieurs obligeroient beaucoup le public & lui en particulier, si, sans aucune préoccupation, ils vouloient dire leur sentiment sur les Manuscrits qui étoient les piéces les plus authentiques que l'on pût produire sur cette affaire. Il demanda ensuite au Pere Prieur de saint Germain s'il avoit averti le P. Lallemand Prieur de sainte Geneviéve de se trouver à cette assemblée, comme il lui avoit dit. Le P. Prieur dit que non, & tâcha de s'excu-

ser le mieux qu'il pût sur ce que ces Messieurs avoient déja entendu dans une autre assemblée ce que ces Peres avoient à dire, & que s'ils avoient été en cette seconde, on l'auroit passée en contestation sans rien avancer. C'étoit en effet le sujet pour lequel le P. Général n'avoit pas jugé à propos qu'on les avertit.

On commença donc l'assemblée par produire les Mss. D. François Delfau qui avoit charge de faire l'entrée, fut obligé d'en retrancher une bonne partie, à cause que Mr de Paris l'avoit prévenu. Il dit peu; mais ce qu'il dit étoit sensé. On produisit ensuite les Mss. suivant l'ordre que l'on verra tout à l'heure dans le Procès verbal. Mr. l'Archevêque les vit l'un après l'autre, & les Experts après lui. Après quoi on dit qu'il falloit dresser un Procès verbal du tout. Le P. Mabillon de qui je tiens tout ce récit, en avoit dressé un modéle. On l'examina derechef de point en point, & l'on crût qu'il falloit retoucher deux endroits qui devoient être un peu plus expliquez. Mr. l'Archevêque qui étoit sorti de la chambre pendant l'examen du Procès verbal, revint ensuite. Après que les Benedictins se furent retirez dans l'antichambre, il délibera sur ce qui se pouvoit faire en cette rencontre. Les Benedictins avoient demandé l'exclusion de Thomas & l'avantage pour l'abbé Gersen. Quand ils eurent déliberé, Mr. l'Archevêque rappella les Benedictins. Il témoigna que ces Messieurs étoient persuadez de l'exclusion de Thomas, qu'ils la signeroient si les parties eussent été présentes. Mais comme elles n'y étoient pas, qu'ils étoient d'avis de trois choses, sçavoir que le Procès verbal étant mis au net seroit signé des Experts & souscrit de Mr. l'archevêque; que ledit Sr. Archevêque en communiqueroit une copie aux Peres de sainte Geneviéve & leur offriroit une conférence pour voir leurs Mss. & la liberté de venir vérifier ce que les Benedictins avançoient des leurs. Que s'ils refusoient une conférence & ne vouloient point produire, il donneroit aux Benedictins un acte de leur subterfuge. En exécution de quoi le lendemain D. Mabillon fit le tour de Paris pour faire signer le Procès verbal par ces Messieurs, ce qu'ils firent tous unanimement, comme ils avoient promis,

& le mardy ſuivant Mr. l'Archevêque le ſouſcrivit & le ſcella.

Les Benedictins ne trouveroient pas bon que je ne miſſe point ici cette piéce, qui eſt la meilleur de leur ſac, ſur tout après avoir mis ſi au long tout le Procès que les Chanoines Réguliers gagnérent au Parlement. Je vais donc le rapporter, en retranchant néanmoins ce qui ne me paroîtra point eſſentiel.

L'an de nôtre Seigneur 1671. le 14. du mois d'Août, « nous ſouſſignez, nous étant aſſemblez par l'ordre de M. « François de Harlay Archevêque de Paris, dans la Salle « archiépiſcopale, le même illuſtriſſime archevêque a or- « donné que l'on nous fît exhibition de pluſieurs livres « écrits à la main, dans leſquels eſt contenu le petit ouvrage « de l'Imitation de J. C. & a dit qu'il vouloit que chacun « de nous déclarât ce qu'il en penſoit. «

On nous a montré d'abord un livre en parchemin, au « premier feuillet duquel eſt ce titre: *Livre du Monaſtére « des Chanoines Réguliers du Mont ſainte Agnés vierge & « martyre proche de Swolle*, à quoi eſt ajouté d'une main « plus récente, *Que Frere Jean Latome profés de l'Ordre « des Réguliers au Throne de notre-Dame proche d'Herentals*, « *Miniſtre Genéral du même Ordre, après avoir fait la viſite « du Monaſtére de ſainte Agnés, l'avoit enlevé des ruines de ce « Monaſtére de peur qu'il n'y pérît entiérement, & l'aiant ap- « porté à Anvers à Jean Beller ſon ancien & fidéle ami l'an « de ſalut* 1577. *ce Jean Beller le donna de plein gré aux Peres de « la Societé de Jeſus le* 1. *Juin* 1590. *en conſidération de ſes fils*, « *qui étoient élevez dans cette Societé.* Au feuillet ſuivant, « eſt la table des ouvrages contenus dans le livre, le premier « deſquels eſt l'Imitation, & à la fin du volume, on lit ces « paroles écrites en rouge : *Fini & achevé l'an du Sei « gneur* MCCCCXLI. *par les mains de Frere Thomas à Kempis au « Mont-ſainte Agnés proche de Swole.* «

Le ſecond livre, qui eſt du Monaſtére de ſaint Uldal- « ric d'Auſbourg, contient, outre pluſieurs autres ouvrages, « le premier livre de l'Imitation de J. C. & à la fin de ce livre « on lit: *C'eſt la fin de ce Traité écrit dans le Concile de Baſle « l'an du Seigneur* MCCCCXXXVII. *Ainſi a été fini avec l'aide* «

» *de Dieu ce Traité par moi George Gottingen alors Chapellain à Wiblingen.*

» Le troisiéme, de Wengarten, en papier comme le pré- » cedent, commence ainsi : *Qui sequitur me, &c.* & à la » fin du troisiéme livre de l'Imitation on trouve ces paro- » les, *Finit le livre de la Consolation intérieure, achevé l'an » du Seigneur* MCCCCXXXIII. *par moi Frere Conrad Obersperg, » alors Moine à Wengarten.*

» Le quatriéme de l'Abbaye de Melck, en papier, ren- » ferme en premier lieu le Manuel de S. Augustin, & la » Regle pour vivre dans les Monastéres donnée par S. Je- » rôme, ensuite *le petit livre de la Reformation de l'homme, » divisé en quatre parties, dont la prémiere est intitulée, De » l'Imitation de J. C. & du mépris de toutes les vanitez du » monde.* Après ces quatre livres de l'Imitation, sont dif- » férens Traitez de Jean Gerson, entre autres, les vingt- » cinq Considérations sur la maniére d'entendre les Confes- » sions, à la fin desquelles on lit page 120. dans la marge » d'en bas: *Explicit die Kiliani* 34. c'est-à-dire l'an 1434. » Ce qui se prouve par le Registre que l'on nous a montré, » de la même Abbaye de Melck, écrit & achevé l'an 1517. » Car à la fin de ce Registre on lit: *Ecrit & recueilli par » Frere Estienne Burckhardi l'an du Seigneur* 1517. Or dans » ce Registre, le livre en question y est marqué de la pre- » miere main. On doit donc dire qu'il a été copié en 1434. » puisqu'il n'a pû l'être ni en 1534. dix-sept ans après la » date du Registre, ni en 1334. à cause des Opuscules » de Gerson que l'on y voit sous le nombre I. 79.

» Le cinquiéme se trouve marqué dans le même Regis- » tre & nous a aussi été montré. Il est en papier, & com- » mence par le Traité de S. Augustin sur la visite des ma- » lades. Après quelques autres ouvrages vient le premier » livre de l'Imitation de J. C. ensuite la Contemplation de » S. Bernard sur la Passion, & à la fin de ce dernier ou- » vrage on lit cette souscription; *Finit la Contemplation de » S. Bernard sur la Passion du Seigneur, achevée l'an 21. le » jour de S. Jean-Baptiste.* C'est-à-dire, l'an MCCCCXXI. » pour la raison apportée ci-dessus, & tirée du tems que » le Registre a été écrit.

Le sixiéme en papier, est de l'Abbaye de S. Jaques « à Liege, & contient entre autres choses le livre du « Sacrement de l'autel, commençant par ces mots, *Venite* « *ad me omnes &c.* Au feuillet précédent sur le revers on « lit ces paroles écrites par une main plus récente. *L'an du* « *Seigneur* MCCCCXVII. *le quinziéme jour d'Octobre, j'ai pris* « *l'habit de l'Ordre de S. Benoist dans le Monastére bâti en* « *l'honneur des SS. Apôtres Jaques & André.* «

Le septiéme aussi en papier & de Saltzbourg, contient « différens Traitez dont la Table est au commencement. « On voit dans cette Table *De Imitatione Christi Joh. Gers.* « Et à la fin du troisiéme livre de l'Imitation: *Finit le livre* « *de la Consolation intérieure, par Frere Benoist le Samedi* « *avant la fête de tous les Saints, l'an* MCCCCLXIII. *& écrit* « *à Saltzbourg au Monastére de S. Pierre.* «

Le huitiéme de l'Abbaye de S. Germain des Prez, « écrit proprement sur parchemin, porte ce titre: *Commence* « *le petit livre dévot & utile de Maître Jean Gerson de l'I-* « *mitation de J. C. & du mépris de toutes les vanitez du* « *monde.* Et à la fin du quatriéme livre: *Finit le livre qua-* « *triéme & dernier du Sacrement de l'Autel, l'an du Seigneur* « 1460. *le* 13. *des Kalendes de Septembre.* «

Le neuviéme est de l'Abbaye de Grandmont, « d'une écriture ancienne & presque effacée sur parchemin. « On nous a montré en même tems un Acte passé par de- « vant un Notaire public de Bruxelles, faisant foi que D. « Pierre Almaert Moine & Bibliothécaire du Monastére « de saint Adrien, dit Grandmont, a fait serment devant « ledit Notaire, qu'il avoit vû & lû au dernier feuillet « de ce livre, lequel feuillet a été arraché depuis quelques « années par on ne sait quel accident, cette sous- « cription: *Ce livre a été écrit par Frere Louis du Mont, qui* « *mourut avant l'an* 1400. «

Le dixiéme de l'Abbaye de S. Benoist de Padolirone, « est en papier, au prémier feuillet près qui est de par- « chemin. * Il a pour titre: *Commence le prémier livre de* «

* On a trompé le savant P. du Molinet, lorsqu'on lui a dit que l'Epitaphe de Jean Gerson n'étoit plus dans ce Ms. Elle y est encore, & je l'ai actuellement sous les yeux.

» *Jean Gersen du mépris du monde & de l'Imitation de J. C.*
» L'écriture de ce titre est entiérement saine dans le nom
» propre, & l'on n'y aperçoit nul soupçon légitime de faus-
» seté, non plus que dans la souscriptionqui se voit écrite de
» la premiere main à la fin en ces termes: *Finit le quatriéme*
» *livre de Jean Gersen du Sacrement de l'Eucharistie.* Le
» livre paroit écrit depuis deux cens ans pour le moins.

» Le onziéme est celui de Leo Allatius en papier. Ou-
» tre plusieurs autres piéces, on y trouve les quatre autres
» livres de l'Imitation de J. C. avec ce titre: *Commence le*
» *Traité de Jean de Canabaco de l'Imitation de J. C. & du*
» *mépris de toutes les vanitez du monde, divisez en quatre*
» *livres.* Le surnom *de Canabaco* est écrit au-dessus de la
» ligne, mais de la même main & avec le même ver-
» millon.

» Le douziéme de Cave, écrit proprement sur un an-
» cien parchemin, est d'une très-grande beauté. Dans la
» prémiere lettre du mot *Qui*, se voit l'image d'un Moine
» noire portant une croix.

» On nous a montré ensuite l'attestation d'un Notaire
» public d'Arone dans le territoire de Milan, qui fait foi
» qu'il y a dans la Bibliothéque du Collége d'Arone de la
» Societé de Jesus, *certain livre antique écrit à la main sur*
» *du parchemin, commençant par ces deux lettres rouges* L. J.
» ensuite desquelles se lisent ces paroles: *Commencent les*
» *Chapitres du prémier livre de l'abbé Jean Gersen au nombre*
» *de* 25. Le prémier chapitre commence ainsi: *Qui sequi-*
» *tur me, non ambulat in tenebris.* Et à la fin du quatrié-
» me livre: *Finit le livre quatriéme & dernier de l'abbé Jean*
» *Gersen du Sacrement de l'Autel.*

» Outre cela on nous a représenté differentes impressions
» anciennes du même ouvrage, sous le nom de S. Bernard,
» une sans note chronologique, d'autres sous le nom de
» Jean Gerson, une aussi en Langue Françoise sous le nom
» de Thomas à Kempis, faite l'an 1494. au frontispice de
» laquelle on avertit que le livre de l'Imitation avoit été
» jusqu'alors attribué par quelques uns à S. Bernard, ou
» à Jean Gerson.

» En foi de quoi nous avons d'un consentement una-
nime

nime signé le présent Acte le 15. d'Août 1671. Ont signé« dans l'Original A. Faure, Charles le Cointe Prêtre de« l'Oratoire, De Vion d'Herouval, de Valois, Baluze,« Cotelier. «

François par la miséricorde de Dieu & la grace du S. « Siége Apostolique, Archevêque de Paris: Nous attes-« tons que tout ce qui est exposé dans l'Acte cy-dessus,« s'est fait de bonne foi, avec mûr & diligent examen,« par notre autorité & en notre présence. Donné à Paris« l'an, le mois & le jour que dessus. *Fr. Archiep. Par.*« Par ordre du très-Illustre & très-Religieux Archevêque,« *Morange.* «

Je soussigné étant choisi par Monseigneur l'Archvêque« pour examiner avec des personnes très célébres les susdits« Manuscrits, & n'aiant pû me rendre à l'heure prescrite,« atteste, après avoir vû & soigneusement examiné ces« mêmes MSS. que toutes les choses exposées dans l'Acte« cy-dessus, sont conformes à la vérité. *Du Fresne Du*« *Cange.* «

Eh bien voilà pourtant cette fameuse relation de Mr. Naudé renversée de fond en comble. Avoit-on tort de crier au préjugé, à l'injustice, à la calomnie? Quel fondement reste-t'il maintenant à ces opprobres dont on couvroit & Cajetan & tous les Benedictins? Mais ne chantons point encore victoire. Donnons un peu de tems aux défenseurs de Thomas à Kempis pour se remettre d'un si grand coup. Ils reviendront à la charge plus foibles à la vérité, mais plus fiers que jamais.

Il leur fallut deux ans entiers, quoiqu'il n'y ait point à douter que Mr. l'Archev. ne leur eut communiqué sur le champ une copie du Proces verbal. Le Pere de Paris Chanoine Régulier de Sainte Geneviéve, fit demander par Mr. Arnaud aux Benedictins de S. Germain des Prez, qu'on voulût bien lui laisser voir les MSS. que l'on avoit sur la question dans cette abbaye, promettant de leur laisser voir aussi ceux de sainte Geneviéve. D. Mabillon étoit alors absent. Je ne sais ce que D. Luc d'Achery répondit à Mr. Floriot envoïé par ce Docteur. Mais Mr. Floriot reporta à Mr. Arnaud que D. Luc consentoit à

montrer les Mſſ. aux conditions qu'on lui avoit promiſes. D. Mabillon revient & fait dire à Mr. Arnaud par Mr. Thaumas qu'on ne laiſſeroit voir les Mſſ. qu'en préſence de Juges qui puſſent terminer le different. Cela mit Mr. Arnaud de fort mauvaiſe humeur. Il en écrivit une lettre très-vive à D. Mabillon. » C'eſt, dit-il, comme ſi on » vouloit qu'une partie ſe préſentât devant les Juges pour » défendre ſon bien, ſans vouloir qu'il eût vû auparavant » les piéces par leſquelles on le lui voudroit faire perdre. » Cela ſeroit-il raiſonnable ? Le pratique-t'on en aucun » Tribunal ? En vérité, mon Pere, continue ce Docteur, » rien ne peut marquer davantage que vous craignez » qu'on ne découvre quelque choſe dans vos Mſſ. qui ne » vous ſeroit pas avantageux, que le refus que vous fai- » tes de les laiſſer voir à ceux contre qui vous vous en » ſervez. Car la vûe du Pere de Paris qui ne les verra » qu'en vôtre préſence les changera-t'elle ? S'ils ſont tels » que vous les ſuppoſez, c'eſt à dire ſans défaut, y en mettra-t'elle ? « D. Mabillon répondit à cette lettre avec ſa modération ordinaire, que D. Luc d'Achery & lui étoient dans le ſentiment de faire voir les Mſſ. aux Peres de Sainte Geneviéve en préſence des Experts, mais qu'ils ſouhaittoient que cela ſe fit d'une maniere authentique, afin de terminer une bonne foi cette longue & ennuyeuſe affaire ? Que le moien le plus efficace pour y réuſſir, étoit de produire de part & d'autre les Mſſ. devant Monſeigneur de Paris & les arbitres dont on ſeroit convenu : Que les Peres de Sainte Geneviéve pouvoient choiſir de leur côté quels arbitres ils voudroient, mais que les Benedictins s'en tenoient à ceux que ce Prélat avoit choiſis pour cet effet : Qu'on donneroit tout le tems qui ſeroit néceſſaire pour examiner les piéces à loiſir : Pour ce qui étoit d'un examen privé, que Mr. Arnaud ne ſavoit apparemment pas que le P. du Molinet & le P. Givés chacun avec ſon compagnon avoient déja vû les Mſſ. des Benedictins en particulier, de ſorte que ce ne ſeroit jamais fait s'il falloit les leur montrer autant de fois que quelques-uns d'entre eux le pourroient ſouhaiter : Qu'ainſi l'on ne ſe déſioit pas de la bonté des Mſſ. mais que l'on étoit

bien-aiſe de ne les plus produire que pour éclaircir & terminer la conteſtation.

Le Pere de Paris entra dans les raiſons de D. Mabillon & accepta l'expédient qui lui avoit été propoſé. Déja les Peres de Sainte Geneviéve avoient obtenu de Mr. l'Archevêque la permiſſion de choiſir de leur côté des arbitres, ils devoient faire un inſtrument pareil à celui que les Benedictins avoient fait deux ans auparavant; on étoit convenu que l'on ſe communiqueroit mutuellement les Mſſ. & Inſtrumens, que l'on y feroit, chacun en l'aſſemblée de ſes arbitres, toutes les contredites que l'on jugeroit à propos, & que tous les arbitres des deux parties ſe rendroient enſuite au palais archiépiſcopal pour finir l'affaire en préſence de Mr. l'Archevêque. Cependant tout ce beau projet s'évanouit, & nous n'entendrons parler d'arbitres de la part des Chanoines Réguliers que dans quelques années d'ici.

Les Benedictins qui attendoient de jour en jour le Procès verbal des Chanoines Réguliers, ſe laſſérent à la fin d'attendre. Ils publiérent leur Inſtrument, & D. François Delfau y ajoûta une eſpéce de Diſſertation par laquelle il faiſoit voir les conſéquences que l'on en devoit tirer. Deux ans après D. François Delfau étant mort, on vit paroître *Vindiciæ Kempenſes* du P. Teſtelette Chancelier de Sainte Geneviéve, contre D. François Delfau, dans la Préface deſquelles on tâche par des ſubtilitez purement ingénieuſes d'éluder la force de l'Acte qui s'étoit fait en 1671. Et dans le corps du livre on renouvelle & on s'étudie à fortifier les raiſonnemens, qui auparavant avoient été dix fois repetez, & dix fois réfutez. D. Mabillon répondit auſſi-tôt à cet ouvrage. Il ne s'arrêta ni au témoignage des Auteurs contemporains de Thomas à Kempis, ni aux Editions, ni aux Mſſ. de cet Auteur, ni à ſon ſtyle. Il n'auroit pû peut-être dire ſur ces points que ce que d'autres avoient dit avant lui. Mais comme tout le fort de ſa cauſe portoit ſur les Mſſ. & ſur l'Acte qui en avoit été dreſſé & approuvé, il ſe tourna tout entier de ce côté-là & vangea les deux articles avec tant de force qu'il n'y eût point de replique.

La dispute ne finit pas pour cela. On parla encore d'assemblée en 1679. & les Chanoines Réguliers s'opiniatrérent à vouloir que les MSS. de S. Germain fussent examinez par leurs seuls arbitres Le P. de Paris en écrivit un mot à D. Luc d'Achery, & le menaçoit, en cas de refus, d'un ouvrage dont la Congrégation de saint Maur se sentiroit long tems. Mécontent de la réponse, il écrivit à D. Mabillon cette lettre formidable.

MON R. P.

» Je ne doute point que vous ne sachiez que j'ai travaillé » sur notre différent touchant l'auteur de l'Imitation. Mais » comme vous ne savez pas peut-être la maniere dont j'ai » traité ce sujet, je veux vous l'apprendre moi-même. Le » livre est composé de 14. chapitres. Le premier représente » l'occasion & l'œconomie de tout l'ouvrage avec les rai- » sons qui ont contraint l'auteur de l'entreprendre. Les dix » chapitres suivans contiennent des remarques sur le Journal » des Savans du 21. Mars de l'an passé, sur nos MSS. & sur » l'endroit de la Dissertation de D. François Delfau, où il les » compare avec les MSS. de ses adversaires. Dans le douziéme » on fait voir par les remarques précedentes & entre autres » par celle où l'on a établi le droit de Thomas à Kempis, que » Jean Gersen de Cavaglia est un pur phantôme en toutes ses » qualitez, en tous ses titres, en ses deux surnoms & par con- » séquent en sa propre personne. Les deux derniers chapitres » sont emploïez à satisfaire à toutes les plaintes de votre hui- » tiéme réflexion, & à éclaircir quelques points de fait rap- » portez dans le Journal des Savans. Vous n'êtes nommé dans » aucun endroit du livre. Il porte pour titre, Jean Gersen » de Cavaglia vrai phantôme. Vous jugez aisément, mon R. » P. qu'il n'est pas possible d'exécuter ce dessein sans faire » connoître au public beaucoup de choses qui ne sont pas » trop avantageuses à la mémoire de quelques particuliers de » votre Ordre, ni même, car je ne feindrai point de vous le » dire, mais en ami, & en ami sincére, à l'honneur de votre » chere personne. J'ai mille & mille fois souhaité qu'on ne » vous eût point obligé d'écrire sur cette matiére, car j'ai de » la peine à croire que vous l'aiez fait de votre propre mou-

vement. Mais à quoi donc, dites-vous, aboutira un« entretien si déplaisant? A vous conjurer de ne pas per-« mettre que mon ouvrage voie jamais le jour. La chose« dépend de vous. Accordez-nous de voir & d'examiner« dans une assemblée particuliére de nos arbitres vos Mss.« votre Procès verbal & les autres piéces justificatives de« votre droit, si vous en avez recouvert quelqu'unes de-« puis dix-huit mois. Nous vous accorderons en même tems« la même chose de nôtre part. Je vous prie, mon R. P.« de travailler à faire consentir à des propositions si équi-« tables, & si vous voulez me permettre de parler encore« en ami, je vous le conseille. «

D. Mabillon peu touché de ces menaces, & qui d'ailleurs ne se soucioit pas de voir les Mss. de Sainte Geneviéve, tint ferme à son premier parti & répondit simplement au nom & de la part de ses Supérieurs : Que pour terminer le différent les Benedictins approuvoient que les RR. PP. de Sainte Geneviéve fissent une assemblée de leurs arbitres devant M. de Paris avec un Procès verbal de leurs Mss. Qu'ils consentoient aussi d'avoir une conférence des arbitres de Sainte Geneviéve & des leurs pour s'entrecommuniquer réciproquement les Mss. & les Procès verbaux, afin de pouvoir disposer les choses à une assemblée générale en présence de M. de Paris : Que c'étoit toute la parole qu'il pouvoit donner. Ce billet qui ne fut pas goûté des Peres de Sainte Geneviéve, donnoit au P. de Paris la liberté de publier son ouvrage. Il n'en profita point, & je suis très-édifié de ce que dit le P. du Molinet, que ce fut pour l'amour de la paix.

Mais en 1681. les Chanoines Réguliers firent enfin un Procès verbal de leurs Mss. Ils produisirent entre autres un Ms. qui avoit été écrit en 1448. mais sans nom d'auteur. Néanmoins au commencement il y avoit une liste d'autres traitez contenus dans le même volume, & dans cette liste le livre de l'Imitation étoit attribué à Thomas à Kempis. Ils avoient mis dans leur Proces verbal que cet *Index* étoit écrit de la même main & en même tems que le livre de l'Imitation ; mais les Examinateurs ne le voulurent point souscrire. Ils produisirent aussi deux Chroniques

de Jean Busch, dans l'une desquelles, qui paroissoit originale, n'étoit pas la parenthése soupçonnée de faux par les premiers défenseurs de Gersen, mais seulement dans la seconde, qu'ils prétendirent avoir été augmentée par Buzilius même. D. Mabillon avoit appris ces particularitez de Mr. du Cange & de Mr. Baluze, qui étoient des Examinateurs. Car le Procès verbal ne fut pas imprimé.

Y eût-il encore quelque mouvement en 1687? Je vois un Concile de savans assemblez à S. Germain des Prez, pour examiner cette année trois Mss. celui d'Arone, un autre de S. Jean l'Evangeliste de Parme, & le troisiéme de l'abbaye de S. Colomban *de Bobio.* Celui d'Arone leur paroit au moins écrit depuis trois cens ans. Le second est de 1466. & le troisiéme aussi ancien que celui d'Arone, tous trois portant le nom de Jean Gersen. Je dis un Concile de savans, car ils signent dix-neuf, sçavoir: *Antoine Faure, De Sainte-Beuve, De Vion d'Herouval, Cousin, Du Fresne Du Cange, Eusebe Renaudot, Baluze, J. Hardouin, S. J. d'Herbelot, Cl. Chastelain, Fr. Noel Alexandre Dominicain, Ellies Du Pin, François Delaunay, Caillé du Fourny, Emeric Bigot, Charles Bulteau, Fr. Casimir Oudin, Clement, J. Chamillard S. J.*

Cette année même le P. du Molinet écrivit un petit Avertissement sur la même question. On dit dans les lettres Critiques de Mr. de Sainjore, c'est-à-dire de Mr. Simon, où il a été imprimé, que ce savant Antiquaire se contenta par modestie de l'envoïer manuscrit à quelques connoisseurs & aux Religieux de S. Germain. Il y fait & avec raison un mérite à Messieurs ses confréres, d'avoir supprimé quelques ouvrages sur la matiére en question, & d'avoir dissimulé pour la paix deux endroits de la Diplomatique où D. Mabillon leur avoit donné prise sur lui. Ce qu'il y dit du Mss. de Padolirone est faux. Les Benedictins ont reconnu les défauts de celui de Genes. On n'a qu'à lire la Dissertation du P. Delfau. Enfin celui d'Arone, on vient de voir quels suffrages il a pour lui. Les raisons qui suivent sont usées.

A propos de Manuscrits, pour épuiser la matiére, il

eſt bon de ne pas oublier les trois que D. Edmond Marténe a découverts dans ſes voiages. Il a trouvé le premier dans l'abbaye de S. Antoine, Chef-d'Ordre des Peres Antonins, dans le Dauphiné. Il contient entre les quatre livres de l'Imitation, deux autres ouvrages, l'un de S. Bonaventure, & l'autre du Card. Jean de Turrecremata, intitulé *Meditationes*, *&c.* Et à la fin on lit que ces Méditations ont été achevées & continuées à Rome par Ulric Han, l'an du Seigneur MCCCCVII. Il y a faute dans ce Texte ou dans le Mſ. puiſque Jean de Turrecremata ne fut fait Cardinal qu'en 1439. Les deux autres ſont de l'abbaye de S. Tron dans le païs de Liege, tous deux ſans nom d'auteur. Le premier ne contient que les trois premiers livres de l'Imitation. On voit à la fin du troiſiéme que ce fût Walterus de Stapel Prieur du Monaſtére de Saint Tron, qui fit écrire le livre & que ce livre fut achevé en MCCCCXXVII. Le ſecond ne porte pas de note chronologique. D. Marténe qu'une longue étude & un fréquent uſage ont dû rendre habile dans ces ſortes de choſes, aſſûre qu'il eſt du tems de l'Auteur, il faut l'en croire.





GARANTS
DE L'HISTOIRE PRECEDENTE.

A la tête de l'Edition par lui donnée en 1616.

DOMNI Constantini Cajetani SS° Dom. N. à sacris Litterarum monumentis & Abbatis S. Baronti ex Congr. Casinensi Ordinis S. Benedicti, pro Joanne Gersen abbate Vercellensi librorum de Imitatione Christi Auctore Concertatio.
Romæ 1616.

A la fin de l'Edition d'Anvers 1617. chez Baltazar & Jean Morets. in 12.

Heriberti Rosweidi é Societate Jesu Vindiciæ Kempenses pro Libello Thomæ à Kempis de Imitatione Christi adversus Constantinum Cajetanum abbatem S. Baronti. Antuerpiæ 1617.

Domni Constantini Cajetani &c. Concertatio priori editione auctior. Accessit Apologetica ejusdem responsio pro hoc ipso Librorum Auctore, adversus Heribertum Rosweidum Societatis Jesu Presbyterum. 1618.

Heriberti Rosweidi è S. J. Vindiciæ Kempenses pro Libello Thomæ à Kempis de Imitatione Christi, adversus Constant. Cajetanum abbatem S. Baronti. Accedit Commonitorium ad eundem, adversus ejusdem Apologiam. Antuerpiæ apud Petrum & Joannem Belleros 1621. in 8°. separatim & conjunctim etiam cum Chronico Canonicorum Regularium Ordinis S. Aug. Capituli Windesemensis, ibidem & eodem anno.

Heriberti Rosweidi &c. Certissima Testimonia, quibus Thomas

Thomas à Kempis asseritur Auctor Librorum de Imitatione Christi. Habentur illa in Editione eorumdem Librorum facta Antuerpiæ 1617.

Prosperi Faraudi Mediolanensis presbyteri certissima pro Thoma Kempensi argumenta, ad Ill. Principem Trivultium. Habentur in Editione Romana Librorum de Imitatione Christi facta anno 1627.

Joannis Bollandi è Soc. Jesu Præfatio, qua Libri IV. de Imitatione Christi Thomæ à Kempis Can. Regul. asseruntur. Exstat in Editione eorumdem Librorum facta Antuerpiæ apud Balthazarem Moretum an. 1630. & rursum 1634.

Animadversiones Apologeticæ Fr. Francisci Valgravii ad Titulum & Textum quatuor Librorum de Imitatione Christi. Habentur in Editione eorumdem Librorum Parisiis facta apud Sebastianum Huré 1638.

Thomas à Kempis vindicatus per unum è Canonicis Regularibus Ord. S. Augustini, Congreg. Gallicanæ, Parisiis apud Sebastianum Cramoïsy 1641. in 8°. & rursum in 12. an. 1649. addito P. Joannis Frontonis nomine.

Simonis Werlinii Canonici Reg. Ord. S. Aug. Præpositi Diessensis, Vindiciæ novæ Kempenses contra Francisc. Valgravium *Monachii* formis Cornelii Leyserii an. 1641. una cum Libris de Imitatione ibidem editis.

The follouuing. of Christ Written in Latine bi Thomas of Kempis &c. Reuieuued and in divers things corrected By M. C. Confessor &c. And in this second edition more amply proued him to be the un doubred Autor of this Booke. At Paris By M. Blageart anno 1641. in 12.

Les IV. Livres de l'Imitation de J. C. composez par le dévot Thomas à Kempis &c. Comme il est constant par les preuves évidentes de Thomas Carré Confesseur des Religieuses Angloises établies à Paris, alleguées il y a trois ans, contre les conjectures du R. P. Valgrave. A Paris chez la Veuve Blageart 1644.

Domni Constantini Cajetani &c. Apparatus ad Gersenem restitutum, item Apologetica Responsio adversum

Vindicias Kempenses Heriberti Rosweidi è Soc. Jesu, nec non adversum Libellos omnes qui ad hanc usque diem pro Thoma Kempensi editi sunt, Venerabilium Patrum S. Augustini Canonicorum Regul. Italorum, Gallorum, Belgarum, Germanorum, vel aliarum quarumcumque Nationum. Utrumque opus editum una cum IV. Libris de Imitatione Christi Romæ an. 1644. ex Typographica Officina sacræ Congreg. de propaganda Fide, Superiorum auctoritate.

Dell' Imitatione di Christo del venerabile Tomaso de Kempis &c. Aggiontovi un discorso in proua ché egli ne sia l'autore, da P. D. Prospero Faraudi Milanese Preposto di S. Carlo di Menagio. In Parigi appresso la Vedona di Giouanni Camusat & Pietro le Petit in 12. 1645.

Avis au Lecteur par Philippe Chifflet Abbé de Balerne, Vicaire Genéral & Chanoine de l'Eglise Métropolitaine de Besançon, où entre autres choses il montre que Thomas à Kempis est le véritable Auteur des Livres de l'Imitation de J. C. Cet avis est inseré dans la Traduction Françoise par lui faite desdits Livres, & imprimée à Anvers en l'Imprimerie Plantiniene 1646. in 12.

Idem in recensione Latina eorumdem Librorum ibidem & eodem anno edita, integram de hac controversia dissertationem pollicetur.

Epistolæ Patris Frontonis ad Naudæum & Naudæi ad Frontonem, in limine Thomæ Vindicati ex Editione anni 1649.

Dissertatio continens judicium de Auctore Librorum de Imitatione Christi Auctore Joanne de Launoy. Paris. sumtibus Joannis Billaine 1649. item 1650. & tertio eodem anno multo auctior.

Joannes Gersen Vercellensis Ord. S. Benedicti Abbas Librorum de Imitatione Christi contra Thomam à Kempis vindicatum Joannis Frontæi Canonic. Reg. Ord. S. Augustini Author assertus à D. Roberto Quatremaires Congreg. S. Mauri in Gallia Mon. Bened. Parisiis, sumtibus Joannis Billaine 1649.

Simonis]]Werlini Rosweidus redivivus, id est Vindiciæ vindiciarum Kempensium pro Libello Thomæ à Kempis de Imitatione Christi, adversus Francisci Valgravii præmonitionem & Constantini Cajetani duplicem defensionem hanc Romæ 1644. illam Paris. an. 1638. editas. Hæc scripta sunt an. 1647. edita vero Coloniæ Agrippinæ apud Jo. Anton. Kinchium 1649. in 12.

Georgii Heseri è Soc. Jesu Dioptra Kempensis, qua Thomas à Kempis Can. Reg. Ord. S. Aug. candidissimum Germaniæ sidus, demonstratur verus Auctor Lib. IV. de Imitatione Christi. Ingolstadii ex Typographia Willelmi Ederi apud Joannem Ostermayr. 1650. Item summula Apparatui Const. Cajet. Abb. ad Joan. Gersen restitutum opposita.

Argumentum Chronologicum contra Kempensem, quo Thomam à Kempis non fuisse, nec esse potuisse Authorem Librorum de Imitatione Christi adversus Joan. Frontonis Can. Regul. Thomam à Kempis vindicatum, demonstratur per Franciscum Valgravium A B. T. C. Parisiis, sumtibus Joan. Billaine 1650. cum approbatione.

Epistola Constantini Cajetani Abbatis ad D. Robertum Quatremaires 15. Sept. 1650. nondum edita.

Refutatio eorum quæ in defensionem Pseudo-Gessenis protulit D. Robertus Quatremaires Mon. Bened. Item Refutatio eorum quæ scripsit D. de Launoy contra Thomam Kempensem. Item Refutatio Valgravii. Item Epistola P. Frontonis ad Menagium, sine Auctoris nomine. Paris. 1650. in 8°. Privilegium est anni 1678. sed falsum est ut pote pro alio Opere datum.

Joannes Gersen Abbas Vercellensis Ord. S. Benedicti Auctor Librorum de Imitatione Christi iterum assertus à D. Rob. Quatremaires Mon. Bened Congreg S. Mauri contra Refutationem P. Joannis Fronteau Can. Reg. S. Genovefæ Ord. S. Aug. Paris. apud Jo. Billaine 1650.

Georgii Heseri è S. Jesu adversus Pseudo-Gersenistas. Præmonitio nova cum Indice operum omnium Thomæ de Kempis Can. Reg. ex Mss. pervetustis nuper eruto & notis illustrato. Ad calcem addita est Bibliographia Kempensis à Gabriele Naudæo collecta & edita primùm

Ingolſtadii in Typographia Ederiana an. 1650. & poſtea Pariſ. apud Sebaſtianum Cramoiſy an. 1651.

Requête ſervant de Factum au Procès pendant aux Requêtes du Palais, entre Maître Gabriel Naudé Prieur de l'Artige, demandeur en ſuppreſſion d'injures & de calomnies, contre D. Placide Rouſſel Prieur de S. Germain des Prez & D. Robert Quatremaires ſon Religieux, & auſſi contre D. François Valgrave Religieux Benedictin & Prieur de Launay, défendeurs. Auquel Procès ledit Naudé ſoutient véritable la Relation par lui donnée en la ville de Rome en 1641. & imprimée de nouveau ſur la fin de cette préſente Requête, touchant certain Mſ. du Livre *de Imitatione Chriſti*. Edition prémiere 1650. Edition ſeconde 1651. in 4°. à Paris.

Gabrielis Naudæi Pariſini Velitatio prima Kempenſis adverſus Joannem de Launoy Conſtantienſem. Pariſiis è Typographia Edmundi Martini 1651. in 8°.

Factum pour Dom Placide Rouſſel Prieur de l'Abbaye de S. Germain des Prez, Ordre de S. Benoiſt, Congregation de S. Maur, & D. Robert Quatremaires Religieux de ladite Abbaye défendeurs, les Religieux de ladite Congregation de S. Maur intervenans & incidemment demandeurs, contre Maître Gabriel Naudé Medecin & Prieur Commandataire de l'Artige, Ordre de S. Auguſtin, demandeur & défendeur.

Copie de deux Lettres écrites par Mr. Philippe Chifflet Abbé de Balerne à un de ſes amis touchant le véritable Auteur des Livres de l'Imitation de J. C. 1651.

Cauſæ Kempenſis conjectio pro Curia Romana à Gab. Naudæo Actore & ſodales quoſdam Benedictinos quinque falſitatum arceſſente ſcripta ad Eminent Card. Barberinum. Pariſ. apud Sebaſtianum Cramoiſy 1651. in 8°.

Argumenta duo nova: Primum Theophili Euſtathii D. T. à ſimilitudine quam habent Libri IV. de Imitatione Chriſti cum aliis Canonicorum Regularium ſpiritualibus Libris. Alterum R. P. Johannis Frontonis C. R. à frequenti in iiſdem Libris Vitæ communis & devotorum facta mentione. Quibus demonſtratur adverſus Pſeudo Gerſeniſtas, Thomam Kempenſem verum eſſe Auctorem Librorum de

Imitatione Christi. Parisiis apud Sebast. Cramoisy 1651. in 8°.

Apologie pour Thomas à Kempis Chanoine Régulier de S. Augustin, où sont contenues sommairement les principales raisons qui le maintiennent dans la possession en laquelle il est depuis 200. ans d'Autheur des IV. Livres de l'Imitation de J. C. avec une briéve réponse aux prétendues raisons de ceux qui depuis 34. ans les ont voulu attribuer à Jean Gersen. Par un Chanoine Régulier de l'Ordre de S. Augustin de la Congrégation de France. A Paris chez Claude Cramoisy 1651.

Jacobi Wan-Quaillie è Soc. Jesu Refutatio singularis omnium Argumentorum quæ à nupero quodam Gersenis propugnatore allata fuerunt: habetur Parisiis in Bibliotheca San-Genovefiana, Roma huc transmissa & Editioni parata.

Thomas de Kempis à seipso restitutus una cum repetitionibus Thomæ Carræi qui Sanctimonialibus Anglis Parisiensibus à sacris Confessionibus est. Parisiis ex Typographia Viduæ H. Blageart 1651.

Arrêt du Parlement en faveur de Thomas à Kempis, le 12. Fevrier 1652.

Thomæ à Kempis Can. Reg. Ord. S. Aug. pro recuperato de Imitatione Christi aureo Libro Triumphus de adversariis, pro quibus refellendis, multa de Abbatibus, Canonicis, Monachis, eorumque gradu, dignitate, nomine, antiquitate, vestibus & institutis passim differere necessum fuit. Auctore Patro Nicolao Desnos, Can. Reg. Ord. S. Aug. Cong. Gallic. Niverni ex Officina Joan. Fourré 1652.

La Contestation touchant l'Auteur de l'Imitation de J. C. rendue manifeste par l'opposition de toutes les preuves proposées par les Benedictins & les Chanoines Réguliers, divisées en trois parties, avec les preuves justificatives du droit de Thomas à Kempis. A Paris chez Sebastien Cramoisy 1652. in 4°.

Remarques sommaires sur un Livre intitulé, la Contestation &c. par Jean de Launoy Docteur en Théologie de Paris. A Paris de l'Imprimerie d'Edme Martin 1652.

Instrumentum in quo MSS. Codices Librorum de Imitatione

Christi coram Ill. Archiepiscopo Paris. ventilati atque discussi indicantur. Item ex præmisso Instrumento eruta Argumenta quibus demonstratur non Thomam Kempensem, sed Joan. Gersenem Libri controversi esse Autorem: sine Auctoris nomine, nec indicato Editionis anno, qui fuit 1671.

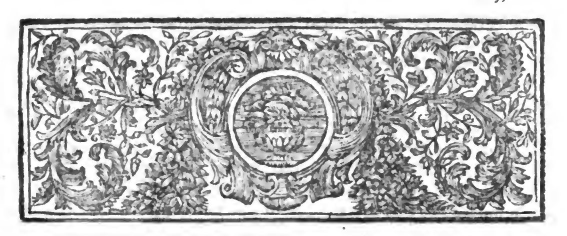
Eadem de re altera Dissertatio priore duplo minimum auctior. Parisiis ex Typographia Jacobi Vincent 1712. in 12.

Vindiciæ Kempenses adversus R. P. Franciscum Delfau Monachum ac Presbyterum Congregationis S. Mauri, Auctore R. P.... Canon. Régul. Congregationis Gallic. Parisiis apud Sebastianum Marbre-Cramoisy 1677.

Animadversiones in Vindicias Kempenses à R. P.... Can. Regul. Congreg. Gallic. adversus D. Franciscum Delfau Mon. Bened. Congreg. S. Mauri. Paris. an. & rursum 1712.

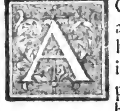
Avertissment des Chanoines Reguliers de la Congregation de France sur le Livre de l'Imitation, imprimée entre les Lettres Critiques de Mr. de Sainjore, c'est-à-dire de Mr. Simon, à Paris.





ANIMADVERSIONES

IN VINDICIAS KEMPENSES, à R. P...... Canonico Regulari Congregationis Gallicanæ, adversus D. FRANCISCUM DELFAU, *Monachum Benedictinum Congregationis S. Mauri.*



ACCIDIT nescio quo pacto, ut eximius ac plane aureus ille de Imitatione Christi liber, qui omnium Christianorum animos inter sese conciliare debuerat, litium materiam præbuerit; & inter religiosas Societates duas, hinc quidem Reverendos Patres Canonicos Regulares pro Thoma Kempensi, inde Benedictinos pro Johanne Gersene, pugnas excitarit pene infinitas. Ejusmodi altercationes, quæ nec veritatem illustrant, nec promovent caritatem, redintegrare mihi non est animus; malimque eximii libelli juri atque honori decedere, quam ejus auctorem Ordini nostro pertinacius vindicare cum qualicumque dispendio necessitudinis christianæ: quapropter etsi instaurandæ controversiæ occasionem mihi præbeant vindiciæ nuper editæ in Delfavium nostrum, eas magna ex parte negligere, ac tacite præterire mihi visum est, reputanti satis esse, si in paucula, quæ rem propius afficiunt, animadverterem.

Anno 1652. cum ad judicium Senatus Parisiensis causa per RR. PP. Canonicos Regulares traducta fuisset, atque agente in primis Naudeo MS. Codices Italici, qui Gersenis partibus patrocinabantur, in falsi suspicionem adducti fuissent; fiduciariæ possessionis titulo sententia dicta est secundum Kempenses: propterea quod Italici codices, de quibus lis erat, non essent nobis in promtu, ut falsi suspicionem ab iis amoliri nobis liceret. Tandem vero ut tam illiberale falsitatis convicium à nostris penitus removeretur; ex Italia postulati sunt Codices illi, atque ægre demum impetrati, advectique in hanc urbem. Tum vero forensi appellationis via postposita in examen adducti, primum quidem coram illustrissimo Senatus Parisiensis principe; postea vero coram illustrissimo Parisiorum archiepiscopo, qui facto peritorum virorum delectu, conventum in ædes suas hac de re indixit anno 1671. Tunc sollemni instrumento non solum viri peritissimi, sed etiam illustrissimus archiepiscopus codices Gersenis comprobarunt, & ab iis falsi suspicionem prorsus removerunt: ac deinde Kempensibus facta potestas coram iisdem arbitris exponendi codices suos: ut collatis utriusque partis monumentis demum decretoria sententia, non forensi quidem more, sed litterario proferretur. Post hæc cum biennium in exspectando fuisset consumtum, nec de exponendis codicibus suis Kempenses quidquam curarent; noster Franciscus Delfavius apologiam pro Gersene edidit, præmisso instrumento maxime innixam; eamque secundis curis intra breve tempus denuo recensuit. Cum autem abhinc effluxissent anni tres, controversia hæc confecta, aut certe exstincta videbatur: cum ecce mortuo Delfavio, quasi cum eo pariter naufragium fecisset Gersenis causa, in lucem prodiit liber, cui VINDICIÆ KEMPENSES titulus est, non semel vulgatus. Has paucis expendere, atque discutere juvat.

I.

In primis occurrit titulus, qui his omnino verbis continetur: *Vindiciæ Kempenses adversus R. P Franciscum Delfau, &c.* Umbratica hæc pugna est, cum mortuo luctari. Jam enim menses decem elapsi sunt, quo ex tempore

pore freti procella heu! Delfavium abſorbuit. Facilis ſane de eo victoria, ſed non admodum victori glorioſa. At caſu accidit, ut cum opus pararetur, è vivis eriperetur Delfavius. Quippe dum vindex molitur opus, dum illud comit, annus eſt. Atqui triennium jam excidit à diſſertatione Delfavii. Cur non Vindicias edebat Vindex, dum vivebat Delfavius, dum vigebat valebatque, dum reſpondere ac ſeſe tutari poterat? Reponit R. Pater, « Vindicias jam abhinc biennio confectas, & clariſſimis « quibuſdam viris lectas nec improbatas: ſed cauſas differendæ editionis fuiſſe duas. Una erat, quod in eis Vin- « diciis manuſcriptorum quorumdam codicum fide & teſti- « moniis uteretur, qui codices cum ex inferiori Germania « huc advehendi eſſent, jam diu interclufis ob bella in hiſce « regionibus graſſantia itineribus ſerius aſportari potuerunt. « Altera, quod licet amicitia duceretur, auctoritate per- « moveretur, veritate denique compelleretur; non niſi ta- « men invitus ad has Vindicias acceſſerit. Quippe qui ſem- « per exiſtimaverit, honorem (quod prudenter ait ſapiens) « eſſe homini qui ſeparat ſe à contentionibus. Et quidem « Vindicis moroſam diligentiam laudo, ut qui bonis litteris levi & incondita ſcriptione illudere noluit. Probo etiam modeſtiam & animum à contentionibus alienum, ſi tamen ita, ut præ ſe fert, res habeat. At quidem dum Vindicias ejus volvo & revolvo, nullum codicem Mſ. invenio ex inferiori Germania huc advectum; nullum prolatum argumentum, quod à ſuis ſæpius recantatum non ſit. Quin etiam ſi totum ejus opus æquis oculis expendas, occurrent loca nonnulla, in quibus oratoris certe eloquentiſſimi vehementiam obſerves, moderationem aliquando ſentias deſiderari.

Vind. Præf.

II.

Vindiciis iſtis præfixa eſt bene longa præfatio, in qua auctor fabulæ (ſic vocat) Gerſenianæ ortum, progreſſum & finem exponit; atque inſtrumentum coram illuſtriſſimo Archipræſule confectum cum Naudæi teſtimonio comparat, & conciliare conatur. Tum Vindicias dividit in tres partes. Et in prima quidem Thomam de Kempis librorum de Imitatione Chriſti auctorem eſſe molitur demon-

ſtrare, ab *auctoribus coævis*, ſupparibus & recentibus, à codicibus MSſ. ab editionibus omnibus veteribus, & recentibus, denique à vita moribus, genio, ſtilo & ætate auctoris. In ſecunda diſcutit argumenta, quibus utitur Delfavius, ut probet Thomam de Kempis non eſſe librorum de Imitatione Chriſti auctorem. In tertia porro Johannem Gerſenem eorumdem librorum conditorem immerito dici contendit. His omnibus ſi ex ordine reſpondere aggrederer, opus longum ſuſcipere mihi incumberet, & locos jam multoties in medium adductos iterum repetere. Proinde ad rei cardinem attendere mihi ſatius viſum eſt, id eſt ad ſollemne inſtrumentum, quod Delfavius diſſertationis ſuæ fundamentum, præſidium ac robur ſibi propoſuit, cum cætera uti appendices adducat. Videamus ergo, quomodo Vindex ab inſtrumenti auctoritate ſeſe expediat.

III.

Res duas, quæ ad fidem inſtrumento noſtro conciliandam perneceſſariæ ſunt, in cauſæ noſtræ cognitoribus agnoſcit Vindex, nempe probitatem ſeu integritatem, ac rei antiquariæ peritiam. Tertium æque neceſſarium, etſi tergiverſari conatur, admittat etiam neceſſe eſt, ſcilicet maturum ac diligens rei propoſitæ examen. Arbitrorum

In Præf. peritiam atque integritatem laudat his verbis: *Conveniunt etiam*, ſcilicet in illuſtriſſimi Præſulis palatium, *viri doctrinæ fama incliti*, *quos litis hujus conteſtandæ arbitros ſoli delegerant* Benedictini. *Non eſt tamen quod cum clariſſimis viris injuriam ullam expoſtulemus. Functi ſunt hominum* »*proborum officium.* At vero in conſequentibus negat au- »ctor, hos arbitros quidquam in hac controverſia definiiſſe, »aut de codicibus Gerſenienſibus pronuntiaſſe quidquam: »quos ſi clariſſimis viris examinare aut vacaſſet, aut libuiſ- »ſet; facile profecto, pro ſingulari illa rei antiquariæ peri- »tia qua præſtant, potuiſſet deprehendi, nimirum hos co- »dices nequidquam officere Thomæ, aut Gerſeni adminiculari.« *Sed publico inſervientibus*, inquit, *& gravioribus rebus occupatis*, *non licuit eſſe tam otioſis*, *tamque imprudentibus*, *ut bonas horas tam male vellent perdere.* Quid igitur præſtiterunt illuſtriſſimus Præſul & clariſſimi viri?

Duas, inquit, *res tum fecere. Alteram, quæ æqui justique servantium fuit, qua scilicet nobis absentibus causam dijudicari non posse censuerunt: alteram, quæ humanitatis colentium, reverendis patribus sine cujusquam injuria honeste urbaneque gratificantium fuit, qua nempe testati sunt, exhibitos sibi plures Mss. codices librorum de Imitatione Christi*, &c. quod ipse libenter assentitur. Bene est. Ergo virorum clarissimorum judicium *sine cujusquam injuria* processit. Functi sunt quippe *proborum hominum officium* viri doctrinæ fama incliti, & rei antiquariæ peritia præstantes. Sed iis non licuit esse *tam otiosis, aut tam imprudentibus*, ut aliud quid pronuntiarent, quam exhibitos sibi plures Mf. codices librorum de Imitatione Christi: cetera in controversia reliquerunt. Verum quid si mature ac diligenter Mss. codices examinarunt? Quid si de singulis tulere sententiam? Quid si falsi suspicionem ab eis removerunt? Hisne omnibus assentietur Vindex? Atqui assentiatur necesse est, nisi vel arbitrorum probitatem, vel peritiam, vel maturum examen neget: quod certe negare non potest. Et quidem priores conditiones duas, uti præmissum est, agnoscit auctor: tertiam non ita.

Atqui conventus in illustrissimi Archiepiscopi ædes indicti hæc causa atque occasio fuit, ut res accurate examinaretur. Sic enim habent prima instrumenti verba. *Anno Domini* MDCLXXI. *die* XIV. *mensis Augusti, cum ex mandato illustrissimi D. D. Francisci de Harlay Parisiensis Archiepiscopi nos infra scripti convenissemus in aula ipsius archiepiscopali, idem illustrissimus D. Archiepiscopus jussit nobis exhiberi plures codices manu descriptos, in quibus continetur opusculum de Imitatione Christi; dixitque se velle, ut super his suffragium quisque nostrum ferremus.* Id vero ita præstitum fuit, & cum maturo quidem examine; uti illustrissimus Archiepiscopus testatur his verbis.

FRANCISCUS *miseratione divina & sanctæ Sedis Apostolicæ gratia Archiepiscopus Parisiensis, ea omnia quæ in superiori instrumento exposita sunt, bona fide, cum maturo ac diligenti examine, nostra auctoritate, & in præsentia nostra facta esse testamur. Datum Parisiis anno, mense & die quibus supra.*

„ Quid ad hæc reponit Vindex? Jam ſuperius ejus verba „ ac reſponſum retuli, nempe ſi clariſſimis viris examinare „ aut vacaſſet aut libuiſſet Mſſ. codices noſtros, facile ab „ eis pro ſingulari illa rei antiquariæ peritia, qua præſtant, „ potuiſſe deprehendi eorum falſitatem. Sed publico inſer- „ vientibus, & gravioribus rebus occupatis non licuiſſe „ tam otioſis eſſe, aut tam imprudentibus ut bonas horas „ tam male vellent perdere. Quo te jactas, prudentiſſime Vindex? Teſtatur illuſtriſſimus Archiepiſcopus codices Mſſ. *bona fide, cum maturo ac diligenti examine* fuiſſe perſpectos: tu vero ais clariſſimis viris non licuiſſe *tam otioſis eſſe, tamque imprudentibus*, ut in iis examinandis bonas horas tam male vellent perdere. Ergone *otioſos* atque *imprudentes* appellabis viros clariſſimos, qui teſtante illuſtriſſimo Archiepiſcopo id præſtiterunt? Abſit ut id à te commiſſum iri putem. Si viris clariſſimis, inquis, eos codices examinare aut vacaſſet, aut libuiſſet, facile ab eis pro ſingulari illa rei antiquariæ peritia qua præſtant, potuiſſet deprehendi codicum Gerſenienſium interpolatio ac falſitas. At eos codices examinare viris clariſſimis vacavit, ac libuit eoſdemque ab omni falſi ſuſpicione vindicare. Idne iterum negare perges? facilis aſſertio.

IV.

De Padolironenſi codice, qui primus Johannis Gerſenis nomen præfert, ita pronuntiant doctiſſimi arbitri. *Decimus codex monaſterii S. Benedicti de Padolirone in papyro, præter primum folium membraneum, ſic inſcriptus:* INCIPIT LIBER JOANNIS GERSEN PRIMUS de contemptu mundi & de Imitatione Chriſti. *In qua inſcriptione ſana eſt omnino ſcriptura in nomine proprio, & nulla falſi legitima ſuſpicio apparet: neque in ſubſcriptione, quæ in fine codicis primaria manu exarata eſt hoc modo:* EXPLICIT LIBER QUARTUS JOHANNIS GERSEN de ſacramento Euchariſtiæ. *Codex videtur ſcriptus ante annos minimum ducentos.* Mirum quantum ſe torqueat eruditus Vindex, ut ab hoc teſtimonio expediat ſeſe. Huc præfationis bonam partem adhibet in explicanda iſtius codicis fortuna. Sic
Præf. „ vero eam fere deſcribit. Nempe hunc codicem Naudæo „ exhibitum Romæ, qui in ejus titulo quamdam inverſio-

nem ac præpoſterum ordinem deprehendit ; & rubricam« magis ſplendentem, adeoque lituras prioris cujuſdam ac« vetuſtioris tituli, cui recentior ſuperadditus ſit : Naudæi« porro ſententiæ dominum *Floraventes*, ac Benedictinos« duos, Placidum & Johannem, acceſſiſſe : poſtea vero« doctiſſimum Launoium, qui à Benedictinorum partibus« tunc temporis ſtabat (& vero ſtat etiam nunc, firmum« cauſæ Gerſenianæ columen ac præſidium) idem fere in« eo codice obſervaſſe & ſcripſiſſe eam lituram haud paul-« lum ſupra nomen Gerſen fuiſſe porrectam. Tum horum« duorum teſtimonia cum arbitrorum noſtrorum auctoritate comparat Vindex in hunc modum. *Hanc virorum clariſſimorum relationem veriſſimam eſſe nullus dubito ; ſed ita tamen, ut quæ à Launoio, Naudæo, Floravente, immo & à Caetano, Placido & Johanne Benedictinis, de fraude & corruptela hujus codicis tam in inſcriptione ſua quam in ſubſcriptione tam candide & tam certo referuntur, pro falſis habere non poſſim.* Præf. Mirum ſi tam pugnantia conciliare poſſit Vindex. Id vero tentat duobus modis. Primus eſt,« anno 1641. quo codex à Naudæo examinatus eſt, recen-« tem fuiſſe codicis titulum, *liber Johannis Gerſen primus*,« magis ſplendenti rubrica exaratum, quam ſequentia ver-« ba. Interjecto decem annorum ſpatio, id eſt anno 1651.« quo tempore codicem hunc examinavit Launoius, ru-« bricam jam non ita ſplenduiſſe ; ac demum interjecto« viginti & amplius annorum ſpatio, quot interjacent ab« anno 1652. ad annum 1673. (corrigendus hoc loco cal-« culus) quo tempore à viris clariſſimis codex ille exami-« natus eſt, jam ſplendorem minii & rubricæ in hoc ſu-« perindicto titulo diuturnitate temporis dilutiorem factum,« ita fuiſſe imminutum, ut vel ab oculatiſſimis fraus ipſa detegi non amplius potuerit. Arguta ſane & ingenioſa conciliandi ratio : ſed non minus ingenioſa altera. Nem-« pe codicem qui Naudæo Romæ exhibitus eſt, alium fuiſſe« ab eo, quem Pariſiis vidit Launoius ; atque etiam alium« ab his duobus fuiſſe Padolironenſem codicem qui anno« 1671. clariſſimis viris oſtenſus eſt.« Utrumque hunc modum facilius refellas, quam invenias.

Ad primum quod adtinet, illud inprimis animadverſione

dignum est, quod imperitiam arguat in eruditis causæ nostræ cognitoribus, qui de minii ac superinducti tituli novitate dijudicare non valuerint. Deinde quod malæ fidei crimen Benedictinis imponat, ut qui dono malo totos viginti annos codicem Padolironensem exhibere distulerint, quoad imminuto superinducti minii splendore fraus interpolatoris detegi non posset. Verum ut accidere solet iis qui falsa in alios confingunt, suis ipse verbis capitur Vindex. Nam præterquam quod minii splendor intra tam breve annorum spatium dilui non potest, cum in annos usque 800. perdurantem quotidie in MSS. codicibus inspiciamus, certe si novi tituli rubrica superinducta intra viginti annorum spatium imminuta est, tantumdem etiam de splendore aliorum verborum, quæ minio dilutiori exarata erant, detractum fuisse fatendum est: adeoque tantum ex æquo discriminis inter priorem rubricam novi tituli aliamque sequentem residere necesse est ad hoc usque tempus, ut vel fraus, si qua umquam fuisset, dissimulari non possit. At vero nihil horum clarissimos arbitros à pronuntianda sententia revocavit, quin incunctanter assererent, in codicis Padolironensis *inscriptione ac subscriptione*, quæ utraque Johannis Gersen nomen exhibet, *sanam esse omnino scripturam in nomine proprio, & nullam falsi legitimam suspicioiem in eo apparere.* Quidquid sit ergo de judicio Naudæi, cujus animæ optime consultum precor, nullo modo conferendum est cum auctoritate illustrissimi Archiepiscopi Parisiensis, & cum testimonio clarissimorum virorum, qui hunc codicem ab omni fraude immunem esse censuerunt. Et certe parum accuratum fuisse Naudæi judicium agnovit oculatissimus vir Johannes Launoius, qui allata à Naudæo falsitatis indicia in codice Padolironensi non deprehendit: sed tantum advertit quamdam maculam in nomine *Johannis*, quæ ad vocabulum *Gersen* non porrigebatur; sed haud paullum supra, inviolato nomine proprio *Gersen*. At vero nulla in Johannis nomine interpolationis legitima causa afferri potest: quandoquidem in fine primaria manu nomen *Johannis* adscriptum est citra ullam lituram, sicut & nomen *Gersen*, tam initio, quam in fine.

Pag. 200.

At, inquis, alius est codex Padolironensis Naudæanus, « alius itidem Launoianus ab eo quem clarissimi viri recens « examinarunt. « Verum etsi id concessero, quid inde inferet Vindiciarum auctor? Sint tres sane codices Padolironenses. Ast negare non potest, quin Johannis Gersen nomen præferant. Sane quin tertius ab omni interpolationis labe immunis sit, negare non potest, nisi turpe convicium inferat clarissimis viris. Dicetne tertium hunc à nobis fabricatum esse? Calumnia hæc erit, in clarissimos viros æque redundans, qui falsi codicis imposturam detegere non valuerint post maturam ac diligentem ejus inspectionem.

Verum has argutias dimittamus, concedamusque id quod res est, non tres, sed unum eumdem esse codicem Padolironensem, qui Naudæo, Launoio, & clarissimis arbitris visus est, ut patet ex adjuncto Johannis Gersonis cancellarii Parisiensis epitaphio, quod in eo codice olim deprehendit Cajetanus. Fallor, si non hinc triumphum acturus sit Vindex, qui ex hoc epitaphio mira colligit pro sua causa. Sed absit, ut ob id quicquam dissimulem ad obscurandam veritatem. Fateor itaque in codice Padolironensi exstitisse, atque hactenus exstare Johannis Gersonis epitaphium. Sed quæ de eo scribit Vindex, ejus generis sunt, ut si impacti criminis reus sit Cajetanus, omnium proborum odio dignus sit, & ex scriptorum fide dignorum classe exturbandus: sin contra, Vindex subornatæ calumniæ culpam effugere non possit. Age rem expendamus, & Vindicis accusationem cum Cajetani dictis conferamus. Rei certe gravitas exigit, ut lectorem tantisper distineam hoc loco.

Accusationem hanc instruit Vindex duobus in locis, scilicet in præfatione sua, & in parte 3. cap. 2. Accusationum capita hæc sunt. Primum, anno 1618. (quo nempe « *Præf.* tempore Patres Benedictini nullo tunc urgente adversario, « à quo sibi cavere deberent, candidius & securius loque- « bantur) scripsisse Cajetanum, in hoc Padolironensi codice « *manu primaria*, *ac fine* tunc contineri epitaphium, quod « Johannis Gersonis re vera est. Secundum, in illo epita- « phio nomen *Gerson* in *Gersen*, & vocem *cancellarius* in « *consolarius* crasse immutata fuisse. Tertium, anno dein «

„1630. urgente adversario, cum tandem animadverteret
„Cajetanus simplicius & imprudentius à se factum esse,
„qui epitaphium istud in fine codicis hujus exstare indi-
„casset, videretque eodem prorsus Gersenem consolarium
jugulatum iri gladio, quo Gersoni cancellario vis illata
„fuerat; epitaphium istud *plane rescindi*, & ab hoc co-
„dice *prorsus evelli* debere Cajetanum optime intellexisse.
„*Unde diligenter cavit, ut non plus in eo exstaret, quam*
„*umquam exstitit ille Gersen consolarius, cui prius inscribe-*
„*batur.* Quartum ex his porro infert Vindex, nempe idem
„vitium contigisse in hujus codicis inscriptione & subscri-
„ptione, in quibus hæc vox *Gersen* modo legitur.

Primum accusationis caput partim verum, partim falsum est. Scripsit quidem Cajetanus in codice Padolironensi exstitisse hoc epitaphium: sed non *in fine*, neque *primaria manu*. Quod utrumque de suo addit accusator, ut mox ipsius Cajetani verbis demonstraturus sum.

Secundum caput interpretatione indiget. Aut enim hanc immutationem nominis *Gerson* in *Gersen*, & vocis *cancellarius* in *consolarius* à Cajetano perpetratam fuisse sentit, (ut mihi quidem videtur;) aut ab aliquo alio ante Cajetanum. Si secundum: ergo sententia, aut (si malit) error de Johanne Gersene jam obtinuerat ante Cajetanum: quem tamen fabulæ Gersenianæ auctorem ubique appellat Vindex, idque præfationis atque vindiciarum suarum veluti fundamentum statuit. Si primum: falsi convincitur ex ipsis Cajetani verbis, quæ primum accusationis caput penitus labefactant. Sic enim Cajetanus in concertatione sua edita anno 1618. quod ipsum commissi flagitii tempus fuisse docet accusator, diserte scribit. *Ad hæc ut perpendat etiam, (quod de hujus libri auctore sæpius memini) æquivocationem fuisse factam inter Joannem Gersen Italum, & Johannem Gerson Gallum, non inter hunc & Thomam à Kempis Flandrum, legat ille sepulcralem Johannis Gerson Galli inscriptionem, qua in jam allato Ms. codice habetur, nostro autem Johanni Gersen Italo ob nominum similitudinem omnino tributam.* Ex his manifeste intelligitur, Cajetanum in ea fuisse sententia, epitaphium hoc esse Johannis Gersonis Galli, sed propter nominis similitudinem Johanni Gerseni tributum:

tum: & ob eamdem causam Johannis Gersenis librum Johanni Gersoni Gallo fuisse adscriptum. Non ergo ita allucinatus est Cajetanus, ut in gratiam Joannis Gersenis vitiaret hoc epitaphium, quod Johannis Galli esse intelligebat. Neque certe scripsit epitaphium istud *primaria manu* exaratum esse, aut *in fine* codicis contineri, ut habet accusatio prima.

Tertium etiam accusationis caput ruit ex sola inspectione codicis Padolironensis, in cujus initio, id est in primo folio vacuo, epitaphium istud eatenus comparet, annis amplius centum à scripto codice adjectum. Itaque falsum est quod idem epitaphium à Cajetano detractum fuisse criminatur accusator. Ex quibus intelligitur, id quod de codicis Padolironensis inscriptione & subscriptione asserit Vindex, ea fide accipiendum esse, qua Cajetano falsas calumnias imputavit. At verissimum est, quod Cajetanus ex illo epitaphio inferebat, videlicet Johannis Gersenis libros de Imitatione ob nominis affinitatem adscriptos fuisse Johanni Gersoni Gallo: cujus similiter epitaphium nescio quis Johanni Gerseni falso attribuit, & supina ignoratione pro *cancellarius* scripsit *cum solarius*, non capiens quid scriberet.

Ceterum ex hoc insani scriptoris errato nihil sani elici potest contra hujus codicis inscriptionem ac subscriptionem, (ut sapienter adverterunt arbitri,) quæ utraque nomen Johannis Gersen præfert citra legitimam falsi suspicionem. Certe si qua superesse posset suspicandi falsi species, id dicendum esset de nomine Johannis, in quo labecula quædam apparet, non in nomine Gersen, ut optime Launoius advertit, quod ab omni litura & macula tam initio, quam in fine immune est. Atqui Johannis nomen etiam à primario scriptore exaratum fuisse perspicuum fit tum ex subscriptione, quæ nomen Johannis integrum repræsentat; tum ex adjuncto Joannis Gersonis epitaphio, quem epitaphii scriptor non alium à Johanne Gersene fuisse falso opinatus est, prona quidem errandi occasione, qua factum est, ut nominatissimus vir Johannes Gerson cancellarius Parisiensis cum Joanne Gersene posteris ignoto confunderetur. Porro hæc litura (si qui-

dem vera eſt Naudæi divinatio) inde mihi accidiſſe videdetur, quod cum notarius nomen Johannis male primo ſcribere adorſus eſſet hoc pacto *Iho*, id continuo tantiſper deletum ſplendidiori rubrica emendare curavit. Ceterum hæc ſplendidior rubrica, quæ in primo titulo deprehenditur, non magis officit inſcriptionis integritati, quam in prima littera contextus, *Qui*: ubi littera *Q* magis ſplendenti minio, quam ſecundus tituli verſus, picta eſt. Hæc dixerim illuſtrandæ tantum veritatis cauſa. Nam huic defendendæ ſufficit peritiſſimorum virorum judicium, qui à codice Padolironenſi omnem falſi ſuſpicionem removerunt, ſuffragante in primis celeberrimi doctoris Joannis Launoii teſtimonio: quo quidem teſtimonio abuſus eſt Vindex in præfatione ſua.

V.

Verum quantumvis ea quæ de hoc codice vir religioſus ſcripſit, à veritate recedant; ſi tamen cum iis, quæ de Sluſiano & Aronenſi ſubdit, comparentur, quamdam ſane veri ſpeciem habent. Nam quæ de his duobus poſtremis codicibus comminiſcitur, mera certe effugia ſunt, facili negotio refellenda. Demus enim vitioſum eſſe codidicem Padolironenſem: quid ad alios duos reſponſurus eſt? Eum ea de re ſuis loquentem verbis audiamus. *Quemadmodum hic*, nempe in codice Padolironenſi, *pro* Gerſon, Gerſen; *& pro* cancellarius *turpi & craſſa corruptela* conſolarius *repoſitum eſt*: *ita reliquos Mſſ. omnes codices in quibus nomen Johannis Gerſen jam legitur, haud dubie ſimiliter vitiatos ac corruptos eſſe, & olim nomine Johannis Gerſonis inſignitos fuiſſe; ſed litteram* o *in voce Gerſon, corruptoris alicujus manu exiguaque gladioli alicujus opera in* e *fuiſſe immutatam, quis non facile deprehendat? Unde prorſus Aronenſis & Sluſiani codicis, qui nomen etiam Johannis Gerſen præferunt, fides labefactatur.* Quo te proripis, acutiſſime Vindex? Non facile hinc exibis impune. Tuo quippe *gladiolo* tibi ipſe vim facis. Ergo te judice in Sluſiano codice littera *o* in *e* corruptoris alicujus manu, exiguaque gladioli alicujus opera immutata eſt. Primo injuriam facis eruditiſſimis viris, qui diligenti examine præmiſſo nullum in eo mutationis aut corruptionis veſtigium

Pag. 201.

deprehenderunt. Deinde æque injuriam facis illustrissimo prælato Johanni Gualtero Slusio, SS. D. nostro Papæ à brevibus secretis, qui hunc codicem pecunia emtum nobis donavit, suscriptionis integritatem testimonio suo roboravit. Præterea codex iste, neque Cajetano, neque ullis (quos sciam) Benedictinis ante annum 1674. visus est. Certe à nemine hactenus ante Delfavium in his controversiis productus atque laudatus: denique à privato quodam homine coemtus per illustrissimum Slusium. Vide ergo, ne cum interpolationis fraudem in eum codicem irrepsisse dicis, hoc crimen in integerrimum prælatum (quod absit) refundas. Hic vero mirari subit insignem (ut mitius loquar) Vindicis confidentiam, qui cum Slusianum codicem non viderit, neque ullus è suis; temere corruptionis labem ipsi affingit. Hujus criminationis falsitatem ex ore illustrissimi Slusii, qui sanus (gratias Deo) hactenus viget ac incolumis, rescire potest, & vero jam resciere quidam ipsius sodales, qui verum dissimulare nolent.

VI.

At quamvis Slusiani codicis ope destitueretur Gersenis causa, sane revincendæ Vindicis calumniæ unus sufficeret codex Aronensis. Si enim aliquando vitiati sunt codices, Johannis Gersenis nomen exhibentes; id certe post natam hac de re controversiam factum oportuit, id est post annum 1616. quo anno Cajetanus controversiam aperuit. Atqui codex Aronensis ab anno 1579. est penes Reverendos Patres Societatis Jesu Collegii Aronensis in ducatu Mediolanensi, neque hactenus ejus copia à nobis impetrari potuit. Proinde interpolatio hæc fieri non potuit post id « tempus, quo Andræas Maiolus, cum Genua proficis- « ceretur Aronam ad domum Societatis Jesu, ut in eam ad- « mitteretur; eum codicem in domo paterna repertum de- « tulit secum, atque Aronæ reliquit. Certe ipse Maiolus « testatur, istuc se attulisse codicem Ms. de Imitatione Christi, *sub nomine Johannis abbatis de Gessen sive Gersen.* Exstabat ergo in eo codice nomen Johannis Gersen anno 1579. quo anno undecennis erat Cajetanus. Neque vero corruptionem ante id tempus in eum irrepsisse Vindex cau-

ſari poteſt, ut pro *Gerſon* adſcriptum ſit *Gerſen*. Id enim plane falſi convincit *abbatis* nomen, quod Johanni Gerſeni in eo codice tribuitur. Sic enim legitur tam initio, quam in fine. Initio quidem in hunc modum. *Incipiunt capitula primi libri abbatis Johannis Gerſen*. Et in fine. *Explicit liber quartus & ultimus abbatis Johannis Gerſen*. Quin etiam ad ſingulos libros nomen Johannis Gerſen abbatis apponitur. Itaque falſiſſimum eſt, quod objicit Vindex, in codice Aronenſi nomen *Gerſen* pro *Gerſon* fuiſſe ſubſtitutum: cum abbatis dignitas Gerſoni cancellario Pariſienſi convenire non poſſit.

Ex his porro confutatur etiam vindiciarum auctor, qui Cajetano fabulæ (ut vocat) Gerſenianæ commentum imputat: cum longe ante eum, Bernardinus Roſſiniolus ſæculo elapſo, Poſſevinus anno 1606. Cardinalis Bellarminus anno 1613. pro Gerſene ſcripſerint ex fide codicis Aronenſis, non Cajetani, qui nondum hac de re quidquam cogitaverat. Quapropter animadverſione digna eſt confidentia illa, qua Vindex ſtatim à limine præfationis ſuæ » tam gloriabundus pronuntiat, neminem unquam in tantâ » litterarum luce, in hac ſcribendi & libere de rebus ſive » obſcuris, ſive dubiis pronuntiandi libertate, quæ poſtre- » mis duobus hiſce ſæculis tam late obtinuit, repertum eſſe » umquam, cui venire in mentem potuerit, libellum hunc » alterius quam Thomæ Kempenſis canonici regularis fe- » tum eſſe verum ac germanum. Certe Roſweidus occaſione collationum S. Bonaventuræ oppoſitam opinionem ante Cajetanum apud Hiſpanos exortam fuiſſe confitetur; idque argumentum à domno Petro Manrique licentiato primum publice proditum in libro Hiſpanico de pœnitentia, qui Mediolani anno 1604. apud Marcum Tullium Malateſtam impreſſus eſt.

Roſvveid. Vind. Kemp. c. 11.

Nunc veniendum eſſet ad alios codices Mſſ. coram illuſtriſſimo Archipræſule à nobis productos, quorum alii inſcriptione, alii antiquitate ſua, Thomæ Kempenſis cauſæ præſcribunt. Verum in his tribus præmiſſis conſiſtere ſatius duxi, ne in longum protraherentur animadverſiones meæ. Et ſane codices illi tres dirimendæ controverſiæ ſufficiunt; moviſſentque clariſſimos viros ad ferendam pro Johanne

Gersene sententiam, nisi illustrissimus Archiepiscopus decretum pro sua æquitate judicasset paulisper differendum, quoad communicato cum reverendis Canonicis regularibus instrumento, spatioque ad exhibendos codices suos concesso, res controversa posset legitime definiri. Verum etsi suspensa est ad tempus arbitrorum sententia, id tamen pro indubitato asserere non dubitarunt, nempe codices qui Johannis Gersenis nomen exhibent, ab omni falsitate esse immunes. Nec est quod se nescientibus & absentibus id factum conquerantur religiosissimi viri. Iidem quippe cognitores, qui ipsis præsentibus eorumdem codicum discussioni coram illustrissimo Senatus Principe factæ interfuerant, ad iteratum eorum examen ab illustrissimo Archiepiscopo delecti sunt. Unde factum est, ut omnes Kempensium inficias omnino perspectas habuerint. Quod si tantorum virorum auctoritati penitus adquiescere noluerint reverendi Patres: codices nostros coram peritis denuo exhibere parati sumus, dum modo illi suos itidem exhibere velint. Quamquam non est cur recusent arbitrorum nostrorum stare judicio: quandoquidem *functi sunt proborum hominum officium* clarissimi viri; nec est, quod *injuriam ullam* cum ipsis expostulent reverendi Patres, ut eruditus Vindex ingenue fatetur.

VII.

His tamen omnibus, quæ ex prædicto peritorum virorum testimonio in Johannis Gersenis causam compendio retuli, aliisque consulto hic prætermissis, opponit auctores omnes coævos & suppares ad nostam usque ætatem, editiones omnes veteres & recentes, Mss. codices complures, aliaque argumenta ex operis stilo ac genio petita: quæ omnia Thomam à Kempis (si Vindici credimus) horum librorum auctorem esse probant.

Æque lectorum otio atque meo abuterer, si ad hæc argumenta centies repetita, totiesque refutata ex ordine iterum respondere vellem. Neque vero hanc provinciam defugerem, si non ea jam strenue perfuncti essent è nostris Cajetanus, Valgravius, Quatremarius, ac Delfavius: ex aliis: (qui unus multorum instar esse debet) Johannes Launauius Doctor Parisiensis. Auctoribus opponimus auctores,

editionibus editiones, vetustis codicibus veteres codices. Et quidem auctoribus pro Thoma contestantibus opponuntur alii, qui libros de Imitatione Christi ante natum Thomam exstitisse probant: opponuntur item exceptiones, quibus Buschium & Anonymum vitæ Kempensis scriptorem aut secunda manu auctos fuisse contendimus, aut falso Autographi Antuerpiani, aliove inani fundamento deceptos: propterea quod exscriptoris ac librarii notam, quæ in fine codicis Antuerpiani exstat, pro vero auctoris argumento usurpaverint. Sic autem habet illa subscriptio: *Finitus & completus anno Domini* MCCCCXLI. *per manus Fratris Thomæ Kemp.* &c. quæ quidem verba auctorem non referunt, sed exscriptorem, uti sincere fatetur Vindex. Et tamen cum hanc subscriptionem legissent auctores nonnulli Thomæ fere æquales; id pro indubitato auctoris indicio facile acceperunt, eademque facilitate Thomæ suo libros de Imitatione tribuerunt. Tametsi alii, etiam Thoma vivente, eos adscripsere S. Bernardo & Gersoni cancellario Parisiensi.

Vind. pag. 26.

Ad veteres editiones quod attinet, antiquiores, quæ Johannis Gersonis nomen habent, in censum Johannis Gersenis propter nominis affinitatem cedunt. Parum ergo auctores, nec magis editiones juvant ad hanc controversiam dirimendam. Itaque eo devenit res, ut summum causæ periculum ex codicibus scriptis pendat. Promittuntur ex utraque parte veteres codices, alii Thomæ, alii Johannis Gersenis nomine insigniti. Hic examine opus est. Nondum producti sunt Kempenses, uno excepto Antuerpiano, quod (ut dixi) notam habet, non auctoris, sed exscriptoris. Exhibiti sunt nostri id est Gersenienses iterum atque iterum examinati à peritissimis viris, à falsi suspicione vindicati demum, & approbati. Superest ut Kempenses proferant suos, ac peritorum virorum censuræ subjiciant: ut, facta utrorumque comparatione, lis tandem ista finiatur. Nihil porro conficient venerabiles viri, nisi exemplaria virorum de Imitatione Christi Antuerpiano antiquiora exhibeant. Nam si codices illi anno 1441. quo scriptus est codex Antuerpianus, posteriores sint, aut absque certa temporis nota; in idem, atque auctores Thomæ patrocinantes, recident incommodum; dicemusque librarios subscriptione

codicis Antuerpiani fuiſſe deceptos. Jactant quidem Kempenſes codicem Mellicenſem unum, Thomæ nomine inſcriptum ab anno 1421. Sed, ni mea me fallit conjectura, non alius eſt ab eo codice Mellicenſi, qui penes nos eſt, eodem anno ſcriptus, at nullum præferens nomen auctoris. Eadem etiam nota deſtituuntur veteres alii codices Germanici, quos habemus, libros de Imitatione Chriſti continentes: qualis eſt Mellicenſis alter anni 1434. tum Weingartenſis anni 1433. Auguſtanus anni 1437. atque Gerardimontenſis omnium antiquiſſimus, ne quid dicam de codice S. Jacobi Leodicenſis ante annum 1417. (ut colligere licet) exarato, cui non ita pridem Thomæ Kempenſis nomen nonnemo temerè præfixit. Ex quo intelligimus, ante annum 1440. nomen iſtius auctoris ignoratum fuiſſe apud pleroſque Germanos: quo tempore Italici codices nomine Johannis Gerſenis paſſim vulgati erant. Si ergo alicubi terrarum exſtet codex annum 1441. à venerabili Thoma, aliove quopiam exaratus, atque prima Thomæ ipſi manu adſcriptus; hunc vel ſero proferant, & agitatæ tot modis controverſiæ ſic tandem finem imponant. Sin minus, Thomam ſuum libelli auctorem agnoſcant, per nos licet: at nobis, aliiſque pro Johanne Gerſene ſentire concedant. Immo vero in unam omnes conſpiremus ſententiam, nempe ut Spiritum-ſanctum iſtius operis auctorem eſſe credamus; ejuſque genium ac ſenſum in proprios quique uſus convertere contendamus. Sic ceſſabunt lites & altercationes, quæ non ſine magno temporis, tantum non caritatis, detrimento jam obtinent à pluribus annis, atque utinam nunc demum intereant.

VIII.

Quod ſi ulterius controverſiam protrahere religioſiſſimi viri volent, Benedictinorum qui eos venerantur & colunt, nomini paullo amplius parcant: nec ita effundantur in convitia, quæ ſacri libelli ac Chriſtiani animi genium nequaquam ſapiunt. Vindiciarum auctorem ut pro ſua eloquentia & eruditione laudo, ita ſane probare non poſſum, cum liberius in homines perquam immerentes invehitur. Præclara eſt quidem moderationis profeſſio, quam edit initio partis ſecundæ. *Si quiſquam*, inquit, *qui pla-*

cere se studeat bonis quamplurimis, & minime multos amet lædere: in iis ego certe nomen profiteor meum. Sed vereor, ne non tam Vindicem hic loquentem audiam, quam Terentium, ex quo hunc locum auctor delibavit. Neque vero id vitio verti velim: sed quod multum aberraverit ab hoc scopo. Non solum enim Delfavium, hominem mortuum, liberius insectatur, cum ait *veritatem, eruditionem, constantiam in dictis, uti & prudentiam ejus multum desiderari*: quæ quidem, aliaque passim in secunda parte ac tertia repetit levissimas sane ob causas, quas facile, si res tanti esset, dilueremus: sed etiam ejusmodi in eum convicia jactat, quæ in omnium nostrum redundant injuriam. Mitto quod Johannis Baptistæ Modenæ *testimonium Parisiis nuper confictum* ait in parte 1. quod Benedictinos *tam contentionum ac litium avidos esse* dicit in tertia parte, *ut quiescere posthac non quiverint, sed adhuc tumultuari, novasque rixas in re ex sese levissima serere voluerint.* Nempe hinc factum est, ut postposita appellatione ante annos septem amice convenerimus reverendos Patres Canonicos regulares, ut hæc altercatio tandem finiretur; & relicta utrique parti pro se opinandi & imprimendi facultate, concordibus animis componeretur: sed nihil impetravimus. Hæc, inquam, uti leviora mitto. At quale est illud, quod habet Vindex in tertia parte? *Ubinam exstat talis historia Vercellensis? Manuscriptis inquit,* scilicet Delfavius, *codicibus continetur. Nempe quia domi facile nascuntur: semper præsto adsunt adversario nostro Mss. codices aliqui, qui quidvis testantur.* Si talem contumeliam nobis imposuisset inimicus aliquis, hanc certe pro Christiana caritate tacitus sustinuissem. Nunc vero tale convicium ab homine religioso, nobisque & religionis & amicitiæ necessitudine conjuncto ingestum dissimulare non possum: atque eo magis, quod nulla injuria provocatus, nullo verbo inclementiori appellatus, id frigide, non uni homini jam mortuo exprobrat, sed uni toti, quanta est, religiosæ societati. Si sic agenda est causa, jam ultro cedimus, verbisque feriri malumus, quam referire. Hæc dixerim, *ne*, quod ait Cyprianus, *jam non verecundiæ, sed diffidentiæ esse incipiat quod tacemus: & dum criminationes*

Terent. in Prol. Eun.

Pag. 118.

Pag. 11.

Pag. 198.

Pag. 204.

Cypr. init. l. contra Demet.

tiones falsas contemnimus refutare, videamur crimen agnoscere. Ea porro ejusmodi sunt, ut *verbo objecta, verbo negare sit*, ut apud Livium Marcius loquitur. Liv. l. 42.

Unum vero ad elogiorum, quibus afficit nos, cumulum adjicit eloquentissimus Vindex, quod non solum Delfavium & Benedictinos attingit, sed etiam eruditos & antiquitatis peritos viros involvit omnes. Ait quippe Pag. 189. 190. *Benedictinos abhinc septuaginta annis, nullis in hac causa sumtibus pepercisse, nullas provincias non adiisse, nullum ex & eruditis & antiquitatis peritis viris, qua prece, qua pecunia ad suas partes non sollicitasse.* Primum peto atque contendo, ut Vindex (quod certe negare non potest) ex omnibus orbis litterarii eruditis viris, vel unum solum, quem pecunia sollicitaverint Benedictini, nomine designet. Quod quidem ipsi haud grave fuerit, si ex his omnibus nullus, quem prece ac pecunia non sollicitaverimus, fuerit prætermissus. Deinde postulo, an re vera litteratorum quisquam accepta pecunia corruptus accesserit ad partes nostras. Iterum urgeo, ut vel unum indicet, & nos perpetrati flagitii reos orbi christiano exponat: per nos licet. Neque vero clarissimos integerrimosque viros, quos illustrissimus Antistes ad codicum Gersenienſium examen delegit, hoc nomine traduci putem. Proferat ergo si quos habet alios. Responsum hac de re justum ac sincerum peto, & exspecto.

At forte Vindicem inflammavit Delfavii censura in venerabilem Thomam, quæ (ut ipsi videtur) iniquior est. Demus hoc interim. Ideone non modo in Delfavium mortuum, sed etiam in Benedictinos omnes excandescendum erat? An eruditi omnes in jus vocandi? Sic vindicias homini christiano ac religioso agere licet? Miseranda plane Delfavii sors & conditio; cui non satis sit undis obrutum esse, nisi etiam ab his, quos amicissimis & honorificentissimis verbis vivens prosecutus fuerat, post mortem, sane acerbissimam & commiseratione dignam, tam indigne tractaretur. Homo erat Delfavius alicujus inter litteratos nominis, non tam projectæ (ut sentit Vindex) eruditionis ac diligentiæ: qui acri non minus ingenio, quam memoria præditus, in bonis litteris apprime versatus, dum

ad ecclesiæ utilitatem studia conferret sua, emendandis S. Augustini operibus repente immoritur. Hoccine bene merenti ob impensam in Augustinum operam ab Augustiniano repensum est?

I X.

Sed quid tandem in venerabilem Thomam peccavit Delfavius? Nempe quod *pientissimi ac religiosissimi viri memoriam, bonorum omnium quotquot hactenus trium pene retro sæculorum ævo exstiterunt, laudibus celebratam, ipse primus & unus contumeliis ac probris oneràrit.* Factum male, si res ita habet. Sed quæ tandem Delfavii in Thomam » contumeliæ? quæ probra? Nempe quod scripserit » Thomam primis probationis suæ annis vitæ spiritualis ita » rudem fuisse, ut nisi post exactum toto sexennio ob ani- » mi levitatem aut tarditatem tirocinium, nuncupandis » votis idoneus non fuerit; hominem scribendi legendique » dumtaxat peritum, librarium & libellionem ita præcla- » rum, ut myriades erratorum intexerit in suis operibus, » quæ nemo grammaticus admiserit; non in recta tantum » scribendi ratione aberrantem, sed haud plane capientem » quid scriberet. Denique anno ætatis 30. ut potuerit per » ætatem, certe non potuisse per usum, non per erudi- » tionem, non per ingenium, scilicet libros de Imitatione » meditari ac componere.

Pag. 177.

Primo hanc Thomæ descriptionem Vindex ex variis Delfavii locis undique corrasis concinnat, ut majorem Delfavio conflet invidiam, quod nescio an probaturi sint cordati viri. Deinde Delfavius Thomam, non qualis absolute, sed qualis per tirocinium fuerit, describere aggreditur eo in loco, ubi Thomam præclarissimo libello, qui totius mysticæ Theologiæ cumulatissimam continet summam, condendo imparem fuisse anno ætatis ipsius trigesimo contendit. Videamus quid de se tum, cum sanctæ Agnetis monasterium petiit, ipse Thomas scribat: *Ibi,* id est in schola Daventriensi, *didici scribere, & sacram scripturam legere, & quæ ad mores spectant, devotosque tractatus audire.... & quidquid scribendo lucrari poteram, in sumtus communes tradidi.* Quid vero de eo Delfavius? *Scholaris Daventriensis, qui scribere ac legere utcumque no-*

Delf. p. 18. & seq.

Thomam in vita Arnoldi. c. 14.

Delf. p. 59.

verat. Hæc si probra, si contumeliæ sunt in pientissimum Thomam; in eamdemmet culpam incidit etiam Vindex, qui eum *sæculi sui barbarie & patria peregrinitate infuscatum fuisse* ultro asserit. Ad summum, quidni librarius dici possit, is qui è Daventriensi schola, ubi *didicit scribere & sacram scripturam legere*, ad canonicos montis sanctæ Agnetis profectus, scribebat *libros non solum pro domo, sed etiam pro pretio?* ut tradit chronici ejusdem loci continuator. Scribebat autem eo modo, ut si quis libros ab illo exaratos cum recta scribendi ratione comparet, eum multa in his errata commisisse continuo fateatur. Hæc tamen in sæculi ejus barbariem, qua testante Vindice *infuscatus* erat, refundere malim, quam in optimi viri ingenium, quod ipsi haud vulgare fuisse ultro assentior. Porro si quid de venerabili Thoma durius subrepsit Delfavio, non dubito, quin si hactenus (ô utinam) superesset, id pro sua in Thomam ac reverendos Patres caritate emendaturus fuisset, ut quivis intelligere potest ex his ipsius verbis, quæ Thomæ descriptionem consequuntur. *Hæc à me jactata non sunt, ut ullam religiosissimo Kempensi labem inuram: sed ut ostendam eos longe à verisimili aberrare, qui eum tam levi ætate,* id est annorum admodum triginta, *tantæ lucubrationi animum adjecisse putarunt.*

Vind. p. 43.

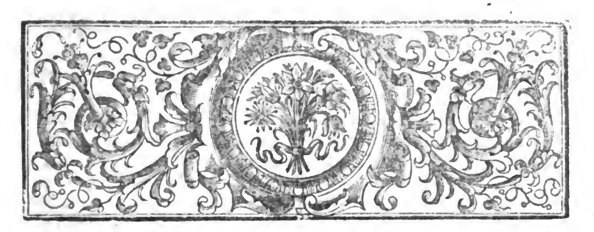
Delf. p. 71.

X.

Ad extremum quod ait Delfavius, Thomam *nonnulla quidem reliquo suæ vitæ tempore composuisse opuscula: sed quæ si cum illo priori comparentur, frigida, jejuna, atque exsanguia videri possint;* nescio an improbaturi sint æqui rerum æstimatores. Certe multum ego discriminis inter libros de Imitatione & genuina Thomæ opuscula deprehendo. Hæc sunt, *chronicon monasterii sanctæ Agnetis, sermones ad novitios in tres partes distincti, tractatus de fideli dispensatore, alius de tribus tabernaculis, vita quorumdam Piorum*, & si qui alii libelli: in quibus modum scribendi plane diversum à libris de Imitatione Christi observare licet. Denique de superioribus opusculis chronici Agnetiani continuator, qui in anno 1477. desinit, intelligendus mihi videtur, ubi de Thoma scribit: *composuit varios tractatulos ad ædificationem juvenum in plano*

& simplici stilo, sed prægrandes in sententia & operis efficacia. Hæc, inquam, de præmissis Thomæ opusculis, quæ tironibus conveniunt, interpretanda mihi videntur, non de aureo libello hactenus controverso, qui non solum elementa vitæ spiritualis *ad ædificationem juvenum* continet, sed absolutissimum totius perfectionis christianæ breviarium. Accedit, quod hunc librum Thomas scripsisset adolescens, alios jam grandævus: id est, à summo vitæ spiritualis fastigio inchoasset, ut desineret in rudem ejus delineationem quod nemo facile sibi persuadeat. Concedamus itaque venerabilem Thomam composuisse *varios tractatulos*, non ad informationem perfectorum, sed *ad ædificationem juvenum*, testante prædicto anonymo ejusdem loci Canonico regulari: qui annos XXXVIII. cum Thoma ibidem conversatus, Buschio, anonymo vitæ Kempensis scriptori, aliisque auctoritate antecellit.





LIVRE SECOND.

LETTRES ET ECRITS
SUR LA QUESTION
DES AZYMES.

D. JOANNES BONA
AD D. JO. MABILL.

Gratulatur D. Bernardi Editionem ab eo susceptam.

ADMODUM R. P.



CUM summa exultatione litteras tuas accepi, quibus aditum mihi ad tuam benevolentiam diu expetitam benignissime reserasti. Cum enim percepissem à R. P. Flambart * te novam Bernardi editionem moliri, jamque experientia didicissem ea omnia quæ à Monachis vestræ Congregationis hactenus prodierunt, exactis- I.

* Proc. Gener. Congr. S. Mauri in Curia Romana.

ſima & omnibus numeris abſoluta eſſe, perſuaſiſſimum mihi erat acceptiſſimam fore omnibus, quibus pietas & ſacra traditio cordi eſt. Quare tibi hoc nomine Ordinique monaſtico ac univerſæ Reipublicæ litterariæ gratulari optabam. At dum variis diſtractus occupationibus hoc officium in longum protraho, me interim prorſus immerentem non ſolum humaniſſimis litteris prævenisti, ſed ipſis etiam Bernardi Operibus honoraſti, quo munere nullum mihi gratius largiri potuiſti, aut quod impenſius deſiderarem. Puduit me olim nullam exſtare mellifluí doctoris editionem, quæ non eſſet confuſa & ſpuriis fœtibus tanto patre indignis referta; nec ſatis expendens quid valerent humeri, quid ferre recuſarent, poſt editum tractatum de divina Pſalmodia, quamdiu licuit otio monaſtico perfrui, omne ſtudium Bernardo impendi; ſed poſtea vocatus ad Urbem aliiſque curis implicitus hanc cogitationem penitus abjeci. Quæ autem ipſe conceperam, multo perfectius & cumulatius à te præſtita ſunt. Nec alius profecto poterat aut cum Mſſ. codicibus conferre aut tot exemplaria excutere, quæ in Galliæ veſtræ Bibliothecis deliteſcunt. Noſtri enim Ciſtercienſes ad quos propius ſpectat Bernardus, in rebus ſuis illuſtrandis, quod pace ipſorum dictum ſit, ſegniores ſunt. Ex Præfatione quam primo Tomo præfixiſti & ex notis quas ſparſim addidiſti, evidenter agnoſcitur multiplex eruditio tua, acerrimum judicium, ſtyli puritas & perſpicuitas. Quod vero mei nominis ſæpius mentionem feceris & quod opuſculum de ratione cantus cum mea præfatiuncula edideris, gratias maximas ago, Deum rogans ut tibi annos augeat ad alios labores pro ipſius Eccleſia ſubeundos. Heſterna die cum ad SS. Dominum noſtrum de more alloquerer, ſermo incidit de Merlone Horſtio, quo olim Coloniæ familiariter uſus eſt, & cum inter ceteras illius lucubrationes Bernardum recenſuiſſet; ait nec ipſi quidem Horſtio placuiſſe, qui niſi morte præreptus fuiſſet, iterum edere parabat ſecundis curis magis expolitum. Hac data occaſione id à te diligentiſſime & eruditiſſime præſtitum enarravi, quod optimo Pontifici, ut eſt ſacræ eruditionis amantiſſimus, gratiſſimum fuit, &c. Romæ die 6. Decemb. 1666.

D. JO. MABILL.

AD CARD. BONA.

Illum ad Cardinalitiam dignitatem evectum esse lætatur.

EMIN. DOMINE,

PARABAM litteras Reverentiæ vestræ, quum ad nos pervenit fama Eminentiæ tuæ. Parabam, inquam, litteras, quibus & redeuntis anni fortunata tibi apprecarer auspicia, & sæculum nostrum secundum jussu Reverendi P. N. Superioris Generalis tibi à me ultro directum commendarem. Verum optatissimo rumore accepto, stilus noster alio vertendus fuit, & labentis anni publicis acclamationibus accommodandus. Ergo in Cardinalium relatus es numerum voce fere suprema Clementis IX. Pontificis vere Maximi. Quid vel sollemnius illi ad commendationem tui, vel tibi illustrius ad gloriam? Nimirum hoc judicium de te reliquit prudentissimus ille Paterfamilias, te unum esse cui plus crederet, quem ad Purpuratorum dignitatem inter supremos primum promovit. Hoc judicium ipsi etiam purpuræ anteponendum existimo. Ego sane audito hocce nuncio non aliter affectus sum, quàm si unus è nostris assumtus fuisset. Sed quid dico ex nostris, cum te nostrum esse & toties professus sis & futurum esse confidam? Hinc & gratias egi Deo quam maximas potui ob collatum tibi honorem, & multos annos tibi optavi in Ecclesiæ suæ decus & utilitatem. Parce quæso, Emin. Card. si Eminentiæ tuæ nomina adhuc semel seposui ut tecum familiarius agerem, timdius fateor in posterum acturus. Vale & benedictionem tuam mihi largiri dignare. Lutetiæ Parif. xv. Kal. Janu. II.

CARDIN. BONA
AD D. JO. MABILL.

Gratias agit de gratulatione, doletque se dignitate esse auctum suæ tranquillitatis dispendio.

R. P.

III. LÆTUM accidisse tibi Cardinalatus mei nuntium, satis mihi superque suaderet, tacente etiam elegantissima epistola, amor & perspecta humanitas in me tua. Quamquam hac ipsa de causa debueras commiserari potius, quam gratulari sortem meam, si non tam ad dignitatem, qua evectus, quam ad vitæ tranquillitatem, qua privatus sum respicere voluisses. Probe intelligis, vir præstantissime, quantum mihi oneris Romana purpura imponat, hoc præsertim tempore, quo res Christiana omni ex parte periclitatur. Itaque vehementer à te peto, ut eadem humanitate, qua mihi id ornamentum gratulatus fuisti, auxilium à Deo impetres ad officii mei partes strenue implendas. Præclare interim mecum actum putabo, si nova hæc dignitas aliquam mihi facultatem tribuerit, de te & de tua Congregatione benemerendi. Sæculum Benedictinum impatienter exspecto, & libentissime legam. Vale, & amare me pergas, paratum me rebus tuis semper habiturus. Romæ die 12. Maii 1670.

D. JO. MABILL.

AD CARD. BONA.

Illius judicio suam de Azymis sententiam subjicit.

EMIN. DOMINE,

NON putassem fore aliquando ut contrarius exsisterem Eminentiæ tuæ. At præter opinionem accidit, ut offenderem in tuum judicium, cui me meaque omnia subjecta semper esse volueram. De Azymis loquor, de quibus in eximio Opere tuo aliter sentis quam ego scripseram, antequam ea de re sententiam tuam rescirem. Verum quodcumque super hoc argumento scripsi, illud censuræ tuæ lubens subjicio, idque à benignitate quæ in te est maxima spero, ut, si minus Tibi placeat quod dixi, approbetur saltem veritatis amor, quo dixi. In hoc siquidem studio scio me convenire cum Eminentia tua, cui nudæ veritatis inquisitio non minus cordi est, quam purioris disciplinæ caritas. Misi folia de hac nostra quæstione à me edita D. Antonio Durbano, ut ea offerat Tibi, Eminentissime Domine, referatque mihi quod de illis sentias, si modo sententiam tuam ei exponere dignaberis, id quod opto quam maxime atque obnixe expostulo. Quod superest de studiis nostris, sub novi annni initium absolvam duos tomos Sæculi nostri tertii, duorum annorum fructum, quos si nomine suo R. P. N. Sup. Generalis offeret Eminentiæ Tuæ, ego affectu quo possum devoveo. III. Idus Decembris anno MDCLXXI. IV.

CARDIN. BONA

AD D. JO. MABILLONIUM.

Indicat quid ſibi reprehendendum videatur in Mabillonianis de Azymo argumentis.

R. P.

V. QUOD à mea opinione de Azymo diſſenſeris, nihil amicitiæ noſtræ detractum eſt, ambo enim veritatem quærimus, & ego forſitan erravi, non ipſam veritatem, ſed ejus larvam amplexus. Homo ſum, humani à me nihil alienum puto. Atque utinam Præfationem tuam vidiſſem, antequam tractatus meus ederetur, multum ſane ex tua multiplici & recondita eruditione profeciſſem. Quæ mea mens ſit jam dignoſcere potuiſti & monitione, quam Libro jam evulgato addidi, ubi dixi gratiſſimum mihi fore, ſi quis prolatis ex antiquitate teſtibus amice oſtenderit me erraſſe. Profers autem plures in tua obſervatione nona, de quibus quid ſentiam, non contradicendi ſtudio, ſed ut petitioni tuæ morem geram, breviter indicabo.

N°. 65. A facto Chriſti argumentum deſumis, ſed nimis probat: nam ſi ideo azymis utendum eſt, quia Chriſtus in Azymis Euchariſtiam inſtituit, quomodo Eccleſia uſum fermentati Orientalibus permittit?

N°. 66. Ex teſtimoniis Iſidori nihil certe concluditur. Ejus Epiſtolæ ad Redemptum nullam rationem habui, quia ſuppoſititia eſt, ut tu recte mones, & alii dudum obſervarunt. Jac. Vitriacus recentior eſt. Auctoritate Concilii Toletani, qua ego utor ad probandum fermentatum, tu pro Azymo uteris, ac ſi panis nitidi nomen ſoli Azymo conveniat: ſed pace tua id non perſuades; nec mihi nunc tantum eſt otii, ut in hac diutius immorari poſſim.

N°. 67. Teſtimonium Hildelfonſi magni ponderis eſſet, ſi exſtaret. Scrutabor codices Vaticanos, ex quibus aſſeris Holſtenium illud accepiſſe.

Ratio pro Azymis ex Beda & Paschasio conjectura est, sed Rabani Mauri testimonium Azymi usum tempore Photii viguisse evincere videtur : sed si exactius examinetur, non erit forsitan tanti momenti, etiamsi Codices MSS. omnem tollant interpolationis suspicionem. Nam 1. testis singularis est. 2. Nimis probat cum ait exemplo Christi oportere panem infermentatum esse. 3. Expendendæ sunt rationes quibus hoc probat. 4. Non asserit tunc Azymum fuisse in usu : aliud enim est dicere quod oporteat aliquid facere, aliud, quod fiat : & fortassis hæc fuit particularis ejus opinio. N°. 41.

Ex oblatis ferro characterato impressis non videtur concludi quod sine fermento fuerint : nam Orientales panem suum fermentatum figuris & characteribus imprimunt. Pistores autem nos docebunt, an etiam panis cum fermento sic confici possit. N°. 69.

Quod S. Thomas & alii de Ebionitis asserunt, ego quoque notavi. Leonem IX. ego sic interpretabar, ut non de ritu, sed de dogmate loqueretur : declamat enim adversus hæreticos, & agit de fide Petri quæ nunquam deficiet, Græcosque perstringit, qui dicebant Azymum non esse verum panem, & Christum consecrasse in fermentato facta ultima cœna ante diem Azymorum. Non igitur ritum qui mutationem admittit, sed dogmata videtur mihi impugnare S. Leo. Humbertus autem & Rupertus Abbas putant perpetuam fuisse consuetudinem, quæ tunc Romæ in usu erat. Tu vero nosti quam fidem mereantur, qui asserunt aliquam consuetudinem per annos mille & amplius viguisse, nullo teste adhibito qui sæculis præcedentibus vixerit, ita ut soli eorum verbo standum sit. Certe Juris periti hujusmodi testimonia prorsus rejiciunt. N°. 70.

Certum est quod panis consecrandus offerebatur à populo, ut ego ostendo, & probabilius existimo fuisse communem & usitatum. Si quid usui Sacerdotis & communicantium supererat, id pauperibus tribui solebat : sed prima intentio offerentium sacrificium respiciebat. N°. 71.

Hoc utique indagandum est, an Latini & Græci initio convenerint, quinam primum mutaverint, quo tempore, qua occasione. N°. 72.

Nº. 73. Verba Epiphanii ego aliter intellexi : & ni fallor ipſemet Epiphanius ſeipſum explicat hær. 46. à te citata dicens Tatianum myſteria quædam inſtituiſſe ad Eccleſiæ ſanctæ imitationem, ſed ad ea nihil præter aquam adhibuiſſe ; ubi vides Eccleſiæ imitationem non rem oblatam reſpicere ; ſed ipſam oblationem.

Nº. 74. Argumentum ex verbis Ambroſii & ex Photii ſilentio non omnino diſſolvis, ut ipſe fateris ; ſed dilui ais certis veterum auctorum teſtimoniis à te prolatis. De illis tamen quid ſentiam, jam dixi : & dato etiam quod aliquid concludant, teſtes ſingulares ſunt ſuorum temporum, non ſæculorum quæ præceſſerunt. Quod ſi libet recentiorum teſtimonio pro rebus antiquis uti, ſicut tu pro Azymis Jacobum Vitriacum, ita ego pro fermentato Simeonem Theſſalonicenſem afferam, qui libro de Templo & Miſſa apud Goar. in Euchologio pag. 214. ait, *Sanctus Gregorius auctor ille Dialogorum non modo cum fermentato pane ſacrificium offerri teſtatur, verum & in veneratione magna ſacras habet ædes.* Scio quid huic opponi poſſit, ac propterea ejus teſtimonio uſus non ſum. Eum tamen laudat Goar. loco citato. Tandem opto ſcire quid ſentias de Melchiadis, Siricii & Innocentii Romanorum Pontificum fermento, quorum decreta attuli & examinavi, paratis ſemper de mea ſententia decedere, ſi quid certius à te & ab aliis eruditis prolatum fuerit. Hæc à me feſtinanter dictata inter graves & continuas horum dierum occupationes quæſo ut benigne excuſes, & ubi erravi doceas me, nihil enim mihi gratius contingere poteſt, quam ab amicis corripi & moneri. Sæculum tertium Benedictinum avide expecto, Deumque oro ut qui hoc digniſſimum opus per te cœpit ipſe perficiat. Romæ die 4. Januarii 1672.

D. JO. MABILLON
AD CARDIN. BONA.

Mittit nonnullas suæ de Azymis sententiæ explicationes.

EMINENT. DOMINE,

COGIT me tenere silentium Eminentiæ tuæ demissio summa, dum verba mihi præripis tibique sumis, quibus ipse uti debueram. Justum quippe est, ut postulem me moneri & corripi abs Te, atque errata quæ sane multa sunt agnoscam mea. Cum vero id tute occupes, quid mihi reliquum est, nisi ut repetam ea verba à te usurpata, aut certe in mei gratiam dicta in me recipiam? Habeo itaque duplicem gratiam, & quod sic me doceat modestiam Eminentia tua, & quod dignatus sis legere & expendere nugas meas. Responsiones tuas ad argumenta quæ pro Azymo adduco, graves quidem sunt, & quales ferre potest causa quam propugnas. Neque decet ut aliquid reponam, ne abutar otio & benignitate tua. Verum quia exigis à me ut rescribam, mitto D. Antonio Durbano quasdam explicationes sententiæ meæ, quas Tibi, dum per otium licebit, ipse referet. Qua in re me non juvenili fervori, sed Eminentiæ tuæ paruisse quæso ut existimes. Hodie primum vidi exemplum recensionis Operis tui, quod animum meum rapit ac instruit. Minus dico ne minus sincerus videar. Perge informare Ecclesiam, cujus ornamento & gloriæ in multos annos vivas ex animo precor. 11. Kal. Febr. 1672. VI.

Explicationes quædam Sententiæ Mabillonii.

Num. 65. NON intendo probare necessitatem consecrandi in Azymo ex facto Christi Domini: sed argumentum deduco ex silentio SS. Patrum, qui nusquam relicti Azymi faciunt mentionem, tametsi ultimam Cœnam in Azymis celebratam esse consentiant.

Num. 66. Cum tantopere Sirmondus urgeat Photii silentium, æquum est etiam ut rationem habeat silentii Isidori, Bedæ & aliorum, qui diserte explicando hostiæ compositionem, fermenti nusquam meminere. Immo Alcuinus in epistola 69. cujus testimonium reposui in editione mea, fermentum quodcumque à pane sacro excludit. Jacobus à Vitriaco legitimus auctor est ad probandas res sæculi XIII. in quo vixit, nec ejus auctoritatem alio animo refero, quam ut probem Mozarabes, quorum secta eo tempore adhuc vigebat, in Azymo Eucharistiam celebrasse. Ulterius vero contendo id ipsos accepisse à majoribus suis. Siquidem ad duellum usque pro patriis ritibus adversus Romanos pugnaverint: nec proinde verisimile est eos à fermento ad Azymum, ut se Romanis accommodarent, defecisse. Auctoritas Concilii Toletani mihi semper visa est magni momenti in causa Azymi, non solum quod nitidum panem eucharisticum, sed quod tenuem, non densum, & tamen integrum; studio præparatum, non usitatum esse velit.

Num. 68. Paschasius Radbertus sententiam suam satis declarat vocabulo conspersionis quo epistola B. Pauli ad Corinthios fermentum expurgandum monet, ut Fideles possint fieri nova conspersio. HRabani testimonium nullatenus mihi detorqueri posse videtur aut ad privatum morem alicujus regionis, aut ad propriam auctoris sententiam. Etsi enim fortasse nimis probet, tamen admittendus est, ut legitimus testis rei suo tempore usitatæ. Sic Auctores quinti ac septimi sæculi & sequiores non recte eruditorum judicio tonsuram clericalem adstruunt exemplo B. Petri. Et tamen idonei testes sunt vulgatæ suo tempore tonsuræ.

Inter panem characteratum Latinorum & Græcorum illud discriminis est, quod Latini secus quam Græci panem sacrum ab antiquo coquunt intra ferrum characteratum: nec ex solida massa ut Græci, sed ex simila diluta in aqua frigida conficiunt. Quo in genere fermentum numquam adhiberi testes sunt Pistores. Num. 69.

Leonis & Humberti testimonia pro Azymorum præscriptione adversus Græcos, tametsi non parum valida, cum auctores isti non tam distarent à Phothii ævo, à quo fermenti facta mutatio dicitur; non eo tamen retuli ut præscriptionem ipsam probarem, sed ut responderem Sirmundo, quem dixisse mirabar, nusquam hoc præscriptionis argumentum venisse in mentem Humberti & Leonis. Num. 70.

Si Epiphanius Azymi usum inter errores computasset, eum refutasset alicubi ut in aliis solet. Contra vero usum Azymi in ultima Cœna agnoscit. Num. 73.

Argumentum ex verbis Ambrosii nullatenus me movet. Objectio est ab experimento sensuum petita, quæ æque valet in Azymo ac in fermentato. Photii silentium contra Azymum morale argumentum est, quod proinde morali responso dissolvi potest. Atqui ego ni fallor, silentii ejus satis congruas attuli rationes. Num. 74.

Si fuisset animus uti recentiorum auctorum testimoniis, non omisissem auctoritates Anselmi, Ruperti & aliorum pro perpetuo usu Azymorum in Ecclesia Latina. Atqui Jacobum à Vitriaco, ut jám dixi, hac tantum ratione profero, ut probem Mozarabes suo tempore Azymis usos fuisse. De Melchiadis, Siricii & Innocentii fermento multa præclare dicuntur in libro primo de rebus Liturgicis. Nec dum tamen plane adducor fermentum apud eos in stricto significatu usurpari. Memini me legisse apud Arcudium ζύμη vocabulum pro Azymo.

D. JOAN. MABILLON.

AD CARD. BONA.

Quæstionem de Azymis retractaturum se ait, postulatque, ut si quæ hac de re Cardinalis habeat, submittere non gravetur.

EMINENT. DOMINE,

VIII. QUOD mihi favorem operamque tuam polliceri dignaris, rem facis moribus tuis ac spei meæ convenientem. Quod vero id citra ullum meritum facis meum, gratias Eminentiæ tuæ habeo quam maximas. Indicem opusculorum quæ petebam ex Bibliotheca Serenissimæ Reginæ Succiæ, jam dudum transmisi nostro Antonio Durbano, cui etiam nonnulla scripseram de libris à me repertis in Belgio, ut tecum ea de re communicaret. Jam animo destinaveram id quod mihi persuadet Eminentia tua, nempe ut in Præfatione Sæculi quarti statum controversiæ Eucharistiæ, quæ in illud tempus incurrit, breviter exponam, facienda mentione opusculorum & novarum observationum, quæ mihi quasi aliud agenti occurrerunt. Specimen totius Præfationis faciam quam primum, transmittamque ad nostrum Antonium, ut quidquid illud erit, judicio tuo discutias, & si quid ejusmodi in adversariis habeas, mecum communicare velis. Interim moneo fore ut argumentum de Azymo, nisi mentem mutare contingat, in ipsa Præfatione retractari cogar, id suadentibus amicis & occasione favente. Si quid ea de re submittere aut suggerere dignabitur Eminentia tua, reipublicæ litterariæ ex te offeram, plurimam ex hoc habiturus gratiam & auctoritatem. Christo Domino te salutemque tuam obnixe commendo. Lutetiæ Parisiorum VI. Kal. Febr. 1673.

CARDIN.

CARDIN. BONA
AD D. JOAN. MABILLON,

Aperit qua ratione in de Azymis disquisitione procedendum esse existimet.

A. R. P.

CUM animadverterem displicuisse nonnullis, quæ de Azymo & Fermentato scripseram lib. 1. Rerum Liturgicarum cap. 23. decreveram hoc argumentum accuratius pertractare, meamque sententiam clarius & distinctius explicare: sed novis quotidie supervenientibus negotiis, quæ nec differre, nec prætermittere possum, à proposito recedere compellor, ac tibi, qui de hac re in Præfatione tertii Sæculi Benedictini copiose & erudite scripsisti, & sicut ex litteris tuis didici, de eadem re in prolegomenis quarti iterum acturus es, hanc spartam exornandam relinquere. Tua enim multiplici eruditione efficies, ut è ruderibus antiquitatis veritas emergat & elucescat, meque tibi arctius adstringes, si errores meos benigne correxeris. Hoc nimirum semper optavi scire, & cognoscere veritatem; nec umquam erubescam, si quid forte ab ea alienum incaute scribenti exciderit, expungere, & emendare. Ut tuæ autem petitioni morem geram, breviter indicabo, qua methodo putabam in hac Disquisitione procedendum esse. IX.

Et primo quidem mens erat certa ab incertis, & dogmata fidei à ritibus Ecclesiæ secernere. Certum enim est Christum Redemptorem in ultima Cœna panem azymum comedisse, & in eo Eucharistiam instituisse: idque stabiliendum adversus Græcos schismaticos, & aliquot etiam Latinos. Verum ex hoc facto Christi non licet inferre, quod in solis Azymis conficere oporteat. Nam si hoc necessarium foret, numquam Ecclesia usum fermentati permisisset. Certum est item tam Azymum, quam fer-

mentatum vere panem esse, & in utroque validam esse consecrationem. Certum denique est convenientius esse Christi exemplum sequi, & in Azymis conficere. An vero Latina Ecclesia aliquando fermentato usa sit, res facti est ad historiam & ad ritum pertinens, qui mutationi & novitati subjectus est; non ad Fidem, quæ inconcussa, & immutabilis semper manet. Id vero tanquam indubitatum probari debet adversus quosdam, qui rem natura sua indifferentem in Fidei dogma convertunt. Optime Algerus lib. 2. de Sacramento corporis & sanguinis Domini cap. 10. » Utrum ex Azymo an ex fer-» mentato pane corpus Christi confici debeat; inter Latinos » & Græcos magna concertatio est, cum tamen non sit » contra Fidem Christianam seu Azymum, seu fermenta-» tum sacrificetur: tum quia utrumque panis est, tum » etiam quia quamvis Christus de Azymo pane corpus » suum fecerit, forsitan non quia res quæ fiebat, hoc exi-» gebat, sed quia Cœna, in qua hoc factum est, panem » alium non exhibebat: panem tamen fermentatum non » prohibuit.

Hoc posito velut fundamento, indagandum est, quo pane in sacrificio usi sint Apostoli, & eorum successores per aliquot sæcula; Azymone, an fermentato, an utroque indiscriminatim: & ego sane utroque indifferenter usos, sive fermentato, qui communior, magisque obvius erat; sive Azymo, qui nitidiore farina facile parari, & sub cinere, vel in parvis clibanis statim coqui poterat, non improbabiliter opinatus sum. Etenim sæviente persecutione, quando in carceribus, in privatis domibus & in cryptis aut in speluncis terræ clam celebrabant, eo pane uti oportebat, qui tunc fortuito occurrebat. Pro usu fermentati multa ego congessi, numquam tamen, ut monui post præfationem, usum Azymi negavi. Dixi enim Apostolos panem consecrasse, qualem in domibus Fidelium reperiebant, sive Azymum, sive fermentatum. Tu vero pro Azymis multa profers in tua Præfatione, de quibus quid sentiam, non contradicendi, sed inveniendæ veritatis studio breviter indicabo.

Num. 65. A facto Christi argumentaris, sed hæc ratio nimis probat, ut supra dixi.

Num. 66. testem producis Isidorum, qui agens de compositione panis Eucharistici, non meminit fermenti. Porro Isidorus illam sententiam transcripsit ex epistola 63. Cypriani ad Cæcilium. Sed nihil certi ex ea concluditur. Nam non excludit fermentum, & fortasse intelligitur illa voce *copulatum*, cum ait corpus Domini esse non posse similam solam aut aquam solam; *nisi utrumque adunatum fuerit & copulatum, & panis unius compage solidatum.* Quod autem copulat, adunat, & solidat, fermentum est. Epistola vero Isidori ad Redemptum procul dubio supposititia est, ut ipse agnoscis. Auctoritatem Concilii Toletani tu pro Azymo affers, quâ ego pro fermentato usus sum. Quis vero mentem illorum Patrum melius perceperit, non est meum judicare.

Num. 67. Testimonium profers Hildefonsi Toletani ex relatione V. C. Emerici Bigotii. Sed quid de eo sentiendum sit, ipse cum legeris, pronunciabis. Integrum enim tractatum ad te mitto ex codice Vaticano, quem laudabat Holstenius, accurate conscriptum.

Num. 68. Bedæ & Paschasii testimonia usum universalem Azymorum non probant: neque etiam Rabanus Maurus id evincit. Ex eo tamen constat, si non ubique, saltem in aliquibus ecclesiis occidentalibus, Azymorum usum viguisse tempore Photii. Clare enim loquitur, & suspicio interpolationis tollitur, quandoquidem asseris antiquissimos codices MSS. cum editis consentire. Nimis tamen probat, cum ait oportere panem infermentatum esse.

Num. 69. Ex oblatis ferro characterato impressis infers, quod sine fermento fuerint. Et hoc etiam magni momenti est ad probandum quod sæculo nono Azymi panes in usu essent in Occidente. An vero hic mos ubique viguerit, non liquet.

Num. 70. Leonem IX. testem adhibes perpetuum in Ecclesia Romana Azymorum usum astruentem. At ego sanctissimum Pontificem sic interpretabar, ut non de ritu, sed de dogmate intelligendus sit. Declamat enim adversus hæreticos, & agit de Fide Petri quæ nunquam deficiet: tum Græcos perstringit, qui dicebant Azymum

non esse verum panem, & Christum consecrasse in fermentato, facta ultima Cœna ante diem Azymorum. Non igitur ad ritum qui mutationem admittit, sed ad Fidei dogmata spectare mihi videntur verba S. Leonis, si serio perpendantur. Humbertus autem, Rupertus abbas, & alii testes sunt suorum temporum: nec est improbabile, quod perpetuam fuisse crediderint eam consuetudinem, quæ ipsis viventibus in usu erat. Tu vero nosti quæ fides illis præstanda sit, qui à Christo ad sua tempora morem aliquem viguisse testantur, nullo teste adhibito, qui sæculis præcedentibus vixerit. Certe Jurisperiti hujusmodi testimonia prorsus rejiciunt.

Num. 71. Primum Sirmondi argumentum pro fermento diluis ex vetusto Fidelium more, qui panem offerebant, panem utique consecrandum pro communione Sacerdotis & Fidelium. Quamvis enim si quid supererat, pauperibus distribui soleret; prima tamen intentio offerentium sacrificium respiciebat. Hunc vero panem fuisse communem & usitatum, ac de more fermentatum, qualis in domibus reperiebatur, ego post Sirmondum asserui, testem advocans Ambrosium, qui de pane consecrando loquens vocat eum *usitatum*. Addo nunc Justinum Martyrem, qui prope finem secundæ Apologiæ de Sacrificio Missæ sermonem habens. *Non enim*, ait, *ita sumimus ut communem panem, & communem potum*: sive ut alius interpres vertit; *ut vulgarem panem & vulgare poculum*. Similiter Irenæus lib. 4. cap. 34. *Jam*, inquit, *non communis panis est, sed Eucharistia*. Panis autem usitati, communis & vulgaris nomine intelligi fermentatum certum mihi videtur. Scio quidem utrumque panem Romanis & aliis gentibus in usu fuisse. Nam Cornelius Celsus lib. 2. cap. 24. inter ea quæ stomacho idonea sunt, recenset panem sine fermento & capite 25. panem fermentatum stomacho nocere ait: utriusque etiam meminit cap 28. Nihilominus communem, atque, ut ita dicam, quotidianum fermentatum fuisse manifestum est. Hunc si quidem præ cæteris laudat Plinius lib. 22. cap. ult. Et Gallenus de pane agens lib. 1. de alimentorum facult. cap. 2. eum qui fermentato caret, nemini esse accommodum docet. Idem pro certo ponit Ambrosius serm. 21.

explicans parabolam fermenti. Si ergo panem communem offerebant Fideles, & hic fermentatus erat ; hinc non leve argumentum desumitur ad probandum fermenti usum in sacrificio.

Num. 72. Non constare dicis, utrum Latini, aut Græci variaverint panis materiam. Hoc utique verissimum est, & inde caligo oritur, qua obvolvimur, nescientes utrum initio omnes Ecclesiæ unius moris fuerint, an utroque pane indifferenter, an solo azymo vel fermentato determinate uterentur ; & quis primum veterem usum mutaverit, quo tempore, qua occasione : quando mordicus cœperint Græci fermentato, Latini azymo adhærere : an diversarum Ecclesiarum diversi mores fuerint ; sicut olim erant in celebratione Paschatis : cur per annos mille inter Græcos & Latinos, nulla de hac panis diversitate mota sit controversia : cur Photius Græcanici schismatis parens, qui multo minora & etiam falsa Latinis objecit, de hac re siluerit, quæ postea tanta contentione inter partes agitata est : cur inter Orientales soli Armenii & Maronitæ azymo utantur, quando & qua occasione eo uti cœperint. Hæc omnia dubia discutienda diligentissime forent & dissolvenda. Veteres Scholastici ab hujus quæstionis difficultate se facile expediunt, asserentes utramque Ecclesiam Græcam & Latinam ab initio, & deinceps in Azymis consecrasse donec hæresis Ebionæorum exorta est, docentium legem Moysis simul cum Evangelio servandam esse, & azymum panem necessario consecrandum, in quorum detestationem Orthodoxa Ecclesia ubique gentium fermentatum adhibuit ; illa autem hæresi extinctâ Orientales fermentatum retinuerunt ; Occidentales ad pristinum morem Azymorum reversi sunt. Sed huic historiæ nullam fidem adhibendam esse ego in Liturgicis ostendi. Armenios Azymum recepisse cum recesserunt à Græcis, quo etiam tempore vinum aquâ miscendum non esse decreverunt, ibidem narravi : idemque constanter illarum gentium historici affirmant, & hanc esse veterem illius Ecclesiæ traditionem aliquot Armenii Episcopi, & Sacerdotes à me interrogati, & aliqui etiam ex nostris rituum, & linguæ eorum periti confirmarunt. Ideo inter errores, quos

abjurabant Armenii, cum redibant ad Fidem Orthodoxam, hic legitur in veteri formula, quam D. Cotelerius edidit in notis eruditissimis ad librum quintum Constitutionum Apostolicarum pag. 237. *Si quis in panem oblationis non immittit fermentum & sal, nec aquam cum vino in sanctum calicem, Anathema sit.* Maronitas credibile est usum Azymorum recepisse, cum abjurata hæresi ad Fidem Catholicam conversi sunt, quod Guillelmus Tyri Archiepiscopus, suo tempore, & se præsente contigisse scribit lib. 22. suæ historiæ cap. 8. Ipsi tamen hoc negant & scriptores proferunt antiquissimos, asserentes gentem illam semper Romanæ Ecclesiæ adhæsisse. Vidi nuper librum de expositione Liturgiæ è Syro sermone in Latinum translatum à D. Fausto è Monte-Libano Abrahami Ecchellensis nepote, & S. Maronio adscriptum, quem vixisse aiunt sæculo quinto, vel sexto, in cujus capite 16. hæc leguntur. » Ad illud » quod petistis, an conveniens sit offerre de pane Azymo, » vel fermentato, respondemus quod de hoc non habemus » præceptum Dominicum vel Apostolicum, quod hoc ju- » beat, & illud vetet. Quapropter hi in hoc, & ilii in » illo conficiunt juxta morem detentum. Nam qui in fer- » mentato offerunt, arguunt nos simul cum Occidentali- » bus atque Armeniis, dicentes quod Azymus non est panis. Tum ex Scriptura probat vere Azymum esse panem, & quod Christus in Azymo confecit. Verum hic liber post exortum Græcorum schisma, & post excitatas Azymorum turbas scriptus videtur, quod eruditioni tuæ examinandum relinquo.

Num. 73. Aliud argumentum solvis, notatos scilicet Ebionæos, quod pane Azymo præter morem aliorum uterentur, & auctoritatem Epiphanii adfers ad probandum usum Azymorum tempore Ebionæorum, ac si illi ad imitationem Ecclesiæ in Azymis sacrificium offerrent. Sed ego sub tua & aliorum eruditorum censura, verba Epiphanii aliter intellexi, & ni fallor, ipsemet Epiphanius seipsum explicat hær. 46. dicens, Tatianum mysteria quædam instituisse ad Ecclesiæ sanctæ imitationem, sed ad e n hil præter aquam adhibuisse. Ubi vides Ecclesiæ imitationem non rem oblatam respicere, sed ipsam oblationem.

Num. 74. Ex silentio Photii nihil certi concludi ostendis, quod & ipse agnosco, tum propter rationes & conjecturas à te allatas, tum propter ea, quæ Leo Allatius notavit initio exercit. 28. adversus Creygtonum pro Concilio Florentino. Scire tamen optarem, qua de causa post duo fere sæcula à morte Photii, acerrima de Azymis controversia orta sit. Vellem quoque ut ea dilueres quæ pro usu fermentati à me allata sunt ex decretis Melchiadis, Siricii, & Innocentii Romanorum Pontificum. Nihil enim gratius contingere mihi potest, quam ab amicis corrigi & emendari.

Ne quid autem prætermittam quod ad præsentem causam facere possit, moneo exstare Mediolani Chronicon Mf. & ineditum, S. Datio Mediolanensi Episcopo adscriptum, in quo leguntur hæc verba. »Sanctus Ambrosius Græcorum Ecclesiam in plurimis officiis venerabiliter« imitatus est, qui & sacrificium eorum, scilicet fermen- « tatum, cum nostro Azymo in celeberrimis festivitatibus, « maxime in resurrectione Domini benedicebat. « At Chronicon illud supposititium esse, & recentioris ævi, jam multi notarunt. Nullius quoque momenti est Symeonis Thessalonicensis testimonium, ut pote recentioris, & schismatici, qui libro de Templo & Missa apud Goar in Euchol. pag. 214. ait, *S. Gregorius auctor ille Dialogorum cum fermentato pane sacrificium offerri testatur.* Similiter Fehlavius scriptor heterodoxus pag. 366. Comment. ad librum Christophori Angeli de statu Ecclesiæ Græcæ, asserit Apollinarem primum Azymorum inventorem fuisse. Sed hæc Græcorum schismaticorum adversus Latinos scribentium fabula est, quemdam scilicet discipulum Apollinarii nomine Leucium, sive Felicem, Romam migrasse, & simulata vitæ sanctimonia ad summum Pontificatum evectum, Azymum apud Latinos introduxisse. Scriptor etiam Anonymus, quem vidi in Bibliotheca Barberina inter Codices Græcos Mf. num. 75. ait Carolum Magnum, cum Romam profectus est tempore Leonis tertii, viæ comites habuisse aliquot Monachos Arii & Apollinaris erroribus infectos, qui Urbem ingressi perverterunt populum, docentes Spiritum sanctum non à solo Patre, sed

etiam à Filio procedere, & oportere in Azymis sacrificare; ita ut Azyma è Francia prodierint. Hæc ille, cui consonant alia apud Leonem Allatium Libro citato pag. 571. & sequentibus, ubi etiam prædictam Felicis fabellam ex quodam Symeone Hierosolymitano recenset. Omitto alia Græcorum recentiorum figmenta, ne tempus in nugis inutiliter prodigam.

Hæc autem scripsi, ut studium tuum & diligentiam excitarem, sicut scriptum est, *Da sapienti occasionem, & addetur ei sapientia.* Cæterum Deum oro, ut incerta & occulta sapientiæ tuæ manifestet nobis, detque idipsum sapere in alter utrum secundum Jesum Christum, ut, sicut adhortatur Apostolus, expurgato veteri fermento epulemur in Azymis sinceritatis & veritatis. Romæ die 14. Martii 1673.

D. JO. MABILL.

AD EMIN. CARD. BONA.

Se denuo de Azymis disserturum, cum id oneris sibi Cardinalis imponat.

EMIN. DOMINE,

X. STATUERAM equidem in quarto nostro sæculo de Azymo aliquid iterum scribere, sed modo meo, non illo sublimi, quem mihi præscribit Eminentia tua. Longe quippe distat observationum forma, ubi quid occurrerit profers in medium, à legibus Dissertationum, in quibus argumenti alicujus tota ratio pro dignitate explicanda est. Illud vero in Azymi negotio difficultatem auget quod secundum viros eruditione & auctoritate summos dicendum est, id est secundum teipsum, qui quantum dignitate, tantum doctrina & sapientia mihi meique similibus antecellis. Verum quoniam id operis mihi imponis, aggrediar Deo dante, non tam perficiendi spe, quam tibi obsequendi voluntate. Absit tamen ut eo animo id suscipiam, quasi in eruditissimis tuis rerum Liturgicarum libris erro-

res explorare aut carpere velim. Ita enim ſapienter & modeſte ubique, maxime in controverſia de Azymo temperaſti ſententiam tuam, ut mirum ſit nonnullos, quemadmodum ſignificas, in eam fuiſſe commotos. Ego vero ita ſentio totam hanc meri facti quæſtionem eſſe, nec reum violatæ religionis cenſendum, qui Azymorum uſum in Latina Eccleſia perpetuum fuiſſe negaverit. Quin immo eos contra religionem pugnare, qui quod Eccleſia tolerat in Græcis, citra injuriam Latinis adſcribi non poſſe exiſtimant. Verum hæc alias, quamprimum patientur alia ſtudia quibus occupatus ſum. Si quibus indignum videatur quod ego tantillus poſt Sirmondum, Holltenium, ac demum poſt teipſum, Eminentiſſime Domine, utrique parem, hac de re ſcribere auſim, factum præſtabit jubentis auctoritas. Tibi vero jubenti, ſi rès non cedit ad votum, reponam quod Theodoſio veſtro noſter Auſonius quondam accinuit.

Te modo te juſſiſſe Pater Romane memento,
In que meis culpis da tibi tu veniam.

Curabo certe ut in Azymis noſtris ſinceritatem & veritatis amorem non deſideres. Vale & æternum vive. Nonis Aprilis 1673.

CARDIN. BONA

AD D. JO. MABILL.

Quædam in nova de Azymis diſquiſitione notat, ut ne in laudando videatur adulari.

ADMODUM R. P.

COGNOSCENDÆ veritatis amore diligentiam tuam excitavi ad controverſiam de Azymis uberius pertractandam, nec ſum fraudatus à deſiderio meo; tua enim multiplici eruditione & doctrina rei ſatis obſcuræ multam lucem attuliſti. Quia vero corrigi potius quam XI.

laudari à me optas, ne in hac parte modestiæ tuæ obsequar, obsistit sedulitas & accuratio à te in scribendo adhibita, quæ nullum animadversioni locum esse sinit. Quædam tamen notabo, ut ab omni adulationis suspicione me alienum esse ostendam.

Armenios uti Azymis, ut ipse refers cap. 4. certissimum est; sed æque certum puto eos Azymum recepisse, cum à Græcis defecerunt, ut notavi initio cap. 23. idque constanter asseverant Sacerdotes & monachi Armenii qui Romæ & Liburni degunt à me requisiti, & hanc esse aiunt nationis suæ traditionem, cui consentiunt veteres rerum Armeniarum scriptores.

Nullo modo dubitandum est quin Chronicon Datii de quo agis cap. 6. suppostitium sit, ut Menardus vester ait à me citatus in Tract. de Divina Psalmodia pag. 376. editionis Parisiensis. Vidit illud vir doctus Mediolani, & asseruit mihi nihil in eo reperiri quod redoleat antiquitatem.

Quod attinet ad Canonem Concilii xvj. Toletani probabilia sunt argumenta tua, sed panem illum nitidum fuisse Azymum, mea sane sententia non evinces. Christianus Lupus in Dissertatione de actis Leonis IX. cap. 8. non negat panem illum fuisse fermentatum, sed ait fuisse morem solius Hispaniæ, quæ tunc Græcizabat.

Cum ostenderis cap. 3. semper Græcos fermentatum adhibuisse, oro ut expendas an tibi ipsi contradicas cap. x. Epiphanii Græci testimonium proferens pro Azymis.

Hæc obiter. Serio autem & enixe rogo ut cap. 12. sive appendicem omnino expungas. Si nosses hominem, * abstinuisses ab ejus censura. Satius est eum spernere quam confutare. Iterum igitur atque iterum obtestor, ut nullo modo ejus memineris, adeo ut nec ejus invectivam te legisse significes; hoc etenim exigit & tua & mea existimatio. Plura de illo audies à D. Antonio Durbano. Ego certe multum illi debeo, nam per eum licuit me experiri.

* P. Macedonem Franciscanum. Quod caput XII. rogat Cardinalis ut expungatur, huic novæ Editioni illud impune adjungi potuisse existimavi; cum, Cardinali Franciscanoque mortuis, nec ille jam aliquo indigeat per quem se experiatur, nec iste gloriari possit, se fuisse à Mabillonio refutatum.

De Diatriba, quam tantopere jactat, ne sollicitus sis. Nihil continet præter injurias quibus me indigne afficit, ac veluti violatæ fidei reum insectatur. Multa Patrum loca collegit, in quibus de Azymis tropologice, sive allegorice agunt, eaque inepte de Azymo Eucharistico interpretatur. Parcat illi Deus, sicut ego ex corde peperci.

Tandem quod tuum opusculum mihi dedicare statuisti, gratias ago: & interim ipsam Epistolam nuncupatoriam quam te missurum scribis exspecto, qua lecta decernam quid facto opus sit. Valetudinem tuam cura, & cave ne plus æquo studiis incumbens ad ipsa studia te inhabilem reddas. Romæ die 23. Octobris 1673.

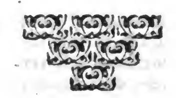
CARDINALI BONA

D. JOHAN. MABILLON. XII.

Suam de Azymis disquisionem offert.

EO me adduxit, Eminentissime Ecclesiæ Princeps, modestia tua, ut si Libellum hunc meum tibi non obtulero, ingrati animi vitium incursurus sim; si obtulero, imprudentis. Cum enim hic libellus te monente ac præcipiente conceptus sit, te materiam suppeditante ac delineante formatus, te etiam procurante editus in lucem; indignum est, ut sub alieno prodeat nomine, qui te primarium Auctorem agnoscit. At vero cum modum tractandi argumentum de Azymo ita præscripserit Eminentia tua, ut non quod tute sentias, sed quod è rei veritate magis esse intellexero, sincere exponam; fit ut à tua sententia tantisper discedere cogar, reluctante observantia in te mea; eoque minus acceptum fore libellum merito subverear, quo ad judicium tuum minus accesserit. Et id quidem jure timerem, si esses ex eo genere hominum, quibus id unum sapit quod sentiunt. Verum tanta est animi tui magnitudo & æquitas, Eminentissime Cardinalis, ut cum in scriptis tuis uni studeas veritati,

in alienis unam maxime quærendæ veritatis ſinceram voluntatem probes; pluſque de te meriturus ſit, qui à ſententia tua veri ſtudio receſſerit, quam qui tibi ſubſcripſerit fallaci aſſentationis obſequio. Quapropter in hoc elaborando Opuſculo id in primis curæ mihi fuit, ut illud componerem, non tam ad tuæ ſententiæ, quam ad animi tui imitationem: ratus in hoc magis ſplendere dignitatem moreſque tuos, ſi etiam contra ſentientes benigne accipias, quam ſi omnes tibi ambitioſe applauderent. Quamquam in tota hac diſputatione nihil contradicendi ſtudio à me dictum, nihil definiendi pertinacia aſſertum: ſed id totum quantulumcumque eſt, perfeci animo tibi obſequendi, conſecrandique opellam meam: ut ſi aliquando permittente otio idem argumentum ſecundis curis pertractare tibi placuerit, habeas præ manibus hoc officii mei monumentum. Nihil enim mihi felicius glorioſiuſve contingere poteſt, quam ſi quidpiam momenti contulero in ſubſidium ſtudiorum tuorum, quibus Catholicam Eccleſiam atque Rempublicam litterariam mirificè illuſtras. Hæ ſunt conſilii atque operis mei rationes, Vir Eminentiſſime, quas ſi probaveris, ſpero etiam munuſculum hoc non ingratum fore Eminentiæ tuæ: quod etiam atque etiam opto. Vale, & æternum vive. Lutetiæ Pariſiorum, in ſuburbano ſancti Germani Monaſterio, VI. Id. Octobris MDCLXXIII.







DISSERTATIO
DE
PANE EUCHARISTICO,
AZYMO,
AC FERMENTATO.

DISSERTATIONIS OCCASIO ET ARGUMENTUM.

CUM edendo Acta Sanctorum nostrorum incidissem in quædam loca pro Azymorum usu in Ecclesia Latina; ea more meo quibusdam observationibus illustrare visum est, & conjectis iis quæ mihi pæne obvia fuere argumentis ostendere, usum hunc esse antiquiorem, quam Jacobus Sirmondus, vir eximiæ eruditionis, existimaverat. Nota est studiosis omnibus viri clarissimi sententia in singulari Disquisitione de Azymo, nimirum panem Fermentatum in Ecclesia Latina multis sæculis adhibitum in Missa fuisse, & Azyma Photiani schismatis tempore nondum recepta: sed tantum medio illo intervallo, quod inter schisma Photii Pseudopatriarchæ Constantinopolitani, pontificatu Nicolai papæ I. & alterum schisma Michaelis Cerularii itidem Patriarchæ, sedente Leone papa IX. effluxit: id est medio illo tempore, quod ab anno æræ Christianæ DCCCLVII. ad MLIV. intercessit. Mihi vero cum multis, tum præcipue HRabani auctoritate persuasum erat, Azyma in rebus sacris obtinuisse ante illud schisma Photianum: nec momenta Sirmondi adeo efficacia

visa sunt, ut Fermenti usum aliquando apud Latinos viguisse fateri nos cogerent.

Quapropter quod Sirmundus optaverat, ut qui sententiæ suæ de Azymorum recentiori usu non consentirent, eos saltem ad præclaram ejus rei investigationem excitaret; ad hoc ipsum me contuli, quantum & tenuitatis meæ facultas, & brevitas observationum, & rei difficultas obscuritasque permisere. Nam etsi hominem tantillum contra Sirmondum niti temerarium videbatur; mihi occurrebat illud quod Sirmondus ipse in sui excusationem attulit in Disquisitionis cap. 5. ubi de Fermento Melchiadis ac Siricii aliter atque Baronius sententiam dicturus, veritus non est, ne contra Baronii mentem votumque fecisse videretur; propterea quod Baronius omnes ad hoc ipsum ut sua libere promerent, invitasset: nec se ab ejus sententia discedere indignaturum quemquam putavit qui meminisset, illum pro singulari sua modestia solitum aliena haud gravate audire; & si meliora suis cognosceret, libenter amplecti. Et hæc quidem mea de Sirmondi mente, modestia, ac sinceri studio persuasio erat; eademque facti mei excusatio.

Ubi primum observationes meas prælo committere parabam, simul certior factus sum, Eminentissimum Cardinalem Bona, cujus virtus, doctrina & eruditio omnibus perspecta sunt, idem argumentum pertractare in opere suo de rebus Liturgicis, & ab Sirmondi proposito tantillum recedere. Ut opus illud eximium pervenit in manus meas, illud legi magna cum voluptate, tum maxime locum de Azymis, in quo tota res non minus sincere, quam erudite explicatur. Ejus loci summa est, jam inde ab Apostolorum temporibus ad schisma Photianum, in Ecclesia Latina promiscuum fuisse usum Fermentati & Azymi panis, nec ante sæculi decimi initium Azymum lege communi ac generali ubivis receptum apud Latinos. Qua in re Sirmondi sententiam temperavit illustrissimus Scriptor, quod Sirmondus non videatur admisisse Azymi usum ante Photii dissidium, sed solum Fermentatum: at vero Eminentissimus Cardinalis utrumque promiscue usurpatum pro tempore & locorum opportunitate fateatur.

Commovit hæc sententia quorumdam in Urbe animos, rei novitate (ut sibi videbatur) ne dicam indignitate attonitos: quasi nefas esset tantisper recedere à communi recentiorum opinione, qui Azymorum in Latina Ecclesia perpetuum usum, non secus ac dogma Catholicum, defendunt. Gliscenti querelarum rumori frenum imponere curavit modestissimus Cardinalis, edita hanc in rem admonitione, qua rationem assertionis suæ contra sentientibus approbare tentavit. Quod ubi plene ad votum non succederet, idem argumentum retractare, & clarius sententiam suam explicare animo destinavit: idque brevi perfecisset, nisi hoc agitantem negotiorum turba distraxisset. At cum intellexisset me idem consilium meditari; submissis quas ad hoc habebat litteratoriis copiis, impulit me ad id audendum, id est ad explicandum id, quod è rei veritate esse crederem, quod unum semper optavit. Non licuit operam meam negare tantæ dignitatis hortatori: maxime cum necessarium mihi esset exponere ea, quæ vel obscurius, vel brevius in observationibus meis dicta, aliter quam par erat, nonnulli interpretabantur.

Duo sunt quæ in Observationibus meis intendebam. Unum, Azymorum usum apud Latinos in re sacra viguisse ante schisma Photianum, quod diserte probandum suscepi adversus Sirmondum. Alterum argumenta à Sirmondo proposita non penitus evincere, Fermentum à Latinis aliquando adhibitum fuisse. Neque tamen hanc posteriorem partem ita demonstrandam suscepi, quasi certum ac manifestum esse putarem, Fermentum à Latinorum sacris semper abfuisse: sed tantum eo tendebat omnis oratio mea, ut probarem id non certum esse, quod Sirmondus pro certo proponebat. Uno verbo, alteram hanc partem non tam affirmando quam negando, & partis adversæ fundamenta evertendo, tueri mihi visum est.

De media Illustrissimi Cardinalis sententia, deque novis argumentis ab eo pro Sirmondi opinione adductis nihil dixi, tum quia observationes meæ jam typis subjiciendæ erant, cum ejus opus de rebus Liturgicis in hanc urbem advectum est: tum quia sententia mea magis accedebat ad mentem Eminentissimi Cardinalis. Is enim non negat

Azymos panes aliquando adhibitos ante Photii tempus, immo ab ipsa ætate Apostolorum: sed tamen id factum sit citra delectum; non communi lege, sed pro locorum ac temporum ratione.

Verum quia totum hoc argumentum pro modulo meo denuo tractare mihi jam incumbit, dabo operam, ut id historico potius modo, quam contentioso à me fiat: non quo difficilem controversiam secundum tantos viros à me dirimi ac finiri posse putem: sed ut in commune conferam id quantulumcumque, quod ad eam illustrandam apud antiquos observare mihi licuit. Atque ut tota res magis dilucide & accurate pertractetur, sequentibus capitulis eam explanare conabor.

INDEX CAPITUM.

CAPUT

CAPUT PRIMUM.

EUCHARISTIAM IN AZYMIS à Christo Domino institutam fuisse.

SERVATOREM nostrum in extremo Paschate, quod morte instante celebravit, venerabile corporis & sanguinis sui Sacramentum sub vesperam Feriæ quintæ instituisse constat. Utrum Azymum panem huc adhibuerit, disputant Latini & Græci recentiores, Latinis Azymum, Græcis Fermentatum præferentibus. Hujus controversiæ solutio ex alia pendet, videlicet an Christus eo anno celebraverit Pascha legale, id est an Agnum cum Azymis aliisque Paschalibus cibis comederit, tempore & loco lege præscriptis.

De loco nulla est dubitatio, Christum Hierosolymis, uti lege cautum erat, ultimum Pascha peregisse: de tempore, deque esu Agni gravis est controversia, non solum inter Græcos & Latinos, sed etiam inter homines ejusdem societatis, inter antiquos ac recentiores. De utriusque agendum singillatim, ac primum adversarum partium fundamenta præmittenda.

Qui Pascha legali more à Christo celebratum contendunt, auctoritatem sumunt ex Evangeliis Matthæi, Marci, & Lucæ, Matthæus quippe *prima die Azyorum;* Marcus *primo die Azymorum, quando immolabant Pascha;* Lucas *adventante die Azymorum, in qua necesse erat occidi Pascha,* paratum à discipulis Paschalis festi epulum testantur.

Alii vero, sive qui Pascha legale à Christo anticipatum volunt: sive qui agnum ab ipso comesum negant; sive qui & agnum & Azyma, ceteraque id genus Paschalis festi edulia removent ab ultima Christi cœna; nituntur quam maxime Johannis Evangelistæ duplici testimonio. Unum est in cap. 13. versu 1. ubi cœnam *ante diem festum Pascha*

Cap. I. peractam scribit, immo, ut in versione Persica legitur, *ante duos dies Pascha*. Alterum testimonium est in cap. 18. versu 28. ubi ait Judæos Christo capto & adducto ad Caiapham, non introisse in prætorium, *ut non contaminarentur, sed ut manducarent Pascha*. Quod argumento est, eos vespera subsequente agnum comedisse; nam agni immolatio atque comestio proprie Pascha dicebatur. Accedit locus ex ejusdem Evangelii cap. 19. versu 14. quo in loco Christus cruci adfixus dicitur ea die, quæ *erat Parasceve Pascha*, in qua nimirum Judæi necessaria præparabant ad comedendum agnum sub vesperam subsequentem. Hæc fere argumenta sunt, quibus adducti cum Latini, tum Græci, tam veteres quam recentiores, in diversas abeunt sententias. Jam Græcorum antiquiorum traditionem consulamus, postea Latinorum.

In primis consideratione digna est epistola Polycratis Metropolitæ Ecclesiarum Asiæ, qui sub finem sæculi secundi, exorto discidio inter Asiaticos & alias totius orbis Ecclesias de die celebrandi Paschatis, suo & aliorum Asiæ Episcoporum nomine ad Victorem Papam I. epistolam scripsit, cujus fragmentum refert Eusebius Pamphili in Historiæ Ecclesiasticæ lib. 5. cap. 24. Cum enim omnes per Asiam Ecclesiæ quarta-decima Luna, quocumque hebdomadæ die accidisset, Paschæ festum celebrandum esse censerent, quo die præscriptum erat Judæis, ut agnum immolarent; aliæ vero totius orbis Ecclesiæ non alio quam Dominicæ Resurrectionis die: Polycrates morem suum, tamquam à majoribus sibi traditum defendit, auctores adducens Philippum Apostolum, Johannem Evangelistam, Polycarpum & cognatos sibi Episcopos septem: quos omnes ait Pascha celebrasse, ὅταν ὁ λαὸς ἤρνυε τὴν ζύμην, id est, *cum Judæorum populus fermentum abjiceret*. Significans morem continuo fluxu à Christi exemplo descendisse. Hunc locum ita restituit vir eximiæ eruditionis Henricus Valesius, cum alias in textu Græco legeretur ἤρτυε, *pararet*, omnino contra Polycratis mentem atque Rufini interpretationem, qui vocem Græcam auferendi verbo reddidit. Hoc unum testimonium sufficere posset ad probandum, Christum primo die Azymorum ad vesperam Pascha legale

explevisse; & ad explicandam mentem Johannis Evangelistæ, cujus auctoritate Asiaticorum traditio, ab ipso fonte accepta, potissimum fulciebatur. Cap. I.

Asiaticorum morem eadem ratione probat Anatolius Alexandrinus, Laodicensis Episcopus, in Canone Paschali, ostendens eos recte Johannis exemplo Pascha celebrare quotannis, quando quarta-decima lunatio adfuisset, & « agnus apud Judæos immolaretur: non acquiescentes au- « ctoritati quorumdam, id est Petri & Pauli Successorum, « id est Pontificum Romanorum, qui omnes Ecclesias in « quibus spiritualia Evangelii semina severunt, sollemni- « tatem Resurrectionis Domini in die tantum Dominica « celebrari docuerunt. « Nulla vero causa videtur, cur Asiatici tantopere morem suum retinere studuerint, nisi quod Christum ipsa die Lunæ quarta-decima ad legis præscriptum Pascha peregisse ex majoribus accepissent.

In eadem versatur sententia Origenes tractatu 35. in Matthæum, ubi Christum Luna quarta-decima comprehensum à Judæis fuisse tradit initio tractatus, ac proinde ratum habuit, eadem Luna celebratum ab ipso Pascha: cum cœnam Paschalem Christi comprehensio proxime sit secuta. Hinc in progressu tractatus ait, Christum Judaico more Pascha ultimum peregisse. Et in Commentariis super Johannis Evangelium, Judæos in ipso Paschate opus scelestum fecisse interfecto Jesu.

His accedit Theophilus Alexandrinus Episcopus in epistola ad Theodosium Imperatorem de sancto Pascha his verbis: Aliter autem quod & Salvator noster decima- « quarta quidem est traditus Luna, hoc est quinta post Sab- « batum; decima-quinta autem crucifixus, die tertio resur- « rexit, hoc est decima-septima Luna, quæ tunc in Domi- « nica die inventa est, sicut & ex Evangeliorum notatione « comperimus. « Idem docet Theodoritus quæstione 24 in Exodum, asserens Christum sub finem Lunæ quartæ-decimæ, quando immolabatur Pascha traditum fuisse.

Johannes Chrysostomus pluribus in locis, maxime in homiliis 81. 82. & 83 in Matthæum, probat Christum legali ritu Pascha perfecisse: Judæos vero, aut saltem Principes Judæorum, contra legis præscriptum, ut scilicet

Cap. I. animo suo Christum occidendi obtemperarent distulisse. Ejus rei argumenta ex Chrysostomo collegit Gregorius Protosyncellus in Apologia adversus Marci Ephesini epistolam, item Arcudius in lib. 3. de Eucharistia cap. 4. qui in capite sequenti dubia ex eodem Chrysostomo sumta dissolvit. Certe Photius in Bibliothecæ cap. 116. confitetur, Chrysostomum in ea fuisse sententia, Christum in postrema cœna Pascha legale servasse.

His omnibus adjungendi sunt duo Patriarchæ Alexandrini, quorum primus est Cyrillus. Is enim Eucharistiam à Christo institutam post esum agni probat his verbis: » Dominus autem noster Jesus Christus conjunxit in una die » agnum Judæorum & vero manna, quando benedixit panem » & vinum dicens: Hoc est corpus meum & sanguis meus.

Alter est Proterius Cyrilli successor, qui à Marciano Augusto interrogatus de ratione celebrandi Paschatis, respondit Christum Dominum, *quinta feria, decima-quarta Luna mensis primi* in cœnaculo cum discipulis Pascha typicum manducasse, paullo post à Juda proditore traditum. Hæc sententia Theophili, Cyrilli, & Proterii Alexandrinorum Patriarcharum hac in re eo majoris est ponderis, quod antiqui Patres statuendi quotannis Paschalis festi *omnem curam Alexandrino episcopo delegarunt*, » referente Leonis Papæ I. epistola ad Marcianum: Quo» niam apud Ægyptios hujus supputationis antiquitus tra» dita videbatur esse peritia, per quam qui annis singulis » dies prædictæ sollemnitatis eveniret, sedi Apostolicæ in» dicaretur, ut hujus scripti ad longinquiores Ecclesias » judicium generaliter percurreret. Hac enim peritia facile edocti erant, quo die incidisset Paschale festum eo anno, quo Christus extremum Pascha celebravit.

Ex his non immerito colligimus cum Photio in Bibliothecæ cap. 116. sententiam esse non solum Johannis Chrysostomi, sed etiam Ecclesiæ, saltem Græcanicæ, Christum ante perfecisse νομικὸν seu legitimum Pascha, quam mysticam institueret Eucharistiæ cœnam, quod etiam tradit Victor Antiochenus in Marci caput 14.

Ab hac priscorum Græcorum traditione tres aut quatuor invenio veteres qui dissentiant, Epiphanium scilicet,

Johannem Philoponum, & Anonymos duos: ex quibus Epiphanius censet, Christum quidem in ultima cœna legales cibos adhibuisse: at prævertisse tempus lege constitutum. Philoponus vero & uterque Anonymus Pascha legale à Christo perfectum negant. CAP. I.

Epiphanius quippe in Hæresi xxx. num. 22. contra Ebionæos agens, qui ab esu carnium abstinendum esse ducebant, eos hac ratione revincit, quod Dominus Judæorum Pascha comederit in ultima cœna, id est agnum & panes infermentatos. At vero in Hæresi LI. Alogos arguens ait num 26. Christum passum esse XIII. Kal. Aprilis, cum illi vesperam unam antevertissent, hoc est Luna XIV nocturna media. Siquidem illi ante tempus Pascha comederunt, ut Evangelium testatur. Tum subdit: ἔφαγον οὖν τὸ πάσχα πρὸ δύο ἡμερῶν τοῦ φαγεῖν, τουτέστι τῇ τρίτῃ ἑσπέρας, ὅπερ ἔδει τῇ πέμπτῃ ἑσπέρας. Quare biduo ante legitimum « diem epulum Paschale celebrarunt, hoc est feria tertia « ad vesperam, quod quinta fieri oportuit. « Nempe quod quinta dies incidebat in Lunam XIV. Neque putes Epiphanii mentem esse, quod Judæi biduo Pascha legale anteverterint. Id enim de Christo ejusque discipulis dictum constat ex sequentibus ejus verbis, ubi Christum eadem illa feria tertia sub vesperam Luna XI. nocturna XVI. Kal. Aprilis comprehensum fuisse affirmat. Epiphanii sententia hæc niti videtur Johannis Evangelistæ auctoritate, dicentis Christum instituisse cœnam *ante diem festum Paschæ.* Quibus verbis intellexisse videtur ante duos Paschæ dies, quemadmodum versio Persica reddit.

Aliam iniit sententiam Johannes Philoponus homo sæculi sexti, in disputatione de Paschate, quam Balthasar Corderius una cum ejusdem septem libris in Hexaemeron Viennæ Austriæ primus in lucem emisit. Nam auctor iste Græcus sectæ Eutychianæ, cetera vir doctus, contendit, tertia-decima Luna, pridie legalis Paschæ, mysticam Domini cœnam contigisse, neque Christum tunc cum Discipulis Agnum aut Azyma comedisse, idque multis argumentis probare conatur.

In eamdem sententiam conveniunt Anonymi duo, de quibus agit Photius in Bibliothecæ cap. 115. & sequenti.

Cap. I. Primus enim disputans adversus Quarta-decimanos, asserit Christum quinta die non edisse Pascha legale (neque enim illum ejus edendi statutum fuisse diem, sed sequentem) neque Agnum, neque Azyma, neque aliud quidpiam eorum fecisse, quæ legale servantes Pascha, more rituque majorum observant: Itaque privatam tantum, mysticam illam tamen, vult Cœnam edisse, atque ex ea discipulis panem & calicem porrexisse.

Eodem tendit auctor incertus in cap. 116. à Photio laudatus, scribens Christum aliis adventus sui annis legale Pascha celebrasse, non item eo quo proditus est. Tum subdit Photius, id consideratione dignum esse, propterea quod Chrysostomus immo & Ecclesia docerent, Servatorem nostrum Pascha lege præscriptum explevisse, antequam Eucharistiam institueret. Hinc dubitatio mihi suborta est, utrum Anonymus iste alius sit ab auctore disputationis de Paschate, quæ Johannis Philoponi nomine Græce & Latine à Corderio vulgata est, in qua eadem omnino sententia deprehenditur. Tum an Philoponus vere istius disputationis conditor censendus sit: quoniam Photius qui in Bibliothecæ suæ capitibus 21. 43. 55. 75. 215. & 240. eum laudat ejusque lucubrationem in Hexaemeron aliasque, prædictæ disputationis nusquam meminit. Mirum porro est, Corderium qui hæc legit animadvertitque, nullam attulisse rationem, cur istam disputationem Philopono adscriberet. Verum postea deprehendi, hanc disputationem re vera esse Philoponi, qui sub ejus finem meminit lucubrationis suæ in Hexaemeron, quem genuinum ipsius fetum esse ex Photio constat. At vero mihi per quam verisimile relinquitur, Anonymi posterioris librum de Paschate à Photio laudatum esse ipsammet Philoponi disputationem, cujus auctorem Photius ignorabat.

Quidquid id est, neque Epiphanii, neque Johannis Philoponi amborumque Anonymorum auctoritas præjudicare debet communi traditioni antiquiorum Græcorum, quorum testimonia superius adduxi. Neque Epiphanius negat, immo diserte affirmat, Christum in ultima cœna legalibus cibis usum fuisse, agni scilicet carne & azymis, tametsi eum Pascha biduo prævertisse opinatus est.

Multo minus admittenda est sententia recentiorum Græcorum, qui à tempore conflati schismatis per Michaelem Cerularium in Latinos infensissimi, per fas nefasque Azymi panis usum criminantur, alii aliis modis. Nonnulli enim, quorum dux Nicetas Pectoratus, Christum non quarta-decima Luna, quâ fermentum abjici oportebat, sed tertia-decima cœnam in fermentato pane celebrasse contendunt: alii vero, testante Humberto in responsione ad epistolam Michaelis Cerularii, sciscitantibus nobis, unde Dominus « JESUS fermentatum in cæna habuerit, cum in omnibus « finibus Israël non inveniretur, respondent: Si creditur « omnipotens, potuit subito undecumque fermentatum « exhibere aut certe ipsum Azymum benedicendo fermentare. « Ast hoc miserabile effugium est delirantium schismaticorum, qui cum rationem conviciorum suorum reddere non possint, tamquam ad aram confugiunt, ad Deum, uti Cotta loquitur apud Ciceronem. Hæc de Græcis. CAP. I.

Ad Latinos quod attinet, uno fere ore omnes, scilicet veteres illi, consentiunt Christum Luna quarta-decima in Azymis Eucharistiam instituisse. In primis occurrit Ambrosius Mediolanensis Episcopus, qui in epistola de festo Paschali ad Episcopos in Æmilia constitutos ita scribit. « Ipse ergo qui legem locutus est, postea veniens per Virginem « novissimis temporibus plenitudinem legis consummavit, « quia venit non legem solvere, sed implere: & celebravit « Pascha, Hebdomadæ in qua fuit quarta-decima Luna, « quinta feria. Denique ipso die, sicut superiora docent, « Pascha cum discipulis manducavit: sequenti autem die, « hoc est sexta feria, crucifixus est, hoc est Luna quinta-decima. «

Ambrosio adhæret Augustinus in epistola 86. ad Casulanum ubi rationem reddens jejunii feriæ quartæ & sextæ; diserte probat Judæos de comprehendendo Christo consilium iniisse feria quarta. Deinde intermisso uno die, cujus vespera Dominus Pascha cum discipulis manducavit, qui fuit finis hujus diei, quem vocamus quintam « Sabbati, traditum fuisse Christum ea nocte, quæ jam ad « sextam Sabbati pertinebat, tum subdit: Hic dies, nempe « sexta Sabbati primus Azymorum fuit, à vespera incipiens. «

CAP. I. Sed Matthæus Evangelista quintam Sabbati dicit fuisse « primam diem Azymorum, quia ejus vespera sequente « futura erat cœna Paschalis, qua cœna incipiebat Azy- « mum & ovis immolatio manducari. Ex quo colligitur, « inquit, quartam Sabbati fuisse quando ait Dominus, sci- « tis quia post biduum Pascha fiet. « Ex his manifestum est Augustinum in ea sententia fuisse Christum Pascha celebrasse ea vespera, qua *incipiebat Azymum* & ovis immolatio manducari; ipsumque cum discipulis legali more Pascha manducasse ante Eucharistiæ institutionem.

Æque perspicua est auctoritas Hieronymi in lib. 4. commentarii in Matthæum ad capitis 26. versum 17. » Prima Azymorum, inquit, quarta-decima dies mensis » primi est, quando agnus immolatur, & Luna plenissima » est, & fermentum abjicitur. Et in versum 26. Postquam » typicum Pascha fuerat impletum, & agni carnes cum » Apostolis comederat, assumit panem qui confortat cor » hominis, & ad verum Paschæ transgreditur Sacramen- » tum: ut quomodo in præfiguratione ejus Melchisedech » summi Dei Sacerdos panem & vinum offerens fecerat, » ipse quoque veritatem sui corporis & sanguinis sui re- » præsentaret.

His unum addo Junilium Africanum Episcopum sæculo sexto, qui commentario in Genesim contestatur, Christum Dominum, *post esum agni typici mysteria nobis sui corporis & sanguinis celebranda denuntiasse.* Prætereo HRhabani & aliorum mediæ ætatis auctorum testimonia idem sentientium.

Hæc tametsi constánt apud antiquiores Patres, non tamen insuper habendi sunt Latini recentiores, qui in hac quæstione explicanda magnam diligentiam impenderunt, in varias opiniones distracti. Alii enim, quos inter Paulus Brugensis, Jansenius Gandavensis Episcopus, Maldonatus, Zegerus, & aliqui nonnulli, Christum alio die, alio die Judæos Pascha celebrasse, utrosque tamen cum legalibus cibis contendunt. Et hi quidem etiam in duas partes dividuntur, quibusdam asserentibus Christum anticipasse legitimum tempus, aliis dicentibus ipsum statuto die Pascha peregisse: at Judæos in sequentem diem transtulisse.

Hanc

Hanc vero istius translationis afferunt causam: quoniam apud Judæos constitutum vigebat, ut ob incommoda quædam succedentium sollemnitatum vitanda, ne umquam Pascha secundo, quarto, aut sexto hebdomadæ die celebrarent. Eo vero anno quo passus est Christus, legitimum Pascha incidisse in feriam sextam; ac proinde translatum à Judæis, propter concurrentem Sabbati diem sequentem. CAP. I.

Alii negant Christum ultimum Pascha legali more peregisse, nec Azyma, nec alia id genus Paschalis festi edulia percepisse, quam sententiam tuetur Marcus Antonius de Dominis in lib. 5. de Republica Christiana cap. 6. à num. 258. ubi ait Christum pridie vigiliæ Paschalis, id est Luna XIII. communem cœnam cum discipulis percepisse, & ex communi seu fermentato pane Eucharistiam ab ipso institutam.

Inter hos mediam invenit viam Hugo Grotius in Matthæi caput 26. qui etiamsi prædictam Judæorum consuetudinem de transferendo Paschate probat, negat tamen ullo certo constare argumento, diem festum Azymorum seu Pascha in feriam sextam incidisse eo anno, quo Christus mortuus est. Immo etiam si id contigisset, eam legem tam justam esse, ut neque Christus ab ea recessurus fuisset, neque discipuli ipsum de parando Paschate ante diem hac constitutione præfixum interrogassent. Quapropter Grotius ipse censet, anticipatum à Christo Pascha, non quidem θυσιμον plenum & solemne, quod mactatione agni & aliis ritibus lege præscriptis peragebatur, id quod nefas erat extra locum ac tempus constitutum: sed μνημονευτικον seu commemoratorium, quod solo esu panum Azymorum, & lactucarum agrestium constabat, quale etiam nunc Judæi agunt.

De variis hisce Latinorum recentiorum sententiis judicium ferre non est hujus loci. Ut rem brevi expediam, duo mihi hac in controversia certa esse videntur. Unum Christum, non dimidiatum, sed integrum ac sollemne Pascha explevisse, sive illud anticipaverit, sive transtulerint Judæi. Nam cum discipuli Dominum de parando Pascha interrogaverunt, isque eos misit ad illud parandum; nihil eorum excepit, quæ lex præscribebat. Deinde mittens eos

ad hospitem, in cujus diversorio cœnam paraturi erant,
Cap. I. eis suggerit hæc verba hospiti ex se dicenda: *Apud te facio Pascha cum discipulis meis.* Quod sane eo modo intellexit, quo vulgus & hospes ipse intellecturus erat. Ad hæc, cum esse in signaculum subiisset, omnibus de more paratis, dixit desiderio desiderasse se *hoc Pascha* manducare cum discipulis suis antequam mortem pateretur. *Hoc Pascha*, inquit, quale scilicet à discipulis paratum conspiciebatur: non ut in eo sisteret, sed ut umbræ substitueret veritatem. Id inquam, mihi certum & exploratum videtur, sive Pascha præverterit Christus, sive Judæi illud transtulerint. Nam Christum eodem die quo Judæos omnes, illud celebrasse, Johannis testimonio contrarium videtur.

Alterum est, sive Christus Pascha legale servaverit, sive illud prætermiserit; sive Azymis in ultima cœna usus sit, sive abstinuerit; antiquos tamen, id est primos Ecclesiæ Patres, in ea fuisse persuasione, Christum in Azymis Pascha illud celebrasse, & Eucharistiam post esum agni instituisse. Quæ persuasio id obtinere potuit à primis Ecclesiæ Rectoribus, ut constituenda Ecclesiasticæ disciplinæ forma morem induxerint Eucharistiam conficiendi in pane fermenti experte, quod abfuisse à Dominica cœna persuasum habebant.

CAPUT II.

Exemplo Christi non imponi necessitatem consecrandi in Azymis.

ETSI Christi Eucharistiam instituentis cum voluntas, tum exemplum pro lege sint: nonnulla tamen hinc excipi necesse est, quæ vel pro temporis, vel pro personarum inter quas degebat respectu observavit. Quod pane triticeo, quod vino aqua temperato, quod certis verbis usus est; ea prætermitti vetat religio, ipsiusque Sacramenti natura: quod semel & quidem in Paschate, quod post legalem cœnam, quod in Azymo pane id fecerit; ea vel in medio relicta, vel nullo modo in exemplum tra-

henda esse voluit. Hinc est quod citra Dominici exempli injuriam statuit Ecclesia, idque *placuit Spiritui sancto*, quemadmodum docet Augustinus in epistola 118. ad Januarium, ut in honorem tanti mysterii in os Christiani « prius Dominicum corpus intraret, quam cæteri cibi. « Etsi enim Salvator, ut idem sanctus Doctor paullo post « subdit, quo vehementius commendaret mysterii illius « altitudinem, ultimum hoc voluit infigere cordibus & « memoriæ discipulorum, à quibus ad passionem disgressus « erat; non præcepit tamen quo deinceps ordine sumeretur, « ut Apostolis per quos Ecclesias dispositurus erat, servaret hunc locum. Nam si hoc ille monuisset, ut post cibos alios semper sumeretur; credo quod eum morem « nemo variasset. « Sed tamen, ut eodem loco monuit Augustinus, probabilis quædam ratio delectavit, ut uno die « certo per annum, quo ipsam Cœnam Dominus dedit, « tamquam ad insigniorem commemorationem, post cibos « offerri & accipi liceat corpus & sanguis Domini. «

Cap. II.

Idem fere de Azymis contigit. Quia enim Christus Azymo pane in Eucharistia instituenda usus est; eum morem observavit Latina Ecclesia, non ob exempli necessitatem, sed ad *insigniorem* Dominici exempli *commemorationem*. At quia Christus ex occasione tantum Paschalis festi Azymum panem fermentato prætulerat; Græcis visum est non teneri se hac in parte exemplo Christi, nec novæ legis libertatem Judaico ritui subjiciendam. Utraque consuetudo legitima, utraque probabili ratione fulta: tametsi prior tum ob exemplum Christi, tum ob ministerii convenientiam altera potior esse videtur.

Et vero utriusque Ecclesiæ consuetudo ab alterius societatis hominibus prudentibus semper probata est, etiam post conflatum schisma Michaelis Cerularii, qui ea de re primus Latinos in causam traxit. Humbertus Cardinalis, etsi pro ingenii sui fervore durius Græcis respondere solitus sit, salvam tamen reverentiam corporis Dominici *in Fermentato & in Azymo* fatetur in responsione ad Michaelem Cerularium. Hinc Gregorius papa VII. in lib. 8. Epist. 1. Nos vero, inquit, Azymum nostrum inexpugnabili « secundum Dominum ratione defendentes, ipsorum fer-

 mentatum nec reprobamus. « Anselmus Cantuariensis Episcopus à Waleramo Nuemburgensi antistite interrogatus, quid de Græcorum fermento sentiret, ita respondit: « De » sacrificio, in quo Græci nobiscum non sentiunt, multis » Catholicis rationalibus videtur, quia quod agunt, non » est contra Fidem Catholicam. Nam & Azymum » & fermentatum sacrificans, panem sacrificat.... Non » enim differunt Azymus & fermentum substantialiter, ut » quidam putant. *Et infra*. Postquam de veteri figura ad » novam veritatem venimus, & Azymam Christi carnem » comedimus; non est nobis necessaria illa vetus figura in » pane, de quo carnem ipsam conficimus. Apertissimum » tamen quia melius sacrificatur de Azymo, quam de » fermentato: tum quia valde aptius, & purius & dili- » gentius fit: tum quia Dominus hoc fecit.

Non minus sincere Guibertus Abbas de Novigento in lib. 1. de Gestis Francorum cap. 2. oblique defendit Græcos, quod ex panibus fermentatis Eucharistiam conficiant: » Nimirum quod veteribus cæremoniis Dominus finem po- » nens, postquam cum Azymis agnum comedit, de eodem » pane, quia alius non aderat, nec secundum legem quam » implebat, induci tunc poterat, corporis sui sacramenta » contradidit; Azymorum illatio quæ tunc adfuit necessi- » tati, non eis videtur ad institutionem pertinere mysterii. » Sicut buccellæ intinctio, non Sacramenti peragendi, sed » Judæ proditionis fuit ostensio. Eadem est sententia omnium Theologorum cum recentium, tum antiquorum: quibus accedit Concilium Florentinum, cujus auctoritate probata est Græcorum consuetudo.

Eodem animo affecti sunt Græci prudentiores ac moderatiores quique in Azymum Latinorum. Theophilactus in oratione ad Nicolaum Diaconum, cujus orationis fragmentum exstat in lib. 5. Juris Orientalis, intempestivum zelum suorum, qui Latinis varios ritus à Græcis discrepantes, in his Azymorum usum improperant, graviter reprehendit; eumque secutus Demetrius Chomatenus Episcopus Bulgarorum. Græcus Theotianus in epistola ad Sacerdotes qui in montanis degebant, ait supervacaneum esse contendere, num sacra mysteria ex Azymo, an ex

Fermentato fiant. Mihi vero præ ceteris laudanda videtur modestia Barlaami Hieracensis Episcopi in epistola ad Græcos, pro unione utriusque Ecclesiæ, qui cum usum utriusque panis probasset, hæc addit: » Latinos vero in tantum prudentiores æstimo, quod illi quidem minime « hostiam de fermentato vituperant, sed similiter venerantur. « Denique ut alios complures omittam, Gregorius Protosyncellus in Apologia adversus epistolam Marci Ephezini, ἀδιάφορον seu indifferens æstimat Sacrificium, sive in Azymo, sive in Fermento pane conficiatur.

Ex his intelligere licet, controversiam de Azymo & fermentato pane sacrificii, esse quæstionem historici facti: utrumque pro varia temporum ac locorum consideratione usurpari ab Ecclesia potuisse. Et quidem suum cuique societati morem servandum; nec inter eos qui diverso pane utuntur, lites hac de re serendas.

Quapropter immoderatum eorum zelum ferre non possum, qui nefas putant dubitare, an Ecclesia Latina alium panem adhibuerit quam Azymum. Quasi aut necessaria lege Azymis addicta fuerit ab initio, aut ad fidei dogmata pertineat Azymorum usus. Quæ sanctior constitutio esse poterat, quam quæ ab Apostolis dictante Spiritu sancto facta est, abstinendum esse à sanguine & suffocato: Et tamen lex illa quæ per multa sæcula in Ecclesia viguit, servari tandem desiit. Quidni etiam in Azymorum usu idipsum contingere potuit? Quod si potuit, cur ea de re quæstionem movere non licet?

CAPUT III.

An Græci ab initio Ecclesiæ Fermento usi sint.

ETSI Beda in historiæ suæ lib. 4. cap. 1. auctor est, Græcos *Fidei contraria admiscere solitos*; tamen Glaber Rodulfus in lib. 5. cap. 1. eos laudat hoc nomine, quod apud eos *semper tenor Ecclesiasticus cautissime viguerit.* Atque ut proclives fuerint ad nova dicenda; certe rituum suorum eos semper retinentissimos fuisse constat.

CAP.III Hinc nobis primo loco inquirendum est, an fermenti usum, quem Latinæ Ecclesiæ tanto molimine ab undecimo sæculo imponere conati sunt, ab ortu Ecclesiæ tenuerint: an vero receptis aliquando Azymis, postea fermentatos panes admiserint. Varias hac de re Auctorum sententias, tum rem ipsam consideremus.

Innocentius Papa III. in lib. 4. de Missa cap. 4. existimat, Græcos »postquam tunicam Domini inconsutilem »diviserunt, ut perpetuæ divisionis scandalum interpone»rent, sacrificii ritum temere mutasse,« scilicet loco Azymorum adhibendo panes fermentatos. Jacobus de Vitriaco in historiæ Occidentalis cap. 38. iisdem fere verbis eamdem exponit sententiam, nimirum Græcos post secessionem à Latinis, defecisse ab usu azymorum, *ne Romanorum Ecclesiam imitari viderentur.* Quo de schismate loquantur, de Photiano, an de illo quod per Michaelem Cerularium conflatum est, Neuter explicat. Hanc sententiam amplexi sunt plerique recentiores Latinorum.

Ex Græcis Barlaamus ineunte sæculo XIV. Episcopus Hieracensis, in epistola ad Græcos pro unione utriusque Ecclesiæ, existimat fermenti usum apud Græcos ab initio invaluisse, uti Azymorum apud Latinos. »Quoniam, in»quit, Apostoli eadem nobis tradentes mysteria non dis»tinxerunt sive fermentatum, sive Azymum; Orientalis »Ecclesia continuo cepit fermentatum, Occidentalis vero »Azymum, eo quod gerit imaginem puritatis, sinceritatis & veritatis. Eadem est sententia Gregorii Protosyncelli in responsione ad epistolam Marci Ephesini, ubi ait Græcos fermento ab exordio usos, eam semper consuetudinem retinuisse.

Contra vero Cortesius Brana Mazaracenus, Græcarum litterarum professor in publico Gymnasio Neapolitano, in libello de Græcæ & Latinæ Missæ consensu, docet cum Soto in 4. sententiarum, utramque Ecclesiam initio sacratissimam Eucharistiam in Azymis confecisse: sed postea ob hæresim Hebionitarum, qui legalia servanda esse volebant, abjecisse Azymos panes; tum hæresi exstincta Latinam rediisse ad Azymos, Græcam vero in fermenti usu perseverasse.

Expositis Auctorum variis sententiis, observandum est, Cap. III Orientalem Ecclesiam ab ipso nascentis Christianæ religionis principio habuisse ritus ab Occidentali diversos. Cui rei argumento est tum controversia de Paschate, quæ inter Asiaticos & Victorem papam efferbuit, tum Irenæi Episcopi Lugdunensis epistola, cujus fragmentum refert Eusebius Pamphili in historiæ suæ lib. 5. cap. 24. Scribit quippe in ea epistola Irenæus, »Beatum Polycarpum« Aniceti Papæ temporibus Romam venisse, atque inter« illos cum de Paschate, tum de quibusdam aliis rebus« modicam fuisse controversiam: ac statim mutuo pacis« osculo sese complexos, communicasse sibi invicem, &« Anicetum in Ecclesia consecrandi munus Polycarpo ho-« noris causa concessisse.« Etsi vero non exprimit Irenæus, quænam fuerint alia illa capita, in quibus Anicetus à Polycarpo dissidebat; conjecturæ tamen locus esse potest, in his fuisse discrimen panis Eucharistici, quem utraque Ecclesia diversum adhibebat.

Hanc conjecturam juvat Origenis auctoritas in Matthæi caput 16. ad versum 16. ubi de fermento Pharisæorum agens, ait fermentum non solum sumi pro doctrina, sed etiam pro aliis rebus tam in veteri, quam in novo Testamento. Tum subdit, ὅτι δὲ μήποτε ζύμη οὐ προσφέρεται ἐπὶ τὸ θυσιαστήριον, *An non & aliquando fermentum offertur super altare?* Etsi enim non plane certum sit, num potius de novo loquatur quam de veteri testamento, in quo fermentati panes nonnumquam offerebantur ex Levitici capitibus 7. & 27. tamen potius de novo intelligendus videtur ex eo quod usus sit verbo temporis præsentis. Accedit quod in tractatu 35. in Matthæum imperitis nonnullis occurrit, quibus in mentem venire posset, exemplo Christi Pascha Judaico more & Azymorum diem celebrandum. Quibus respondet ea omnia non jam re ipsa, sed spiritali sensu exercenda esse. Quod etsi de tota ritus Paschalis observatione dictum videri possit, tamen ad removendum etiam Azymorum usum extendendum videtur. Idem dicendum est de Johanne Chrysostomo, cujus consimilia verba sunt in homilia de proditione Judæ.

Aliud testimonium pro antiquo fermentati usu apud

CAP. III Græcos desumi potest ex Chronico MS. Datii Mediolanensis Episcopi, qui medio sæculo sexto vixit. Quo in Chronico sanctus Ambrosius » Græcorum Ecclesiam in » plurimis officiis venerabiliter imitatus fuisse dicitur, & » sacrificium eorum scilicet fermentatum, cum nostro Azy- » mo in celeberrimis festivitatibus, maxime in resurrectione Domini benedixisse. « Si vero fermentati panis usus apud Græcos receptus erat Ambrosii ætate; credere par est morem hunc ex primaria Græcorum Ecclesia descendisse. At quoniam de hujus Chronici auctoritate dubitant nonnulli, quibus suppositicium & recentioris ævi esse videtur, de eo amplius in consequentibus agendum. Interim noto, Chronicon istud, etsi recentioris sit Auctoris, non tamen continuo rejicienda esse quæcumque in eo leguntur, maxime singularia facta, quæ nonnisi ex antiquioribus monumentis accipere potuit ille quicumque est auctor.

Verum luculentum est de Græcorum fermento Johannis Philoponi testimonium in disputatione de Paschate, in qua, ut jam dixi, auctor probare nititur, Christum in ultima Cœna non celebrasse Pascha legale, neque agnum aut Azymum comedisse: tum Eucharistiam non ex Azymo pane, sed ex fermentato confectam fuisse. Nam proposita sibi objectione eorum qui dicebant, Christum Eucharistiam discipulis præbuisse primo die Azymorum, quando Pascha immolabant, simulque agnus comedebatur & azymum cum herbis amaris; respondet eos ex hoc ipso maxime refutari. οὐδὲν γὰρ, inquit, ἐν τῷ δείπνῳ γέγονε τοιοῦτον, ὡς ἤδη εἶπον, οὐδὲ ἄζυμον ἄρτον ἀντίτυπον τοῦ ἰδίου σώματος τοῖς ἑαυτοῦ μαθηταῖς ἔδωκεν ὁ Χριστός. ἐγίνετο γὰρ ἂν καὶ μέχρι νῦν. εἰ δὲ ἦν πρώτη τῶν ἀζύμων ἐκείνη, ἀδύνατον ἦν ζυμωτὸν ἄρτον αὐτοῖς εὑρεθῆναι. Idem est, » Nam nihil horum » in Cœna contigit, ut jam dixi, neque Azymum pro- » prii corporis antitypum discipulis suis Christus dedit. » Nam & hoc etiam nunc fieret. Si autem illa fuisset pri- » ma dies Azymorum, non potuisset reperire fermentatum. Ex his Philoponi verbis clarum est, suo tempore Græcos, non Azymum, sed fermentatum panem in rem sacram adhibuisse, quandoquidem ait, si Christus in Azymo Eucharistiam discipulis suis porrexisset, fore ut id etiam tum

in

in Ecclesia fieret. Ex eo vero quod secus res se haberet, infert Philoponus, Christum non legali more Cœnam in Azymis peregisse. Præterea satis apparet Philoponi mentem esse, numquam in Ecclesia Græca panem alium, quam qui tunc usui erat, hoc est fermentatum, adhibitum fuisse. Nam si mutationem aliquando factam Azymi panis in fermentatum agnovisset, nihil conficeret ejus argumentum. Jam ergo Philoponi ætate, id est sub finem sæculi sexti (nam Justino II. imperante scribebat) fermenti usus ante memoriam omnem apud Græcos invaluerat. CAP. III

Hinc est quod Latini exorto schismate Michaelis Cerularii cum Azymum panem fermentato jure præferri posse contenderent; nusquam tamen (si bene memini) Græcos admissæ novitatis insimularunt, quasi recepto quondam Azymo fermentatum postea induxerint. Quod argumento est Latinos in ea fuisse persuasione, Græcorum fermentum à primis temporibus obtinuisse. Denique Humbertus Cardinalis in responsione ad Nicetam aperte innuit, tempore sextæ Synodi, id est sub finem sæculi septimi, quæ anno DCLXXX. habita est, Græcos alio pane usos fuisse quam Latinos: at Romanæ sedis Legatos morem suum utendi Azymis Constantino Imperatori approbasse.

His addi possunt & aliæ conjecturæ, nimirum quod Photius in epistola 46 agnoscit differentiam & dissimilitudinem per varias Ecclesias ἐν ταῖς μυστικαῖς θυσίαις *in mysticis sacrificiis*, quod de pane Eucharistico etiam intelligi potest, siquidem sanctus Nicon, non integro post Photium sæculo elapso, reprehendit Armenos, quod Azymis uterentur contra morem Græcorum. Ad hæc, quod Græci ante schisma Photianum pane eodem modo formato, scilicet denso & integro, iisdem omnino instrumentis atque ritibus utebantur in Liturgia sacra, quibus etiam nunc utuntur. Instrumenta præcipua sunt λόγχη, δίσκος, ἀστὴρ, quæ Johannes Chrysostomus in Liturgia sua & Germanus Patriarcha Constantinopolitanus in Contemplatione sua commemorant. Porro ex eo quod de pane integro & denso coronulam lanceola demebant in sacrificium, colligo panes ab ipsis tum adhibitos fuisse crassos & inflatos,

 quales in usum communem cedunt, id est fermentatos. Verum his conjecturis potiora sunt argumenta, quæ ex superiorum Auctorum testimoniis adduxi: ex quibus sola Philoponi auctoritas sufficere videtur ad probandum, fermentum apud Græcos ab initio Ecclesiæ, aut certe prope ab initio, receptum perseverasse ad sæculum septimum: quo ex tempore constat numquam intermissum fuisse.

His tamen repugnare videtur locus apud sanctum Justinum in Dialogo cum Triphone, ubi oblatio similæ pro eis, qui à lepra purgabantur, quæ infermentata erat, *figura panis Eucharistici* fuisse dicitur, τύπος ἦν τοῦ ἄρτου τῆς εὐχαριστίας. Verum necesse non est, ut figura in omnibus rei figuratæ respondeat.

CAPUT IV.

Quali pane utantur aliæ Societates Christianæ.

MOSCOVITÆ & Rutheni, ut Græcorum aliis ritibus, ita fermentato pane utuntur. Alexander Gwagninus in descriptione Moscoviæ observat, mulieres provectæ ætatis, & maxime viduas Sacerdotum relictas, apud Ruthenos conficere panem Sacrificii, quem *Proskura* vocant.

Nestoriani, sic dicti à Nestorio, cujus errores sectantur, *ex fermentato* itidem *divina more Græcorum conficiunt*, testante Jacobo à Vitriaco in historiæ Orientalis cap. 78. adeoque illi qui in terra Presbyteri Johannis commorantur, itidem Nestoriani, quos notat Cassander facere libum aut parvum pro multitudine gentis, quia omnes communicant; & pro magnitudine crassum dimidio digito aut integro, aut etiam crassiorem magno digito.

Suriani etiam, qui in Syria degunt, Græcorum erroribus involuti, ex fermentato pane conficiunt Sacramenta, auctore Jacobo à Vitriaco in ejusdem historiæ cap. 75.

Contra Maronitæ & Armeni, seu Jacobitæ, Azymo pane utuntur: in calicem vero nihil aquæ admiscent Armeni. Juverit hoc loco notare, Armenos in Eutychia-

norum hæresim Theodosio imperante prolapsos fuisse, ut docent nos epistolæ Procli Constantinopolitani Episcopi & Dionysii Exigui, qui Procli epistolam Latinam fecit. Ab eo tempore azymo pane & solo vino usi videntur in re sacra, uti ipsi tradunt Armeni. Certe quod solum vinum adhiberent aqua rejecta, damnati sunt ab Episcopis auctoribus Canonum in Trullo editorum post synodum sextam, ut patet ex Canone 32. in quo graviter reprehenduntur, quod οἶνον μόνον in mensa sacra offerrent. Quo in loco etsi nulla panis Azymi fiat mentio, tamen ipsos jam eo usos fuisse res certa videtur. Primus eos ob usum Azymi arguit sanctus Nicon, natione & ipse Armenus, qui medio sæculo decimo floruit. Nam inter varios errores quos in ipsis carpit, unus est, quod in *pane mystico utuntur Azymis, & in sanctum calicem aquam non immittant.* Ex quo intelligitur, Patres Trullanos Azymi usum inter ἀδιάφορα reposuisse, cum eum Armenis non objecerint. Ideoque formulam illam confessionis Fidei, quam Græci ab Armenis ad Græcorum Ecclesiam redeuntibus exigebant, pro ut ab eruditissimo Johanne Baptista Cotelerio edita est, conditam esse post schisma Michaelis Cerularii. Nam inter varios anathematismos quos proferunt resipiscentes, hic legitur: εἴ τις οὐ βάλλει εἰς τὴν προσφορὰν ζύμην καὶ ἅλας, οὐδὲ ἅγιον ποτήριον (legendum οὐδὲ ὕδωρ εἰς ἅγιον ποτήριον) μετὰ τοῦ οἴνου, ἀνάθεμα. Id est: *Si quis in panem oblationis non immittit fermentum & sal, nec aquam cum vino in sanctum calicem, anathema sit.* Hæc, inquam, formula, in qua fit mentio septimæ Synodi, condita videtur post schisma Michaelis Cerularii: quo ex tempore Græci Latinos ob Azymorum usum diris devovere cœperunt. In hac vero formula cum legitur, Armenos ad fidem *Orthodoxorum Romanorum* revertentes, eam *Renuntiationis* formulam edere solitos; *Romanorum* nomine intelligendi sunt homines Græcæ communionis, sic dicti ab incolis novæ Romæ, quæ caput est Imperii Orientalis. Sic Græcos *Romanos* vocat Theorianus in dialogo adversus Armenos, tametsi post schisma edito, & alii permulti. Denique Armenis ob sectam Eutychianam proprius non est usus Azymorum. Siquidem Johannes Philoponus, & CAP. IV.

 ipse Eutychianus, fermenti usum in re sacra probat, ut superius vidimus.

Præter hos Mozarabes, sive Gothi in Hispania degentes, Mozarabes dicti, quod postea permisti sint Arabibus Saracenis, etiam Azymo pane usi sunt ab antiquo, ut fusius in consequentibus demonstrabo. Usi sunt etiam Hierosolymitani, ut probat Humbertus Cardinalis in responsione ad Michaelem Cerularium.

CAPUT V.

Variæ sententiæ de Azymo Latinorum.

MIRUM est quam variæ sint opiniones de Azymorum usu in Ecclesia Latina. Quinque Auctorum classes invenio hac in re ab sese diffidentium. Prima est Græcorum quorumdam. Secunda Latinorum eorum, qui tempore aut proxime post tempus schismatis à Michaele Cerulario conflati vixerunt. Tertia est Scolasticorum veterum ac recentiorum, qui non omnes inter se conveniunt. Quarta est Martini Poloni, Platinæ & Johannis Calvini. Quinta Jacobi Sirmondi, quam Eminentissimus Cardinalis Bona aliquomodo temperavit, uti jam satis exposita est.

Græci nonnulli, quos Allatius in Exercitatione 28. in Concilium Florentinum commemorat, eam iniere sententiam, Azymum in Latinam Ecclesiam introductum fuisse regnante Carolo Magno. In his Demetrius Chomatenus Bulgarorum Archiepiscopus, cum nullum Canonem pro admittendo Azymo conditum à Latinis advertisset, Azymi usum in Ecclesia Latina non nisi post schisma Photii invaluisse putavit, quæ est ipsamet Sirmundi sententia. At observare juvat, neminem Græcorum, qui initio schismatis Michaelis Cerularii scripsere adversus Latinos, recentiorem Azymorum usum in Ecclesia Latina umquam causatum fuisse: quod solis recentioribus Græcis venit in mentem.

Latini è contrario qui fervente prædicto schismate Græ-

cis Azymum obtrectantibus responderunt, Azymorum usum ab initio Ecclesiæ apud se viguisse aut supponunt, aut probant, nemine Græcorum (quod sciam) reclamante. In primis Leo Papa IX. in epistola ad Michaelem Cerularium de Azymis duo docet, nempe Christum in instituenda Eucharistia usum fuisse Azymis, & ipsius exemplo hunc morem Latinis receptum ab initio tenuisse. Hoc quod posterius dixi sic urget Pontifex Michaelem alloquens. »Illud autem quis non stupeat, quod post tot sanctos & Orthodoxos Patres per mille & viginti à Passione Salvatoris annos novus calumniator Ecclesiæ Latinorum emersisti anathematizans omnes & publicam persecutionem excitans [in eos] quicumque participarentur ex Azymis?« Hinc colligo Leonis mentem fuisse, Azymorum usum in Ecclesia Latina exstitisse à passione Salvatoris ad mille annos, id est à condita Ecclesia ad suum usque tempus. Cum enim conqueratur Leo, quod *post mille & viginti à passione Salvatoris annos* præter Michaelem inventus sit nemo, qui Latinos ob Azymorum usum reprehendere ausus sit; consequens est eos per totum illud tempus Azymis usos, aut saltem Leoni ita persuasum fuisse, alias nihil valeret ipsius argumentum adversus Michaelem. Neque enim calumniæ occasionem præbere potuisset usus ille, si nondum exstitisset. Eam porro esse Leonis mentem, neque de jure, sed de facto explicari posse, patet ex epistola 1. ad eumdem Michaelem, in qua scribit, omnes quotquot ab instituta Ecclesia exstitere Martyres apud Latinos, *Azymis*, id est Eucharistia in Azymis consecrata, *saginatos* fuisse: & paullo ante innuit, Latinorum hunc morem ex sancti Petri institutione descendisse. »Quapropter, inquit, à tanta amentia jam resipiscite, & Latinos vere Catholicos, atque maximi Petri familiares discipulos, institutionisque ejus devotiores sectatores cessate subsannando Azymitas vocare.«

Eadem fuit sententia Humberti Cardinalis in responsione ad Michaelem dicentis, Ecclesiam Romanam ad suum usque tempus non cessasse ab usu Azymorum: & in responsione ad Nicetam, *traditionem* esse *Apostolicæ sedis*. Consentiunt Algerus in lib. 2. cap. 3. qui omnem Eccle-

Cap. V. ſiam præter Græcam ex traditione Principum Eccleſiæ Petri & Pauli in Azymis celebraſſe; Hugo Tuſcus ſeu Eterianus, qui in lib. 2. de Hæreſibus cap. 17. Eccleſiam Latinam Azyma perpetuo immolaſſe, & Rupertus in lib. 2. de divinis Officiis cap. 22. qui Eccleſiam Romanam cenſet fermentum in ſacrificio numquam adhibuiſſe.

Ejuſdem traditionis ineunte ſæculo XIII. propugnator fuit Innocentius Papa III. qui de Latinorum Azymis agens, eorum perpetuum uſum defendit in lib. 4. de Miſſa cap. 4. Ab ipſis ergo, inquit, beatis Apoſtolis Petro & Paulo; quos & vivos habuit (Romana Eccleſia) & defunctos cuſtodit, hunc ſacrificii ritum accepit, quem hactenus inviolabili cultu ſervavit.

Innocentio è veſtigio ſucceſſit Scholaſticorum ætas, quorum opinio de Azymo Latinorum eſt, ejus uſum ab initio naſcentis Eccleſiæ incœpiſſe: poſtea vero ingruente Ebionæorum hæreſi, qui legalia obſervari oportere docebant, præceptum fuiſſe, ut rejectis Azymis fermentum admitteretur, tum deſinente hæreſi, Latinos ad Azyma denuo rediiſſe. Hujus præcepti Leonem Papam alii dicunt auctorem. In primis eſt Johannes Duns Scotus in 4. diſt. XI. quæſt. 5. Sub Papa Leone, inquit, fuit hæreſis ſervans legem cum Evangelio. Et tunc ne viderentur Latini ſervare legem Judæorum, præceptum fuit conficere in pane fermentato. Sed poſt quando rediit Fides & invaluit, uſi ſunt Latini pane Azymo, ſicut prius. Idem ſentit Richardus in eumdem locum.

In ſecundo ordine eſt Alexander Alenſis in 4. quæſt. 32. membro 3. ad ultimum; eumque ſecutus Bonaventura totidem verbis; & ſanctus Thomas in prolixiori Commentario in 4. diſt. XI. quæſt. 2. art. 2. qui Auctores teſtem afferunt Leonem Papam dicentem, imminente hæreſi Ebionitarum ſanctos Patres præcepiſſe, ut ſacrificium ex fermentato conficeretur ad tempus.

Denique Durandus in 4. diſt XI. quæſt. 4. in corpore ait, Apoſtolos in primitiva Eccleſia uſum Azymorum tenuiſſe, & ab iis hunc morem accepiſſe Eccleſiam Romanam. Poſtea incidente hæreſi Ebionitarum, qui dicebant ſimul cum Evangelio legalia obſervanda, ſanctos Patres

ne eis consentire viderentur, voluisse ad hoc tempus Sacramentum ex fermentato confici: at cessante hæresi Ecclesiam Romanam ad pristinum rediisse morem, Græcos vero noluisse redire. Hæc de placitis Scholasticorum veterum, quibus recentiores plerique, alii aliis pro sua quisque secta, adhærent. Johannes Gerson in tractatu de Communione censet, Latinos quondam Sacerdotes confecisse Eucharistiam in fermentato; at quo tempore, quave occasione, non exprimit. CAP. V.

Aliam iniere viam Historici quidam recentiores, nimirum Martinus Polonus, & Platina, quibus Johannes Calvinus adstipulatur. Ex his primus ad annum CXXXII. ubi de Alexandro Papa agit, hæc habet. » Hic etiam statuit ut vino aqua misceretur.... & ut oblatio fieret ex « Azymo & in modica quantitate, dicens: Hæc oblatio « quanto potior, tanto rarior. « Nescio an ex eodem fonte Barlaamus Hieracensis Episcopus, Martini fere æqualis, idem tradit in epistola de unione utriusque Ecclesiæ. Platina id ab Alexandro statutum dicit, » ut Ebionitis Hæreticis calumniandi occasio aufferretur. Et Calvinus in Institutionum lib. 4. Fermentum, inquit, & vulgatum « panem fuisse ante tempus Alexandri Romani Episcopi « narrant historiæ, qui primus Azymo pane delectatus est. « Qua id ratione, non video, nisi ut plebis oculos novo « spectaclo in admirationem traheret magis, quam ut ani- « mos proba religione instrueret. « Eidem sententiæ accedit Radulfus Tungrensis de canonum observantia cap. 23.

Tam pugnantes hominum sententias retulisse huc saltem juverit, ut intelligant omnes, quam intricata sit controversia de Azymo, quantis ambagibus involuta: tum quantum intersit, non ex trivio fallarum traditionum, aut ex supposititiis auctoribus, sed ex optimis antiquitatis monumentis eruere veritatem. Quam viam quicumque non tenuerunt, in supinos & insignes errores delapsi sunt. Ætate veterum Scholasticorum circumferebantur nescio quæ scripta seu decreta Leonis & Alexandri, spuria certe, sed nondum notæ falsitatis: quibus adducti Auctores superiores, varias de Azymo sententias tenuerunt. Forsan etiam qui dixere occasione Hæresis Ebionicæ cautum fuisse ut

cessaretur ab Azymo, huc inducti sunt auctoritate sancti
Cap. V. Epiphanii. Cum enim apud Epiphanium legerent Ebionæos erroris notatos, quod mysteria offerrent ex Azymo & aqua sola; putaverunt Azymorum usum ea occasione rejectum ab Ecclesia fuisse. Et quia persuasum habebant, morem utendi Azymis apud Latinos à Christi exemplo descendisse; hanc demum invenerunt conciliandæ difficultatis viam, ut Azymum propter Ebionæos ab Ecclesia rejectum seu intermissum dicerent: postea vero cessante hæresi prædicta restitutum. Verum de Epiphanio postea.

CAPUT VI.

Quædam testimonia dubiæ fidei pro Azymo Latinorum expenduntur.

IN omni controversia, ut vera à falsis, sic certa ab incertis & dubiis secernere juvat. Hinc est quod minus peritis morem gerens, qui ad hæc tractanda rudes & imparati accedunt, hoc loco seorsim instituti agere de nonnullis testimoniis aut falsis, aut dubiis, quæ pro Azymo afferri possunt: ne si ea tacitus prætermisero, fiat ut incauti vel dubiis plus æquo fidem adhibeant, vel falsis seducti in errorem labantur.

In dubiis primum occurrit Chronicon quod sub nomine Datii Mediolanensis Episcopi in Bibliotheca ejusdem Ecclesiæ adversatur: quo in Chronico hæc de sancto Ambrosio leguntur. » Sanctus Ambrosius Græcorum Ecclesiam in plurimis officiis venerabiliter imitatus est, qui » & sacrificium eorum, scilicet fermentatum, cum nostro » Azymo in celeberrimis festivitatibus, maxime in resur» rectione Domini benedicebat. Si de hujus Chronici auctoritate constaret, luculentum haberemus testimonium ad probandum, Latinam Ecclesiam tempore Ambrosii in Azymo consecrasse. At viri docti nonnulli Chronicon istud recensius esse putant Datio episcopo, qui Vigilio Papa sedente, hoc est ante medium sæculum sextum, Mediolanensem

lanensem Ecclesiam regebat. Causam cur istud Chronicon Datio abjudicaretur, sedulo inquisivi, tum scriptis ad amicos litteris, tum petito ejus exemplo ex Mediolanensi Bibliotheca, ut lectione Chronici rei veritatem expiscari possem. Verum nihil aliud ea de re mihi rescire licuit præter ea, quæ mox adducam, neque hactenus exemplum expetitum accipere. Quod fit, ut de hujus Chronici auctoritate mihi certo pronuntiare non liceat.

Illud in primis suspectum reddit Opus istud, quod refert Antonius Possevinus de hoc Chronico, in quo scilicet ait scriptum exstare, Canticum *Te Deum laudamus* à sanctis Ambrosio & Augustino statim à baptismo ejusdem Augustini alternatim & ex tempore cantatum fuisse, atque inde ab universa Ecclesia frequentari cœpisse. Quæ res nonnullis suspecta, ne dicam falsa videri possit, & ab recentiori quodam auctore inventa. Quamquam in Ms. libro Psal. quem Carolus Magnus ad Hadrianum Papam misit, cujus Autographum exstat in Cæsarea Bibliotheca, habetur Canticum istud cum hoc titulo: *Hymnus quem sanctus Ambrosius & sanctus Augustinus invicem condiderunt.* Quod ut parum certum sit, hinc tamen apparet, persuasionem de auctoribus istius Cantici non esse admodum novam & recentem, sed aut ipsius Datii tempore, aut paullo post receptam.

Menardus noster in notis ad librum Sacramentorum, ubi de hoc Cantico agit, duobus movetur argumentis ad Chronicon istud Datio subtrahendum: nempe & quod Augustini conversio in eo Chronico aliter, quam à Possidio & ab ipso Augustino referatur: & quod Chronicon à nullo auctore citatum legatur. Verum ut prius ita sit, non raro auctores etiam æquales in unius ejusdem facti narratione discrepant. Posterius inde refellitur, quod Chronicon istud sub nomine Datii citatum videatur, tum apud Paulum Diaconum in historiæ Miscellæ libro XVI. tum apud vulgatum Anastasium de Gestis Pontificum in Silverio Papa, ubi tempore hujus Pontificis fames ingens sæviisse memoratur *ex relatione Datii Episcopi Mediolanensis.* Quæ res, si in prædicto Chronico legatur, fatendum est, aut Datium ejus esse auctorem, aut certe aliquem

alium Paulo Diacono, id est octavo sæculo superiorem;
Cap. VI ejusque persuasionem fuisse, Azymorum usum ævo Ambrosii viguisse apud Latinos.

Demum etiamsi Chronicon istud ævi sit recentioris, non tamen continuo respuendum est quidquid in illo continetur: tum quia Auctor, quisquis tandem ille sit, id ex veteribus monumentis accipere potuit: tum quia hoc ipsum quod de Azymo in eo legitur, ex missa Ambrosiana pondus habere videtur. In hac enim ubi de oblatione panis agitur, oratione præmittitur hic titulus apud Pamelium: *Oblatio panis Azymi cum patena.* Porro Missæ hujus quæ Ambrosiana dicitur, auctorem agnoscit sanctum Ambrosium Walafridus Strabus in lib. de rebus Ecclesiasticis cap. 22. » Ambrosius, inquit, Mediolanensis episcopus » tam Missæ quam ceterorum dispositionem Officiorum » suæ Ecclesiæ & aliis Liguribus ordinavit, quæ & usque » hodie in Mediolanensi tenetur Ecclesia. Neque vero facile dicendum est titulum prædictum à recentioribus insertum fuisse, nisi id probetur idoneis argumentis.

Inter supposititia pro Azymo testimonia censendum est fragmentum epistolæ sub nomine Gregorii papæ, partim à sancto Thoma Aquinate relatum in Summæ 3. parte, fusius vero in ejusdem Catena super Matthæum his verbis: » Gregorius in registro. Solet autem nonnullos movere, » quod in Ecclesia nonnulli offerunt panes Azymos, alii » fermentatos. Ecclesia namque Romana offert Azymos » panes, propterea quod Dominus sine ulla commistione » suscepit carnem. Aliæ vero Ecclesiæ offerunt fermen» tum, pro eo quod Verbum Patris indutum est carnem, » & est verus Deus, & verus homo. Nam & fermentum » commiscetur farinæ. Sed tamen tam Azymum quam » fermentatum dum sumimus, unum corpus Domini Sal» vatoris nostri efficimur. Neque enim hæc verba repe-riuntur in registro sive Gregorii Papæ I. sive Gregorii VII. Exstat quidem apud Gregorium I. cognomento magnum, epistola quædam, nimirum 64. lib. 7. Indictionis secundæ, qua in epistola sanctissimus Pontifex agit de variis ritibus Ecclesiæ cum Græcæ tum Romanæ, at ne verbum quidem de Azymo. Quapropter ex prædicto fragmento nihil certi conficere possumus.

Aliud ejusdem generis argumentum nobis suppeditat epistola quædam Isidori Hispalensis episcopi ad Redemtum Archidiaconum, in qua hæc verba leguntur. Innotuisti nobis in animo tibi versari scrupulum quod « Orientalis Christi Ecclesia ex fermentato pane, Oc- « cidentalis ex azymo sacratissimi corporis Sacramen- « tum conficere consuevit: & quia ipsi Orientales Latinos « super hoc reprehendere non verentur. « Tum Auctor Romanæ Ecclesiæ morem approbare, & Græcorum objectis satisfacere conatur. Atqui hæc epistola merito suspecta videtur, ne dicam spuria. Etsi enim Isidorus Hispalensis episcopus Redemtum Archidiaconum habuerit, tamen in ea epist. sicut etiam in præcedenti, multa sunt quæ persuadent commentum esse recentiorum temporum. Nulla enim (ut cætera dissimulem) Orientales inter & Occidentales controversia fuit de Azymo ante sæculum xi. ut constat testimonio in primis Leonis papæ IX. qui Michaelem Cerularium novum Latinorum ob Azyma calumniatorem post mille & viginti à Christi passione annos exstitisse affirmat. CAP. VI

Inter dubia item argumenta pro Azymo, recenseri debet id quod Humbertus Cardinalis in responsione ad Nicetam Pectoratum refert ex quibusdam actis sextæ Synodi, in quibus legebatur, Legatos Apostolicos peracta Synodo à Constantino Imperatore interrogatos, » qualiter Romana Ecclesia de sacrificio corporis & sanguinis Domini nostri « J. C. ordinem teneret, inter alia respondisse, Oblationem « quæ in sacrificium altaris offertur, nullam commistionem « aut corruptionem fermenti habere debere, sed debere esse « mundam, juxta quod in gestis Pontificalibus legimus esse « statutum. « Tum subdit Humbertus: *Tunc placuit piissimo Principi Constantino hæc traditio Apostolicæ sedis.* Hoc quidem testimonium validum esset ad probandum antiquum usum Azymorum apud Latinos ante Synodum sextam, si de horum actorum veritate constaret. Verum suspecta videntur hæc acta, tum quia in vulgatis sextæ Synodi actis nulla ejus rei mentio reperitur, tum quia in gestis Pontificalibus nihil de Azymo à Silvestro papa statutum legitur, sed tantum de linteo, quod lineum esse præcepit.

CAP. VI Verumtamen Hilarion Monachus in oratione de pane Græcorum myſtico & Latinorum Azymo, his actis nonnihil auctoritatis conciliare videtur, cum ait, Legatos peracta Synodo Deo gratias acturos, in templo ſanctæ Sophiæ ſacra ex præſcripto Latinorum celebraſſe, Græcis omnibus modum ſacrificii Latini collaudantibus. ἐν τῷ ναῷ, inquit, τῆς ἁγίας Σοφίας τῷ θεῷ χαριζομένους ἑορτάζαι λατινικῶς, ἐπαινούντων ὅλων τῶν ἑλλήνων τρόπον τῆς θυσίας λατινικῆς. Id forſan hauſit Hilarion ex vulgato Anaſtaſio, qui ita in Agathone papa loquitur: » Tanta autem gratia divina » Omnipotentis conceſſa eſt Miſſis ſedis Apoſtolicæ, ut ad » lætitiam populi vel ſancti Concilii, qui in regia urbe » erant, Johannes epiſcopus Portuenſis Dominico die Oc- » tavarum Paſchæ in Eccleſia beatæ Sophiæ Miſſas publi- » cas Latine celebraret coram Principe & Patriarcha, ut » omnes unanimiter in laudes & victorias piiſſimorum Im- » peratorum eo die Latinis vocibus acclamarent. Ex quibus verbis intelligimus, Miſſam ab Legatis Latino more celebratam fuiſſe, an vero in Azymis inde non conſtat. Hæc de dubiis & falſis argumentis.

CAPUT VII.

Proponuntur conjecturæ & argumenta quædam pro antiquo uſu Azymorum apud Latinos.

ANTE omnia conſiderandum eſt ſilentium Patrum Latinorum Photii ætate ſuperiorum, qui Euchariſtiam ineunte veſpera Azymorum, ac proinde in Azymis inſtitutam docent, qui cum facto Chriſti Domini inhærendum eſſe in iſtius ſacramenti confectione dicant; atque in nonnullis ritibus, ſicubi obvenit mutatio, rationes factæ mutationis inquirant, nullam tamen de mutato Azymo quæſtionem movent. Sic ex Patribus antiquioribus complures ſollicite cauſam indagant, cur à jejunis Euchariſtia percipiatur, cum ab cœnatis Apoſtolis percepta ſit: nullus vero inquirit, cur Eccleſia neglecto Azy-

mo prætulerit fermentatum. Quod sane si contigisset, non omissuri fuisse videntur omnes: cum magis ad rem Sacramenti accedat fermentum, quam jejunium aut cœnatio percipientis. CAP. VII.

Dices Patribus antiquis id fuisse exploratum, scilicet Christum tantum ex occasione & propter morem gentis, Azymum ad Eucharistiam adhibuisse: ideoque etsi fermentato pane usi sint, non visum fuisse necessarium inquirere factæ mutationis causam, quæ omnibus aperta erat.

Ad hoc repono etiam Christum ex occasione tantum & ob morem Judaicum aquam in calicem immiscuisse. Nam ut Jacobus à Vitriaco observat in historiæ Occidentalis cap. 38 *Vino puro nemo utitur in partibus illis.* Et tamen veteres Patres, Cyprianus in primis in epistola ad Cæcilium, tanta cum religione admistionem aquæ in calicem tuentur exemplo Servatoris, ut secus factitantes pro hæreticis habuerint. Si ergo antiquis illis Patribus persuasum fuit (ut certe constat apud illos) Christum in instituenda Eucharistia usum Azymis fuisse, non video cur si aliter id tum fecisset Ecclesia, nemo ejus rei causam aut inquisisset, aut exposuisset.

Affine huic argumentum est quod iidem illi Patres, qui in primis Ecclesiæ sæculis floruerunt, cum agunt de pane sacrificii, ejusque compositionem describunt, nusquam fermenti faciant mentionem. Ex his Cyprianus in epistola ad Cæcilium, & post eum Isidorus Hispalensis episcopus in lib. 1. de Officiis ecclesiasticis cap. 18. loquitur in hunc modum: » Si vero calix Domini nostri Jesu Christi non potest esse aqua sola, aut vinum solum, nisi utrumque « sibi misceatur: quomodo nec corpus Domini potest esse « simila sola, aut aqua sola, nisi utrumque adunatum fue- « rit & copulatum, & panis unius compage solidatum. « Eadem verba præter Isidorum repetit Amalarius, in lib. 3. de Officiis ecclesiasticis cap. 19. Sane cum Cyprianus hoc loco agat de compositione panis Eucharistici, ejusque partes distincte explicet; non omisisset fermentum, si panis Azymus suo tempore in usu non fuisset.

At, inquis, satis fermentum exprimit cum ait, corpus Domini esse non posse similam solam aut aquam solam;



C. VII. *nisi utrumque adunatum fuerit & copulatum, & panis unius compage solidatum.* Quod enim copulat, adunat, & solidat, fermentum est.

Verum huic responsioni obviat Augustinus in sermone 83. de diversis, ubi recens baptizatis exponens mensæ Dominicæ Sacramentum, & singula quæque traducens ad mores, non solum fermenti non meminit, sed etiam granorum seu pollinis conjunctionem & copulationem non nisi per aquam fieri docet his verbis: » Commendat vobis in isto pane quodammodo unitatem amare. « Numquid enim panis » ille de uno grano factus est? Nonne multa erant tritici gra» na? Sed antequam ad panem venirent separata erant, per » aquam conjuncta sunt, & post quamdam contritionem. » Nisi enim molatur triticum & per aquam conspergatur, » ad istam formam minime venit, quæ panis vocatur. Sic » & vos ante jejunii humiliationem exorcismi Sacramento » quasi molebamini. Accessit baptismus & aqua, quasi » conspersi estis, ut ad formam panis veniretis. Sed non» dum est panis sine igne. Quod ergo significat ignis, hoc est Chrisma. « Augustinus his aliisque verbis accurate singula distinguit; granorum contritionem, conspersionem & conjunctionem per aquam solam, & coctionem. Altum de fermento silentium satis innuit illud eo tempore inusitatum fuisse. Adde sanctum Doctorem uti vocabulo *conspersi*, quo massam sine fermenti admistione aqua conglutinatam significari constat, ut inferius demonstrabo.

Eodem modo alii Patres loquuntur de compositione panis Eucharistici, quos inter Gaudentius Brixiensis episcopus in tractatu 2. de Paschate, venerabilis Beda in Lucæ cap. 22. & alii, nulla facta mentione fermenti.

Præter ea nulla lex, nullum decretum, nullum legis aut decreti vestigium exstat apud veteres de recipiendo in Ecclesia Azymo, neque de mutando fermento, nec de transferendo azymi & fermenti promiscuo usu in Azymi communem ritum. Quod sane mirum esset, si aliquando in Ecclesia Latina obvenisset mutatio in pane Eucharistico. Cum enim sancti Patres tam solliciti fuerint de iis quæ ad augustissimum Eucharistiæ Sacramentum pertinent; cum tot decreta condiderint de altaribus tam fixis quam

mobilibus, de vasis sacratis, deque linteis in sacrificio usitatis, de Eucharistia pie ac religiose tum conficienda, tum porrigenda, tum percipienda, tum adservanda; cum tot statutis decreverint retinendam aquæ admistionem in calicem; mirandum certe fuerit, si Latini aliquando abjecto fermento admiserint Azymum, id communi consensu factum sine lege fuisse, nemine reclamante aut referente. C. VII.

Ad hunc locum revocare juvat id quod superius observavi ex Missa Ambrosiana, in qua *oblatio panis Azymi cum patena facienda præscribitur*. Pamelius quippe hæc verba legit in codice mſ. quo usus est in editione istius Missæ, quæ ab antiquis Ambrosio tribuitur: nec facile crediderim mentionem Azymi à recentioribus adjectam, quibus dubitatio de offerendo Azymo nulla suboriri poterat.

Insuper argumenta quæ inferius pro stabiliendo Azymorum communi usu ante schisma Photianum adducuntur, huc recurrunt. Qui enim Azymum probant Auctores illi, id ante omnem memoriam usitatum ostendunt.

CAPUT VIII.

Aliæ probationes ex forma & conditionibus hostiarum, ubi explicantur canones duo, unus Concilii secundi Turonensis, alter Toletani VII.

OBLATAS seu hostias minutas ac tenues sæculo nono fuisse, quales fere modo adhibemus, hinc patet, & quod *rotulæ* appellantur apud Isonem Monachum Sancti-Gallensem, & quod intra ferrum characteratum conficiebantur. Modicas vero atque exiles longe ante istud tempus fuisse colligo tum ex Concilio Toletano XVI. tum ex figuris nonnullis, quæ in antiquis numismatibus hactenus supersunt. Tres nobis exhibet Claudius Boterovius, de Republica litteraria bene meritus, in collectaneo veterum numismatum Francorum, omnes Chari-

berti Francorum Regis, qui regnare cœpit anno DLXI.
C.VIII. in annos sex. Prima figura extat in pag. 247. ubi pingitur calix ansatus in lunulæ cornua duo eminens, in quorum medio apparet exiguus circulus ad hostiam (ut Boterovio visum est) designandam, adjecta per circulum hac inscriptione, *Gavaletano*, qui locus est cusæ monetæ, ex alia vero parte effigies Regis sine inscriptione.



Habentur aliæ duæ in pag. 252. quarum prima superiori omnino similis est, altera tres circulos, quos Boterovius itidem hostias esse putat, nobis exhibet cum eadem inscriptione, eademque Regis effigie; at sine nominis designatione omnes.




Ut autem Boterovius eas Chariberto Regi tribuat, duobus movetur argumetis. Primum est quod plura alia numismata ab ipso exhibita, ex una parte præferunt calicem ansatum cum cruce superposita & designatione loci ubi cusa est moneta, *Banniaciaco* scilicet, qui locus itidem in tribus aliis jam memoratis, tribus dumtaxat prioribus litteris exprimitur, una cum verbo *Gavaletano*; ex alia vero parte Regis effigiem repræsentat cum hac inscritione, CHARIBERTUS REX. Alterum argumentum est, quod Chariberto regnante atque curante celebratum est Concilium secundum Turonense anno DLXVI. quo in Concilio Patres Canone 3. statuere *ut corpus*

corpus Domini in altari non in imaginario ordine, sed sub crucis titulo componatur. Quo ex loco vir antiquariæ rei studiosissimus colligit Chariberto placuisse, ut in memoriam hujus statuti se procurante conditi, monetæ regiæ calice ansato cum hostiis insignirentur, eo scilicet modo, quo Eucharistiam in calicibus ansatis ab eo tempore adservatam fuisse Boterovius probare intendit. Quæ omnia si certa sint, inde probabile habemus argumentum, oblatas sæculo VI. tenues ac modicas, quales fere modo habemus; ac proinde infermentatas fuisse. C.VIII.

Verum ut hac de re dicam quod sentio, certum mihi videtur primo quidem calices antiquitus fuisse ansatos, ut multis probat Boterovius, tum ex Anastasio vulgato in gestis Pontificum Romanorum, tum ex aliis. Qui mos inde forsan promanaverit, quod calix quo Christus Dominus in ultima cœna usus est, *ansatus* fuisse perhibetur apud Adamnanum Hiiensem Monachum in lib. 1. de locis sanctis cap. 8. Locum huc adscribam in gratiam studiosorum. » Inter illam quoque Golgotanam basilicam & martyrium, quædam inest exedra, in qua est calix Domini, quem à se benedictum propria manu in cœna pridie quam pateretur, ipse conviva Apostolis tradidit convivantibus, qui argenteus calix sextarii Gallici mensuram habens, duasque ansulas in se ex utraque parte altrinsecus contenens compositas. « Hæc Adamnanus ante annos fere mille retulit ex narratione Arculfi Gallicani episcopi, qui calicem istum conspexerat.

Secundo certum mihi videtur, numismata à Boterovio exhibita vere esse Chariberti Regis. Quandoquidem alia plura ejusdem generis ipsius nomine signata videntur.

Tertio æque exploratum puto, in illis numismatibus re vera calices ansatos repræsentari, maxime quia plerique signum crucis superpositum habent, & unus quidem cum monogrammate Christi adjuncto.

Quarto persuasum etiam mihi est, canonem tertium Concilii Turonensis de adservanda Eucharistia interpretandum esse.

At vero non ita perspectum habeo, an minimi illi circuli, qui calicibus ansatis superponuntur, sint veræ ob-

latæ. Non quod id mihi omnino veri simile non videatur,
C.VIII. sed quod artificis imperitia non plane rem oculis exhibeat. Neque enim animus est plus ponderis dare argumentis, quam ea præ se ferant.

Deinde nonnullis etiam dubium videri possit, an Eucharistia in calicibus aliquando sit adservata. Nam aut in turricula, aut in columba argentea reponi solebat. Legimus quidem apud Gregorium Turonensem episcopum in lib. 1. de gloria Martyrum cap. 47. calicem crystallinum qui fractus fuerat, Diaconi oratione restauratum, jussu episcopi *suspensum super altare* fuisse, ejusque rei memoriam annua festivitate quot annis celebratam. An vero Eucharistia in eo adservaretur, non liquet. Clarior est locus in gestis Gregorii Papæ III. qui *calicem unum argenteum qui pendet*, inquit Auctor, *in abside Oratorii*, dedisse perhibetur, non alium videtur ad usum, quam ad sacratissimam Eucharistiam consecrandam.

Explicatur Canon 3. *Concilii* II. *Turonensis.*

Et quandoquidem huc devenit oratio, quædam observare juvat ad interpretationem Canonis tertii Concilii Turonensis, quo præcipitur, *ut corpus Domini in altari, non in imaginario ordine, sed sub crucis titulo componatur.* Canon iste eruditos viros jam dudum torquet, versatque in varias partes: de quo ut nonnihil dicam, notandum est in nonnullis codicibus abesse præpositiones *in* & *sub*. Deinde imaginarium ordinem eum esse, qui imaginibus sacris vulgo tribuebatur. Quo in sensu *imaginaria pictura* dicitur apud Anastasium in versione secundi Concilii Nicæni.

Jam in hoc Canone explicando diversæ sunt sententiæ tres. Prima Severini Binii dicentis hoc decreto prohiberi, »ne corpus Domini inter sacras Imagines super altari »poni solitas, sed potius collocetur sub ipsa cruce, quæ in meditullio ipsius altaris poni consuevit.« Altera est Jacobi Sirmondi, in cap. 4. Disquisitionis de Azymo, censentis nihil aliud statui hoc canone, quam *ut panis in corpus Domini consecrandus, non aliter pro cujusque arbitrio, quam impressa cruce formetur.* Tertia est viri doctissimi,

qui existimat hunc canonem intelligendum esse de componenda oblatione cum calice tempore sacrificii è regione crucis in medio altari positæ, non vero ad dexteram aut ad sinistram è regione Imaginum. C.VIII.

Sed ut ingenue mentem meam aperiam, videtur canon ille, neque de compositione panis Eucharistici, neque de ordine quem tempore sacrificii oblatio tenere debet, explicari posse. Nusquam enim, si non fallor, Eucharistiæ nomen apud veteres, nisi pro hostia consecrata usurpatur. Et antiquitus oblata sacrificii tempore, non ordine recto è regione crucis componi solebat, sed ad sinistram partem calicis, seu potius calix *ad dexterum latus oblatæ, quasi sanguinem Domini suscepturus, quem de latere Dominico profluxisse credimus*, ut ex Ordine Romano scribit Micrologus, & cum eo Johannes episcopus Abrincatensis. Quaproter præferendam existimo sententiam primam: in qua tamen scrupuli quidam mihi restant, quos hic discutere conabor.

Duæ sunt difficultates, quæ hunc canonem primo illo modo explicatum implicant. Prima, quo in loco prostarent tunc temporis Imagines in Ecclesiis. Altera quo ritu Eucharistia *sub crucis titulo in altari* componeretur.

Ad primam, crediderim totis decem Ecclesiæ sæculis Imagines sacras aris non fuisse impositas. Testatur Leo Papa IV. in Homilia quadam his verbis: *Super altare nihil ponatur, nisi capsæ & reliquiæ, aut forte quatuor Evangelia, & buxida cum corpore Domini ad viaticum infirmis: cætera in nitido loco recondantur.* Eadem verba repetit Ratherius Veronensis episcopus in Synodica oratione ad presbyteros suos. Flores tamen etiam *super altare* positos probat Venantius Fortunatus in lib. 8. carmine 8. Et crux super altare pendere solebat, teste Gregorio Turonensi, præter alios. Etsi vero scrinia quibus sanctorum reliquiæ includuntur, Imaginum loco haberi possint; constat tamen reliquias sacras, ac proinde reliquiaria ipsa, super altare positas vix fuisse ante sæculum nonum, uti alias demonstravi in Præfatione sæculi secundi Benedictini. Ex quibus intelligitur, tempore habiti Concilii Turonensis Imagines in altaribus non habuisse locum. Ubi ergo?

C.VIII. inquis. Certe in baptisteriis, in Secretariis seu Sacristiis (quas vocamus) in porticibus, in parietibus & laquearibus templi. Imagines in baptisterio collocatas à Severo fuisse docet sanctus Paulinus in epistola 12. ad ipsum scripta. Statuam Christi Domini, quæ à muliere sanguinis profluvio liberata erecta fuerat, à gentilibus mutilatam, Fideles in Diaconicum seu secretarium Basilicæ intulerunt, competentem ei curam atque observantiam deferentes. Philostorgius auctor in historiæ lib. 7. de Iconibus sacris in porticibus & in laquearibus depictis aut affixis, testis est idem Paulinus in prælaudata epistola: testis item venerabilis Beda in lib. 1. de vita Biscopi abbatis sui, ubi ait, Biscopum Roma detulisse *Picturas Imaginum sanctarum, quas ad ornandam Ecclesiam beati Petri Apostoli construxerat, Imaginem videlicet beatæ Dei genitricis Mariæ, simul & duodecim Apostolorum: quibus mediam ejusdem Ecclesiæ testudinem, ducto à pariete ad parietem tabulato, præcingeret.* Si autem reliquiaria (quæ vocamus) Imaginum loco censeantur, hæc recondebantur eo tempore subtus aut intra ipsum altare: cujus rei argumenta retuli in Præfatione sæculi secundi. Ergo ut ad sensum canonis revertar, cum prohibent Patres, ne Eucharistia *in imaginario ordine* ponatur; eorum sententia esse videtur, ut ne in baptisteriis, aut denique sub altari, prout nonnullis in locis fieri consueverat, cum Imaginibus sacris adservaretur. Quæ pars negans est canonis prædicti.

Eucharistiam si quidem aliquando in Secretariis servatam fuisse colligi potest ex Gregorio Turonensi episcopo in lib. 1. de gloria Martyrum cap. 86. ubi Diaconus quidam impurus adventante Sacrificii tempore, *acceptam turrem, in qua ministerium Dominici corporis habebatur*, tulisse dicitur *ad ostium*, quo scilicet ex secretario in interiorem basilicam, seu ad locum altaris aditus erat: *ingressusque templum ut eam altari superponeret, elapsa de manu ejus, ferebatur in aera.* Quo enim ex loco *ministerium corporis Dominici* detulisse dici potest, nisi ex secretario? qui locus in exedra (destinam vocabant nonnulli) basilicæ exteriori innixa continebatur, ad dexteram scilicet partem altaris, testante Paulino in præcitata epistola ad Severum:

ubi loquitur *de Secretariis duobus juxta absidem* (locus altaris erat) utrimque positis: refertque versus indicantes *officia singulorum*. Et quidem *ad dexteram* hi erant. C.VIII.

Hic locus est veneranda penus qua conditur, & qua
Promitur alma sacri pompa ministerii.

Ad sinistram erant libri sacri cum alio disticho. Quamquam non immerito dubitari potest, an his locis *ministerium corporis Dominici* pro Eucharistia sumi debeat: cum potius de sacra supellectile ad sacrificium deputata intelligendum videatur. Quod etiam dici potest de *turri* Felicis Bituricensis episcopi, quam laudat Fortunatus in lib. 3. Carmine 23. Dubitandi ratio petitur ex eodem Gregorio in lib. 1. de gloria Martyrum cap. 8. cujus hic titulus: *de interitu eorum qui ministerium basilicæ exportaverunt.* Ubi *ministerii* nomine intelligit *patenam & urceum, qui anax dicitur*, inquit, quæ à nefariis quibusdam prædonibus sublata scribit. Et versus Fortunati de calice auro constante recte explicari possunt, cum ita canit in carmine de turre Felicis episcopi.

Quam bene juncta decent, sacrati ut corporis Agni
Margaritum ingens aurea dona ferant.
Cedant Chrysolitis Salomonia vasa metallis.
Ista placere magis ars facit atque fides.

Denique in Ms. Sacramentorum libro, qui in Bibliotheca sancti Theoderici prope Remos adversatur, chrismal (quod corporale vocamus) *ministerium corporis Christi gerulum* appellatur in oratione, qua in usum sacrum benedicitur. Ex quibus dubitare licet, ut jam dixi, an Paulinus, Gregorius & Fortunatus in prædictis locis de Eucharistia loquantur. Non desunt tamen apud veteres, qui Gregorii locum de Eucharistia explicent. In his est sanctus Odo abbas Cluniacensis in Collationum lib. 2. cap. 32. ubi agit de infami illo Diacono apud Gregorium memorato, *qui dum capsam cum corpore Domini deferret, de manibus elapsa est, & per aerem super altare reversa.* Ad

C.VIII. hæc, in Chrismali, quod *ministerium corporis Christi gerulum* superius dicitur, Eucharistiam servatam fuisse, colligi posset ex Glabri Rodulfi testimonio, * si certum esset ita illud legendum esse, ut apud Chesnium t. IV. hist. Franc. editum est. Ibi enim Glaber lib. 5. c. 1. agens de chrismali, *quod à quibusdam corporalis appellatur*, ait multa per istud remedia præstari, *si fides petentium exigat. Nam contra incendia*, inquit, *sæpius elevatum, aut extinguendo compescuit, aut retrorsum pepulit, aut in partem alteram retorsit.* Tum rem gestam refert in Monasterio Reomaensi *tempore venerabilis Willelmi abbatis* sub initium videlicet sæculi XI. nempe cum *incendium circumjacentia Monasterii* depopularetur. Fratres ejusdem loci *accipientes chrismale conto impositum*, elevasse illud *contra incendii flammas dire flagrantes. Statim vero*, inquit, *idem ignis in se se retorquens, minime amplius quam invaserat, arripere valuit.* Tum subdit id quod ad propositum nostrum facit. *Panis tamen ille Dominicus aura flante à contulo elapsus, plus minus duobus milliariis avocavit usque ad villam cui Tivalgas vocabulum est, ibique super domum cujusdam veniens sedit. Quo prosecutus, ad monasterium dignanter est delatus.*

Hæc quidem Glaber apud Chesnium, sed pro *Panis Dominicus*, legendum esse *Pannus Dominicus* arbitror cum Boverio, qui istud Glabri fragmentum in sua de Monasterio Reomaensi historia adhibuit. An Codices viderit præter Thuanum, ex quo Chesnius illum scriptorem edidit, plane nescio; at hæc mutatio, etiamsi auctoritatis expers esset, minime tamen improbanda videretur.

Ac primum quidem Auctoris sententiæ magis convenit. Nam hæc verba *panis ille* aliquid præcessisse indicant ad quod referenda sint, postulantque ut antea de SS. Eucharistiæ Sacramento locutus fuerit. De Sacramento tamen

* Ex illo testimonio Mabillonius in priori hujus Disquisitionis editione probare sibi visus est Eucharistiam in Chrismali fuisse servatam. Sed admonitus ab uno è nostris, D. Fillastre, huic lectioni, *Panis Dominicus* plurima refragari, statim rescripsit Mabillonius correctionem placere, ejusque se rationem habiturum esse, si denuo sua typis Disquisitio mandaretur. Quare hic Auctoris voluntati obsequens, locum emendavi, allatis argumentis omnibus, quæ Amicus ejus censor ipse attulerat. Hæc dicta sint, ut suum cuique reddatur.

ne verbum quidem antea. Verum eſt ante ab illo narratum fuiſſe miraculum, ſed hic de àlia re agit tranſitque ad miracula quæ per corporalia fiebant. *De Criſmale etiam*, inquit, *quod à quibuſdam Corporalis appellatur, plurimum expertum eſt præſtare remedia*, quibus ſubjungit miraculum, quod in Reomaenſi Monaſterio contigerat: ac proinde narrationis ſeries ac tenor vetat hæc verba, *panis Dominicus*, ad Criſmale aut Corporale referri, cum è contrario *pannus Dominicus* congruere eo magis videatur, quod corporale à Ruperto vocetur *Corporale Dominicum*, quemadmodum *Dominicale* vocatum fuit linteum illud, quo feminæ olim Euchariſtiam accipere ſolebant. C.VIII.

Hinc autem huic conjecturæ maximum pondus accedit, quod ſupra fidem ſit, in Eccleſia unquam aut apud Benedictinos, ſacroſanctum Euchariſtiæ Sacramentum flammis expoſitum, quomodo Corporalia illa expoſita fuiſſe paſſim legitur. Unum huc exemplum adducere ſatisfuerit, quod Rupertus oculatus teſtis refert, quodque illuſtrando Glabri Rodulphi loco plurimum conducet: *Quidam de fratribus raptum è ſacrario ferens corporale Dominicum, longo haſtili ſuperne illigatum flammis obvius ſtetit... cumque tali modo non cederet ignis...... ipſum haſtile cum corporali mediis flammis fortiter intruſit, aliquandiu agitans quaſi ſævientem confoderet ignem.... demum abſolvit & convolutum flammis quo potuit altius injecit.* Ita Rupertus l. de Incendio Tuitienſi c. 3. An credibile eſt ſacroſanctum Corporis Dominici Sacramentum, ſi in Corporali fuiſſet, tam irreligioſe fuiſſe habitum? Adde quod Corporale illud vocet ſolum *ſacram ſupellectilem*, in eoque ſitum fuiſſe miraculum dicat, quod *Corporale illæſum & incontaminatum ignibus* extractum fuerit: ſed Sacramenti nullam facit mentionem; unde Sacramentum ibi non adfuiſſe manifeſtum eſt. Accedit Corporalia illa, cum neque duplicia neque plicata fuerint, ut ex Udalrico obſervare licet, vix ac ne vix quidem potuiſſe ſummo haſtili illigari, quin ſacrum Domini corpus deorſum caderet.

Quoniam vero videtur iſta conſuetudo ad Reomaenſe Monaſterium tranſiiſſe ex Cluniacenſi, cujus B. Guillelmus tum Monachus erat, cum narratum à Glabro mira-

C.VIII. culum accidit, videamus *an ſacra Euchariſtia in illo Corporali, ſervatum fuerit, quod erat ſemper ad ſiniſtrum cornu altaris, ut ad manum eſſe poſſet contra incendia.* Mihi certe non veriſimile fit. Corporale enim illud fuiſſe unum ex duobus quæ in Majori Sacro uſui erant, Udalricus innuiſſe videtur, cum ait; *Major Calix cum ſimplo Corporali ad Miſſam; Nam & unum ſimplum ſemper jacet ad ſiniſtrum cornu altaris ut ad manum eſſe poſſit contra incendia*: quodque rem plane conficit, addit idem auctor Sacramentum ſuſpendi *in pixide de columba jugiter dependente ſuper altari.*

Denique conſuetudinem iſtam referens Sengelſtadienſe Concilium non eam idcirco damnat, quod ſanctam Hoſtiam in illis Corporalibus incluſam, ſed tantum *Corporale Dominico corpore conſecratum* flammis exponeret. Ex quibus tandem efficitur ſacrum Domini Corpus in Chriſmali ſeu Corporali illo non fuiſſe incluſum, quod ad incendia deferebatur, proinde in Glabri Rodulphi loco laudato non *panis* ſed *pannus Dominicus* ſcribendum eſſe.

Non prætermittenda eſt alia canonis Turonenſis lectio, ubi pro *in imaginario ordine* ſcribitur, *in armario, vel in imaginario ordine. Armarium* gloſſematis vice additum exiſtimo, non ad deſignanda tabernacula noſtra recentiora, ſed ad explicandum *imaginarium ordinem.* Nam Imagines ad parietes altaribus adjacentes appendi & depingi ſolebant, ibique ad latus Evangelii ſeu ad aquilonarem partem habebantur quibuſdam in locis armaria, in quibus ſanctiſſimum Sacramentum recondebatur. Et quidem mos iſte hactenus perſeverat in quibuſdam Eccleſiis, puta Romæ in Eccleſia ſanctæ Crucis in Jeruſalem, in Gallicanis nonnullis, ut Peronæ in parochiali Eccleſia S. Johannis Baptiſtæ, & ante annos decem in Baſilica Furſeana, atque in Belgicis pleriſque. Hunc uſum abrogare videtur canon Turonenſis, definientibus Patribus, ut Euchariſtia ſuper altare componeretur *ſub titulo Crucis.*

Hæc eſt alia difficultas, quæ modo examinanda eſt, quo pacto ſcilicet ſæpe dictus canon præcipiat, ut *Euchachariſtia in altari ſub titulo Crucis componatur.* Titulus crucis ſignificat Crucem ipſam, quæ ſuper altare pendere ſolebat, teſtante Gregorio jam laudato in lib. 2. de miraculis

culis sancti Juliani, cap. 43. *Pendebat*, inquit, *super ipsum altare crux holocrysa eleganti opere facta.* At quo in loco, quove modo crux super altare penderet, adhuc obscurum est. Quocirca operæ pretium est scire apud antiquos morem fuisse, ut super altaria sancta erigerentur Ciboria, seu turriculæ, quatuor minimum columnis innixæ, quæ transversis in medium lineis adunatæ sustinebant crucem altaris medio respondentem: ex qua pendebat Eucharistia sacra, vasculis seu columbis argenteis aureisve inclusa, nonnumquam etiam lapillis, quem certe modum præscribere videtur Concilium Turonense. Non tamen recedit à mente Concilii mos hactenus usitatus in nonnullis Ecclesiis, in quibus è stipite crucis super altare in altum defixæ producitur instrumentum ad medium altaris porrectum & incurvatum, ex quo divina Eucharistia in vasculo pendet.

Hæc sunt quæ pro intelligentia prædicti canonis mihi venerunt in mentem, nescio an studiosis nonnihil profutura, quæ dicta sunt occasione hostiarum, quas exhibent veteres monetæ.

Explicatur canon 6. Concilii XVI. *Toletani.*

Aliud argumentum pro veteri usu Azymorum apud Latinos inde sumitur, quod antiqui Patres Ecclesiæ Latinæ utebantur pane studiose confecto, candido supra communem, rotundo ac tenui, non spisso neque denso. Quæ omnes simul conditiones Azymo pani magis quadrant quam fermentato, qui inflatur ac densus esse solet. Porro has omnes Eucharistici panis circumstantias exigit Concilii XVI. Toletani canon sextus, in quo Patres reprehensis Sacerdotibus nonnullis, qui panem *usibus suis preparatum* in sacrificium adhibebant, decernunt, *panem non nisi integrum & nitidum, qui ex studio fuerit preparatus, neque grande aliquid, sed modicam tantum oblatam*, pro veteri consuetudine offerendam esse. Si ergo probare potuero, canonem istum, non de fermentato, ut Jacobo Sirmondo visum est, sed de Azymo pane intelligi oportere; nemo non concedet, sæculo septimo, quo desinente habitum est

C.VIII. Concilium, eam fuisse Hispaniensium episcoporum persuasionem, Latinam Ecclesiam numquam alium panem quam Azymum in rem sacram admisisse.

Age vero jam videamus, an de alio pane quam de Azymo possit explicari canon iste, quem integrum hic præmittere juvat. » Ad conventus nostri agnitionem delatum est, » quod in quibusdam Hispaniarum partibus quidam Sacer» dotum non panes mundos & studio præparatos supra » mensam Domini in sacrificio offerant: sed de panibus » suis usibus præparatis crustulam in rotunditatem aufe» rant, eamque super altare cum vino & aqua pro sacro » libamine offerant. Quod factum nequaquam in sacræ » auctoritatis historia gestum perpenditur. Unde id una» nimitatis nostræ delegit conventus, ut non aliter panis » in altari Domini sacerdotali benedictione sanctificandus » proponatur, nisi integer & nitidus, qui ex studio fue» rit præparatus: neque grande aliquid, sed modica tan» tum oblata, secundum quod ecclesiastica consuetudo re» tentat.

Omnia præjudicia exigere videntur, ut canon iste explicetur de pane infermentato. Primo quod veteres Mozarabes seu Gothi in Hispaniis cum Arabibus degentes, (quod etiam de superioribus Gothis ejusdem regni incolis dicendum) ab antiquo Azymis in sacrificio utebantur. Deinde quod centum annis post concilium Toletanum cum aliis Latinis in Azymo conveniebant, ut postea demonstrabo. Præterea quod ex opusculo Eldefonsi episcopi perspectum sit, eumdem usum anno DCCCXLV. viguisse apud Hispanos.

At non minus favent verba ipsa Concilii. In primis siquidem panis Eucharisticus, ut patet, alius tum ab eo esse debebat, qui usibus mensæ communis paratus erat, alius inquam ab usitato. Qua igitur ratione Sirmondus infert ex Ambrosio, qui panem Eucharisticum *usitatum* vocat, eum fuisse fermentatum; eadem quoque ego infero Patres Toletanos censuisse, panem sacrum alium esse oportere ab usitato, id est à fermentato. Expendenda sunt Sirmondi verba, qui relato Ambrosii testimonio ex lib. 4. de Sacramentis cap. 4. ubi dicitur: *Tu forte dicis*

Meus est panis usitatus, &c. hæc subinfert: *nempe qui usitatum mensisque quotidianis usurpatum panem dicit, Azymum haud dubie non significat.* Ergo ex Sirmondi mente, qui usitatum mensisque quotidianis usurpatum panem à sacrificio excludunt ac removent Patres Toletani, Azymum haud dubie significant. C.VIII.

Neque hæc argumentatio in me regeri potest, qui in eo Ambrosii loco usitatum panem non pro fermentato usurpatum contendo. Nam si constaret eo in loco agi de duplici pane materiali, uno usitato, altero minus communi; usitatum panem Azymo opponi ultro concederem. At vero hic usitatus panis non pani minus usitato, sed pani consecrato, id est corpori Christi opponitur. Ac proinde non valet comparatio in sententia mea: valet autem in sententia Sirmondi hunc in locum, & in mea pro canone Concilii. Toletani: cum utrobique panis usitatus Azymo opponi concedatur.

Secundo Patres Toletani arguunt Sacerdotes illos Hispanicos, quod *non panes mundos* offerrent, tum præcipiunt ut *panis nitidus* offeratur. Panis mundus, prout opponitur usitato, alius intelligi non potest quam panis expers fermenti, quod corruptionis effectum ac symbolum est. Recte hunc in locum Humbertus Cardinalis in responsione ad Michaelem Cerularium: » Sicut sententia vulgi exstat, fermenti origo fit, cum aut spuma musti seu fæx cujusdam rusticæ potionis, quæ apud Gallos Cervisia dicitur; vel certe jus elixati hordei aut ciceris, sive lac ficulneæ vel pecorum corruptum injicitur conspersæ farinæ. Cum ergo spuma, fæx, elixatum leguminum & lac ficus vel pecorum corruptum, apud homines computentur inter sordida; constat fermentum sordibus non carere per omnia. Massa autem cuicumque fermentum injicitur, necesse est corrumpatur, sicut ait sapientissimus Paulus: Modicum fermentum totam massam corrumpit. « Eodem tendit Algerus in lib. 2. de Sacramento cap. x. Cum ergo Patres Toletani ad sacrificium exigunt panem *mundum ac nitidum*, (quod idem hoc loco forsan esse videbitur) secretum volunt ab omni sorde & fermento corruptionis.

Si tamen *nitidi* panis nomine intelligi putes hoc loco

C.VIII. panem candidum præ communi; non repugno, nam & hoc potius Azymo convenit quam fermentato. Udalricus in lib. 3. Consuetudinum Cluniacensium cap. 13. agens de confectione hostiarum secundum morem Monasterii sui; *Conspergunt*, inquit, *cum aqua frigida, quia inde fiunt hostiæ candidiores.* Qui ritus servari non potest in pane fermentato, ad cujus confectionem aqua calida necessaria est. Panis ejusmodi nitidi meminit Beda Historiæ lib. 2. cap. 5. Nam Seberti Christiani Regis Orientalium Saxonum filii tres Idololatræ, cum viderent Pontificem Mellitum celebratis in Ecclesia Missarum sollemniis Eucharistiam populo dare, dicebant ad eum barbara inflati superbia: *Quare non & nobis porrigis panem nitidum, quem & Patri nostro Saba dabas?* Ubi panem nitidum eum vocant, qui præter morem candidus erat. Non tamen eo spectat oratio mea, quasi probare velim, hoc nomine ubique intelligi panem infermentatum. Certe fermentatum eo vocabulo designatum lego in Annalibus Fuldensibus ad annum DCCCLXX. Verum cum Toletani Patres *nitidum* panem opponant usitato, intelligendi sunt de pane Azymo, qui fermentato seu usitato longe candidior est.

Tertio præcipiunt Patres, ut panis sacrificii sit *studio præparatus.* Theodulfus Aurelianensis episcopus in Capitularis art. 5. *Panes*, inquit, *quos Deo in sacrificium offertis, aut à vobis ipsis, aut à vestris pueris coram vobis nitide ac studiose fiant.* Qua religione formarentur panes ad usum sacrificii apud Monachos Cluniacenses, docet Udalricus in lib. 3. cap. 13. Siquidem *frumentum granatim electum* magna cum reverentia à monacho albis induto ad farinarium delatum molebatur, tum cribrata simili ritu farina, *cum aqua frigida* conspergebatur. Deinde ferramentum in quo coquendæ erant hostiæ tenebat conversus, manus chirotecis indutas habens. Longe ante Cluniacenses, hostiæ *cum laude psalmodiæ* formabantur apud Andaginenses seu Cœnobii sancti Hucberti in Arduenna Monachos, uti legitur in lib. de miraculis sancti Hucberti Tungrensis episcopi, cap. 8. ubi Monachi *panes suis manibus cum laude psalmodiæ formatos accumbenti* Odoni comiti *anno* DCCCXLI. obtulisse perhibentur. Erant hæ eulogiæ seu ho-

ſtiæ benedictæ, quæ ſingulis diebus ante communes cibos Monachis non communicatis in refectorio præbebantur, C.VIII.
ut patet tum ex libello ſupplici, quem Monachi Fuldenſes Carolo Magno porrexerunt, in quo Eulogiarum perceptionem vocant *communicationem fracti panis*; tum ex Synodo Aquiſgranenſi anni DCCCXVII. tum ex Udalrico in lib. 2. cap. 30. Quippe eulogiæ, ſeu panis benedictus, ex eodem tunc pane fiebant quo materia ſacrificii, nempe ex reliquis hoſtiis non conſecratis, quas Monachi ad Miſſam offerebant omnes.

Id genus oblatæ, ſeu *obliæ*, non raro etiam fiebant ad uſum communem, teſtante Udalrico in lib. 1. cap. 40. ubi ait »in Quinquageſima ſolere apponi ea, quæ in ferramento characterato de conſperſione farinæ tenuiſſimæ« fiunt, & ab hominibus Romanæ linguæ, Nebulæ, à noſ-« tratibus, inquit, appellantur Oblatæ.« Idem atteſtatur Burchardus monachus in libro de caſibus Monaſterii ſancti Galli, agens de Norperto abbate, qui *in hebdomada Paſchali, in meridie vinum & oblatas dari conſtituit.* De hujuſmodi oblatis intelligenda videtur Eginhardi epiſtola 52. qua Vicedomino aliiſque fidelibus ſuis præcipit, » ut eulogias præparari faciant ſecundum conſuetudinem, ſi-« cut ſolet homo ad opus Dominici facere, tam ad opus« Domni HLudovici, quam N. conjugis ejus.« Ex quo apparet *oblias* ejuſmodi eodem modo formatas fuiſſe, quam panem ad uſum ſacrificii Dominici confectum, ac proinde tempore Eginhardi, qui regnantibus Carolo Magno ejuſque filio Ludovico vixit, hoſtias intra ferrum characteratum confectas atque infermentatas fuiſſe.

Itaque ut ad id unde digreſſus ſum me referam, longe ante Cluniacenſes *ſtudioſe*, id eſt piis quibuſdam ritibus, hoſtiæ conficiebantur, non ſolum apud Monachos, ſed etiam apud Clericos, ut præcipit Theodulfus epiſcopus jam laudatus, qui hanc curam *Presbyteris* aut ipſorum *pueris* ſeu miniſtris imponit. Idem ſuo tempore factum probat Humbertus in epiſtola ad Michaelem Cerularium his verbis: »Romana & Occidentalis Eccleſia à miniſtris ſacri altaris (*id eſt, ut alibi dicit*, à Diaconis cum Sub-« diaconis ipſiſque Sacerdotibus, ſacris amictis veſtibus) in«

C.VIII. » secretario offert Azymum, quod ex grano frumenti & » limpida limpha fuerit præparatum. « Neque tamen ita hæc cura Presbyteris & ministris sacris competebat, quin aliquando matronæ piæ seu devotæ, quas Sanctimoniales vocabant, id officii in se susciperent, etiam eo tempore quo hostias infermentatas fuisse constat. Nam in lib. 2. de miraculis sancti Wandregesili abbatis cap. ultimo legitur, quamdam sanctimonialem seu devotam feminam, quæ meritis sancti viri ann DCCCXCI. sanata fuerat, » ob- » latas quas oblatura Domino in crastinum erat formasse; » tum accessisse ad ignem, & ferrum quo comprimendæ » ac decoquendæ erant oblatæ « (*oblatorium* vocat ferrum istud Auctor ejus temporis) arripuisse. Eadem religione sancta Radegundis Regina sæculo sexto (quod etiam patet de matrona quadam Romana in vita Gregorii Magni) jam facta *Sanctimonialis*, *more sancti Germani in Quadragesima* frumentum sua manu commolebat: & exinde *oblationes suis manibus faciens, locis venerabilibus incessanter dispensabat*, teste Venantio Fortunato in ipsius vita. Germanus iste Parisiensis erat episcopus, qui proinde etiam ejusmodi operam, molendi scilicet frumentum ad panem sacrificii componendum, non refugiebat. Ex quibus apparet, quanta fuerit apud veteres Latinos religio in parando Eucharistico pane. Non sic apud Græcos, quibus Humbertus in prædicta epistola suam ipsorum hac in re incuriam exprobrat in hunc modum. » Vos aliquando pre- » tio fermentatum à quocumque viro seu femina præpa- » ratum habetis, in tantum ut nonnumquam ab ipsis pu- » blicis negotiatorum tabernis emtum panem ad Domi- » nicam mensam transferatis, quem tractatum illotis & » sordidis manibus negare non potestis. « Hinc conficitur, Azymo pani maxime proprium esse, ut sit *studio præparatus*.

Ne quis vero eamdem pæne religionem in præparando fermentato pane facile servari posse dicat, idque postulare Patres Toletanos, occurrit id quod quarto loco in eorum decreto animadvertendum est, nempe quod *panem integrum, non tamen grande aliquid, sed modicam tantum oblatam* offerri volunt. His enim verbis omnino designant oblatas exiles ac tenues, quales in ferris characteratis

componi solent. Nec vacat quod *integrum panem*, non tamen grande aliquid, sed modicam tantum oblatam exigunt. Ita enim declarant mentem suam non esse, ut modica illa ac tenuis oblata ex crasso pane decerperetur, sed ut sit integer panis, quod sane fermentato pani convenire non potest. Etenim qui fermento constat, non adeo tenuis ac gracilis confici solet, sed crassus ac densus, alias frustra fermentum adhiberetur, quod non nisi ad inflandam & subigendam massam commiscetur. Certe Humbertus ex eo quod Hierosolymitani non nisi *tenues oblatas integras & sanas* offerebant, non ex solido pane lanceola pro Græcorum more detractas, eas fuisse Azymas probat in responsione ad Michaelem. Denique Concilium Coiacense quod anno MLXXXVIII. celebratum est, panem Azymum non aliis verbis definit cap. 3. quam istis: *Hostia sit ex frumento sana & integra.* Nemo non videt, definitionem Patrum Toletanorum signantius omnino designare panem Azymum omnibus illis conditionibus, quas superius explicavi. Nempe ut panis alius sit, quam qui *usibus* mensæ communis *præparatus* est; *ut sit mundus ac nitidus, studio præparatus: panis*, inquam, *integer*; *non tamen grande aliquid, sed modica tantum oblata.* Quæ sane descriptio longe accuratior est ad designandum panem infermentatum, quam illa Concilii Coiacensis: cujus tamen decreto Azymum panem significari constat, cum celebratum sit Concilium istud post schisma Michaelis Cerularii. C. VIII

Et tamen hunc canonem Concilii Toletani, quem Azymo tam signanter convenire ostendi, ad fermentatum panem trahit Sirmondus his verbis: »Quid hoc tandem est quod Concilii hujus Antistites in his Sacerdotibus re« prehendunt? An quod Azymum panem non consecra« rent? Minime gentium. Atqui hoc ante omnia redar« gui oportuit, si Azyma requirebantur: quia panes ipso« rum usibus præparati quos immolabant, Azymi non erant« sed fermentati. Quo ergo nomine reprehenduntur? quia« panes hi quibus utebantur, nitidi non erant nec studio« in eam rem parati, quod consuetudo poscebat. Porro cum« æra DCCXXXI. hoc est anno Christi DCXCIII. celebratum« hoc Concilium titulus doceat, Latinam Ecclesiam ad id«

»saltem usque tempus Azymis abstinuisse?

C.VIII. Hoc Achilleum est Sirmondi argumentum, ex quo si conficitur id quod intendit; eadem ego quoque ratione conficiam, initio sæculi XII. etiam Latinos, saltem in Gallia, Azymis abstinuisse. Hoc argumentum deduco ex epistola Hildeberti Cenomannensis episcopi ad Andegavensem, in qua scribit se ad prædictum episcopum remittere Sacerdotem latorem epistolæ, qui » dum sacris altaribus mi»nistraturus in hoc præparatum panem non invenerat, de » communi pane obtulerat sacrificium. Qua in re, inquit » Hildebertus, licet potius consuetudo quam Fides impu» gnetur, nos tamen nonnullam in eo culpam attendimus, » arbitrantes gravius puniendum esse Ecclesiæ scandalum quam delictum. « Quid hoc tandem est, ut Sirmondi verbis utar, quod Hildebertus in hoc Sacerdote reprehendit? An quod Azymum panem non consecrasset? minime gentium. Quo ergo nomine eum reprehendit? nempe quod non *de pane ad hoc præparato*, sed *de communi* sacrificium obtulerat. Eum ad modum quo Patres Toletani reprehendunt Sacerdotes Hispanicos, quod de *panibus* non *studio præparatis*, *nitidis ac mundis*, sed de *panibus suis usibus præparatis* oblationem facerent. Concedat ergo Sirmondus necesse est, aut canonem Concilii Toletani de pane Azymo interpretandum esse, sicut epistolam Hildeberti: aut si prædictum canonem de Fermentato pane explicare pergat, consequens est ratio, ut etiam Hildeberti epistolam de Fermentato intelligendam esse fateatur. Quod cum neque Sirmondus ipse, nec quivis alius fateri possit; neque etiam ex Concilii Toletani verbis conficitur, fermentatum panem in usu tum fuisse, sed potius Azymum. Hactenus de Canone Toletano.

Postremo panis sacrificio deputatus, quem integrum esse oportebat, in modum coronæ compositus erat; non decerpto frusto per modum corollæ, ut apud Græcos; sed facta integra oblata, quæ rotunda erat. Quæ circumstantia si cum prædictis omnibus simul comparetur, oblatarum nostrarum recentiorum formam pæne ob oculos repræsentat. Atqui Gregorius Magnus loquendo de pane sacrificii, *oblationum coronas* vocat in libro 4. Dialogo-

rum

rum cap. 55. Et Iso sancti Gallensis Monachus in lib. 1. de miraculis sancti Othmari cap. 3. agens de elevatione corporis ejusdem sancti, quæ anno DCCCXLIV. facta est post annos centum & quinque ab ejus obitu; » Sub capite, inquit, & circa pectus viri Dei quædam panis rotulæ, quæ « vulgo oblatæ dicuntur, ita illæsæ atque ab omni corrup- « tione extraneæ ab eodem episcopo inveniebantur, ut in « nulla omnino parte colorem & speciem sui amittentes, ad- « spicientium oculis infra spatium ipsius hebdomadæ vide- « rentur esse confectæ. Quo vero ordine, quove tempore « eo loci pervenerint, nobis quidem incognitum, Deo au- « tem manifestum. Hoc tamen omnes pro certo scimus, « quod per triginta quinque annos nullus mortalium ejus « sepulcrum aperuit, antequam præsens episcopus ministe « rii sui fretus auctoritate, ejusdem Congregationis Fra- « tribus hoc faciendum injunxit. Idem tamen episcopus « venerabiliter eas assumens, sacro corpori apposuit, ip- « sumque corpus cum summa cautela obvolutum in lectica « honorifice commendavit. « Hunc locum fusius retuli, tum quia insignis est in præsentem materiam, tum ut haberem occasionem observandi id quod Iso ignorasse videtur, nempe morem fuisse aliquando, ut cum defuncti Sacerdotis corpore oblatæ una cum aliis nonnumquam instrumentis vestibusque sacerdotalibus tumulo componerentur. Id colligo ex Anonymo quodam æquali in lib. 4. de vita S. Cuthberti Lindisfarnensis Episcopi; cujus Anonymi hæc verba sunt in libro 4. » A navigantibus in insulam nostram delatus, toto corpore lavato, capite sudario cir- « cumdato, OBLATIS SUPER SANCTUM PECTUS POSITIS, « vestimenta sacerdotalia indutus, in obviam Christi cal- « ciamentis suis præparatis, in sindone cerata curatus: « animam habens cum Christo gaudentem, corpus incor- « ruptibile, requiescens & quasi dormiens in sepulcro la- « pideo honorabiliter in Basilica deposuerunt. « Hæc apposite Anonymus, cujus verba hic relata, venerabili Bedæ perperam tribuit Amalarius, quæ maxime illustrant superiorem Isonis locum. Ad hæc Iso agens de alia sancti Othmari translatione post triennium facta, hæc de iisdem oblatis scribit in lib. 2. cap. 1. » Illas quoque oblatas, quas

C. IX.

C. IX. »narratione superiori in ejus tumulo retulimus fuisse »repertas, eatenus incorruptas, atque omnimodis illæsas »perdurasse miratur, & quasdam ex eis involutas sacro »itidem corpori superposuit: alias vero pyxide recondens, »superventuris temporibus pro sanctitatis ejus testimonio conservari præcepit» Ex his duobus Isonis locis, ut ex Gregorio Magno & ex canone 6. sæpe dicti Concilii Toletani intelligimus, tenues ac rotundas *rotularum* in morem fuisse oblatas ante annos mille, adeo ut forsan non satis considerate Ordinis Romani Expositor vetus apud Cassandrum plus æquo invehatur in formam oblatarum tenuissimarum, quæ suo tempore ad imaginem nummorum redactæ erant, quas per contemtum *minutias nummulariarum oblatarum* appellat, *indignas panis vocabulo* pro sua tenuitate, & à prisca Ecclesiæ consuetudine maxime diversas. Crediderim certe priscas oblationes non tam fuisse tenues quam nostras recentiores, sed paullo crassiores instar *nebularum*, quas Udalricus ait ad usum communem fieri solitas: tametsi æque ac nostræ intra ferrum characteratum coquebantur, ut in Præmonitu ad Opusculum Eldefonsi fusius explicabo. Quidquid sit; ex iis quæ toto hoc capite disputavi, non obscure (si non fallor) conficitur, ante annos mille Azymum in Ecclesia Latina usitatum, eamque persuasionem fuisse Patrum Toletanorum, numquam & nusquam apud Latinos contrarium usum exstitisse.

At, inquit, hæ conjecturæ sunt. Nego meras esse conjecturas. Nam meo quidem judicio Synodi Toletanæ Patres non potuerunt apertius ob oculos ponere Azymum panem, quam describendo eo modo quem supra exposui. Et sint sane meræ quas attuli conjecturæ; quid amplius quam conjecturæ pro fermentato afferuntur? Atqui conjecturæ, etsi utrobique sint æquales, longe tamen præstant in Azymorum causa: quorum certe usus antiquus est, & initium post conditam Ecclesiam demonstrari non potest. Et sufficit ad probandam usitatæ rei antiquitatem refutare argumenta quæ proponuntur in contrarium. At vero ad probandum fermenti usum apud Latinos, non sufficiunt conjecturæ, sed vera, manifesta, ac necessaria argumenta proferenda sunt. Denique si ea quæ hactenus

dixi ad probandum id quod intendo non sufficiant; evincent, ut spero, quæ sequenti capite adducam. C.VIII.

CAPUT IX.

Morem hunc generali usu apud Latinos viguisse ante Photii discidium.

AD demonstrandum Azymorum generalem usum apud Latinos, nemo est qui exigere velit, ut singulas recenseamus Latinorum Ecclesias: sed satis esse puto, si vel id probetur de qualibet regione, vel talia proferantur argumenta, quæ id universim demonstrent. Utroque modo hoc in capite rem conficere conabor.

Principio Alcuini auctoritas non solum pro Britannia insula in qua natus est, atque pro Gallia in qua moratus, sed pro Romana, immo universali Ecclesia valet plurimum ad probandum Azymorum usum universim suo tempore fuisse receptum ante omnem hominum memoriam. Locus est in epistola 69. editionis Chesnianæ, ubi Alcuinus, quem initio sæculi IX. obiisse constat, Hispanos quosdam arguit censentes miscendum esse salem *in sacrificium*, id est in materiam panis Eucharistici. *Quam consuetudinem*, inquit, *nec universalis observat Ecclesia, nec Romana custodit auctoritas.* Tum singillatim enumerat ea, quæ in sacrificium adhibere licet. *Tria sunt*, inquit, *quæ in sacrificio offerenda sunt, panis & aqua & vinum.* Qualis panis? *Panis*, ait, *qui in corpus Christi consecratur, absque fermento ullius alterius infectionis debet esse mundissimus.* Atqui fermentatus panis non est absque fermento *ullius alterius infectionis*, non est *mundissimus*, nam fermentum corruptionis effectum ac symbolum est, ut jam dixi. At quibus tandem rebus constare debet panis iste? *Ex aqua & farina*, inquit, *panis qui consecratur in corpus Christi.* Jam aliquot Patrum loca retuli quæ idem ferunt. At illud inter eos & Alcuinum discriminis interest, quod Patres illi de Pane Eucharistico loquuntur ad componendos Fidelium mores: Alcuinus vero agit hoc loco adversus

corruptores panis sacri, qui res alienas in materiam sacrificii admiscebant. Erat proinde hujus muneris accurate tradere modum & partes panis conficiendi. Cum ergo panem duabus tantum partibus constare dicat, *aqua* scilicet & *farina*, ab eoque removeat *omne fermentum ullius alterius infectionis*, eum fermenti expertem fuisse tunc temporis fateri necesse est.

C. IX.

Dices fermentum panis genus esse, satisque expressum aquæ & farinæ nomine, quibus utique constat. Concedo fermentum constare farina, at constat etiam aliena specie, quæ fermenti propria est, nempe, ut ait Humbertus, aut spuma musti, aut cervisiæ fæce, aut lacte corrupto: quæ species ab Alcuino commemoranda erat, si tum in usu fuisset. Ad hæc, si aliqua ex his speciebus panis ille tum constitisset, non potuisset dici *absque omni fermento ullius alterius infectionis mundissimus*, qualem exigit Alcuinus. Denique illud proprium est panis Azymi, ut expers salis sit: at panis fermentati sacrificio deputati, ut cum sale. *Azyma (oblationes)* inquit Michael Cerularius in epistola contra Latinos, *neque sal neque fermentum habent*, quod Humbertus & Latini omnes in epistola Nicetæ Pectorati fatentur. At vero fermentatus panis Græcorum, teste Humberto in responsione ad Michaelem, uti fatentur ipsi Græci, *quinque substantiarum particeps est, id est id est fermenti, farinæ, salis, aquæ & ignis.* Certe Græci tam severe ac rigide salis commistionem in pane Eucharistico exigunt, ut secus facientes diris supponant. Id patet tum ex formula renuntiationis, quam profitentur Armeni ad Græcorum societatem reversuri, tum ex Isaaco Catholico in invectiva contra Armenos. Neque dubitem quin Hispani illi quos arguit Alcuinus, salis miscendi commentum ex Græcis acceperint, quod etiam dicendum de Sacerdotibus illis, qui panes suis usibus præparatos offerebant, quos Patres Toletani reprehendunt.

Atque ut amplius constet Alcuinum eo loci exigere Azymum panem, demonstrandum est etiam tum Hispanos Azymum adhibuisse. Qua ergo de causa eos arguit Alcuinus? Nempe quod aliqui eorum salem in ipsum panem Azymum immittebant. At quo, inquis, argumento

constat Azymorum usus apud Hispanos ante schisma Photianum? Certe Eldefonsi Hispanici Episcopi testimonio qui anno DCCCXLV. de pondere & inscriptione panis Eucharistici ex divina (ut præfert) revelatione agens, admittit eum infermentatum & intra ferrum coctum fuisse. Libellus iste quem suggerente V. C. Emerico Bigotio indicaveram in Observationibus meis, è Ms. codice Bibliothecæ Vaticanæ exscribi curavit, mihique transmisit Eminentissimus Cardinalis Bona, qui nihil prætermisit, quo panis Azymi in Ecclesia Latina antiquitas illustraretur. Libellus iste in apographo quod quingentorum annorum esse videtur, hunc habet titulum: REVELATIO QUÆ OSTENSA EST VENERABILI VIRO HISPANIENSI ELDEFONSO EPISCOPO IN SPIRITU SANCTO, IN MENSE SEPTIMO. Tum incipit. » Anno octingentesimo quadragesimo quinto Incarnationis Domini nostri J. « C. calculus iste, id est mensura trium digitorum an- « guli, in rotundum panis Azymi sic composita est. *Et* « *sub finem*: In uno nempe ferro, tamen magno, possunt « quinque simul hostiæ formari tali modo, ut major sit « media. « Auctor iste etsi in re non necessaria revelationes adhibeat; tamen ejus temporis est quod præfert inscriptio, ut postea dicam in præmonitione ad editionem ejus opusculi, quod huic libello subjicere visum est. Tota vero ejus revelatio eo spectat, non ut Azymum panem esse oportere, aut coquendum esse intra ferrum definiat; sed ut pondus, inscriptiones, & numerum hostiarum, quæ in qualibet festivitate offerendæ erant, majori cum auctoritate præcipiat. Erat igitur, ut ex hoc Auctore manifestum est, apud Hispanos usitatus panis infermentatus sæculo nono, isque intra ferrum coquebatur. Hinc etiam patet Alcuinum in præcitata epistola loqui de pane Azymo, à quo salem removere jubet: eumque tum fuisse morem Romanæ & universalis Ecclesiæ. C. IX.

Et certe Mozarabes, id est Hispani & Africani Arabibus permisti, (quod etiam dicendum de Gothis antiquioribus in Hispania degentibus) tametsi ritus peculiares habebant, nihilo minus *constituebant Sacramentum altaris de pane Azymo, quemadmodum alii Latini*, ut Jacobus

C. IX. à Vitriaco tradit in historiæ Occidentalis cap. 81. ubi hunc ritum apud ipsos eatenus perseverasse dicit, qui Auctor tametsi sæculo dumtaxat XIII. vixerit, ejus tamen auctoritas hac in re spernenda non est, maxime cum Eldefonsi testimonio aliisque fulciatur. Cum enim Mozarabes Hispani ritibus suis semper addicti fuerint, ut cum sæculo XI. agente per Legatos Gregorio Papa VII. favente Aldefonso rege, Officium suum Ecclesiasticum Gallicano Romanove mutare compellerentur, non consenserint, nisi res duello dirimeretur, testante Ruderico Toletano; credere par est Azymorum hunc usum ab Auctoribus rituum Mozarabicorum descendisse, eumdemque apud Gothos viguisse ante adventum Arabum seu Maurorum in Hispaniam: unde & Gothicum Officium dictum est.

Horum Auctorem rituum Isidorum Hispalensem episcopum præferunt editi libri, asseruntque fere Hispanici scriptores recentiores: quibus suffragatur Guitmundus in lib. 3. adversus Berengarium. *In quodam Missali Hispano*, inquit, *quod dicunt sanctum dictasse Isidorum &c.* & longe ante Guitmundum Elipandus Toletanus episcopus in epistola ad Albinum seu Alcuinum, quamdam orationem in vigilia Paschæ cani solitam *beato Isidoro* tribuit. Verum idem Elipandus in superioribus Toletanos sanctos Patres agnoscit Missarum Mozarabicarum Auctores. Qui sint illi Patres Toletani, explicant Hispaniarum Episcopi, aut forte Elipandus ipse in libello quem confutant Patres Concilii Francofurtensis, in hæc verba: » Item Prædecessores nostri Eugenius, Hildefonsus, Julianus, Toletanæ sedis Antistites, in suis dogmatibus ita dixerunt in Missa de Cœna Domini &c. « Ex quibus intelligitur, non unum, sed plures horum rituum & officiorum conditores; & quidem Isidorum amplificatorem fuisse. Porro si Bracarensis Metropolis eosdem ritus servabat atque Toletana: ritus isti, non quidem omnes, sed plerique à Romana Ecclesia profecti erant, quos scilicet Profuturus Bracarensis Antistes Ecclesiæ suæ præscripserat, testante Concilio primo Bracarensi, quod anno DLXIII. celebratum est, in Canone 4. » Item placuit ut eodem » ordine Missæ celebrentur ab omnibus, quem Profuturus

quondam hujus Metropolitanæ Ecclesiæ episcopus ab ipsa« Apostolicæ sedis auctoritate suscepit scriptum.« Hæc obiter de ritu Mozarabum, quos Azymo pane ante sæculum nonum usos fuisse hactenus ostendi. C. IX.

Idem etiam de Britannia insula patet, tum ex Alcuini epistola jam relata, qui hunc morem universalis Ecclesiæ suo tempore fuisse dicit, tum ex libello de miraculis sancti Wandregesili cap. ultimo superius jam delibato, ubi agitur de quadam femina transmarina, id est Anglicana, quæ à sancto Wandregesilo sanata, cum in vigilia Nativitatis Domini sodales suas sanctimoniales feminas rogitaret, »ut oblatas quas oblatura Domino in crastinum erat formarent, ignique cui appropinquare non audebat,« decoquerent, & minime impetraret; accessit ad ignem,« ferroque quo imprimendæ ac decoquendæ erant oblatæ« arrepto, mox nervi ejus manus dextræ contracti sunt;« ac oblatorium quod sponte susceperat, invita, vi agen-« te divina retinuit.« Id contigit anno DCCCXCI. Ex his patet oblatas tum coctas fuisse intra oblatorium seu ferramentum characteratum, (sic illud vocat Udalricus in lib. 3. cap. 13.) ac proinde fermenti expertes fuisse. Neque enim unquam fermentum adhibetur in panibus illis qui hoc modo formantur. Et quidem hic mos usitatus tum erat non solum in Gallia, ubi id factum est, sed etiam in partibus transmarinis seu Anglicanis, unde mulier hæc recens advenerat. De pane Azymo intelligendus videtur Egbertus sæculo VIII. Eboracensis episcopus, Alcuini præceptor, qui in Exceptionum suarum cap 98. laudat probatque Canonem quem vocat Sanctorum in hæc verba: »Sacerdotes Dei diligenter procurent, ut panis & vinum & aqua, sine quibus nequaquam Missæ celebran-» tur, pura & munda fiant.« Ubi *panis puri* nomine Azymum intelligi puto. Certe Auctores Canonum qui sub Eadgaro rege anno DCCCCLXVII. (quo tempore Azymorum usus vigebat) conditi sunt, non alio vocabulo panem Azymum explicant Canone 39. »Docemus etiam, ut ne vel umquam Sacerdos adeo temerarius sit ut Missam celebret,« nisi omnia habeat ad Eucharistiam pertinentia, scilicet« oblationem puram, vinum purum & aquam puram.« Hæc de Anglia.

C. IX. Eamdem traditionem saltem pro Germania comprobat HRabanus Moguntinus archiepiscopus, Alcuini discipulus, qui biennio ante Photium intrusum, hoc est anno DCCCLVI. è vivis excessit. Is enim in lib. I. de Ecclesiasticis Officiis cap. 31. declarat panem sacrificii Azymum esse oportere. Namque relato Levitici loco, qui panem veteris sacrificii sine fermento esse præcipit; & Christi exemplo, qui ejusmodi panem in cœna adhibuit, sic infert. » Ergo panem » infermentatum & vinum aqua mistum in sacramentum » corporis & sanguinis Christi sanctificari oportet « Ita HRabanus in libris cum editis, tum manuscriptis, ut fidem faciunt exemplaria duo Bibliothecæ Regis Christianissimi, quorum unum est annorum fere sexcentorum, alterum octingentorum. Porro hoc testimonio luculentius nullum in præsentem controversiam afferri potest. Duo sunt in præmisso testimonio, ratio scilicet & auctoritas. Ratione Azymorum necessitatem probare videtur HRabanus: ejus vero auctoritas de ritu sui temporis testimonium reddit. HRabani rationem nihil moror: una mihi sufficit auctoritas, ex qua evidenter conficitur, qualis eo tempore fuerit panis sacrificii, id est infermentatus.

Neque dici potest, HRabani testimonium valere solum pro Germania, in qua receptus erat eo tempore Azymorum usus. HRabanus siquidem in præfatione istius operis pollicetur acturum se *de Officio Missæ secundum morem Romanæ Ecclesiæ.* Et in lib. I. cap. 33. relatis omnibus rei sacræ ritibus, postquam de Azymorum usu egerat hæc subdit: » Istum ergo Ordinem ab Apostolis & Apostolicis » viris traditum Romana tenet Ecclesia, & per totum pæne » Occidentem omnes Ecclesiæ eamdem traditionem servant. Ex quibus manifestum esse puto, Azymos non tantum in Germania, sed etiam *in Ecclesia Romana & per totum pæne Occidentem* in usu fuisse anno DCCCXIX. quo istud opus conditum est, neque recens fuisse inventum, sed id *ab Apostolis & ab Apostolicis viris* creditum permanasse.

Jam de Azymorum usu ante sæculum nonum recepto res constat de Hispania, Anglia, Germania & Romana Ecclesia, speciatim, & universim de toto pæne Occidente: superest ut id etiam singularibus argumentis probem de Gallia:

Gallia: tametsi quæ superius tum ex Alcuino, tum ex facto mulieris Anglicanæ in Gallia constitutæ retuli, ad id evincendum sufficiunt. Unum argumentum mihi suppeditat Paschasius Ratbertus abbas Corbeiensis, HRabani æqualis. Is in libro de corpore & sanguine Domini, cap. 20. Sacrificii partes explicat refertque ad componendos mores in hunc modum. » Hæc igitur conspersio de multis granis fecit unum corpus, corpus inquam, sinceritatis & « veritatis: si tamen sumus Azymi, id est absque fer- « mento malitiæ & nequitiæ, ut digne panem de hac aqua « conspersum accipere possimus... Idcirco, ô homo, ser- « va conspersionem gratiæ: quia licet triticum sis, nisi « doctrina & virtute Spiritus sancti ad hanc unitatem & « conspersionem fueris bene in farinam attenuatus; deinde « conspersus gratia, & igne caritatis excoctus; non poteris « ad soliditatem fidei firmari. « In his notandum primo est, panem Eucharisticum vocari *conspersionem*, & *panem aqua conspersum*. Deinde enumerando partes quibus panis iste constat, mentionem fieri tantum farinæ, aquæ & coctionis, excluso etiam fermento. Et certe vocabula, *conspersio* & *conspersum*, massam farinæ expertem fermenti significant. Testis est Haimo Halsberstadensis episcopus in cap. 5. epistolæ primæ ad Corinthios, cum scribit filios Israel egressos de Ægypto non detulisse inde *fermentatam farinam, sed tantummodo conspersam.* Et Johannes Genuensis in Catholico: *Conspersio est farina per aquam conglutinata sine fermento.* Denique ante hos duos Gregorius Turonensis episc. in lib. 1. de gloria Martyrum cap. 16. » Mulier conspersâ Dominica die farinâ panem formavit, quem segregatis « prunis cinere ferventi contexit decoquendum. « Id placentæ infermentatæ genus: quale à Latinis in sacrificium adhiberi falso calumniatus est Michael Cerularius.

C. IX.

Agmen claudet Amalarius, qui in lib. 3. de Ecclesiasticis Officiis cap. 24. relato Cypriani loco, » ut in Sacrificio Missæ eadem quæ Dominus fecit, & ipsi faciamus; « hæc subdit: Quamvis hoc ille de commistione vini & aquæ « conclusisset, tamen de tota institutione Dominica intelli- « gere possumus adimplendum: in quo suum mandatum « est & Apostolorum observatio. « Hæc sine dubio intellexit

C. IX. Amalarius, non de tempore factæ cœnæ, non de cœna præmissa ante Eucharistiæ institutionem, non denique de esu agni: sed de pane sacrificii, quem ejusdem generis atque eum, quo Christus usus in cœna est, adhibendum esse censet, id est infermentatum.

Hæc argumenta, quæ toto præsenti capite adduxi ad probandum generalem Azymorum usum apud Latinos, omnes veritatis numeros habere mihi videntur: tum quia desumta sunt ab Auctoribus fide dignis, ut pote doctis & ejusdem ætatis: tum quia clara, perspicua, atque necessaria videntur ad evincendum id quod intendo. Si vero ex his generalem apud Latinos Azymorum usum ante schisma Photianum probari concedatur; concedi etiam necesse est, eumdem usum tum creditum fuisse necessarium, ab Apostolis Apostolicisve viris profectum; ac proinde receptum ante omnem hominum illius temporis memoriam. Præterea si eadem fuit Patrum Toletanorum persuasio sæculo septimo desinente, fatendum est morem hunc aut ab ipsis aut prope ab ipsis Apostolorum temporibus ad ea tempora promanasse: nisi talia proferantur in contrarium argumenta, quæ fermenti usum aliquando in Ecclesia Latina viguisse manifeste ac necessario conficiant.

CAPUT X.

Expenduntur argumenta pro usu fermenti apud Latinos.

PRIMUM ex eo sumitur, quod Eucharistia primis atque etiam subsequentibus Ecclesiæ sæculis ex populi oblationibus consecrabatur apud Latinos. Nam certum videtur, populum non Azymos panes, sed communes & usitatos, id est fermento de more temperatos, obtulisse.

At quid vetat Fideles ex præscripto Ecclesiæ, & consuetudine docente confecisse atque obtulisse panes infermentatos? Sane id factum posterioribus sæculis, quibus Azymorum usus certo vigebat, probat exemplum illius

feminæ Anglicanæ superius memoratæ, quæ in oblatorio seu ferramento characterato coquere voluit oblatas infermentatas, *quas oblatura Domino in crastinum erat.* Et Armoricanæ mulieres communicaturæ hactenus suam quæque oblatam Azymam offerunt teste Sirmondo. Quod singulis diebus actitabant Cluniacenses ex Udalrico lib. 2. cap. 30. Priscum illum offerendi morem in solemnibus sacris hodie quoque repræsentat major Ecclesia Mediolanensis, quæ ritus peculiares hactenus retinet non minus antiquitate, quam religiosa pompa insignes. In ea siquidem decem viri totidemque matronæ provectæ ætatis (*Veglones & Veglonissas* appellant) ab Archiepiscopo instituti, sacrificii materiam offerre solent hoc modo. Oblationis tempore instante procedunt Veglones duo aliis succedentibus, antiquo more induti, deferentes hostias tres & vasculum vini: quæ, chorum ingressi, Sacerdoti mysteria celebranti offerunt. Idem præstant Veglonissæ item duæ cum veteri matronarum apparatu, aliis comitantibus, extra chori cancellos consistentes: ubi eamdem oblationem ab eis accipit Sacerdos Missam celebrans; aut certe Archipresbyter, si Pontifex sacris operetur. Hi decem viri, totidemque matronæ totam civitatem repræsentant, & funguntur officio, quod olim toti populo incumbebat, ut legitur in Cæremoniali Ambrosiano, quod Federicus Cardinalis Borromæus & Mediolanensis archiepiscopus ex antiquis ejus Ecclesiæ ritibus adornari curavit. Atqui ejusmodi hostiæ, quas ex vetusto ritu offerunt Mediolanenses, fermenti expertes sunt. Quidni ergo tam facile promtumque fuit antiquis Christianis offerre panes Azymos, quos vel ipsi parassent, vel ab aliis paratos accepissent? Certe longe ante Concilium XVI. Toletanum panis sacrificii *studio præparatus* esse debebat, id est piis quibusdam ritibus & cæremoniis. Quidni ergo Azymus confici poterat, si id modo poscebat mos & consuetudo Ecclesiæ? Cum videamus id nostra ætate recte fieri ab operis pretio conductis.

CAP. X.

Nec obstat quod Cyprianus in libro de opere & eleemosynis divitem feminam, quæ *Sacrificium*, id est hostiam non obtulerat, graviter increpat his verbis: » Locuples &

C. X. „dives es, & Dominicum celebrare te credis, quæ in Do-„minicum sine sacrificio venis; quæ partem de sacrificio quod pauper obtulit sumis? „Hoc, inquam, nihil obstat: aut enim de oblatione quæ fiebat ad convivium institutum post Eucharistiæ perceptionem intelligendum est, (agapas appellant;) aut si de pane Eucharistico; id magis pro pane studiose confecto seu Azymo juvat, quam pro communi ac fermentato. Nam si panis communis & usitatus in rem sacram adhibitus fuisset, vix concipi potest commissurum fuisse quemquam, ut ad mensam Domini sine oblatione sua accederet. Facile quippe & obvium erat, aut panem communem integrum, qui numquam in ædibus divitum deest; aut certe frustum ex eo accipere in oblationem. At quia panis Eucharisticus religiosis quibusdam ritibus ac studio præparatus esse debebat, hinc facile contingere potuit, ut divites incuria parandi ejusmodi panis non haberent aliquando quem offerrent; communicarentque ex pane quem pauperes obtulissent. Eadem hæc responsio valet ad locum Auctoris incerti ex sermone qui 215. numeratur inter Augustinianos, ubi ait: „Oblationes „quæ in altario consecrarentur offerte. Erubescere debet „homo idoneus, si de aliena oblatione communicaverit.

Quapropter observandum est, integras hostiarum formulas, quales scilicet in ferro characterato pro quinque sexve hostiis imprimebantur, non raro à singulis Fidelium oblatas fuisse, quæ non singulæ pro singulis communicandorum, sed pro numero eorum integræ etiam nonnumquam consecrabantur. Id colligere mihi videor tum ex Ordine Romano, tum ex Humberto Cardinali, tum ex more usitato in consecratione Episcoporum, Sacerdotum ac Virginum. In Ordine quippe Romano præcipitur, ut Archidiaconus accipiens oblatas, quas scilicet Fideles obtulerant, *tantas super altare ponat, quanta possunt populo sufficere*. Tum facta consecratione, ubi tempus communionis instat, *Acolyti parant sinus sacculorum Archidiacono ad ponendas oblationes*, quas deinde *frangunt*: ut sua cuique portio ex integris hostiarum formulis habeatur. Ideo autem in sacculis franguntur, ne micæ seu particulæ inter frangendum in terram aut in locum minus decentem

decidereut. Idipsum aperte declarat Humbertus in responsione ad Michaelem. »Tenues, inquit, oblatas ex simila, integras & sanas, sacris altaribus nosquoque superponimus: & ipsis post consecrationem fractis cum populo communicamur.« Denique in consecratione Episcoporum, Sacerdotum, ac Virginum, una oblatæ formula consecrato in plures dies præbebatur: nempe Episcopo & Sacerdoti in dies quadraginta, ut de Episcopis constat ex Ordine Romano, & de Presbyteris ex epistola secunda Fulberti Carnutensis episcopi ad Einardum; aut certe Sacerdoti in dies octo, ex Ordine Romano; itidemque Virgini recens consecratæ, uti in Ms. Pontificali Bibliothecæ nostræ Remigianæ apud Remos legitur in hæc verba: Virginem Episcopo parentes cum oblatione offerant, & » ille involutam manum ejus in palla altaris recipiat.... » Postquam communicaverint, reservent de ipsa commu- » nione in diem octavum, & tunc communicent.« Legendum forsan *in dies octo*. Nam præsbyteri quotidie decidebant ex reservata oblatione particulam, ex qua communicabant, teste Fulberto in epistola jam memorata quæ in Ms. codicibus *Einardo*, mendose in editis, *Finardo* inscribitur. C. X.

Quid ergo, inquis, fiebat ex aliis oblatis quæ non consecrabantur? Siquidem singulas formulas offererebant, quarum una pluribus sufficiebat. Respondet Auctor libri de Ordine Romano. »Apportante Archidiacono oblatas in patena à nullo immolatas, accipiat ex illis, quantum « sibi sufficere videtur: & alias Archidiacono restituat, « quas illæ Custodi Ecclesiæ ad observandum committit.« Postea vero usui erant, si quando nemine offerente Missa celebranda erat, quod maxime fiebat diebus privatis; aut in eulogias benedicebantur: quod quotidie apud Monachos actitabatur. Certe non singulis diebus, sed *Dominicis* tantum oblationes à viris & mulieribus faciendas exigit Concilium Matisconense cap. 4. quod anno DLXXXV. celebratum est. Denique non offerebant omnes, saltem Hincmari tempore, sed tantum familiæ cujusque capita, ex Hincmaro infra.

Oppones ministros Ecclesiæ, viduas, pauperes & ege-

nos, quos matricularios vocabant, ex reliquis oblationum alitos,, ac proinde usitatum ac fermento temperatum panem oblatum fuisse.

C. X.

Ad hoc repono duplicem antiquitus in Ecclesia factam oblationem, unam ante Missam, aut ante Evangelium: alteram post lectum Evangelium, ad Offertorium, ut vocamus. In prima offerebant Fideles panem, vinum, ceram & aliud quodcumque in supplementum Sacerdotum, viduarum, pauperum & egenorum: in altera panem & vinum ad consecrationem. Hunc locum egregie illustrat Hincmarus Remensis in Capitularis primi articulo XVI. »Qui candelam offerre voluerit, sive specialiter, sive ge»neraliter; aut ante Missam, aut inter Missam, ante»quam Evangelium legatur, ad altare deferat. Ad obla»tionem autem unam tantummodo oblatam & offertorium »pro se suisque omnibus conjunctis & familiaribus offerat. »Si plus de vino voluerit, in buticula vel canna, aut plu»res oblatas; aut ante Missam, aut post Missam Presbytero »vel ministro illius tribuat, unde populus in eleemosyna »& benedictione illius eulogias accipiat, vel Presbyter supplementum aliquod habeat.« Præterea panem communem à Fidelibus offerri solitum diserte etiam ab oblatis consecrandis distinguit Concilium Namnetense, cum statuit cap. 9. »Ut de oblationibus quæ offeruntur à populo, »& consecrationi supersunt; vel de panibus quos offerunt »Fideles ad Ecclesiam, vel certe de suis Presbyter conve»nienter partes incisas habeat in vase nitido: ut post Mis»sarum sollemnia, qui communicare non fuerunt parati, eu»logias omni die Dominico & in diebus festis exinde accipiant.« Erat ergo alius panis oblatus ad consecrationem, alius *ad Ecclesiam*, id est ad alendos Ecclesiæ ministros. Ex alterutro fiebant eulogiæ, qui panis benedictus modo appellatur. Lege sis Capitulare primum Hincmari articulo 7. & Consuetudines Cluniacenses in lib. 2. cap. 30. ubi præscribitur, »ut in privatis diebus hostiæ non consecra»tæ portentur in refectorio, ut his qui eo die non com»municaverunt distribuantur.« Nempe illæ ipsæ, quæ etiam à non communicaturis oblatæ fuerant in Missa sollemni, in qua tametsi omnes singulis diebus offerebant,

tres tantum hostias diebus ferialibus pro communicaturis ex alterutro vicissim choro consecrari mos erat, Dominicis quinque. C. X.

Aliud objectum petitur ex Epiphanio in hæresi 30. ubi notat Ebionæos, quod δι' ἀζύμων, id est panibus Azymis, mysteria celebrarent.

Hæc objectio prima fronte mihi aliquando validissima visa est: ast integrum locum legenti non ita. Epiphanii hæc verba sunt. *Μυστήρια δὲ δῆθεν τελοῦσι κατὰ μίμησιν τῶν ἁγίων ἐν τῇ Ἐκκλησίᾳ ἀπὸ ἐνιαυτοῦ εἰς ἐνιαυτὸν δι' ἀζύμων, καὶ τὸ ἄλλο μέρος τοῦ μυστηρίου δι' ὕδατος μόνου.* Id est, *Mysteria vero scilicet perficiunt ex imitatione Sanctorum qui sunt in Ecclesia quot annis in Azymis: alteram autem mysterii partem in aqua sola.* Ex illis verbis non injuria quis hoc modo argumentari poterit. Epiphanius probare videtur Ebionæos in eo, quod Sacrificium offerebant quot annis in Azymis ex imitatione Ecclesiæ saltem Latinæ: eos vero hoc tantum nomine arguit isto loco, quod pro altera Sacrificii parte aquam solam adhiberent. Ergo eo tempore Ecclesia ex pane Azymo Sacrificium conficiebat. Certe interpretatio hæc Epiphanii verbis nullam affert vim, quin immo ipsius menti consentanea esse videtur: cum eorum morem laudet ob Ecclesiæ imitationem, quam in offerendis Azymis sitam esse non immerito quis contendat. Accedit quod Epiphanius qui errores fere omnes quos recenset, impugnare solet; Encratitas quidem qui aqua sola in re sacra utebantur, refutat: nusquam vero Azymorum usum reprehendit. Et sane quis putet Epiphanium erroris damnasse Ebionæos ob usum Azymorum in mysterio sacro-sancto, quod in Azymis à Christo Domino institutum fuisse confitetur, ut superius præmissum est.

Unum hic remoram injicit, quod scilicet Epiphanius ipse in hæresi 46. Tatiani errores enumerans ait, eum instituisse mysteria quædam *κατὰ μίμησιν τῆς ἁγίας Ἐκκλησίας*, *ad Ecclesiæ sanctæ imitationem*; sed ad ea tamen nihil præter aquam adhibuisse. Ubi patet Ecclesiæ imitationem non rem oblatam, sed oblationem ipsam respicere, quod etiam dicendum de priori testimonio.

Et quidem hoc argumento recte colligitur, ex priori

illo Epiphanii loco nihil certi confici posse pro usu Azy-
§ C. X. morum: & ego de industria istuc illum non retuli in superioribus, ubi actum est de fermento Græcorum. Sed tamen hinc non evincitur, Epiphanium statuere utrobique Ecclesiæ imitationem in ipsa oblatione, non in re oblata. Nam imitationem magis expressam agnovisse potuit in Ebionæis, quam in Tatiano. Præter ea, etiamsi Azymorum usum non referat ad imitationem Ecclesiæ, non tamen inde certo eruitur eum usum ab ipso inter errores deputari: maxime cum, ut jam dixi, agnoscat Epiphanius Eucharistiam primitus in Azymis à Christo institutam. Fac enim Græcos fermentatum panem in rem sacram tum adhibuisse, Latinos vero infermentatum. Certe Epiphanius non retulisset Azymorum usum ad imitationem Ecclesiæ universæ: siquidem Græca fermentatum panem adhibuisset. Nec tamen erroris damnaturus esset usum Azymorum, quem in Latinis non improbasset. Ad hæc, si erroris arguit Ebionæos quod Azymis uterentur; ideo istud fecit, quod Azymum adhiberent eo animo, ut Legalia cum Evangelio servari oportere traderent. Uno verbo, si nihil facit pro Azymorum usu prior iste locus, certe non magis favet fermentato: sed rem in medio relinquit, quæ proinde aliis argumentis dirimenda est.

Ad extremum ut rem paucis tandem conficiam, probato Græcos eisque adhærentes Ecclesias fermento, Latinos vero Azymis ab initio usos fuisse; admisso etiam Ebionæos ab Epiphanio notatos, quod in sacris Azymum adhiberent: Respondeo Ebionæos ab Epiphanio reprehensos, non quod censeret Epiphanius cuivis Ecclesiæ Azymo uti non licere: sed quod Ebionæi cum essent Græcanicæ communionis, eo uterentur præter morem suæ societatis. Pari enim jure si qui modo Græcorum fermentum Azymo in re sacra præferrent, à Latinis arguerentur, non quasi Græcorum fermentum reprobet Latina Ecclesia; sed quod Latinis hominibus nefas sit morem Latinum in re sacra violare. Responsio hæc aptari etiam potest Armenis, quibus eamdem ob causam sanctus Nicon Azymorum usum sæculo decimo exprobravit.

Tertium momentum pro fermentato desumitur ex lib. 4.

4. Ambrosii de Sacramentis cap. 4. *Tu forte dicis, Meus panis est usitatus. Sed panis iste, panis est ante verba Sacramentorum: ubi accesserit consecratio, de pane fit caro Christi.* Ex quo Sirmondus arguit: *Nempe qui usitatum mensisque quotidianis usurpatum panem dicit, Azymum haud dubie non significat.* C. X.

At neque fermentatum. Etenim *usitatum* panem vocat Ambrosius, non quatenus Azymo, sed quatenus consecrato, id est corpori Christi opponitur, ut lectio verborum ipsa persuadet.

Porro Azymus panis etiam communis seu usitatus dici potest, cum ejusdem materiæ sit cum pane fermentato. Certe Rupertus abbas Tuitiensis in lib. 3. de Spiritus Sancti operibus cap. 21. eodem fere modo, quo supra Ambrosius, loquitur de pane Azymo, quem Christus in ultima cœna consecravit. *Panem*, inquit, *communem accepit: sed benedicendo longe in aliud quam fuerat transmutavit.* En panis *communis* dicitur à Ruperto is, quo Christus in ultima cœna usus est: qui sine dubio in Ruperti sententia fuit infermentatus.

Quartum argumentum ex canone sexto Concilii 16. Toletani petitum, non modo nihil pro usu fermenti, sed maxime pro Azymo valere superius ostendi.

Quintum suppeditant Melchiadis, Siricii & Innocentii Romanorum Pontificum decreta. De Melchiade hæc in ejus vita leguntur. » Hic fecit ut oblationes consecratæ per Ecclesias ex consecratu Episcopi dirigerentur, quod de- « claratur fermentum. Et de Siricio. Hic constituit ut « nullus Presbyter Missas celebraret per omnem hebdoma- « dam, nisi consecratum Episcopi loci susciperet declara- « tum quod nominatur fermentum. Innocentius denique « in epistola ad Decentium ita scribit cap. 5. De fermento « quod die Dominico per titulos mittimus, superflue nos « consulere voluisti, cum omnes Ecclesiæ nostræ intra Ci- « vitatem sint constitutæ: quarum Presbyteri, quia die « ipsa propter plebem sibi creditam nobiscum convenire « non possunt, idcirco fermentum à nobis confectum per « Acolythos accipiunt, ut se à nostra communione maxi- « me illa die non judicent separatos. Quod per parochias «

C. X. „ fieri debere non puto, quia non longe portanda sunt Sa„cramenta: nec nos per cœmeteria diversa constitutis „Presbyteris destinamus, & Presbyteri eorum conficien„dorum jus habent atque licentiam.

De hoc fermento variæ sunt sententiæ, aliis Eucharistiam esse negantibus, probantibus aliis. Baronio non assentior qui Eucharistiam esse negat, sed tantum eulogias in signum mutuæ communionis à Pontifice missas. Nam fermentum istud & *panis consecratus*, & *Sacramentum* dicitur; & solis Presbyteris ejus conficiendi jus atque licentia tribuitur. Denique *panis consecratus* dicitur: quo nomine Eucharistia vocatur à Justino in Apologia prima, ab Irenæo citato apud Eusebium in lib. 5. cap. 24. tum in lib 5. contra hæreses cap. 11. & apud Clementem Alexandrinum in Stromate primo pag. 117. uti Henricus Valesius vir clarissimus in Eusebium adnotavit. Et quidem Eucharistiam in signum Ecclesiasticæ communionis antiquitus mitti solitam, testes sunt Justinus in Apologia prima, Eusebius in lib. 5. cap. 24. tametsi id fieri per Paschalia festa vetuit Laodiceni Concilii canon 14. Nec quemquam movere debet, quod per Acolythum Eucharistia transmitti dicatur: cum per puerum ad Serapionem senem directa perhibeatur apud Eusebium lib. 6. c 44. Duplicem vero ob causam Pontifex per titulos Urbis Eucharistiam mittebat, nempe in signum tum auctoritatis, tum Ecclesiasticæ communionis. Ignatius Antiochenus episc. in epistola ad Smyrnæos ratam jubet Eucharistiam haberi, quæ sub Episcopo fuerit, vel cui ipse concesserit. Et Leo Magnus in epist. ad Galliæ & Germaniæ Episcopos, ait non licere episcopo præsente, nisi ipsius jussu, Sacramentum corporis & sanguinis Christi conficere. Itaque Pontifex ut testaretur se Presbyteris titulorum Urbis Romæ potestatem facere Eucharistiæ conficiendæ, Eucharistiam ipse mittebat, quæ etiam symbolum mutuæ unionis erat. Id à Melchiade & Siricio sancitum dicitur, explicatum ab Innocentio. Postea loco Eucharistiæ missæ sunt eulogiæ seu oblatæ inconsecratæ. Hinc in vita Johannis Papæ III. constitutum legitur, *ut oblationes & amulæ vel luminaria in cœmeteriis per omnes Dominicas de Lateranis ministrarentur*. Et in Vita Gregorii III. *Ut oblationes de Patriar-*

chio per Oblationarium deportarentur ad celebrandas Missas. C. X.
Oblationes inquam panis & vini, quales Gregorius II. Ecclesiæ sancti Pauli quotidie mitti constituit. Verum etiamsi Pontifex Eucharistiam mittebat ad titulos Urbis, aliam tamen Presbyteri sine dubio consecrabant. Nam & Missas celebrabant; & ut sibi id liceret per Pontificem, Eucharistia mittebatur. Tum vero ex utraque oblatione, & ex ea scilicet quæ à Pontifice, & ex ea quæ ab ipsis consecrata erat, Presbyter & populus communicabant. Simile quid faciebant Presbyteri recens ordinati, qui Eucharistia de manu Episcopi die Ordinationis suæ acceptâ in dies quadraginta reficiebantur: & tamen Missam quotidie celebrare poterant, & Eucharistiam à se consecratam simul percipere, teste Fulberto Carnutensi episcopo in epistola 2. ad Einardum.

Sed ut ad fermentum Melchiadis aliorumque Pontificum revertar, cur hoc nomine Eucharistia dicta sit inquirimus. Sirmondus, tametsi locus pro fermenti usu, quem asserere volebat, facere videbatur, ita dictum probat, non quod ex fermentato pane constaret; sed quod ipsa quocumque ex pane fieret, Ecclesiis ad quas mittebatur, fermenti vicem præstaret, eisque unionis inter se vinculum esset, sicuti fermentum massæ cui commiscetur. Et quidem si bene perpendantur verba relata ex vita Melchiadis & Siricii, tantum abest ut Eucharistia dicta videatur fermentum ex eo quod fermento constaret, ut contra hoc nomen ipsi adscititium, & aliunde quam ab ipsa repetitum esse appareat. De Melchiade legitur: *Hic fecit ut oblationes consecrata per Ecclesias ex consecratu Episcopi dirigerentur, quod declaratur fermentum.* In Siricio *quod nominatur fermentum.* Mihi vero legenti hæc verba, *quod declaratur, quod nominatur fermentum;* statim subiit cogitatio extraneum hoc esse vocabulum, non ab ipsa rei substantia petitum. Certe mihi persuasum est nihil certi inde confici posse pro fermento.

At inquis, Si panis Azymus fuisset cur contraria appellatione dictus esset fermentum? Non facilis responsio, ubi vocabulorum, cur una quæque res ita appellata sit, causas explicare incumbit. Unam rationem sane perquam probabilem attulit Sirmondus. Ego vero Eucharistiam etiam

C. X. hoc vocabulo appellatam puto, ut nomine obscuro profanis celaretur tantum mysterium. Nam per ea tempora mos erat Patribus, ut non nisi obscuris verbis Eucharistiam exprimerent. Notum id ex Augustino passim, Theodoreto in Dialogo Eranistæ, & aliis. Hinc ergo factum puto, ut Melchiades, Siricius & Innocentius adscititio fermenti nomine Eucharistiam designaverint, ne rem sacram gentilibus propalare viderentur. Accedit quod Cæsarius Græcus parabolam fermenti de Eucharistia interpretatur, non sensu litterali sed morali, in Dialogo his verbis: *Quod si aliter dicta audire placet, fermentum intelligatur venerandum & divinum corpus Dei, quod in utero intactæ virginis Mariæ sibi circumdandum formavit, absque semine contextus, & unitus tam animæ quam corpori.* Quid si ob hanc similemve rationem prædicti Pontifices Eucharistiam Fermenti nomine donaverint, non habita ratione materiæ, sed corporis Christi in sensu morali? Adderem etiam panem Azymum Latinorum à Niceta Pectorato vocari ἄζυμον ζυμῶν, *Azymum fermentatum*, nisi id exprobrando & subsannando dixisse videretur.

Sextum pro fermento momentum desumitur ex silentio Photii, qui cum criminandi Latinos in omnibus, in quibus à Græcorum moribus ac ritibus discrepabant, occasiones corrogaret omnes, numquam tamen Azymorum usum objecit, quam objectionem si usus ille tum viguisset, non videtur omissurus fuisse. Et certe eam non omisisse Græcos recentiores qui Pontificatu Leonis Papæ IX. discidium conflarunt cum Ecclesia Romana. Id argumento esse Azymorum usum medio illo, quod inter utrumque schisma effluxit, intervallo apud Latinos incœpisse.

Ad hæc respondeo, Photium Latinis non objecisse Azymorum usum, propterea quod eum morem ex Christi exemplo profectum esse docuerat Johannes Chrysostomus, persuasumque habebat suo tempore Ecclesia etiam Græca, uti ipse fatetur in Bibliothecæ cap. 116. ut superius retuli. Deinde ipsum non exprobrasse Latinis, quod Alleluia non canerent in Quadragesima; nec Monachis Occidentalibus vitio vertisse, quod infirmi carnibus vescerentur ex concessu Regulæ sancti Benedicti; quod femo-

ralia in itinere constituti gestarent. Quæ omnia Latinis C. X.
tempore Leonis IX. objecta sunt à Græcis. Denique Photium multa id genus alia omisisse, in quibus tum Latini à Græcis discrepabant, qualis erat tonsura capitis, (tametsi de menti detonsione vitiligavit,) qualis erat manuum impositio in Confirmatione, interdictum baptizandi in Epiphania, & alia ejusmodi, quæ Photius prudens dissimulavit. Ceterum nihil penitus efficit Photii silentium adversus certa ac necessaria argumenta, quibus Azymorum usum generalem apud Latinos ante Photium viguisse demonstravi.

Ultimum argumentum inde petitur, quod ante Photii ætatem nulla de Azymorum usu lex condita legitur. Hoc argumentum cum Demetrio Chomateno Bulgariæ Archiepiscopo in responsis ad episcopum Dyrrachii urget Sirmondus in Disquisitionis cap. 3.

At si hoc argumentum quid efficeret, probaret utique Azymos panes in re sacra non fuisse adhibitos etiam post schisma Photianum. Nullum enim, si bene memini, sive de abjiciendo fermento, seu de Azymis recipiendis decretum, constitutio nulla, nullusve canon post illud tempus invenitur ante discidium Michaelis Cerularii, cujus tempore universim Azymorum usus vigebat in Ecclesia Latina. Atqui cum ejus rei nulla extet lex neque ante, neque post Photium ante Michaelis ætatem, dicendum est morem istum ab ipso Latinæ Ecclesiæ exordio receptum fuisse. Et certe Græcis promtum fuisset Latinis exprobare hujus rei novitatem, si usus iste tantum à schismate Photiano invaluisset. Nec porro Leo Pontifex aliique Latini eo perfrictæ frontis, vel turpis ignorantiæ processissent, ut morem illum ab Apostolorum temporibus repetere ausi essent, si tam recens fuisset.

CAPUT XI.

Epilogus & conclusio præmissorum.

HACTENUS quidquid de antiquo usu Azymorum apud Latinos observare licuit subsecivis horis, pro modulo meo exposui, nulli sententiæ pervicaciter addictus, sed solo veri agnoscendi & demonstrandi studio adductus. Si quid profeci, id totum supremæ veritati tributum volo. Si quid incaute scribenti excidit, aut falsum, aut dubium pro vero obtrusum, cupio refelli. Poteram quidem longius progredi, si conjecturis plusculum indulgere voluissem, at ejusmodi inventis modum ponere satius visum est: qui historico modo rem persequi principio institui. Reliquum est, ut brevi oratione colligam quod sparsim in superioribus fusiori modo explicavi.

Eucharistiam à Christo Domino in Azymis institutam fuisse probavi: nec tamen ex ejus facto atque exemplo incumbere necessitatem consecrandi in Azymis. Hinc & Græcos fermentato, & Latinos Azymo ab initio Ecclesiæ uti potuisse, & quidem usos esse citra periculum necessitudinis Christianæ. *Nec* enim *nos offendit observantiæ diversitas, ubi Fidei non scinditur unitas*, inquit Fulbertus in epistola secunda.

De Apostolis nihil dixi, propterea quod, quid hanc in rem egerint, silet omnis antiquitas, si tamen excipias testimonia Leonis Papæ IX. & aliorum sequacium, qui Latinum morem ab exemplo Petri & Pauli Apostolorum derivant. De aliis vero Apostolis pronuntiant, quos certo pani in re sacra fuisse addictos non facile conficere poteris. Habes in superiori epistola Eminentissimi Cardinalis Bona conjecturas ea de re admodum probabiles, quibus nihil addendum videtur.

Ab Apostolorum tempore constitui cœpit ecclesiastica disciplina, cujus primarii auctores apud Latinos Azymorum usum præcepisse non immerito videntur. Ad hanc disciplinam sanciendam conditi sunt canones, quos voca-

mus Apostolorum, in quorum tertio decernitur: *Nihil alind in sacrificio, praeter id quod Dominus statuit: offerendum.* Quæ verba non sine fundamento etiam de Azymorum usu explicari possunt: quandoquidem apud antiquiores illos Patres persuasum erat, Christum in Cœna Azymum obtulisse. C. XI.

Oppones probabile videri, Fideles tempore persecutionum (ut loquuntur) quæ primis illis sæculis grassabantur, fermentato pane usos in re sacra, qualis scilicet magis obvius erat. Sane id vero non absimile prorsus est. Quamquam non ita difficilis paratu est Azymus panis, ut vel confici non possit citra periculum vulgandi auctores; vel temporis illius Christianorum diligentiam ac pietatem superaverit. Certe Leo Papa IX. testatur, Martyres nostros, id est Latinæ Ecclesiæ, Azymis fuisse saginatos. Et multa alia longe difficiliora fiebant parabanturve illa tempestate, ut ritus pœnitentiæ publicæ, amplissimus Ecclesiæ thesaurus, aurea & argentea rei sacræ supellex, & cetera id genus non pauca. Denique etiam his nostris temporibus Latini Catholici qui apud Infideles vel Hæreticos delitescere coguntur, tamen à parando in rem sacram Azymo nullatenus deterrentur. Hæc de primis illis temporibus magis probabilia & veri similia videntur, nullo quidem certo ac necessario argumento, sed conjecturis tantum fulta, in quibus sistendum putavi, dum certiora suppetant. Exstat quidem locus pro Azymo Latinorum in Sermone de Cœna Domini apud Auctorem libri de Cardinalibus Christi operibus, qui liber sub nomine Cypriani vulgatus est. At Auctor iste recentior est, scilicet Arnoldus (ut certis constat argumentis) Abbas Bonævallis in agro Carnutensi, sancti Bernardi Abbatis Clarævallensis æqualis & amicus, totis nongentis annis Cypriano posterior.

Magis explorata sunt quæ de quarto & subsequentibus sæculis occurrunt. At vero certa & perspecta videntur ea, quæ de universali Azymorum usu ante sæculum nonum apud Latinos recepto superius exposui: qui mos cum ante omnem illius temporis hominum memoriam invaluisse creditus sit; fatendum est eum aut ab ipsis, prope aut ab

C. XI. ipſis Latinæ Eccleſiæ primordiis receptum fuiſſe.

Argumenta vero quæ pro fermento Latinorum adducuntur, etſi pro ſummorum virorum, qui ejus ſententiæ auctores ſunt, dignitate & gravitate magni apud me ſint ponderis; non tamen adeo neceſſaria mihi videntur, ut id fateri nos cogant; nec certe validiora, quam quæ à contrariæ ſententiæ aſſertoribus reponi poſſint. Quapropter de primis illis ſæculis remanet quidem plurimum obſcuritatis, quæ dubitandi materiam præbere poteſt: at fermenti uſum apud Latinos aſſerendi (quod cum bona contra ſentientium venia dictum velim) mihi ſufficiens cauſa non videtur.

CAPUT XII.

Appendix de Libello R. P. Franciſci Macedonis, cui titulus, Azymus Euchariſticus.

POSTEA quam hæc de pane Euchariſtico abſolveram, incidit in manus meas Libellus, cui titulus eſt, AZYMUS EUCHARISTICUS, ſcriptus contra ſententiam Eminentiſſimi Cardinalis Bona & Jacobi Sirmondi de Azymo. Auctor eſt R. P. Franciſcus Macedo Minorita Obſervans Lector publicus Patavii, ubi Libellus creditur editus, (non Ingolſtadii ut ad calcem ſubjicitur) vir aliis lucubrationibus ſuis haud ignotus. Statim hunc Libellum legi eo animo, ut ſi rem pro Azymo conficeret, meum ſupprimerem: aut certe ut ex eo quod è Republica eſſet, cum Auctoris Præfatione in uſus meos transferrem. Eo lecto probavi Auctoris conatum ac dicendi libertatem, qui nulla Perſonarum dignitate deterritus eſt à propugnanda ſententia, quam veritati magis conſentaneam judicavit. Sed ut ingenue dicam quod ſentio, Orator mihi viſus eſt vehementior, quam cauſa poſtularet. Nam rejectis in marginem argumentis, quæ pro cauſa erant, rem pene totam conficit exclamationibus, ſalſis & amarulentis verbis: eoque modo cum adverſariis agit,

agit, quasi violatæ religionis rei sint. Quod magnopere vereor æquis rerum æstimatoribus parum probatum iri, nedum Ecclesiæ ac summo Pontifici ceterisque episcopis acceptum, qui Azymorum usum inter ἀδιάφορα esse reponendum cum majoribus suis censent. Non quo cuivis pro libito uti fermentato vel Azymo pane licitum sit: sed quod id pendeat in Ecclesiæ arbitrio ac potestate. Nec me fefellit conjectura. Nam ut paucis abhinc diebus certo didici, P. Macedonis Libellus in Indicem librorum prohibitorum relatus est decreto sacræ Congregationis Cardinalium die anni MDLXXIV. quo hæc scribo. Certe si Eminentissimi Cardinalis aut Jacobi Sirmondi ea esset sententia, non licere uti Azymo, vel convenientius Eucharistiam confici ex fermentato; laudarem impugnantis fervorem. At cum in hac materia contrarium asserat E. Cardinalis, intempestiva & personæ parum conveniens est tam incondita declamatio. Verum his relictis consideremus in primis Libelli titulum; tum contextum cum marginalibus notis conferamus. C. XII.

Libellus hunc titulum præfert: »Reverendissimi Patris Frat. Joannis Bona Abbatis Generalis Cisterciensis ex« Congregatione Fulliensium doctrina de usu fermentati in« Sacrificio Missæ per mille & amplius annos à Latina Ec-« clesia observato, dum esset Abbas, antequam R. E. Car-« dinalis (qualis nunc est) crearetur, examinata, expensa,« refutata à Patre F. Francisco, à S. Augustino Macedo« Minor. Obs. Lectore publico Patavino. Producto textu« Auctoris, & adhibita responsione. In libro (supple pri-« mo) inscripto rerum Liturgicarum cap. 23.

Hic Libelli exigui titulus amplissimus, in quo fingit Auctor, eam doctrinam non esse Bona Cardinalis, sed Bona Abbatis. Et tamen à Bona Cardinale absolutum est opus rerum Liturgicarum, editusque in lucem, ut constat tum ex anno editi libri, tum ex Dedicatione prævia & Præfatione ad Lectorem. At Macedoni commodior visa est hæc rhetorica figura, sive quod doctrinam hanc Cardinale indignam putaret, sive potius quod indigna in Cardinalem scribere vereretur.

Libellus constat responsionibus octo & viginti ad toti-

C. XII. dem loca Operis Liturgici. In prima responsione Auctor maxime improbat studium inquirentis de antiquo usu Azymorum. Inquisitioni opponit traditionem, *quam demonstrat*, inquit, *Diatriba per quatuor Capita*. Hæsi hoc loco, ignorans quæ esset illa Diatriba, cujusve Auctoris: statimque ejus habendæ cupido mihi injecta est, crevitque magis ac magis, quatenus legendo progrediebar. Nam de hac Diatriba Macedo passim loquitur magnificentissime, reticens initio & in progressu nomen Auctoris. *Viginti Patres* Leone Papa IX. antiquiores in ea pro Azymo afferri, identidem repetit, Auctoris *summam eruditionem* prædicat in responsione 7. & in 21. *Prodeat*, inquit, *in Lucem Diatriba: omnia patebunt, cur absconditur? Liber apud te eminet Sirmondus, & luce fruitur: jacet in tenebris Diatriba luce dignissima; servit arbitrio tuo, qui Christiana libertate traditionem asserit; patitur miseram servitutem. Vinctus compedibus liber qui per omnium manus volitare debuerat.*

Ænigmata sunt hæc, quæ obscuris verbis animum Lectoris accendunt. At tandem in responsione 17. deprehendi ipsummet Macedonem esse Diatribæ auctorem, quod certe non crederem, nisi ipsemet dixisset. Ad demonstrandam Azymi traditionem refert ad marginem Leonis Papæ IX. testimonium, non levis quidem momenti ad id probandum. Verum quod Azymorum usum Christi exemplo convenientem ac legitimum definit Pontifex, assentit E. Cardinalis. An autem usus iste perpetuus, constans & universalis apud Latinos fuerit, quæstio historica est nequaquam pertinens ad Fidem, à Pontifice non satis explicata: quæ veterum cujusque sæculi Auctorum monumentis comprobanda est, ut certa constet de Azymorum usu historica traditio. Magnopere proinde optandum est ut prodeat in lucem Diatriba illa, quæ viginti Patrum Leone antiquiorum testimoniis afferat Azymi traditionem.

In secundo articulo P. Macedo proposito sibi loco Em. Cardinalis, ubi Sirmondi disquisitionem de Azymo laudat ac probat, censuram plane iniquiorem profert adversus Sirmondum, virum, si quis alius de rep. Christiana & litteraria bene meritum, eamdemque reflectit in Em. Car-

dinalem. *Hic antiquarius*, inquit, *novitatem induxit*, & novus in antiquis fuit. Antiquum non servavit Sirmondus excluso Azymo: nec ex eo profecit Auctor Liturgicus, sed cum eo defecit. C. XII.

Non bene quadrant grammaticales isti ludi in tantos viros quibuscum ratione, non verborum inani conflictu agendum erat. Antiquarius fuit Sirmondus, non veternosæ, sed purioris, sanctioris, reconditiorisque antiquitatis scientia instructus; idemque Auctor studiosis temporis nostri ut transcensis scholasticorum scolis ad sanctorum Patrum & Ecclesiæ traditionis studium pæne abjectum progrederentur. Hanc viam quisquis tenet, Sirmondo auctore aut adjutore proficit: errat quisquis aliam viam aut adversum sequitur ducem. At sequentia videamus. *Antiquius esset consulere Leonem IX. Gregorium VII. Innocentium III. Humbertum Cardinalem, Algerum, Anselmum, Rupertum, Tostatum, Bellarminum, Baronium, & integram scholam.* Et hos certe Auctores consuluere viri eruditissimi, & ex eorum libris intellexerunt ratam esse Azymi traditionem ab annis amplius sexcentis, non ab annis mille ac sexcentis, quod Macedoni probandum & explicandum erat. » Huic se nubi testium, addit Macedo, Sirmondus opposuit, cui tamen uni maluit Liturgicus adhærere, « quod ille jactabat antiquitatem, ex qua nihil præter situm & pulverem collegit, non antiquarius, sed antiquandus. Venditabat fumos: lucem credidit Liturgicus. « Fumos emat qui fumos vendit. « Fumos venderet Sirmondus, si vera pro falsis, aut verborum sonos pro veris argumentis venditaret: si vel immodice de suis, vel indigne de aliis sentiret. At longe ab hoc fumo aberrat viri integritas ac modestia, quam sequitur Em. Cardinalis.

In responsione 4. P. Macedo ex silentio Photii sequi negat, Ecclesiam Latinam in fermentato consecrasse, immo ex eo colligit, eo tempore in Ecclesia Græca usum Azymi non fermentati viguisse. Verum contrarium constat maxime auctoritate Johannis Philoponi, cujus ætate, id est sæculo sexto, vigebat apud Græcos panis fermentatus, & sancti Niconis Græcis addicti, qui vix annis post Photium quinquaginta usum Azymorum in Arme-

C. XII. niis reprehendit. Accedit quod nusquam Leo IX. aut alii ejus temporis Auctores fermentum Græcorum arguerunt novitatis.

Sexto loco adducit Macedo hunc locum ex Liturgico libro. »Precor etiam eruditos viros ut me doceant, an »post Christum, ac deinceps per mille annos, una umquam »de Azymis eorumque usu in Sacrificio mentio habita re»cipiatur, nisi occasione Sectariorum, qui illis usi sunt, ut »à consuetudine Catholicæ Ecclesiæ se alienos ostende»rent, sicut de Armenis diximus supra, & de Ebionæis »mox videbimus. Ad hæc exclamat P. Macedo: Non sine »horrore lego quæ Auctor scribit. Ubi hæc legi, suspicatus sum in præmissis aliquam latere hæresim, quam advertere non poteram. At videamus quænam sit illa hæresis: »Deum immortalem! Numquam ne Azymi conse»crati mentio in Ecclesia nisi cum Hæreticis conjuncta »reperitur? Et eorum erroribus obnoxia? An in Evan»gelio quod audimus legimusve assidue, non est mentio »Azymorum innocentium? Non in iis Christus consecra»vit, & in suo vero corpore Ecclesiæ suæ corpus signifi»cavit, ut Fideles eo symbolo afficeret & notaret? Qui »ergo illa Azymorum consecratio poterit trahi ad significandos alienos, id est Hæreticos?« Hæc illa hæresis, quæ Macedoni horrorem injecit. At non negat Em. Cardinalis, Azymum frequenter in sacris litteris commendari, Christum ejusque discipulos Azymis usos fuisse, & Eucharistiam in Azymis ab eo institutam. Negat vero inde impositam Ecclesiæ necessitatem consecrandi in Azymis. Nam si quid egit Christus, continuo Christianis faciendum esset, antiquæ legis observatio, quam Christus servavit, revocari deberet. Et tamen Hæretici ab Ecclesia notati sunt Ebionæi, quod legalia servari oportere docerent. Multa improbavit Ecclesia ob ingruentes hæreses aliasque rationes, quæ postea probavit cessante causa. Et ne vagemur extra propositum, hæreseos notam Ebionæorum tempore fuisse Azymorum usum existimarunt veteres Scholastici Alexander Alensis, sancti Bonaventura & Thomas, aliique, quorum tamen sententia non abhorret Ecclesia.

Septimo loco ad hoc quod Em. Cardinalis dixerat, argumentum quod à Christi exemplo plerique scholastici petunt non magni esse roboris; reponit P. Macedo persuasum omnibus esse, quo pane Christus consecravit, in eo consecrandum, non quod id sit lege præceptum, sed quod exemplo Christi commendatum. Neque tamen inde necessitatem importari vult consecrandi in Azymis, sed tantum convenientiam. At convenientiam illam vertit in necessitatem, cum ex ea inferat negari non posse *Ecclesiam per mille annos in* Azymo consecrasse. Alias, *fecit ergo*, inquit, *hæc quod erat minus conveniens.* Verum convenientia rerum ex multis capitibus pendet, quibus mutatis aliquando mutari necesse est, quæ convenientia prius videbantur. Et Azymorum convenientia tanta non est, ut etiam similes, si non pares, convenientiæ rationes pro tempore & loco fermentum obtinere non possit. C. XII.

In responsine 9. usque ad 14. multa dicit in gratiam & laudem scholasticorum, quos nemo non laudat, si debitum teneant modum, id est si regiam incedant viam sacræ antiquitatis ac traditionis. Etsi vero Em. Cardinalis quædam apud eos præjudicia reperiri dicat, à quibus expedire se debent veritatis studiosi cultores; magnopere tamen cavendum est, ne inter ejusmodi præjudicia reponantur prænotiones quas pueri de Fide atque de Deo à teneris imbibunt, quod certe nollem à P. Macedone commissum.

Quæ in responsione 15. usque ad 19. dicuntur ad Epiphanii locum de Ebionæis, probabiles sunt, si quædam duriuscula verba excipias. Summa est Ebionæos fuisse notatos hæreseos, non quod in Azymis consecrarent: cum potius id fecerint ex imitatione Ecclesiæ: sed quod aquâ solâ in calice uterentur, & quod assererent, legalia servari oportere. Ebionæos habuisse errores cum veritate commistos; itaque discernendos esse ac separandos. Bonum apud eos fuisse baptismum: malam rebaptisationem, Bonum fuisse panem Azymum: malam solam aquam.

Neque penitus improbanda videntur quæ subdit de Armeniis, *qui cœperunt*, inquit, *offerre panem Azymum & vinum legitime, ex quo Romam venit eorum Patriarcha magnus ille Illuminator Gregorius tempore Silvestri, idque à*

C. XII. *Romana Ecclesia didicerunt.* Cujus rei Auctorem laudat Clementem Galanum tom. 2. de Eucharistia sect. 1. qui Metaphrasten allegat, tametsi id rejicit Demetrius Czicenus in tractatu de hæresi Jacobitarum Chatzitzariorum, qui Armenii sunt. Illud certum mihi videtur, panem Azymum non fuisse oblatum in signum secessionis à Catholica Ecclesia: siquidem Johannes Philoponus, ut superius ostendi cap. 3. & ipse sectæ Eutychianæ, sicut Armenii, fermenti usum probat.

In responsione 21. ad id quod scripserat Em. Cardinalis, Athanasium, Basilium, Gregorium Nazianzenum, Johannem Chrysostomum, Cyrillum, & quotquot fuerunt sanctitate & doctrina conspicui Sacerdotes in Ecclesiis Orientalibus, non alio quam fermentato pane usos. Ad id inquam reponit Macedo, veteres Patres Græcos cum Latinis omnes in Azymis consecrasse. Huc testimonia produci in Diatriba ex Cypriano, Hieronymo, Ambrosio, Augustino, & Gregorio Magno. Tum subdit: » Prodeat in lu- » cem Diatriba : omnia patebunt, cur absconditur ? Liber » apud te eminet Sirmondus, & luce fruitur : jacet in te- » nebris Diatriba luce dignissima ; servit arbitrio tuo, qui » Christiana libertate traditionem asserit : patitur miseram » servitutem vinctus compedibus liber, qui per omnium manus volitare debuit. « Nescio apud quem miseram servitutem patiatur vinctus compedibus liber. Unum scio, non stare penes Em. Cardinalem, quo minus in lucem prodeat, cum ipse propriæ sententiæ longe præferat veritatem ac veritatis libertatem. Et tamen id significare videtur P. Macedo in responsione 27. ubi fatum Diatribæ suæ rursum deplorat his verbis : » Illa infelix in carceres & cas- » ses nata incidisse nusquam apparet. O injuriam ! Misi » eam ad Patres : tradita est Patri & parti judicanda & » opprimenda. Quanta lux ea producta causæ oborietur. At fierine potest, ut ne unumquidem exemplum superfuerit penes Auctorem ; Itane vero tot Patrum testimonia quæ in ea producuntur, etiam amissa Diatriba excidere, ut ne unum quidem ex præmissis Patribus in medium afferre liceat.

Omissa responsione 22. & tribus sequentibus, in quibus

verborum antithetis ludit Auctor, venio ad articulum 26. ubi hæc verba ex opere Liturgico referuntur. » Hinc etiam C. XII. confirmatur quod superius dictum est, orto jam schis- « mate Græcorum, adhuc in Latina Ecclesia usum fer- « mentati permansisse. Ad hæc P. Macedo. Ergo tempore « Leonis IX. & Michaelis Cerularii Azymus nondum in- « ceperat. « Immo vero inceperat, ut diserte docet Emin. Cardinalis, qui in hoc loco non agit de schismate Michaelis, sed de Photiano, ut ex toto capite manifestum est.

In articulo 27. adducit verba Em. Cardinalis dicentis Patres à tempore Apostolorum & deinceps usque ad Photium, de pane Eucharistico ita loqui, ut non nisi de communi & fermentato commode intelligi & explicari possint, ad quod P. Macedo: *Basilice*, inquit, *quasi omnes illi veteres Patres perspecti ei sint, & omnis antiquitas explorata.* Quid ni perspectam habere potuit hac in re antiquitatem vir diligentissimus tam sua quam aliorum lectione qui Patrum testimonia pro Azymo congesserunt. An forte hoc privilegium est P. Macedonis, cui brevi *licuit scrutari antiquitatem, & plusquam viginti Patres invenire*, uti ipse gloriatur, qui pro Azymo testimonium ferant. Felix scrutator & inventor, si tam diligens fuisset in expendendis referendisque sententiis quam in numerandis auctoribus. Neque enim viros prudentes moverint Patrum vacua nomina, sed sacra eorum verba relata cum sensu atque delectu. Proferat ergo aliquot ex illis. Ecce tibi ad marginem adducit Cyprianum sive Auctorem de Cœna Domini. Optimus Auctor Cyprianus: ast malum! Auctor ille totis nongentis annis posterior est Cypriano, Leone centum. Istius quippe operis, quod de cardinalibus Christi operibus inscribitur, germanus auctor est Arnoldus Bonævallis in agro Carnutensi Abbas, ut jam eruditis viris notum est, is ad quem sanctus Bernardus morti proximus extremam epistolam scripsit.

Quod P. Macedo in responsione 30. scribit pro testimonio Rabani dicentis *panem Sacrificii sine fermento* esse oportere, non improbo. At quod sequitur in responsione 31. intolerabilem contumeliam sapit. Rabani locum pro Azymo interpolatum fuisse suspicatus fuerat Em. Cardi-

nalis. Propterea consuluit Ms. codicem Bibliothecæ Va-
C. XII. ticanæ, in quo hoc Rabani opus multum ab editis diversum esse deprehendit, suamque suspicionem haud temerariam fuisse agnovit. Quid ad hæc Macedo. »Suspicione »affectus Ms. quæsivit & legit. Non tamen declarat quid »invenerit in eo quem recognoscebat libro Ms. Nam si »justum testimonium, uti suspicor, reperit, cur dissimu»lavit? Si non reperit, cur non expressit? Deinde ut non »invenisset, tanti est unum exemplar, ut ex eo reliqua omnia debeant æstimari.« Hactenus argute, at verba sequentia putidam calumniam continent. *Illud constat*, inquit, *Rabanum ita sensisse, & in Manuscripto illo sic prorsus haberi.* Cedo Rabanum ita sensisse, & idipsum jam confitetur Em. Cardinalis in epistola huic Libello præfixa: at vero in Vaticano codice sic prorsus haberi nemo asserere potest, quin turpe mendacium integerrimo viro impingat. Quod facinus quantum sit, æstimandum relinquo æquis hominibus, quibus tanti viri mores ab omni labe & fuco immunes perspecti sunt. At vide qualem tantæ calumniæ probationem: *Nam si secus esset, Auctor*, id est Em. Cardinalis, *in rem suam traxisset, & triumphasset.* Nempe triumphum non quærit Em. Cardinalis sed veritatem, quæ modesto ac puro animo quærenda est ac defendenda. Triumphum permittit Macedoni, qui in fine Libelli sui *Jo triumphe ingeminat:* Faceturque se victum Emin. Cardinalis, ubi res non ratione & argumentis, sed argutiis & conviciis agitur.



PRÆMONITUS



PRÆMONITUS

IN SEQUENS OPUSCULUM

ELDEFONSI.

ETSI non dubito, quin parum fidei apud nonnullos habitura ſint Revelationis nomen, ac modus tractandi rudis & myſticus, quibus Auctor uſus eſt in Opuſculo ſequenti; non tamen viſum eſt penitus rejiciendum, tum ob Auctoris antiquitatem, tum ob quaſdam res ſingulares, quæ in eo explicantur; tum denique ob inopiam veterum Auctorum, qui de hoc argumento ſcripſerint.

Antiquitatem probat annus Incarnationis DCCCXLV. quo revelatio contigiſſe perhibetur. Confirmant ritus celebrandi Miſſas tres in Paſchate, Pentecoſte & Transfiguratione; ac modus explicandi libræ pondus per *viginti & quinque ſolidos*, qui mos ævo Caroli Magni apud Francos maxime uſitatus erat. Auctoris verba ſunt in fine Opuſculi: *Et trecenti tales nummi antiquam per viginti & quinque ſolidos efficiunt libram.* Huic expendendæ libræ rationi conſonat id quod in Synodo Aquiſgranenſi anni DCCCXVII. ſtatutum eſt capite 57. *de libra panis, ut triginta ſolidos penſet antequam coquatur*, ſic enim præfert capituli inſcriptio, tum ſequitur contextus, *ut libra panis triginta ſolidis per duodecim denarios metiatur.* Nempe uti libra numerica etiam nunc apud noſtrates, ita olim ponderalis viginti aſſibus conſtabat. At vero quia propenſam crudi panis libram Synodus Aquiſgranenſis definivit ad mentem Regulæ ſancti Benedicti; hinc factum eſt, ut triginta ſolidos ad libram exigeret. Cur vero El-

defonſus viginti quinque ſolidos ad libram antiquam exigat, illud forſan in cauſa eſt, quod libra tum Hiſpanica quindecim unciis conſtaret. Ex hac, inquam, computandæ per aſſes libræ, ratione colligitur, Eldefonſum eo vixiſſe tempore, quod ipſe deſignavit. Denique annos fere quingentos præfert membraneus codex Bibliothecæ Vaticanæ, ex quo ſequens Opuſculum exſcribi curavit Emin. Cardinalis Bona, mihique liberaliter tranſmiſit.

Cujus loci Epiſcopus fuerit Eldefonſus, mihi eſt incompertum. Ducentis ferme annis vixit poſt magnum Hildefonſum Pontificem Toletanum. Vacui ſunt Hiſpanienſium Epiſcoporum indices apud Tamaium medio ſæculo nono, quo Eldefonſus vixit, graſſante nimirum vexatione Maurorum. Plurimos recenſet Rudericus Toletanus Epiſcopus in hiſtoriæ lib. 4. cap. 18. qui poſt medium ſæculum nonum dedicationi Eccleſiæ Ovetenſis interfuerunt, at nullus inter eos Eldefonſus. Hæc de Auctore.

Septem omnino ſunt res, quæ in hoc Opuſculo explicantur, nempe Hoſtiarum inſcriptio, quantitas, numerus, pondus, rotunda figura, Azymi qualitas, & coctio intra ferrum. Quatuor priores conditiones ſub revelationem cadere videntur; non vero tres poſteriores. Ex quo intelligitur, revelationem non eo ſpectare, ut induceretur Azymorum uſus: ſed ut jam receptus, certis titulis, quantitate, numero ac pondere definiretur.

De Hoſtiarum pondere agit Auctor in fine Opuſculi ſui, aitque majorem Hoſtiam adhuc crudam, tantum pondus habere, *quantum tres nummi appenſi in ſtatera*; & igne decoctam minui *parte ſexta*: minorem vero Hoſtiam, *non amplius quam unius nummi* pondus habere. Deinde trecentos nummos unam libram efficere. Adeo ut quælibet libra viginti quinque ſolidis conſtaret; ſolidus duodecim nummis, ſicut apud Francos etiam veteres duodecim denariis. Ex quibus tria colligo. Primum eſt, Sacerdotum majores Hoſtias; communicantium minores, uti modo, etiam tum fuiſſe. Alterum eſt, Hoſtias crudas appendi, ac ponderari potuiſſe; ac proinde ex ſolida maſſa tum fuiſſe confectas, tametſi intra ferrum coque-

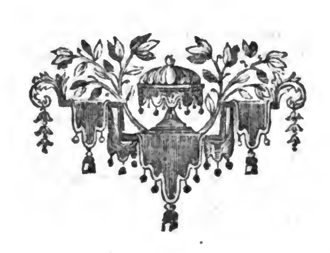
rentur. Sic apud Cluniacenses » unus farinam consper-gebat, ET VEHEMENTISSIME COMPINGEBAT SUPER« TABULAM nitidissimam, habentem limbum in circuitu« aliquantulum superficie altiorem, ne aqua effluere posset,« ex lib. 3. Consuetudinum Cluniacensium cap. 13. Tertium, ex una libra centum majores Hostias crudas confici potuisse, à quo pondere non parum differunt Hostiæ nostræ majores. Cujus rei experimentum facturus, appendi majores Hostias nostras triginta coctas, quarum pondus solida uncia constare deprehendi. Auge quater hunc Hostiarum numerum atque pondus: habebis Hostias centum viginti, earumque pondus quatuor unciarum. Detrahe sextam partem Hostiarum pro rata coctionis, remanebunt Hostiæ centum, quæ crudæ uncias quatuor appendent: cum Eldefonsi Hostiæ centum unam libram, id est uncias duodecim, aut forsan quindecim appenderent. Ex quibus intelligas, pondus Hostiarum nostrarum duabus minimum tertiis partibus ab eo tempore decrevisse, si non fallit calculus Eldefonsi.

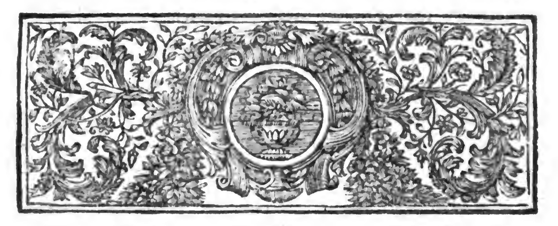
De quantitate seu magnitudine Hostiarum, illud nobis ex Eldefonso constat, una ferri majoris impressione formatas fuisse Hostias quinque, unam scilicet majorem, & quatuor minores. Et majorem quidem habuisse *mensuram trium digitorum anguli in rotundum panis Azymi*. Hoc est (si bene capio) trium digitorum à centro in orbem: cum Hostiæ nostræ majores, quibus Parisiis utimur, vix constent uno digito & decem lineis, uti experimento didici. Unde patet, quantum etiam in hac parte decreverint Hostiæ nostræ recentiores. Porro apud Cluniacenses *in ferramento simul hostiæ sex poni poterant* sæculo undecimo, teste Udalrico superius laudato.

Ad numerum Hostiarum quod attinet, Eldefonso varius est pro ratione sollemnitatum. Quinque nimirum in Dominicis & festis diebus, in Paschate quadraginta quinque per singulas tres Missas, totidemque in Pentecoste: at in singulis tribus missis Natalis & Transfigurationis Domini, ac in Ascensione decem & septem; in ferialibus unica. Hoc loco dubitatio animum pulsat, an iste ritus Eldefonsi alius fuerit à ritu Mozarabum: ex cujus

præscripto Hostia consecrata dividitur in novem portiones, quæ vocantur *Corporatio*, *Nativitas*, *Circumcisio*, *Apparitio*, *Passio*, *Mors*, *Resurrectio*, *Gloria*, *Regnum*, quæ omnes à Sacerdote sumuntur, binis, quæ *Gloria* & *Regnum* appellantur in calicem missis.

Ceterum in Hostiis repræsentandis habita est ratio, non tam proportionum geometricarum, quæ in Ms. codice non sunt accuratæ, quam figurarum, quæ Hostias exprimunt. Hæc monuisse sufficiat de præsenti Opusculo, cujus inscriptio in Manuscripto Vaticano se habet ut sequitur.





REVELATIO

QUÆ OSTENSA EST VENERABILI VIRO HISPANIENSI ELDEFONSO EPISCOPO, *IN SPIRITU SANCTO, MENSE* *septimo*, (in Textu, *decimo*.)

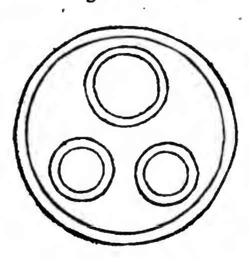


NNO octingentesimo quadragesimo quinto Incarnationis Domini nostri JESU-CHRISTI, calculus iste, id est mensura trium digitorum anguli, in rotundum panis Azymi sic composita est, scripta sub quantitate ista, per revelationem Dei summi, in mense x. feria VII. diluculo, jam opere consueto expleto, in visu apparuit mihi.

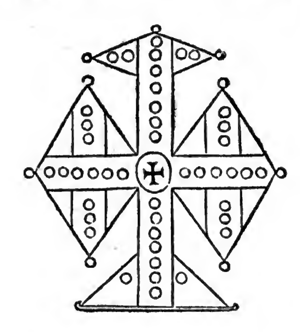


Igitur istæ duæ rotæ duobus ferris incisæ ad unum panem

pertinent semper, inter utramque partem factæ. Si valens ubique discurrit moneta terreni Regis, cur non melius prævalens semper discurrat ubique moneta cælestis Regis? Ecce puncta quæ in rotis sunt picta retro quinque acta, & Rotæ, & puncta ostendunt, quod nec initium, nec finem habeat Deus in medio consistens, sicut nec puncta nec rota per gyrum. Intuemini juxta fluvium Chobar Ezechielem Prophetam colluctantem, & colloquentem apud quinque rotas, & quatuor animalia. Unum quodque animal habens per quadrum quatuor facies in unoquoque capite, dum esset rota in rotis consistens loco medio. Infra tria etenim puncta, intra quæ sunt duæ quasi præ omnibus rebus columnæ, est Trinitas infra se habens omnia, quamquam in medio sedeat, dum omnes in circuitu sunt offerentes munera. Si est via pedum in terris, est veritas capitis in cælis, vita pectoris est in medio manens reddenda Sanctis. Reminiscamur paulisper quid in pectore Aaron superius quæsivimus, dum Azymos panes effectos esse vitæ sempiternæ affirmavimus. Si fuerint Andreas & Jacobus socii in terris, & sunt consociati, sicut sunt Petrus & Paulus cum altissimo Deo omnipotenti & Sancti omnes in cælis. Quatuor Evangelistæ dant testimonia Jesu cum omnibus Sanctis undique. Sicut enim pollex hominis totum debet nummum operire; sic tres nummi, hac Trinitate Deo regente, invicem se tangentes, tot tres sic triangulati, debent totam panis Hostiam infra se ita cooperire, ut nec ullum nummum ex toto possit ulla tribus ex aliis partibus discoopertis capere in se, in tantum, ut nec angustior sit panis infra, nec latior extra, tantum, quantum est albus hominis ungulæ circulus.

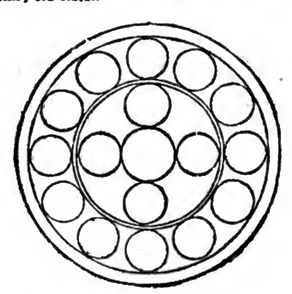


Et quid plura? *Qui me erubuerit & meos sermones*, dicit Dominus, *hunc Filius hominis erubescet*, subauditur tribulantem audire, aspicere, adjuvare, cum venerit in majestate sua, & Patris & sanctorum Angelorum. *Et qui vos spernit, me spernit: & qui vos audit, me audit: & si sermonem meum servaverunt, & vestrum servabunt.* Et ego voluntatem amantium ac timentium me faciam. Redeamus jam ad ordinem. In Natale vero Domini, in prima Missa & secunda ac tertia, offerendi sunt panes æquali numero & figura, semper duodecim per gyrum, hoc est in rotundum, ad significandum Angelicum chorum; & in medio quinque in crucis modum ad significandos Evangelistas, & unicum Dei Filium, quem testantur quasi sustinentes utique pro redemptione generis humani olim crucifixum. Divide ipsos per decem & septem simul mixtos, quia novem sunt ordines Angelorum, invenies quod semper septiformis Spiritus-sanctus est. Decimus Homo-Deus generando carne creatus, & creando in Maria Virgine specie humana formatus. De officiis vero ternis junge panes simul omnes, fiunt quadraginta & unus. Invenies autem, amice Dei, in deifica significatione, quod si unus est Deus, omnem significat plenitudinem in Deo numerus quinquagenarius, sicut centenarius; & denarius insuper, sicut millenarius. Hoc ipsum decimo mense Natalis Domini significante, in quo Deo Christo & homine corporaliter est non habitans, sed semper manens omnis Divinitatis plenitudo testante idipsum Apostolo Paulo. In Pascha scilicet Dominica Resurrectionis, de qua fit sermonis ratio, centum triginta & quinque panes sunt offerendi in crucis modum per trium Missarum officia, videlicet quadraginta & quinque in unaquaque Missa, ita.



In Domini Jesu Christi Ascensione, & ipsius manifesta quibusdam discipulis in monte excelso Transfiguratione, quæ fuit * sexto Kal. Augustas quinto in mense, ita sunt uno eodemque numero & figura panes offerendi. Similiter omnino & in Natale Domini, ut ostenditur.

* Et tamen modo celebratur octavo Idus Augusti, qui mensis antiquis dictus est sextilis, seu sextus.

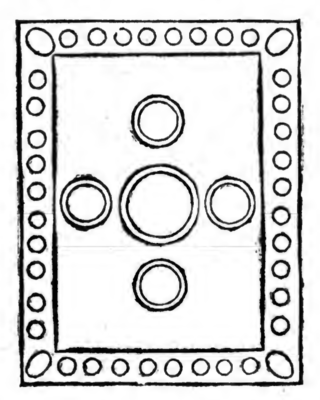


Intuentes

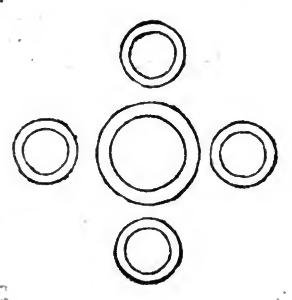
Intuentes mente consideremus de significatione facta in piscibus centum quinquaginta tribus. Vel aliter per Athanasium altius intuendum: non tres, sed unus. Qualis Pater, talis Filius, talis Spiritus sanctus. Et ecce omnis plenitudo & latet & patet, significata in Patre & Filio & Spiritu-sancto à Joanne in cælis. Neque Filius sine Patre & Spiritu sancto videtur in flumine Jordanis. Neque Spiritus sanctus sine Patre & Filio aspicitur volans per spatium hujus aeris, teste Christo, dicente Philippo Apostolo, qui quærebat videre Patrem: *Qui videt me*, inquit, *videt & Patrem: quia Pater in me manens ipse facit opera.* Intellige ergo, homo, qui habes ipse tres personas in te dissimiles inter se; animam viventem, carnem apparentem, Spiritum sine intermissione exeuntem à te: quia Pater est ipsa vita sempiterna; Filius ipsa locutio sempiterna, Spiritus sanctus ad instar solis radii exiens & revertens splendor lucis æternæ. Idcirco ne putes ipsum altissimum Deum Patrem esse confuse ipsum unicum Filium proprium. Definit sanctus Sedulius mirabiliter dicens.

Non quia qui summus Pater est, & Filius hic est:
Sed quia quod summus Pater est, & Filius hoc est.

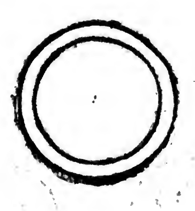
Dicamus de mysterio. In Pentecoste etiam sub quadrata, cum cruce tamen in medio, civitatis figura cælestis Hierusalem, tot panes offerendi sunt per omnia, subaudis Missarum officia, quot in Resurrectione Dominica, prout videtur in subsequenti figura.



In diebus autem Dominicis & Dei Sanctorum Festis amplius non sunt offerendi panes, nec minus maxime, quam quinque in crucis forma. Ille etenim panis medius sæpe debet esse potius major, & honestior aliis omnibus: de quo legitur in quodam loco: Agnus in medio significatus.

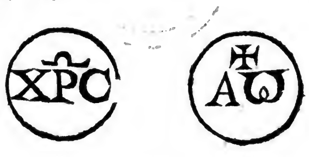


Quotidianis autem diebus nec amplius, nec minus, nisi unus tantum: quia unus est Deus, qui est semper supra omnes unus.



Et quoniam in sic parvo libri spatio hujus, nisi sit ut latissima Bibliotheca, ipsos panes integre factos & litteris pictos, sicut esse debeant, & super altare poni, nec ipsas figuras sollemnitatum ipsarum, prout est scriptum supra, seu quantitates, hoc est magnitudines ostendere possum; saltem velut per puncta hoc velim demonstrando significare; & sicut supra præfigurando denotavimus, iterum ob memoriam cordis replicamus. In Natale Domini, sicut audistis, decem & septem per tres vices. In Resurrectione Domini quadraginta & quinque panes tribus vicibus. Sic in Pentecoste XL & V panes tribus vicibus. Sic in Transfiguratione, quæ est supra scripto tempore, decem & septem panes tribus vicibus, similiter ut in Natale. In Dominicis autem diebus & Sanctorum festivitatibus semel tantum, hoc est vice una, quinque panes sic. Si cui videtur forte impossibile, nauseâ repletâ mente, sic tantos panes omnes æquali magnitudine Deo simul offerre; saltem unus medius ex his quintus, ille scilicet Dominicus, sit sic magnus, & ita scriptura utraque perornatus, prout in rotis duabus demonstratum est superius. Ceteri alii habeant unusquisque tertiam partem magnitudinis, & unum nomen tantum ex his tribus nominibus scriptum, aut XPC, aut IHC, aut DS: aliiud nomen ullum

nemo aſſumat, ſolum volens in Hoſtia ſcribere illum; niſi unum ex his tribus: quia non ſolum unum ſine altero, ſed etiam vere ſine aliis pluribus cetera pæne nomina, ſicut mihi revelatum eſt per Spiritum ſanctum, non debent in Hoſtiis ſcribi, niſi unum ex his tribus, quale vis, aut XP̄C, IHC, aut D̄S. Non DN̄S, non Rex, non Pax, non Omnipotens, non Vita, non Panis, ut quidam Apocryphi putant; niſi tantum in una parte XP̄C, in alia Crux cum duabus litteris, ita,



In uno nempe ferro, tamen magno, poſſunt quinque ſimul hoſtiæ formari tali modo, ut major ſit media, quæ primo eſt ſuperius ſcripta; & quatuor aliæ minores, partem ejus tertiam quippe habentes, per quatuor angulos ipſius ferri: ita ut in uno habeat ſcriptum XP̄C ſurſum, in altero IH̄C deorſum, & ad lævam Rex. Sed numquam eſt ſolus offerendus abſque ullo maximo, aut ſine ullo ex aliis tribus, & in quarto loco ad meridiem D̄S.

Ut autem ſcire poſſis, Dei fidelis, certam Hoſtiarum talium menſuram, quæ te non ſinat ullatenus errare: audi cujus ſit ponderis oſtenſus panis primo ſuperius in rotis majoribus, audi, & in minoribus perſpice; prout revelante ac regente individua ſimul ſancta Trinitate in Spiritu didici veriſſime. Tres nummi moderni tantum pondus habent, quantum CLIII maxima cerulei grana, quod triticum dicitur: & major illa Hoſtia, adhuc cruda tantum pondus habet, quantum tres nummi appenſi in ſtatera; igne decocta, minuitur pondus parte ſexta. Minor etiam Hoſtia non amplius quam unius nummi habeat pondus, aut unius nummi unaquæque ſint minores Ho-

ſtiæ, aut trium nummorum tres ſimul pondere, hoc ipſum non ſine magno myſterio ſancta Trinitate regente. Cum enim conſidero de numero piſcium, centum videlicet quinquaginta trium, & de tot ſimiliter granis tritici in pondere datis in tribus nummis, & de Hoſtia panis, quæ non eſt major, nec minor, ſi fuerit juſtiſſime ponderata, niſi (prout ſcriptum eſt) menſura trium anguli digitorum, ut nummorum trium ſpatio ſuperius eſt oſtenſum; admiror ſtupefactus nimis vere deificam diſpenſationem & præordinationem & diſpoſitionem. Hoc enim non ſit alicui dubium, quod Hoſtiæ, quamvis habeant diverſas & diſſimiles in libro formas, id eſt illic major, iſtic minor, cum fuerit certe unius cujuſque ponderis in ferris expreſſa, abſque ambiguitate ſtatim cognoſcetur in gyro certiſſima forma. Dicamus de pondere. Et ecce tres tales nummi, quorum pondus non amplius nec minus, quam major continet Hoſtia, ſi juſtiſſimo fuerit pondere factum, nec plus, nec minus, ſecundum conſuetudinem antiquam, ſuſcipiunt pondus, niſi quantum habent in ſe centum quinquaginta tres magnitudinem tritici majoris. Et trecenti tales nummi antiquam per viginti & quinque ſolidos efficiunt libram: & duodecim tales libræ, quæ fiunt per tria millia ſexcentos nummos, ſextarium tritici efficiunt unum: ex quo ſeptem panes formari poſſunt, de quibus per totam hebdomadam homo vivere unus poteſt; aut ſeptem in una die. Etenim modius æquus & juſtus debet eſſe per decem & ſeptem tales ſextarios æquos, qui poteſt in una, Domino protegente, centum decem & novem homines die paſtui conductos ſuſtentare.

Hactenus de pondere, & forma, & menſura, adjuvante Chriſto & operante, diſputavimus, & ſicut auditum eſt ſuperius, prout potuimus, ſcribendo definivimus.

CARDIN. BONA
AD D. JOAN. MABILLON.

Gratias agit ob dedicatam sibi missamque de Azymis Dissertationem.

RENASCENTEM annum felici auspicio inchoavi tuam de Azymo Dissertationem typis editam recipiens, quæ grata mihi multis de causis est, tum quia nomine meo eam inscribere, & epistolam quam dudum tibi de hac re scripseram, ei præfigere voluisti: tum quia quæstioni satis obscuræ tua multiplici eruditione & acerrimo judicio multam lucem attulisti. Gratulor & gratias ago, nec dubito quin à viris literatis conatus tuus approbandus sit, nam ut soles utile dulci miscuisti, & fructum non acerbum, ut tu modeste scribis, sed maturum & succi plenum protulisti. Atque utinam arbor tua fœcunda plures hujusmodi fructus quot annis parturiat. Quod ut fiat vires tibi & valetudinem tuis laboribus pares à Deo exoro. Romæ die 8. Januarii 1674.

MR. L'ABBE' DE VILLELOIN
A. D. * * *.

Son sentiment touchant la Dissert. de D. Mab. sur les Azymes.

M. R. P.

J'AY relû avec soin la Dissertation qu'a faite le R. P. D. Jean Mabillon, *de Pane Eucharistico, Azymo & Fermentato*, c'est un Livre plein de doctrine & de recherches curieuses. Je vous diray néanmoins ma pensée sur l'usage du Pain azyme ou levé pour la consecration de l'Eucharistie. Nous savons comme les choses sont maintenant établies à cet égard, mais touchant l'origine de cet

usage déterminé comme il eſt à préſent dans l'une & dans l'autre Egliſe Grecque & Latine, il eſt aſſez difficile de le trouver. Comment peut-on douter qu'ilne fût au moins indifferent au commencement de faire la conſecration avec l'un & l'autre Pain, trouvant même de grandes apparences qu'elle ſe faiſoit plûtôt avec le pain levé qu'avec l'Azyme, bien que le Seigneur eût inſtitué le Sacrement avec des Pains azymes, parce que les Juifs n'en mangeoient point d'autres dans la celebration de la Pâque: ce qui ſe peut aiſément induire, ce me ſemble, du pain des offrandes ou des oblations que les Fidelles faiſoient pendant les divins myſteres, lequel pain des offrandes étoit mis ſur l'Autel, & s'y trouvoit ſouvent en telle quantité que ce pain là même occupoit une grande partie de la ſainte Table, où il étoit couvert d'un voile: & de ce pain des offrandes, le Prêtre prenoit ce qui étoit neceſſaire pour faire la conſecration, & cela même afin que tout le peuple y eût part comme tout ce peuple y avoit contribué. L'Autheur de la Diſſertation reconnoit même cela en quelque façon dans ſon Livre, où il pouvoit encore, ce me ſemble, conſiderer ce que l'Apôtre dans la premiere aux Corinthiens a dit en parlant de l'inſtitution de l'Euchariſtie, de l'abus que les Fidelles de Corinthe commettoient à cet égard lorſqu'ils s'aſſembloient dans l'Egliſe pour manger la Cene du Seigneur: car ce n'étoit pas ſeulement au tems de la Pâque, mais en tout autre tems: ainſi ceux qui y venoient pour boire ou pour manger, n'avoient point obligation de n'y manger que du Pain azyme, joint qu'il eſt bien à remarquer que l'Apôtre ne les reprend pas de l'uſage du Pain levé, mais de l'irréverence qu'ils commettoient en la participation de l'Euchariſtie. Il eſt dit auſſi dans l'Evangile que le Seigneur *prît du Pain*, ſans avoir déterminé qu'il fût azyme ou ne le fût pas, ce que l'Eſprit de Dieu n'a point permis ſans myſtere. Etendez s'il vous plaît vous même cette penſée: car je n'ay pas maintenant loiſir de le faire, vous le pouvez aiſément.

Quant à l'intelligence du troiſiéme Canon du ſecond Concile de Tours en l'année 566. ſous le regne du Roy Cha-

ribert, elle n'eſt pas à mon avis bien difficile à comprendre ſi l'on ne ſe veut préoccuper. *Ut corpus Domini in altari non in imaginario ordine, ſed ſub Crucis titulo componatur.* Car qu'eſt-ce que cela veut dire autre choſe ſinon que le corps du Seigneur ſur l'Autel, n'y ſoit point conſideré comme une image, mais ſeulement avec la memoire de la Paſſion par la figure de la Croix? ce qui induit une preuve très-conſiderable de la realité. D'ailleurs ne peut-on pas auſſi l'entendre qu'il n'y ait point d'image exprimée ſur ce pain, ſoit qu'il fût Azyme ou qu'il ne le fût pas, excepté la figure de la Croix? Il n'y a rien de plus naturel, & le P. Jacques Sirmond me ſemble avoir eu grande raiſon de donner dans ce ſens-là, different pourtant de celui que je viens de remarquer. Au reſte je ſuis étonné comment l'Auteur de la Diſſertation a voulu appuyer ſi fort la penſée de Mr. Bauteroue touchant l'empreinte d'une médaille ou monnoye du Roy Charibert, cette empreinte, à mon avis, n'exprime point la figure d'un Calice avec des ances: car à quoy ſeroient bonnes les deux ances qui ſurmontent ce Calice avec le petit globe qui eſt entre ces ances, repréſentant une eſpece de croiſſant? Les Calices & les Coupes de cette ſorte-là ſeroient inutiles pour y boire, & les ances du vaſe ne ſont point égayées ni même en l'air dans la partie d'enbas comme elles ſont dans cette empreinte: c'eſt autre choſe que cela aſſurément, & ſi l'on en peut penſer par conjecture, c'eſt plûtôt la repréſentation d'une piece du jeu des Echets qu'un Calice, telle qu'il s'en peut voir quelques-unes même dans vôtre tréſor de S. Denis, ou qu'on les exprime encore aujourd'huy d'une façon aſſez bizare, & d'un deſſein miſerable pour déſigner un Roy, une Reine, des Chevaliers, des Tours, des Archers de la garde qu'on y appelle fous, & des ſoldats ou des gens du peuple qui ſont des pions. Et ſi c'eſt une figure d'Echets, le mot *Gavaletano*, ne ſignifieroit-il point un Chevalier, pour dire que le Roy même dans l'image qui eſt de l'autre côté, eſt encore un valeureux Chevalier. Prenez en bonne part, s'il vous plaît, mes conjectures avec mon humble remerciement, & ſoiez perſuadé que je ſuis avec reſpect. Le 5. de Janvier 1674.

D.

D. ROBERT DES GABETZ

A D. J. MABILLON.

MON REVEREND PERE,

LE beau Livre que vôtre Reverence m'a fait l'honneur de m'envoier, n'est arrivé ici que depuis quelques jours, & je l'ay lû avec une entiere satisfaction, non-seulement à cause que cette grace étant faite à un inconnu, mérite d'être reçûe avec beaucoup de sentiment & de reconnoissance, mais aussi parce que j'y ai trouvé les choses traitées admirablement & selon mon inclination particuliere.

Le Schisme des Grecs est un si grand mal qu'on ne doit négliger aucune des choses qui peuvent contribuer de près ou de loin à diminuer les difficultez qui empêchent leur réunion avec nous: & quoique je ne sois qu'un pigmée & que je n'écrive que pour remplir un porte-feuille, je suis bien aise en traitant à ma mode de nos Mysteres, & en particulier de celui de la Sainte Trinité, d'avoir trouvé des ouvertures qui semblent faciliter la créance de la procession du Saint-Esprit, du Pere & du Fils. C'est pourquoy lisant le Livre du Cardinal Bona, je me suis réjouis de voir qu'un des plus grands sujets du scandale des Grecs, pouvoit passer pour une chose que l'Eglise a regardée comme indifferente, & qui devroit être par conséquent incapable de contribuer à fonder une rupture de Communion. Mais aiant lû avec assez peu de satisfaction ce que le Pere Macedo a écrit contre luy, & sachant que vôtre Reverence entroit dans la même carriere, je m'imaginai que mes esperances alloient être renversées, & je n'ay pû me tirer de cette peine jusques à ce que j'ai eû fait la lecture de vôtre Livre que j'approuve de tout mon cœur. La seule chose que je n'aurois pas poussée un peu si loin sans préjudice du fonds, c'est la raison fondée sur les conjectures, parce qu'il me

semble que s'il y avoit eû dans les premiers temps des regles établies & observées uniformément pour l'usage du Pain Azyme ou du Pain levé dans l'Eucharistie, il auroit été impossible que cela n'eût fait quelque bruit qui se seroit fait entendre jusqu'à nous, les voiages & les affaires aiant souvent mêlé les Grecs avec les Latins. Vous savez, mon Reverend Pere, que quoique l'Ecriture ne dise rien en faveur du mêlange de l'eau avec le vin, cela a fait grand éclat autant de fois que quelques-uns ont voulu s'éloigner de l'usage commun, parce qu'on le regardoit comme important; mais on n'a pas fait la même chose touchant la qualité du pain. Tant s'en faut que l'exemple de nôtre Seigneur puisse être tiré à conséquence, comme vous le remarquez très-bien, qu'il semble au contraire, qu'aiant choisi l'aliment le plus commun pour nous donner son corps, & qui étoit préparé en la maniere ordinaire, on pourroit dire qu'il a plûtôt favorisé l'usage du pain levé que de l'Azyme parce que c'est le pain commun. Aussi la Religion Chrétienne consistant toute dans l'esprit, & étant infiniment éloignée de l'attachement scrupuleux aux choses indifférentes, qui étoit le propre défaut des Juifs, il ne paroît pas que les Apôtres ni leurs premiers successeurs aient eû aucun égard à tout cela, ni que dans les premiers tems on ait préparé le pain pour la Messe autrement que pour la table. Ça donc été la mauvaise disposition des Grecs & l'esprit de jalousie contre les Latins dont Constantin a jetté les fondemens avec ceux de la nouvelle Rome, qui les a portez à s'échauffer sur ce point. Il falloit quelque chose de sensible & de populaire pour y arrêter l'imagination de leurs peuples, d'autant que la question de la procession du Saint-Esprit est trop speculative pour servir de fondement à la haine qu'ils leur veulent inspirer contre les Latins, & qui s'est augmentée par dégrez depuis que la translation du Siege de l'Empire jointe à la gloire de leur Eglise, leur a donné la pensée d'attirer à eux les prérogatives du S. Siege en tout ou en partie. Cette mauvaise disposition des Grecs commença de paroître dans le Concile genéral de Constantinople, sous le grand Theodose, ensuite du long divorce

des Evêques d'Antioche, & s'est toûjours augmentée jusques à ce qu'enfin Photius & ensuite Michel Cerularius pousserent la chose à bout. Quant aux Occidentaux il semble qu'outre l'exemple des Orientaux, ce fut le changement qui se fit en la maniere de traiter les sciences, & en particulier la Théologie qui fit naître les premieres réflexions que l'on fit expressément sur l'importance du choix du Pain pour le Sacrifice. Car ce fut justement au tems de la naissance de la Scholastique que l'on commença d'en parler, & l'on sçait que c'est Alcuin qui en est comme le premier fondateur, de même qu'il a parlé des Azymes avant les autres. Il fut secondé par quelques Religieux de la Grande Bretagne qui savoient un peu de Grec & qui avoient connoissance de quelques Ouvrages d'Aristote, ensuite de quoy les Latins s'étant rendus maîtres de Constantinople, & les Livres de ce Philosophe étant devenus plus communs, on mit les choses en l'état qu'on les a vûes au Siécle de S. Thomas, où l'on a parlé fort affirmativement de l'usage des Azymes. Je ne prétends pas néanmoins, mon R. Pere, m'éloigner aucunement de vôtre sentiment dans le fond, & j'approuve fort vôtre modestie qui vous empêche de faire violence aux passages de saint Jean qui nous marque que nôtre Seigneur n'a pas fait la Pâque le même jour que tous les autres Juifs. S'il est permis de joindre ici mes conjectures à tant de raisonnemens qu'on a fait sur ce sujet, je vous diray que je trouve fort bonne l'opinion de ceux que vous citez, & qui croient qu'il faut entendre à la lettre les passages de S. Matthieu, & néanmoins qu'il est vray semblable que du tems de J. C. les Juifs croioient qu'il étoit permis de faire la cerémonie de la manducation de l'Agneau tant le premier jour des Azymes que le lendemain quand c'étoit un jour de Sabbat, parce que les Juifs avoient porté jusqu'à une extrême superstition l'observation de ce jour. En effet S. Jean chap. 19. ℣. 31. fait voir que c'étoit la consideration & le respect du jour du Sabbat & non pas de la Pâque qui portoit les Juifs à ôter de la Croix les corps des malfaiteurs, & il est dit expressément que le jour de la Passion étoit la veille ou la préparation du Sab-

bat, appliquant également le *Parasceve* à la Pâque & au Sabbat. Il s'ensuit de là que S. Jean parlant de la Pâque comme se devant faire ce jour-là, ne combat pas pour cela les autres Evangelistes. Mais je suis honteux de proposer ces bagatelles à une personne si éclairée. De Breuil le 27. Mars 1674.

JUGEMENT

Du Pere Thomassin sur la Dissertation précedente.

JE ne suis gueres capable de juger du Livre du Reverend Pere Mabillon.

Il me semble qu'il ne s'agit que d'un fait.

Que ce fait ne se prouve de part & d'autre que par conjectures.

Que pour faire un corps considerable sur cette question, on fait entrer quantité de recherches, qui, quoique curieuses, ne font rien pour résoudre la question. Néanmoins on satisfait ainsi à la mode: car nos habiles du tems se font reconnoître par ces sortes de recherches curieuses, par des citations de MSS. & d'Auteurs ou nouveaux ou nouvellement déterrez.

Je ne vois nulle utilité de cette question; & c'est néanmoins ce qu'il faut envisager dans la production des Livres.

Ce qu'il y a de plus considerable pour la question, est renfermé dans les Chapitres IX. & X.

L'Auteur ménage avec beaucoup d'humilité l'opinion contraire à la sienne & ceux qui la défendent, & n'épargne point les louanges pour tous ceux qu'il cite.

L'argument qui me semble le plus plausible pour prouver l'antiquité des Azymes, c'est qu'il ne nous paroît rien du commencement de cet usage, ni par les Canons, ni par les Ecrits des Saints Peres, ou des Historiens des premiers siécles. Il n'est pas croiable qu'un tel changement ait été fait insensiblement; ni que les Papes ni les Ecri-

vains qui ont défendu l'Eglise Latine contre les reproches des Grecs ſur cette matiere, aient eu moins de connoiſſance de l'ancien uſage que Sirmond & ceux qui l'ont ſuivi.

Si ce changement avoit été fait depuis Photius ils en auroient ſçû quelque choſe. Pour moy je n'aime point que ſous ombre de quelques paſſages que l'on n'entend pas & de quelques pratiques que l'on ne pénetre pas, on faſſe après ſix cens ans, paſſer pour bêtes tous ceux qui ont traité exprès de cette queſtion lorſque la diſpute étoit plus échauffée. Or c'eſt les faire paſſer pour beſtes que de prétendre qu'ils aient ignoré l'uſage de l'Egliſe Latine, & qu'ils l'aient défendu en ſoûtenant des fauſſetez dont les Grecs auroient pû facilement les convaincre, ſi ce changement du pain levé en Azyme eût été nouveau comme ces Sirmondiſtes le prétendent.

Nos Critiques du tems vont à faire douter de tout & à renouveller toutes les queſtions qui ont paſſé cy-devant pour décidées, comme s'il n'y avoit jamais eu de tradition que par écrit, & moi je ſuis pour la tradition non-écrite, pour la croiance commune, à moins que je ne voie des preuves du contraire par écrit.

Je m'étonne que ces habiles n'ont pas fait attention ſur ces mots de pêtrire ce pain Euchariſtique, *pinſere & ſubigere*. Il me ſemble que Clement Alexand. I. Pædag. ſe ſert de quelques mots ſemblables. En la maniere que nous le formons à préſent, il ne faut point pêtrir, mais ſeulement délaier mêlant l'eau à la farine. Au pain levé on en agit autrement faiſant une pâte.

Le *Fermentum* d'Innocent I. ne ſe devroit pas ce me ſemble, expliquer par deux paſſages du prétendu Anaſtaſe en la vie de Melchiade & de Sirice. L'autorité de ces vies n'eſt pas aſſez conſiderable pour établir une ſignification ſi extraordinaire. Il faudroit ſe fonder ſur d'autres preuves, ou en parler comme Baronius. Le Canon 14. de Laodicée fait mieux connoître l'eſprit de l'Egliſe.

Outre cela il eſt rude de donner le nom de levain à des Azymes, & de faire les Acolytes porteurs du Saint Sacrement ſans neceſſité, ce qu'au plus il ne faudroit ac-

oorder qu'à des Diacres. Je suspendrois plûtôt mon Jugement avouant mon ignorance, que d'établir ces sortes de coûtumes sans un bon fondement. C'est imiter en quelque façon la méthode des herétiques, qui sous prétexte de quelques passages, pensent pouvoir détruire les choses les mieux établies.

Les mots de *sacramenta*, *benedicta*, & même *consecrata* ne se prennent pas toûjours si précisément pour la consecration de l'un de nos sept Sacremens. Ainsi les Grecs appelloient *sacra dona* ce qui n'étoit encore que sur l'autel de la prothese, & même en les portant en cerémonie le peuple se mettoit à genoux.

Il me semble qu'il ne parle point du 1. *Canon Concil. Arelat.* 5. *an.* 554. & qu'il n'explique point quelle étoit cette forme.

Je ne pense pas que sa maniere de conclure *ex pane puro panem Azymum* soit bonne, car deux Auteurs peuvent expliquer differemment *panem purum*; l'un par exclusion du levain, l'autre par exclusion du beurre, du sel, des œufs. Ainsi le pain Azyme *potest esse purus & non purus*. Le Reverend Pere Mabillon explique encore de même la notion de quelques autres mots, voulant que divers Auteurs les aient pris en un même sens, ce qui n'est pas nécessaire.

La preuve tirée de Rhaban est assez bonne, mais on peut encore chicanner sur l'extension qu'il lui donne, car une protestation d'un Auteur qui prétend en son Livre expliquer l'ordre observé en l'Eglise Romaine, ne prouve pas que tout ce qu'il dira & dans les choses & dans les circonstances des choses, soit également observé en toute l'Eglise Romaine. Il ajoûte même un *pane per totum Occidentem*, donc on concluroit que l'Azyme n'étoit pas reçû par tout l'Occident, *sed per totum pane*. Il ne faut pas contraindre les Auteurs pour leur faire dire plus qu'ils ne disent; ni les croire aussi infaillibles que l'Ecriture sainte. Les Auteurs qui écrivent en ce Siécle se méprennent quelquefois & se contredisent les uns les autres; ceux de ces Siécles précedens en pouvoient faire autant. C'est pourquoi je voudrois plus d'un Auteur qui assûrât une chose. Le passage de Paschase Ratbert est encore moins

fort si on l'examine bien, car c'est une moralité, *Si tamen sumus Azymi*. Le *consperso* & *conspersus panis* en Latin ne dit point du pain azyme ni du pain levé mais une farine mouillée & *quæ in massam formatur*.

Le passage d'Amalarius est encore plus foible, & on en concluroit que les Grecs agissent contre l'ordre de J. C. & la pratique des Apôtres.

Il veut que les pains qui sont cuits entre deux fers *in ferramento characterato* ne puissent être levez ; & je crois selon l'experience que cela se peut : ainsi sa preuve de la page 112. est sans force. On peut cuire entre deux fers du pain levé.

L'autorité de Jacques de Vitry du 13. Siécle ne doit pas être plus considerable que celle des Auteurs qui défendirent l'Eglise Latine contre les Grecs.

Le levain le plus ordinaire n'est autre chose que de la pâte aigrie, il n'y faut point d'autre mélange. Ainsi le pain levé *potest esse mundissimus*. C'est pour le passage d'Alcuin, qui ne dit pas simplement *absque fermento*, mais il ajoûte *ullius alterius infectione*.

La preuve par Eldephonse reçoit bien des reparties, supposant l'autorité constante, il s'ensuit seulement que quelques-uns faisoient des pains Azymes au lieu & au tems de cet Auteur.

Le Canon IX. *Nannet*. & la 7. *Hincmari capituli* I. font la même chose. Je sai un Curé qui le jour de Pâques donne aux enfans qui ne communient point, des petites Hosties non-consacrées, mais benites en forme d'Eulogies.

Il ne répond pas assez précisément au Canon de Tolede, qui me semble dire plus qu'il ne suppose. *De panibus suis usibus præparatis crustulam in rotunditatem auferunt*.

Je trouve en ces termes que les Prêtres dont il s'agit, emploioient pour le Sacrifice une petite croûte en rond tirée des pains préparez à leur usage. Ces pains à mon avis étoient préparez avec du levain, ce que ce Concile ne reprend pas, mais seulement de ce que cette portion n'étoit ni un pain entier, ni assez blanc, ni assez préparé selon la coûtume de l'Eglise.

Ces Prêtres n'auroient pas consacré cette croûte de pain levé sans un horrible scandale, si le pain dont on se servoit communément pour le Sacrifice, eût été de même que celuy dont nous nous servons. Il falloit que ce pain fût composé d'une pâte presque semblable à l'autre, & non pas d'une espece de bouillie, comme sont les nôtres, que l'on verse avec une cuilliere dans les fers. Nos Hosties d'aujourd'hui *non sunt conspersa farina*, mais plûtôt *immersa in aquis*, *non pinsitur*, *non subigitur manibus*, *sed undis obruitur*.

L'exemple rapporté par Hildebert ne résout pas la difficulté, & j'en conclurois que l'un & l'autre pain avoient presque les mêmes apparences: l'un & l'autre étoient faits d'une pâte solide & paistrie, ce qui a fait douter quelques gens si nos Hosties étoient véritablement du pain ou *puls*, ou *panis*, car l'un & l'autre, est farine, eau, feu; & ce feu, ni la dureté ou solidité n'est pas ce semble, de l'essence du pain, c'est le *copulatum* d'Isidore, peut-être.

Ma pensée sur cet ouvrage, est que le Reverend Pere Mabillon a beaucoup favorisé la pensée du Pere Sirmond en l'épargnant & ne la combattant pas avec assez de force. C'est une adresse pour luy donner cours, ou du moins à celle de M. le Cardinal Bona qui est plus mitigée. J'aurois voulu presser plus fort l'autorité de Leon IX. & de ceux de son Siécle, qui n'ont pas parlé seulement *de dogmate*, comme le dit Mr. le Cardinal Bona, mais aussi *de usu*, *de praxi*, *de ritu*. C'étoit une occasion de donner sur les doigts de nos Critiques qui pensent mieux savoir l'usage de ces Siécles & des précedens, que ces vieux Auteurs qui avoient à traiter cette matiere à fond pour défendre l'Eglise Latine contre les reproches de la Greque.



FRATRIS



LIVRE TROISIEME.

LETTRES ET ECRITS SUR LE CULTE DES SAINTS INCONNUS.

FR. JOAN. MABILLON

ADMONITIO

In novam Editionem Epiſtolæ Euſebii Romani.

CUM animadverterem quam plurimos pios homines ambigere & inquirere, an veri Martyres habendi eſſent illi, ſive anonymi, ſive obſcuri nominis, quorum corpora è Romanis cœmeteriis eruuntur, tum quibus indiciis eorum ſanctitas & Martyrium diſcerni poſſint: quo denique cultus genere ſancti illi incogniti ſint honorandi : viſum erat mihi, dum Romæ ante annos fere viginti verſarer, his de rebus viros Romanæ eccleſiæ peritos conſulere, & ſubterranea Urbis cum reverenter, tum accurate luſtrare cœmeteria, ut ejuſmodi quæſtionibus aliquid lucis afferre poſſem.

Quam ob rem ubi primum ex Urbe reverſus ſum, ſtatui, ſcriptis committere, quæ hac de re didiceram: tum ut piorum hominum deſiderio ſatisfacerem: tum ut cavillos refellerem hæreticorum, qui Romanam eccleſiam ea de re traducunt & infamant, quaſi ſanctos perſonatos

fidelibus venerandos exponat; approbetque profusos illos cultus, qui ejusmodi reliquiis impenduntur nonnullis in locis. Quod utrumque quam à mente & instituto Romanæ ecclesiæ alienum sit, manifeste probant tum præscriptæ ab ea regulæ ad sanctos illos discernendos; tum Decretum sacræ rituum Congregationis, fel. record. Innocentii XII. nomine & auctoritate vulgatum, quo profusi id genus honores, quos nonnisi celeberrimis & receptissimis sanctis decernit Ecclesia, incognitis illis interdicuntur.

Huc spectat Epistola Eusebii Romani ad Theophilum Gallum, ab annis sex edita, cujus quidem me auctorem esse haud quaquam diffiteor. Hanc vero sub alieno nomine vulgare mihi visum est, non quasi me ejus auctorem profiteri suppuderet; sed quia honestius & modestius videretur nomen dissimulare meum, ne aperta ac directa fronte eos impetere viderer, quibus forte hæc epistola displicitura esset. Etsi enim neminem lædere, aut conviciari hac lucubratiuncula permaxime cuperem; lubricum tamen & invidiosum esse argumentum haud nesciebam. Quod sane tractandum minime umquam aggressus essem, nisi me sincerum sanctioris disciplinæ studium, & propensa in Romanam ecclesiam reverentia ad id audendum impulisset. Etsi vero huic epistolæ alienum præfixerim nomen, nihil hac in re peccatum à me puto contra regulas sacro-sancti Concilii Tridentini. Sufficit quippe, ut verum auctorem agnoscat librorum censor, vel magistratus, qui imprimendi facultatem concedit, quod quidem in hujus epistolæ editione à me observatum est.

Hæc porro nova editio non temere, nec proprio arbitrio à me facta est, sed ad ejus nutum & imperium, penes quem residet summa præcipiendi auctoritas. Id monere hoc loco necessarium duxi, ne quis me rixas denuo serere velle existimet repetita hac editione, quæ potius eo tendit, ut emolliam, si quid durius; ut explicem si quid obscurius; denique ut emendem & corrigam, si quid secus quam par sit, à me hac in epistola scriptum nonnullis videatur.

Insuper unum aut alterum hic monitum Lectorem velim, nimirum, si qua in sacrorum delectu corporum errata aliquando contigerint; id nequaquam imputandum Cardinali Vicario, vel Pontificii sacrarii Præfecto episcopo, quibus maxime hæc dispensatio competit, sed potius secundariis eorum ministris, extractioni corporum præpositis, qui præscriptas sibi regulas non satis accurate ac religiose observaverint.

Ad hæc si qua hac in editione duriuscule quibusdam fortasse scripsisse videbor circa cultum ejusmodi sanctorum; id tantum intelligi velim, vel de immoderato illo cultu, qui eis tribuitur, ut dixi, quibusdam in locis contra Decretum sacræ Rituum Congregationis, à fel. recordationis Innocentio XII. approbatum, quo publica de illis sanctis officiis fieri prohibentur: vel de illis corporibus seu reliquiis, quæ certa non habent indicia martyrii, sive sanctitatis. Neque vero in posterum obscurum esse poterit, quænam illa sint indicia, postquam sacra Congregatio super reliquiis instituta declaravit, vitrea vascula sanguine tincta cum palmis habenda esse pro certissimis martyrii indiciis, ceterorum signorum examine in aliud tempus rejecto. Cum itaque sacra illa corpora cum hoc indicio reperta & accepta fuerint, (dummodo saltem litteris suis id exprimat Cardinalis Vicarius, ut in sollemni formula exprimi solet, qualis est ea quæ de S. Felicissimo in Appendice hic legitur) venerationi publicæ exponi poterunt, sed *absque officio & missa*, sub pœnis in Constitutione Pii V. contentis, ut prædicto Decreto hic subjuncto cautum est. An vero corpora hoc indicio destituta venerationi publicæ exponi possint, aut debeant, facile est ex præmissis definire.

Certe ad Palmæ signum quod attinet, quod, secundum vitrea illa vascula, præcipuum martyrii indicium videri possit, hanc paganis & Christianis communem olim fuisse Bosius fatetur. Unde consultissime sacra illa Congregatio Palmam, non solitarie sumtam, sed cum sanguineis conjunctam phyalis, pro certissimo martyrii signo agnoscit. Quamquam vix crediderim, Palmam, gentilium tumulis umquam impressam fuisse, sed potius

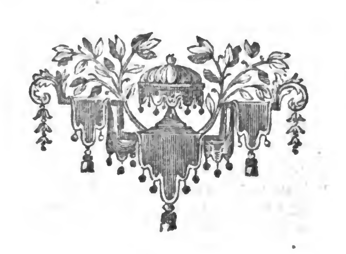
Bosius l. 4. cap. 44.

cypressum, ut ex Plinio, aliisque profanis auctoribus constat. Sane Palmam Christianorum sepulcris propriam esse credere malim, & fere inclinat animus, ut eam probabile saltem martyrii symbolum existimem ad denotandam martyrum de peccato & tyrannis victoriam. Et hæc quidem fuisse videtur eorum persuasio, qui corpus sancti Dorothei, tamquam martyris, è Romano cœmeterio extulerunt, postea translatum Remos, concessumque virginibus sacris Congregationis Sanctæ Mariæ cum lapide sepulcrali, cui hæc inscriptio grandioribus litteris, subjuncta Palma insculpta est.

DOROTEUS D. IN PACE.

hoc est, *depositus in pace*, quæ pacis mentio martyribus convenire potest, ut ex sequenti epistola patebit.

Ceterum quæ sive in prima, sive in secunda hac editione à me scripta sunt, hæc omnia citra cujusquam offensam dicta velim, & cum intima observantia in sanctam Romanam ecclesiam & apostolicam Sedem, cujus judicio, ut alia omnia scripta mea, ita & hanc epistolam, prout à me recognita & aucta est, ea qua par est animi demissione subjicio.





EUSEBII ROMANI
AD
THEOPHILUM GALLUM
EPISTOLA
DE CULTU SANCTORUM IGNOTORUM.

QUÆRIS à me, amantissime Theophile, quid sentiam de duabus duorum tumulorum inscriptionibus, quarum altera in agro Vesontionensi, altera apud Ambianos nuper reperta est; deque corporibus in illis tumulis inventis, sintne Christianorum, an paganorum; &, si quidem Christianorum, an Sanctorum dicenda sint, iisque cultus impendi possit, qualis corporibus sanctorum Roma advectis in quibusdam Gallicanis ecclesiis impendi solet. Tum pergis inquirere de cultu ejusmodi sanctorum, an satis

---

EUSEBII ROMANI AD THEOPHILUM Gallum Epistola in Cultu Sanctorum ignotorum.

QUÆRIS à me, amantissime Theophile, quid sentiam de duabus duorum tumulorum inscriptionibus, quarum altera in agro Vesontionensi, altera apud Ambianos nuper reperta est, deque corporibus in illis tumulis inventis, sintne Christianorum, an paganorum; &, si quidem Christianorum, an sanctorum dicenda sint, iisque cultus impendi possit, qualis corporibus sanctorum Roma advectis in quibusdam Gallicanis ecclesiis impendi solet. Tum pergis inquirere de cultu ejusmodi sanctorum, an satis

moderatus sit, atque purioribus Ecclesiæ regulis accommodatus. Moveri te quippe ais, quod eorum corpora, è Romanis eruta cœmeteriis, non modo sollemni pompa in ecclesias inferuntur, verum etiam eorumdem festa, quibusdam in locis, summo cultu, qualem vix nominatissimis & præcipuis sanctis concedit Ecclesia, quot annis celebrantur per octo consequentes dies. In his sacra pulpita eorum laudibus & elogiis personare, quorum non modo facta, sed vel ipsum etiam nomen sæpe ignoratur; &, ne quid ad sacram pompam desit, sanctissimi & augustissimi Eucharistiæ sacramenti per hosce dies ostensionem permitti, ut sic divina & humana omnia ad ejusmodi sanctorum cultum adhiberi videantur. Sciscitaris de his quid sentiam; cunctantem urges, hominem, inquis, Romanum, quippe qui Romam olim profectus sim, & Romana illa cœmeteria curiose lustraverim.

Petis itaque ut primo de his cœmeteriis agam, utrum omnes, qui in eis sepulti sunt, martyres, an saltem sancti habendi. Quod si non omnes, an certis notis & indiciis sancti ac martyres ab aliis secernantur. Ad hæc an sanctos illos, sive proprio nomine præditos, sive anonymos,

---

moderatus sit, atque purioribus ecclesiæ regulis accommodatus. Moveri te quippe ais, quod eorum corpora, è Romanis eruta cœmeteriis, non modo sollemni pompa in ecclesias inferuntur, verum etiam eorumdem festa summo cultu, qualem vix nominatissimis & præcipuis sanctis concedit Ecclesia, quot annis celebrantur per octo consequentes dies. In his sacra pulpita eorum laudibus & elogiis personare, quorum non modo facta, sed vel ipsum etiam nonomen sæpe ignoratur; &, ne quid ad sacram pompam desit, sanctissimi & augustissimi Eucharistiæ sacramenti per hosce dies ostensionem permitti: ut sic divina & humana omnia ad ejusmodi sanctorum cultum adhiberi videantur. Sciscitaris de his quid sentiam; cunctantem urges, hominem, inquis, Romanum, quippe qui Romam olim profectus sim, & Romana illa cœmeteria curiose lustraverim.

Petis itaque ut primo de his cœmeteriis agam, utrum omnes, qui in eis sepulti sunt, martyres, an saltem sancti habendi. Quod si non omnes, an certis notis & indiciis sancti ac martyres ab aliis secernantur. Ad hæc an sanctos illos, sive proprio nomine præditos,

quos ob inditum recens nomen Baptizatos appellari mos est, profuso isto cultu honorari velit Romanus Pontifex, cujus hac in re summa est auctoritas. Hoc quasi præstructo fundamento jubes, ut de prædictis duabus inscriptionibus, duobusque tumulis apud Vesontionem & Ambianos repertis, disseram, meamque his de rebus sententiam sincere exponam.

Rem vero lubricam & difficilem postulas, mi Theophile, quæ vereor ut quibusdam grata & accepta futura sit. Sed quia id ad Religionis integritatem, quæ ceteris anteponenda est, pertinere existimas; voluntati morem geram tuæ, sic meam propositurus sententiam, nihil ut asseram, nihil temere definiam: sed id totum Ecclesiæ judicio ac censuræ lubens submittam. Quod si qui erunt, quibus hæc offendiculo sint; meminerint, quæso, nihil à me per contentionem, nihil per cujusquam injuriam dictum velle, sed ex religionis amore, quæ immoderato non minus cultu, quam parco & remisso dehonestari potest.

I.

Incipio à Romanis cœmeteriis antiquis, quorum reve-

---

sive anonymos, quos ob inditum recens nomen baptizatos appellari mos est, profuso isto cultu honorari velit Romanus Pontifex, cujus hac in re summa est auctoritas. Hoc quasi præstructo fundamento jubes, ut de prædictis duabus inscriptionibus, duobusque tumulis apud Vesontionem & Ambianos repertis, disseram, meamque his de rebus sententiam sincere exponam.

Rem vero lubricam & difficilem postulas, mi Theophile, quæ vereor ut quibusdam grata & accepta futura sit. Sed quia id ad Religionis integritatem, quæ ceteris anteponenda est, pertinere existimas; voluntati morem geram tuæ, sic meam propositurus sententiam, nihil ut asseram, nihil temere definiam: sed id totum Ecclesiæ judicio ac censuræ lubens submittam. Quod si qui erunt, quibus hæc offendiculo sint: meminerint, quæso, nihil à me per contentionem, nihil per cujusquam injuriam dictum velle, sed ex religionis amore, quæ immoderato non minus cultu, quam parco & remisso dehonestari potest.

I.

Incipio à Romanis cœmeteriis antiquis, quorum reverentiæ qui

rentiæ qui detrahere volet, adverſarium habebit in primis
Hieron. lib. 12. in Ezech. c. 4. ſanctum Hieronymum, qui dum eſſet Romæ puer, & » liberalibus ſtudiis erudiretur, ſolebat cum ceteris ejuſdem » ætatis & propoſiti diebus Dominicis ſepulcra Apoſtolo- » rum & Martyrum circumire, crebroque cryptas ingredi » quæ in terrarum profunda defoſſæ, ex utraque parte in- » gredientium per parietes habent corpora ſepultorum, & ita » obſcura ſunt omnia, ut propemodum illud propheticum » impleatur: *Deſcendant ad infernum viventes*; & raro » deſuper lumen admiſſum horrorem temperet tenebrarum, » ut non tam feneſtram, quam foramen demiſſi luminis pu- » tes. Rurſumque pedetentim acceditur, & cæca nocte » circumdatis illud Virgilianum proponitur.

Horror ubique animos, ſimul ipſa ſilentia Terrent.

Quibus verbis ſubterranea illa Romæ cœmeteria, quæ vulgus *Catacumbas* vocat, deſignari nemo qui viderit, negare; ſimulque iis locis venerationem auctore Hieronymo conciliari, nullus qui attente hæc legerit, infitiari poſſit.

Hieron. lib. 12. in Ezech. c. 4. » detrahere volet, adverſarium habebit in primis ſanctum Hierony- » mum, qui, dum eſſet Romæ puer, & liberalibus ſtudiis erudiretur, » ſolebat cum ceteris ejuſdem ætatis & propoſiti, diebus Domini- » cis ſepulcra Apoſtolorum & Martyrum circumire, crebroque cryp- » tas ingredi, quæ in terrarum profunda defoſſæ, ex utraque parte » ingredientium per parietes habent corpora ſepultorum; & ita ob- » ſcura ſunt omnia, ut propemodum illud propheticum impleatur: » *Deſcendant ad infernum viventes*; & raro deſuper lumen admiſſum » horrorem temperet tenebrarum, ut non tam feneſtram, quam fo- » ramen demiſſi luminis putes. Rurſumque pedetentim acceditur, & » cæca nocte circumdatis illud Virgilianum proponitur:

Horror ubique animos, ſimul ipſa ſilentia terrent.

Quibus verbis ſubterranea illa Romæ cœmeteria, quæ vulgus *Catacumbas* vocat, deſignari nemo qui viderit, negare; ſimulque iis locis venerationem auctore Hieronymo conciliari, nullus qui attente hæc legerit, infitiari poſſit.

In

In his vero locis Christianos omnes, etiam martyres, primorum temporum sepeliri solitos fuisse ex eodem testimonio colligitur. Neque enim tanta cum religione ea frequentasset Hieronymus, nisi hanc venerationem sepulta sanctorum martyrum corpora ipsius, ceterorumque ejus sodalium animis impressissent. Hieronymo succinit Prudentius in hymno de sancto Laurentio.

Vix fama nota est, abditis
Quam plena sanctis Roma sit:
Quam dives urbanum solum
Sacris sepulcris floreat.

II.

Nullos porro alios quam Christianos in his cœmeteriis humatos fuisse fidem facit mutuum fideles inter ac paganos odium, mutuus horror, quorum neutri mortuos suos aliis consepeliri passuri fuissent. Quod maxime de Christianis constat ex Cypriano, qui Martiali Hispano epis- « Cyp. ep. 68.
copo exprobrat, quod præter gentilium turpia & lutu- «
lenta convivia, & collegia diu frequentata, filios in eo- «

In his vero locis Christianos omnes, etiam martyres, primorum temporum sepeliri solitos fuisse ex eodem testimonio colligitur. Neque enim tanta cum religione ea frequentasset Hieronymus, nisi hanc venerationem sepulta sanctorum martyrum corpora ipsius, ceterorumque ejus sodalium animis impressissent. Hieronymo succinit Prudentius in hymno de sancto Laurentio.

Vix fama nota est, abditis
Quam plena sanctis Roma sit:
Quam dives urbanum solum,
Sacris sepulchris floreat.

Nullos porro alios quam Chistianos in his cœmeteriis humatos fuisse fidem facit mutuum fideles inter ac paganos odium, mutuus horror, quorum neutri mortuos suos aliis consepeliri passuri fuissent. Quod maxime de Christianis constat ex Cypriano, qui Mar- « Cyp. ep. 68.
tiali Hispano episcopo exprobrat, quod præter gentilium turpia & «
lutulenta convivia, & collegia diu frequentata, filios in eodem «

» dem collegio, exterarum gentium more, *apud profana sepulchra depositos, & alienigenis consepultos* contestatus sit. Religiosior Gamaliel, Abibam filium suum, qui secum baptismo Christi initiatus fuerat, suo etiam tumulo *juxta domnum Stephanum*, ut Lucianus presbyter loquitur, se-» peliri curavit: ac cavit, ne filius alter uxorve quod fi-» dem Christi suscipere noluissent, eodem sepulcro dona-» rentur, sed in alia villa: *qui indigni habiti sunt*, inquit, *societate nostra*. Ita Lucianus Jerosolymitanus presbyter in epistola de revelatione sancti Stephani reliquiarum, ex versione Latina Aviti presbyteri Hispani. Non minor erat apud Romanos cura, ne promiscua esset Christianorum cum paganis sepultura. Certe pagani nobiles in apertis & magnificis ad vias publicas monumentis humari solebant; mediocres in ædiculis: plebeiis autem & infimis commune conditorium erat in locis publicis extra portam Exquilinam. Huc spectat Horatius satyra VIII.

Ut prius angustis ejecta cadavera cellis
Conservus vili portanda locabat in arca.
Hoc miseræ plebi stabat commune sepulcrum.

Idem Horatius portam Exquilinam sic designat Epodon lib. V.

Post insepulta membra deferent lupi,
Et Exquilinæ alites.

---

collegio, exterarum gentium more, *apud profana sepulcra depositos, & alienigenis consepultos* contestatus sit. Verum in illis Christianorum cœmeteriis fideles omnes, non modo sancti ac martyres, nullo habito meritorum delectu, humabantur, isque mos ad longum tempus perseveravit. Quibus vero notis & indiciis Martyres ab aliis secernerentur, inferius videbimus.

Ex his facile intelligas, Theophile, merito colendos esse sanctos illos, quorum corpora ex illis cœmeteriis eruta sunt, modo de eorum martyrio aut sanctitate certis constet argumentis, eorumque cultum Romanus Pontifex permittat, aut præscribat.

Ad quem locum Porphyrius notat, *extra portam Exquilinam solita fuisse pauperum corpora, vel comburi, vel projici*, scilicet in puteos, quem locum *Puticulos* appellatum Sextus Pompeius, A. Gellius, aliique testantur; sive quod illic in puteos vilia mancipia projicerentur, sive quod ibi putrescerent. Magnam ejus loci partem emit Mæcenas, ibique hortos condidit.

At longe dispar erat Christianorum sepultura, qui in subterraneis extra Urbem specubus, in longa porrectis spatia, dispositis hinc inde singulis loculis, honorifice humati sunt, nisi si quando tyranni martyrum corpora in profana loca deportari curabant. Sic sancti martyres Vitalis & Agricola, testante Ambrosio, *sepulti erant Judæorum solo inter ipsorum sepulcra*. Sic Julianus Apostata sanctorum reliquias cum ossibus contemtissimis per ludibrium permisceri jusserat: qua de re conqueritur Gregorius Nazianzenus in oratione secunda contra ipsum Julianum. Sic denique reliquias Nestabi & Zenonis cum ossibus camelorum & asinorum commistas fuisse auctor est Sozomenus. Sed aliter res habebat, cum sepeliendorum Martyrum facultas Fidelibus con- Sozom. lib. 5. c. 8.

II.

Atqui de publico cultu ejusmodi sanctorum, sive nomen proprium habentium, sive anonymorum, quos uno vocabulo ignotos seu incognitos deinceps appellabimus, nihil præscribit Pontifex seu Cardinalis Vicarius, aut Pontificiæ Capellæ ædituus Episcopus Augustinianus, quorum alteruter sanctis istis nomina solet imponere. Tantum in eorum litteris permittitur, ut *venerationi Fidelium in Ecclesiis exponi possint*, quæ formula est earum litterarum, quibus ipsorum testimonium de ejusmodi sanctis eorumque reliquiis exprimi solet. Hæc vero formula non eo spectat, ut ecclesiastica de iisdem sanctis officia, multo minus ut de iis Missæ celebrentur, aut eorum elogia publice in ecclesiis prædicentur. Quod cum secus fieri quibusdam in locis animadverterent sacrorum rituum præpositi Romani; hos, quos vocant, abusus *Decreto generali* proscribendos censuere, idque sua auctoritate Pontifex approbavit. Quod Decreto ad calcem hujus epistolæ, ne ejus interrumpatur series, integrum leges.

Hoc Decreto manifestum est notari eosdem abusus, quos non modo in quibusdam Gallicanis, ut putas, ecclesiis, sed etiam in Bel-

cedebatur, quibus conditoria peculiaria & distincta in præcipuis saltem urbibus erant, qualia Romæ permulta sunt, quale etiam Neapoli insigne cœmeterium in extramurana basilica sancti Januarii.

Verum communia omnium Fidelium hæc cœmeteria erant, etiam primorum hominum, quibus tamen ibidem insigniora subinde arcuata monumenta erecta cernuntur. Itaque in illis cœmeteriis non modo sancti martyres vel confessores, sed fideles omnes, nullo meritorum delectu humabantur; isque mos in sex minimum priora Ecclesiæ sæcula perseveravit. Ex his facile intelligas, mi Theophile, certis notis & indiciis distinctos esse oportere eorum loculos, quorum corpora tamquam sanctorum martyrum, ex illis cœmeteriis eruuntur, & in diversas transferuntur ecclesias: ac proinde quænam sint illæ notæ, quæve indicia, operæ pretium est investigare.

III.

Multa sunt in illis cœmeteriis indicia, quæ Christianos illic humatos esse probant, videlicet sacrarum historiarum

---

gicis ac Germanicis, immo & Italicis, vigere comperimus. Ab hoc numero excipiendæ sunt Gallicanæ cathedrales, & quædam aliæ nobiliores ecclesiæ, quæ novos illos cultus nondum admisere, ut multæ aliæ, in quibus sancti illi ignoti publicis officiis ac Missarum celebrationibus honorantur, contra præscriptum hujus Decreti, & institutum illius rubricæ, qua permittitur, *posse in ecclesia recitari officia & Missas celebrari de illis sanctis, quorum corpora & reliquiæ insignes in ea asservantur.* Quod intelligendum esse *de sanctis dumtaxat in martyrologio Romano* descriptis ex hoc Decreto patet, aut de iis, quibus à sancta Sede fuerit specialiter concessum. Hoc autem Decretum omnino probandum ac laudandum est; ac proinde ex ejus præscripto cultus ille immodicus, qui sanctis illis quibusdam ecclesiis impenditur, omnino proscribendus, & inter abusus censendus videtur, ut certe visum est rituum sacrorum præpositis, quorum Decretum hoc loco propugnandum aggredior contra inductos ejusmodi abusus.

III.

Cultus iste, sanctis illis incognitis impensus, sanctioribus oppositus

picturæ, varia ſymbola, puta columbarum, ovium, palmæ, vitis, olivæ, cypreſſi, anchoræ &c. ad hæc chriſimon ſeu Chriſti monogramma, coronæ, ampullæ, inſcriptiones: ex quibus quænam Martyres vel ſanctos Confeſſores ſignanter denotent, inquirendum eſt.

Hiſtorias ſacras primorum Chriſtianorum, ſanctorumque virorum tumulis apponi ſolitas fuiſſe tradit Gregorius Turonum antiſtes, qui agens de baſilica ſancti Venerandi in urbe Arvernorum, ait multa ex marmore Pario ſepulcra illic ſculpta eſſe, » in quibus nonnulli virorum ſanctorum ac mulierum religioſarum quieſcunt. « Unde non ambigitur, inquit, eos eſſe Chriſtianos, quia « ipſæ hiſtoriæ ſepulcrorum de virtutibus Domini & Apoſtolorum ejus expoſitæ ſunt. « Neque vero tantum Chriſti Domini & Apoſtolorum, aliaſque novi Teſtamenti, ſed etiam veteris hiſtorias Fidelium ſepulcris inſculptas fuiſſe inſignis Romæ ſubterraneæ liber docet. Non omittendum id, quod ſubdit idem Gregorius de ſarcophago cujuſdam puellæ in illa baſilica quieſcentis, quæ, effracto ejus tumuli operculo, cum veſtibus integra reperta eſt, *ut dormiens potius, quam mortua putaretur*; lumenque reddidit Georgii Vellavorum comitis uxori oculis orbatæ, quæ ipſius tumulum novo lapide recluſerat. *Unde non ambigitur*, ait Gregorius, *eſſe eam nobilis meriti, quæ talia præſtare potuit ægrotanti.* Nec tamen illius puellæ corpus è tumulo ſublatum eſt. Ea erat majorum noſtrorum religio!

Greg. Turon. de gloria Conf. c. 35.

Verum ſacras illas, cum veteris, tum novi Teſtamenti hiſtorias omnibus indiſcriminatim Chriſtianis communes fuiſſe haud dubium eſt; nec proinde ex illis quidquam confici poteſt, ad probandam eorum, quorum tumulis appoſitæ fuerint, ſanctitatem. Idem dicendum de præmiſſis ſymbolis columbarum, ovium, vitis, olivæ, palmæ,

---

videtur Eccleſiæ regulis, quibus religioſi honores legitimis ſanctis decernuntur.

Prima regula eſt, ut ſancti illi nequaquam dubii ſint, ſed certi & indubitati, utpote certis & indubitatis recogniti argumentis. Id enim ad religionis ſinceritatem ſpectat, ut nonniſi certa fidelibus ſanctioris vitæ exempla proponantur.

cypressi, anchoræ, aliisque similibus: quæ quidem singula quamdam virtutem Christianam, aut viventium in mortuos affectum designare possunt, non vero sanctitatem: de quorum mysticis significationibus consulat qui volet Bosium & Aringhum, illustres Romæ subterraneæ auctores. Restant chrisimon, coronæ, ampullæ, & inscriptiones, de quibus singillatim agendum.

Christi monogramma priscis tumulis Christianorum passim impressum cernitur, quod imperite nonnulli sic explicant, quasi is, qui sepulcro ejusmodi continetur, *pro Christo* passus significetur. Nec amplius valet ad id significandum adjuncta chrisimo palma, quæ in tumulis etiam gentilium nonnumquam efficta est, sed longe alio apud Christianos significatu, qui hoc symbolo victoriam de peccato, de morte per Christum, & similia alia designabant. Non sic æquivocæ & ambiguæ sunt Græcæ litteræ Α & Ω, chrisimo non raro adjunctæ, quæ Christum Dominum, principium & finem, significant, sed non martyrium.

Coronam tumulis appositam, martyrii probabile indicium esse Bosius censet, maxime cum alia martyrii signa adjuncta sunt. Unde Fabrettus Marciam quamdam Romanam, quæ jacens circa cœmeterium B. Tertullini reperta est, martyrium subiisse probabile existimat *ex adjuncta in margine corona, & ultima linea ejus* epitaphii, ubi SUB MAXENTIO legitur, *subaudito verbo* PASSA, inquit Fabrettus. Ubi laudanda est Fabretti hoc in loco

Fabr. inscrip. c. 8. p. 588.

Secunda est, ut ex certis & indubitatis sanctis (de confessoribus loquor) illi tantum colendi toti Ecclesiæ proponantur & imitandi, qui inter eos illustriores exstiterint; idque præclaris & heroicis gestis consecuti sint, ut eorum vita fidelibus omnibus in speculum & exemplum proponatur. Alias quicumque, sive pueri, seu adulti, statim accepto baptismate ex hac vita decedunt, sollemni cultu honorari possent.

Tertia regula est ex prædictis consequens, ut eorum nomen & facta perspecta sint, aut ex traditione majorum, aut ex indubitatis posterorum testimoniis; &, si quidem pro Martyribus habeantur, ut de eorum passione pro Christo tolerata constet, non vanis & æquivocis conjecturis, sed certis argumentis.

moderatio, qui probabile tantum illud indicium, non certum & indubitatum agnoscit.

Eadem cautione ibidem utitur in alio græco epitaphio, ubi *sanctus Dei cultor Eutropus in pace* obiisse dicitur, qui piissimus Eutropus *inter martyres*, inquit Fabrettus, *videtur adscribendus ex vasculo illo, quod tamquam sanguine pro Christo effuso repletum ostendat.* Quam multa hic concurrunt ad Eutropi sanctitatem & martyrium asserendum! Græcum epitaphium, in quo, *sanctus Dei cultor Eutropus*, ἅγιος θεόσεβης Ευτροπος dicitur, *vasculum* in ejus manu, *tamquam sanguine pro Christo effuso repletum.* Et tamen Fabretto satis est dicere, quod *piissimus hic Eutropus inter Martyres* ex his indiciis *videtur adscribendus*, non decretorio, sed probabili tantum judicio. Sic decet eos, qui, uti Fabrettus, eruendorum è Romanis cœmeteriis sanctorum corporum curam habent, sacra hæc religiose tractare.

IV.

Idem auctor observat, ampullas vitreas, sanguinea & « Ibid. p. 555. & sequent.
purpurea crusta obductas, frequentissime in sacris cœ- «
meteriis juxta martyrum loculos, qua capita recumbunt, «
reperiri, certissimo effusi pro Christo sanguinis argumen- «
to : quo præcipuo, immo & unico usum se fuisse dicit, «
dum sacrarum reliquiarum extractioni & custodiæ præ- «
fuit. Ubi testem adducit Aringhum, qui hanc proba- «
tionem præoccupavit. ' Tum quemdam ex heterodoxis «
refellit, qui rubedinem illam non à sanguine, sed à co- «

Quarta denique regula est, ut omnibus sanctorum factis & virtutibus, miraculis, eorumque circumstantiis attente consideratis & expensis, de eorum cultu statuat Ecclesia, vel summus Pontifex, cui maxime credita est harum rerum definitio. An vero hæ regulæ novis illis sanctis aptari possint, paulisper examinemus.

IV.

Primo sancti ejusmodi plerique nequaquam certi & indubitati, immo dubii & incerti sunt, nullis certis approbati testimoniis aut indiciis.

» lore terræ; per quam humor pluvius percolatur, contra-
» ctam contendit. Denique eidem heterodoxo opponit judicium clarissimi viri Georgii *Lebnitz*, qui, quamvis à Ro-
» mana religione alienus, physica observatione phyalæ
» vitreæ, ex cœmeterio Callisti allatæ, sibi natam *merito*
» suspicionem fatetur, *sanguineam potius materiam esse* in
» illa phyala, (quod de aliis similibus itidem dicendum).
» quam terrestrem seu mineralem.

Unde merito laudandum, probandumque est Decretum Congregationis super indulgentiis, sacrisque reliquiis Romæ constitutæ, quæ de his ampullarum ac palmarum indiciis consulta censuit, *palmas*, eisque junctum *vas sanguine tinctum habenda* esse *simul pro signis certissimis* verarum reliquiarum: aliorum vero signorum examen in aliud tempus rejecit. Quod Decretum, referente Papebrochio ad vigesimum Maii, anno MDCLXVIII. die 10. Aprilis conditum est.

Mihi vero numquam venit in mentem alias negare, ejusmodi ampullas sanguine tinctas martyrum, adeoque sacrarum reliquiarum certissima indicia esse, immo id *prudenter ac sapienter* à sacra illa Congregatione *decretum* fuisse disserte asserui. Verum, quia in nonnullis etiam Christianorum loculis alterius generis vascula & ampullæ quandoque reperiri possunt, quæ forte ad continendos suffitus,

---

Horum corpora eruuntur è veteribus Romæ cœmeteriis, quæ *Catacumbas* vocant. Dubitant nonnulli, an hæc ita fidelium propria fuerint, ut ab iis profanos & gentiles penitus exclusos constet. Ego vero solis Christianis propria fuisse indubitanter crediderim: at solis sanctis, sive Martyribus, seu Confessoribus, concessa omnino negaverim. Communia hæc omnium fidelium conditoria erant, ut modo dicebam, jam inde à primis Christianæ Religionis cunabulis, à fidelibus maxime frequentata religionis causa, ob Martyrum corpora, quæ in illis sepulta jacebant. Neque vero sancti erant, etiam primis illis temporibus, fideles omnes; neque soli ibidem humati sunt nascentis Ecclesiæ Christiani. In usum communem hæc cœmeteria fuerunt in longa posthac tempora, id est, ad prima quatuor aut quinque minimum Ecclesiæ sæcula, ut inscriptiones probant, cum in Roma subterranea, tum à Grutero, aliisaliumve

aliumve id genus usum appositæ sint; laudato hoc Decreto, mox subdidi, ejusmodi vascula pro signis certissimis verarum reliquiarum habenda esse, *si modo constet ejusmodi vasa sanguine tincta esse, non ad continendos suffitus, aut odoramenta, aliaque id genus, apposita fuisse.* Quod nequaquam derogat prædicto Decreto, cui ex animo, ut par est, subscribo. Certe in antiquis Christianorum tumulis non raro reperiuntur vascula figulina, carbonibus oppleta, quæ ad thus suffumigandum apposita fuisse nemo negaverit. Aliam quidem rationem esse constat de vasculis vitreis, quæ nonnisi ad sanguinem conservandum adhibita fuisse videntur. Verum quia non modo in vasculis illis vitreis, sed etiam in figulinis sanguis concretus asservatus fuisse à Bosio, aliisque dicitur: quale erat vasculum illud, quod Petro Amoragæ nobili Hispano ab se concessum fuisse Bosius ait; hac distinctione utendum putavi, ut vasa illa *pro signis certissimis* verarum reliquiarum habeantur, *Si modo constet ejusmodi vasa sanguine tincta esse.*

---

que relatæ. Quis autem dixerit totis illis sæculis nullos nisi sanctos obiisse, nullos nisi sanctos in illis cœmeteriis fuisse depositos? Non ergo satis est ad asserendam ejusmodi sanctis venerationem, quod eorum corpora è vetustis illis cœmeteriis effossa sint, sed alia exiguntur ad id probandum indicia & argumenta.

Duplicis generis corpora ex iis locis eruuntur: alia absque ullo nomine aut inscriptione, alia cum alterutro, vel etiam utroque.

Primi generis sanctis nomina indi solent à Cardinale Vicario, vel ab Episcopo, qui capellæ Pontificiæ præest, ob idque sanctos ejusmodi baptizatos appellant. Quæ res magnam sanctis authenticis confusionem persæpe affert, dum horum nomina novis illis sanctis tribuuntur. In secernendis ejusmodi sanctis hæc fere indicia observantur, crux aut palma; vel Christi monogramma, passim cum litteris græcis Α & Ω; boni Pastoris, aut Agni figuræ; historiæ veteris aut novi Testamenti, aliave id genus indicia tumulis eorum insculpta. Sed hæc Christianorum tumulos esse indicant, Sanctorum esse non probant. Multorum enim id generis sepulcra primorum Christianorum in aliis etiam regionibus obvia sunt, ut Neapoli in cœmeterio adjuncto suburbanæ basilicæ sancti Januarii, & ne longius exempla quæras, in istis etiam partibus Gallicanis..

Palmarum ambiguum indicium, quippe quæ passim, ut recte observat

Quanta autem cura ac religione ſanguinem ſanctorum Martyrum collegerint primorum illorum temporum Chriſtiani, varia probant veterum teſtimonia, quæ Boſius in lib. I. cap. XX. retulit. Hunc ſanguinem vel pannis ſeu linteaminibus excipiebant, vel ſpongiis exceptum in ampullis reponebant. Ejus generis eſt ampulla ſanguinis ſancti Januarii epiſcopi & martyris Neapoli aſſervata. In eamdem urbem S. Gaudioſus epiſcopus ampullam B. Stephani ſanguine plenam attuliſſe traditur. Qualis etiam ampulla Biturigas à B. Urſino allata, cujus meminit Gregorius epiſcopus Turonenſis in libro de gloria Martyrum c. XXXIV. Inſignis hac de re locus eſt apud eumdem auctorem in ejuſdem libri cap. XII. ubi matrona quædam è Galliis, cum » Jeroſolymis adeſſet eo tempore, quo beatus Johannes-» Baptiſta decollaretur, datis muneribus percuſſori ſuppli-» caſſe dicitur, ut *ſanguinem deſluentem colligere* ipſi per-» mitteretur. *Illo autem percutiente, matrona concham argenteam præparat, truncatoque Martyris capite, cruorem devota ſuſcepit: quem diligenter in ampulla poſitum in patriam detulit, & apud Vaſatenſem urbem, ædificata in ejus honorem eccleſia, in ſancto altari collocavit.* Non omittendum

---

Papebr. 20. Maii. Daniel Papebrochius in erudito commentario de Lucifero epiſcopo Calaritano, non ſint palmæ triumphalis, ſed funebris cupreſſi notæ. Immo quamvis veræ eſſent palmæ, martyrium tamen nequaquam notarent: ut exemplo luculentiſſimo probari poteſt ex Baronio, ad an-» num 367. exhibente epitaphium Flaviæ Jovinæ, filiæ Fl. Jovini, » iſto anno conſulis, ſupra quod ampliſſima in forma deſcribitur Chriſti » monogramma, corona veluti laurea eleganter circum ornatum, » erectis utrinque duobus grandibus è palma ſeu Lauro ramis. Quæ » tamen dicitur *depoſita neofita in pace XI. Kal. Octobris.* Nihil ergo hic juvant palmæ, neque etiam Chriſti monogramma ad martyrium, immo nec ad ſanctitatem huic *neofita* aſſerendam.

At forte plus valebunt palmæ cum vaſis ſanguine tinctis. Et ita quidem cenſuit conſulta hac de re Congregatio, ſuper indulgentiis, ſacriſque reliquiis Romæ conſtituta: quæ decretum ſuum anni 1668. die 10. Aprilis, referente mox laudato Papebrochio, ſic concepit, ut *palmæ* eiſque junctum *vas ſanguine tinctum*, haberentur ſimul *pro ſignis certiſſimis* verarum reliquiarum: *aliorum vero ſignorum examen* in aliud tempus rejecit; in eoque res hactenus ſtetit. Et id quidem

id, quod in lib. 1. de miraculis sancti Stephani cap. 1. apud Augustinum legitur de ampulla sanguinis ejusdem sancti Protomartyris, de cujus veritate cuidam famulæ Dei dubitanti *per somnium ampulla quædam demonstratur, intra se habens sanguinis quamdam adspersionem.* Denique exstabat jam dudum in Mettensi ecclesia sancti Stephani ampulla sanguinis, cujus portionem vel modicam sibi dari postulavit Hildiwardus episcopus Halberstadensis in epistola ad

Aug. to. 7. Append. p. 26.

Labbe to. 1. Bibl. p. 738.

---

prudenter ac sapienter decretum, si modo constet ejusmodi vasa sanguine tincta esse, non ad continendos suffitus, aut odoramenta, aliaque id genus, apposita fuisse.

Denique ex signo Crucis, aliisque signis superius notatis Christiana humatorum professio evinci potest: at non sanctitas, multo minus martyrium.

Secundi generis tumuli, qui humatorum nomina & inscriptiones habent, majoris videntur auctoritatis, immo certæ, si Martyris titulum præferant, secus si hoc titulo destituantur. Et tamen plerique ejus generis pro sanctis indubitatis habentur: quorum exempla huc proferre juvat. In capella domestica ædis abbatialis sancti Martini prope Pontisaram, videtur subtus aram corpus quoddam Roma istuc delatum, cum hac inscriptione lapidi marmoreo insculpta.

URSINUS. CUM. COJUGE. LEONTIA
VIXIT. ANNIS XX. M. VI. ET. FUIT. IN. SECULO. ANNIS
XLVIIII. M. IIII. D. III. KAL. JUN.

Qui hæc legerit, non facile ullum sanctitatis indicium, sive in Ursino, sive in Leontia ejus conjuge (*cojugem* veteres scribere amabant) in his verbis deprehendet.

Non ampliorem fidem meretur inscriptio corporis Attiani, Theatinis Parisiensibus pro sancto Martyre recens concessi.

AURELIA. CALISTE
BENE MERENTI
ATTIANO. COJUGI
TITULU. POSUIT.

Hanc inscriptionem Christiani hominis esse non alio argumento suaderi potest, quam quod ejus corpus in Romano fidelium cœmeterio inventum est. Sed multæ ejusmodi etiam paganorum inscriptiones in cœmeteriis christianis repertæ sunt, quarum lapides ex propriis lo-

Adalberonem Mettensem episcopum: cujus sanguinis virtute Mettensem urbem Hunnorum vastationi subductam fuisse idem Hildiwardus scribit: cui Gregorius Turonensis antistes suffragatur in Historiæ lib. II. cap. VI. Denique in detectione corporum S. Placidi ejusque sociorum anno MDLXXXVIII. inventa sunt in eorum tumulis vascula sanguine referta, ut in historia istius inventionis italice tunc scripta legitur. Sed hæc satis de ampullis sanguine tinctis, quas pro certissimis martyrii signis habendas esse non dubito, etiamsi palma eis adjuncta non sit.

Marlot. t. I. p. 76. & seqq. Antequam hinc manum subucam, juvat hoc loco referre id, quod Marlotus in Metropoli Remensi testatur de quibusdam corporibus in urbe Remorum inventis circa basilicas sanctorum Timothei, Agricolæ & Sixti, ubi

---

cis Christiani revellebant ad recludendos suorum loculos, ex adversa quandoque parte aliam inscriptionem Christiani hominis apponentes. Sic ex una parte paganorum inscriptiones aliquando leguntur, ex alia Christianorum; & conversa ad interiorem tumuli partem paganica inscriptione, sola exterior, quæ hominem Christianum designat, apparet. Ejus rei complura exempla liber modo laudatus Romæ subterraneæ suppeditat. Nihil simile observare licet in duobus præmissis epitaphiis, in quibus nullum certum Christiani, nedum sancti hominis indicium est, nisi quod eruta sint ex cœmeteriis Christianis.

Longe minor fides aliis, quæ sollemnem D. M. id est *Dis Manibus*, inscriptionem præferunt, qualem gentiles sepulcris suis adhibere solebant. Etsi enim rudes quidam primorum temporum Christiani, paganicis assueti ritibus, hunc morem aliquando retinuerint; hic mos nihilo minus magis paganum redolet quam Christianum. Et tamen Juliam Evodiam Martyrem vulgarunt Augustiniani Tolosani ex subjecto epitaphio D. M. inscripto, quod Romæ in cœmeterio Callisti nuper cum corpore sibi concesso repertum est.

D. M.

JULIA. EVODIA. FILIA. FECIT.
CASTAE. MATRI. ET. BENE. MERENTI
QUAE VIXIT ANNIS LXX.

Qua in re duplex erratum est, & quod Julia Evodia ex hoc epitaphio Martyr dicatur: (neque enim inde martyris titulus erui potest) &, siquidem posset, non Juliæ Evodiæ, sed ejus matri Castæ tribuendus esset.

communia primorum urbis Christianorum conditoria erant. Effossa humo inventæ quorumdam cadaverum compages, quorum ossa ferreis clavis transfixa erant, non dubio, ut videtur, martyrii indicio. Nam ferreis ejusmodi clavis, maxime apud nostrates Gallos, transfixa fuisse martyrum corpora, multis veterum testimoniis constat, ab eodem auctore prolatis. Et tamen ea Marloti religiosa prudentia est, ut diserte testetur se nolle pro certo persuadere hos mar « tyres fuisse, quod Deus hactenus occultum esse voluit. « *In iis enim*, inquit, *quæ ad cultum sanctorum pertinent*, « *fides tardior esse debet*. Cumplura quidem esse Sanctorum « corpora humi defossa tempore persecutionis, quæ post- « modum revelatione aut miraculis cognita fuere: at cum « nihil tale in prædictorum corporum inventione contige- « rit, se de eorum martyrio judicium Deo committere, « nec quicquam certi velle hac de re pronuntiare. « Quæ religiosa cautio nemini non probanda haud dubie videbitur.

V.

Jam veniendum est ad inscriptiones, quæ primæ ætatis Christianorum tumulis appositæ fuere. Quibusdam co-

---

Ex his nemo non videt quam graviter in ejusmodi rebus contra religionem peccetur, dum sancti Martyres asseruntur, quos Christianos fuisse vix, ac ne vix quidem demonstrari potest. Simili errore Tolentinates Catervium patronum olim sibi adscivere, tanquam sanctum martyrem, quem Baronius Romano martyrologio adscribere noluit lecto ejus epitaphio, quod Catervium Christianum quidem fuisse probat, sanctum aut martyrem fuisse non probat.

Hinc facile cuivis perspicere licet, paucos esse ex illis incognitis sanctos indubitatos; cum nulli, aut certe rarissimi sint, qui vel martyris titulum in epitaphiis præferant; pauci, qui vitrea vascula sanguine tincta; quod patrati martyrii probabile indicium est, adjuncta habuerint.

V.

Verum etsi pro sancti indubitanter habendi essent, non continuo publici illis honores decernendi essent, & in exemplum universis fidelibus proponendi, nisi id vel martyrio certo, vel præclaris & he-

rum monumentis insculptæ sunt siglæ, D. M. quæ apud ethnicos usitatissimæ erant pro *Diis Manibus*, ut omnibus notum est. Retuleram in Itinere Italico Leopardi Christiani epitaphium cum hoc ipso litterarum in fronte compendio in hunc modum.

Iter Ital. p. 73. & seq.

D. MA. SACRUM XL.
LEOPARDUM. IN. PACEM.
CUM
SPIRITA. SANCTA.
ACCEPTUM
EUMTE ABEATIS.
INNOCENTEM
POSUER. PAR. Q. [VIX]
AN. VII. MEN. II.

Eumdem.

Ubi manifestum de Confirmationis Sacramento locum esse dixeram, referendumque ad prima illa tempora, *quo cruda adhuc quorumdam in cordibus Christiana religio aliquid de paganici ritus superstitione retinebat;* ratus scilicet his siglis, D. MA. *Diis Manibus* significari, uti in quadam alia inscriptione apud Smetium. Huc etiam referri

---

roicis virtutibus consecuti essent. Quis vero de sanctis illis incognitis hoc asserat? Si de vita eorum vel martyrio quæritur; silet antiquitas. Si majorum de illis testimonium; nullum est. Si facta & actiones; nullæ, perinde ac si numquam illi exstiterint. Si vel nomen; plerorumque penitus ignoratur. Et, si quod sepulcris eorum appositum est, nullum fere discrimen à profanis. Quid ergo ædificationis ex illis elici potest, ut in exemplum & cultum toti Ecclesiæ proponantur.

Guibert. de pig. Sanct. l. 1. c. 1.

Quid super illis agam? aiebat olim in simili argumento Guibertus Abbas, *quorum nec initia, nec media ulli patent, & in quo omnis laus cantatur, finis penitus ignoratur? Et quis illos, ut se juvare debeant, deprecetur, quos nescit, utrum quippiam apud Deum mereantur?*

At vitæ quorumdam scriptæ sunt: quales sancti Ovidii, sancti Felicissimi, sancti Victoris. At bone Deus! quales vitæ, quales libelli! Ii certe, qui merito in indicem libellorum prohibitorum referendi essent, quod vel falsis commentis, vel vanis conjecturis toti respersi sint; aut certe vera sanctorum illustrium acta ignotis & apocriphis tribuant, in magnam ecclesiasticæ historiæ, ne dicam Religionis,

potest epitaphium Ludovici II. Imperatoris apud Puricellum, ubi inter duas cruces, medio chrisimo, præmittitur D. M. Puricell. Ambr. p. 200.

Contra jam laudatus Fabrettus superiorem de Leopardo locum, aliaque similia sic interpretatur, DEO MAGNO, vel MAXIMO. Quod, quamquam rariusculum est, admittere malim, quam contentiosus esse. Idem dico de sensu horum verborum, SPIRITA SANCTA ACCEPTUM, quibus Baptismum potius, quam confirmationem ei subjunctam significari contendit. Quod mihi perinde est. Certe quod priori loco me arguit, quasi promtior fuerim, ut paganici ritus suspicionem admitterem in templo ac tumulo sanctæ Constantiæ seu Constantinæ; in cujus vase, atque in fornice ex musivo *exhibentur genii uvas demetentes, ferentes, & calcantes*; meque monitum vult, *vitem, Vindemiamque ipsam inter præcipua & frequentiora Christianorum monumentorum ornamenta locum habere*; quamquam hac in re monitore non indigebam; gratiam tamen monenti habeo: an vero genii uvas metentes & calcantes sacris symbolis tribuendi sint, alii viderint. Sane his quoque postremis temporibus, non pauca ex prisco gentilium ritu penes quosdam residere, testis est vetus illa jurandi formula, *mehercule*, aliaque similes, quas etiam nunc nonnulli, qui Ciceronianum stilum affectant, non raro usurpant, qua ratione Fabrettus ipse *Manium importunam*, ut ipse vocat, *usurpationem* in duobus Christianorum epitaphiis, à Grutero relatis, admittere cogitur. *Facile siquidem erat tunc*, inquit ille, *ex inexstinctæ gentilitatis phrasibus, poetico præsertim stilo, aliqua imitari inconside-*

Fabr. p. 564. & seq.

Ibid. p. 575.

Fabr. p. 111

---

confusionem. Ita sancti Felicissimi, Diaconi sancti Sixti vulgo crediti, facta tribuuntur novo Felicissimo nuncupata; sancti Victoris Mediolanensis Martyris Victori nuper Parisios allato. Quid vero de sancto Ovidio? verba & voces, solidi nihil. Laudatur quidem in libello de ejus vita plumbea lamina, in qua nomen ejus, senatoris dignitas cum anno martyrii expressa fuerint. Cur inscriptio ipsa non refertur? cur saltem martyrii tempus accurate non exprimitur? Passus est, inquiunt, sanctus Ovidius sub finem secundi sæculi: Hoccine est annum ipsum Martyrii definire; Non sic enimvero, p. 113.

rate potius quam impie, quæ adultæ jam veræ religionis temporibus resecata sunt. Verum, quæ in prædicto Itinere Italico dixi, multis persuasum esse, Bacchi sepulturam seu monumentum & fanum illic esse, etsi hoc referendo improbaverim, mihi modo non placet; idque & quidquid incaute à me eo loci & alibi dictum est, pro non dicto esse velim.

V I.

Unum his adjicere lubet de quibusdam aliis notis, quæ tumulos Christianorum à paganicis distinguunt. In his censenda videntur vocabula seu formulæ, *depositus*, *depositio*, *quiescit in pace*, *dormit in pace*, *bona memoria*, quæ numquam paganis tributa fuisse puto. His adde *reddidit*, hoc est *defunctus est*, verbo inter Christianos usitato,
Fabr. p. 558. ut Fabrettus exemplis probat. Idem censendum videtur de notatione Kalendarum, Nonarum, & Iduum in epitaphiis, quæ in tumulis gentilium numquam legere memini. Hæc fere omnia expressa habes in quodam epitaphio, quod in Nicia illustrata Petri Joffredi refertur, inserto subinde corde transfixo, in hunc modum.

---

non sic annos exprimebant veteres, nec incertum sæculum pro certo anno habebant. Quam vereor ut hæc lamina satis authentica sit! At vitreum vasculum ad tumulum ejus repertum, palma eidem insculpta, cranium martyris hasta incisum. Bene, hæc martyrem sanctum Ovidium probent: sed hæc non satis ad asserendam ejus vitam, qualis in lucem edita est.

V I.

Sint vero Sancti illi, sint Martyres. Ast id non sufficit, ut ipsis primarii Ecclesiæ honores tribuantur. Non satis est esse martyres: *vindicatos* quærimus, ut cum Optato Milevitano episcopo loquar, id est agnitos ab Ecclesia martyres ac probatos. Hinc est quod Lucilla matrona à Cæciliano tum archidiacono Carthaginensi correpta est, quod ante spiritalem sacræ Eucharistiæ potum os nescio cujus martyris libare dicebatur, *etsi martyris, sed nondum vindicati.* Vindicatos igitur tantum colebat Ecclesia, id est ab Episcopis agnitos & probatos.

V. Conc. Elib. can. 60.

☧ HIC REQUIESCIT BONAE MEMORIAE
SPECTABILIS. ✠. EXPECTATUS.
Q. VIXIT. ✠.
ANNIS. PL. M. VII. ✠. CUJUS DP.
EST. SUB. ✠.
DIE VIII. KAL. JUNII. DN.
LEONE. JUNRE.
V. C. SS.

Sub Christi monogrammate sculptus est piscis, Christum Salvatorem designans apud antiquos Patres, ex quibus Tertullianus Ιχθὺν *nostrum Jesum Christum* vocat initio libri de Baptismo. Quam vocem explicans inter alios Optatus Milevitanus: » Hic est piscis, inquit, qui in baptismate per invocationem fontalibus undis inseri- « tur, ut, quæ aqua fuerat, à pisce etiam piscina vocite- « tur. Cujus piscis nomen, secundum appellationem græ- « cam in uno nomine per singulas litteras turbam sanc- « torum nominum continet. Ιχθὺς enim latine est « JESUS-CHRISTUS DEI FILIUS SALVATOR. Redeo ad Expectatum, qui pro martyre habetur in Nicia illustrata, non satis idoneo, ut videtur, fundamento: siquidem Leone juniore imperante ulla fuisse martyria veri simile non est. Idem censendum videtur de Victorino, cujus corpus Turonicis sancti Martini canonicis concessum est cum hoc epitaphio:

Optat. l. 3. in Parm.

Quæris quomodo probarentur; attende & expende factum magni illius S. Martini Turonensis episcopi in discernendo illo falso martyre, cujus aram subvertit, & vide quibus momentis inductus sit ad factum inquirendum, quibus modis ad falsum retegendum. » Primo rem incertam videns, non temere adhibuit incertis fidem. En viri « sanctissimi religio. Deinde grandi se scrupulo permoveri sensit, quod « nihil certi constans sibi majorum memoria de illo tradidisset. Vide « quam accurata oculatissimi antistitis prudentia, quam forte multæ sim- « plicitatis, ut sic loquar, virum esse opinabaris, postremo ab his, «

FLAVIIS LUPICINO ET JOBI NOCONSS. VII. IDUS JUNIAS DECESSET DE SECULUM PUER VICTORINUS QUI BIXIT ANNUS XXXVII. M. X. D. X. ET CUM UXSORE FECIT ANUS II. M III. DP. V. IDUS JUNIAS VENE MERENTI IN PACE.

Adjuncta est epitaphio columba. Lupicini & Jovini consulatus incidit in annum vulgaris æræ Christianæ

» qui majores natu erant, presbyteris vel clericis flagitabat sibi nomen » martyris, vel tempora passionis ostendi.

Age, has regulas sanctis illis incognitis adhibeamus. Incertum est plerique an sancti, an martyres fuerint. Id probatum. Deinde nihil non dico certi, sed nihil omnino de illis, nequidem incerti, tradidit majorum memoria. Denique si majores natu Romanos, sive presbyteros, sive clericos, interroges; nullus nomen martyris, nullus tempora passionis ostenderit. Videant ergo sanctissimi Ecclesiæ Præsules, an auctoritatem suam deinceps ejusmodi sanctis accommodare debeant: ne, si hoc fecerint, id tandem in superstitionem, quod Martinus verebatur, & nos vereri debemus, convalescat Illud eo majori religione observandum, quod S. Martino longe potior erat retinendi falsi Martyris cultus ratio, propterea quod altare ibi *à superioribus Episcopis* constitutum habebatur: quale nihil de sanctis illis incognitis habemus. Et tamen id sanctissimi Præsulis scrupulum non tollit aut relevat, maxime quod nihil certi constans sibi majorum memoria de pseudomartyre illo tradidisset. Hæc cautela si erga sanctos illos incognitos adhibebitur; non tam facile in publicum fidelium cultum deinceps exponendi erunt.

Greg. Tur. de gl. mart. c. 51. Observatione digna est hanc in rem S. Gregorii episcopi Lingonensis cautio & religio. Is, referente Gregorio altero Turonensi ejus nepote, cum S. Benignum martyrem Divionensem in magno sarcophago conditum, atque à fidelibus cultum & honoratum animadverteret; ejus cultui magno molimine restitit, putans cum aliis aliquem ibi sepultum esse gentilem: dum tandem revelatione factus est de veritate certior, ubi historiam passionis ejus ex Italia allatam accepit. At, Bone Deus! quanta olim Romanæ Ecclesiæ in his cautela erat! quæ, teste Gelasio, gesta sanctorum martyrum, non incertorum, sed verorum, in divinis

CCCLXVII. imperante Valentiniano ſeniore, cujus tempore nulla erat Romæ perſecutio, nulla martyria. In hoc epitaphio notandum eſt Victorini obitum diſtingui ab ejus depoſitione, quæ poſt biduum ſucceſſit.

VII.

Nunc inquirendum eſt, utrum formula *in pace quieſcit*, aliæque ſimiles, Martyribus umquam tributæ ſint, quæ quibuſvis aliis fidelibus, in pace Eccleſiæ defunctis, potius aſſignatæ fuiſſe nonnullis fortaſſe videbuntur. Verum Martyribus etiam tributas fuiſſe conſtat ex hoc Marii militis & martyris epitaphio, apud Boſium relato in lib III. cap. XXIII.

---

officiis legi non patiebatur, propterea quod ſcriptorum nomina ignota erant, & auctoritas. Quanto magis incertorum Martyrum cultum prohibuiſſet? Et vero prohibet etiam nunc, ut patet ex illo generali Decreto jam laudato.

VII.

Verum ſi quarta regula incognitis illis ſanctis adhibeatur, eorum fortaſſe cultum non tam facile permiſſuri ſunt Eccleſiæ Præſules. Quot & quantæ cautelæ, in canonizandis novis ſanctis, quam moroſa diligentia, quam accurati & prolixi ritus adhibeantur, nemo neſcit, ut eos ſingillatim percenſere ſuperfluum videatur. In ſumma, ut aliquis ſanctus habeatur apud homines in Eccleſia militante, ait Gregorius IX. in bulla canonizationis S. Antonii de Padua, *duo ſunt neceſſaria: virtus morum, & veritas ſignorum; merita videlicet & miracula: ſic ut hæc & illa ſibi invicem conteſtentur. Cum nec merita ſine miraculis, nec miracula ſine meritis plene ſufficiant ad perhibendum inter homines teſtimonium ſanctitatis.* Præiverat Concilium Francofordienſe, Carolo Magno regnante habitum, cujus Canone 42. ſancitum eſt, *ut nulli novi ſancti colantur, nec memoriæ eorum per vias erigantur: ſed hi ſoli in Eccleſia venerandi ſint, qui ex auctoritate paſſionum, & vitæ merito electi ſunt.* Et hæc quidem in accenſendis numero ſanctorum confeſſorum novis ſanctis accurate obſervantur: cur non etiam in illis incognitis?

At Martyres fuerunt. Verum quibus id demum probatur teſti-

TEMPORE ADRIANI
IMPERATORIS.
MARIUS ADOLESCENS DUX
MILITUM. QUI SATIS VIXIT
DUM VITAM PRO CHO
CUM SAN
GUINE CONSUNSIT IN
PACE
TANDEM QUIEVIT BENE
MERENTES
CUM LACRIMIS ET METU
POSUERUNT ID. VI.

---

moniis? ut de plerisque dicam, nullis. Esto vero, hi martyres fuerint: interest scire quam ob causam cæsi fuerunt. Non enim quosvis martyres agnoscebat olim Ecclesia, quæ temere in media pericula irruentes rejiciebat, teste Mensurio episcopo in Collatione Carthaginensi. Ubi vero miracula ad cultum illum decernendum? nulla certe prærequiruntur in sanctis illis incognitis.

Vide acta S. Polyc.

Totum negotium hoc fere modo ac ritu conficitur. Præmissis non nullis precibus, si quis tumulus in Romanis illis antiquis cœmeteriis nondum reseratus occurrit cum Christi monogrammate, cum signo palmæ, columbæ, Pastorisve, aut aliquo consimili; tumulus ille detegitur, hominis conditi ossa è tumulo efferuntur; tumque pro certo indicio sanctis habetur, si nomen aliquod quomodocumque lapidi inscriptum sit, vel vasculum vitreum, sanguine, ut creditur, intinctum, in tumulo reconditum habeatur. Dehinc ossa lavanda traduntur certis ministris ad hoc deputatis, quibus lotis Cardinalis Vicarius, vel Episcopus, sacrarii Apostolici præfectus, Augustinianus nomen sancto imponit, si nullum habet, & in cistam obsignatam reponit. Denique litteræ testimoniales dantur ab eodem Episcopo, vel à Cardinale Vicario, quarum exempla inferius proferam, eo spectantes, ut hæ reliquiæ in ecclesia quavis vel oratorio, *publicæ venerationi fidelium exponantur.* Si corpus sit integrum, hæ litteræ à Cardinale Vicario dari solent: si tantum corporis particulæ, ab Episcopo sacrarii apostolici præfecto, testante has reliquias à sacra Congregatione indulgentiarum, sacrarumque reliquiarum recognitas, & approbatas fuisse. Hæc illa est sanctorum illorum incognitorum recognitio & canonizatio: qui ut sancti, martyresve fuerint, hoc nomine in loco decenti asservari forte possint; at vero ut pro sanctis habeantur, colanturque profuso illo Ecclesiæ cultu,

Apposita hinc palma, inde monogramma Christi. In actis martyrum sinceris sæpe fit mentio de pace, ubi de Martyrum agone agitur. Sic in actis S. Saturnini episcopi Tolosatis unus è codicibus sic habet : *Gratias Deo omnipotenti, qui coronavit Martyrem suum* IN PACE. Nihil itaque præjudicant ejusmodi formulæ, *quiescit* vel *dormit in pace*, quominus censeantur martyres, ubi hæ formulæ in eorum epitaphiis leguntur, modo certa aliunde martyris indicia adsint.

Ruinart. acta mart. p. 112.

---

vix credas gravitati ecclesiasticæ convenire. Duo quippe, ut ex Gregorio nono mox dicebamus, ad decernendum ejusmodi publicum cul- « tum sunt necessaria : virtus morum, & veritas signorum, ita ut nec « merita sine miraculis, nec miracula sine meritis apud homines suffi- « ciant. « Hæc saltem pro confessoribus. Utrumque supplere potest martyrium, si passio martyrum sit comperta, & approbata causa. Hæc desunt sanctis illis incognitis. Quid superest, nisi ut ex Romani Pontificis sententia, nedum ex Romano Decreto, publicus ille cultus eis abrogetur ? Missæ, inquam, divina de eis officia, laudatoriæ orationes, sanctissimi Sacramenti expositio seu ostensio, quam nonnisi ægre in celebrioribus illustrium sanctorum festis permittunt episcopi quique religiosiores. Certe olim sacra Eucharistia statim post consecrationem palma tegebatur, immo etiam ante consecrationem ut patet ex Gregorio episcopo Turonensi, idque in usu erat usque ad sæculum duodecimum, quo ineunte Guibertus abbas testis est statim *post elevationem demitti Sacramentum* à sacerdote solitum, *& operiri sindone*, quod modo corporale vocamus : uti hodie quoque fere in usu est apud Cartusianos. Nempe ut hoc ritu testaretur sacerdos, se conspectu tanti Sacramenti omnino indignum esse. Unde rejectum traditur à S. Nicetio Lugdunensi episcopo quoddam *coopertorium sarmaticum, quia rarum erat ac tenue* : *quia non exinde plene tegebatur mysterium corporis sanguinisque Dominici*. Quam longe tunc aberant à nostris moribus, qui quibusvis oculis passim divinum illud Sacramentum exponimus. Verum quod tunc abscondi suadebat religiosa pietas, hoc nunc exponi pia fidelium devotio forte exigit, quæ varios usus inducit pro locorum ac temporum varietate. At concedatur hic honor insignioribus sanctis : an vero etiam dubiis aut incognitis concedendus sit, malim id sanctorum ecclesiæ præsulum judicio relinquere, quam temere negare videri.

Greg. Turon. l. 7. c. 22.

Guibert. de pign. Sanctorum p. 112.

Greg. Turon. de vita Patr. c. 8.

VIII.

Non modo in epitaphiis paganorum, ſed etiam Chriſtianorum adſcribi ſolent anni, menſes & dies, quibus quiſque vixiſſet: nec in ſolis gentilium tumulis invenias, tametſi rarius, adjectas horas, immo ſemihoras, & ſcrupulos horarum, qualis eſt hæc inſcriptio inter alias Piſis reperta:

VIII.

At miracula ejuſmodi ſanctorum quanta! quot & quanta ad eorum loculos appenſa anathemata in ſignum miraculorum! Quot abortivi infantes excitati ad percipiendum Baptiſmum! Verum illa miracula velim nobis præſtari à teſtibus fide dignis; nec in ea inquirere mihi privato homini convenit. Epiſcoporum id officium eſt, ea auctoritas. Ceterum de abortivis illis parvulis grandem cujuſdam mulieris animo ſcrupulum immiſſum fuiſſe ſcimus, quod falſo excitationis teſtimonio baptiſmum parvulo ſuo abortivo procuraverit. Unde ad præcavendos ejuſmodi abuſus tales baptiſmos jam pridem interdixit Eccleſia, ut ad calcem hujus epiſtolæ patebit.

Verum fac iſta miracula vera & certa eſſe. Sane hæc præceſſiſſe debuerant, quo ſancti illi pro veris ac certis haberentur & colerentur; nec ſubſequentia miracula factum præcedens comprobant. Deinde præter miracula Gregorius nonus exigit vitæ meritum, quale certe in ſanctis illis incognitis nullum nobis compertum eſt. Neque certum martyrium, quod vitæ meritum adæquat.

Mihi hoc loco in mentem venit recordatio facti, quod ſæculo nono contigit in Divionenſi eccleſia beati Benigni ad quaſdam reliquias ex Italia nuper allatas; præſtigiæ nimirum ibidem patratæ in quaſdam mulierculas, quæ voti cauſa eo conveniebant. Theodboldus Lingonum epiſcopus diœceſanus rem ſuſpectam Amuloni metropolitano detulit per Ingelramnum chorepiſcopum ſuum. Amulonis reſponſio & ſententia fuit, incertas illas ac ſuſpectas reliquias è ſacris adytis amovendas, & extra eccleſiam in loco ſecreto, ſed tamen mundo reponendas; & de cetero muliercularum iſtuc conventicula interdicenda.

Amuloni præiverat exemplum Gregorii Magni. Erant in quadam Anglorum eccleſia reliquiæ quædam, quas ſancti Sixti martyris eſſe vulgus credebat, eaſque hoc titulo venerabatur. Auguſtinus contra eas pro incertis ac ſuſpectis habebat. Hæc cauſa ipſi fuit rogandi Gregorium, ſibi S. Sixti veras reliquias ſubmitteret ad corrigendam

BENE. MERENTI. IN PACE
SILVANA. QUAE. HIC.
DORMIT
VIXIT. ANN. XXI. MENS. III.
HOR. IV. SCRUPULOS. VI
DEPOS. IX. KAL. JULIAS...

Hanc inſcriptionem cum multis aliis ejuſdem argumenti retulit Fabrettus cap. II. ubi de ſcrupulis horarum plura diſſerit. Fabr. p. 96. & p. 182. 185.

ſuperſtitionem. Quid ad hæc Gregorius ? *Fecimus*, inquit, *quod petiſti, quatenus populus qui in loco quodam S. Sixti martyris corpus dicitur venerari (quod tua ſanctitati nec verum, nec veraciter certum videtur) certa ſanctiſſimi & probatiſſimi martyris beneficia ſuſcipiens, colere incerta non debeat. Mihi tamen videtur, quod ſi corpus, quod à populo cujuſdam martyris eſſe creditur, nullis miraculis coruſcat; & neque aliqui de antiquioribus exſiſtunt, qui ſe à parentibus paſſionis ejus ordinem audiiſſe fateantur : ita reliquia, quas petiſti, ſeorſum condendæ ſunt, ut locus in quo præfatum corpus jacet, modis omnibus obſtruatur, nec permittatur populus certum deſerere, & incertum venerari.*

Incertos itaque ſanctos & incognitos coli prohibet Gregorius, nimirum qui nullis miraculis coruſcant, & de quorum paſſione à majoribus tradita nulla cognitio habetur ; ut certe nulla de ſanctis illis incognitis ad noſtram notitiam pervenit.

Neque vero ſola miracula, etiam vera, ſufficiunt ad probandam alicujus ſanctitatem, niſi aliunde ſanctitas comperta ſit, aut ex inſigni vitæ integritate, aut ex certo & approbato martyrio. Fieri enim poſſunt vera miracula ad falſas reliquias, ob fidem ac pietatem eorum, qui eas veras eſſe credant. Hanc ſibi quæſtionem olim propoſuit Guibertus abbas : *Utrum Deus ſimplices quoſque exaudiat, cum per eos invocatur, quos eſſe ſanctos non conſtat ? Cui reſpondendum eſt*, inquit, *quia ſicut Deum, qui eum de quo eſt incertus expoſcit, irritat : ita eum, ſi fideliter ſanctum illum credens, qui non eſt ſanctus, exoret, placat.* Et infra : *Plane ſi ſanctum quis æſtimet, quem ſanctum quidem dici audiat, ſanctum vero eſſe non conſtet ; ſi eum præcordialiter & ſecundum fidem interpellet apud Deum, qui cauſa & fructus eſt orationis, intentio deprecantis tota defigitur, quocumque modo animus per ſimplicitatem ſuper ſuo interceſſore errare videatur ; & quod ſub ſpe boni honoratur, numquam à boni remunerationa* Guib. lib. 1. de pign. in fine

Mitto formulas dimensionum per pedes IN FRONTE, & IN AGRO, paganorum monumentis adhiberi solitas, nusquam si non fallor, tumulis Christianorum, quæ formulæ iis solis competebant, qui secus vias publicas, ut pagani sepulti erant. Idem dicendum de formula illa, Fabr.p.307. SUB ASCIA DEDICAVIT, quam nonnisi ethnicorum monumentis adhibitam fuisse constat. De hac formula plura inferius.

IX.

Ad hanc de Christianorum tumulis tractationem pertinet id, quod Fabrettus, aliique ante eum observarunt, nimirum primos Christianorum paganorum memor as, titulosque suffuratos esse, & suis loculis cœmeterialibus claudendis applicuisse, propriis nominibus insculptis, & profanorum absconditis, aut abrasis. » Id variis Christianarum inscriptionum exemplis patet, quorum nonnulla Iter Ital. p. 136. in Itinere nostro Italico retulimus. Atqui inter ipsos etiam

---

cassatur. In his itaque fidelium pietas ac simplicitas apud Deum supplet quodam modo sanctitatem eorum, quos sanctos bona fide credunt, & invocant.

An vero, inquis, dubitare licet Romana cœmeteria sanctorum corporibus referta fuisse? Ego vero adeo id non infitior, ut contra id initio hujus epistolæ ex Hieronymo & Prudentio præstruxerim. Verum omnes, quotquot in illis cœmeteriis conditi sunt, sanctos esse, nedum martyres, uti jam dixi, indubitanter nego. Delectu itaque utendum est in veris sanctis secernendis, & certa hanc in rem proferenda indicia, ut quis pro sancto in ecclesia habeatur & colatur.

IX.

At innumeros in illis cœmeteris martyres sanctos olim extitisse docet idem Prudentius in hymno undecimo de coronis, additque nomina eorum soli Deo nota esse. Cur ergo, inquis, coli vetas, quos sanctos martyres habebat antiquitas: absit ut repugnem. Sed audi quibus indiciis Prudentius probari sanctos Martyres velit.

paganos

pagano id ſevere prohibitum erat. Certe quod ex eorum monumentis lapides revellerent Chriſtiani ad ornandos Martyrum tumulos, non omnibus probabatur. Hujus rei argumentum nobis præbent anonymi cujuſdam Poetæ verſus græci, quos vir humaniſſimus & eruditiſſimus Joannes Boivinus cum verſione Latina ex codice regio mihi comcommunicavit, ſcriptos *in eos qui gentilium ſepulcra effodiunt prætextu Martyrum ſepeliendorum.* Hos verſus hic referre non ab re fuerit.

ΕΙ͂Σ ΤΟΥ͂Σ ἈΝΟΡΎΤΤΟΝΤΑΣ ΤΆΦΟΥΣ
ΠΡΟΦΆΣΕΙ ΜΑΡΤΎΡΩΝ.

Τεθνεῶτες, πρῶτον μὲν ἐμίξατε σώματ' ἀνάξιων

Τοῖς ὁσίοις. τύμβοι δὲ θυηπόλοι ἀμφὶς ἔχουσι.

Δεύτερον αὖτε τάφους τοὺς μὲν διεπέρσατ' ἀθέσμως,

Αὐτοὶ σήματ' ἔχοντες ὁμοῖα. τοὺς δ' ἀπέδοσθε, f. σώματα

Πολλάκι καὶ τρὶς ἕκαστον. ὁ δὲ τρίτον. ἱεροσυλεῖς, l. δὲ

Μάρτυρας, οὓς φιλέεις. Σοδομίτιδες εἴξατε πηγαί.

Innumeros cineres ſanctorum Romula in urbe
Vidimus, o Chriſto Valeriane ſacer;
Inciſos tumulis titulos. Tu ſingula quæris
Nomina? difficile eſt ut replicare queam.
Tantos juſtorum populos furor impius hauſit,
Cum coleret patrios Troïa Roma deos.
Plurima litterulis ſignata ſepulchra loquuntur
Martyris aut nomen, aut epigramma aliquod.
Sunt & muta tamen tacitas claudentia tumbas
Marmora, quæ ſolum ſignificant numerum.
Quanta virûm jaceant congeſtis corpora acervis,
Noſſe licet, quorum nomina nulla leges.
Sexaginta illic defoſſas mole ſub una
Reliquias memini me didiciſſe hominum:
Quorum ſolus habet comperta vocabula Chriſtus.

IN EOS [QUI GENTILIUM] SEPULCRA EFFODIUNT PRETEXTU MARTYRUM [SEPELIENDORUM.]

Ter morte digni, primum quidem miscuistis corpora profanorum

Sanctis; & sepulcra [Prophanorum]

Sacerdotem [Christianum in medio stantem] habent.

Deinde vero tumulos [gentilium,] alios quidem evertistis nefarie,

Ipsi sepulcra habentes similia: alios autem vendidistis,

Sæpe & bis unumquemque: aliquis & ter [vendidit.] Sacrilegio lædis

Martyras, quos amas. [prosilite] fontes Sodonitici.

Id est fontes sulphurei quibus Sodoma subversa est.

Fateor itaque inmumeros fuisse illis in cœmeteriis martyres, quorum nomina, de plerisque loquor, soli Christo nota erant. Hoc certe probat Prudentius: sed vide quibus indiciis sanctos martyres illos designet. Primo incisi erant tumulis tituli. Non ergo absque titulis Martyres agnoscendi. Tituli illi erant Martyris nomen, aut aliquod epigramma. Proferantur nobis tales tituli, & ego sanctos illos pro veris martyribus agnoscere paratus sum. Si nomen martyris deesset, saltem marmora illorum claudentia tumbas, numerum sanctorum martyrum, qui illic jacerent, suppressis licet nominibus, notabant. At nihil simile nobis in argumentum affertur ad incognitos illos nostri temporis sanctos approbandos.

Erant ergo, fateor, illis in cœmeteriis quondam sanctorum plurima corpora, sed jamdudum exinde extracta sunt, quæ indubitatorum Sanctorum erant. Testis hac de re Gregorii III. epist. ad Otgarium episc. Moguntinum qui ab eo corpus sanctum quoddam petierat. Pontificis

Alios ejuſdem argumenti verſus prætereo. Ex hac porro ſepulcralium lapidum tranſmutatione factum eſt, ut epitaphia gentilium in Chriſtianorum cœmeteriis quandoque inveniantur, ex adverſa vero parte Chriſtianorum inſcriptiones. Ad hunc modum Innocentius II. teſte Romano S. Petri canonico, apud Lateranum ſepultus eſt in porphyretico Hadriani Imperatoris loculo, *cujus coopertorium,*

---

reſponſio hæc eſt. *De corpore ſancto quod nobis humiliter veſtra quæſivit prudentia, quod dirigeremus non habuimus: quoniam cuncta ſanctorum corpora predeceſſores noſtri nobiſcum communiter detulerunt, & unum quodque eorum eccleſiis noviter dedicatis ſumma veneratione condidimus. Proinde benevolentiam veſtram precamur, ut nobis ſpatium inquirendi diligentius præbeatis: quatenus corpus ſanctum invenire valeamus ad veſtram complendam petitionem: &, ſi inventum fuerit, veſtra nobis credere dignetur induſtria, ſtatim quod petiſtis faciemus. Modo illud non miſimus, quia inquirentes nequaquam invenire valuimus.* Jam ergo Gregorii III. pontificatu, hoc eſt, ante annos nongentos, Romana vetera cœmeteria fere tota ſanctorum corporibus exhauſta erant, adeo ut Pontifex nullum amplius, quod Otgario mitteret, reperire potuerit. Nempe illo ævo nondum forte uſus invaluerat, ut baptizatorum, quos vocant, ſanctorum corpora pro veris ac indubitatis reliquiis ſacris haberentur, & in exteras regiones ſubmitterentur.

Haud ſcio an ex iſtis fuerit corpus illud, quod in novo Claſſenſi Ravennæ monaſterio à ſe viſum fuiſſe teſtatur vir fide digniſſimus Daniel Papebrochius cujus ipſa verba hic attexere non gravabor. Cum anno 1660. inquit, veniſſemus Ravennam, & 20. die Novembris ingreſſi ornatiſſimum templum novi Claſſenſis intra urbem monaſterii adoraviſſemus ſub majori ara quoddam corpus ſacrum, illic depoſitum & decentiſſime conditum à quodam Cardinali Legato, admoniti eſſe *ſanctæ Argyridis matronæ & martyris græcæ*, cujus ibi feſtum quotannis ageretur die 24. Aprilis, ducti fuimus poſt altare, ut ſpectaremus marmor tres aut quatuor pedes longum, altum vero unum, quod cum corpore illo pariter allatum fuerat, his inſcriptum notis: « (Maii to. 5. p. 225.)

ΓΛΥΚΙΤΑΤΗ. ♆. ΓΥΝΑΙΚΙ
ΑΡΓΥΡΙΔΙ. ♆ ΤΡΟΦΙΜΟΣ
ΑΝΗΡ. ♆. ΕΤ. ΕΣΗ. ♆. ΛϚ.

Rogabant adſtantes, ut ipſum ſibi latine redderemus Hanc ergo interpretationem eis ſcriptam reliquimus: *Dulciſſimæ mulieri Argyridi Trophimus maritus, annis vixit* XXXVI. Monuimuſque removen- «

inquit, *est in paradiso* seu atrio *S. Petri super sepulcrum præfecti*; & Guillelmus Fliscus Cardinalis, Innocentii IV. ex fratre nepos, in atrio basilicæ S. Laurentii extra muros humatus hodie quoque cernitur in præclaro nobilis cujusdam pagani mausoleo, in quo duorum conjugum hymenæus repræsentatur. Nihil itaque Martyrum sanctitati officiunt ejus generis mutuata sepulcra, dummodo certa indicia eorum martyrium probent.

» dum à templo videri saltem lapidem qui natus esset scandalum parere » intelligentibus, & mulieri forsan ethnicæ positus, ac deinde à Chri- » stianis fuisset allatus in cryptam, ut alicujus martyris loculo clau- » dendo serviret pro latere. Nam illa corda (istic enim, ubi nos » litteram ℣ posuimus, notula quædam erat, aliquam speciem præ- » bens transfixi cordis) si vera sunt corda, solum esse indicia doloris, » quem maritus hauserit ex jactura tam caræ conjugis, quod in aliis » pluribus ethnicorum epitaphiis videre erat. Pium sane Papebrochii » consilium: sed audi piissimum factum archiepiscopi Ravennatis, quod utinam ceteri antistites in similibus rebus imitarentur. Sic enim quibusdam interpositis pergit Papebrochius. Cum Ravennati archiepis- » copo innotuisset nostrum de lapide isto judicium, prædictam Con- » gregationem, quæ scilicet super indulgentiis, sacrisque reliquiis » Romæ instituta est, consuluit, & responsum accepit, non solum » amovendum lapidem, sed ipsum quoque illud corpus, quod Mar- » tyris esse nullo jam certo argumento patebat; restituendum domino » Cardinali, qui ipsum donaverat. Quod exsecutioni mandatum fuisse non dubitat Papebrochius. O dignum certe Romana gravitate judicium sacræ illius Congregationis! à qua sine dubio eadem omnino sententia in similibus factis speranda est, si de his pariter consuletur.

Sed fortasse dubitatis, an Decretum illud, quod ejus epistolæ veluti fundamentum est, occasione reliquiarum, quæ ex cœmeteriis Romanis eruuntur, à sacra rituum Congregatione conditum sit. At dubitare desines, cum unius ex amicis meis eminentissimi ac piissimi Cardinalis hac de re testimonium legeris, qui mihi exemplum hujusce Decreti misit cum epistola, scripta Romæ 14. Februarii an. 1696. En ipsa ejus epistolæ verba. *Cum Decretum illud de quo scripseram tibi*, CIRCA CULTUM SANCTARUM RELIQUIARUM, QUÆ EX COEMETERIIS EXTRAHUNTUR, *nuper repererim, gratum tibi futurum existimavi, si ad te illud transmitterem.* Hinc manifesta est hujus Decreti occasio & causa; nec dubia proinde esse potest hac in re ejusdem auctoritas, quam propugnandam suscepi.

X.

Ex his quæ hactenus dixi de notis & signis, quibus Christianorum, & in his Martyrum tumuli à paganicis secernuntur; facile intelligitur, alia indicia esse certa, alia dubia & æquivoca. Christianorum tumulos distinguunt sacræ historiæ eis impressæ, Crucis signum, Christi monogramma cum α & ω Palma & corona, Christianis magis propriæ, quam paganis, quibus si aliquando, certe rarius eas tributas invenias. Ad Martyres quod attinet ampullas sanguine tinctas cum palmis pro certissimis martyrii signis merito agnoscit sacra Congregatio super reliquiis instituta : alia in ulterius examen prudentissime rejecit. Cui Decreto, ut jam dixi, ultro ac reverenter subscribo.

X.

Unum his quæ hactenus dixi, cum nonnullo colore opponi potest, nempe non paucos ex illis sanctis, quos colit universa etiam Ecclesia, itidem veris actis destitui, nec fere quidquam certi & explorati de illis à maioribus traditione acceptum haberi. Quod de sancto Georgio, de sancto Christophoro, aliisque similibus dici potest : quos tamen ab Ecclesia temere coli, nemo catholicus dixerit. Verum magna est inter utrosque distantia, magnum intervallum. Horum si quidem cultus auctoritatem habet à primæva Ecclesia, cui compertum erat saltem eorum martyrum, tametsi nulla nobis de eo supersit, certa notitia.

At sanctorum illorum ignotorum, vel ipsa christiana professio, haud satis aliquando explorata est, nedum martyrium ipsum: quod nequaquam dubium, sed indubitatum esse debet, aut certe indubitata sanctitas, ut publici Ecclesiæ honores eis legitime decerni possint. Si ergo de christiana eorum professione aliquo certo indicio non constet; non videntur è cœmeteriis eruendi : si vel dubium tantum martyrium, vel incerta sanctitas; non colendi, sed ad summum honesto habendi loco : si quid certum de eorum vel sanctitate, vel martyrio habeatur, venerandi quidem, non profuso illo cultu, sed moderato.

Videar fortasse progressus longius, mi Theophile, quam tu ipse

Quod ſpectat inſcriptiones, illæ Chriſtianos deſignant, in quibus hæ formulæ habentur, *bona memoriæ*, *quieſcit* vel *dormit in pace*, *depoſitus*, *Kalendarum*, *Nonarum & Iduum* notationes, quæ omnes etiam martyribus communes ſunt, at peculiares & propriæ, ſi eorum martyrium diſerte exprimant. Hæc omnia patent ex dictis; indeque facile intelligitur, merito pro ſanctis habendos illos, quorum corpora è Romanis cœmeteriis eruuntur, modo de eorum martyrio conſtet, ſive ex vitreis ampullis ſanguine tinctis, ſive ex eorum epitaphiis, quæ eorum martyrium clare teſtentur; adeoque coli poſſe, ſi eorum cultum Romanus pontifex præſcribat, aut ſaltem permittat.

XI.

Atqui de publico cultu ejuſmodi ſanctorum, ſive nomen proprium habentium, ſive anonymorum, quos uno vocabulo ignotos ſeu incognitos deinceps appellabimus, nihil præſcribit Pontifex, ſeu Cardinalis Vicarius, aut pontificiæ capellæ ædituus Epiſcopus Auguſtinianus, quorum alteruter ſanctis iſtis nomina ſolet imponere. Tantum in eorum litteris permittitur, ut *venerationi fidelium*

---

poſtulabas. Verum ſcopum noſtrum tenes; eoque tantum ſpectat hæc epiſtola, ut immodicus ejuſmodi cultus, qui ignotis illis ſanctis in multis eccleſiis tribui ſolet, corrigatur & emendetur ex Romano illo Decreto ſacræ rituum Congregationis, mox referendo; & major in poſterum cautela in probandis & admittendis ejuſmodi reliquiis adhibeatur. Cætera ad hunc ſcopum religata, & ex ſincero religionis cultu & Eccleſiæ catholicæ amore à me dicta benigne, ut ſoles, interpretaberis.

XI.

Jam tempus eſt ut de duabus iſtis inſcriptionibus, quæ huic epiſtolæ occaſionem præbuerunt, paucis ediſſeram.

Prima ante triennium reperta eſt in agro Veſontionenſi, nempe in vico ſancti Ferreoli. Illic tumulus magnæ molis defoſſus, in quo

in Ecclesiis exponi possint. Quæ formula est earum litterarum, quibus ipsorum testimonium de ejusmodi sanctis eorumque reliquiis exprimi solet. Hæc vero formula non eo spectat, ut ecclesiastica de iisdem sanctis officia, multo minus ut de iis Missæ celebrentur, aut eorum elogia publice in ecclesiis prædicentur. Quod cum secus fieri quibusdam in locis animadverterent sacrorum rituum præpositi Romani; hos, quos vocant, *abusus Decreto generali* proscribendos censuere, idque sua auctoritate Pontifex approbavit. Quod Decretum ad calcem hujus epistolæ, ne ejus interrumpatur series, integrum leges.

Hoc Decreto manifestum est notari eosdem *abusus*, quos non modo in quibusdam Gallicanis ecclesiis, sed etiam in Belgicis ac Germanicis, immo & Italicis, vigere comperimus. Ab hoc numero excipiendæ sunt Gallicanæ cathedrales, & quædam aliæ nobiliores ecclesiæ, quæ novos illos cultus nondum admisere, ut multæ aliæ, in quibus sancti illi ignoti publicis officiis ac Missarum celebrationibus honorantur, contra præscriptum hujus Decreti, & institutum illius rubricæ, qua permittitur, *posse in ecclesia recitari officia & Missas celebrari de illis sanctis*,

---

loculus plumbeus cadaver continens habebatur. Lapidi insculpta erat litteris Romanis, quarum nonnullæ detritæ, hæc inscriptio

AVE EUSEBI.
CASONIAE. DONATAE. QUAE VICXIT. ANNIS
XXXXVII.... D. XI. HORIS. IIII. CANDIDUS. AUG.
PII. VERNA. EX. TEST. CONJUGI. BENE. MERENTI
POSUIT. EUSEBI.
HAVE. ET. VALE
LOC. LIB.

Appositum erat quatuor in locis quoddam signum, quod crucem referre videbatur. Parum abfuit, quin ex delectorum ecclesiasticorum testimonio ossa cadaveris in locum sacrum efferrentur: verum abbas Boisotus, vir doctus ac pius, qui nuper excessit è vivis, intercessit. Hic omnibus diligenter inspectis, non Christianum, sed gentilem quemdam hominem isto loculo conti-

quorum corpora & reliquiæ insignes in ea asservantur. Quod intelligendum esse *de sanctis dumtaxat in Martyrologio Romano* descriptis ex hoc Decreto patet; aut de iis, quibus à sancta Sede fuerit specialiter concessum. Hoc autem Decretum omnino probandum ac laudandum est; ac proinde ex ejus præscripto cultus ille immodicus, qui sanctis illis in quibusdam ecclesiis impenditur, vel temperandus, vel omnino proscribendus, & inter abusus censendus videtur, ut certe visum est rituum sacrorum præpositis, quorum Decretum hoc loco propugnandum aggressus sum contra inductos ejusmodi abusus.

---

neri, eaque inscriptione designari non dubitavit. Signum vero. quod crucis esse credebatur, hoc modo efformatum, fabrorum lignariorum esse instrumentum, quod illi vulgari nostra lingua *erminette*, veteres *asciam* appellant. Ita unius viri judicio impedita est hominis fortasse profani in locum sacrum translatio.

Sane hæc affectuum vocabula *Ave* seu *Have & Vale* vix crediderim reperiri in aliis, quam ethnicorum epitaphiis, uti & asciæ instrumentum insculptum, quod aliquando etiam exprimitur in paganicis epitaphiis, quale est illud quod in magnæ molis monumento legitur in Ambroniacensi abbatia agri Lugdunensis in hunc modum.

D. M.
ET. MEMORIAE. AETERNAE
LAETINI. VERI. QUI. ET
LEONTIVS
QVI. VIXIT. ANNOS. XVIII. M. III.
DIES. XXV.
LAETINIVS. LAETVS. PATER
FILIO. DULCISSIMO
SUB. ASCIA. DEDICAVIT.

Hæc referre visum est, ne cui fidem faciant in posterum ejusmodi asciarum notæ, quasi signa sanctæ Crucis in tumulis exhibeant.

XII.

XII.

Cultus iſte, ſanctis illis incognitis impenſus, ſanctioribus oppoſitus videtur Eccleſiæ regulis, quibus religioſi honores legitimis ſanctis decernuntur.

Prima regula eſt, ut ſancti illi nequaquam dubii ſint, ſed certi & indubitati, utpote certis & indubitatis recogniti argumentis. Id enim ad religionis ſinceritatem ſpectat, ut nonniſi certa fidelibus ſanctioris vitæ exempla proponantur.

Secunda eſt, ut ex certis & indubitatis ſanctis (de confeſſoribus loquor) illi tantum colendi toti Eccleſiæ proponantur & imitandi, qui inter eos illuſtriores exſtiterint; idque præclaris & heroicis geſtis conſecuti ſint, ut eorum vita fidelibus omnibus in ſpeculum & exemplum proponatur. Alias quicumque, ſive pueri, ſeu adulti, qui ſtatim accepto baptiſmate ex hac vita decedunt, ſollemni cultu honorari poſſint.

Tertia regula eſt, ex prædictis conſequens, ut eorum nomen & facta perſpecta ſint, aut ex traditione majorum, aut ex indubitatis poſterorum teſtimoniis; &, ſi quidem pro Martyribus habeantur, ut de eorum paſſione pro Chriſto tolerata conſtet, non vanis & æquivocis conjecturis, ſed certis argumentis, de quibus modo actum eſt.

Quarta denique regula eſt, ut omnibus ſanctorum factis & virtutibus, miraculis, eorumque circumſtantiis attente conſideratis & expenſis, de eorum cultu ſtatuat

---

XII.

At longe venerabilior eſt alia inſcriptio, quæ cum aliis fere obliteratis hoc anno ineunte detecta eſt Ambianis in ſuburbana baſilica ſancti Acheoli martyris, quam occupant Canonici regulares reformatæ Congregationis Gallicanæ. Illic, dum ad novi altaris fundamentum humus erueretur, detecta ſunt quinque ſepulcra, prope tumulum ſancti Firmini epiſcopi & martyris, quod

Ecclesia, vel summus Pontifex, cui maxime credita est harum rerum definitio. An vero hæ regulæ novis illis sanctis aptari possint, paulisper examinemus.

XIII.

Primo ejusmodi sancti certam & indubitatam martyrii, vel sanctitatis notam præferre debent, nimirum ampullam sanguine tinctam vel inscriptionem id attestantem, quod certe non omnibus competit. Omnia quidem illa corpora eruuntur è veteribus Romanis cœmeteriis, quæ solis Christianis propria fuisse persuasum habeo: at solis sanctis, sive Martyribus, seu Confessoribus, concessa omnino negaverim. Communia hæc omnium fidelium conditoria erant, ut superius dixi, jam inde à primis Christianæ Religionis cunabulis, à fidelibus maxime frequentata religionis causa, ob Martyrum corpora, quæ in illis sepulta jacebant. Neque vero sancti erant, etiam primis illis temporibus, fideles omnes; neque soli ibidem humati sunt nascentis Ecclesiæ Christiani. In usum communem hæc cœmeteria fuerunt in longa posthac tempora, id est, ad prima quatuor aut quinque minimum Ecclesiæ sæcula, ut inscriptiones probant cum à Bosio in Roma subterranea, tum à Grutero, aliisque relatæ. Quis autem dixerit totis illis sæculis nullos nisi sanctos obiisse, nullos nisi sanctos in illis cœmeteriis fuisse depositos? Non ergo satis est ad asserendam ejusmodi sanctis venerationem, quod eorum corpora è vetustis illis cœmeteriis effossa sint, sed alia exiguntur ad id probandum indicia & argumenta.

---

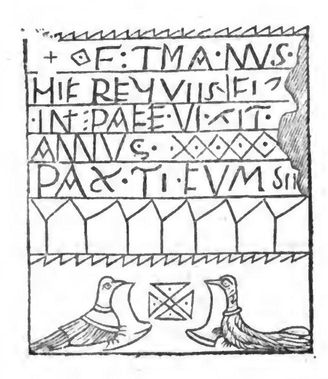
pone vetus altare positum erat. Duo ex illis hinc & inde posita: unum ad latus Evangelii absque inscriptione, & alterum ad latus Epistolæ cum inscriptione, quæ Eulogii secundi Ambianorum episcopi, & proximi ejus successoris sancti Firmini confessoris esse creduntur. Ante altare tres alii tumuli reperti, unicus cum inscriptione, nempe Faustiniani, ut ipsa inscriptio, initio tantisper

Duplicis generis corpora ex iis locis eruuntur: alia absque ullo nomine aut inscriptione, alia cum alterutro, vel etiam utroque.

Primi generis sanctis nomina indi solent à Cardinale Vicario, vel ab Episcopo, qui capellæ pontificiæ præest, ob idque sanctos ejusmodi baptizatos appellant. Quæ res magnam sanctis authenticis confusionem persæpe affert, dum horum nomina novis illis sanctis tribuuntur. Quod tamen evitare student, imponendo ea tantum nomina, seu epitheta, quæ nominatissimis sanctis non competunt. In secernendis ejusmodi sanctis maxime valent ampullæ vi- « treæ, sanguinea & purpurea crusta obductæ: *quo præ-* « *cipuo, immo unico* indicio usum se fuisse dicit supra laudatus Fabrettus. Quod ita semper observatum fuisse pervelim, ut nulla exempla in contrarium afferri possint.

---

mutila docet: quem nonnulli urbis Ambianorum præfectum, a'i S. Firmini patrem aut avum credunt, nullo certo argumento. Hæc inscriptio in antica seu exteriori lapidis sive operculi parte sic habet.



XIV.

Secundi generis tumuli, qui humatorum nomina & inſcriptiones habent, magnæ videntur auctoritatis, immo certæ, ſi Martyris titulum præferant, ſecus ſi hoc titulo deſtituantur. Verum ſi ejuſmodi inſcriptiones ſincere expendamus, pauciſſimæ ſunt, quæ vel Martyrium, vel ſanctitatem eorum, qui in illis tumulis jacent, diſerte exprimant, aut ſaltem utcumque innuant. Liceat mihi ſalvo cujuſque honore, cum ea qua par eſt reverentia, quædam exempla proferre & examinare.

In capella domeſtica ædis abbatialis S. Martini prope Pontiſaram, videtur ſubtus aram corpus quoddam Româ iſtuc delatum, cum hac inſcriptione, lapidi marmoreo inſculpta.

URSINUS. CUM. COJUGE
LEONTIA

VIXIT. ANNIS XX. M. VI. ET. FUIT
IN. SECULO. ANNIS XLVIIII. M.
IIII. D. III. KAL. JUN.

Qui hæc legerit, non facile ullum ſanctitatis, nedum martyrii, indicium, ſive in Urſino, ſive in Leontia ejus conjuge (*cojugem* veteres ſcribere amabant) in his verbis deprehendet. Chriſtianum dumtaxat Urſinum eſſe probant tum adjunctæ Kalendæ, tum Romanum Chriſtianorum cœmeterium, ex quo ejus corpus erutum eſt. An vero

---

Appoſitum ſignum crucis in medio duarum hinc inde columbarum, quæ omnia hominem haud dubie Chriſtianum oſtendunt. In averſa ejuſdem lapidis parte legitur epitaphium cujuſdam Thoribii, ſive is cum Fauſtiniano ſepultus ſit, ſeu potius hic lapis, ut fit, ex alio antiquiori tumulo revulſus ad operiendum Fauſtiniani tumulum converſo ad interiorem ejus partem Thoribii epitaphio, quod hoc loco, prout jacet exhibendum.

ampulla ſanguine tincta cum eo reperta ſit, mihi incompertum.

Qualem fidem mereatur inſcriptio corporis Attiani, Theatinis Pariſienſibus pro ſancto Martyre recens conceſſi, tu ipſe, mi Theophile, expende.

AURELIA. CALISTE
BENE MERENTI
ATTIANO. COJUGI
TITULU. POSUIT.

Hanc inſcriptionem Chriſtiani hominis eſſe non alio argumento ſuaderi poteſt, quam quod ejus corpus in Romano fidelium cœmeterio inventum eſt. Sed multæ ejuſmodi etiam paganorum inſcriptiones in cœmeteriis chriſtianis repertæ ſunt, quarum lapides, ut mox dicebam, ex propriis locis Chriſtiani revellebant ad occludendos ſuorum loculos, ex adverſa quandoque parte aliam inſcriptionem Chriſtiani hominis apponentes. Sic ex una parte paganorum inſcriptiones aliquando leguntur, ex alia Chriſtianorum; & converſa ad interiorem tumuli partem paganica inſcriptione, ſola exterior, quæ hominem Chri-



Chriſti Domini monogramma cum A & Ω, duabuſque hinc inde columbis, hominem indubie Chriſtianum primorum temporum indicat. Quæ notæ ſi in corpore aliquo è Romanis cœmeteriis eruto, cum nomine proprio inventæ fuiſſent, inſignioris ſancti martyris procul dubio apud vos haberentur, iſque feſtivis

ſtianum deſignat, apparet. Ejus rei complura exempla liber ſupra laudatus Romæ ſubterraneæ ſuppeditat. Nihil ſimile obſervare licet in præmiſſo epitaphio, in quo nullum certum Chriſtiani, nedum ſanctis hominis indicium eſt, niſi quod erutum ſit ex cœmeterio Chriſtianorum. Certe alia ſanctitatis indicia hîc deſiderantur.

Longe minor fides aliis, quæ ſollemnem D. M. inſcriptionem præferunt, qualem gentiles ſepulcris ſuis adhibere ſolebant. Etſi enim rudes quidam primorum temporum Chriſtiani, paganicis aſſueti ritibus, hunc morem aliquando retinuerint; hic mos nihilo minus magis paganum redolet, quam Chriſtianum. Et tamen Juliam Evodiam Martyrem vulgarunt Auguſtiniani Toloſani ex ſubjecto epitaphio D. M. inſcripto, quod Romæ in cœmeterio Calliſti nuper cum corpore ſibi conceſſo repertum eſt.

D. M.

JULIA. EVODIA. FILIA. FECIT.
CASTAE. MATRI. ET. BENE. MERENTI
QUAE VIXIT ANNIS LXX.

Qua in re duplex erratum eſt, & quod Julia Evodia ex hoc epitaphio Martyr dicatur: (neque enim inde Martyris titulus erui poteſt) &, ſiquidem poſſet, non Juliæ Evodiæ ſed ejus matri Caſtæ tribuendus eſſet.

Erit forte qui reponat, his ſiglis, D. M. ſignificari Deo Magno, ut ſupra ex Fabretto retulimus, ubi de ſancto Leopardo martyre actum eſt. Verum, ut id locum habeat in Leopardo, quem martyrem fuiſſe ejus epitaphium docet; certe hic non valet, ubi nullum vel chriſtianiſmi indicium eſt, niſi quod in cœmeterio Calliſti hoc corpus inventum eſt. An vero cum ampulla ſanguine tincta, alii viderint. Saltem Juliæ Evodiæ nomen, quod paganicæ mulieris eſt, ei tribui non debuerat.

---

coleretur honoribus, quales ſolis indubitatis ſanctis decernit Eccleſia. Et tamen hæc indicia prudentiſſimis ac religioſiſſimis viris non viſa ſunt ſufficere ad aſtruendam ſive Fauſtiniani ſeu Thoribii ſanctitatem, multo minus ad eorum venerationem excitandam.

Ex his nemo non videt, quam graviter in eiusmodi rebus contra religionem peccetur, dum sancti Martyres asseruntur, quorum nonnullos Christianos fuisse vix, ac ne vix quidem demonstrari potest. Simili errore Tolentinates Catervium patronum olim sibi adscivere, tamquam sanctum Martyrem, quem Baronius Romano martyrologio adscribere noluit lecto ejus epitaphio, quod Catervium Christianum quidem fuisse probat, sanctum aut martyrem fuisse non probat. Hujus Catervii & Severinæ ejus uxoris epitaphium ex typis Puteanis retuleram in Itinere Italico: sed accuratius profert Fabrettus in capite x. inscriptionum, ubi FL. JUL. CATERVIUS V. C. EXPRAEF. PRAET. legitur, rectius quam in aliis editis, uti & alia, quæ sequuntur. Fabr. p. 740. & seq.

Hinc facile cuivis perspicere licet, paucos esse ex illis incognitis sanctos indubitatos; cum nulli, aut certe rarissimi sint, qui vel martyris titulum in epitaphiis præferant; pauci, qui vitrea vascula sanguine tincta, quod patrati martyrii certum indicium est, adjuncta habuerint.

XV.

Verum etsi pro sanctis indubitanter habendi essent, non continuo publici illis honores tribuendi essent, absque legitima auctoritate, nec in exemplum universis fidelibus proponendi, nisi id vel martyrio certo, vel præclaris & heroicis virtutibus consecuti essent. Quis vero de sanctis illis incognitis hoc asserat? Si de vita eorum vel martyrio quæritur; silet antiquitas. Si majorum de illis testimonium; nullum est. Si facta & actiones; nullæ, perinde ac si numquam illi exstiterint. Si vel nomen; plerorumque penitus ignoratur; &, si quod sepulcris eorum appositum est, nullum fere

---

Relicta in tumulo ejus ossa, quibus sat honoris tributum visum est, quod in loco tam sacro recondita sint: dum eorum forte sanctitas, quam uti probare, ita negare nolim, aliis indiciis haud ambiguis se prodat.

discrimen à profanis. Quid ergo ædificationis ex illis elici potest, ut in exemplum & cultum toti Ecclesiæ proponantur: *Quid super illis agam*, aiebat olim in simili argumenmento Guibertus abbas, *quorum nec initia, nec media ulli patent, & in quo omnis laus cantatur, finis penitus ignoratur? Et quis illos, ut se juvare debeant, deprecetur, quos nescit, utrum quippiam apud Deum mereantur?*

Guibert. de pig. Sanct. l. 1. c. 1.

At vitæ quorumdam scriptæ sunt: quales S. Ovidii, S. Felicissimi, S. Victoris. At bone Deus! quales vitæ, quales libelli! Ii certe, qui merito in indicem libellorum prohibitorum referendi essent, quod vel falsis commentis, vel vanis conjecturis toti respersi sint; aut certe vera sanctorum illustrium acta ignotis & apocryphis, tribuant, in magnam ecclesiasticæ historiæ, ne dicam Religionis, confusionem. Ita S. Felicissimi, diaconi S. Sixti vulgo crediti, facta tribuuntur novo Felicissimo nuncupato; S. Victoris Mediolanensis martyris Victori nuper Parisios allato. Quid vero de sancto Ovidio? verba & voces, solidi nihil. Laudatur quidem in libello de vita ejus plumbea lamina, in qua nomen ejus, senatoris dignitas cum anno martyrii expressa fuerint. Sed cur inscriptio ipsa non refertur? cur saltem martyrii tempus accurate non exprimitur? Passus est, inquiunt, S. Ovidius sub finem secundi sæculi. Hoccine est annum ipsum martyrii definire? non sic enimvero, non sic annos exprimebant veteres, nec incertum sæculum pro certo anno habebant. Quam vereor ut hæc lamina satis authentica sit! At vitreum vasculum ad tumulum ejus repertum, palma eidem insculpta, cranium martyris hasta incisum. Bene: hæc martyrem sanctum Ovidium probent: sed hæc non satis ad asserendam ejus vitam, qualis in lucem edita est.

p. 103.

Hæc sunt, amantissime Theophile, quæ ad quæstiones tuas respondere subsecivis mihi horis licuit. Tuum erit ea vel cum amicis nostris communicare, si quid tua exspectatione haud indignum eis inveneris: vel omnino supprimere, si qua Religioni tantisper adversa, aut incommoda deprehenderis. Mihi certe unum pro-

XVI.

XVI.

Sint vero ſancti illi, ſint Martyres. Aſt id non ſufficit, ut ipſis primarii Eccleſiæ honores tribuantur. Non ſatis eſt eſſe martyres : *vindicatos* quærimus, ut cum Optato Milevitano epiſcopo loquar, id eſt agnitos ab Eccleſia martyres ac probatos. Hinc eſt quod Lucilla matrona à Cæciliano tum archidiacono Carthaginenſi correpta eſt, quod ante ſpiritalem ſacræ Euchariſtiæ potum os neſcio cujus martyris libare dicebatur, *etſi martyris, ſed nondum vindicati*. Vindicatos igitur tantum colebat Eccleſia, id eſt ab Epiſcopis agnitos & probatos. V. Conc. Elib. c 60.

Quæris quomodo probarentur ? attende & expende factum magni illius S. Martini Turonenſis epiſcopi in diſcernendo falſo illo martyre, cujus aram ſubvertit ; & vide quibus momentis inductus ſit ad factum inquirendum, quibus modis ad falſum retegendum. Primo rem incertam videns, non « temere adhibuit incertis fidem. En viri ſanctiſſimi religio. « Deinde grandi ſe ſcrupulo permoveri ſenſit, quod nihil cer- « ti conſtans ſibi majorum memoria de illo tradidiſſet. Vide « quam accurata oculatiſſimi antiſtitis prudentia, quem forte multæ ſimplicitatis, ut ſic loquar, virum eſſe opinabaris. Poſtremo ab his, qui majores natu erant, preſbyteris, « vel clericis, flagitabat ſibi nomen martyris, vel tempora « paſſionis oſtendi. «

Age, has regulas ſanctis illis incognitis adhibeamus. Incertum eſt plerique an ſancti, an martyres fuerint. Id probatum. Deinde nihil non dico certi, ſed nihil omnino de illis, nequidem incerti, tradidit majorum memoria. Denique ſi majores natu Romanos, ſive preſbyteros, ſive clericos, interroges, nullus nomen martyris, nullus tempora paſſionis

---

poſitum fuit, cum deſiderio tuo facere ſatis, tum maxime Religionis integritatem illibatam, ac legitimum Sanctorum cultum pro modulo tueri. Ceterum, quod jam initio profeſſus ſum, hæc omnia ſubjecta eſſe volo Eccleſiæ judicio, & Sedis Apoſtolicæ cenſuræ. Vale. Kal. Novemb. an. M. DC. XCVII.

ostenderit. Hæc ubi animadverterint sanctissimi Ecclesiæ præsules, eos ejusmodi sanctis publicum illum cultum facile concessuros non puto: ne, si hoc fecerint, id tandem in superstitionem, quod Martinus verebatur, & nos vereri debemus, convalescat. Illud eo majori religione observandum, quod S. Martino longe potior erat retinendi falsi Martyris cultus ratio, propterea quod altare ibi *à superioribus episcopis* constitutum habebatur: quale nihil de sanctis incognitis habemus. Et tamen id sanctissimi Præsulis scupulum non tollit aut relevat, maxime quod nihil certi constans sibi majorum memoria de pseudomartyre illo tradidisset. Hæc cautela si erga sanctos illos incognitos adhibebitur; non tam facile in publicum fidelium cultum deinceps exponendi erunt.

Observatione digna est hanc in rem S. Gregorii episcopi Lingonensis cautio & religio. Is, referente Gregorio altero Greg. Tur. de gl. mart. c. 51. Turonensi ejus pronepote, cum sanctum Benignum martyrem Divionensem in magno sarcophago conditum, atque à fidelibus cultum & honoratum animadverteret; ejus cultui magno molimine restitit, putans cum aliis aliquem ibi sepultum esse gentilem: dum tandem revelatione factus est de veritate certior, ubi historiam passionis ejus ex Italia allatam accepit.

At, bone Deus! quanta olim Romanæ Ecclesiæ in his cautela erat! quæ, teste Gelasio, gesta sanctorum martyrum, non modo incertorum, sed nec verorum, in divinis officiis legi patiebatur, propterea quod scriptorum nomina ignota essent, & auctoritas. Quanto magis incertorum Mar-

---

APPENDIX

De sepultura Sacerdotum, & de quibusdam notis sepulcrorum Christianorum.

PÆne exciderat alia quæstio quam mihi absolvendam etiam proposuisti, carissime Theophile, nempe de ritu sepeliendi Sacerdotes haud ubique nunc uniformi, dum conversis alii ad

tyrum cultum prohibuisset? & vero prohibet etiam nunc, ut patet ex illo generali Decreto jam laudato.

XVII.

Verum si quarta regula incognitis illis sanctis adhibeatur, eorum fortasse cultum non tam facile permissuri sunt Ecclesiæ præsules. Quot & quantæ cautelæ in canonizandis novis sanctis, quam morosa diligentia, quam accurati & prolixi ritus adhibeantur, nemo nescit, ut eos singillatim percensere superfluum videatur. In summa, ut aliquis sanctus habeatur apud homines in Ecclesia militante, ait Gregorius IX. in bulla canonizationis S. Antonii de Padua, duo sunt necessaria: virtus morum, & veritas signorum; sic « ut hæc & illa sibi invicem contestentur. Cum nec merita « sine miraculis, nec miracula sine meritis plene sufficiant ad « perhibendum inter homines testimonium sanctitatis. Præi- « verat Concilium Francofordiense, Carolo Magno regnante habitum, cujus canone 42. sancitum est, » ut nulli novi sancti colantur, nec memoriæ eorum per vias erigantur: sed « hi soli in Ecclesia venerandi sint, qui ex auctoritate passio- « num, & vitæ merito electi sunt. « Et hæc quidem in accensendis numero sanctorum confessorum novis sanctis accurate observantur: cur non etiam in illis incognitis.

At Martyres fuerunt. Verum quibus id demum probatur testimoniis? ut de plerisque dicam, fere nullis. Esto vero, hi Martyres fuerint, interest scire quam ob causam cæsi fuerint. Non enim quosvis martyres agnoscebat olim Ecclesia, quæ temere in media pericula irruentes rejiciebat, teste Mensurio episcopo in Collatione Carthaginensi. Ubi vero miracula ad cultum illum eis deferendum? nulla certe prærequiruntur in sanctis illis incognitis. V. acta S. Polycarpi.

Totum negotium hoc fere modo ac ritu conficitur. Præmissis nonnullis precibus, si quis tumulus in Romanis illis

---

orientem, alii ad occidentem capitibus, eorum cadavera in tumulis componunt. Uter modus sit antiquior, rogas; uter præferendus. Ut paucis hanc quæstionem absolvam, inspice vetera

antiquis cœmeteriis nondum reseratus occurrit cum Christi monogrammate, cum signo palmæ, columbæ, Pastorisve, aut aliquo consimili; tumulus ille detegitur, &, siquidem certum martyrii aut sanctitatis in eo apparet indicium, puta vasculum sanguine intinctum, hominis conditi ossa è tumulo efferuntur. Dehinc lavanda traduntur certis ministris ad hoc deputatis, quibus lotis Cardinalis Vicarius, vel episcopus sacrarii Apostolici præfectus Augustinianus nomen sancto imponit, si nullum habet, & in cistam obsignatam reponit. Hæc illa est S. illorum incognitorum recognitio, &, ut ita dicam, canonizatio: qui ut sancti, martyresve fuerint, hoc nomine in loco decenti asservari quidem possunt; ut vero pro sanctis publice habeantur, colanturque profuso illo Ecclesiæ cultu, episcoporum est, & maxime summi Pontificis dispicere, an id gravitati ecclesiasticæ conveniat. » Duo quippe, ut ex Gregorio IX. mox » dicebamus, ad decernendum publicum ejusmodi cultum » sunt necessaria: virtus morum, & veritas signorum, ita » ut nec merita sine miraculis, nec miracula sine meritis apud homines sufficiant. « Hæc saltem pro confessoribus. Utrumque supplere potest martyrium, si passio martyrum sit comperta, & approbata causa. Hæc fere desunt sanctis illis incognitis. Quid superest, nisi ut ex Romani pontificis sententia, nedum ex Romano Decreto, publicus ille cultus eis abrogetur? Missæ, inquam, divina de eis officia, laudatoriæ orationes, sanctissimi sacramenti expositio seu ostensio, quam nonnisi ægre in celebrioribus illustrium sanctorum festis permittunt episcopi quique religiosiores. Certe olim sacra Eucharistia statim post consecrationem palla tegebatur, immo etiam ante consecrationem, ut patet ex Gre-

Greg. Tur. l. 7. c. 22. gorio episcopo Turonensi; idque in usu erat usque ad sæ-

Guib. lib. 1. de pign. Sanct. l. c 2. culum duodecimum, quo ineunte Guibertus abbas testis est,

---

episcoporum in cathedralibus, & abbatum in monasticis ecclesiis monumenta; & vide, an vel unum conversa ad orientem capita exhibeat ante nostrum, aut forte patrum nostrorum sæculum. Brevis hæc probatio, nec quæsitu difficilis: sed tamen certa & indubitata ad demonstrandam hujusce ritus antiquitatem. Atqui in ejus-

ſtatim *poſt elevationem demitti ſacramentum* à Sacerdote ſolitum, *& operiri ſindone*, quod modo corporale vocamus: uti hodie quoque fere in uſu eſt apud Cartuſianos. Nempe ut hoc ritu teſtaretur ſacerdos, ſe conſpectu tanti Sacramenti omnino indignum eſſe. Unde rejectum traditur à S. Nicetio Lugdunenſi epiſcopo quoddam *coopertorium Sarmaticum*, *quia rarum* erat ac tenue: *quia non exinde plene tegebatur myſterium corporis, ſanguiniſque Dominici.* Quam longe tunc aberant è noſtris moribus, qui quibuſvis oculis paſſim divinum illud Sacramentum exponimus! Verum quod tunc abſcondi ſuadebat religioſa pietas, hoc nunc exponi pia fidelium devotio forte exigit, quæ varios uſus inducit pro locorum ac temporum varietate. At concedatur hic honor inſignioribus ſanctis: an vero etiam dubiis aut incognitis concedendus ſit, malim id ſanctorum eccleſiæ præſulum judicio relinquere, quam temere negare videri.

Greg. Tur. de vita Pat. c. 8.

XVIII.

At miracula ejuſmodi ſanctorum quanta! quot & quanta ad eorum loculos appenſa anathemata in ſignum miraculorum! quot abortivi infantes excitati ad percipiendum Baptiſmum! Verum illa miracula velim nobis præſtari à teſtibus fide dignis; nec in ea inquirere mihi privato homini convenit. Epiſcoporum id officium eſt, ea auctoritas. Ceterum de abortivis illis parvulis grandem cujuſdam mulieris animo ſcrupulum immiſſum fuiſſe ſcimus, quod falſo excitationis teſtimonio baptiſmum parvulo ſuo abortivo procuraverit. Unde ad præcavendos ejuſmodi abuſus tales baptiſmos jam pridem interdixit Eccleſia, ut ad calcem hujus epiſtolæ patebit ex ſtatutis Guidonis epiſcopi Lingonenſis.

Verum fac iſta miracula vera & certa eſſe. Sane hæc præ-

---

modi rebus præferendum id quod univerſim bona probat antiquitas, etiamſi inſtitutionis rationem forte ignoremus. Recte ad propoſitum in conſimili argumento Johannes Diaconus in epiſtola ad Senarium virum illuſtrem. *Illud firma mente teneo, quod non à majoribus tradita cuſtodiret Eccleſia, niſi certa ſui ratio popoſciſſet, nec*

cessisse debuerant, quo sancti illi pro veris ac certis haberentur & colerentur; nec subsequentia miracula factum præcedens comprobant. Deinde præter miracula Gregorius IX. exigit vitæ meritum, quale certe in sanctis illis incognitis nullum nobis compertum est. Neque certum in omnibus martyrium, quod vitæ meritum adæquat.

Insigne est hanc in rem factum Gregorii Magni. Erant in quadam Anglorum ecclesia reliquiæ quædam, quas S. Sixti martyris esse vulgus credebat, easque hoc titulo venerabatur. Augustinus contra eas pro incertis ac suspectis habebat. Hæc causa ipsi fuit rogandi Gregorium, sibi ut sancti Sixti veras reliquias submitteret ad corrigendam, si qua esset, superstitionem. Quid ad hæc Gregorius? » Fecimus, » inquit, quod petisti, quatenus populus, qui in loco quo» dam S. Sixti martyris corpus dicitur venerari (quod tuæ » sanctitati nec verum, nec veraciter certum videtur) certa » sanctissimi & probatissimi martyris beneficia suscipiens, co» lere incerta non debeat. Mihi tamen videtur, quod si cor» pus, quod à populo cujusdam martyris esse creditur, nul» lis miraculis coruscat; & neque aliqui de antiquioribus » exsistunt, qui se à parentibus passionis ejus ordinem au» diisse fateantur: ita reliquiæ, quas petisti, seorsum con» dendæ sunt, ut locus, in quo præfatum corpus jacet, mo» dis omnibus obstruatur, nec permittatur populus certum » deserere, & incertum venerari.

Incertos itaque sanctos & incognitos coli prohibet Gregorius, nimirum qui nullis miraculis coruscant, & de quorum passione à majoribus tradita nulla cognitio habetur; ut certe nulla de sanctis illis incognitis ad nostram notitiam pervenit.

Neque vero sola miracula, etiam vera, sufficiunt ad probandam alicujus sanctitatem, nisi aliunde sanctitas

---

ea possumus dicere inania videri ac frivola, quia eorum minime rationem accepimus.

Verum non deest ratio, quæ veterem illum morem probet. Vis scire qualem? Nimirum ea quæ petitur ab exemplo Christi Domini, quem capite ad occidentem, pedibus ad orientem conversis

comperta sit, aut ex insigni vitæ integritate, aut ex certo & approbato martyrio. Fieri enim possunt vera miracula ad falsas reliquias, ob fidem ac pietatem eorum, qui eas veras esse credant. Hanc sibi quæstionem olim proposuit Guibertus abbas: » Utrum Deus simplices quosque exaudiat, cum per eos invocatur, quos esse sanctos non « constat? Cui respondendum est, inquit, quia sicut Deum « qui eum, de quo est incertus, exposcit, irritat; ita eum, « si fideliter sanctum illum credens, qui non est sanctus, « exoret, placat. Et infra: Plane si sanctum quis æstimet, « quem sanctum quidem dici audiat, sanctum vero esse non « constet; si eum præcordialiter & secundum fidem inter- « pellet apud Deum, qui causa & fructus est orationis, in- « tentio deprecantis tota defigitur, quocumque modo ani- « mus per simplicitatem super suo intercessore errare videa- « tur; & quod sub spe boni honoratur, numquam à boni « remuneratione cassatur. « In his itaque fidelium pietas ac simplicitas apud Deum supplet quodam modo sanctitatem eorum, quos sanctos bona fide credunt, & invocant.

Guibert. l. 1. de pign. in fine.

An vero, inquis, dubitare licet Romana cœmeteria sanctorum corporibus referta fuisse? Ego vero adeo id non infitior, ut contra initio hujus epistolæ ex Hieronymo & Prudentio præstruxerim. Verum omnes, quotquot in illis cœmeteriis conditi sunt, sanctos esse, nedum martyres, uti jam dixi, indubitanter nego. Delectu itaque utendum est in veris sanctis secernendis, & certa hanc in rem proferenda indicia, ut quis pro sancto in Ecclesia habeatur & colatur.

XIX.

At innumeros illis in cœmeteriis martyres sanctos olim exstitisse docet idem Prudentius in hymno undecimo de coronis, addit que nomina eorum soli Deo nota esse. Cur

---

sepultum fuisse tradunt veteres, probantque ex descriptione illius monumenti. Audi quid super hac re scribat Haimo episcopus Halberstadensis, vir inter sæculi noni scriptores haud incelebris, in homilia pro die sancto Paschæ. Is, descripta ex antiquorum relatu

ergo, inquis, coli vetas, quos sanctos martyres habebat antiquitas? absit ut repugnem. Sed audi quibus indiciis Prudentius probari sanctos Martyres velit.

Innumeros cineres sanctorum Romula in urbe
Vidimus, ô Christo Valeriane sacer,
Incisos tumulis titulos. Tu singula quaris
Nomina? difficile est ut replicare queam.
Tantos justorum populos furor impius hausit,
Cum coleret patrios Troïa Roma Deos!
Plurima litterulis signata sepulcra loquuntur
Martyris aut nomen, aut epigramma aliquod.
Sunt & muta tamen tacitas claudentia tumbas
Marmora, qua solum significant numerum.
Quanta virum jaceant congestis corpora acervis,
Nosse licet, quorum nomina nulla leges.
Sexaginta illic defossas mole sub una.
Relliquias memini me didicisse hominum:
Quorum solus habet comperta vocabla Christus.

Fateor itaque innumeros fuisse illis in cœmeteriis martyres, quorum nomina, de plerisque loquor, soli Christo nota erant. Hoc certe probat Prudentius: sed vide quibus indiciis sanctos martyres illos designet. Primo incisi erant tumulis tituli. Non ergo absque titulis martyres agnoscendi. Tituli illi erant Martyris nomen, aut aliquod epigramma. Proferantur nobis tales tituli, & ego sanctos illos pro veris martyribus agnoscere paratus sum. Si nomen martyris deesset, saltem marmora illorum claudentia tumbas, numerum sanctorum martyrum, qui in illis jacerent, suppressis licet nominibus, notabant. Si quid simile nobis in argumentum afferatur ad incognitos illos nostri temporis sanctos approbandos, bene habet.

---

spelunca, in qua Christi sepulcrum excisum erat, hæc subdit: *Ostium vero spelunca patulum est ad orientem. Unde introeuntibus locus dominici corporis in dextris habetur: quia dominicum corpus ita in monumento jacuit*, UT CAPUT ILLIUS AD OCCIDENTEM, ET PEDES AD ORIENTEM RESPICERENT; *dextera quoque manus ad meridiem, sinistra*

Neque

Neque vero infitiari velim, quin corpora cum ejufmodi notis è Romanis cœmeteriis extrahi poffint, & re quidem vera etiam nunc quandoque extrahantur, & ad remotas transferantur ecclefias. Antiquum hunc effe morem teftis eft Paulinus Nolanus antiftes in Natali XI. S. Felicis recens edito à V. Cl. Ludovico-Antonio Muratorio, ubi vir fanctiffimus facrarum reliquiarum in varias chriftiani orbis plagas tranflationes ita defcribit.

Inde igitur, fuadente fide, data copia fidis
Tum comitum ftudiis, quædam ut fibi pignora vellent
Offibus è fanctis merito decerpere fructu,
Ut quafi mercedem officii, pretiumque laboris
Præfidia ad privata domum fibi quifque referret.
Ex illo facri cineres, quafi femina vitæ,
Diverfis funt fparfa locis; quaque offe minuto
De modica facri ftipe corporis exiguus ros
Decidit, ingentes illic gratia fontes,
Et fluvios vitæ generavit gutta favillæ.

Hactenus fanctiffimus præful. Ea vero erat primis illis temporibus in fanctorum reliquias veneratio, ut pallæ, panni, lintea facris eorum loculis impofita, immo etiam pulvis ex eorum monumentis collectus, pro facris reliquiis haberentur, & ad ecclefiarum, altariumque confecrationem fufficere crederentur, ut ex Gregorio M. & Gregorio Turonenfi epifcopo, aliifque manifeftum eft.

Singulare mihi videtur id, quod idem Gregorius Magn. olea ex omnibus fere Sanctorum, qui tunc Romæ infigniores erant, reliquiis ad Theodelindam reginam mifit. Id nos docuit authenticus index earum reliquiarum, in charta Ægyptiaca exaratus fugientibus jam litteris, & in mufeo cl. viri Francifci Septalæ, ecclefiæ S. Nazarii apud Mediola-

---

ad aquilonem. Nihil clarius ac luculentius ad demonftrandum Chrifti exemplum, nihil efficacius ad veterem illum ritum afferendum. Idem porro colligere licet ex defcriptione Chrifti monumenti, quam exhibet Adamnanus in libro primo de locis fanctis, & poft

num canonici, aſſervatus, ex quo exemplum olim tranſtulimus, à Muratorio nuperrime vulgatum in tomo ſecundo Anecdotorum. Hæc olea an ex Sanctorum corporibus profluxerint, an ex lampadibus ad eorum reliquias ardentibus accepta ſint, non liquet. Quamquam poſterius longe mihi probabilius videtur. Nam ampullas oleo plenas ex lampadibus ad Sanctorum tumulos ardentibus olim efferre ſolitas fuiſſe, & ſalutem multis attuliſſe, auctor eſt in primis Gregorius epiſcopus variis in locis. Notum eſt quod Paulus Warnefridi in lib. II. de geſtis Langobardorum cap. XIII. ſcribit de Venantio Fortunato ejuſque ſocio Felice, qui ambo, cum oculis male affecti eſſent, Ravennæ in baſilica ſanctorum Pauli & Johannis, accepto è lampade, quæ ad S. Martini altare ardebat, oleo, & oculis admoto ilico ſanati ſunt. Itaque vix dubito, quin olea illa ad Theodelindam miſſa ejuſdem generis fuerint. Denique Gregorius ipſe gratias agit Leoni ex-conſuli ob acceptum ab eo *oleum ſanctæ Crucis*. Ubi miranda majorum noſtrorum pia ſimplicitas, à moribus noſtræ ætatis longe diverſa, qui ejuſmodi olea pro veris reliquiis habebant.

Greg. Turon. lib. 4. hiſt. c. 36. l. 8. c. 15. & lib. de mir. S. Martini c. 2.

• Greg. lib. 7. ep. 34. ind. 1.

Eadem eorum religio erat in brandea ſeu pannos, quibus ex contactu ſacrorum lipſanorum virtutem ineſſe haud dubitabant. Qua de re inſignis locus eſt apud Gregorium Turonenſem in lib. 1. de miraculis S. Martini cap. XI. de legatis Chararici Galliæ regis Ariani, qui pallium ſericum S. Martini tumulo impoſitum, pro reliquiis ſacris in patriam retulerunt.

Verum, ut ad Romanos redeamus, præclarus eſt hanc in rem locus apud eumdem Gregorium de ſepulchro S. Petri in Baſilica Vaticana. Illud tunc temporis poſitum erat ſub altari, quod quatuor columnis ornatum erat, præter illas, quæ ciborium ſepulcri ſuſtentabant. Quiſquis autem

Greg. Turon. l. 1. de glor. Mart. c. 28.

---

eum venerabilis Beda, ex relatu Arculfi epiſcopi Gallicani, qui hæc ante annos fere mille & centum oculis contemplatus fuerat. Hinc facile intelligas, veterem illum ſepeliendi ritum ab exemplo Chriſti Domini petitum fuiſſe. Ne dubita, aſſerente idipſum Haimone mox laudato. *Ex quo tempore*, inquit, *conſuetudo excrevit, Chriſtianorum corpora ad hanc ſimilitudinem ſepeliri.* Idem atteſtatur prædictus Adam-

orandi gratia illuc ibat, reseratis cancellis, qui locum illum ambiebant, accedebat super sepulcrum; & parvula fenestella, quæ illic erat, patefacta, immisso introrsum capite, preces pro sua necessitate suggerebat. Tum immisso, si vellet, linteo sive panno, prius ad momentanam seu stateram appenso, jejunus in precibus illic subsistebat; &, si quidem ejus fides id merebatur, votorum compos fiebat. Cujus rei hoc indicium erat, si pannus inde pondere gravior efferretur. Ejusmodi panni sacrati à Gregorio Magno *brandea* vocantur, qui ea pro sacris reliquiis etiam ad Principes mittebat, nec alias facile dari sustinebat. Porro non unica, sed duæ ad B. Petri sepulcrum ejusmodi fenestellæ erant, superior & inferior, *cataractæ* appellatæ in altera suggestione legatorum Germani & Johannis episcoporum, nomine Justiniani comitis missorum ad Hormisdam pontificem, petentium, ut *sanctuaria* (sic ejusmodi reliquias vocant) *ad secundam cataractam* ipsis concederentur. Major quippe prærogativa censebatur, si ex secunda fenestella panni super S. Petri sepulcrum seu loculum inferrentur: propterea quod ex ea propior esset sacri corporis contactus, atque adeo virtus major haberetur.

Similis fenestella erat ad *memoriam* seu loculum reliquiarum B. Stephani in urbe Uzalensi, auctore Evodio in libro de miraculis S. Stephani, capite XII. ubi civis quidam Uticensis, paralysi linguæ, pedumque affectus, recuperato pedum officio, exuta tunicæ suæ manica, eo quod orarium non haberet, eam per fenestellam *memoriæ* ad interiorem locum sanctarum reliquiarum manu injecta immisit; indeque manu reducta manicam ori suo admovens & linguæ, loquendi facultatem recuperavit.

Ea igitur erat Fidelium illis temporibus pietas ac devotio, ut ejusmodi pannos pro sacris reliquiis haberent: quo in genere in Parisiensi S. Germani seu Pratensi basilica id genus *brandea* ex dono Gregorii Magni asservantur.

---

nanus in libro secundo de locis sanctiis, ubi observat, Patriarchas veteris testamenti alio modo sepultos fuisse, *quorum plantæ*, inquit, *non* SICUT IN ALIIS ORBIS REGIONIBUS AD ORIENTEM HUMATORUM

Quin etiam terræ Jerosolymitanæ portiones longius efferebantur, teste Augustino in lib. XXII. de civitate Dei, cap. VIII. cui adstipulatur Gregorius Turonensis episcopus in lib. I. de gloria martyrum, cap. VII. ubi ait, terræ ejuscemodi particulas aqua solere conspergi, & ex iis *tortulas parvulas formari, ac per diversas mundi partes transmitti*, ex quibus *plerumque infirmi sanitates hauriant*. Hinc Donatistæ terram ex Oriente, si eis afferretur, *adorabant*, ut scribit Augustinus in epistola LII. Denique Helena augusta, Constantini M. parens, ex eadem terra magnam copiam attulisse Romam dicitur, ex qua sacellum sanctæ Crucis in Jerusalem constratum, & ferme repletum fuisse testantur Onufrius Panvinius & Severanus. Eadem religione adducti Pisani, magnam quoque ejusdem terræ copiam in suam urbem Jerosolymis retulerunt, exque ea amplissimum cœmeterium, quod *Campum sanctum* appellant, constraverunt.

Hæc idcirco refero, ut nemini mirum videatur, quod Fideles quovis tempore reliquias sacras quascumque ex urbe Roma, quæ secundum Jerosolymam sancta & sanctissima semper, & merito quidem, habita est, obtinere studuerint. Unde quivis facile intelligat, quanti intersit, ut hæc reliquiarum transmissio maximo cum delectu fiat, ne quid tam sanctæ Urbis & Ecclesiæ reverentiæ, quod absit, detrahatur.

XX.

Etsi vero quovis tempore Sanctorum reliquiæ inde quæsitæ sint, id tamen præcipue usitatissimum fuit à sæculo octavo & nono: quo tempore Chrodegangus Mettensis episcopus, Hilduinus abbas, Eginhardus, Rabanus, aliique Sanctorum corpora ex Urbe acceperunt. Eodem desiderio animatus Otgarius Mogontinus archipræsul, quoddam cor-

---

CONVERTI MORIS EST, *sed ad meridiem versa, & capita contra septemtrionalem plagam conversa*. Itaque ante annos mille & centum jam mos obtinebat, teste post Arculfum Adamnano, ut plantæ humatorum, nullo discrimine ad orientem converterentur. Cur ergo Sacerdotes ab hac consuetudine recedant, quæ Christi Domini

pus sanctum petiit à Gregorio IV. qui ei rescripsit in hunc modum. *De corpore sancto, quod nobis humiliter vestra quæsivit prudentia, quod dirigeremus non habuimus : quoniam cuncta sanctorum corpora prædecessores nostri nobiscum communiter detulerunt, & unumquodque eorum ecclesiis noviter dedicatis summa veneratione condidimus. Proinde benevolentiam vestram precamur, ut nobis spatium inquirendi diligentius præbeatis : quatenus corpus sanctum invenire valeamus ad vestram complendam petitionem : & si inventum fuerit, vestra nobis credere dignetur industria, statim quod petistis faciemus. Modo illud non misimus, quia inquirentes nequaquam invenire valuimus.* Hæc epistola inter Bonifacianas à Serario primum edita fuit, ad calcem hujus libelli integra referenda : ex qua id tantum colligitur, insigniorum Sanctorum corpora non facile tunc in Romanis cœmeteriis reperiri potuisse, ut pote à præcedentibus Pontificibus in urbanas translata ecclesias. Sane paulo ante Paschalis I. teste Anastasio, *multa corpora Sanctorum* in illis cœmeteriis perquisierat, atque inventa *intra civitatem condiderat.* Quapropter multa diligentia opus erat, ut aliquod insignioris sancti corpus, quale sine dubio expetebat Otgarius de novo inveniretur. Adde non omnia Romæ sacra cœmeteria tunc detecta fuisse : quale est cœmeterium illud, quod Castuli esse existimant, novissime retectum ad portam majorem, prope aquæ-ductum Sixti V. quod, nonnisi adhibita scala, cum Fabretto ingredi potuimus, cum Romæ anno 1686. versaremur. Et forte Otgarii tempore necdum usus invaluerat, ut Baptizatorum, quos vocant, sanctorum corpora pro sacris reliquiis in exteras regiones submitterentur.

Haud scio cujus generis fuerit corpus illud, quod in novo Classensi Ravennæ monasterio à se visum fuisse testatur vir fide dignissimus Daniel Papebrochius, cujus ipsa verba hic attexere non gravabor. » Cum anno 1660. inquit, venissemus Ravennam, & 20. die Novembris ingressi orna- Maii to. 5. p. 225.

exemplo firmata est : At Sacerdotes sunt, & in benedicentium morem compositi ; ideoque conversi in tumulis ad populum, quasi benedictionem imperrituri. Verum cessant in sepultis hæ Sacerdo-

»tissimum templum novi Classensis intra urbem monasterii
» adoravissemus sub majori ara quoddam corpus sacrum,
» illic depositum decentissime conditum à quodam Cardinali
» Legato, admoniti esse *sanctæ Argyridis matronæ & marty-*
» *ris græcæ*, cujus ibi festum quot annis ageretur die 24. A-
» prilis; ducti fuimus post altare, ut spectaremus marmor
» tres aut quatuor pedes longum, altum vero unum, quod
» cum corpore illo pariter allatum fuerat, his inscriptum notis.

ΓΛΥΚΙΤΑΤΗ. ♥. ΓΥΝΑΙΚΙ
ΑΡΓΥΡΙΔΙ. ♥ ΤΡΟΦΙΜΟC
ΑΝΗΡ. ♥. ΕΤ. ΕΣΗ. ♥. Λ

» Rogabant adstantes, ut ipsum sibi latine redderemus.
» Hanc ergo interpretationem eis scriptam reliquimus: *Dul-*
cissimæ mulieri Argyridi Trophimus maritus, annis vixit XXXVI.
» monuimusque removendum à templo videri saltem lapidem,
» qui natus esset scandalum parere intelligentibus, & mulieri
» forsan ethnicæ positus, ac deinde à Christianis fuisset alla-
» tus in cryptam, ut alicujus martyris loculo claudendo ser-
» viret pro latere. Nam illa corda (istic enim, ubi nos litte-
» ram ♥. posuimus, notula quædam erat, aliquam speciem
» præbens transfixi cordis, si vera sunt corda, solum esse
» indicia doloris, quem maritus hauserit ex jactura tam caræ
» conjugis. Quod in aliis pluribus ethnicorum epitaphiis
videre erat. « Pium sane Paprebrochii consilium: sed audi
piissimum factum Archiepiscopi Ravennatis, quod utinam
ceteri antistites in similibus rebus imitarentur. Sic enim qui-
busdam interpositis pergit Papebrochius. » Cum Ravennati
» Archiepiscopo innotuisset nostrum de lapide isto judicium,
» prædictam Congregationem, quæ scilicet super indulgen-

tum prærogativæ, unaque sors omnium mortalium in sepulcris. Quidni ergo prævaleat novitiis illis ritibus antiquitas in omnibus olim uniformis? Quidni Sacerdotes, ut ceteri homines, exemplum Christi sepulti imitentur.

Quod si ad antiquitatem & exemplum tam sacrum rationes mo-

tiis, sacrisque reliquiis Romæ instituta est, consuluit; & « responsum accepit, non solum amovendum lapidem, sed « ipsum quoque illud corpus, quod martyris esse nullo jam « certo argumento patebat, restituendum domino Cardinali, « qui ipsum donaverat. « Quod exsecutioni mandatum fuisse non dubitat Papebrochius. O dignum certe Romana gravitate judicium sacræ illius Congregationis! à qua sine dubio eadem omnino sententia in similibus speranda est, si de his pariter consulatur.

Ceterum si qua similia facta quandoque occurrerint, ea nequaquam imputanda sunt Romanæ ecclesiæ: quæ summa diligentia & circumspectione hæc examinari cupit; sed ministris secundariis, qui aliquando in his non satis accurate & considerate agunt.

XXI.

Unum his quæ hactenus dixi, cum nonnullo colore opponi potest, nempe non paucos ex illis sanctis, quos colit universa etiam Ecclesia, itidem veris actis destitui, nec fere quidquam certi & explorati de illis à majoribus traditione acceptum haberi. Quod de S. Georgio, de S. Chrystophoro, aliisque similibus dici potest: quos tamen ab Ecclesia temere coli, nemo catholicus dixerit. Verum magna est inter utrosque distantia, magnum intervallum. Horum siquidem cultus auctoritatem habet à primæva Ecclesia, cui compertum erat saltem eorum martyrium, tametsi nulla nobis de eorum actis supersit certa notitia.

At illorum incognitorum sanctitas plerumque haud satis explorata est, neque martyrium ipsum: quod nequaquam dubium, sed indubitatum esse debet, aut certe indubitata sanctitas, ut publici Ecclesiæ honores eis legitime decerni possint. Si ergo dubium sit eorum martyrium, vel incerta sanctitas; non colendi sunt, sed ad summum honesto

---

tales adjungi cupis; orientem spectant Christiani orantes, orientem sepulti, in spem resurrectionis, cujus oriens symbolum est. Mihi itaque consultius videretur, ut antiquitatem, sicut ceteri, retinerent Sacerdotes, sequerenturque exemplum Christi Domini, qui unam

habendi loco; immo eorum corpora è loculis non eruenda, si quid certum de eorum vel sanctitate, vel martyrio habeatur; venerandi quidem, non profuso & immodico illo cultu, sed moderato prout summus Pontifex statuerit.

Opponunt nonnulli esse in antiquis etiam ecclesiis reliquias haud satis authenticas, quas examinare æque operæ pretium esset, quam novas istas, quæ è Romanis cœmeteriis de novo eruuntur. Et id quidem ultro concesserim, si id facile fieri posset. Verum sæpe desunt argumenta, quibus id legitime fiat ob antiquiorum temporum obscuritatem; & longe facilius est novis occurrere, quam vetera errata abolere; nec decet nova augere, pretexendo vetera, quæ vix, ac ne vix quidem emendari possunt.

Mihi hoc loco in mentem venit recordatio facti, quod sæculo nono contigit in Divionensi Ecclesia beati Benigni ad » quasdam reliquias, quas duo gyrovagi, *qui se esse monachos* » *dicebant*, vel ex urbe Roma, vel ex nescio quibus Italiæ » partibus se sustulisse affirmabant, *cujus tamen sancti nomen* » *se oblitos esse impudenter* aiebant. Nihilominus ejusmodi » reliquiæ, à tam vilibus delatæ personis, & nullo veritatis » testimonio approbatæ, *velut causa honoris*, juxta sepulcrum » gloriosi martyris S. Benigni reverenter locatæ fuerant. Tum » vero in eadem basilica, non sanitatum, sed percussionum & » elisionum miracula fieri cœpta : quibus miseræ mulierculæ » subito in ipsa orationis domo cadere, collidi & vexari visæ sunt. His stupefactus in primis ejus loci abbas Ingelramnus, & ipse chorepiscopus, rem ad Theodbaldum diœcesanum seu Lingonensem episcopum retulit : episcopus vero Amolonem metropolitanum ea de re consulendum censuit per eumdem Ingelramnum. Amolonis sententia hæc fuit, *ut ossa illa, quæ nulla ratione, nulla auctoritate, nescio cujus sancti esse dicebantur, omnino de sacris adytis, & de loco celebri tollerentur, & nequaquam intra Ecclesiam, sed foris in atrio,*

---

cum ceteris resurrectionis spem habent. Unde consultissime statuit in rituali provinciæ suæ libro illustrissimus Carolus Mauricius Tellerius, Archiepiscopus Dux Remensis, ut non alio modo, quam laici, in sepulcris componantur Sacerdotes.

aut

aut certe sub pariete, vel circa ipsam, vel, quod utilius existimabat, circa aliam, secreto in loco, apto & mundo, sub paucorum conscientia sepelirentur: ut, quoniam & sancta esse dicebantur, aliquid eis reverentiæ deferretur; &, quia esse penitus nesciebantur, nequaquam rudibus populis occasio erroris & superstitionis exsisterent. Nec metuere debemus, inquit Amolo, *ne forte ex hac diligentia aliquam offensionem incurramus. Vult enim omnipotens Deus nos in rebus suis cautos esse atque discretos, juxta præceptum Apostoli dicentis: Omnia autem probate; quod bonum est tenete. Ab omni specie mala abstinete vos, & iterum:* NAM *& ipse satanas transfigurat se in angelum lucis.* Hæc summa est responsionis Amalonis, qui his subjungit exemplum S. Martini superius adductum, quod accurate observare studuit Amolo, *nec derogans religioni, quia incertus erat; nec auctoritatem suam vulgo accommodans, ne superstitio convalesceret*, ut Sulpicius de S. Martino scribit.

In hac epistola quatuor maxime notat Amolo, nempe quod reliquiæ illæ ab omnibus dubiæ vel nullius fidei allatæ essent: quod nullo legitimo approbatæ testimonio; quod nullo nomine præditæ essent: & quod non sanitatum, sed collisionum miracula ad illa fierent. Ex his tertium præcipue urget, nimirum quod illi, qui eas attulerant, illius *sancti nomen se oblitos esse mira impudentia dicerent*, quod multis capitibus arguit.

Hinc forte quis inferat, non probatum iri Amoloni, quod sanctorum Anonymorum, quos baptizatos vocant, corpora è Romanis cœmeteriis ad exteras ecclesias transferantur, quod recens inventum esse alii forte reputabunt. Verum non eo tendit Amolonis sententia. Urget quidem nominis in illis reliquiis defectum, sed conjunctum cum aliis defectibus, qui eas auctoritatis omnino expertes esse probabant: scilicet quod à vilibus & nullius momenti personis allatæ essent, quod nullo idoneo testimonio assertæ, &

Unum his adjicere lubet de quibusdam notis in superiori epistola prætermissis, quæ tumulos Christianorum à paganicis distinguunt In his cenenda puto vocabula *depositus* seu *depositio*, *quiescit in*

quod veris miraculis carerent. Absque his esset, nominis defectus illis non obfuisset.

Certe recens inventum non est, sanctis martyribus, quorum nomina ignota essent, adscititia imponere nomina, modo ut de vero ac legitimo eorum martyrio constaret. Exemplo sit S. Adauctus, qui cum S. Felice martyre colitur III. Kal. Augusti; cui, quod ejus nomen ignoraretur, Adaucti nomen tributum ab Ecclesia est. Ita sanctis Quatuor-coronatis, ita multis aliis veris ac indubitatis, quos ab antiquo colit Ecclesia, alia nomina imposita sunt, ut ab aliis distinguerentur. Non ergo recens inventum est, (tametsi forte id rarius olim fiebat,) quod sanctis Anonymis, quales sunt plerique illi, quorum corpora è Romanis cœmeteriis eruuntur, subdititia imponantur nomina, modo cum Sanctis receptis & authenticis non confundantur, quod Romani vitare student: Et certe iniquum videretur, innumeros martyres, qui simul uno in loco, unaque die passi sunt, quales fuere quadraginta-quatuor millia in Ægypto, qui ex edicto decimi-noni anni Diocletiani martyrio coronati sunt, teste Ignatio Patriarcha Antiocheno; iniquum, inquam, videretur, tot martyres debito fraudare cultu, eo tantum prætextu, quod nomina eorum ignorata sint.

Scalig. de emend. temp. lib. 5.

Ex his illustrari potest Nicolai I. epistola, nondum edita, ad Tadonem archiepiscopum Mediolanensem. Hic Pontifici scripserat, in diœcesi sua, id est in Augustana, quæ tunc sui juris erat, Ecclesia, *non esse sanctorum corpora, nisi Christi martyris Affræ, matrisque ejus Hilariæ, seu puellarum earum*, scilicet Dignæ, Eunimiæ, & Eutropiæ: *esse tamen plura quæ specialibus indiciis ac nominibus minime clareant: quorum nonnulla nimirum integra manere feruntur*: quæ quidem *auctoritate apostolica, præmissis jejuniis & orationibus, aliorum Sanctorum aptatis nominibus in Basilicis recondere* in animo habebat, si modo ei per Pontificem liceret. Ast id non probavit Nicolaus, immo fieri vehementer inhibuit.

---

pace, vixit in seculo, transiit, bonæ memoriæ, quæ haud scio an umquam paganis tributa reperias. Idem censendum mihi videtur de notatione Kalendarum, Nonarum, & Iduum quæ in epitaphiis gentilium occurrunt. Quod tamen citra dubitationem nolim asserere.

Sufficere quippe ait invocationem Sanctorum nominato- « rum, etiam ubi corpora desunt, fidelibus ad salutem ; « indignumque esse, « *nondum divinitus per gloriosos agones corporibus revelatis, sanctorum imagines, nominaque aptari. Quæ licet forte sanctorum sint, opera pretium est tamdiu in incerto suæ conditionis manere, quamdiu eos Dominus, more solito revelando, ad summam sanctorum provexerit libertatem.*

Verum his non improbat præcise Pontifex, ignota illa corpora in basilicis *honorabiliter recondi*, quod nominibus careant ; sed *quod specialibus indiciis* sanctitatis aut martyrii *minime clareant.* Et hæc etiam nunc mens est circa illos sanctos Anonymos & sententia Romanæ ecclesiæ, quæ id honoris tribuit iis tantummodo sanctis, qui *specialibus indiciis clareant*, quales sunt ampullæ illæ sanguine tinctæ, quas pro certis martyrii indiciis sacra rituum Congregatio merito agnoscit. In hac autem epistola maxime suspicienda est religio, tum Nicolai papæ, qui ejusmodi corpora, etsi *integra manere* dicerentur, negat tamen intra ecclesiam *honorabiliter recondi* debere, quippe quæ *specialibus* sanctitatis aut martyrii *indiciis minime clareant :* tum Tadonis archiepiscopi, qui id sibi non licere putavit absque *auctoritate apostolica*. Quod maxime pro illo tempore observatu dignum mihi videtur. Ceterum hanc reliquiarum apud Augustam raritatem, etiam post S. Udalricum epis-

---

Hæc fere omnia expressa habes quodam in epitaphio, quod in Nicia illustrata Petri Joffredi refertur in hunc modum.

☧ HIC REQUIESCIT BONAE
MEMORIAE
SPECTABILIS. ✝. EXPECTATUS.
Q. VIXIT. ✝.
ANNIS. PL. M. VII. ✝. CUJUS DP.
EST. SUB. ✝.
DIE VIII. KAL. JUNII. DN.
LEONE. JUNRE.
V. C. SS.

copum, supplere conati sunt sæculo XI. nostri Benedictini, Sighardus scilicet abbas, cœtusque monasterii S. Afræ & S. Udalrici, qui, missa Gerundam legatione, S. Narcissi primi sui apostoli apud Gerundam passi, aliorumque ejus sociorum reliquias impetrarunt, ut fidem facit epistola Berengarii Gerundensis episcopi eisdem scripta, quam apud Vesserum in commentario ad conversionem S. Afræ videre licet.

Videar fortasse progressus longius, mi Theophile, quam tu ipse postulabas. Verum scopum nostrum tenes; eoque tantum spectat hæc epistola, ut immodicus ejusmodi cultus, qui ignotis illis sanctis in multis ecclesiis tribui solet, corrigatur & emendetur ex Romano illo Decreto sacræ rituum Congregationis, mox referendo; & major in posterum cautela in probandis & admittendis ejusmodi reliquiis adhibeatur. Cetera ad hunc scopum religata, & ex sincero religionis cultu & Ecclesiæ catholicæ amore à me dicta, benigne, ut soles, interpretaberis.

XXII.

Jam tempus est, ut de duabus istis inscriptionibus, quæ huic epistolæ occasionem præbuerunt, paucis edisseram.

Prima ante triennium reperta est in agro Vesontionensi, nempe in vico sancti Ferreoli. Illic tumulus magnæ molis defossus, in quo loculus plumbeus (quod insolitum mihi videtur) cadaver continens habebatur. Lapidi insculpta erat litteris Romanis, quarum nonnullæ detritæ, hæc inscriptio.

Sub monogrammate nominis Christi sculpitur piscis, Christum utique significans apud antiquos Patres, ex quibus Tertullianus Iχθὺν *nostrum Jesum Christum* vocat initio libri de baptismo, quam vocem explicans inter alios Optatus Milevitanus: *Hic est Piscis*, inquit, *qui in baptismate per invocationem fontalibus undis inseritur, ut quæ aqua fuerat, à pisce etiam piscina vocitetur: cujus piscis nomen, secundum appellationem græcam, in uno nomine per singulas lit-*

Optat. lib. 3. adversus Parm.

AVE EUSEBI.
CASONIAE. DONATAE. QUAE VICXIT. ANNIS XXXXVII.... D. XI. HORIS. IIII. CANDIDUS. AUG. PII. VERNA. EX. TEST. CONJUGI. BENE. MERENTI POSUIT. EUSEBI.
HAVE. ET. VALE
LOC. LIB.

Appositum erat quatuor in locis quoddam signum, quod crucem referre videbatur. Parum absuit, quin ex delectorum ecclesiasticorum testimonio ossa cadaveris in locum sacrum efferrentur : verum abbas Boisotus, vir doctus ac pius, qui nuper excessit è vivis, intercessit. Hic omnibus diligenter inspectis, non Christianum, sed gentilem quemdam hominem isto loculo contineri, eaque inscriptione designari non dubitavit. Signum vero, quod Crucis esse credebatur, hoc modo efformatum, fabrorum lignariorum esse instrumentum, quod illi vulgari nostra lingua *erminette*, veteres *asciam* appellant. Ita unius viri judicio impedita est hominis fortasse, immo certo profani in locum sacrum translatio.

Sane hæc affectuum vocabula, *Ave* seu *Ave* & *Vale*, vix crediderim reperiri in aliis, quàm ethnicorum epitaphiis, qua de re consule Brissonii Formulas sub finem libri VIII. Asciæ quoque instrumentum solis paganorum tumulis appositum fuisse puto, nec fere alibi, quam apud Gallos, maxime Celtas. Hujus rei plurima exempla referuntur à Paradino, & in Consulari Historia Lugdunensi, ubi sollemnis hæc legitur formula, SUB ASCIA DEDICAVIT. De cujus interpretatione nondum convenit inter eruditos. Varias eorum sententias affert refellitque Fabrettus inscriptionum capite III. suamque non tam sententiam, quam conjecturam profert, haud scio an aliis probandam: scilicet asciam istam non eam esse, qua

erat turban Sanctorum nominum continet. Ιχθὺς *enim latine est* JESUS CHRISTUS FILIUS DEI SALVATOR. Redeo ad Expectatum qui pro-

fabri lignarii ad ligna utuntur, ſed aliam, quæ eodem nomine, eadem figura, longiori tantum haſtæ infixa, ad macerandam & ſubigendam calcem arenæ commiſtam hodiedum inſervit. Calcem enim ita *aſciari*, & à ſuis calculis & ſcabritie purgari tradit Vitruvius. Verum ejuſmodi inſtrumentum non bene referunt aſciæ figuræ, quales in tumulis Lugdunenſibus, aliiſque inveniuntur ſub hac forma. Forte ſollemni illa *ſub aſcia* ſepulcrorum dedicatione *Diis manibus* facta nihil aliud volebant veteres, quam ut ejuſmodi monumenta magis inviolata redderentur ſub pœna aſciæ ſeu capitis, quam violatoribus ſepulcrorum intentarent. Eadem ratione aram inſuper quandoque adjiciebant, ut in hac inſcriptione Viennenſi :

SERVI. SEVERI. FL. CASSIA
MISERA. MATER. FILIO
INCOMPARABILI. ANN.
XXIIII.
ARAM. POSUIT. ET. SUB.
ASCIA. D.

Unum tantum addo : ſcilicet non ſemper aſciæ figuram imprimi ſolere illis monumentis, in quibus ſollemnis hæc formula legitur. Certe nulla aſciæ figura apparet in inſigni magnæ molis monumento, quod in Ambroniacenſi agri Lugdunenſis abbatia viſitur cum hac inſcriptione :

---

martyre habetur in Nicia illuſtrata. Quod Bollandi continuatores doctiſſimi merito rejiciunt. In his enim maxime valere debet decretum Concilii Africani, quod Carolus Magnus retulit in Capitulare Aquiſgranenſe anni 789. & epiſcopis inſcribi voluit capituli 42. UT FALSA NOMINA MARTYRUM, ET INCERTÆ SANCTORUM MEMORIÆ NON VENERENTUR.

D. M.
ET. MEMORIAE. AETERNAE
LAETINI. VERI. QUI. ET
LEONTIVS
QVI. VIXIT. ANNOS. XVIII. M. III.
DIES. XXV.
LAETINIVS. LAETVS. PATER
FILIO. DULCISSIMO
SUB. ASCIA. DEDICAVIT.

Ubi vides duplex nomen *Lætini Veri, qui & Leontius:* cujus monumentum, ex rudi & impolito lapide, sex pedes cum dimidio longitudinis, quatuor altitudinis, duorum latitudinis cum uno quadrante habet. Hæc referre visum est, ne cui fidem faciant in posterum ejusmodi asciarum notæ, quasi signa sanctæ Crucis in tumulis exhibeant.

XXIII.

At longe venerabilior est alia inscriptio, quæ cum aliis fere obliteratis anno MDCXCVIII. ineunte detecta est Ambianis in suburbana sancti Acheoli martyris basilica, quam occupant Canonici regulares reformatæ congregationis Gallicanæ. Illic, dum ad novi altaris fundamentum humus erueretur, detecta sunt quinque sepulcra, prope tumulum S. Firmini episcopi & mart. qui pone vetus altare positus erat. Duo ex illis hinc & inde posita: unum ad latus Evangelii absque inscriptione, & alterum ad latus Epistolæ cum inscriptione, quæ Eulogii Ambianorum secundi episcopi, & proximi ejus successoris S. Firmini confessoris esse creduntur. Ante altare tres alii tumuli reperti, unicus cum inscriptione, nempe Faustiniani, ut ex inscriptionis fere deletæ relictis vestigiis non sine fundamento conjiciunt. Hunc vero Faustinianum senatorem vocat anonymus in libello de vita S. Firmini, primi Ambianorum episcopi & martyris, qui *ad opidum Ambianensium decimo die mensis Octobris* cum advenisset, *exceptus* fuisse dicitur *à Faustiniano senatore*, quem cum tota ejus familia baptizavit. Firmino caput in carcere amputari jussit Sebastianus præses ob constantem pro Christo

confessionem : cujus corpus noctu è carcere *tacite* sublatum Faustinianus *in suo cimeterio, quod Abladana dicitur*, cum aromatibus & linteaminibus pretiosissimis sepelivit. Faustiniano unicus erat filius, cui Firmini nomen dedit : qui post Eulogium Firmini martyris successorem Ambianorum episcopus factus, ecclesiam in honorem beatissimæ Virginis Mariæ construxit, postmodum S. Acheoli dictam, ubi S. Firminus episcopus & martyr conditus fuisse traditur : ibidem S. Firminus confessor sepeliri voluit. Hæc ex veteri libello de vita S. Firmini martyris, cujus reliquiæ inde jamdudum sublatæ sunt. Prædicta monumenta cum magno pietatis sensu lustravi, at Faustiniani, ut creditur, tumuli inscriptionem vix legere potui. Hæc inscriptio in antica seu exteriori lapidis sive operculi parte sic habere nonnullis visa est.



Appositum signum crucis in medio duarum hinc inde columbarum. In aversa ejusdem lapidis parte legitur epitaphium cujusdam Thoribii, sive is cum Faustiniano sepultus sit, seu potius hic lapis, ut fit, ex alio antiquiori tumulo revulsus ad operiendum Faustiniani tumulum, con-

verso

versfo ad interiorem ejus partem Thoribii epitaphio, quod hoc loco, prout jacet, exhibendum.



Christi Domini monogramma cum α & ω, duabusque hinc inde columbis, hominem Christianum primorum indubie temporum indicat. Relicta in tumulo ejus ossa, sive Faustiniani, sive Thoribii illa sint : quibus sat honoris tributum visum est, quod in loco tam sacro recondita sunt : dum eorum forte sanctitas, aliis indiciis haud ambiguis se prodat.

Hæc sunt, amantissime Theophile : quæ ad quæstiones tuas respondere subsecivis mihi horis licuit. Tuum erit ea vel cum amicis nostris communicare, si quid tua exspectatione haud indignum in his inveneris : vel omnino supprimere, si qua religioni tantisper adversa, aut incommoda deprehenderis. Mihi certe unum propositum fuit, cum desiderio tuo facere satis, tum maxime Religionis integritatem illibatam, ac legitimum sanctorum cultum pro modulo tueri. Ceterum, quod jam initio professus sum, hæc omnia subjecta esse volo Ecclesiæ judicio, & Sedis Apostolicæ censuræ. Vale. Kal. Novemb. an. MDCXCVII.



APPENDIX I.

De ritu humandi Sacerdotes, veteri & novo.

PÆNE exciderat alia quæstio, quam mihi absolvendam etiam proposuisti, carissime Theophile, nempe de ritu sepeliendi Sacerdotes, haud ubique nunc uniformi, dum conversis alii ad orientem, alii ad occidentem capitibus, eorum cadavera in tumulis componunt. Uter modus sit antiquior, rogas; uter præferendus. Ut paucis hanc quæstionem absolvam, inspice vetera episcoporum in cathedralibus, & abbatum in monasticis ecclesiis monumenta; & vide, an vel unum conversum ad orientem caput exhibeat ante nostrum, aut forte patrum nostrorum sæculum. Brevis hæc probatio, nec quæsitu difficilis, sed tamen certa & indubitata ad demonstrandam hujusce ritus antiquitatem. Atqui in ejusmodi rebus præferendum videtur id, quod universim bona probat antiquitas, etiamsi institutionis rationem forte ignoremus. Recte ad propositum in consimili argumento Johannes Diaconus in epistola ad Senarium virum illustrem: *Illud firma mente teneo, quod non à majoribus tradita custodiret Ecclesia, nisi certa sui ratio poposcisset: nec ea possumus dicere inania videri ac frivola, quia eorum minime rationem accepimus.*

Verum non deest ratio, quæ veterem illum morem probet. Vis scire qualem? Nimirum ea, quæ petitur ab exemplo Christi Domini, quem capite ad occidentem, pedibus ad orientem conversis sepultum fuisse tradunt veteres, probantque ex descriptione illius monumenti. Audi quid super hac re scribat Haimo episcopus Halberstadensis, vir inter sæculi noni scriptores haud incelebris, in homilia pro die sancto Paschæ. Is, descripta ex antiquorum relatu spelunca, in qua Christi sepulcrum excisum erat, hæc subdit: *Ostium vero speluncæ patulum est ad orientem. Unde intro-*

euntibus locus dominici corporis in dextris habetur : quia dominicum corpus ita in monumento jacuit, UT CAPUT ILLIUS AD OCCIDENTEM ET PEDES AD ORIENTEM RESPICERENT : *dextera quoque manus ad meridiem, sinistra ad aquilonem.* Nihil clarius ac luculentius ad demonstrandum Christi exemplum ; nihil efficacius ad veterem illum ritum asserendum. Idem porro colligere licet ex descriptione Christi monumenti, quam exhibet Adamnanus in libro primo de locis sanctis, & post eum venerabilis Beda, ex relatu Arculfi episcopi Gallicani, qui hæc ante annos fere mille & centum oculis contemplatus fuerat. Hinc facile intelligas, veterem illum sepeliendi ritum ab exemplo Christi Domini petitum fuisse. Ne dubita, asserente idipsum Haimone mox laudato. *Ex quo tempore*, inquit, *consuetudo excrevit, Christianorum corpora ad hanc similitudinem sepeliri.* Idem attestatur prædictus Adamnanus in lib. secundo de locis sanctis, ubi observat, patriarchas veteris testamenti alio modo sepultos fuisse: *quorum plantæ*, inquit, *non* SICUT IN ALIIS ORBIS REGIONIBUS AD ORIENTEM HUMATORUM CONVERTI MORIS EST, *sed ad meridiem versæ, & capita contra septemtrionalem plagam conversa.* Itaque ante annos mille & centum jam mos obtinebat, teste post Arculfum Adamnano, ut plantæ humatorum, nullo discrimine ad orientem converterentur. Cur ergo Sacerdotes ab hac consuetudine recedant, quæ Christi Domini exemplo firmata est ? At Sacerdotes sunt, & in benedicentium morem compositi ; ideoque conversi in tumulis ad populum, quasi benedictionem imperrituri. Verum cessant in sepultis hæ Sacerdotum prærogativæ, unaque sors omnium mortalium in sepulcris. Quidni ergo prævaleat noviciis illis ritibus antiquitas, in omnibus olim uniformis ? Quidni Sacerdotes, ut ceteri homines, exemplum Christi imitentur ?

Quod si ad antiquitatem & exemplum tam sacrum rationes morales adjungi cupis ; orientem spectant Christiani orantes, orientem sepulti, in spem resurrectionis, cujus oriens symbolum est. Mihi itaque consultius videretur, ut antiquitatem, sicut ceteri, retinerent Sacerdotes, sequerenturque exemplum Christi Domini, qui unam cum ceteris resurrectionis spem habent.

Quo tempore hæc antiqui ritus mutatio facta sit, operæ pretium fuerit hic observare. Omnes, quotquot vidi, veteres libri rituales, (vidi autem plurimos, maxime apud PP. Minimos Parisienses) nullum discrimen ponunt ante sæculum decimum-septimum inter sepulturam Sacerdotum & aliorum. In Rituali Ord. Prædicatorum, typis Alfonsi Ciaconii Romæ edito anno MDCVII. tantum præscribitur, *ut deponatur corpus, & collocetur supinum, positis pedibus ad orientem, vel ad meridiem secundum fossæ dispositionem*, nulla sacerdotum facta distinctione. Rituale Genevense à sanctæ memoriæ Francisco Salesio ordinatum, anno MDCXII. editum, in quo omnia, quæ ad sepulturam pertinent, ex antiquitate accurate repetuntur, nullam præscribit Sacerdotes inter & laicos diversitatem. Prima hujusce distinctionis mentio facta videtur in Rituali Romano, Pauli V. jussu vulgato Romæ anno MDCXIV. In capite enim de exsequiis hæc leguntur: *Corpora defunctorum in Ecclesia ponenda sunt pedibus versus altare majus; vel, si conduntur in oratoriis aut capellis, ponantur cum pedibus versis ad illarum altaria: quod etiam pro situ & loco fiat in sepulcro. Presbyteri vero habeant caput versus altare*, scilicet in sepulcro. Ab illo haud dubie tempore hæc mutatio facta est, ut in Rituali Carnutensi, quod Leonorius d'*Estampes* anno MDCXXVII. imprimi curavit, tametsi quædam Ecclesiæ veterem usum retinuerunt, in his insignis ecclesia Remensis, ut patet ex novo Rituali illust. Caroli Mauricii Tellerii archiepiscopi ducis Remensis, in quo diserte præscribitur, ut Sacerdotes non alio modo, quam laici in tumulis componantur.

Porro hæc mutatio ex eo initium duxisse videtur, quod corpora Sacerdotum in Ecclesia, antequam sepelirentur, ut erant nudo vultu, & sacerdotalibus induta vestibus, verso capite ad altare principio posita sunt, ut populo spectabilia essent, quod ex vetustis quibusdam ritualibus libris discimus; deinde vero eadem positio in ipso quoque sepulcro sensim observata est.

Ceterum quæcumque hactenus hoc de argumento dixi, non eo animo à me allata sunt, quasi novum ritum improbem (quod absit ut mihi arrogem, scio enim id esse disciplinæ mutationi obnoxiæ) sed ut antiquum illustrarem

ritum, quem nonnullæ hactenus Ecclesiæ retinent non sine fundamento, ut ex dictis manifestum est.

APPENDIX II.

De probatione Reliquiarum per ignem.

AD superiorem de sacris Romanorum cœmeteriorum pignoribus tractationem referri potest Reliquiarum probatio per ignem, qua veteres nonnumquam usi sunt ad Reliquias veras à falsis secernendas. Ex multis ejus rei exemplis, quæ nobis suppeditat antiquitas, duo tantum ex initio sæculi XI. proferre satis fuerit.

Unum nobis suggerit Leo Marsicanus in Chronici Casinensis lib. 2. cap. XXXIII. ubi monachi quidam Jerosolymis venientes, particulam lintei, quo Christus Dominus pedes Discipulorum extersit secum detulisse, & Casinatibus obtulisse dicuntur. *Sed cum à plurimis*, inquit Leo, *super hoc nulla fides adhiberetur, illi fide fidentes protinus prædictam particulam in accensi turibuli igne desuper posuarunt: quæ mox quidem in ignis colorem conversa, post paullulum vero, amotis carbonibus, ad pristinam speciem mirabiliter est reversa.* Sed ne forte quis reponat, ejusmodi linteum ex genere incombustibilium fuisse, aliud de solido corpore exemplum proferendum est.

Illud autem præsto nobis adest ex libro de vita S. Meinwerci episcopi Paderbornensis, ubi agitur de constructo ab eo monasterio in suburbio ejusdem urbis, missoque ad eumdem à Wolfgango Aquileiensi patriarcha corpore S. Felicis cum duobus paliis, in eodem monasterio reponendis. Verum Meinwercus *experiri volens*, ait scriptor æqualis, *an sibi, suoque succurrere posset populo, rogum maximum in medio claustri sub divo fieri præcepit: in quem cum tertio corpus misisset, totiensque in favillam redactus ignis exstinctus fuisset; cum maxima omnium exsultatione & laudum jubilatione, corpus manibus propriis excipiens, super*

principale altare, & omnium venerationi sollemnem sanctum illum deinceps haberi instituit.

Verum nequis putet, hanc probationem posteriorum temporum inventum esse, & privato quorumdam arbitrio, non legitima factum auctoritate; occurrit hac de re decretum Concilii Cæsaraugustani II. Gregorio M. summo pontifice habiti, scilicet anno DXCII. cujus Concilii Canone II. *statuit sancta Synodus, ut reliquiæ in quibuscumque locis de Ariana hæresi inventæ fuerint, prolatæ à Sacerdotibus, in quorum ecclesiis reperiuntur, pontificibus præsentatæ igne probentur.* Ex quo intelligitur, veterem hunc usum esse, & ab episcopis jam inde à sæculo saltem sexto probatum & usurpatum.

His addo experimentum recens factum in veræ Crucis particula, quæ encolpio Emmanuelis Comneni inclusa est. Hoc encolpium Pratensi nostræ S. Germani basilicæ testamento legavit Serenissima Princeps Anna Gonzaga Cliviensis, conjux quondam Eduardi Principis Palatini Rheni, quæ hanc ipsam sanctæ Crucis particulam se præsente in flammas conjectam, & ab eis illæsam fuisse asserit his testamenti sui verbis: *Je leur donne encore ma Croix de pierreries, avec la sainte vraie Croix, que j'atteste avoir vûe dans les flames sans brûler.* Hæc Crux duplicata est instar Jerosolymitanæ, cui insculpti sunt à tergo hi versus Græci, præmisso JESU-CHRISTI sacro-sancto nomine in hunc modum.

Ιησοῦς Χριστὸς

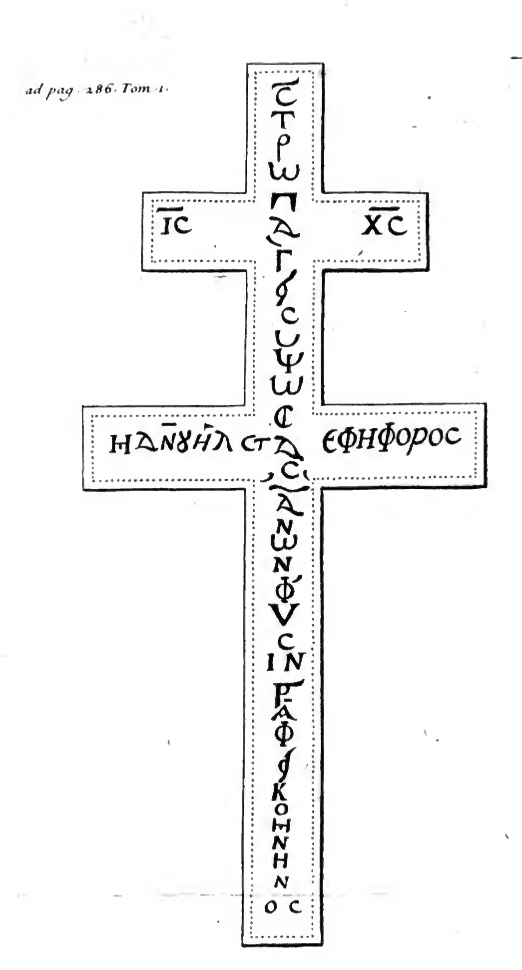
Σταυρῷ παγεὶς ὑψώσας ἀνθρώπων φύσιν

Γράφει Κομνηνὸς Μανουὴλ στεφηφόρος.

Id est, *Jesus-Christus cruci suffixus exaltavit humanam naturam Scripsit Commenus Manuel Imperator.*

Ejusdem Crucis effigiem hic exhibere visum est in folio adjuncto in gratiam lectorum. Ceterum etsi hoc de Cruce experimentum sit recens, non tamen canonice factum est. Nam hic probandarum Reliquiarum ritus jam dudum in

ad pag. 286. Tom. 1.



desuetudinem abiit, nec modo in usum revocandus est, nisi nova Ecclesiæ accedat auctoritas.

Neque vero antiquus ille ritus temere olim fiebat, sed cum sollemni precum formula, quam ex codice Remigiano in lucem protulit noster Theodericus Ruinartus in Appendice ad Gregorium Turonensem, prout sequitur.

Oratio ad probandas Reliquias.

DOMINE labia mea aperies, & os meum annuntiabit laudem tuam. III.

Deus in adjutorium meum intende, Domine ad adjuvandum me festina, *cum* Gloria Patri, *& cum* alleluia, *tribus vicibus.*

Psal. Exurgat Deus, *usque* Cantate Deo, psalmum dicite, *tribus vicibus cum* Gloria Patri.

Hymnus. Veni creator, *&c. Or.* Deus qui corda fidelium.

Antiph. Justus Dominus. *Psal.* In Domino confido.

Antiph. Sanctis qui in terra sunt. *Psal.* Conserva me Domine.

Antiph. Igne me examinasti. *Psal.* Exaudi Deus.

Antiph. Hæc est generatio. *Psal.* Domini est terra.

Antiph. Deus exaudi orationem. *Psal.* Deus in nomine tuo.

Antiph. Beati quos elegisti Domine. *Psal.* Te decet.

Antiph. Veritas de terra. *Psalm.* Benedixisti Domine.

Antiph. Credidi propter. *Psal. id ipsum.*

Antiph. Laudate Dominum de cælis. *Psal.* Laudate Dominum in sanctis ejus.

Antiph. Trium puerorum. *Psal.* Benedicite.

Antiph. Te gloriosus. *Psal.* Quicumque vult salvus esse. Dominus vobiscum.

Initium sancti Evangelii secundum Johannem. In principio erat verbum. *Tunc Letania, usque* Omnes sancti orate pro nobis. Kyrie eleison III. Christe eleison III. Kyrie eleison. *ter.* Pater noster. Et ne nos inducas. Ostende nobis Domine misericordiam tuam. Et salutare tuum.

Otatio.

DOMINE Deus Jesu-Christe, qui es Rex regum & Dominus dominantium, & amator omnium in te credentium, qui es justus Judex, fortis & potens; qui Sacerdotibus tuis tua sancta myst. revelasti, & qui tribus Pueris flammas ignium mitigasti; concede nobis indignis famulis tuis, & exaudi preces nostras, ut pannus iste, vel filum istud, quibus involuta sunt ista corpora Sanctorum, si vera non sint, crementur ab hoc igne; & si vera sint, evadere valeant; ut justitiæ non dominetur iniquitas, subdatur falsitas veritati, quatinus veritas tua tibi declaretur, & nobis omnium in te credentibus manifestetur, ut cognoscamus, quia tu es Deus benedictus in sæcula sæculorum. Amen.

Pater noster. *Tunc antiphona.* Igne me examinasti. *Et dum incipitur, in ignem Reliquiæ ponantur, tamdiu donec ter finiatur ipsa antiphona cum Psalmo.* Probasti Domine cor meum. *& cum* Gloria Patri. *Sicque faciens Reliquiæ utrum vera sint, an falsa reperies.*

DECRETUM GENERALE

Sacræ Congregationis rituum, ab Innocentio XII. approbatum.

Contra nonnullos abusus, qui in cultum quorumdam Sanctorum irrepserunt.

CUM sacrorum rituum Congregationi innotuerit quam plures abusus irrepsisse circa recitationem Officii sub pretextu Decreti ab eadem Congregatione evulgati de anno 1630. & in breviario Romano impressi, in quo permittitur posse in Ecclesia recitari officia & Missas celebrari de illis Sanctis, quorum corpora, aut Reliquiæ

quiæ insignes in ea asservantur: Eminentissimi Patres eidem sacræ Congregationi præpositi, iisdem abusibus evellendis præcipue intenti, inhærendo decretis alias in similibus editis, declararunt prædicta officia Sanctornm ratione corporis, seu insignis Reliquiæ recitanda, intelligi debere de sanctis dumtaxat in Martyrologio Romano descriptis, & dummodo constet de identitate corporis, seu reliquiæ insignis illiusmet sancti, qui reperitur in Martyrologio Romano descriptus. De ceteris autem sanctis in prædicto Martyrologio non descriptis, aut quibus à sancta Sede non fuerit specialiter concessum; officia recitari, & Missas celebrari vetuerunt, non obstante, quod ipsorum corpora, vel insignes Reliquiæ in ecclesiis asserventur: Quibus tamen ab Ordinariis locorum approbatis debitam fidelium venerationem (prout hactenus servatum est) exhibendam esse censuerunt, sed absque officio & Missa, sub pœnis de non satisfaciendo præcepto recitandi officium, aliisque in constitutione beati Pii V. contentis. Die 11. Augusti 1691.

Et facta de prædictis Sanctissimo per me Secretarium relatione, Sanctitas sua ejusmodi Decretum approbavit, ac, ut debitæ exequutioni demandetur, locorum Ordinariis injungendum esse præcepit. Die 19. Octobris ejusdem anni 1691.

A. Episc. Ostiens. Card. Cybo.

Loco † sigilli.

J. Vallemanus Sac. Rit Congreg. Secret.

Romæ, Typis Reverendæ Cameræ Apostolicæ 1691.

LITTERÆ TESTIMONIALES

EM. DD. CARDINALIS VICARII,

De Corpore Sancti Felicissimi.

GASPAR tituli sanctæ Pudentianæ S. R. E. Presbyter Cardinalis de Carpineo attestamur, quod dono dedimus Eminentissimo ac Reverendissimo Domino Ludovico tituli sanctæ Sabinæ Presbytero Cardinali Porto-Carrero nuncupato, sacrum corpus S. Martyris Felicissimi, de mandato sanctissimi Domini nostri Papæ ex cœmeterio Prætextati extractum CUM VITRO SANCTI MARTYRIS SANGUINE TINCTO: eidemque, ut supra dictum corpus apud se retinere, aliis donare, extra Urbem transmittere, & in quacumque ecclesia, oratorio & capella publicæ venerationi fidelium exponere valeat, facultatem concedimus, &c. [a] Romæ die decima Julii, anno millesimo sexcentesimo septuagesimo secundo.

[a] Ita in editis. Supple ex similibus formulis. *In quorum fidem. &c.*

Aliæ Litteræ testimoniales Episcopi, Sacrarii Apostolici Præfecti.

UNIVERSIS & singulis præsentes litteras nostras visuris fidem indubiam facimus, qualiter nos ad majorem omnipotentis Dei gloriam, Sanctorumque suorum venerationem, sacras Reliquias de mandato SS. D. N. PP. è cœmeterio N. extractas, & à sacra Congregatione Indulgentiarum, sacrarumque Reliquiarum recognitas & approbatas, inclusas in capsula.... bene clausa, nostroque parvo sigillo obsignata, ad effectum apud se retinendi, & alteri donandi, extra Urbem mittendi, & in qualibet ecclesia, vel oratorio publicæ fidelium venerationi collocandi ac exponendi, dono dedimus & consignavimus. N. in quorum fidem has

præſentes litteras manu noſtra ſubſcriptas, & noſtro ſigillo firmatas expediri juſſimus. Datum Romæ, &c.

EX STATUTIS SYNODALIBUS

GUIDONIS EPISCOPI LINGONENSIS, EDITIS ANNO 1479.

Contra Baptiſmum abortivorum.

CONSTITUTIONEM Domini Philippi noſtri prædeceſſoris renovantes, damnamus & penitus reprobamus abuſum illum, quo paſſim & indifferenter temporibus retro actis fuerunt infantuli ex utero matrum ſuarum ſuffocati, qui vulgariter dicuntur mortui-nati, quorum etiam aliqui fuerunt ad Eccleſiam delati, certis diebus ac noctibus coram imaginibus Sanctorum appoſiti, à principio frigidi & tamquam baculus rigidi, ſed per ignem carbonum, & quandoque cereorum & lampadum accenſorum molles effecti, in quibus color rubeus ad tempus & ſanguis fluens à naribus apparuit, quorum etiam aliqui ſudare ſuper orificio ſtomachi viſi ſunt, & venas temporales & frontis, ac circa collum aliquantiſper movere, alterum oculorum aperire & claudere, flatum à naribus calidum emittere, à quo plumæ naſo appoſitæ aſſufflantur, perfuſi ſacri baptiſmatis unda, & de poſt in cœmeteriis eccleſiaſticis fuerunt tumulati. Hos igitur & ſimiles abuſus de cetero ſub excommunicationis pœna & emendæ arbitrariæ per noſtras civitatem & diœceſim diſtrictius fieri prohibemus, inhibentes ne ſacramentum aliquibus conferatur, nec etiam in eccleſiaſtico cœmeterio tumulentur aliqui, quos veri ſimiliter conſtiterit vita naturali aut miraculoſa caruiſſe. Et quia ſunt quædam mulieres ſe de præmiſſis abuſibus propter quæſtum intromittentes, ipſis hoc facere de cetero prohibemus; prohibemuſque omnibus, ne tales mulieres ad talia de cetero in ſuis eccleſiis recipiant ſeu admittant.

GREGORII IV. EPISTOLA

AD OTGARIUM ARCHIEPISCOPUM MOGUNTINUM.

Gregorius Episcopus servus servorum Dei reverendissimo, & sanctissimo Otgario Archiepiscopo.

QUOD nos tanto amore ac benevolentia diligitis, plus hoc vestra sanctitas, quam nostra merita faciunt: quod tamen maxime muneribus directis agnovimus, pro quibus maximas vobis gratias agimus, quia totum erga Sedis Apostolicæ Præsulem, ut decet, curatis impendere, cujus nos vicissitudinem, Deo volente, sanctitati vestræ supplere studemus. De corpore vero sancto, quod nobis humiliter vestra quæsivit prudentia, quod dirigeremus non habuimus: quoniam cuncta Sanctorum corpora prædecessores nostri nobiscum communiter detulerunt, & unumquodque eorum ecclesiis noviter dedicatis, summa veneratione condidimus. Proinde benevolentiam vestram precamur, ut nobis spatium inquirendi diligentius præbeatis, quatenus corpus sanctum invenire valeamus ad vestram complendam petitionem: & si inventum fuerit: vestra nobis credere dignetur industria, statim quod petistis perficiemus: modo vero illud non misimus, quia inquirentes nequaquam invenire valuimus.



INDEX
OLEORUM SACRORUM,

Quæ Gregorius Magnus misit ad Theodelindam reginam.

*Notitia de olea * Sanctorum Martyrum, qui Romæ in corpore requiescunt*, id est, * Sic MS.

SANCTI Petri Apostoli,
Sancti Pauli Apostoli,
Sancti Pancrati,
Sancti Arthemi,
Sanctæ Sophiæ cum tres filias suas,
Sanctæ Paulinæ,
Sanctæ Luci..æ,
Sancti Processi,
Sancti Martiniani,
Sancti Crisanti,
Sanctæ Dariæ,
Sancti Mauri,
Sancti Jasonis & alii sancti multa millia;
Sancti Saturnini,
Sancti . . . nionis. Videtur legendum Tipinionis aut Tiginionis.
Sancti Systi,
Sancti Laurenti,
Sancti Yppoliti,
Sanctorum Johannis & Pauli,
Sanctæ Agnetis & aliorum multorum martyrum;
Sancti Y . . . ion,
Sanctæ . . . eris.
Sanctæ Spei,
Sanctæ Sapientiæ;

Sanctæ Fidis,
Sanctæ Caritatis,
Sanctæ Ceciliæ,
Sancti Treclcii,
Sancti Cornili & multa millia Sanctorum,
Sancti Johannis, sancti Liberalis,

. . . .

Sanctus Blastro & multorum Sanctorum.

Sed & alii Sancti, id est CCLXII. in unum locum, & alii CXXII.

Alii XLVI. quos omnes sanctus Justinus presbyter, collega sancti Laurenti martyris sepelivit.

Sanctæ Felicitatis cum septem filios suos,
Sancti Bonifaci,
Sancti Hermetis,
Sancti Proti,
Sancti Iacynti,
Sancti Maximiliani,
Sanctus Crispus,
Sanctus Herculanus,
Sanctus Bauso,
Sancta Basilla,
Oleo de Sede ubi prius sedit Sanctus Petrus,
Sancti Vitalis,
Sancti Alexandri,
Sanctus Martialis,
Sanctus Marcellus,
Sancti Silvestri,
Sancti Felicis;
Sancti Philippi, & aliorum multorum Sanctorum.
Sancti Sevastiani,
Sancti Eutycii,
Sancti Quirini,
Sancti Valeriani;
Sancti Tiburti,
Sancti Maximi,
Sancti Orbani,
Sancti Januari,
Sanctæ Petronillæ filiæ sancti Petri Apostoli,

Sancti Nerei,
Sancti Damasi,
Sancti Marcelliani,
Sancti Acillei,
Sancti Marci.

† Quas olea sancta temporibus domni Gregorii Papæ, adduxit Johannes *a* indignus & peccator domnæ Theodelindæ reginæ de Roma.

a Johannes iste non alius videtur à Johanne abbate, quem Gregorius M. ad Theodelindam reginam misit, ut discimus ex Registri lib. 3. ep. iv.

Monitum in sequentes Inscriptiones.

Ne sequentes pagellæ maneant vacuæ, subjuncta excerpta ex libris Inscriptionum Sebastiani Maccii hic apponere visum est, cujus integrum opus olim vidimus Romæ in Bibliotheca Chigiana.

INSCRIPTIONUM ANTIQUARUM

SEBASTIANI MACCII DURANTINI

Volumen primum, Romanum nuncupatum.

Observatio Lucæ Holstenii.

DIVISERAT Sebastianus Maccius totum hoc inscriptionum opus in tria volumina, quorum primum continebat inscriptiones Romanas sive Urbicas, secundum Italicas, quod duobus hisce tomis comprehenditur. Tertium volumen nuncupat Transalpinum, cujus particula tomo 2. pag. 274. habetur, & Lugdunenses inscriptiones complectitur ac Græcas. Ad colligendum hoc opus auctori nec ingenium, nec industria defuit, sed ad edendum atque publicandum favor obstetricius patroni, aut mecæ-

aliquis defuit, qualem frustra in Card. Burghesio speravit.

Ceterum ut homines humana patimur, ita & Maccius humani quid se expertum prodit voce *Durantes*, ubi ad inscriptionem M. Accii, viri sua ætate suis dignitate conspicui, notat complura de familia Accia, ex qua Macciam suam deducere videtur &c.

Auctores præcipui, ex quorum scriptis opus suum congessit, sunt Martini Smetii inscriptiones antiquæ cum auctario Justi Lipsii, Wolfgangi Langii commentarii Reipublicæ Romanæ, Aldi Manutii Nepotis Orthographia, quos tres auctores Janus Gruterus postea transcripsit, Onuphrii Panvinii Fasti, ejusdem Civitas & imperium Romanum, Fulvius Ursinus de familiis Romanorum, Bartholomæi Marleani antiquitates Romanæ, ejusdem Fasti triumphales, Johannes Baptista Fonteius de prisca Cæsiorum gente, cum Appendice Julii Jacobonii, Francisci Robertelli emendationum libri, Leandri Alberti descriptio Italiæ, Gabrielis Simeonis Dialogi, Celsus Citadinus de origine linguæ Etruscæ, Laurentii Abstemii opuscula varia mss. Johannes Tacuinus in opere rerum diversarum.

Citat præterea varios auctores, qui peculiarem civitatum Italiæ historiam scripsere, ut Petri Gritii historia Æsina, Bartholomæus Castiglione lib. de Insubribus in 8°. Philiberti Pingonii historia Augusta-Taurinorum fol. Pierii Valeriani antiquitates Bellunenses 8o. Bernardini Scardonii antiquitates Patavinæ fol. Torelli Saraynæ Antiquitates Veronenses fol. Philippi Antonii liber de antiquitate & inscriptionibus Sarcinæ 4o. Johannis Bonifacii historiæ Tarvisinæ.

AUCTORIS CARMEN
ad Cardinalem Burghesium.

ANTIQUI monumenta ævi, memoresque tabellas.
Heroum, & claras factis ingentibus urbes
Eduxi è tenebris, mediaque ex morte recepi:
Sed tandem optatæ revocata ad lumina vitæ,
Ut ventura ætas veterum miretur avorum

Virtutem

Virtutem insignem, & magnarum præmia laudum,
Sæpe fatigatus precibus, votisque benignis
Ausonidum, & studiis cunctorum & vocibus actus,
Jamdudum è nostro dimittere carcere cogor.
Verum ne Ausonidum rursus bene facta parentum
Exitium casumque ferant, æterna sed annis
Omnibus in terris ventura in sæcula vivant,
Has urbes clarosque viros, hæc marmora priscis
Exsculpta atque inscripta notis, hæc sancta vetustæ
Imperia Italiæ, & magnarum symbola rerum
Nunc humeris impono tuis, impono potenti
Cervici capitique tuo, sanctæque tiaræ,
Qua tu Burghesi in Patribus, sanctoque Senatu
Sub Vaticano decoratus murice præstas.
Nec tibi tantarum pondus spectabile rerum
Vel grave, vel nimii pæne pro mole laboris.
Hæc namque exigua & nullius ponderis extant,
Si ingentem spectes æquato pondere molem,
Quam modo tu juxta Patrum terræque Parentem
Paullum, Christiadum pro Christo sceptra tenentem
Alter Atlas valido solus molimine fulcis &c.

Cicero Act. 5. in Verrem.

Omnia exempla quæ reperiuntur & videntur adnotata in marmoribus & scriptis historiarum antiquarum, plena majestatis atque vetustatis, habent nescio quid auctoritatis ac virtutis persuadendi, ut res vera cognoscatur, atque præterea maximam delectationem iis afferunt, qui de illis veteres loqui audiunt.

Ubi in epitaphiis *ob honorem*, V. Alciat. parergon lib. 10. c. 12.

In sancto Laurentio.
D. M.
EVENTIUS. PUER
VIXIT. ANNIS. VIII. ZE
BUS III.

Notandum in hac inscriptione scribi *Zebus* pro *diebus*; ut olim *Zabulus* pro *diabolus*, *Hippozarritos* pro *Hippodiarritos*. L. Holst.

P. Actilio. Ruffo. &. Actiliæ. Beronicæ
Ux. vixerunt. ann. xxiiii. sed. Publi. mens.
x. ante natus. est. & eadem. hora. fun-
gorum. esu. ambo. mortui. sunt. ille acu
Ista. lanificio. vitam agebant. nec ex
eorum. bonis. plus. inventum. est
Quam. quod. sufficeret. ad. emendam
Pyram. &. picem. quibus. corpora. cre
marentur. &. præfica. conducta
Et. urna. empta. atque. indulgentia.
Pontificum. locus. datus. est.

Wolfgan. Laz. lib. 3. cap. 11. pag. 400. ubi agit de loco sepulturæ à Pontificibus assignando ex Strabone lib. 5. & Suetonio in Domitiano.

Aquileiæ.

DOMUM. ÆTERNAM. Julia. A.
gra. posuit. obsequenti. ma
rito. Sex. L. Antoniano. &.
Juliæ. Felicis. fratribus
Pientiss.

DIS PEDIBUS. Saxum.
Cuiciae. dorsiferae. & cluniferae. man
suetae. &. peluetae. ut insultare. &
desultare. commodetur. P. Crassus. mulae
suae. Crassae. bene merenti. suppedaneum.
hoc. cum. risu. posuit. vexit. annis XI.

Thomas Porccacchius Libro funeralium pag. 3. ponit hoc epitaphium, ut antiquum, legitque pro P. CRASSO. PUBLIUS CRASSUS. Verum, ut retulit Annibal de Grassis Bononiensis, episcopus Jaccentiæ, factum fuit à Paride de Grassis, sculptumque in marmore, ac ejus jussu sepultum in quadam ejus vinea. Post hæc fingens se velle quasdam arbores plantare, jussit foveam & scrobem eo in loco fieri, ubi marmor erat sepultum. Cum vero fodiendo illud esset inventum, ille inquit : Videte quæ

prædicta dicuntur de mea mula. Res vero cum esset acta per jocum, multis annis marmor ut derelictum, effossum ibidem mansit. Vide Concionatorem Panigarolæ particula 81. pag. 475. ubi hanc eamdem inscriptionem paullo variam ponit, & dicit eam esse Romæ. In Collectaneis Alexandri VII. dicitur reperta prope S. Petrum.

Siricæ in Marmore edita.

D. M.
A. TULLIAE
FAUSTINAE
FILIAE. DULCISSI
MAE QUAE. VIXIT
ANNIS XVIIII. MENS.
V. DIEB. III. A. TULLI
PRIMITIVUS. ET. VICTO
RIA. CONTRA. VOTUM
B. M.

In numismate æris antiquo.

S. P. Q. R.
L. CRISTAE
PRAEFICAE
SEXQ. LIBE
RIS. EIUS
TUDERTI
BUS.

EX. S. C.
OB. STRE
NUE. FACT
UMB. M. M.
E. F

Camerini.

ꟻIꟻAM. QUAE. ME. HOC. CONDO. MO
NIMENTO. NE. OBRITIS. DOMOS. LA
PSU. FILIIS. QUOS. SCIPIO. PATRIIS. CA
MERTIBUS. A. SALO. ET. LYBIA. INCO
LUMES. PETIVERAT. IN. DESOLATA
ORBITATE. SUPERSIM MISERA. ꟻIXI
AN. L. MEN. I. HOR. SCIT. NEMO
QUIETEM. POSTERI. NON. INVIDEANT
QUI. SECOS. MANES. SENTIAT. IRATOS
ꟻALE. ꟻITA.

Antonius Cerrius Satyrat. Schol. Satyrar. 2.
Sat. 79.

Forosempronii, vulgo *Fossombrone*, inedita.

LOCO. SEPULT. DON
G. VALGIUS FUSCUS CON
LEGIO. IUMENTARIOR.
PORTAE GALLICAE
POSTERISQ. EORUM. OMNIUM
ET. UXORIBUS. CONCUBINISQ.

Repertus hic lapis anno 1603. mense Octobri à colonis, dum sementes facerent in agro dicto *della barca* episcopatus Forosempronii, sequi milliari à civitate juxta viam Flaminiam. Erat vero sub terra erectus, spectans aquilonem, juxtaque in eodem agro erant complures urnæ terreæ cineribus plenæ. Octavius Accorumbonus episcopus in ædes episcopales deferri lapidem jussit. Ex hoc patet, unam Forosempronii portam fuisse, *Gallicam* dictam, versus Fanum, ubi olim Gallia togata erat: alteram Romanam, Romam versus. Multa enim collegia erant in Italiæ opidis, urbibus, & civitatibus, ut late ostendit Wolfgangus Lazius in commº· reip. Rom. lib. 10. cap. 4. Sed collegia *jumentariorum* neque in historiis, neque in lapidibus forsan ulla memorantur. Ejusmodi collegia modo *Societates*, modo *corpora* appellabantur. *Corpora* fuerunt ignobiliorum, atque inferiorum artificiorum: cujusmodi erant Sutores, soleatores, lecticarii, pistores, spiculatores, caupones, vinarii, cavernarii, collectores, sartores, bajularii, diatracharii, in summa omnes mercatores. Vide Livium lib. 26. ubi de Capua: Lampridium in vita Alexandri Cæsaris, ubi hæc leguntur. »Corpora omnium »instituit, vinariorum, lupanariorum, caligariorum, & omnium artium &c.« Et Symmachus lib 1. epistola ad Theodosium meminit corporis mercatorum, laniorum, cauponum, macellarum, tabernarum, salinatorum, & aliarum ejusmodi vilissimarum & sordidissimarum artium. Collegia vero erant majorum artificiorum, videlicet architectorum, figulorum, tinctorum, coriariorum, dendroptirorum, centonariorum, nautarum, fabrorum au-

rificum & aurariorum, atque bractcariorum, qui monetam signabant. Figulorum collegium institutum fuit à Numa Pompilio 2°. rege Romanorum, ut refert Plinius nat. historiæ lib. 35. cap. 12. ubi hoc collegium *septimum* dicit.

SYNOPSIS
EPISTOLÆ SEQUENTIS.

Numeri sunt interlineares.

APPENDIX

Mr. D. G.

A D. J. MABILLON.

Son sentiment sur la Dissertation précedente.

JE viens de lire vôtre savante Dissertation, mon R. P. & je l'ai trouvée si forte & en même tems si sage, que je ne doute point qu'elle ne produise un très-grand effet. Elle excitera le zéle des Evêques. L'Eglise avoit besoin de cette espece d'apologie contre les Etrangers & de cette instruction pour ses enfans. C'est une chose étonnante que la pente que l'on a à la superstition, & rien n'est plus honteux que la facilité qu'ont la plûpart des Prélats à l'autoriser. J'ai remarqué pag. 18. un mot omis, & dans la premiere ligne de la page 25. une construction qui peut faire une équivoque importante. Je ne sai s'il ne faudroit point parler avec plus de doute des phioles prétendues pleines de sang. Et je ne sai s'il est bien vrai qu'il n'y eût que des Chrétiens baptizez dans les Cimetieres de Rome. Les Catécuménes passoient pour Chrétiens, & avoient pour J. C. & pour sa Croix une grande vénération. Une femme fidéle, ou un mari, ou un fils pouvoient aisément étendre le privilége de la sépulture à un pére, à un mari, à une femme, à des enfans fort aimez, peu contraires à la religion. Et je ne voudrois pas assurer si précisément que cela n'arrivoit jamais. L'inscription D. M. quand elle n'est point corrigée par quelques marques de Christianisme, peut être une preuve du contraire, & vous êtes presque obligé de l'avouer en parlant de *Julia Evodia* p. 12. Du 4. Octob. 1691.

P. S. Je relis mon billet ce matin, & j'y ajoute que

vous ne devez rien changer dans vôtre écrit. Il faut dans un premier essai paroître moderé & ne rien dire qui puisse être contesté raisonnablement par les Romains. Vous ne sauriez croire, mon R. P. le plaisir que vous me faites, de vous opposer enfin à de si grands abus. Je suis bien persuadé que Dieu qui vous en a donné le courage, vous en tiendra grand compte. le 5. Octob.

D. JO. MABILL.

AD EM. CARD. COLLOREDUM.

Bollandianorum causam agit. Veniam petit mittendæ Romam Eusebianæ Epistolæ.

ACCEPI summo cum gaudio restitutionem valetudinis tuæ, priusquam eam afflictam accepissem. Gratias Deo, qui talem Ecclesiæ suæ Ministrum, talem nobis Patronum reliquit. Si nos amas, redde te tantisper otio & vacationi à solitis laboribus tuis, dum vires pristinas resumseris. Quam-vellem Eminentissimo, dicam carissimo Patrono meo aliquandiu assidere, ut eum nugis meis à seriis nimium occupationibus tantisper averterem. Sed vererer ne non solum nugas, sed & nugatorem ipsum repelleret Dominus meus, qui nonnisi gravibus & seriis rebus recreatur. Tibi itaque, Emin. Domine, tuoque animo parendum est & de seriis loquendum In his illud primum in mentem venit, quod recens in Hispanica Inquisitione contra Bollandi Continuatores factum est. Refellerunt illi pro eo quo affecti sunt veritatis amore fabulas antiquitatis Ordinis Carmelitarum, qui conviciis, libellis contumeliosis Viros de Ecclesia bene meritos onerarunt. Eosdem Romam ad Tribunal Cardinalium provocarunt; sed cum nihil apud æquissimos & oculatissimos judices proficere in rem suam potuissent, libros eorum ad Hispanicam Inquisit. detulerunt. Patronos illic invenerunt fabulis & commentis suis suffragantes, qui totos menses Martium, Aprilem & Maium, id est tredecim integros Tomos

Tomos proscripserunt, damnarunt, interdixerunt, quasi sententias erroneas, hæreticas, scandalosas & quid non simile continerent, id est, propterea quod fabulas de antiquitate Carmelitana non approbarent. Et ferenda forte tam iniqua sententia esset, nisi eorum librorum distributio, lectio & fructus per totum Hispaniarum regnum tam injusto Decreto impediretur. Cui malo quid opponi possit non video, nisi forte Sanctissimi Domini nostri auctoritas, qui opus immensum, utilissimum & toti Catholicæ Ecclesiæ necessarium adversus tam iniquam censuram tueatur, eique suam existimationem suumque pretium restitui curet, revocando Hispanicæ Inquisitionis tam præcipiti & injusto Decreto. Sane hoc officium ab Eminentia tua exigere videntur veritas læsa & Ecclesiæ Catholicæ imminuta hac in re utilitas. Erat & aliud Eminentiæ tuæ à me suggerendum de immodico cultu Sanctorum, qui è cœmeteriis Romanis in has partes afferuntur. Qua de re ego scripsi Dissertatoriam Epistolam Eminentiæ tuæ nuncupatam; sed quam nolim cuiquam patefacere, nisi soli Em. Domino, ad quem hanc Epistolam submittere nolim, nisi per te id mihi licere intellexero. Nihil hac de re dictum velim etiam P. Stephanotio, & si mihi alia suppeteret via per alium (quanquam inprimis amicus est meus) Eminentiæ tuæ id consignari optarem. Vale. a 2. Jan. 1696.

EJUSDEM.

AD EUMDEM.

Locus Eusebianæ Epistolæ emendatus. Litteraria nuncia.

MULTAS habeo gratias Eminentiæ tuæ, tum quod nos commendaveris Illustrissimo Nuncio, tum quod gratam habueris Epistolam, quam ego nomini tuo inscribere ausus sum de Sanctorum baptizatorum cultu; tum

a Responsum Cardinalis fuit 22. Maii 1696. « Legi datas litteras, eximiamque cum pietate, ut semper soles, adjunctam eruditionem admirans, cum ad alia importune vocarer, aptiori tempori denuo ac tertio illas relegendi me reservavi, « quas simul cum amicis confidenter expendere cogitavi, ut exinde norim quæ fuerit tenenda via, quo abusibus, si qui irrepserint, prudenter consulatur. «

denique pro votis à te factis pro felici successu Capituli nostri generalis, cujus nomine maximas tibi debeo gratiarum actiones. Ad primum quod attinet, magna Patribus nostris, mihi etiam tantillo benevolentiæ indicia demonstravit tui causa Illust. Nuncius.... In Epistola illa de Sanctis incognitis vellem loco horum verborum, *dissimulante Pontifice*, quæ sub initium leguntur, posuisse, *nesciente haud dubie Pontifice*, quæ rei veritas est. Animus erat hac in urbe recudere Decretum Congregationis rituum de hoc argumento abs te mihi submissum; quod tamen te inconsulto facere nolim. Mihi sane apprime videtur facere instituto meo & quasi dedita opera pro me factum.... Ad rem litterariam quod attinet, quatuor Doctoribus Sorbonicis commissum est examen Tomi primi Hispanicæ Abbatissæ d'Agreda cujus Tomos omnes decreto Inquisitionis Romanæ anni 1681. prohibitos legimus. Examinatur etiam libellus Gallice editus: *Exposition de la Foy touchant la Grace* &c. cujus censuram ab Illust. Parisiensi Archiepiscopo apparari aiunt. O quando tandem homines de Gratia rixari desinent! Quam conducibilius esset animos aptare gratiæ recipiendæ! Verum hominum impetiginem reprimere quis possit? Nunquam hæc absque turbis in hoc sæculo tractabuntur. Vale & diu vive. 11. Junii 1696.

EM. CARD. COLLOREDI AD D. JOAN. MABILLON.

Si ipsi credatur, non edendam esse Epistolam, prout jacet.

ADM. R. P.

PLENAM eruditionis ac pietatis litteram, de cultu Sanctorum incognitorum ne, prout jacet, edere omnino suadeam, illud facit, quod non video, cur cultus iis tantum sanctis restringatur, qui illustriores fuere notioresque rebus gestis ad nostram etiam memoriam deductis claruerunt. Nec sane beati Martyres parvulis baptizatis defunctis comparandi, qui hoc ipso illustrissimi omnes extitere, quo martyres fuerunt. Scimus quanti ponderis sit elogium illud quo Hierosolymitanum Concilium Paulum & Bar-

nabam decoravit, quod animas suas tradiderint pro nomine Domini J. C. Sit vere martyr, & merito honorabitur inter præcipuos & illustriores Athletas Christi & in cælo & in terra. *Appellabo Martyrem, prædicavi satis*, inquiebat Ambrosius. De fusiori etiam illa narratione, quod cœmeteria communia fuerint omnibus Christianis & non solis martyribus destinata, quasi id vel ignoretur vel non concedatur, in urbe nescio quid mussitaverint Critici. Hoc solum animadverto quod non vere, sed ex falso relatu dicitur, complura signa quæ Christi religionem indicant tantummodo, in urbe haberi pro certis signis & argumentis martyrii. Nec in sola inscriptione sitam fuisse fidem martyrii S. Ursicini & aliorum credendum est, sed illam solum ad nominis confirmationem servatam fuisse; cetera signa vel alio asportata, vel tractu temporis deperdita. Quapropter vereor, ne qui fructus exspectandus esset à Rectoribus Ecclesiarum ac præcipue à summi Pontificis ministris in tollendo si qui irrepserunt abusus, evulgata Epistola opprimatur, ac sensim debitus honor sacris Reliquiis auferatur. Ipse certe summi honoris loco ducerem, si apud omnes innotesceret quantum me diligas. 29. Aug. 1696.

Ex quatuor hisce litteris Lector sine dubio observabit 1°. quam non offenderit Mabillonium limæ labor & mora, cum opus mole tantillum sex annos domi servaverit, antequam illud cuiquam patefaceret, prætérquam suo Videnti. 2°. Epistolam primam inscriptam fuisse *ad Eminentissimum Card. Collor.* nec larvam *Eusebii Romani* assumtam à Mabillonio fuisse, nisi postquam ex difficultatibus à Cardinale propositis ipsi suboluit, Epistolam non omnibus esse placituram.

Mr. L'ABBE' FLEURY

A DOM THIERRY RUINART.

Son sentiment sur la Lettre d'Eusébe.

JAI lû avec un grand plaisir, mon R. P. la Lettre du R. P. Mabillon, que vous m'avez fait la grace de m'envoier; j'en ai déja fait part à plusieurs de nos amis & bien d'autres me la demandent, en sorte que je ne crois pas qu'-

elle me revienne si-tôt. Tous les gens sensez & véritablement pieux voient avec plaisir refuter solidement les erreurs qui peuvent être occasion de superstition & décrier au dehors les saintes pratiques de la Religion. C'est, ce me semble, un des principaux fruits de l'érudition ecclésiastique; car comme la superstition est fille de l'ignorance, le principal moien de la détruire, est d'instruire & de répandre la lumiere par la connoissance de l'antiquité. C'est en quoi nous serons éternellement redevables à Mr. de Tilmont, mais c'est aussi en quoi sa perte nous doit être plus sensible. J'ai appris avec grande consolation que l'on a remis chez vous ses Manuscrits & que quelques-uns de vos Peres sont chargez d'en continuer l'impression. a Je ne doute pas que vous n'y aiez grande part, mais je vous prie de vouloir bien m'en instruire plus particulierement, afin que je sache à qui je dois m'adresser. Car j'ai résolu, si l'on me le permet, de consulter souvent celui qui sera chargé de ces Mémoires pour me lever plusieurs difficultez que je rencontre tous les jours dans la composition de mon Histoire, principalement sur la Chronologie & la critique que je ne puis examiner par moi-même. J'espere que l'on voudra bien que je profite d'un si beau travail, puisque le mien ne tend non plus qu'à l'utilité de l'Eglise. Je vous prie de faire au Reverend Pere Mabillon mes très-humbles remerciemens, de vous ressouvenir l'un & l'autre de moi dans vos priéres, & de me croire toûjours, M. R. P. vôtre très-humble & très-obéïssant serviteur. Le 8. Fevrier 1698.

a Il est vrai qu'après la mort de cet illustre Auteur, Mr le Nain apporta ses Manuscrits à S. Germain des Prez & pria le R. P. Genéral de charger D. Coutant de la continuation de l'Ouvrage. Mais celui-ci aiant connu, après un examen de quelques jours, que le travail étoit au-dessus de ses forces, renvoia tous les papiers.

D. CLAUDE ESTIENNOT
Procureur General de la Congrégation de S. Maur

A DOM MABILLON.

Le sentiment du Cardinal Casanata sur la Lettre d'Eusebe.

MON REVEREND PERE,

JE vous envoiai le dernier ordinaire un Billet d'une Eminence touchant la Dissertation *de Cultu SS. ignotorum.* J'ai été la voir, c'est son Eminence Casanata, autant capable de juger de ces sortes de matiéres que j'en connoisse dans le sacré College, & luy demandai en confiance & de bonne amitié ce qu'il en pensoit. Il me dit qu'il étoit fort content de la piece, qu'elle étoit savante & solide, mais qu'il craignoit qu'elle ne fît bruit ici & ailleurs, sur tout en ce qu'Eusebe Romain en parlant des marques qu'on trouve dans les tombeaux des Martyrs, & les examinant les unes après les autres, il n'en trouve aucune d'assurée & forme contre toutes des objections, rapporte des faits & des exemples &c. qu'étant bon ami de l'Auteur, son sentiment seroit qu'il en fît une seconde Edition le plûtôt qu'il pourra, & marquât dans une ou deux lignes, que quoi qu'il ait rapporté les doutes que les Critiques peuvent avoir sur ces marques qu'on trouve dans les tombeaux des Martyrs, cependant la tradition de l'Eglise étant constante & universellement reçûe dans l'Eglise depuis plusieurs siécles, son sentiment est aussi qu'on peut & qu'on doit réverer ces Reliques, & croire qu'elles sont des SS. Martyrs, particuliérement cela ne touchant point à l'essentiel ni de la Religion ni de la Foy, qui dans ces cas singuliers n'est qu'hypothétique. Car sa Dissertation pourroit faire naître des scrupules aussi-bien pour les anciennes Reliques que pour celles qu'on tire des Catacombes, & elle auroit d'autant plus d'effet en cela que l'Auteur est dans une grande estime d'érudition & de vertu. Si j'avois eu le Manuscrit, & que j'eusse pû l'examiner, on y auroit mo-

difié cet endroit & un ou deux autres, mais qui ne sont pas d'aussi grande conséquence que celui que je vous ai marqué. J'aurois écrit en droiture à l'Auteur, si j'avois crû sa santé assez rétablie pour le pouvoir faire. Vous êtes son bon ami. Je le servirai icy le mieux que je pourrai. Mais si j'avois tous les exemplaires de la Dissertation, il n'en sortiroit pas un de la Case. Comme il y en a peu ici, on ne m'en a pas encore parlé, mais je crains que cela ne fasse bruit. Vous êtes prudent & sage, dites lui de ce que je vous écris ce que vous jugerez à propos, & rien si sa santé n'est pas bien rétablie. De Rome, le 18. Fevrier 1698.

Je n'ai point trouvé la réponse de D. Mabillon à cette lettre, mais il est aisé de la deviner sur la lettre suivante. La censure de son Emin. Casanata étoit un peu trop general : l'Auteur étant sûr de ses faits & de ses exemples, ne savoit sur quoi cette censure tomboit en particulier, & en modifiant il eût crû trahir par lâcheté une cause, dont son zéle seul lui avoit fait prendre la défense.

D CLAUDE ESTIENNOT

A D. JEAN MABILLON.

Il n'est pas toûjours à propos de crier contre les abus.

M. R. P.

JE vous ai écris bonnement & ingénument les sentimens de son Emin. Casanata sur vôtre Dissertation, & ce Prélat qui vous estime & qui vous aime me les a dit, à ce qu'il me semble, par une pure & bonne amitié pour vous. Vous ne croiez pas les pouvoir suivre, je n'ai rien à vous dire, sinon que dans la suite en cas que la Dissertation fasse du bruit, vos amis vous y serviront de tout ce qu'ils pourront. Il faudra laisser venir les gens & on fera la guerre à l'œil. Ce qui leur pourra faire peine est qu'étant aimé & estimé dans cette Cour autant que vous l'êtes, on ne dise, pour quoi a t'il fait cet embarras à ses amis ? de quoi

s'est'il avisé? qu'est-ce que cela le regardoit? Qui l'a engagé à écrire? Vous me direz que c'est l'amour de la vérité, & que *nihil possumus contra veritatem*. J'en tombe d'accord avec vous; mais combien y a-t'il d'autres choses qui choquent & qui font peine à ceux qui l'aiment, & dont on ne dit mot, ou parce que le remede, quand on en pourroit apporter, seroit peut être pire que le mal, ou parce qu'on voit que ce que l'on pourroit dire, n'auroit pas tout l'effet qu'on auroit lieu d'esperer. Ce que l'on a dit contre la pluralité des Benéfices ne l'a pas fait cesser, &c. Vous avez crû que vous deviez rendre ce témoignage à la vérité. Tout ce qu'il y aura de gens savans & desinteressez vous approuveront..... Comme il y a peu d'exemplaires de vôtre Dissertation, elle n'a pas encore fait bruit, on en parle pourtant, & on en parlera dans la suite. Je vis encore hier son Em. Casanata & nous en discourûmes. Il convient de tout ce que vous avancez, & croit que vous ne dites rien qui ne soit fort probable: mais il revient toûjours à ce que vos principes posez & établis, ni les Reliques qu'on a ici tirées des Catacombes, ni celles qu'on pourra tirer à l'avenir ne devront être reçûes comme véritables & encore moins honorées comme telles. Cela peut donner de grands scrupules au de-là des Monts, particulierement en Espagne, Allemagne, les Indes, &c. où l'on en envoie tous les jours. Le S. Pere en fait chercher dans tous les cimetieres, & on se prépare à en donner une grande quantité à l'*anno sancto*. Je tombe d'accord que les abus en sont grands, que le culte qu'on rend à ces Reliques est excessif. Tout le monde en ce point de vôtre Dissertation est de vôtre sentiment. Mais encore un coup combien y a-t'il d'autres abus qu'on souffre, parce qu'on ne sauroit les empêcher? Le R. P. Papebroch a eu ordre de se taire sur la Genéalogie de St. Elie & l'histoire des Carmes, le Bref en va bien-tôt paroître. Les gens savans ne les croient pas bien fondez dans leurs traditions. Cependant on les souffre comme beaucoup d'autres choses *pro bono pacis*. Tout à vous. De Rome le 30. Mars. 1698.

Mr. LANGLADE
A D. MABILLON.

Au sujet de la Lettre d'Eusebe.

J'Ai reçû, R. Pere, la Lettre que vous m'avez écrite sans datte au sujet de ce qui vous a été mandé par D. Estiennot à l'occasion d'un écrit que vous avez fait touchant les Reliques trouvées dans les Catacombes, vous savez ce que je vous suis par estime & par inclination, & ainsi vous devez vous attendre que j'agirai toûjours pour vous comme le meilleur de vos amis doit agir; si cet écrit étoit à faire, je vous conseillerois de le supprimer, mais étant devenu public, ma sincerité naturelle ne me permet pas de vous conseiller de vous dire le contraire de ce que vous pensez. Si dans la vérité vous trouviez que vous avez été un peu trop rigoureux censeur de ces Reliques, je vous conseillerois de le déclarer par un autre écrit, & de faire ce qui vous a été conseillé par D. Estiennot de la part du Cardinal Casanata, lequel dans la vérité m'a toûjours paru de vos amis. Mes complimens, je vous prie, à D. Thierry & me croiez entierement à vous.

A Rome le 8. Avril 1698.

Mr. DE BOIN
A D. J. MABILLON.

Pourquoi il a traduit la Lettre d'Eusebe sans la participation de son Auteur.

M. R. PERE,

QUE pensez-vous de moi en voiant la traduction de vôtre excellente Lettre? Vous vous récriez sans doute contre une conduite qui vous paroît si peu respectueuse,

tueuse, vous me regardez comme un téméraire d'avoir osé toucher à un ouvrage sous les yeux de l'Auteur sans lui en avoir demandé son sentiment! J'avoue, mon Reverend Pere, que les apparences ne me sont pas extrémement favorables, mais au fond en aurois-je usé de la sorte si vous aviez ressemblé au reste des hommes que la science enfle, & si vôtre modestie plus grande encore que vos lumiéres, avoit voulu permettre d'y travailler à ceux qui se sont hazardez de vous en faire la proposition. Prenez-vous donc à vous-même de la faute que j'ai commise, accusez-en vôtre modestie, qui vous a fait confier à une langue, qui n'est connue que de peu de personnes, des véritez sur lesquelles tous les hommes ont des droits incontestables. Ceux pour qui vôtre Reverence semble avoir écrit, gémissoient déja de l'aveuglement que vous condamnez, ils n'ont eu que le plaisir de voir leurs sentimens exprimez dans vôtre Lettre d'une maniére infiniment plus énergique & plus forte qu'ils ne l'auroient peut-être pû faire eux-mêmes; mais le peuple qui est le plus malade étoit le plus abandonné; car comment pouvoit-il être touché d'une chose qu'il ne connoissoit pas; j'ai donc rompu le voile, j'ai dissipé la nue qui l'empêchoit de jouir de l'éclat de vos lumieres: si c'est un crime, c'est un crime dont je suis glorieux & qui ne me laisse point d'autre regret que celui de l'avoir mal exécuté: c'est en cela seul que je reconnois ma faute, & que je sens que j'ai besoin de toute vôtre indulgence, j'ose même esperer que vous ne me la refuserez pas, dautant plus qu'il y auroit, ce me semble, beaucoup d'injustice d'attendre de moi une traduction qui répondît à la force & à l'élégance de vôtre Latin. Pour moi qui sais admirer ce qui part d'une main si savante, je croirai toûjours avoir beaucoup mérité du public, si je suis assez heureux pour avoir conservé quelques traits de cette beauté qui régne dans tout vôtre ouvrage, & si je puis jamais entendre dire, la traduction ne rend pas la Lettre du R. Pere Mabillon méconnoissable. Je suis avec beaucoup de respect. a

a Il y eut la même année une autre traduction imprimée selon le titre à Grenoble chez Estienne Bon, & en effet à Tours chez Duval. L'auteur se désigne par ces deux lettres B. T. mais je ne sai qui elles indiquent, à moins que ce ne

Mr. FLECHIER EVEQUE DE NISMES A D. MABILLON.

Lettre de remercìment & de congratulation sur la Lettre d'Eusébe.

J'AI reçû avec beaucoup de reconoissance, mon R. P. & lû avec beaucoup de satisfaction le petit Livre que vous avez eu la bonté de m'envoïer, ou vous traitez du culte des Saints inconnus. Il falloit qu'un homme aussi éclairé & aussi judicieux que vous l'êtes, nous apprit à discerner dans l'obscurité des sépulcres, les cendres des Saints d'avec celles des pécheurs, & à regler selon les preuves évidentes ou douteuses, les honneurs qu'on rend quelquefois indifféremment à des ossemens incertains, comme aux Reliques des Martyrs. Il y avoit long-tems que je souhaitois qu'on abolît certaines superstitions qui s'introduisent en faveur de ces corps qu'on appelle Saints, & qui n'ont peut-être jamais été baptizez. Les peuples sont naturellement crédules. La Cour de Rome est quelquefois bien libérale de tels présens. Il n'y a pas un grand Seigneur qui en revienne, qui n'en rapporte quelque Martyr à qui il se fait honneur de fonder une dévotion, & une fête dans quelque Eglise qu'il affectionne ; de-là viennent en divers lieux des histoires fausses & des dévotions peu solides. Vôtre Dissertation servira beaucoup à faire connoître & à faire réprimer ces abus. *a* Je vous rends très-humbles graces de la bonté que vous avez eu de m'en faire part, j'estime comme je dois tout ce qui part de vôtre esprit, je suis très-sensible aux marques de vôtre souvenir & de vôtre amitié, & personne n'est avec plus d'estime & de considération que je suis, mon R. Pere, vôtre &c. De Nismes le 2. May 1698.

soit le P. du Buse Théatin qui n'étoit pas des amis d'Eusébe. Mr. de Boze Secrétaire de l'Académie des Inscriptions dans le magnifique éloge qu'il fit de Dom Mabillon l'an 1708. parle d'une troisiéme traduction faite par Mr l'Abbé le Roy. Je ne connois ni le lieu, ni l'année de l'impression.

a Henry Evêque de Luçon écrivit au même Auteur le 19 du même mois en ces

Mr. CALLY
A DOM MABILLON.

M. R. PERE,

QUAND je reçû vôtre Dissertation touchant les nouveaux Saints par les soins de nôtre ami commun Mr Varignon, j'étois malade d'une incommodité qui dure depuis sept ou huit mois, & dont je ne suis pas encore bien revenu ; je me fis lire aussi-tôt cet ouvrage avec dautant plus d'ardeur que j'en avois appris déja quelque chose par le bruit commun ; je n'y ai rien remarqué que de très-bon, très-judicieux & très-bien écrit ; j'aurois souhaité que quelqu'un l'eût traduit en nôtre langue, afin qu'il fût lû & entendu par de certaines personnes qui y ont un intérêt particulier, & qui n'entendent point le Latin. Nous avons ici un Saint qui a tous les caractéres des Saints baptisez. Nôtre S. Pere, à ce qu'on dit, le donna aux Capucins, & ceux-ci le donnérent aux Religieuses de la Visitation, je crois en l'année 1684. ou 1685. auquel tems on démolissoit les Temples des Huguenots, & il me souvient qu'un Prédicateur qui faisoit l'éloge de ce Saint qu'on a nommé S. Justin, dit que c'étoit par un effet des priéres de ce Saint, & comme une preuve des avantages qu'on devoit attendre de son intercession, de ce que le tems auquel on faisoit la cérémonie de sa translation, étoit le tems auquel on démolissoit les temples des Religionaires dans la ville de Caen ; ce raisonnement comme vous voiez n'est pas convaincant ; mais on ne laisse pas d'en admirer l'invention. Continuez, mon R. Pere, à nous donner de pareils ouvrages pour la gloire de l'Eglise, & me croiez tel que je suis de tout mon cœur, mon R. Pere. A Caen ce 5. May 1698.

termes : *On m'a envoié il y a quelque tems la Lettre* de Cultu Sanctorum Ignotorum. *Il est à souhaiter qu'on profite des réflexions que vous faites sur cette matiére, & qu'on ait plus de réserve dans le Culte qu'on rend à ces Saints.*

D. CL. ESTIENNOT A D. MABILLON.

M. R. PERE,

TOUS les habiles gens non interessez qui ont lû vôtre Dissertation, en sont très-contens. Le R. P. Dex à qui je l'ai fait voir & tous les R. P. Jesuites en parlent avec éloge. Vous verrez par le sentiment d'un Genéral d'Ordre & d'un Provincial ci joint, que d'autres en pensent autrement. C'est le sort de tous les Ouvrages aussi-bien que celui de tous les hommes.

Sentiment d'un Genéral d'Ordre.

J'ai lû la Dissertation *de Cultu Sanctorum Ignotorum.* Je crains qu'on n'attribue à ce savant Auteur, qu'il a porté les choses trop loin, & qu'il donne aux Hérétiques occasion de blâmer le culte qu'on rend aux Reliques. Je ne crois pas que celles que le Cardinal Vicaire & le Sacriste du Pape donnent, soient fondées sur des Inscriptions pareilles à celles qu'il cite, & si dans quelques Provinces on montre ces sortes d'Inscriptions, je suis persuadé que ce n'est pas avec l'approbation de Rome. Il a suivi le génie du tems, qui prend ces occasions qu'on ne peut, ce me semble, attribuer à Rome. Il faut pourtant avouer qu'il y a en cette Dissertation ou Epitre une grande érudition, comme en tout ce que ce grand Homme donne au public.

Sentiment d'un Provincial d'Ordre.

Eusébe en condamnant divers abus au regard des Reliques, semble tomber en quelques inconveniens.

1. Il semble dans la Lettre ne donner pas une assez bonne idée des Reliques que les plus grands Saints ont eues en singuliere vénération.

2. Il met en confusion diverses Eglises à qui celle de Rome a envoié des Reliques, qui à son sens sont fort suspectes.

3. Il semble peu se conformer au Decret de la sainte Congrégation qu'il allégue lui-même.

4. Il apporte très-peu de preuves & d'exemples lorsqu'on peut lui en opposer une infinité d'autres plus forts.

5. Il prétend que les Catacombes sont épuisées de Corps saints, ce qu'il est difficile de prouver, vû qu'il y a été enterré des milliers innombrables de Martyrs & d'autres Saints, comme l'Auteur en convient après Prudence.

6. Ce que Grégoire III. écrit à l'Archevêque de Mayence ne le prouve pas. Il semble vouloir dire que ce Pape aiant distribué toutes les Reliques considérables qu'il avoit, il demande du tems pour en chercher, & comme cet Archevêque lui demandoit un corps Saint entier, le Pape lui répond qu'il n'en a pas présentement, mais qu'il en fera chercher pour le satisfaire. Ce qui paroît être le sens naturel de sa réponse, avant qu'on ait ouvert les Catacombes pour en trouver: c'est ce que veut dire le Pape, *modo illud non misimus, quia inquirentes....*

7. Il n'est pas aisé de montrer que la fiole de verre qu'on trouve teinte en certains tombeaux des Catacombes, y ait été mise pour des parfums. On mettoit bien une espéce de lampe allumée dans les tombeaux pour marquer l'esprit ou l'immortalité de l'ame, mais il est difficile de croire qu'on y mît une si petite fiole pour le parfum. Au moins n'en trouve-t'on ni dans les tombeaux des Payens, ni dans ceux mêmes des Chrétiens, mais dans ceux qui portent quelque autre marque du martyre.

8. Trois ou quatre exemples alléguez auront peine de prévaloir contre une infinité & l'usage de tant de siécles.

9. Il paroît juste 1. de convenir que dans les Catacombes il y a beaucoup de corps Saints. 2. Que le Decret de la Congrégation est très-prudemment donné. 3. Que la palme empreinte, la petite fiole teinte de sang & telles autres marques suffisent pour exposer pareilles Reliques à la dévotion des fidéles, parce qu'une espéce de tradition a consacré ces sortes de signes pour marquer le martyre. 4. Qu'Eusébe a raison de montrer qu'à cet égard il y a des

abus à reformer tant selon la regle dudit Decret de la sacrée Congrégation, que de la rubrique & inspection des Ordinaires. De Rome le 13. May 1698.

D. CL. ESTIENNOT,

A D. J. MABILLON.

Sentiment du Cardinal Colloredo, du P. Thomassy & des Jesuites sur la Lettre d'Eusébe. Prétendue censure faite par les Capucins.

M. R. PERE,

J'ETOIS en peine de savoir comment son Eminence Colloredo étoit avec vous, sur ce qu'on m'a dit qu'il donnoit par Rome des copies de la Lettre que vous lui aviez écrite, & par laquelle il paroissoit que son sentiment n'étoit pas que vous imprimassiez vôtre Dissertation. Je le fus voir jeudi dernier, & nous parlâmes à cœur ouvert de cela. Il est dans le même sentiment que son A. E. vous a marqué, qui est que si vous lui aviez demandé ou suivi le sien, vous n'auriez pas imprimé. Cependant il me dit qu'il savoit que vous ne l'aviez donnée que par force, & que parce que si vous ne l'aviez point publiée, d'autres l'auroient fait pour vous & avec moins de prudence & de modération que vous : *a* mais qu'il croioit

a J'apprens d'une Lettre écrite de Rome le 15. Mars 1698. quelle fût la raison qui força en quelque sorte D. Mabillon de publier sa Dissertation. On y dit » que cet Auteur voiant avec douleur le culte excessif qu'on rendoit dans quel» ques Eglises de France à des Saints tirez des Catacombes de Rome, en avoit écrit » à un Cardinal de ses amis pour lui témoigner sa peine & lui proposer ses diffi» cultez. Que cette Eminence lui répondit que c'étoit aussi le sentiment des plus » sages d'entre les Romains, & que pour preuve de cette vérité, la Congrégation » des Rits avoit condamné ces abus par un Decret genéral dont il lui envoioit » un exemplaire imprimé ; Que l'Auteur de la Lettre se fût contenté de publier ce » Decret pour essaier de corriger ces abus, mais qu'une raison particuliére l'avoit » obligé de donner son écrit au public. Sçavoir que quelques-uns de ses amis aiant » sû qu'il avoit fait quelque chose sur ce sujet, l'avoient prié avec instance de » leur communiquer son petit Ouvrage afin de voir ce qu'il pensoit du culte des » Saints baptizez, qu'il n'avoit pû le leur refuser : mais que ses amis avoient fait » à son insçû des copies de cette Lettre, lesquelles s'étoient multipliées tellement

qu'elle ne feroit pas grand bien & ne remedieroit pas aux abus, & qu'elle pourroit faire quelque mal. Cependant il me marqua qu'il ne vous en aimoit & n'estimoit pas moins. Je n'avois pas encore alors reçû vôtre Lettre du 28. du passé. Car je lui aurois fait voir ce que vous m'y marquez du bien que fait vôtre Lettre & parmi les bons Catholiques & mêmes parmi les Protestans & ce que vous écrit Mr le Grand Vicaire de Strasbourg. Le R. P. Thomassy m'étant venu voir hier, je lui demandai ce qu'il pensoit de vôtre Dissertation. Il me dit à peu près les mêmes choses que vous a écrites S. A. Em. de Bouillon. Sur cela je lui fis voir vôtre Lettre, il en fut surpris & consolé, & m'avoua qu'il étoit presque dans vos mêmes sentimens, mais qu'il croioit aussi que si vôtre Dissertation faisoit du bien d'un côté, elle pourroit faire du mal de l'autre à l'égard des Protestants & même à l'égard des Catholiques, à qui cette Cour a envoié des Reliques & à qui vôtre Dissertation peut les rendre fort suspectes & douteuses; qu'il ne croioit pas pourtant qu'on voulût ici rien faire contre, & que s'il en pouvoit pénetrer quelque chose, il m'en donneroit avis. S. E. Colloredo me dit que Mr. Fabretti *b* écrivoit contre vôtre Dissertation, je le verrai un de ces jours & saurai ce qui en est. Les RR. PP. Jesuites estiment fort vôtre piece & en sont contents. Tous les habiles gens le feront, mais ceux qui auront quelque intérêt ne le feront pas. Les Capucins *c*

dans la suite qu'on menaçoit l'Auteur de la faire imprimer, s'il ne la faisoit " imprimer lui-même.,, Tout cela ne s'accorde guéres avec les lettres précédentes. D Mabillon ne communiqua sa Lettre à Paris qu'à une seule personne qui la lui renvoia dès le lendemain Cinq ans après il l'envoia sous le secret au Cardinal Colloredo qui ne paroît l'avoir communiquée qu'à quelques amis, puisqu'on n'en parla à Rome qu'après l'impression. Je doute aussi que ce Card. ait envoié le Decret de la Congrég. des Rits pour faire connoître à l'Auteur que les plus sages d'entre les Romains étoient de son sentiment, puisque cette Eminence elle-même ne pensoit pas comme D. Mabillon sur les Saints des Catacombes. Enfin cette Lettre pourroit bien avoir été feinte à Rome par un ami de D. Mabillon, qui croioit par là appaiser les bruits qui couroient contre ce pieux & savant Ecrivain.

b Ce Chanoine faisoit d'abord de grandes menaces. Il devoit faire un Ouvrage exprès contre la Lettre d'Eusébe Ensuite on dit qu'il ne l'attaqueroit pas de front, mais qu'il y répondroit en peu de mots dans le livre des Inscriptions anciennes qu'il devoit bien tôt donner au public. Il fut apparemment intimidé par ce que quelques amis de D Mabillon lui firent dire, que s'il s'avisoit d'écrire contre Eusébe, on releveroit sa Critique d'une maniére qui ne lui feroit pas d'honneur.

c Ce fut l'opinion commune à Rome pendant assez long-tems. Mais après une exacte perquisition on reconnut que l'Ouvrage ne venoit pas de ces Religieux.

ont écrit contre, & je crois même que leur réponse imprimée est ici; mais je ne l'ai pas vûe. Je sai seulement par quelques Députez à leur Chapitre Genéral qui sont ici, qu'ils avouent cette piéce. Quelques gens qui m'en ont parlé & qui peut-être l'ont vûe, n'en font pas grand cas, & disent qu'elle aboutit à faire voir que dans les Monastéres de l'Ordre il y a la Robe-Dieu, la sainte Larme, la sainte Ampoulle &c. qui sont des Reliques encore moins sacrées & moins averées que celles de saint Ovide &c. Mais tout cela ne vous regarde pas, ni vôtre Dissertation. En voilà assez sur cette matiére. De Rome le 20. May 1698.

Mr le Cardinal de Bouillon & d'autres soupçonnoient le Sr de la Croze Sous-Bibliohécaire de son. Al. El. à Brandebourg, d'avoir fait cette Critique pour tirer quelque secours d'un Imprimeur. D Mabillon, je ne sai sur quoi fondé, penchoit à l'attribuer à un Jesuite celébre, assez connu sans que je le nomme, par ses Ouvrages Philosophiques, Apologétiques, Théologiques, Historiques & Militaires. Mais outre que cet écrit est infiniment au-dessous de l'esprit, de l'érudition & de la politesse de ce docte & fameux Auteur, on ne pouvoit s'imaginer à Rome que les Jesuites François y aiant servi Eusébe de tout leur cœur, il s'en trouvat un à Paris qui l'eût voulu maltraiter.

Quoiqu'il en soit, on prétend dans ce libelle faire voir 1. que la maniére dont le Pere Mabillon s'y est pris pour attaquer les SS des Catacombes est très-fâcheuse pour les Bénédictins. 2. Qu'elle est très-injurieuse à la sainte Eglise Romaine. Elle est fâcheuse pour les Benédictins. Car, dit-on, si le Decret de la Congrégation des Rits veut que le S. dont on fait l'office, se trouve dans le Martyrologe, & qu'il y ait preuve constante & indubitable que ce S. du Martyrologe est le meme dont on a la Relique; il condamne les Eglises de ces Péres plus qu'aucune autre du Roiaume, puisqu'on y fait l'office de quantité de SS. qui ne sont pas dans le Martyrologe, & à raison de Reliques qu'ils ne peuvent pas prouver être des SS. dont ils font un office particulier. Sans trop approfondir si les SS. dont ils font la fête sont dans le Martyrologe ou non, on se contente d'appuier sur le second point, & on leur demande vivement s'ils oseroient assûrer à S Germain des Prez, que la Ceinture de sainte Marguerite est véritablement de cette Sainte; à S. Médard de Soissons, que les deux longues & larges Chasses qui sont au-dessus du grand Autel contiennent les vrais corps de S. Grégoire le Grand & de S. Sébastien; à Compiégne, que les Reliques qu'ils portent avec tant de pompe en procession, sont effectivement celles de S. Corneille & de S. Cyprien: à S. Denis en France, que l'on y a véritablement le corps de S. Denis l'Aréopagite, ou si on ne le croit pas, pour quoi l'on y chante une Messe Gréque qui n'a été inventée par l'abbé Hilduin & qui ne continue à être chantée que pour autoriser & perpétuer par cette Liturgie la fable de S. Denys envoié en France par S. Clément; à Vendôme, que la prétendue larme renfermée dans un petit globe de crystal, est certainement une de celles que nôtre Seigneur répandit sur le tombeau de Lazare. On tombe de là sur S. Placide & l'on soutient par les choses incroiables qui se lisent dans ses Actes, qu'il méritoit au moins que D. Mabillon lui donnât une place parmi ses Saints Inconnus. S. Maur n'est guéres plus ménagé.

On prouve ensuite que la Lettre d'Eusébe est très-injurieuse à la sainte Eglise Romaine par ce raisonnement. Attester par un acte public qu'un Corps, dont il

y a lieu de douter, est le corps d'un Bienheureux ou même d'un Chrétien, est le corps d'un Saint Martyr & une sacrée Relique: l'envoier en cette qualité aux Princes & aux Rois: déclarer qu'on l'envoie pour pouvoir être exposé dans quelque Eglise que ce soit à la vénération publique des fidéles: dire qu'on en use ainsi pour la plus grande gloire de Dieu & l'honneur de ses Saints; c'est commettre une profanation très-criminelle & violer d'une maniére criante l'ordre que le S. Concile de Trente a donné, de ne point exposer aucune Relique qui ne soit bien avérée. Or est-il, continue-t'on, qu'une partie de la Lettre d'Eusébe est emploiée à prouver que les Reliques données & envoiées par les Ministres du Pape & par le Pape même, sont pour la plûpart des ossemens dont il y a lieu de douter que ce soient les ossemens d'un Bienheureux ou même d'un Chrétien. Donc &c. La majeure ne pouvant être niée, on justifie la mineure par quelques extraits de la Lettre, & de peur que D. Mabillon n'élude cet argument en disant que le Decret, par le retranchement qu'il fait de l'office, se justifie assez de la prétendue profanation dont on l'accuse; on prétend que Rome conservant à ses Reliques le culte essentiel & principal, qui consiste à être exposé à la vénération publique des fidéles, le retranchement de l'office doit être compté pour rien.

Il y eut deux éditions de ce libelle, l'une à Cologne chez les héritiers de Pierre Marteau 1698. l'autre dans la même ville l'année suivante. On ne trouve de plus dans celle-ci que quelques faux raisonnemens, trois ou quatre autoritez amenées de loin & mal à propos, l'éloge des précautions que l'on prend à Rome dans l'exhumation des Corps, des déclamations fades, des injures grossiéres & une maligne affectation d'attacher à Eusébe une replique qui le commit avec la Cour de Rome.

Ce ne fut pas non plus sans affectation qu'on prît garde que ce libelle courût dans Rome avant que de paroître à Paris. D. Mabillon lui-même n'apprit qu'il avoit été critiqué que par les lettres qu'on lui écrivit de ce pais-là. Sur l'extrait croqué qu'on lui en envoia, il fit son *Epistola Commonitoria*, qu'on verra bientôt. Il ne s'y arrête pas à repousser la récrimination qui fait la premiére partie du libelle. Ce qu'il dît deux ans après dans un autre ouvrage peut y servir de réponse. On me pardonnera de transcrire ici le passage.

Il y a une très-grande différence entre les Reliques nouvelles & les anciennes. il faut avoir des raisons bien plus fortes & apporter beaucoup plus de circonspection pour autoriser celles-là que pour conserver ou pour tolérer le culte de celles-cy. Les preuves des nouvelles doivent être plus sensibles, & tomber en quelque façon sous les yeux, en un mot elles ne doivent laisser aucun doute raisonnable. Il n'y a point de mouvemens à craindre dans l'esprit des fidéles, si l'on n'en approuve pas le culte, parce qu'ils ne sont pas encore accoutumez à la vénération de ces Reliques, comme on le suppose. Il faut donc en examiner sérieusement les autentiques avant que de les approuver, afin de s'assûrer de leur vérité. Si les preuves en sont douteuses, on peut les mettre dans un lieu secret, mais honnête, suivant l'avis d'Amolon, pour ne les pas priver absolument de tout honneur, en cas qu'elles en méritassent. Au contraire les preuves des anciennes étant plus éloignées de nôtre tems, il est difficile parmi tant de révolutions qui sont survenues, de les avoir conservées. Elles peuvent donc avoir été perdues ou par l'injure des tems, ou par la négligence de ceux qui ont été les dépositaires des Reliques anciennes. La présomtion est en leur faveur & il y a bien de l'apparence qu'on ne les a pas exposées d'abord sans les avoir bien examinées. Les anciens Canons le prescrivent, & nous savons que dans le doute on les éprouvoit même par le feu. Il est donc de l'équité de juger en faveur de la possession, à moins qu'on ait de bonnes raisons d'en douter, mais des raisons précises & particuliéres, & non vagues & générales. Enfin le retranchement que l'on feroit de ces anciennes Reliques peut causer de fâcheux mouvemens dans l'esprit des fidéles accoutumez à cette vénération. Cela les porte à douter de tout & à n'ajoûter presque plus de foi aux véritables Reliques. Ce n'est pas qu'il faille approuver aveuglément les Reliques anciennes & le culte qu'on leur rend, sous la seule raison qu'elles sont anciennes. Si l'on a de bonnes

Lettre à M. l'Evêq. de Blois.

preuves pour les rejetter il faut le faire avec prudence, si le culte qu'on leur rend est superstitieux, il faut y donner de justes bornes : mais en suivant cinq regles qu'il prescrit avec autant de pieté & de lumiéres, que de prudence & de modération.

On vit en 1701. une autre Critique Françoise de la Lettre d'Eusébe, mais plus modeste. Elle étoit de Mr Labenazie Chanoine de l'Eglise Collégiale d'Agen. On ne voit dans ce livret ni railleries ni injures. C'est un Dialogue entre un Missionnaire & un Néophyte, où celui-ci convaincu qu'on peut invoquer les Saints, doute seulement sur les principes de Mr de Launoi & d'Eusébe, si tous les Saints qu'on honore dans l'Eglise peuvent etre honorez. Ce petit Ouvrage a son mérite, & D. Mabillon semble ne l'avoir pas méprisé. Je ne saurois dire où il a été imprimé, le premier feuillet manquant à l'exemplaire que j'ai vû : & je ne sais la date de l'impression que par celle de la Lettre qui fut écrite à Mr Labenazie de la part du Pape par Monseigneur Gualtieri Archeveque d'Athénes & Nonce du Pape à Paris, pour le remercier du zéle qu'il avoit marqué en cette occasion pour le S. Siége. La lettre est du 25. Avril 1701.

FRATRIS J. MABILLON COMMONITORIA EPISTOLA

AD D. CLAUDIUM ESTIENNOT, Procuratorem Generalem Congregationis Sancti Mauri in Curia Romana, super Epistola *de Cultu Sanctorum Ignotorum.*

Quæ in hac Epistola offendiculo fuerant, fusius explicat aut refellit.

PRODIIT nuper in lucem, ut scis, Reverende Pater, Epistola *de Cultu Sanctorum Ignotorum* sub nomine *Eusebii Romani ad Theophilum Gallum*, quam à me scriptam credunt omnes, nec ego sane diffiteri velim. In hac Epistola agitur de immodico cultu, qui baptizatorum, ut vocant, Sanctorum corporibus in quibusdam locis impendi solet. Hunc vero juxta Decretum sacræ Rituum Congregationis, approbatum à sanctissimo Pontifice Innocentio XII. moderandum ac temperandum esse hac Epistola demonstrare aggressus sum. Ob id traducunt me nonnulli, religiosi scilicet homines, quasi reum imminutæ in Sanctos, eorumque Reliquias venerationis, & violatæ reverentiæ in

ſummum Pontificem, qui corpora illa pro inſigni munere principibus perſonis ſæpe concedit.

Editus eſt hac de re Gallicus abſque nomine auctoris libellus, quem necdum mihi videre licuit, ob rara in his partibus ejus exemplaria, quæ Romæ potiſſimum, ubi hanc Epiſtolam ſuſpectam reddere, meque infamare conantur, magnis clamoribus venditant homines illi, non minus forte de privato commodo, quam de religione ſolliciti. Duas ejus libelli eſſe partes accepi ab iis, qui hunc legerunt: unam, ut ſic loquar, recriminationis, in qua multas id genus Reliquias in noſtris quoque Benedictinis eccleſiis coli aiunt: alteram, in qua non levia in religionem incommoda ex mea Epiſtola derivari contendunt. Nempe hinc detrahi reverentiæ ſummo Pontifici debitæ, qui ejuſmodi corpora, è Romanis ſcilicet eruta cœmeteriis, publicæ fidelium venerationi exponenda diſtribuit, aut diſtribui permittit; fidelibus offendiculum & ſcrupuli materiam præberi, cum eorum ſanctitas in dubium revocatur, quos pro certis & indubitatis Sanctis hactenus habuerunt; anſam exhiberi hæreticis calumniandi Eccleſiam Romanam, quaſi ſuperſtitioſum dubiorum Sanctorum cultum inducat; denique imminui debitam Sanctis, eorumque Reliquiis venerationem, quas publico ſemper honore venerata eſt Catholica Eccleſia.

Hæc in me ſpargi ſi impune ſivero, vereor ne falſæ criminationes pro confeſſis habeantur, tandemque apud vulgus, dum ejuſmodi rumores invaleſcunt, mea periclitetur fides & obſervantia in Summum Pontificem & in Romanam Eccleſiam, cui me ſemper addictiſſimum, ut par eſt, & obſequentiſſimum fuiſſe & ſcripta, & facta teſtantur mea.

Quapropter hæc paucis in anteceſſum refellere viſum eſt, &, priori libelli parte, quæ futile argumentum continet, in aliud tempus rejecta, poſterioris tantum partis in præſens objecta diluere. Ejus rei cauſa hanc commonitoriam Epiſtolam tibi, mi Stephanoti, inſcribere in animum induxi, ut habeas in promtu, quod ad me purgandum pro tua in me benevolentia afferre poſſis, ex tua eruditione ſuppleturus, quæ huic Epiſtolæ deerunt.

I.

In primis qui meam de ejusmodi Sanctorum cultu sententiam uno verbo expressam volet, vel unum locum epistolæ meæ advertat, in quo assero, » merito colendos esse » Sanctos illos, quorum corpora ex illis Romanis cœme» teriis eruta sunt, modo de eorum martyrio aut sanctitate » certis constet argumentis, eorumque cultum Romanus » Pontifex permittat, aut præscribat. Quid in hac sentententia non catholicum & orthodoxum? quid non sanctioribus Ecclesiæ regulis accommodatum? Quid legitimo Sanctorum cultui magis congruum, quam postulare, ut eorum martyrium aut sanctitas certis constet argumentis, ne superstitiosus cultus videatur? Quid denique reverentius in summum Pontificem, quam solum ejus permissum aut præscriptum exigere ad ejusmodi cultum decernendum?

Jam vero si totius Epistolæ scopum & institutum diligenter expendas, in id unum tendit, ut summi illi honores, ecclesiastica scilicet officia, Missæ, panegyrici, sermones, expositio sanctissimi Sacramenti, quos honores insignioribus dumtaxat Sanctis concedit Ecclesia, ignotis illis abrogentur ex auctoritate illius Romani Decreti, quod ipse Summus Pontifex approbavit. Huc spectant omnia Epistolæ meæ argumenta, ut lectori cordato, & absque præjudiciis universa & singula expendenti perspicuum erit. Si qua ulterius progredi videntur, ad hunc scopum omnia religata me velle professus sum.

At quædam, inquis, argumenta eo pertinent, ut ejusmodi Sanctorum Reliquiæ *venerationi fidelium*, quod tamen ipsum etiam Decretum concedit, in ecclesiis exponi non debeant, nisi certiora, quam quæ vulgo afferuntur, eorum sanctitatis indicia habeantur. Quod qui sentiat, reverentiæ & auctoritati detrahat Summi Pontificis, à quo hæ Reliquiæ pro veris ac sinceris concedi solent.

Ut ingenue fatear id, quod res est, non satis certa & explorata mihi visa sunt quædam id genus indicia, crux nimirum, palmæ, Christi monogramma, quæ hominem certe Christianum designant, Sanctum non satis probare

videntur. Secutus sum hac in re modum Sacræ Rituum Congregationis, quæ palmas, eisque junctum vas sanguine tinctum, *pro signis certissimis verarum Reliquiarum* habenda censuit; aliorum vero signorum examen in aliud tempus rejecit. Et quidem palmas cum Christi monogrammate non omnino valere ad probandum martyrium, exemplo constat à Baronio allato, multisque aliis, quæ afferre singula prolixius foret.

Atqui tamen Roma deferuntur uti martyrum Sanctorum Reliquiæ, quæ nulla alia habent, quam priora illa indicia, easque Romanus Pontifex passim pro insigni munere tribuit. Peccat igitur in Summum Pontificem atque in Romanam Ecclesiam, qui de illis indiciis aliter sentit.

Ad hæc primum respondeo, non omnes ejusmodi Reliquias ab ipso Summo Pontifice impertiri, sed aliquando à Cardinale Vicario, si integra corpora sint; aliquando ab episcopo sacrarii Apostolici præfecto, si tantum particulæ. Deinde hæc indicia passim non ab ipso Pontifice, non etiam à Cardinale Vicario, aut sacrarii Apostolici præfecto, sed à quibusdam secundariis ministris observari, quos accuratiores quandoque ac diligentiores in examinandis illis indiciis esse fortasse oporteret. In hos, si hac in re negligentiis se gerunt, tota culpa refundenda est, non in Romanam Ecclesiam aut Summum Pontificem, qui à ludificandis Ecclesiæ fidelibus longe abhorret. Denique si quando ab ipso Romano Pontifice corpora donantur, ea insigniora & exploratiora esse, certioribusque indiciis prædita: quæ proinde fidelium venerationi legitime exponi possunt, non tamen immodico illo, quem dixi, cultu honorari, nisi Pontifex ipse aliter permittat, aut præscribat.

Porro secundarios illos ministros, qui ea corpora vel è cœmeteriis eruunt, vel extergunt ac lavant, non satis circumspecte aliquando se gerere probat tum Argyridis creditæ martyris exemplum, cujus corpus è sacro loco amoveri, ac donatori restitui præcepit sacra Rituum Congregatio; tum alia quædam premenda silentio, quorum recens adhuc in his partibus memoria est. Hæc ex reverentia in Romanam Ecclesiam, Summumque Pontificem à me dicta, sicque accepta esse velim: cujus quanto since-

rior ac major est apud nos Gallos auctoritas, tanto ardentius esse debet studium in purgandis illis factis, quæ illibatum utriusque decus & honorem vel tantillum imminuere possunt.

II.

Neque vero timendum est, ne ex hoc sacrarum Reliquiarum accurato delectu scandalum & offendiculum fidelium animis ingeneretur. Immo, si nullo, nisi forte levi examine, Reliquiæ omnes ex Romanis cœmeteriis efferantur, ac pro veris ac sinceris admittentur; ubi negligentia aut fraus deprehensa erit, fidelium vulgus certas & indubitatas Sanctorum quorumvis Reliquias etsi temere, in dubium revocare poterit; itaque fiet, ut, admissa quarumvis Reliquiarum absque congruo delectu veneratione, labefactetur debita erga veras religio. *Fracta enim*, ait Augustinus, *vel leviter diminuta auctoritate veritatis, omnia dubia remanebunt: quæ nisi vera credantur, teneri certa non possunt.*

August. lib. de mend. cap. 10.

Hoc igitur examen eo magis necessarium videtur, quod illa corporum effossio & elevatio quoddam canonizationis genus censeatur, ut ejusmodi corpora venerationi fidelium in sacris locis exponi possint. Sicut itaque maxima in sollemni Sanctorum canonizatione diligentia & morosa circumspectio adhibetur, atque accuratissimum examen, ut pii homines publico Ecclesiæ cultu honorari mereantur: sic proportione non ambigua & æquivoca sanctitatis vel martyrii indicia in discernendis illis corporibus adhibenda sunt, ut publica veneratio eis permitti possit. Næ ille iniquus sit, qui in malam partem id interpretetur. Nam si Romanæ Ecclesiæ consuetudo laudanda, omnibusque probanda est, quod tam morosam ad canonizandos Sanctos diligentiam adhibeat: mihi certe vitio verti non debet, quod affinem circumspectionem cupiam in illis Sanctis recognoscendis, quorum corpora publicæ fidelium venerationi exponenda erunt. Utrobique vero examen illud Sanctorum honori adeo non derogat, ut è contrario illum maxime stabiliat & illustret.

At hypothetica, inquis, & conditionata sufficit ad

hoc ſanctitatis aut martyrii certitudo.

Verum æquivocatione laborat hæc objectio. Abſoluta quidem vix quidem haberi poteſt de ſanctitate quorumdam Sanctorum maxime confeſſorum, ſcientia; at moralis ſaltem neceſſaria eſt, eaque diligenti examine comparata. Adeoque magnopere utendum delectu, ne quid contra religionem in eorum cultu ſubrepat. Alia ratio eſt de martyribus, de quibus longe exploratior certiorque cognitio haberi poteſt ex certis patrati martyrii indiciis & argumentis.

Palmas cum vaſculis ſanguine tinctis pro certiſſimis ſignis verarum reliquiarum haberi vult ſacra Rituum Congregatio. Et id quidem *prudenter ac ſapienter decretum* dixi, *ſi modo conſtet ejuſmodi vaſa ſanguine tincta eſſe, non ad continendos ſuffitus, aut odoramenta, aliaque id genus appoſita fuiſſe.* Certe ampullas, Sanctorum Martyrum ſanguine plenas, à fidelibus olim aſſervatas fuiſſe manifeſtum eſt ex Auguſtino, Gregorio Turonenſi epiſcopo, aliiſque monumentis eccleſiaſticis: an vero in tumulis martyrum ſimiles ampullæ repoſitæ fuerint, alias diſquiremus. Interim apud me plurimum valere fateor ſacræ Rituum Congregationis judicium, cui Romæ ſubterraneæ auctor diſerte ſuffragatur. Ceterum nemo veritatis ac religionis amans gravate feret, hæc à me adeo moderate examinata fuiſſe, reſervato Romanæ Eccleſiæ ac Summo Pontifici decretorio judicio, cui Epiſtolam meam, ut cetera ſcripta, ſubjectam eſſe me velle non ſemel in hac ipſa Epiſtola profeſſus ſum.

III.

Hæc vero diligentia & cautela ſi in ſecernendis beatorum, ſive Martyrum, ſive Confeſſorum meritis adhibebitur, tantum abeſt ut heterodoxi hinc occaſionem captent inſultandi Romanæ Eccleſiæ, Summove Pontifici, ut contra nihil opportunius & efficacius ſit ad eorum retundenda convitia, & linguas exarmandas. Sicut enim ad refellendos & convincendos eorum errores maxime conducit nuda catholicæ veritatis expoſitio: ita ad inſinuandam eorum animis debitam ſacrarum Reliquiarum venerationem nihil utilius eſt, quam ſincera & accurata in falſis ſecer-

nendis religio. Ea enim eſt, ut virtutis, ſic religionis forma & pulcritudo, ea vis ac nativa indoles, ut ſi hominum oculis nuda, & nullo fucata colore exhibeatur, ſtatim in amorem ſui & amplexum rapiat & alliciat omnes.

IV.

Ex his quivis rerum æquus æſtimator facile perſpiciet, vulgatam à me Epiſtolam nihil omnino detrahere legitimo cultui ſacrarum Reliquiarum, immo eum ex illa valide adſtrui & confirmari, dum incertis ac dubiis dubius aut nullus honos conceditur, certis & exploratis certus & exploratus cultus aſſeritur. Eamdem ob cauſam ex eadem epiſtola adeo nulla Romanæ Eccleſiæ aut ſummo Pontifici infertur injuria, ut contra hæc opportuna & maxime conducibilis videri poſſit ad utriuſque dignitatem ab adverſariorum conviciis vindicandam.

V.

Aſt audire mihi videor nonnullos mihi improperantes, quod *Romana vetera cœmeteria fere tota Sanctorum corporibus* ante nongentos annos *exhauſta* fuiſſe dixerim. At ſi quis conſequentia legat, id à me dictum intelliget de inſignioribus Sanctis, quorum corpora Romani Pontifices jam tum è tumulis extulerant, & in Eccleſiis recens dedicatis recondiderant. *Nempe illo ævo nondum forte uſus invaluerat, ut baptizatorum, quos vocant, Sanctorum corpora pro veris ac indubitatis Reliquiis ſacris haberentur, & in exteras regiones ſubmitterentur.* Quamquam ante id tempus quidam Græci monachi, teſte Gregorio Magno, *corpora mortuorum* juxta Eccleſiam S. Pauli *in Campo jacentia*, effodientes, atque eorum oſſa recondentes inventi fuere qui deprehenſi confeſſi ſunt, *quod illa oſſa ad Græciam eſſent, tamquam Sanctorum reliquias, portaturi.* Sed aliud eſt quod clam & furtim agit quorumdam cæca pietas: aliud quod cum prudenti & accurato examine facit oculata Romanæ Eccleſiæ religio.

Greg. lib. 3. epiſt. 30. ibid.

Etſi vero vetera Romana cœmeteria Gregorii IV. pontificatu

tificatu fere tota Sanctorum corporibus exhausta fuisse dicantur; non omnia illo ævo Christianorum cœmeteria detecta erant, quale unum, cum Romæ anno MDCLXXXVI. versaremur, detectum est ad portam Majorem prope aquæductum Sixti V. quod cœmeterium Castuli esse existimant.

Erunt fortasse, qui *asciæ* interpretationem ex Boisoto à me allatam improbaturi sunt, prolato ex vetustis Romanorum legibus hoc edicto quod Cicero retulit: *Ne facito rogum, asci ne polito*, quod potius de dolabro, quam de alio fabrorum lignariorum instrumento interpretandum videtur. Sed hæc alias. Cicero lib. 2. de legib.

Hæc sunt, amantissime Pater, quæ in præsens tibi suggerenda habebam, tum ad purgandam Epistolam meam adversus objecta quorumdam malevolorum hominum, quos nullo modo lædere aut provocare mihi propositum fuit; tum ad asserendam fidem & observantiam meam in Romanam Ecclesiam atque in Summum Pontificem, quam fidem nulla umquam occasione aut causa vel tantisper obscurari aut suspectam reddi, quoad in me erit, permissurus sum. Sane male omnino de Romana Ecclesia mererer, si ego, qui tam benigne atque humaniter à Romanis olim acceptus sum, tam liberalibus officiis ingratum me præberem. Vale. Parisiis, v. Nonas Julii anno MDCXCVIII.

Honoramus reliquias Martyrum, ut eum, cujus sunt Martyres, honoremus: honoramus servos, ut honor servorum redundet ad Dominum. Hieron. in epistola ad Riparium contra Vigilantium.

Mr. DU G.

A D. MABILLON.

Sur l'*Epistola Commonitoria.*

J'Ai été très-sensible mon R. Pere, à l'honneur que vous m'avez fait de m'envoier vôtre Lettre, & de m'ordonner de vous en dire mon sentiment. Vous la regardez comme une ébauche, & moi comme un ouvrage parfait. Il est étonnant que n'aiant point vû le livre, vous y répondiez avec tant d'exactitude, & je doute que quand vous l'aurez lû vous y trouviez rien de nouveau, que vous n'aiez déja détruit. Il m'a paru que vous proposez les difficultez dans toute leur force & dans ce qu'elles ont de plus odieux, que vous y satisfaites solidement sans affoiblir vôtre premier écrit, & qu'il est impossible que vos raisons, vos maniéres honnêtes, & vôtre modération ne contentent pas les Romains. J'approuve extrémement que vous n'envoiez vôtre Lettre que manuscrite, & que vous l'adressiez à vôtre confrere. Tout cela est plus modeste & plus naturel, marque moins de précaution, par conséquent moins de peur. Il y a une expression dans la page 6. *in dubium revocare poterit*, qu'il faut adoucir, en marquant que le peuple auroit tort, ce qui est vôtre pensée. [a] Dans la page 7. dans l'article, *sicut itaque maxima* &c. il seroit à propos de faire sentir combien la conséquence qu'on tireroit contre le culte des Saints, de ce qu'on apporte tant de précautions à les canonizer, seroit injuste. Et combien au contraire ces soins & cette sévere exactitude sont une preuve du respect qu'on a pour les Saints qui méritent d'être proposez comme des exemples. [b]

---

[a] D. Mabillon mit aussi-tôt *etsi temere* avant *in dubium revocare poterit.* Cette correction se trouve au commencement du §. 2.

[b] La seconde est dans l'article suivant, auquel l'Auteur, sur l'avis de son Théologien, ajoûta: *Ne ille iniquus sit, qui in malam partem id interpretetur.*

J'ai parlé à Mr l'Abbé Renaudot, qui a vû l'écrit des Capucins, & qui le méprise, mais qui comprend qu'il est nécessaire de soûtenir fortement vôtre ouvrage & vôtre crédit, parce qu'ils sont l'un & l'autre nécessaires à la vérité. Il m'a promis d'agir sur cela avec tout le zéle que vous lui connoissez. Je vous supplie instamment, mon R. Pere, de prier pour moi, & de me faire l'honneur de me regarder comme vous étant entiérement dévoué & parfaitement soumis. 3. Juillet 1698.

D CLAUDE ESTIENNOT
A D. JEAN MABILLON.

Sur le même sujet.

M. R. P.

J'AI fait voir à S. A. Em. de Bouillon vôtre *Epistola Commonitoria*, il en est fort content. Je lui demandai s'il croioit que je la dûsse faire courir, il me dit que non & qu'il seroit toûjours tems de le faire quand on attaqueroit la Dissertation d'Eusébe, ce qu'il ne croit pas qu'on veuille faire ici, ni moi non plus. Il me dit pourtant que je ferois bien de la faire voir à quelques Emin. de nos amis, & à des gens de lettres, ce que j'ai fait. J'en ai envoié une copie à S. Em. Casanata, & une autre à S. Em. Colloredo. Je l'ai montrée aussi à d'autres personnes, au P. Thomassy, au R. P. G. de la Minerve &c. Tout le monde tombe d'accord que ce que vous dites & dans l'une & dans l'autre de vos Dissertations est fort juste, & je sai que son Em. Albani, [a] qui est un de ceux de cette Cour plus capable d'en juger, a été très-content de

---

Nam si Romana Ecclesia consuetudo laudanda omnibusque probanda est, quod tam morosam ad canonizandos Sanctos diligentiam adhibeat: mihi certe vitio verti non debet, quod affinem circumspectionem cupiam in illis Sanctis recognoscendis, quorum corpora publica fidelium venerationi exponenda erunt. Utrobique verò examen illud Sanctorum honori adeo non derogat, ut è contrario illum maxime stabiliat & illustret.

[a] Depuis Pape sous le nom de Clément XI.

vôtre Dissertation. Son Em. Casanata me fit assez connoître Vendredi dernier, que l'on se donneroit bien de garde d'y toucher ; mais il me dit aussi qu'il croioit que vous feriez bien de ne pas répondre à la réponse qui a paru. *b*

Le 12. Août 1698.

D. JOAN. MABILLON.

A D. FILLATRE R. B.

Tranquilité de l'Auteur malgré les bruits qui couroient contre sa Lettre.

M. R. PERE,

LE Pere Capucin n'a pas été bien informé des sentimens d'Eusébe. Celui-ci ne se répent nullement d'avoir écrit sa Lettre, & il en voit tous les jours de bons effets. Rome même n'en est pas mécontente. Il est vrai que deux ou trois personnes interessées en avoient été d'abord un peu choquées ; mais après les premieres idées on en est revenu, & les Cardinaux mêmes, qui sont auprès du Pape, n'en sont pas mécontens. Mais quand il y en auroit quelques-uns, faudroit-il s'en étonner ? Il faut du tems pour accoutumer & apprivoiser les gens à certaines idées qui sont opposées à leurs préjugez. Enfin cette Lettre passe & passera sans censure.... J'oubliois à vous dire qu'il est vrai que l'on a répondu à la Lettre d'Eusébe ; mais je ne sai pas l'Auteur de cette réponse, qui ne consiste qu'en récriminations sur nos Reliques, & en inconvéniens de la part de l'autorité de Rome. On n'y a point répondu parce qu'elle n'attaque point la doctrine de la Lettre, dont il y a eu deux traductions, l'une imprimée en Flandre. Il y en a

---

b Ce n'étoit pas le sentiment commun. Les amis de Dom Mabillon furent long-tems partagez sur ce qu'il devoit faire en cette occasion. Mais ce pieux Auteur s'en tint toujours à son *Epistola Commonitoria*, persuadé que les libelles faits contre lui amuseroient pour un tems le public, mais que tôt ou tard les juges équitables leur rendroient justice & à lui.

eu une seconde édition en Latin, mais sans y rien changer. L'Auteur se réservoit à dire bien des choses dans une réponse, si on l'y obligeoit, de quoi il n'y a point d'apparence. Du 31. Janvier 1699.

D. B. D. M.

A D. J. MABILLON.

Réponse de Mr Plouvier à la Lettre d'Eusébe.

M. R. P.

JE vous donne avis qu'on imprime ici avec la permission du Maître du sacré Palais & de Mr Patrizzi une réponse à vôtre Lettre *de Cultu Sanctorum Ignotorum*. a En aiant été informé de bonne part, j'allai avec D. Guillaume voir le Maître du sacré Palais, & ne l'ayant point trouvé chez lui nous parlâmes à son compagnon & lui dîmes de prier le P. Maître de nôtre part de surseoir l'impression de ce Livre jusqu'à ce qu'on lui eût parlé. De là nous allâmes voir le P. Genéral de la Minerve & le P. Massoulié qui a beaucoup de pouvoir sur l'esprit du P. Maître. Le P. Genéral nous dit qu'il croioit que le P Maître faisoit fort mal de donner une telle permission, que pour lui il étoit entiérement de vôtre opinion touchant le culte des Reliques, & que tout ce qu'on pourroit dire contre vôtre écrit ne serviroit qu'à donner prise aux hérétiques contre la Cour de Rome, & qu'il en parleroit fortement au P. Maître du sacré Palais. Le P. Massoullié me parut un peu prévenu contre vôtre Lettre. Il me dit qu'il n'étoit point du tout de vôtre sentiment, & qu'on pourroit fort bien répondre à vôtre Dissertation. Je le priai

---

a. Cette Réponse a pour titre : *In Epistolam Eusebii Romani ad Theophilum Gallum de cultu Sanctorum Ignotorum Apocrisis, in qua contra Eusebium defenduntur Reliquiæ è Catacumbis Romanis erutæ. Autore Alexandro Plozierio Tornacensi Presbytero & sacræ Theologiæ Doctore. Romæ typis Jo. Francisci Buagni 1700.*

de me dire ce qu'il y avoit dans cette piéce qui lui faisoit de la peine. Il me dit que vous rendiez incertaines la plûpart des Reliques de Rome, en disant que le *pro Christo* qui se trouve en plusieurs tombeaux n'étoit pas une marque certaine de Martyre. Je lui répondis que le monogramme ☧ ne vouloit pas dire *pro Christo*, mais que c'étoit deux lettres greques χ & ρ qu'on entrelaçoit ensemble pour signifier simplement χριστὸς à la maniére des Grecs : que ce monogramme se trouvoit en divers endroits d'Italie sur des tombeaux, dont l'inscription faisoit foi que ceux qui étoient enterrez là, n'étoient ni Saints ni Martyrs ; que j'en avois vû de cette sorte. Il ne sut que dire à cela & me promit de parler au P. Maître du sacré Palais pour empêcher l'impression du Livre. Le P. Maître répondit au P. Genéral & au P. Massoulié qui lui parlérent le même jour, qu'il y avoit déja quelque tems qu'on méditoit en cette Cour de faire faire une réponse à vôtre Lettre, qu'on en avoit chargé le Chanoine Fabretti, lequel étant mort, un autre avoit pris sa place, & qu'ainsi il ne pouvoit empêcher l'impression de cet écrit, qu'il avoit ôté tous les termes durs que l'Auteur avoit mis & l'avoit obligé de parler avec grande modération. Mr Patrizzi a donné à ce qu'on m'a dit une approbation d'une page. *b* Cette approbation ne donnera pas grand crédit au Livre ; car il passe à Rome pour un homme qui sait beaucoup à la vérité, mais qui a des idées fort confuses & très-mauvais goût. L'Auteur de cette Réponse est un certain Mr Plouvier qui étant sorti de l'Oratoire cherche fortune. Comme on ne le croit pas capable de cela, on soupçonne qu'il aura prêté son nom à quelque autre.

A Rome ce 27. Avril 1700.

---

b Mr Patrizzi dit dans cette approbation : » que n'aiant rien trouvé dans » cet Ouvrage contre la foi ou les bonnes mœurs, mais une savante explication » des difficultez, il le croit digne de l'impression ; afin que si la lecture de la » Lettre d'Eusébe a laissé quelque plaie dans l'esprit des pieux fidéles, cette » plaie soit guérie par cette défense de la vérité.

D. JOAN. MABILLONII

AD EM. CARD. COLLOREDUM.

Quærit an Plouverii libellum refellere oporteat.

ACCEPI nuper ex Urbe exemplar Libri, quem Alexander Plouvierus edidit adversus Epistolam Eusebii de cultu Sanctorum Ignotorum. Hoc unum queror in illo Libro, quod fidem meam & venerationem erga SS. Sedem Apostolicam reddere suspectam conari videatur. Hortantur me qui Romæ versantur Patres nostri ad repellendam injuriam. Sed, ut verum fatear, tanti mihi non videtur Liber iste, ut responsionem mereatur. Sed quia incertus sum qualis sit Romæ de isto libello opinio, obnixe rogo Eminentiam tuam ut mihi amice suggerere dignetur quid facto opus sit, & an respondere sit operæ pretium. Hanc gratiam spero ab Eminentia tua, cujus consilium, si ita ipsi è re sua videatur, revelabo.

D. B. D. M.

A D. J. MABILLON.

Mépris que l'on fait à Rome de la Censure de Mr Plouvier.

MON REVEREND PERE,

JE crois plus que jamais que vous ne devez point répondre au Livre de Mr Plouvier. Il est si méprisé ici, qu'il fait grand tort à son Auteur. Il n'y a pas jusqu'à Mr Plouvier lui-même qui ne témoigne en être dégouté. Il se plaint qu'il ne peut se rembourser des frais qu'il a faits pour l'impression. Il eut dernierement l'imprudence de dire qu'il étoit de même sentiment que vous touchant les Reliques des Catacombes, mais que certains

intérêts l'avoient porté à faire ce Livre. C'eſt un eſprit inquiét qui cherche fortune, ce ne ſera pas ſon Livre qui la lui fera trouver. Je ne crois pas que vôtre Lettre ſoit dénoncée, ni qu'on penſe à la dénoncer. a

De Rome le 10. Août 1700.

Mr. LE CARD. DE BOUILLON

AU PERE BIANCHI Secrétaire de la Congrégation de l'Indice.

Son Al. Em. prie ce Secrétaire d'empêcher que la Lettre d'Euſébe ne ſoit miſe à l'Index.

PERSUASO ch' io ſono dell' amicizia verſo di me di V. P. le confidarò che la ſtima che ho per la gran dottrina e pietà del Padre Giouanni Mabillon Benedittino della Congregazione riformata di ſan Mauro in Francia, ed il grande affetto che io gli porto m'obligano di ſcrivere queſta lettera di proprio pugno a V. P. per ſupplicarla in confidenza ~~con la maggior premura d'impedire che non~~ ſi metta all' Indice un piccolo libretto del d° Padre Giouanni Mabillon intitolato *Epiſtola Euſebii Romani de cultu Sanctorum Ignotorum*, nel quale forſe non ha parlato con tutta la ſua ſolita attentione. Avero una delle maggiori obligazioni che poſſo avere a V. P. ſe impe-

---

a Cependant on apprit du 19. Avril 1701. qu'elle avoit été déferée à l'Index. On manda même à D. Mabillon le 3. Mai de quels Ordres étoient le Dénonciateur & l'Examinateur, & on conſoloit déja ce ſavant Religieux ſur les ſuites de la dénonciation, en l'aſſurant de la part de pluſieurs Cardinaux que la cenſure de l'Index ne ſerviroit qu'à donner un nouveau relief à Euſébe. Mais cette raiſon la même l'allarmoit plus que toute autre. Il n'avoit rien plus à cœur que l'honneur de l'Egliſe Romaine & les railleries qu'il prévoioit que la condamnation de ſa Lettre attireroit à cette mere de toutes les Egliſes, le touchoient plus mille fois que ſi lui-même en eût dû être l'objet. Dans cette diſpoſition, il pria Mr le Cardinal de Bouillon de vouloir bien le protéger dans cette conjoncture, & cette Eminence écrivit auſſi-tôt au P. Bianchi la Lettre ſuivante, où l'on verra un aveu de D. Mabillon auſſi humble que ſi la Cenſure eût dû faire quelque tort à ſa réputation.

Lettre du 9. Février 1699.

diſce

disce che si dia un tal sfregio ad un cosi degno autore, cosi pio e zelante e cosi bene merito della Chiesa per le sue altre opere piene della maggior erudizione e piu recondita Ecclesiastica. In tanto mi creda V. P. Rma tutto suo di cuore. *a*

Cluni li 3° giugno 1701.

D. MABILLON

A D. GUILLAUME DE LA PARE Procureur General à Rome.

J'AI reçû, mon très-cher Pere, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je ne suis pas surpris que l'on veuille déférer au S. Office *a* nôtre Lettre *de cultu Sanctorum Ignotorum*. Il y auroit plûtôt lieu d'être surpris de ce qu'elle n'a pas été plûtôt déférée. Je crois que le Pere du Buc Théatin n'en sera pas fâché. Vous devez avoir l'*Epistola Commonitoria* que j'ai écrite

---

a La réponse du P. Bianchi du 19. Juillet fut que la Lettre d'Eusébe seroit rapportée pour la seconde fois par un Consulteur discret, qu'il auroit soin de suggérer à la Congrégation les motifs qu'avoit son A. Em. pour épargner l'Auteur, & qu'il l'avertiroit de la prudente résolution que prendroient les Cardinaux. Pur compliment. D. Mabillon n'eut pas d'adversaire plus intraitable dans la Congrégation que ce Secrétaire.

a C'est apparemment sur cette Lettre que D. René Massuet dans la Vie de D. Mabillon, qu'il a mise à la tête du cinquiéme Tome des Annales Bénédictines, a dit que la Lettre d'Eusébe avoit été déferée à l'Inquisition. Je ne doutois presque point que D. Mabillon n'eût nommé ici par inadvertance une Congrégation pour une autre. Car de toutes les Lettres venues de Rome dans le cours de cette affaire, il n'y en a pas une seule où il soit parlé de l'Inquisition. Cependant de peur de me tromper, j'ai pris la liberté de consulter Monseigneur Fontanini, Prélat aussi fameux par l'étendue de son érudition, que par le zéle avec lequel il a défendu les droits de l'Eglise Romaine sur le patrimoine de S. Pierre, & & la Diplomatique de D. Mabillon. Cet illustre Auteur qui étoit à Rome dans le tems que l'on inquiétoit Eusébe, & qui l'honora de sa protection, me fit réponse du 17. May 1723. que la Lettre en question n'avoit été déferée qu'à la seule Congrégation de l'*Indice*, & qu'elle ne l'avoit été, que parce qu'il y avoit quelque peu de choses sur la maniére de distribuer les Reliques, qui sembloient demander plûtôt une explication, qu'une censure; & que quand la premiere édition eut été expliquée par la seconde, elle fut universellement applaudie. Le témoignage de ce savant Prélat est d'un trop grand poids, pour ne le point donner ici dans ses propres termes. *Eusebii Epistola nunquam delata ad tribunal Inquisitionis, sed*

pour ce sujet à nôtre très-cher feu D. Claude Estiennot. *b* Vous verrez si vous jugez à propos de la faire voir aux Censeurs en cas qu'il y en ait de nommez. Je laisse le tout à vôtre prudence. Vous en pourriez donner copie à Sa Sainteté & au Cardinal Colloredo.

De Paris le 9. May 1702.

---

ad sacram Congregationem Indicis tantum : idque factum hanc unam ob causam, quod in ea paucula quadam, praxim nostram in distribuendis Sanctorum Reliquiis respicientia, explicationem potius, quam censuram mereri viderentur. Mabillonius, ubi primum de iis monitus fuit, novam editionem paravit, quam doctus & probus Censor Franciscus Bianchinus V. C. in purpuratorum Patrum Congregatione per omnia probavit. Unde factum, ut prior editio posteriore abunde explicata omnium plausu intacta dimissa fuerit. Vera narro, mihique undequaque perspecta.

b Il étoit mort le 20 Juin 1699. Quoique ce Religieux soit peu connu dans la République des Lettres, il y en a cependant peu qui aient plus mérité d'y être connus. Il est vrai qu'il ne s'est jamais fait Auteur, mais jamais personne ne fut plus digne de l'être, & l'on auroit lieu de regretter infiniment qu'il eût été si modeste, si d'autres n'avoient fait part au public d'un travail que sa modestie ne lui permettoit pas de mettre lui-même au jour. Les Annales Benédictines en particulier lui ont tant d'obligation, qu'étant chargé de les continuer, je ne pourrois sans ingratitude ne pas faire connoître un Confrere, dont les recherches seront, du moins par rapport au Roiaume, ce qu'il y aura de plus exact & de plus interessant.

Eloge historique de D. Claude Estiennot.

D. Claude Estiennot de la Serre né à Varennes diocése d'Autun, se consacra solennellement à Dieu dans l'Abbaye de la Sainte Trinité de Vendôme, à l'âge de 19. ans le 13. May 1658. Après ses études de Théologie il fut mis au Séminaire de Pontleuoi. L'emploi de Régent ne lui plut pas long-tems. Il lui falloit un travail plus solide. On le plaça mieux. D. Luc Dachery lui obtint des Supérieurs S. Martin de Pontoise où il vint en 1670. Ce fut là qu'il essaia d'abord ses forces sur l'histoire de cette petite Abbaye ; mais il fit pour cela un si grand nombre de recherches, qu'à la fin le recueil fut plûtôt l'histoire de tout le Vexin François, que celle du monastére de S. Martin. Cet Ouvrage est de trois petits volumes *in-folio*, & se conserve, non dans la Bibliothéque de S. Germain, comme l'indique le P. le Long, mais à Pontoise.

Ce premier essai fut extrémement goûté des Supérieurs. L'inclination qu'avoit son Auteur pour les monumens antiques, son talent pour déchiffrer les écritures les plus difficiles, le choix & le discernement des pieces, l'arrangement des matiéres, sa maniére d'écrire aisée & naturelle, sa constance infatigable dans le travail, toutes ces qualitez le firent regarder comme un sujet nécessaire, sur tout dans

un temps où la Congrégation de S. Maur aiant dessein d'occuper ses enfans à l'histoire de l'Ordre de S. Benoît, ne souhaitoit rien tant que de trouver des sujets propres à ramasser des mémoires pour un si grand & si important Ouvrage.

On avoit alors peu de monumens des Monastéres situez dans la partie méridionale du Royaume. On y envoia D. Estiennot qui y fit une moisson prodigieuse non seulement par la quantité de pieces qu'il tira des Archives de toutes ces Provinces, mais plus encore par le peu de tems qu'il emploia pour ranger & mettre en usage ce qu'il avoit amassé. Il commença par le Diocése de Bourges, & pendant les années 1673. & 74. il recueillit toutes les Antiquitez Benédictines qu'il y rencontra. Le recueil est en trois volumes *in-folio*.

Les deux premieres parties sont dédiées à D. Vincent Marsolle un des plus saints, des plus habiles pour le gouvernement, & des plus zélez pour les Lettres qu'ait eû la Congrégation. D. Estiennot marque dans sa petite Lettre dédicatoire que c'est pour suivre l'exemple de ses Peres qu'il s'attache à l'histoire, & que si les Supérieurs le trouvent bon, il passera sa vie à fouiller dans les Archives & à en extraire tout ce qu'il y trouvera d'utile pour la posterité & pour lui-même. Il y exprime sa passion pour l'étude par ce vers :

Immorior studiis & amore senesco sciendi.

Un autre fruit de cette passion dans les mêmes années 1673. & 74. fut un Recueil en quatre volumes *in-folio*, des Antiquitez Benédictines du Diocése de Poitiers.

L'année suivante parurent deux autres *in-folio*, sur les Diocéses d'Angoulême & de Saintes.

En 1676. six volumes *in-folio* sur les Diocéses de Limoges, du Pui, de Perigueux, de Sarlat & de Clermont.

L'année d'après trois autres *in-folio* sur les Diocéses de S. Flour, de Lyon, & du Bellay.

En 1679. & 80. cinq nouveaux *in-folio* sur le Languedoc, la Gascogne & le Comtat

Enfin il donna en 1682. le dernier *in-folio* de ses Antiquitez Benédictines du Diocése d'Orleans.

Quand cet infatigable Ecrivain n'auroit fait depuis neuf ans que ces 29. volumes, cela paroîtroit assûrément un travail extraordinaire ; mais ce qui semble presque passer les forces humaines, outre les Antiquitez, il fit encore sur toute l'Aquitaine un Recueil de fragmens historiques qui n'y pouvoient pas entrer, & ce recueil qu'il finit en 1684. est de 16. volumes *in-folio*, de sorte qu'en onze ans il écrivit 45. volumes, presque tous de sa propre main, excepté quelques-uns des fragmens où il fut aidé par un de ses Confréres nommé D. René du Cher. Cet Ouvrage paroîtra immense sur tout à ceux qui savent ce que c'est qu'Archives & anciennes écritures. Mais il avoit

un talent incroiable pour cette sorte de travail.

Pour dire maintenant en peu de mots, en quoi consiste cette laborieuse compilation, ce sont des titres de fondations, des Croniques entieres ou des extraits de Croniques, des éloges de grands hommes, des Ouvrages ou des fragmens d'Ouvrages non imprimez, des Bulles & des Lettres de Papes, Conciles, différens Diplomes, Catalogues de Manuscrits, Genéalogies, Histoire de divers évenemens particuliers, enfin tout ce que l'on peut imaginer de curieux & d'intéressant ou pour le Roiaume en general, ou pour les familles illustres, ou pour les Monastéres.

Ce ne sont pas seulement des copies, souvent on rencontre des notes & des notres très judicieuses, qui supposent un goût exquis, une grande justesse d'esprit, & une profonde érudition. Enfin je l'ai déja dit, & je ne crains pas d'en être démenti, que si jamais les Annales Benédictines s'achévent, D. Estiennot est de tous les Benédictins, celui à qui, par rapport au Roiaume de France, le public en aura le plus d'obligation. Aussi s'oublioit-il en quelque sorte, pour se rendre utile à ce grand Ouvrage. Il dit lui-même qu'il lui est arrivé plusieurs fois pendant ses voiages de ne manger qu'à sept heures du soir, afin de pouvoir travailler tout le jour.

Lettres à D. Mabill. du 9. Mars 1681.

A toutes les parties d'un homme de Lettres, Dom Estiennot joignoit une qualité qui paroît presque incompatible avec elles, c'étoit une dexterité merveilleuse pour les affaires, hardi avec prudence, secret sans affectation, adroit sans le paroître, insinuant sans bassesse, ferme sans entêtement, il y avoit peu de conjonctures embarrassantes dont il ne se tirât avec honneur. C'est ce qui le fit choisir en 1684 pour Procureur Genéral de la Congrégation en Cour de Rome. Il y fut, mais chemin faisant l'homme de lettres accompagnoit par tout l'homme d'affaires. A peine fut-il arrivé à Rome qu'il envoia à D. Mabillon un mémoire de tout ce qu'il avoit recueilli dans sa route pour les Actes des Saints de l'Ordre ou pour les Annales. Pendant quinze ans qu'il géra les affaires de son Corps dans cette ville, il ne discontinua jamais de rendre de bons offices à tous ses Confréres de l'Abbaye de S. Germain, qui étoient occupez à la littérature. D. Mabillon en particulier en reçut des secours infinis, tant pour Rome même que pour toutes les Abbayes d'Italie. Toutes les Bibliothéques étoient ouvertes au Procureur. Il avoit tellement trouvé l'art de vaincre la défiance naturelle aux Italiens, qu'on se faisoit un mérite de ne lui rien cacher.

Comme il ne s'agit ici que de la vie littéraire de D. Estiennot, je n'entrerai pas dans le détail de ce qu'il fit à Rome comme Procureur. Il suffira de dire qu'étant aimé dans ce pais-là, comme il l'étoit, il ne pouvoit guére manquer de réussir dans tout ce qu'il entreprenoit. Il fut extrémement consideré des trois Papes sous lesquels il y vécut. Point de Cardinaux qui ne se fissent un plaisir de recevoir ses visites & de lui en rendre. Il étoit ordinairement appellé dans

Innoc. XI. Alex. VIII. Innoc. XII.

les Congrégations où l'on devoit traiter de l'état régulier. Mr le Cardinal d'Estrées & Mr le Tellier Archevêque de Reims l'honoroient de leurs commissions, & il avoit grand commerce de lettres avec ces deux grands Prélats. Quelques jaloux du crédit qu'il avoit dans cette Capitale du monde, voulurent, pour le décrier, faire passer son petit hospice pour un rendez vous de Jansénistes, mais la calomnie fut confondue. Mr le Cardinal Slusius avoit tant de confiance en lui, qu'il le constitua son Secrétaire François. Alexandre VIII. lui faisoit l'honneur de l'aimer jusqu'à le faire conduire à son Audience par un escalier secret & à s'entretenir familiérement avec lui sur les études & sur les Ouvrages de la Congrégation qu'il regardoit, disoit-il, comme *una Academia di peita è di dottrina*; éloge distingué que je ne rapporte que pour animer mes Confréres à ne jamais se relâcher sur ces deux articles, qui sont en effet les seuls qui peuvent rendre des Solitaires recommandables devant Dieu & devant les hommes. Innocent XII. le mit de la Congrégation *super disciplina Regularium*, HONNEUR, dit-il, *que je ne méritois pas & que je n'attendois pas. Si cela dure, j'aurai des envieux & des ennemis. Car comme je suis un de ceux qui tiennent le plus ferme sur la nécessité du rétablissement de la communauté, les intéressez m'en voudront du mal. Mais il faut faire ce qu'on doit, quand on est dans l'occasion & dans l'obligation de le faire.*

Lettre du 7. Mars 1690.

Lettre du 18. Janvier 1695.

Finissons l'éloge de ce grand homme par ce trait, qui fait voir qu'il étoit autant zélé pour les régles & les devoirs de son état, qu'homme de lettres & homme d'affaires. Il mourut le 20. Juin 1699. d'une attaque d'apoplexie qui l'emporta en 34. heures & fut enterré en l'Eglise des Minimes de la Trinité *di Monti*. Il fut regretté universellement. Le Cardinal d'Aguirre en pensa mourir de douleur, & pendant fort long-tems, lorsque les Benédictins l'alloient voir, il ne pouvoit parler que de D. Estiennot. Personne ne fut plus touché de cette mort & n'eut plus raison de l'être que D. Mabillon, qui depuis nombre d'années lui étoit uni par les liens de l'amitié la plus tendre & la plus sincére, & qui lui étoit redevable d'une infinité de piéces rares, dont il a fait le principal ornement de ses Annales & de sa Diplomatique.

Au reste il sera peut-être inutile d'avertir que c'est D. Estiennot que D. Mabillon cite souvent sous le nom de *P. Stephanotius*. La premiere fois qu'il signa sous ce nom Latin à Rome, on lui en fit un procez devant le Pape, comme s'il eut changé son nom, & il se justifia en disant au S. Pere que c'étoit D. Jean Mabillon qui l'avoit baptizé ainsi.

D. GUILLAUME DE LA PARE, A DOM MABILLON.

La Lettre d'Eusebe déférée.

M. R. P.

IL y a long-tems que nous avons distribué des copies de l'*Epistola Commonitoria* que vous adressâtes au R. P. Estiennot. Cette Lettre fit d'abord impression sur les esprits & arrêta certaines personnes qui vouloient déferer vôtre Lettre *de Cultu Sanctorum Ignotorum;* mais depuis le méchant livre qu'un nommé Plouvier a imprimé contre cette Lettre, le P. Bianchi Secrétaire de la Congrégation de l'Indice a donné vôtre Dissertation à Monseigneur Bianchini à examiner. Il en fit le rapport à la Congrégation il y a environ trois mois. Le même jour Monseigneur le Cardinal Colloredo m'envoia chercher pour me le dire, cette Emin. m'avoit promis de me donner le rapport du Qualificateur, mais quelque instance que j'aie pû faire pour l'avoir, je n'ai pû en venir à bout. Je me suis adressé à d'autres pour l'avoir, mais on a dit que ce n'étoit pas l'usage qu'on donnât aux Parties les vœux des Qualificateurs. La Lettre n'est pas encore condamnée, on l'a donnée à un autre Examinateur qui en doit faire le rapport. Il y a apparence que ce rapport ne sera pas favorable. De Rome le 22. Nov. 1702.

D. GUIL. DE LA PARE
A D. MABILLON.

Deux endroits à corriger dans la Lettre d'Eusébe, selon les Théologiens de Rome.

M. R. PERE,

J'AI parlé a Monseigneur le Cardinal Imperiali qui est de la Congrégation *del Indice*. Cette Emin. qui vous honore beaucoup, m'a dit que je ferois bien de parler moi-même à Monseig. Bianchini qui me diroit de vive voix ce qu'il trouve à redire dans vôtre Lettre. Je parlai donc à ce Prélat, qui me parla de vous avec toute l'estime & la considération possible, m'assurant qu'il avoit eû toute les peines du monde à se charger du rapport de la Lettre *ad Théophilum*, & qu'il ne l'avoit accepté qu'après plusieurs prieres reitérées de la part du P. Bianchi. Il vous loue fort d'avoir fait imprimer cette Lettre & avoue qu'elle seroit d'une grande utilité, si deux endroits de cette Lettre étoient corrigez.

Le 1. est dans le nombre IV. où il est dit : *In secernendis hujusmodi Sanctis hæc fere indicia observantur, Crux aut palma, vel Christi monogramma passim cum litteris græcis* A *&* Ω, *boni Pastoris & Agni figura, historia Veteris aut Novi Testamenti, aliave id genus indicia tumulis eorum insculpta.* Ce Prelat assure que ce ne sont pas là les marques dont on se sert pour distinguer les Martyrs des autres Chrétiens enterrez dans les Catacombes. Il avoue qu'on mettoit indifféremment à tous les Chrétiens ces marques, & qu'elles ne prouvent point que les corps, sur les tombeaux desquels on trouve ces marques, soient des corps de Martyrs. Aussi les Cavateurs ont-ils ordre de passer outre, à moins qu'ils ne trouvent la palme jointe à la phiole de sang. C'est à ce seul signe qu'on reconnoit les Martyrs & qu'on les distingue des autres corps enterrez aux mêmes endroits; comme Mr Fabretti le dit expressément dans son *Explicatio In-*

scriptionum antiquarum page 555. *Certissimo effusi pro Christo sanguinis argumento, quo præcipuo, imo & unico usus sum dum sacrarum Reliquiarum extractioni & custodiæ præfui.*

Le second endroit à corriger, à ce que prétend Mgr Bianchini est dans le nombre IX. prétendant que la Lettre de Grégoire III. à Otgarius Archevêque de Mayence est apocryphe, Grégoire III. aiant vécu plus de 100. avant Otgarius. Voilà tout ce que ce Prélat trouve à reprendre dans vôtre Dissertation. Il avoue qu'on ne sauroit trop crier contre les abus qu'on fait des Reliques contre l'intention de Rome.

De Rome le 23. Janvier 1703.

REPONSE DE D. MABILLON.

M. R. PERE,

JE vois bien par la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 23. du passé que l'affaire de la Lettre d'Eusébe n'est pas encore tout-à-fait consommée. C'est ce qui fait que je différerai peut-être encore à remercier son Em. Mgr. le Cardinal Colloredo de tous ses bons offices.... Il seroit facile de satisfaire Mgr Bianchini sur les deux articles où il a trouvé à redire. Car pour ce qui est de la Lettre à Otgarius, elle est assurément très-authentique, & il y a faute dans l'imprimé où au lieu de Grégoire III. il faut mettre Grégoire IV. au tems duquel vivoit cet Archevêque. Cette Lettre a été imprimée par le Jesuite Serrarius entre les Lettres de Boniface.

A l'égard du second article, je suis témoin que défunt Mr Fabretti ne gardoit point tant de mesure pour discerner les Saints des Catacombes, & j'en ai vû lever plusieurs où ces marques dont vous parlez ne paroissoient point. J'en ai vû lever un entre autres où pour toute marque il y avoit *à Balineu Augustæ*, & je vous avoue que c'est une des peines que j'ai eu sur ces sortes de Reliques. Je pourrois dire beaucoup de choses sur les palmes & les vaisseaux de verre que l'on prétend être la marque la plus certaine: mais

mais le respect que j'ai & pour le saint Siége & pour la Congrégation des Rites, m'oblige de suprimer ce que j'aurois à dire là-dessus, qui ne seroit pas peut-être inutile. J'attendrai en repos le succès de cette petite affaire, & je vous prie de ne vous en pas tourmenter plus que moi. Si l'on savoit à Rome les excès que l'on commet en France & ailleurs sur le Culte de ces sortes de Reliques, je crois que que l'on conviendroit que je n'en ai pas assez dit, & même que ce que j'en ai dit est une véritable Apologie du Decret de la Congrégation des Rites qui condamnent ces abus; mais dont le Decret est fort mal observé en ces païs-ci, où l'on fait de plus grandes fêtes & avec plus de solennité de ces sortes de Saints, que des plus grands Saints de l'Eglise. Je me suis un peu plus étendu que je n'avois dessein sur cette matiére. Vous en ferez tel usage que vous jugerez à propos. De Paris le 12. Fevrier 1703.

Cette Lettre fut montrée à Mgr Bianchini qui en fut si content qu'il reprocha au Pere Bianchi de s'être trompé lui-même dans le rapport qu'il avoit fait de la Lettre d'Eusébe à la Congrégation. Ce Pere en rejetta la faute sur le Cardinal Carpeigna, qui, disoit-il, insistoit fort à la condamnation de la Lettre. On la fit voir aussi aux Cardinaux Colloredo & Imperiali. Ce qui n'empêcha pas que la Dissertation ne fût encore rapportée à la Congr. le 22. Avril.

D. JOAN. MABILLONII
AD EMIN. CARD. COLLOREDUM.

Ut Censuram effugiat, quidvis facere paratus est vir modestus, modo id fieri possit citra veri sincerique jacturam.

QUOD mihi, Em. Domine, favorem & patrocinium tuum in tuenda Epistola Eusebii Romani benigne polliceris, gratias ago quam maximas. Si scirem quænam in ea reprehensione digna videantur, ea perlibenter vel purgarem vel emendarem. Sed cum id ignorem, quid

reponam mihi non ſuccurrit. Unum aut alterum carpendum notaverat vir apud vos illuſtriſſimus, cujus examini hæc Epiſtola commiſſa fuerat: at cum ei de utroque feciſſem ſatis, ipſe mihi ſignificavit, ſe ab injuncta ſibi cenſura deſtitiſſe. Animus erat novam hujus Epiſtolæ editionem adornare & approbare indicium ſanctitatis ejuſmodi Sanctorum, adeoque Martyrii ex vaſculis ſanguine tinctis ad eorum loculos appoſitis, & ſuum quoque dare pondus & momentum palmis ejuſmodi loculis impreſſis. Quæ ſi ſacræ Congregationis Judicis arbitris poſſe ſufficere tibi videantur, aut ſi qua alia, citra veri & ſinceri præjudicium, addenda viri doctiſſimi cenſeant, ego eorum conſiliis facile parebo, ubi ab Emin. Tua id reſciero, ſi mihi id renuntiare non graveris. Parcat quæſo inurbanæ facilitati, ne dicam audaciæ meæ; nec vereatur ne quod ſuo nomini offendiculum in nova hac editione, ſiquidem eam fieri debere cenſueris, imprudenter ac temere afferam. Deus Opt. Max. Eminentiam tuam incolumem ſervet.

27. Sept. 1703.

EM. CARD. COLLOREDI

AD D. J. MABILLONIUM.

HESTERNA die cum primum coacta fuit Sancta Indicis Congregatio, tui modeſtiſſimi animi ſenſa fuerunt expreſſa, & multa animorum benignitate excepta. Juſſerunt deinde ut exquiratur modus, quo poſſent ea quæ in ante edita Epiſtola diſplicebant, in unum cogi; quæ cum primum accepero, tibi ſubmittam, ut ſi, antequam denuo recudatur Epiſtola, placuerit tibi mecum difficultates, ſi quæ aderunt, communicare, meas poſſim tibi renunciare. Interim à nova aliquantiſper ſuſpende editione, donec omnia unanimi veritatis ac ſinceritatis ſtudio poſſint impleri. Romæ 20. Nov. 1703.

OBSERVATIONES
AD SECTIONEM IV.
EPISTOLÆ EUSEBII ROMANI
AD THEOPHILUM GALLUM.

IN secernendis ejusmodi Sanctis hæc fere indicia ob- « servantur, Crux, aut Palma, vel Christi Mono- « gramma passim cum literis A & Ω; Boni Pastoris, aut « Agni figuræ; historiæ Veteris aut Novi Testamenti; « aliave id genus indicia tumulis eorum insculpta &c. «

Observantur hæc signa; sed cœmeteriorum Præfecti Decreto sacræ Congreg. obsequentes ex hisce signis duo tantum respectant indicia martyrii; nempe » Vas sanguine tinctum, aut vas sanguine tinctum una cum Palma. «

Vir clarissimus Raphael Abbas Fabrettus, quamdiu præfuit extrahendis Reliquiis ita de se testatum reliquit in libro Antiquarum Inscriptionum, quem Romæ edidit anno 1699. pag. 555. ubi de quodam operculo marmoreo loculamenti in cœmeterio B. Castuli loquens ait: » Cultrum illud seu falcem lateralem cum Palmæ ramusculo « in ea insculpto fuisse instrumentum martyrii non invitus « credo, significati per vasculum appictum in quo sanguis « asservari solebat; ita ut hodie similes ampullæ vitreæ; « sanguinea & purpurea crusta obductæ frequentissime « in sacris cœmeteriis juxta Martyrum loculos, qua « capita recumbunt, reperiantur; certissimo effusi pro « Christo sanguinis argumento, QUO PRÆCIPUO, IMO « ET UNICO USUS SUM DUM SACRARUM RELIQUIA- « RUM EXTRACTIONI ET CUSTODIÆ PRÆFUI. « Ibi vero etiam refert experimentum solutæ hujusmodi crustæ per salis Armeniaci immixtionem cum aqua communi; unde patuit non fuisse crustam à concretione salium mineralium profectam, sed à sanguinea massa petitam.

Contra publicam fidem Magiſtratûs hujuſmodi auctor anonymus in epiſtola nimis confidenter affirmat pag. 15. » Oſſa eorum efferri è tumulo Romani cœmeterii, ſi tu- » mulus nondum reſeratus occurrat cum Chriſti mono- » grammate, cum ſigno Palmæ, Columbæ, Paſtoriſve, aut » aliquo conſimili; & pro indicio ſanctitatis haberi, ſi no- » men aliquod quomodocumque lapidi inſcriptum ſit, deinde » oſſa lavari &c. & diſtribui ut publicæ fidelium venerationi exponantur. « Illuſtriſſimus Fabrettus, & reliqui cœmeteriorum curæ præfecti, quibus abſentibus nemini licet loculos aperire & ſacra lipſana aſportare, teſtantur, ſe unicum ſanguinis tantum, aut ſanguinis & palmæ indicium, juxta Decretum ſanctæ Congregationis, admiſiſſe tamquam notam certam martyrii. Sin alterutrum deſideretur; non ſinunt oſſa in eo loculo condita inde aſportari; imo plerumque ne aperiunt quidem loculos hiſce indiciis deſtitutos, niſi fortaſſe velint exteris præſentibus oſtendere per αὐτοψίαν, cadavera illa loco mota nunquam fuiſſe, ex quo ſemel incluſa fuerunt: quod ex oſſium diſpoſitione demonſtrant, aperto quocumque loculo, qui forte occurrat, adſpectui facilior. Ceterum ex eo loculo nec os nec cineres extrahi permittunt ad publicam venerationem, niſi per ſanguinis vaſculum, aut per vas & palmam conſtiterit de legitimo & approbato Martyrii charactere.

Aperiunt loculos vetuſtis inſcriptionibus obductos, non ut Martyrem appellent eum, cujus nomen in ſaxo, & oſſa intra loculum ſita repererint; ſed ut inſpiciant, an ſanguinis vaſculum intus repoſitum ſit, unde Martyr dignoſcatur. Nam plerumque viſitur quidem exterius appoſitum; ſed aliquando ipſi loculamento cum oſſibus includebatur, ut experimento comperimus, indicantibus etiam Prudentii verſibus ab Arringio obſervatis.

Auctor Epiſtolæ eadem pag. 15. memoriæ lapſum, aut nimis incurioſam perquiſitionem ejuſmodi rerum evidenter prodit; dum ita ſcribit: » Si corpus ſit integrum; hæ lit- » teræ à Cardinali Vicario dari ſolent: ſi tantum corporis » particulæ; ab Epiſcopo ſacrarii Apoſtolici præfecto, teſ- » tante, has Reliquias à Sacra Congregatione Indulgen- » tiarum, ſacrarumque Reliquiarum recognitas & appro-

batas fuisse. « Perquirat & interroget quotquot ab Eminent. Cardinali Vicario impetraverint ossa majora à Reliquiis separata, quæ dicuntur insignes Reliquiæ; sive ab Illustrissimo Episcopo sacrarii Apostolici Præfecto integrum corpus; nam ab utroque distribuuntur tum corpora solida, tum partes insigniores à reliquo corpore separatæ. Videbit, se historiam extractionis ac distributionis Reliquiarum scripsisse, nondum sibi plene perspectam, aut idoneis ex testibus acceptam. Quare non admodum miror, si de signis martyrii attente observatis à Curatoribus Reliquiarum diversimode scripsit, ac ipsi testantur; cum in distributione solidorum corporum, aut partium insigniorum enarranda plus justo memoriæ fiderit, uti ex omnium consensu, qui ejusmodi Reliquias impetrarunt, imo ex ipsis litteris, quæ una cum Reliquiis traduntur, experiri etiam in Gallia poterit.

Ad Sectionem IX.

De fide Epistolæ Gregorii III. Papæ ad Otgarium Episcopum Moguntinum, an eadem scilicet habenda sit genuina, vel supposititia, & num Chronologiæ legibus consonet, Auctor Viderit.

Quæ in eadem Epistola affertur excusatio, cur petitioni Otgarii satisfieri minime valeat, exhaustis jam cœmeteriis, ægre potest excludere antiquam consuetudinem dividendi Reliquias ejusdem Martyris in plures Ecclesias, ut omnium votis aliquid præstaretur; ægrius autem componetur cum Canone 7°. Synodi VII. Oecumenicæ, quæ Christi sæculo octavo, præcepit ex veteri traditione, ne ulla Ecclesiæ consecratio absque Reliquiis fiat. » Si à præsenti tempore inventus fuerit Episcopus absque sacris Re- « liquiis consecrare templum, deponatur, ut ille qui ec- « clesiasticas TRADITIONES transgreditur. « Consuetudinem autem dividendi sacra lipsana diserte narrat S. Paulinus Episcopus Nolanus Natali XI. edito Mediolani 1697. à clarissimo viro Ludovico Antonio Muratorio Bibliothecæ Ambrosianæ Præfecto, pag. 28. ista legimus carmina.

(Nempe sæculo quod præcessit Otgarii Episcopatum, qui refertur ad Nonum.)

Inde igitur suadente fide data copia fidis &c. ut supra p. 265.

Cum igitur ex Canonis lege consecrare non possint Episcopi novas Ecclesias absque sacris lipsanis, & Pontifex Gregorius IV. (in hunc enim mutari intelligo Gregorium III. Epistolæ Eusebii ad Theophilum, ut respondere possit ætati Otgarii) pro veteri consuetudine supplere facile posset inopiam cœmeteriorum, divisis Reliquiis eorum corporum, quæ fuerant antea extracta; miraretur fortasse nonnemo responsum Gregorii, eoque nomine in suspicionem vocaret Epistolam, antea non editam à Collectoribus magni nominis. Præterea jure miraretur quod in tanta Reliquiarum inopia Canonem condere placuisset Patribus Concilii Ocumenici, præsertim inflicta pœna gravissima depositionis Episcopi, si revera omnes Reliquiæ Martyrum fuissent è Romanis cœmeteriis exhaustæ, nempe ex iis, quæ supra reliqua Orbis totius cœmeteria hujusmodi sacris pignoribus abundabant. Verum & interpretatum iri benignius, & aptius exponi crediderim Gregorii litteras, ut genuinæ credantur; si excavata significent omnia Martyrum corpora, quæ in parte aliqua vel peculiari in cœmeterio (de quo fortasse in petitione Otgarii sermo fuerat) superiorum Pontificum & aliorum fidelium cura recondita tempore persecutionum, extrahebantur deinde sæculo Otgarii. Non secus hodie rescriberetur, si quis ab exhausta parte cœmeterii alicujus particularis, puta Callixti, aut Prætextati, effodi ac donari sibi corpus Martyris flagitaret. Quare ut veritati jura integra præserventur, judico nonnihil interpretationis aut dubitationis huic Epistolæ ad Otgarium, saltem obiter, esse apponendum: nequis in digitos ducens translationes Martyrum admodum paucas, quæ à tertio Christi sæculo ad ætatem Otgarii peractæ sunt, dubitet cum Dodvello de Martyrum paucitate: cujus impugnandi ac revincendi munus à RR. PP. Congregationis S. Mauri feliciter susceptum, & pari pietatis ac eruditionis laude absolutum in Prolegomenis ad Acta Martyrum sincera & selecta per R. P. Ruinart ejusdem Congregationis, bonorum omnium commendatio prosequitur.

BREVIS RESPONSIO AD OBSERVATIONES quæ Romæ in Epiſtolam Euſebii Romani ad Theophilum factæ ſunt.

EX Litteris Eminentiſſimi DD. Cardinalis Ottoboni ad clariſſimum Abbatem Renaudot, mecum communicatis intellexi, quantum habeam gratiam ſuæ Eminentiæ, quæ apud SS. Dominum noſtrum id obtinuit, ut Epiſtolæ ad Theophilum, cujus Auctorem me eſſe non diffiteor, ulterius examen tantiſper differretur, donec obſervationibus ſeu animadverſionibus ad illam Epiſtolam factis ſatisfeciſſem. Jam dudum id executus eſſem pro ſingulari mea in ſanctam Romanam Eccleſiam obſervantia, ſi iſtas obſervationes prius accepiſſem. Sed quia paucos ante dies beneficio illuſtriſſimi DD. Bianchini mihi communicatæ ſunt, obnixe rogo clariſſimum D. Abbatem Renaudot, ut Emiminentiſſimo DD. Cardinali Ottobono teſtetur, me ad illis ſatisfaciendum ex animo paratum eſſe, idque effecturum, ſtatim atque quorumdam operum, quæ ſub prælo ſunt editione exoneratus & abſolutus fuero: quod quidem ante hujus anni exitum, Deo dante, fiet. Tunc novam ejus Epiſtolæ editionem me curaturum promitto, qua in editione dabo operam, ut ea corrigantur vel explicentur, quæ hac in Epiſtola tum quoad ſigna martyrii eorum Sanctorum, quorum corpora è Romanis cœmeteriis extrahuntur, tum quoad Epiſtolam Gregorii Papæ ad Otgarium archiepiſcopum, ſacræ Rituum Congregationi, vel cœmeteriorum præfectis diſplicere potuerunt, ſubſcripturus ſententiæ clariſſimi viri Raphaelis Fabretti, amici quondam mei, in libro antiquarum Inſcriptionum nuper edito, ubi ampullas vitreas ſanguine tinctas pro indubitato martyrii ſigno habet.

Quod attinet ad Epiſtolam Gregorii IV. ad Otgarium archiepiſcopum Moguntinum, facilis erit ſolutio, aſſerendo longe plura ab eo tempore detecta fuiſſe Romæ cœmeteria, in quibus ſanctorum Martyrum corpora inventa ſint: quale eſt Caſtuli cœmeterium, quod, cum Romæ

versarer, detectum fuit ad portam Majorem prope aquæductum Sixti V. Hæc ubi in nova hujus Epistolæ editione aliaque nonnulla minus accurate dicta emendavero, spero fore, ut mea in sanctam Romanam Ecclesiam observantia novo hoc argumento haud dubia futura sit, quam meis qualibuscumque scriptis hactenus testatam facere conatus sum, & in posterum dum vixero, testari, Deo dante, non desinam. Ita testor Parisiis Idibus Junii an. 1704.

FR. JOANNES MABILLON.

D. G. DE LA PARE

A DOM MABILLON.

M. R. PERE,

LE Pere Bianchi Secrétaire de la Congrégation de l'Index est si acharné contre la Lettre *de Cultu SS. Ignotorum*, qu'il en fit faire hier matin le rapport à la Congrégation des Cardinaux par un Théologien Qualificateur. Mr l'Abbé Fontanini qui a pour vous une considération particuliére & qui se dit vôtre disciple, publiant par tout que s'il fait quelque chose il l'a appris dans vos Livres, vient de m'écrire un billet que je vous envoie & où vous verrez que Mrs les Cardinaux, par la considération qu'ils ont pour vous, n'ont pas voulu censurer cette Lettre, & qu'ils ont ordonné qu'on en fit un troisiéme rapport.

De Rome le 22. Avril 1704.

D. GUILL. DE LA PARE.

A D. J. MABILLON.

M. R. PERE,

IL y a plusieurs Cardinaux qui par la considération qu'ils ont pour vous, s'intéressent à empêcher que vôtre Lettre ne soit censurée. Mgr le Cardinal Otthoboni, à la sollicitation de Mr l'Abbé Renaudot en a parlé au Pape; Sa Sainteté a fait appeller le P. Maître Bianchi & lui a défendu de parler davantage de cette Lettre que par son ordre. a Ce Secrétaire est fort acharné contre Eusébe. Il en a parlé d'une maniére extrémement forte à Mgr le Cardinal Otthoboni, lequel pour s'en informer a consulté Mr Bianchini son Bibliothécaire. Ce Prélat qui est plein d'estime pour vous en a parlé d'une maniére bien différente. Cependant tous vos amis souhaiteroient que vous fissiez une seconde édition, où vous corrigeassiez les deux endroits qu'on prétend ici être faux & que je vous ai déja marquez.

De Rome le 20. May 1704.

a C'étoit par estime pour l'Auteur. Car quoique n'étant encore que Cardinal il eut loué la Lettre d'Eusébe, il ne laissa pas d'en faire des plaintes, lorsqu'il eut été fait Pape: non que S. Sainteté y reprit quelque chose en particulier, mais en genéral parce que sous prétexte de marques douteuses, elle sembloit décrier le culte des Reliques tirées des Catacombes. Il se fait, disoit ce S. Pere aux personnes de qui je le sais, il se fait quantité de bonnes œuvres à l'occasion de ces Reliques, pour quoi en arrêter le cours en jettant des doutes sur les marques dont on se sert pour les distinguer des Corps du commun des Chrétiens? Quel bien ne se fait pas à Nôtre-Dame de Lorette? Combien d'œuvres de pénitence, de communions, d'aumônes? Faut-il empêcher ce bien, parce qu'il n'est pas sûr que la Chapelle ait été apportée là par des Anges, comme le croit le peuple? Que *la Scala santa* soit l'escalier qui étoit dans la maison de Pilate, cela n'est absolument pas de foi. Cependant je le monte, tout Rome le monte souvent par pénitence & par dévotion. Un Critique auroit-il bonne grace de soutenir qu'il faut retrancher cette dévotion, parce que l'on auroit peine à accorder l'histoire avec l'opinion populaire?

CLARISSIMO ET PERILLUSTRI
DD. ABBATI FONTANINO
VIRO ERUDITISSIMO ET HUMANISSIMO
FR. JOHAN. MABILLION S. P. D.

NESCIO qua bona fortuna, vir clarissime, mihi contigit, ut absque ullo meo in te merito tam insignia in dies benevolentiæ tuæ argumenta mihi ultro exhibeas. Id jam dudum repetitisque litteris à nostro in Urbe Procuratore generali intellexi, pudetque me quod tam diu hac de re tibi gratias agere distulerim. Scis vero, vir clarissime, nos senes manus habere graves ad scribendum, ne quid de ingenio dicam, quod tardum nobis senibus esse experientia constat: sed tandem torporem mihi excutiendum esse persuasit postrema admonitio tua, qua nescio quam epistolam jam diu in trutina sacræ Indicis Congregationis vocatam, sed ab Eminentissimis & consultissimis ejus arbitris hactenus benigne habitam denuo ad ulterius examen dilatam fuisse nostro Guillelmo la Pare significasti. Habeo sane multam gratiam Eminentissimorum DD. meorum, in primis vero Emin. DD. Cardinalis Imperialis indulgentiæ, quod tam crebris fatigati relationibus ab hujus Epistolæ censura abstinuerint ad hanc usque diem. Intelligunt quippe sine dubio viri sapientissimi me in hac scribenda Epistola (neque enim me ejus auctorem esse diffitebor) nullo modo recedere voluisse à reverentia sanctæ Romanæ Ecclesiæ debita, quam animo meo intime impressam esse omnes, si non fallor, vitæ meæ rationes, & scripta qualiacumque mea abunde testantur. Id unum mihi hac in Epistola propositum fuit, ut evellerem si fieri posset abusus, qui in his Gallicanis partibus emerserunt circa cultum Sanctorum è Romanis cœmeteriis huc advectorum, quos impensiori veneratione quam ullos Ecclesiæ

Sanctos quantumvis insigniores colunt, colendosque exponunt religiosi præsertim Mendicantes, tum publicis officiis & concionibus; tum expositione sanctissimi Sacramenti per totas octavas, & quidem contra decretum sacræ Rituum Congregationis, cujus auctoritatem hac in Epistola inprimis propugnandam susceperam. Non dubito quin perspecta fuerit mens mea Eminentiss. Dominis meis, quorum indulgentiam ea qua par est grati animi affectione agnosco.

Verum dum impenso mihi abs te circa hanc Epistolam officio tibi gratias ago, vir clarissime, pæne excidebat ex animo longe amplius beneficium, quod mihi abs te præstari intelligo, cum tu te patronum ac defensorem palam testaris operis mei de re Diplomatica, quod recens R. P. Germon Soc. Jesu, non autem solus ille, edito libello impugnavit. Ob hanc sane benevolentiam in me tuam me tibi obstrictissimum esse tibi persuadeas velim nullique occasioni defuturum, ubi opella mea tibi usui esse poterit. Interim Deum Opt. Max. rogo ut te diutissime incolumem servet, tuaque pia omnia consilia fortunet. Vale Parisiis die 20. Maii 1704.

CARD. COLLOREDI

AD D. J. MABILLON.

HESTERNO die cum sacra Indicis Congregatio haberetur, faustissimus advenit nuncius de ortu Primogeniti Serenissimi Burgundiæ Ducis, quem utique velut Noc alterum futurum, ut de eo dici queat, *ipse consolabitur nos*, boni omnes bellorum laboribus attriti ominantur; ac veluti propheticum illud Davidis in Christianissimi Regis felicitates apposite cadit: *& videas filios filiorum tuorum*, ita quod sequitur, ab ipsius derivandum pietate non ambigimus, *Pacem super Israel:* ut

gloriæ ipsius triumphalis merito melius quam Gallieno statuatur arcus dicaturque non Gallieno sed Gallorum clementissimo Principi, *cujus invicta virtus sola pietate superata est.*

Tum igitur cum de te sermo haberetur P. Bianchus Congregationis à secretis dixit, quod cum Pontifex ipsum alloqui vellet super rebus tuis, nihil statui ulterius poterat, antequam Sanctissimi audiretur oraculum. Hac ergo de causa substiti, nec exspiscari insuper addidi si quæ essent aliæ difficultates enodandæ præter illas de quibus P. Procurator Generalis egerat cum Pontifice, cum quo brevi locuturus Reverendissimus à secretis referet postea quæ ab ipso acceperit. Supersedimus autem, quod erant cogitationes pacis & non afflictionis.

Oblector interim amœnissima Annalium Benedictinorum lectione, & gavisus sum quod, ad S. Marini martyrium cognoscendum, vas sanguinis guttis aspersum appositum fuerit aliaque signa, quæ Romanas tueri partes plurimum possunt, quas & ipse pollicitus secundum veritatem defendere, spero quod abunde adeo præstabis, ut si qui nævi priori editioni adhæserunt, piissimæ considerationis manu sint tergendi.

Romæ 8. Julii 1704.

EMIN. CARD. OTTHOBONI
AD D. J. MABILLON.

ADM. R. P.

FELICIS recordationis Alexander VIII. Patruus meus amantissimus, cum in humanis degeret, nil frequentius me docere dignatus est nihilque pretiosius è vivis excedens mihi reliquit, quam ut viros tanti Pontificis judicio probatos impense foverem, & peramanter amplecterer. Horum in numero Paternitatem tuam esse satis mihi liquet, tum ob egregiam erga Pontificem ipsum

voluntatem, tum ob merita pietatis & doctrinæ, quæ tot Litterarum monumentis universæ Reipublicæ hucusque innotuerunt. Quapropter Litteræ, quas Paternitas tua omni officiorum genere cultissimas ad me dedit, singulari voluptate animum meum affecerunt, & stimulos addunt in dies exhibendi erga Ordinem vestrum, ac tibi præcipue, majora benevolentiæ documenta. Patribus Congregationis tuæ patet, & libere patebit in Ædibus meis Bibliotheca, è cujus flosculis sacræ doctrinæ & eruditionis succum, velut apes colligere pro comperto habeo, nec modicæ mihi gloriæ futurum puto illorum studia publico bono adjuvare. Cæterum quod Abbas Renaudotus mei studiosissimus Paternitati tuæ retulit, me in comitiis sacræ Indiciis Congregationis Decretum in causa Epistolæ *de Cultu SS. Ignotorum* prorogari curavisse, satis amice egit, ut ex hoc uno intelligeres quanti faciam honestates tuas, quamque cupiam de litteratis viris bene mereri. Præterea jucundum mihi accidit audire, te novas super præfata Epistola elucubrationes quamprimum Romam transmissurum; tales enim fore confido, ut opus opportune illustrent, ac gratum omnibus & acceptum efficiant. Interim vero dum Paternitati tuæ, ubicumque è re tua fuerit, operam meam offero & exhibeo, Deum enixe precor, ut te diu servet incolumem, atque fortunet.

Romæ die 19. Augusti 1704.

CARD. COLLOREDI

A D. JEAN MABILLON.

ADM. R. PATER,

MULTUM lætor quod in supplemento librorum de re Diplomatica, secundum morem tuum veritati simul studeas & modestiæ, quodque secundum Apostolum: *Nihil per contentionem*. Maturare te etiam editionem Epistolæ de cultu Sanctorum Ignotorum, summopere gratu-

lor, gratique animi tui ſenſa Sanctiſſimo Domino noſtro reverenter expromam. Cum alio vocatus Epiſtolam abrupiſſem, atque ad Pontificium ſacellum pro Epiphaniorum ſolemnitate convenerim, ipſimet tuas litteras, quo melius demiſſiſſimam tuam venerationem juſſis ſuis agnoſceret, exhibui; quod ille gratanti animo excipiens paterna ſua benedictione te amantiſſime donavit, atque apud ſe, ut meliori otio illas perlegeret, detinuit; ſperans quod quam citiſſime novæ illæ, quas recudis, omni pietatis ac venerationis erga ſanctam Sedem argumento præſtabunt.

Romæ 6. Janu. 1705.

AD SUMMUM PONTIFICEM CLEMENTEM PAPAM XI.

D. J. MABILLON.

BEATISSIME PATER,

AD pedes Sanctitatis veſtræ ſupplex affero Euſebianæ Epiſtolæ primum exemplar novæ editionis, quam ad nutum ipſius & ad mentem ſacræ Rituum Congregationis refingere ac reformare conatus ſum. Id ſi aſſecutus ſim, felicem me reputavero. Hunc libellum brevi ſubſequentur, niſi jam præceſſerint, Supplementum librorum de re Diplomatica, & tomus ſecundus noſtrorum Annalium, quorum exemplaria noſter in Urbe Procurator Generalis offerre debet Sanctitati veſtræ, quæ ut benignis, ut ſolet, oculis accipiat etiam atque etiam obſecro. Deum Opt. Max. precamur omnes, ut Sanctitatem veſtram incolumem diutiſſime ſervet, efficiatque ut ejus auctoritate pax Eccleſiæ Gallicanæ, ac toti Europæ concedatur. Sane in tot amariſſimis perturbationibus tædet diutius vivere, longeque optabilius eſſet cito mori, quam videre mala gentis noſtræ & Sanctorum. Securus emoriar, ſi Apoſtolicam veſtram benedictionem & indulgentiam obtinere merear.

Pariſiis 8. Febr. 1705.

D. JO. MABILLONII AD EM. CARD. COLLOREDUM.

MITTO Eminentiæ tuæ novum Eusebium à me recognitum, auctum & emendatum: utinam eo successu quem exspectas, omnesque Romani Patres quibus eum placere & approbari maxime cupio. In novo hoc Eusebio supersunt nonnulla, quæ quibusdam fortasse duriuscula videbuntur: verum id tantum cadit in secundarios Ministros extrahendis corporibus præpositos, quos non satis religiose hac in re aliquando se gessisse constat, non uno exemplo. Unicum hic affero à multis testibus in hac Parisiaca urbe observatum. Allatum erat quoddam caput, quod S. Martyris esse dicebatur; adhibitis ad illud probandum Chirurgis,.... a quod à viro fide dignissimo, qui testis adfuit, accepi. Hæc aliaque non pauca me moverunt, ut ne omnia, quæ forte duriuscula nonnullis videbuntur, in novo Eusebio resecarem, ut majorem in posterum diligentiam adhibeant secundarii isti Ministri. Plura hac de re scribo illustrissimo Bianchino, cui mentem meam, utpote veteri amico, sicut & Eminentiæ tuæ, sincere aperire non dubitavi, ut intelligatis me multa reticuisse ob reverentiam S. R. E. cujus honorem quovis pretio inviolatum esse velim. Vale.

10. Febr. 1705.

---

a His Ministrorum secundariorum fraudibus velamen prætendere satius visum est, ne hinc ansam capiant segreges fratres nostri dicteriis lacessendi Romanam Ecclesiam. Quod tamen immerito facerent. Neque enim dubium est quin Ministri illi pœnas Romæ dedissent, si fraudes ipsorum fuissent notæ; & diligentia Parisiis ad explorandam Reliquiarum veritatem adhibita argumento est, quantum Romanæ Ecclesiæ filii ab incerti cultus superstitione sibi caveant.

D. GUILL. DE LA PARE A D. J. MABILLON.

M. R. P.

JE viens tout présentement du Palais, où j'ai présenté de vôtre part le second Tome des Annales de l'Ordre avec le supplément à la Diplomatique. Les choses obligeantes que le S. Pere a dites de vous font connoître l'estime que Sa Sainteté fait de vos Livres. Il m'a dit trois ou quatre fois de vous remercier de sa part. Ensuite il m'a parlé du rapport qu'il avoit fait faire de vôtre seconde édition de la Lettre *ad Theophilum* [a] à Mrs les Cardinaux de la Congrégation *del Indice*. Il parloit de cela avec une satisfaction très-grande, & a dit qu'il s'étoit toûjours attendu que vous donneriez dans cette occasion une marque de vôtre attachement pour le S. Siége.

A Rome le 26. May 1705.

AD D. BLANCHINUM. D. JOAN. MABILLON.

ROMAM adit novus Eusebius novo habitu novaque forma indutus, utinam dignus qui à Romanis Patribus approbetur. Si quid habet minus, quam ante, incultum, id tuis curis debet, illustrissime Domine, quippe

[a] Dom Mabillon parlant de cette seconde édition, dit dans une Lettre du 19. Janvier 1705. Je viens de réimprimer la Lettre d'Eusébe *de Cultu Sanctorum Ignotorum;* & ce par ordre du Pape, qui m'a ordonné de retoucher cette Lettre, & d'en faire une seconde Edition, aiant suspendu les sollicitations que certaines personnes faisoient pour la faire censurer par la Congrégation de l'Indice. *Je l'ai donc retouchée sans l'affoiblir en rien,* & l'ai augmentée de près de la moitié.

qui

qui nævos primi Eusebii mihi pro tua humanitate detexisti & modum eos emendandi docuisti. Si ex tuis monitis profecerim, id tibi tribuendum: si quid vitii in novo Eusebio ex priori etiam nunc resideat, id non malo animo sed imperitiæ vetusti artificis imputari debebit. Ut mentem meam sincere tibi aperiam, gravate tuli cum Romæ versarer, amicum nostrum bonæ memoriæ Raphaelem Fabrettum in extractione corporum è Romanis cœmeteriis non semper accurate observasse regulas quas ipse solas certas & legitimas agnoscit; nimirum ut eæ solæ Reliquiæ verorum Martyrum censeantur, in quorum tumulis ampullæ sanguine tinctæ repertæ fuerint. Sane cum illo interfui extractioni sex minimum corporum è cœmeterio Castuli recens tunc detecto, in quibus nullæ ejusmodi ampullæ nec alia martyrii signa extabant. In his una erat inscriptio *à Balineu Augustæ*, quod ne quidem sufficiens Christianismi indicium esse tu ipse facile concedes, nisi tumulus iste in communi Christianorum cœmeterio repertum esset. Id tamen in nova hac Eusebianæ Epistolæ editione reticere volui, ne quid venerationis debitæ aliis detraherem. Eandem ob causam non retuli integram Nicolai Epistolam ad Tadonem archiepiscopum Mediolanensem necdum editam, ne ea baptizatorum Sanctorum corporibus universim aptaretur. Hæc dixerim ne tibi mirum videatur, si quid duriusculum in nova hac editione supersit. Quod non in Romanam Ecclesiam aut Eminent. Cardinalem Vicarium cadit, sed in secundarios eorum Ministros, qui non semper satis religiose in extrahendis illis corporibus se gesserunt. Quæ omnia liberius forte quam deceret à me dicta, ut benigne accipias velim, meque tua benevolentia dignari pergas.

Parisiis 10. Febr. 1705.

D. BIANCHINUS AD D. J. MABILLON.

Adm. R. P.

PAULISPER distuli responsum dare humanissimis litteris, quas ad me dederas, admodum R. Pater, dum novam Eusebii editionem transmitteres ad Eminentissimos Patres; ut possem una cum responsione ad Epistolam, significare cetera ad librum pertinentia, quæ sacræ Congregationis mandato perfecissem. Intellexi enim, facile id eventurum, quod contigit, nempe ut mihi demandaretur ea de re ad eosdem Patres perferre. Cum jussus paruissem ad diem IV. Idus Maii, & Eminentissimis Judicibus exposuissem, videri mihi, non secus ac titulus profitebatur, omnia emendata atque explicata, quæ in prima editione occurrerant aut interpretanda nitidius, aut castigatius enarranda pro sincero illo fidei ac veritatis studio, quod colis religiosissime; perspexi, placere Patribus quæ dicebantur: neque ullius sententiam percepi quæ nostræ refragaretur. Hæc, ut arbitror, etiam aliunde intelliges, nempe ex iisdem ad quos antea præscripseras: qui te summopere diligunt, & studia tua omnium litterarum generibus, præsertim vero sacris adeo salutaria fovere, promovere, & commendare non desinunt. Ita sane decet benevolentiæ vicem mutuo rependere optime de universis merito scriptori, pro Ecclesiastica historia naviter laboranti. Optatissimum mihi ejusdem Epistolæ iteratæ editionis exemplar, nec non Appendicem ad celeberrimum opus de re Diplomatica, quæ duo perferri ad me curas, excipere; ut ingenii ac solertiæ tuæ monumenta singula consulere promptius possim, eo nomine mihi cariora, quod benevolentiæ in me tuæ testimonium plane singulare contineant. Probo summopere, quod abstinueris in hac editione ab iis de clarissimo viro

Fabretto enarrandis, quæ in Epiſtola ad me præſcribis. Vereor enim ut alteri potius quam Fabretto ſit ea negligentia tribuenda, cujus meminiſſe opinaris in litteris. Cum enim præſto eſſent quæ ante annos undeviginti adnotaveram de hac eadem accurata animadverſione vaſculi ſanguine tincti & palma conjuncta, quod amiciſſimus noſtrum Fabrettus, dum Reliquiarum negotio præfuit, obſervaſſe teſtatur, contuli cum animadverſionibus à me in commentarium redactis, dum Roma profectus Anconæ agerem anno 1686. & utraſque conſentire non modo ipſe comperi, ſed è veſtigio etiam oſtendi R. Patri Congregationis Rituum Procuratori Generali, dum litteras tuas mihi redderet. Nihil ergo antiquius veritate utrique noſtrum fuerit; gratulor, quod ſacra Congregatio exiſtimaverit alteram hanc editionem commode proceſſiſſe. Valeas itaque & vigeas diuturno eruditorum bono, admodum Reverende Pater, atque egregiis laboribus tuis ſacrarum litterarum ſtudia, ut facis, augere ac promovere nunquam deſiſtas, præ ceteris vero pietatis atque doctrinæ tuæ cultoribus amare pergas FRANC. BLANCHINUM.

CARD. OTTHOBONUS

AD D. J. MABILLON.

ADMODUM R. PATER,

EUSEBIANA Epiſtola à durioribus ſalebris emollita, & adeo concinne à Paternitate veſtra nuper compoſita in ſacra Indicis Congregatione comparuit, ut Eminentiſſimorum Patrum unanimi conſenſu, pleriſque ſuffragiis commendata & approbata fuerit. Cujus rei felix eventus, licet Paternitati tuæ jam diu (ut puto) innotuerit, meis quoque ſignificationibus teſtari non injucundum fore confido. Cum enim illuſtres tuos in Lit-

teraria Republica labores tanti faciam, quam qui maxime, prætermittere non debueram procurationem nominis tui, & egregiæ famæ, quam illibatam, plenamque fidei & obsequii erga hanc sanctam Sedem ad posteros transire summopere exopto. Reliquum est ut Paternitas tua, ubicumque se dabit occasio, opera mea pronaque in tui commodum voluntate libere utatur, ac interim Deum Opt. Max. enixe rogo, ut te diu sospitet, atque fortunet.

Romæ 2. Junii 1705.



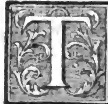


LIVRE QUATRIEME.

LETTRES ET ECRITS SUR LES ETUDES MONASTIQUES.

HISTOIRE DE LA CONTESTATION

Sur les Etudes Monaſtiques, entre le R. Pere Armand Jean Bouthillier de Rancé Abbé de la Trappe, & D. Jean Mabillon Religieux de la Congrégation de S. Maur.



TOUT le monde ſait que le Pere Abbé commença la querelle dans ſon Traité des Devoirs Monaſtiques, adreſſé littéralement à ſes Religeux, mais dans lequel il décide réellement pour tous les Solitaires : car on y trouve une déciſion par laquelle il leur interdit toutes les ſciences & preſque toute autre lecture que celle

de l'Ecriture Sainte & de quelques Traitez Monaſtiques.

A peine cette déciſion eut-elle paru, qu'elle jetta l'allarme non ſeulement en bien des Cloîtres, mais même plus loin. Pluſieurs perſonnes de mérite, de pieté & de diſtinction dans le Clergé qui ſe trouvoient édifiez des études & des travaux de la Congrégation de S. Maur, & qui les jugeoient utiles à l'Egliſe, furent bleſſez de la déciſion, ils s'en plaignirent & conſeillerent aux Benedictins de s'y oppoſer, de faire voir la tradition des Etudes dans leur Ordre, & de juſtifier l'alliance de la ſcience Eccléſiaſtique avec la pieté des Cloîtres.

Ces Peres ſe défendirent long-tems d'entrer dans cette conteſtation. Contents d'avoir pour eux la Tradition & l'exemple de leurs Ancêtres & des plus ſaints Perſonnages de leur Ordre auxquels S. Benoiſt les oblige de ſe conformer, ils continuérent d'aller leur grand chemin, je veux dire par la route ſi battue des études ſaintes ; & pour toute réponſe à ceux qui les excitoient à ſe défendre, ils alleguérent que le Pere Abbé avoit ſes vûes particuliéres, qu'il n'avoit droit de déciſion que ſur ſa Maiſon, qu'il y étoit le maître, & qu'on ne pouvoit trouver à redire, que pour conduire ſon troupeau au Ciel, il ſe fît des routes ſinguliéres, puiſqu'il les croioit les plus ſures.

Plus de neuf années ſe paſſérent dans ce ſilence. Mais enfin D. Mabillon fatigué des inſtances d'un grand nombre d'hommes de Lettres & même d'illuſtres Prélats, qui le preſſoient d'entreprendre la défenſe des Etudes Monaſtiques, mit la main à la plume & compoſa ſur cette matiére le Traité qui fut imprimé pour la premiere fois en 1691. & pour la ſeconde en 1692. tant le débit en fut rapide.

Dans ce Traité l'Auteur prouve d'abord par une nuée d'illuſtres témoins & par une foule de riches monumens de la tradition des Etudes, non ſeulement qu'elles ne ſont point étrangéres à la profeſſion Monaſtique, mais même qu'elles lui ſont en quelque façon néceſſaires.

Il marque enſuite la qualité des Etudes qui peuvent convenir aux Solitaires, & les livres dont ils peuvent ſe ſervir. Et il eſt vrai qu'il entre ſur cela dans un ſi grand

détail, & ouvre un champ d'une si vaste étendue, que l'on comprend bien que ceux qui n'en jugeront que sur les dehors & les apparences, & qui ne se donneront pas la peine d'examiner les vrais sentimens de l'Auteur, ne manqueront pas de crier à l'excès & de lui donner le tort.

En troisiéme lieu il traite de la fin des Etudes, mais avec tant de lumiéres & de pieté, & il marque si judicieusement les vûes toutes Chrétiennes que les Solitaires doivent se proposer en étudiant, que cela seul pourroit servir à rectifier tout ce que l'on prétend être excessif dans la seconde partie de ce Traité.

Mais ce qui devoit plus le mettre à couvert de toute injuste Critique, c'est la maniére honnête & polie dont il traita cette matiére, c'est cet air de modestie qui lui étoit si naturel & qu'il répandit pour ainsi parler jusqu'à l'excès sur tout son Ouvrage: car il fait paroître un si grand éloignement de ces décisions fieres, hautaines & impérieuses, que souvent il faut deviner son sentiment, & qu'il ne l'insinue d'ordinaire que par un *peut-etre pourroit-t'on dire :* ce sont encore ces égards & ces ménagemens qu'il a eus pour son illustre adversaire, cette estime, ce respect, cette venération qu'il a marquée pour sa personne & pour son mérite; c'est enfin ce soin scrupuleux qu'il a pris de justifier son entreprise dans cet ouvrage & de dédommager la conduite & le sentiment du P. Abbé, en même tems qu'il se sentoit obligé de s'en éloigner.

Aussi ce Traité fut-il reçû avec des applaudissemens infinis. On verra par les Lettres que l'on a mises à la suite de cette Histoire les éloges qu'on lui donna en France. En Italie on ne lui fit pas un accueil tout à fait si obligeant. Le Pere Ceppi Religieux Augustin en aiant voulu traduire la seconde partie en Italien, trouva pour l'impression de grandes difficultez chez le Maître du Sacré Palais. On n'y goûta point le conseil que D. Mabillon donnoit de lire les Livres herétiques, quelque adoucissement qu'il y eût mis; la Chronologie d'Usserius étant l'ouvrage d'un herétique, on trouva mauvais que l'Auteur l'appellât la plus assurée; on se plaignit du retranchement

des questions scolastiques qui regardent le *Quomodo*; l'éloge de Theodoret passa pour une injure faite aux autres Peres Grecs; l'exemple de Ticonius Donatiste, quoique pris de S. Augustin fut improuvé, parce qu'il porte à lire les Livres herétiques. On ne vouloit pas qu'on regardât l'Histoire & la Chronologie profane comme nécessaire pour l'intelligence de l'Ecriture Sainte. Enfin le nom d'imposteur que D. Mabillon donnoit à Annius de Viterbe irrita fort les Dominiquains. Le Maître du sacré Palais poussa la délicatesse de conscience jusqu'à dire qu'il feroit censurer ce Livre par le S. Office. Cependant sur les justes remontrances du R. Pere Massolié, le P. Ceppi obtint enfin un *imprimatur*, mais à condition qu'il ne mettroit rien sur les Livres défendus, dont son Original conseilloit la lecture. En Allemagne le Traité fut traduit en latin par le R. P. Udalric Staudigl Religieux Benedictin de l'Abbaye de S. Andechs, & imprimé à Campten en 1702.

Comme le P. Abbé étoit l'aggresseur & que c'est lui qui avoit commencé par troubler les Solitaires dans la possession où ils étoient depuis tant de siécles, on s'attendoit qu'après avoir dit dans son traité des Devoirs & redit dans son Explication sur la Regle tout ce qu'il avoit jugé à propos pour soutenir son sentiment, il demeureroit dans le silence qu'il recommandoit tant aux autres, & attendroit avec tranquillité le jugement du public sur ce procès. Mais il ne crut pas pouvoir se taire en sûreté de conscience. Ce Pasteur brûlant de zéle pour le salut de ses ouailles, se figura *que Jesus-Christ rechercheroit dans ses mains le sang des ames de ses freres*, s'il gardoit le silence, & il ne lui en fallut pas davantage pour se faire *un devoir pressant* d'examiner le sentiment de Dom Mabillon. Une autre raison qu'il ne dit pas dans son Avant-propos fut d'empêcher par une réponse que sa personne & sa mémoire ne fussent flétries par l'approbation que Mr. du Bois avoit donnée au Livre de D. Mabillon. Il n'y a pourtant rien nommément contre le P. Abbé dans cette Approbation: mais il prit pour lui tout ce que S. Gregoire de Naz. cité là, dit contre ceux qui méprisoient de

Avant-propos.

de ſon tems la ſcience & l'érudition. Ceux de ſon parti furent avertis les premiers de ſon deſſein, & le bruit s'en répandit bien-tôt. Néanmoins dans l'incertitude du ſuccès on ſe contenta d'abord de publier que ce n'étoit que pour ſes Religieux que le P. Abbé travailloit. Il le dit lui-même à pluſieurs de ſes amis qui lui rendirent viſite, quoique par ſes diſcours il fit aſſez ſentir que ſur le Traité vangeur des Etudes il ne ſeroit pas fâché de voir le public d'accord avec ſes Religieux.

Quand l'ouvrage fut achevé, on changea de vûe. Le P. Abbé commença à ſe perſuader que l'enclos de ſon Monaſtere mettoit des bornes trop étroites à ſa Miſſion & que par une ſavante Apologie de l'ignorance monaſtique, il ſeroit beau de faire à tous les autres Moines une obligation de ne rien ſavoir. Il montra ſa réponſe à ſes plus zelez partiſans, qui ne manquérent pas de l'applaudir, de le pouſſer à faire imprimer & de lui promettre une victoire complette. Il n'eſt pas ſurprenant que cet éloquent Abbé ſe ſoit gagné certains eſprits à une premiere lecture de cet Ouvrage. Il traite ſon ſujet avec tant de vehémence & d'impetuoſité, tant d'agrément & de vivacité, & il donne à tout ce qu'il dit un ſi grand air de myſtère & de conſéquence, qu'à moins de ſavoir réſiſter aux impreſſions ſenſibles, il ne meine pas ſeulement, il entraîne par tout où il veut. C'eſt un torrent de paroles, qui vous emporte ſans vous donner le loiſir de réflechir ſur les raiſons. D'ailleurs comment examine-t'il le Traité de D. Mabillon ? J'ai peine à le dire. L'effet de ſon examen eſt de le découdre & ſouvent de le déchirer par lambeaux, leſquels ainſi découſus & lacérez, deſtituez de la force & de l'agrément qu'ils avoient dans leur place, n'ont plus d'autre uſage que de ſervir d'objet à l'indignation de cet Abbé & de ſujet à ſa critique. C'eſt contre ces petits monſtres de ſa façon, ou ſi on l'aime mieux, contre ces miſérables invalides qu'il déploie toutes les forces de ſa Rhétorique & qu'il vomit tant de feux & tant de flammes, qu'à n'en juger, comme font mille gens, que par les yeux, on les croiroit pulveriſez & l'auteur du Traité enſeveli dans leur pouſſiére. Il n'eſt donc pas étonnant que des gens qui n'a-

voient ni le tems de réflechir ſur les raiſonnemens ni celui de comparer la réponſe avec le Traité qu'elle attaquoit, applaudiſſent au P. Abbé. A peine s'en peut-on défendre, lors même qu'on lit ſa piéce dans le repos du cabinet. On paſſe d'une page à la ſuivante par le ſeul plaiſir qu'a donné la premiere. Pour s'arrêter il faut ſe faire violence, à plus forte raiſon pour ſacrifier le plaiſir de la lecture au travail de la réflexion.

Le Pere Abbé prenant pour conviction l'enthouſiaſme où il avoit jetté quelques Lecteurs de ſes amis & des louanges flateuſes pour des témoignages rendus à la vérité, ne penſoit plus qu'à l'impreſſion. Ce deſſein aiant bien-tôt éclaté, quantité de perſonnes éclairées & qui entendoient le mieux ſes intérêts, lui repréſentérent qu'il feroit mieux de ne laiſſer lire ſa réponſe qu'à ſes freres, puiſque ce n'étoit qu'à eux qu'elle étoit adreſſée; que miſe au grand jour elle lui attireroit des critiques; que le Livre de D. Jean Mabillon ne l'attaquoit pas, qu'il étoit univerſellement applaudi; que ce Pere méditoit une nouvelle édition de ſon Ouvrage, & qu'il étoit prêt de profiter des lumieres qu'il voudroit bien lui donner; qu'un entretien ſur cette matiere avec D. Mabillon produiroit un bon effet; que l'on devoit cela à l'édification publique, au lieu qu'une conteſtation entre deux perſonnes religieuſes ne manqueroit pas de ſcandaliſer; que s'il s'opiniatroit à diſputer ſur un ſujet où il étoit au moins douteux que le droit fût de ſon côté, il étoit à craindre que les gens du monde, qui toûjours obſervent d'un œil malin les actions des Moines, ne lui prêtaſſent des vûes indignes de la grande réforme dont il faiſoit profeſſion, & que perçant au travers des apparences de zéle, ils ne viſſent ou ne cruſſent voir dans ſon procédé beaucoup plus de demangeaiſon de parler que de néceſſité. Le P. Abbé avouoit dans une de ſes Lettres que ces avis lui venoient de plus de vingt endroits. Madame de Guiſe entre autres lui écrivit fortement ſur ce ſujet: mais c'étoit pour lui une affaire de conſcience, & l'on ſait que la conſcience s'eſt fait une loi de ne ſuivre d'avis que ceux qu'elle approuve.

Tout donc étant préparé pour l'édition, le P. Abbé envoia

à Paris des copies de ſon Ouvrage. On le porta à des Docteurs pour avoir des approbations. Mr Boileau Doyen de Sens & Mr Courcier furent d'abord choiſis pour cela: mais ces Meſſieurs ne vouloient rien paſſer que d'honnête, rien que de vrai & de moderé. Ils furent remerciez de leurs ſervices, & l'on en chercha d'autres aſſez accommodans, pour ne rien changer & pour admirer tout. Quand on fut ſûr du privilége, on tint l'édition fort ſecréte, on fit même courir le bruit que le deſſein d'imprimer étoit rompu. Cependant Muguet preſſoit la choſe & fit tant de diligence qu'au bout de trois ſemaines ou un mois au plus, le Livre vit le jour. La ſurpriſe fut grande, mais elle fut extréme, l'orſqu'on eût parcouru l'ouvrage. De pures imaginations rapportées comme des faits hiſtoriques, de fauſſes opinions attribuées à ſon adverſaire pour le combattre avec plus d'avantage, des inductions generales tirées de faits particuliers, des déclamations outrées qui tomboient plus ſur lui-même, que ſur perſonne; plus de dix ſiécles de l'Ordre S. Benoiſt mépriſez, décriez, déchirez ſans égard ni exception, les enfans de cet Ordre les plus recommandables par leur pieté & par leur doctrine, traitez de la façon du monde la plus cavaliére, des faits injurieux aux Congrégations les plus régulieres avancez ſur de faux rapports, des réticences infiniment plus injurieuſes, des jugemens d'une temérité manifeſte, & tout cela ſoutenu d'un air de confiance & d'autorité capable d'en impoſer aux eſprits les plus fermes, & le plus en garde contre l'erreur & l'illuſion.

Dom Mabillon étoit alors malade d'une pleuréſie; quelques ſaignées faites à propos l'aiant tiré de danger, le Mercredi d'après Pâques il ouvrit pour la premiere fois le Livre du P. Abbé. Pluſieurs de ſes amis, quantité de perſonnes conſidérables l'étant venu voir pour le féliciter de ſa guériſon, on ne parloit dans ces viſites que de la Réponſe aux Etudes. Le ſavant Benedictin qui aimoit ſon ſaint Ordre autant qu'il le devoit, & qui ſavoit d'ailleurs combien les gens du ſiécle prennent avidement tout ce qui ſe dit au déſavantage des Moines, paroiſſoit vivement touché des excès du Cenſeur des Etudes & s'en plaignoit ouvertement.

On le fit bien-tôt savoir au P. Abbé, qui jugeant de D. Mabillon par la plûpart des hommes, crût que cette affliction n'étoit que le dépit de se voir réfuté sans replique. A l'en croire pourtant, il compatissoit à la peine de son Adversaire. » On m'a mandé, dit-il dans une de » ses lettres, que nôtre Réponse avoit affligé D. Mabillon, » cela me donne beaucoup de déplaisir, si cela est, & je » ressens sa peine plus que je ne vous puis dire. Il n'avoit pas inspiré cette compassion à ses amis. Un de ceux-ci, Mr le Comte de Charmel, écrivant à un Curé de Paris, » les Benedictins, dit-il, s'affligent de la Réponse, » mais ils n'ont que ce qu'ils méritent, pourquoi aussi s'op- » posent-ils au sentiment de mon Abbé?

Je croirois assez que le P. Abbé pensoit comme ses amis & que sa compassion n'étoit qu'un voile spécieux dont il couvroit la sécréte joie de son prétendu triomphe. Si véritablement il eût pris part à la peine des Benedictins, du moins auroit-il eu quelque regret d'avoir legerement avancé contre eux des faits dont on lui faisoit connoître la fausseté. Il avoit assuré que les Benedictins reformez avoient abrogé le travail en faveur des Etudes, & que l'Académie de S. Miel avoit été cassée dès la premiere année de son institution à cause des désordres de ceux qui la composoient. Le P. Procureur Genéral de la Congrégation de S. Vanne lui en fit ses plaintes en termes également forts & respectueux: le P. Abbé lui répondit froidement » qu'il étoit bien fâché que ce qu'il avoit dit en » passant de sa Congrégation lui eût donné de la peine, » qu'il n'avoit pas eu la moindre envie de blesser personne. Et loin de se retracter, loin de rien adoucir, il menace de rapporter beaucoup de raisons & de faits qu'il a passez sous silence, si on lui donne lieu de s'expliquer plus qu'il n'a fait. Tout cela n'est guére d'un homme compatissant. Il parle sur le même ton à Madame de Guise, » qu'il n'a jamais eu la moindre pensée ni de blesser ni de » faire la moindre peine aux Congrégations reformées, que » l'humeur n'avoit eu aucune part aux expressions fortes » dont il avoit été obligé de se servir, qu'il ne lui étoit » pas échapé une parole qui se ressentît de l'aigreur qui

se rencontre dans ceux qui parlent seulement pour dis- «
puter & pour contredire : mais qu'il craignoit que si l'on «
répondoit à ce qu'il avoit dit, il n'y eût des gens qui écri- «
vissent pour le soûtenir, qui n'observeroient pas les me- «
sures qu'il avoit gardées ; qu'enfin il n'y avoit rien qu'il «
ne fût prêt de faire pour contenter ceux qui croioient «
avoir sujet de se plaindre de lui. « Sans le profond respect que l'on a pour ce grand homme, on lui demanderoit comment tout celà s'accorde avec tout ce qu'il écrivoit à Mr de la Chambre Curé de S. Barthelemy, que *si l'on répondoit à son Ouvrage, il chargeroit la Congrégation de S. Maur de honte & de confusion.*

Ces menaces n'ébranlérent pas D. Mabillon qui se disposa tout de bon à répondre. Dès que le bruit en fut venu aux oreilles de Madame de Guise, cette illustre Princesse envoia chercher quelques-uns des Supérieurs & D. Mabillon même, & n'oublia rien pour les porter à un accommodement, c'est-à-dire à ne dire mot sur la Réponse du P. Abbé. Elle promit aux Benedictins de la part de leur Adversaire, que si D. Mabillon vouloit l'aller trouver, il seroit bien reçû & honoré à la Trappe, que le P. Abbé le traiteroit avec distinction & qu'il l'assureroit d'une véritable estime pour la Congrégation de S. Maur. Les Benedictins représentérent à son A. R. que si les choses étoient encore en leur entier & sur le pied où elles étoient avant que la Réponse aux Etudes parût, on accepteroit d'autant plus volontiers ce parti, qu'on l'avoit déja pris dans le Traité des Etudes, où l'on avoit soutenu son sentiment sans faire paroître que le P. Abbé l'eût attaqué : mais que cet Auteur aiant outragé l'Ordre de S. Benoist par un écrit public, & refusant d'en faire une rétractation publique, on ne pouvoit trouver mauvais que les Benedictins ne se laissassent pas condamner sans faire voir la justice de leur cause ; qu'au reste la replique seroit si prudente, si modérée & si sage qu'elle ne diminueroit en rien la haute idée que l'on avoit de la pieté & du mérite du P. Abbé. Comme tout ceci fut assaisonné de termes fort respectueux, la Princesse ne crut pas la résolution des Benedictins si irrevocable, qu'Elle perdît l'espérance de la

faire changer & de résoudre D. Mabillon au voiage de la Trappe. Dans cette pensée Elle les congédia & partit pour Alençon.

Quantité d'Abbez, une infinité de gens de la premiere distinction eutrérent dans les vûes de Madame de Guise & firent les mêmes démarches auprès des Supérieurs & de D. Mabillon. Ce fut, pour ainsi dire, un accablement de sollicitations qu'il fallut soutenir, aussi-bien que les effets de l'impression que cette idée d'offres & d'avance d'accommodement laissoit dans l'esprit des gens du monde.

D'un autre côté D. Mabillon étoit soutenu & encouragé par tout ce qu'il y avoit de Religieux savans & vertueux dans son Ordre, où l'on ne put voir qu'avec douleur & indignation un Abbé si pieux, si respectable d'ailleurs, s'élever contre une pratique établie par les Saints, ordonnée par l'Eglise, confirmée par un usage immémorial, toûjours observée avec religion & justifiée par l'utilité qu'en avoit tiré l'Eglise dans tous les tems. Au dehors bien des personnes de mérite & de considération se déclarérent aussi pour lui. Celui qui le fit avec plus d'éclat, fut Mr Pussor Conseiller d'Etat, qui dit un jour au Roi devant toute la Cour & en présence de Mr le Chancellier, qu'il ne pouvoit souffrir le vif du P. Abbé qui avoit jetté des pierres à D. Mabillon, de qui il n'avoit reçû que des roses: & ce fut en cette occasion que le Roi dit que D. Mabillon passoit dans son esprit pour le plus savant & le plus humble Religieux de son Roiaume.

Quelque tems après, D. Mabillon fut voir le Curé de S. Jacque du Haut-pas, un des plus chauds amis du P. Abbé, & qui se remua le plus pour faire imposer silence aux Benedictins. Après plusieurs honnêtetez semblables à celles que D. Mabillon avoit reçûes de lui dans une autre visite, où ce Curé s'étoit efforcé de le porter à expliquer ses sentimens sans presque aucun rapport au Livre du P. Abbé, il envoia querir le Comte de Charmel, qui dit à peu près les mêmes choses que Madame de Guise pour détourner D. Mabillon de répondre & pour le résoudre au voiage de la Trappe. Il lui montra même trois lignes d'une Lettre du P. Abbé conçûes en termes assez ho-

norables, à quoi ajoûtant les marques de diltinction que le Benedictin recevroit à la Trape; il crut qu'il n'en faudroit pas davantage pour abbatre D. Mabillon & lui faire tomber la plume des mains. Mais quand il eut entendu ses raisons, il se trouva fort embarassé. Il tâcha de justifier le P. Abbé sur ses intentions & sur les lettres que plusieurs Religieux lui avoient écrites, pour l'engager à publier ce qu'il avoit avancé. D. Mabillon répondit modestement que s'il avoit voulu écouter tout ce qu'on lui avoit dit de la Trappe & recevoir les Mémoires d'un Religieux de cette Maison qu'on lui avoit offerts, il lui auroit été facile de rendre la pareille au P. Abbé; mais qu'il fermeroit toûjours les oreilles & le cœur aux rapports & aux plaintes de ces sortes de gens. Il faut donc, reprit avec chaleur Mr de Charmel, que ce soit un frippon caché dans la Trape, car tout y respire la sainteté, j'en suis témoin, l'on m'en doit croire. Hé bien Monsieur, lui dit D. Mabillon, il en est de même chez nous, il en a été de même dans le Collége des Apôtres. Le Comte ne sachant que répondre, s'avisa de proposer la médiation de Mr de Meaux, qui dans un Ouvrage s'expliqueroit sur les Etudes Monastiques d'une maniére propre à satisfaire les deux partis. Sans lui dire ce que l'on pouvoit penser des engagemens de ce grand Prélat avec le P. Abbé, on lui répondit que ce qu'il pourroit écrire ne feroit que lui attirer une replique de la part de ses ennemis qui étoient ceux de l'Eglise, que le P. Abbé n'y trouveroit pas son compte ni les Benedictins non-plus, & que d'ailleurs cela n'empêcheroit pas que d'autres Religieux de S. Vanne ou de S. Maur ne réfutassent le P. Abbé & peut-être avec moins de ménagement que ne feroit D. Mabillon. Le Comte avoua que cet expédient n'étoit point recevable, & ajoûta que si le P. Abbé avoit prévû les conséquences fâcheuses de son Ouvrage & les avantages que certaines gens, qu'il nomma, en tirent contre les Benedictins, il ne l'auroit jamais publié, qu'il lui manderoit que la réponse qu'on lui préparoit seroit modeste, & qu'on s'y feroit une religion de ne rien dire ni contre son honneur, ni contre la réputation de sa Communauté.

Madame de Guise ne fut pas plûtôt arrivée à Alençon, qu'elle écrivit plusieurs lettres aux Supérieurs, à D. François Lamy connu par ses écrits philosophiques, & à Dom Mabillon. Son A. R. mandoit à ce dernier qu'elle étoit surprise qu'il eût oublié ce qu'il lui avoit promis, & qu'il la crût capable de l'engager à une chose qui ne lui fût pas avantageuse. » Je sais bien, ajoûte-t'elle, que vos amis » les savans vous détourneront du voiage de la Trappe, » & qu'il s'en trouvera parmi eux qui seront ravis de vous » voir écrire contre un homme du mérite, de la vertu & » du savoir du P. Abbé, & que vous refusiez ce qu'il fe- » roit s'il étoit à vôtre place. Je voudrois vous concilier » & une visite le feroit. Il n'y va point du vôtre & ce » seroit une chose qui édifieroit le prochain. Croiez- » moi, mon Pere, venez me voir. Imitez en cela l'esprit » de vôtre P. S. Benoist qui étoit doux & humble. C'est » aussi vôtre caractére. Suivez-le, je vous en prie, & l'avis d'une véritable amie. « D. Mabillon aiant remercié son A. R. de la part qu'elle vouloit bien prendre à ce qui regardoit les Benedictins, se défendit du voiage de la Trappe à peu près sur les mêmes raisons dont il s'étoit déja servi à Paris. Il ajoûte qu'il croioit bien que les intentions du P. Abbé avoient été les plus droites du monde, mais que les effets n'en étoient pas moins réels: que comme il n'avoit aucun pouvoir pour traiter des intérêts de son Ordre en cette rencontre, il craindroit avec raison de déplaire à son A. R. s'il alloit à la Trappe sans rien conclure avec le P. Abbé touchant leur contestation; que les effets de ce voiage seroient à craindre dans le public, parce que l'on en attendroit des succès avantageux; qu'au reste son A. R. aura sujet d'être satisfaite de la modération qu'il gardera dans sa replique où il n'y aura rien de choquant pour le P. Abbé, pour lequel il a en son particulier une venération singuliére.

D. Lamy après s'être souvent excusé du même voiage, croioit enfin en être quitte, lorsqu'étant à Fonteinneriant, la Princesse lui fit de si grandes instances qu'il ne crût pas pouvoir honnêtement s'en dispenser. Il se rendit donc à la

la Trappe auprès de son A. R. Elle avoit sans doute prévenu sur son chapitre le P. Abbé, car on ne peut pas plus d'égards, plus d'honnêtetez, plus de soins & d'assiduitez qu'il en reçut & de deux de ses Religieux. Après les premiers complimens son A. R. les fit asseoir dans une ruelle, l'un, dit-elle agréablement, à titre de goute sciatique, & l'autre à titre de pierre, & puis Elle les obligea d'entrer en matiere sur le grand différent des Etudes. Le P. Abbé commença par protester de la droiture de ses intentions dans tout ce qu'il avoit écrit, & par assurer qu'il n'avoit pas eû la moindre intention de blesser personne & bien moins encore la Congrégation de S. Maur, pour laquelle il avoit beaucoup d'estime, non seulement en genéral, mais même pour les Supérieurs Genéraux & pour D. Mabillon en particulier. D. Lamy lui répondit qu'il étoit chargé de l'assurer de la part de ces mêmes personnes de la venération que l'on avoit pour lui, & que rien de ce qu'il avoit écrit n'avoit alteré la charité, quoiqu'il fallût convenir qu'il y avoit dans sa réponse des endroits fort blessants & pour tout le Monachisme, & pour la Congrégation de S. Maur. Le P. Abbé aiant prié qu'on lui en citât quelques-uns, D. Lamy lui en allégua un assez bon nombre, auxquels le P. Abbé ne para que par de nouvelles protestations de la droiture de ses intentions. Le Benedictin lui dit que ses bonnes intentions étant cachées, & n'y aiant que ces endroits flétrissants qui parussent, ce qu'il avoit écrit produisoit de très-mauvais effets, & qu'un Magistrat avoit dit que si les choses se passoient dans la Congrégation de S. Maur comme Mr de la Trappe le dit, il aimeroit mieux être soldat du Régiment des Gardes, que d'être dans ce Corps. Le P. Abbé rougit à ce mot & se mit sur les éloges de la Congrégation de S. Maur; & enfin après un détail d'observances dans lequel ils entrérent, & que D. Lamy lui justifia n'être pas comme il les avoit dépeintes, on laissa là les maniéres de l'ouvrage & l'on traita du fond. En deux heures de tems que dura la conférence nos deux disputans battirent bien du païs. Ce n'est point ici le lieu d'en faire le détail. Tout ce que l'on en peut dire, est que si le P. Abbé ne se fut

pas mieux défendu par écrit qu'il faisoit dans le tête-à-tête, ce n'auroit pas été un ennemi fort à redouter. Soit modestie, deférence, respect pour la Princesse, soit que ce fût la foiblesse de sa cause, il est vrai qu'il plioit presque sur tout, qu'il ne tenoit sur rien, qu'il donnoit sans cesse le change, & qu'enfin il se vit obligé de dire que si D. Mabillon n'avoit pas fait remonter les études jusqu'à S. Pacome, il n'auroit point répondu. En un mot il accorda tant de choses, que son A. R. en étant charmée, & prenant ensuite D. Lamy à part, hé bien, lui dit-elle, ne vous avois-je pas bien dit que Mr l'Abbé étoit l'homme du monde de la meilleure composition, & qu'il y avoit peu de différence dans le fond entre son sentiment & le vôtre. D. Lamy lui répondit que véritablement il n'auroit pas crû qu'il se fût tant relâché, mais qu'il doutoit que le P. Abbé eût voulu entrer dans tous ces adoucissemens par un écrit public. Il l'auroit fait, repliqua la Princesse, si D. Mabillon fût venu & eut suspendu sa réponse. D. Lamy lui dit que cette réponse ne gâteroit rien & ajouta ensuite devant le P. Abbé que l'on n'y traiteroit que le fond de la question, sans répondre aux maniéres & sans user de reproches, ni de recriminations. Et en effet, continua-t'il en se retournant vers le P. Abbé, n'y auroit-il pas moien d'agiter cette question d'une maniére purement spéculative sans entrer dans les mœurs les uns des autres & comme si nous n'y avions tous nul intérêt. Le P. Abbé dit que cela se pourroit fort bien, & témoigna approuver cette idée. Ensuite on se sépara avec les mêmes complimens de part & d'autre qui s'étoient faits au commencement.

Ce fut vers ce même tems qu'il tomba sur le P. Abbé une main inconnue qui le frappa par l'endroit le plus sensible & qui le toucha jusqu'au vif. Je parle des quatre Lettres anonymes imprimées, à ce que porte le titre, à Cologne en 1692. où l'Auteur vif, ingénieux, agréable, & en même tems savant & zelé pour les études Benedictines, répand le sel à poignées sur tout ce qu'il connoissoit d'humain dans ce fameux Réformateur. Ce Livret fut un coup de foudre pour les Partisans du P. Abbé. Il n'y eut point

de mouvement qu'on ne se donnât pour en découvrir l'Auteur. D. Denys de Sainte Marthe en fut violemment soupçonné. Madame de Guise, sur le bruit commun, lui en voulut un mal de mort, & n'omit rien pour venger son cher Abbé. Elle pressa tant les Supérieurs, qu'on fût obligé de le retirer de Tours où il étoit Prieur de l'Abbaye de S. Julien. De là on le transféra à S. Germain des Prez, punition qui ne plût pas à la Princesse, y aiant bien des Prieurs qui quitteroient volontiers leur place pour en avoir une de simple Religieux dans cette Maison. Cela étoit vrai sur tout de D. de Sainte Marthe, qui étant homme d'étude & détaché par conséquent de la supériorité, ne pouvoit être mieux placé selon ses desirs, que dans l'endroit du monde, où l'on trouve plus de commoditez pour étudier. S'il étoit certain qu'il ne fût pas l'Auteur des quatre Lettres, l'honneur qu'elles faisoient dans le monde à sa plume, car elles alloient alors de pair avec les Provinciales, & le poste qu'elles lui avoient procuré, devoient lui rendre la calomnie supportable. A sa place, tout autre moins modeste que lui, auroit craint que l'amour propre n'ôtât quelque chose au mérite de sa résignation.

Cependant la Réponse de D. Mabillon avançoit. Pour en empêcher la publication, les amis du P. Abbé suggerérent à Mr le Chancelier que ce Benedictin prétendoit ajoûter sans un nouveau privilége cette réponse à la nouvelle edition qu'il faisoit du Traité des Etudes. Quoique ce Magistrat sût bien que la premiere feuille de la réponse lui avoit été déja présentée pour être montrée à Mr Pirot Docteur & Censeur des Livres, il ne laissa pas d'envoier querir D. Mabillon. Il le reçût très-bien, il s'informa de son Livre, lui promit un privilége & dit qu'il écriroit à l'Abbé de la Trappe d'en demeurer là.

Quand la Réponse fut achevée, on en fit faire cinq copies pour les distribuer à Mr le Chancelier & aux Examinateurs. On apprit bien-tôt à la Trappe & la disposition de Mr le Chancelier & l'état de l'Ouvrage. C'est ce qui fit redoubler les instances auprès de Mr l'Archevêque de Paris pour le faire supprimer. Ce grand Pré-

lat pria en effet Mr le Chancellier d'arrêter ou du moins de suspendre le Privilége. Il demanda à voir D. Mabillon qui le fut trouver avec le Prieur de l'Abbaye. Mr de Paris leur dit d'abord qu'il souhaitoit imiter la conduite de S. Augustin, qui avoit travaillé pour mettre d'accord S. Jérome & Ruffin (sans comparaison pourtant, dit-il) que Mr de la Trape étoit son ami depuis 50. ans, qu'il étoit vif & perçant à la verité, mais bon homme dans le fond & très bien intentionné, qu'il donneroit une attestation de l'estime qu'il avoit pour D. Mabillon & pour la Congrégation, qu'il n'étoit pas édifiant de voir des contestations entre des Communautez si saintes &c. D. Mabillon répondit comme il avoit déja fait tant de fois lorsqu'on l'avoit pressé de se rendre, il têmoigna ne se pas soucier de ce qui regardoit sa personne, mais qu'il ne pouvoit pas être insensible aux outrages que le P. Abbé avoit faits à l'Etat monastique, aux Saints de son Ordre & à ses Confreres, qu'il seroit d'une très pernicieuse conséquence d'abolir les Etudes dans les Cloîtres, & que lui Mr l'Archevêque étoit plus obligé que personne de les soutenir, puisqu'il avoit eu la bonté d'en être le promoteur, & que les Benedictins lui avoient l'obligation de tout ce qui étoit sorti d'utile à l'Eglise depuis que l'on s'emploioit dans la Congrégation à l'Edition des Peres &c. Ces raisons & plusieurs autres semblables touchérent le Prélat, il se rendit sans peine, & dit qu'il témoigneroit à Mr le Chancelier que rien ne pourroit plus arrêter l'expédition du privilége.

Pour l'obtenir D. Mabillon avoit commencé par porter l'ouvrage à Mr du Bois de l'Hôtel de Guise, qui le rendit dès le lendemain avec l'exposé d'un systême qui ne parut pas praticable. D. Mabillon après s'en être expliqué avec lui & avoir devoré quelques chagrins fondez sur la crainte que ce Savant ne proposât son systême à Mr le Chancelier, & que cela ne menât loin en donnant lieu à de nouvelles intrigues du côté de la Cour occupée pour lors au siége de Namur, alla porter la piece à Mr le Chancelier & le pria de trouver bon que Mr Pirot la lût. Ce Magistrat dit qu'il en vouloit faire lui-même la lecture, que D. Mabillon revînt dans trois jours, & qu'il lui ac-

corderoit un Privilége. Ces paroles consolérent beaucoup D. Mabillon. Mr le Chancelier ajouta qu'il falloit que les Benedictins étudiassent, que l'intérêt public y étoit mêlé, que l'Abbé n'avoit pas du les attaquer n'étant point en cause, & qu'on ne pouvoit les empêcher de se défendre après avoir été si outrageusement maltraitez. Il recommanda encore sur toutes choses d'user d'une extrême modération, que l'on attendoit cela de la sagesse & de la modestie de D. Mabillon, & qu'il falloit épargner la personne de l'Abbé & l'observance de sa Maison. Ces mêmes sentimens lui avoient été plusieurs fois inspirez par quantité d'amis communs, mais pas un ne le fit avec plus de poids que Mr le premier Président. Tous les habiles gens à qui l'on montra l'ouvrage furent aussi du même avis & s'accordérent tous à ne pas laisser un mot où il parut la moindre personalité, jugeant cela nécessaire soit pour surpasser le P. Abbé aussi-bien en modestie qu'en bonnes raisons, soit pour ne point heurter le crédit que cet illustre Abbé avoit dans le monde.

Enfin pour couper court sur cent autres petites intrigues du parti opposé, lesquelles ne feroient que fatiguer le Lecteur, l'Ouvrage de D. Mabillon fut imprimé. Il en envoia aussi tôt un Exemplaire à la Princesse, qui 18. jours après lui écrivit que l'Avant-propos lui avoit paru très-aigre & fait uniquement pour piquer, qu'elle ne le croioit pas de lui, mais de ceux qui l'avoient poussé à faire la réponse & qui s'étoient choquez sans raison du Livre du P. Abbé; que celui-ci n'en vouloit qu'aux Etudes profanes, & n'avoit prétendu attaquer que ceux qui ne vivoient pas comme les Benedictins; qu'une visite les auroit réunis de sentiment, & auroit empêché l'aigreur de ce dernier ouvrage. Pour Mr de la Trappe, quoiqu'il eût fort bien reçû chez lui D. Mabillon, il joua pourtant jusqu'à la fin son personnage d'Opposant aux Etudes, sans que rien pût le lui faire quitter. Il mandoit à ses amis qu'il suivroit pié à pié les Réflexions de D. Mabillon, si Dieu lui mettoit au cœur d'y répondre, & qu'il le feroit avec le même succès & la même facilité que dans sa Réponse au Traité des Etudes. Je ne sai s'il est vrai que Dieu le lui

ait mis au cœur, mais je vois annoncé quelque part l'*Examen des Réflexions du P. Mabil. sur la Réponse au Traité des Etudes Monastiques*, que je ne crois pas avoir jamais été imprimé.

Je ne sache que le P. Abbé qui n'ait pas trouvé son sentiment absolument renversé. Un Célestin eut la curiosité de savoir ce que pensoit Mr Arnaud sur les Etudes Monastiques. Il lui fit proposer les quatre questions suivantes.

La premiere. S'il n'est pas permis aux Solitaires de pénetrer dans la profondeur des Ecritures.

2°. S'il est essentiel à l'Etat monastique & à la Regle de S. Benoist de n'être pas savant.

3°. Si l'application à la lecture des Ouvrages dogmatiques des Saints Peres est contraire à la profession monastique.

4°. Si les regles que S. Jérôme donne à Léta pour l'éducation de sa fille ne s'étendent pas jusqu'aux Moines, & s'il n'est pas permis à ceux-ci de lire les Livres que ce S. Docteur permet à des Religieuses.

Mr Arnaud sentit bien le dessein de cette consultation. Sans s'arrêter à chaque proposition en particulier, il répondit que puisqu'on vouloit qu'il dit son sentiment sur la querelle qui s'étoit élevée entre Mr l'Abbé de la Trappe & le P. Mabillon, il croioit que l'on ne devoit pas trouver mauvais que Mr l'Abbé de la Trappe fît des Reglemens dans sa Maison: « mais de prétendre, ajouta-t'il, que sa » conduite doit servir de Regle aux autres Religieux & qu'ils » soient obligez de se conformer à ses Reglemens, comme » s'il étoit essentiel à l'Etat Monastique & à la Regle de S. » Benoist de n'être pas savant, c'est ce qui ne paroît pas » juste. Il ne faut pas laisser les Moines dans l'ignorance. Il » me semble d'avoir lû dans Sulpice Sevére que la transcri- » ption des Livres, qui est une espéce d'étude, tenoit lieu » de travail aux Religieux des Monastéres de S. Martin. » Il faut beaucoup de discrétion pour regler les lectures » des Moines. Je serois d'avis qu'on leur retranchât celles » qui ne sont pas conformes à leur état. Mais il est bon » qu'il y ait des Religieux savans pour défendre l'Eglise dans ses besoins & contre les opinions relâchées. Je n'ai rien «

vû de ce que Mr l'Abbé de la Trappe & le P. Mabillon « ont écrit sur ce sujet, mais j'apprens que les Livres du « P. Mabillon sont estimez. Ainsi je ne conseille pas à un « autre d'écrire. «

Mr Nicole avoit lû tout ce qui s'étoit fait de part & d'autre, & l'on sait avec quelle circonspection ce judicieux Auteur jugeoit des choses. Le morceau que je trouve de lui dans les Portefeuilles de D. Mabillon, paroîtra peut-être trop long pour être inseré dans une histoire; mais comme il n'a jamais été imprimé & qu'il mérite de l'être, j'espére que le Lecteur ne sera pas si difficile. Voici donc son Mémoire, il n'est pas signé de lui, mais sa précision & sa justesse vallent bien le nom propre pour en faire connoître l'Auteur.

L'Accusation que Mr de la Trappe forme dans son « dernier Livre, contre les Religieux Benedictins, se peut « considérer à l'égard de trois tems différens. «

Le premier est celui de la vie de S. Benoist & de 30. « ou 40. ans. après sa mort arrivée en 547. «

Le second est depuis ce tems-là jusques au Concile de « Vienne, qui comprend plus de 700. ans. «

Le troisiéme est depuis le Concile de Vienne jusques « à présent. «

A l'égard du premier, Mr de la Trappe prétend que « S. Benoist n'a point voulu que les Religieux étudiassent « & que cela est clair par ces deux raisons, l'une qu'il n'a « point parlé des études dans sa Regle; l'autre qu'il n'a « donné que deux heures pour leurs lectures, ce qui ne « suffit pas, dit-il, pour des études de science. «

A l'égard du second il prétend qu'on a commencé d'é- « tudier peu de tems après la mort de S. Benoist, mais que « ça été pour la plûpart en se retirant de l'esprit du Saint « & en s'éloignant de ses intentions. «

Et pour le troisiéme il continue dans les mêmes pré- « tentions, & il soutient que les Religieux n'ont étudié que « par la fuite du travail, qu'en s'appliquant aux Etudes ils « se sont retirez de l'ordre de Dieu, & qu'en étudiant « sans vocation ils ne pouvoient esperer que Dieu ne leur « imputât point les distractions & les autres maux qui «

» ſont inévitablement attachez aux études.

» Voici ce que l'on peut dire ſur ces trois queſtions.

» En diſant que les Religieux n'ont point étudié du tems » de S. Benoiſt, on avance une choſe dont on ne peut ap- » porter aucune preuve légitime. Le ſilence de la Regle » ne conclut rien du tout. La Regle ne parle point non- » plus de la Meſſe, pas même les Dimanches & les Fêtes, » ni de l'Oraiſon mentale, qui ſe faiſoit après la récitation » des Pſeaumes, qui eſt prouvée par les Dialogues de S. » Grégoire, liv. 2. ch. 4. ni de l'inſtruction des enfans, » par ce qui ſe pratiquoit en ce tems-là dans les pieux & » celébres Monaſtéres comme celui de Lerins. On y ap- » prenoit les Lettres humaines fort exactement & par les plus » habiles Maîtres. Pourquoi les auroit-on autrement inſ- » truits dans le Mont-Caſſin, où l'on élevoit les enfans des » premieres Maiſons de Rome.

» S. Thomas & S. Bonaventure ont refuté cet argument » du ſilence des Regles, & ont conclu au contraire que les » Regles n'aiant point défendu expreſſément les Etudes, » elles étoient cenſées permiſes. Ce raiſonnement a été ap- » prouvé par des Papes & par des Conciles.

» L'impuiſſance d'étudier prouvée par la brieveté du tems » eſt une fauſſe ſuppoſition, & elle ne vient que de ce qu'on » prend plaiſir à mal compter. Outre les deux heures de » lecture qu'il y avoit en Eté, il faut faire les additions » ſuivantes. 1. Une heure de plus en Carême. 2. Tout le » tems du travail qui ne ſe faiſoit point les Dimanches & » les Fêtes, c'eſt-à-dire plus de cinq heures de ſurcroît » pendant plus de deux mois. 3. Le tems d'entre Matines » & Laudes, lorſqu'on les diviſoit, c'eſt-à-dire tout l'Hy- » ver. 4. Le tems d'entre None & Vêpres depuis la Sainte » Croix juſques à Pâque. 5. L'heure de la méridienne qu'il » étoit permis par la Regle même d'emploier à l'étude. De » ſorte qu'on peut dire qu'un Religieux avoit plus de quatre » heures par jour pour étudier.

» Enfin ces deux raiſons ne ſont nullement comparables » à la Tradition de l'Ordre, où l'on voit les Religieux ap- » pliquez à l'étude, 30. ans après S. Benoiſt, quoique per- » ſonne n'ait marqué que ce fût une nouvelle pratique & qu'aucun

qu'aucun ne se soit plaint qu'on abandonnoit en cela l'es-« prit du Saint, & qu'on violoit ses institutions.«

On peut dire que l'opinion contraire aux études à l'é-« gard de ce tems, n'est appuiée que sur des raisons fri-« voles. «

Mais c'est encore bien pis à l'égard du second tems. « Car on peut dire en un mot qu'elle n'y est fondée que « sur une vision très-chimérique & sur de pures faussetez « contre l'histoire. «

La vision chimérique est qu'il y ait eû en ce tems-là, « comme on le veut faire croire, deux sortes de Moines, « les uns extraordinairement appellez à l'étude par une vo-« cation particuliere, les autres ordinairement, qui ne pou-« voient s'y appliquer sans pécher & sans sortir de l'ordre de « Dieu. Cette chimére est une découverte du dix-septiéme « siécle: aucun autre que l'Auteur de la Réponse n'a eu « cette pensée. Il suffiroit de lui demander si ces Moines « extraordinaires connoissoient en eux-mêmes cette qua-« lité ou s'ils ne la connoissoient pas. Car s'ils ne la con-« noissoient pas, on a droit de les produire comme des té-« moins qu'il est permis aux Moines de s'appliquer aux étu-« des, puisqu'ils s'y sont appliquez en cette maniére, & « sans avoir la moindre pensée de cet appel extraordinaire. «

Que s'ils la connoissoient, autre embarras. Car s'ils sa-« voient qu'il n'étoit permis d'étudier que par une vocation « extraordinaire, comment plusieurs d'entre eux ont-ils pû « exercer la fonction de Maître envers les autres Moines, « sans leur déclarer qu'en s'appliquant aux études, ils en-« troient dans une voie de perdition, à moins que Dieu « ne les appliquât extraordinairement, & s'ils n'étoient que « Moines ordinaires, il n'étoit nullement permis de les imi-« ter, puisqu'ils n'avoient point étudié en qualité de sim-« ples Moines, mais de Moines extraordinaires. «

La fausseté contre l'Histoire consiste en ce qu'on sup-« pose que l'on ne s'est appliqué à l'étude que pour fuir le « travail & que ces deux choses sont incompatibles. Ce-« pendant cela est si faux, que tous ceux qui ont établi « plus fortement les études ont ordonné, recommandé & « pratiqué plus exactement le travail, ce qui se prouve & «

» par le Monastére de Béde & par celui de Benoist d'A-
» niane & de tous ceux qu'il a reformez, par celui de Cor-
» bie, celui du Bec, de Fuldes, & autres d'Allemagne fon-
» dez par S. Boniface.
» Mais l'opinion dont il s'agit est encore bien plus insou-
» tenable à l'égard du troisiéme tems, c'est-à-dire depuis
» le Concile de Vienne. L'Auteur ne condamne les études
» que parce qu'elles mettent les Moines hors de l'ordre de
» Dieu & qu'ils s'y appliquent sans vocation.
» Or on lui demande s'il peut dire qu'un Concile Oecu-
» ménique, comme celui de Vienne, le Pape Benoist XII.
» vingt Conciles Provinciaux n'ont pas droit d'appliquer
» les Religieux aux Etudes & de les leur ordonner. Il est
» certain qu'ils l'ont fait, qu'ils leur ont recommandé
» d'avoir dans leurs Monastéres des études de Rhétorique,
» de Philosophie, de Théologie, de droit Canon & d'Ecri-
» ture Sainte. Ce qui est expressément ordonné par le
» Concile de Trente. Sect. 5. ch. 1. ch. 4. de Ref.
» On ne voit donc pas ce que l'Auteur de cette Réponse
» peut répondre à cet argument, dont toutes les propo-
» sitions sont de lui-même.
» Si l'Eglise venoit à ordonner les études aux Moines,
» il faudroit se soumettre à son jugement sans résistance
» & ne pas blâmer ce qu'elle ordonneroit, par ce qu'on
» devroit espérer que Dieu suppléeroit par sa grace au
» danger des études. Cette premiere proposition est de
» l'Auteur même dans son Livre intitulé *Eclaircissement.*
» Or est-il que l'Eglise dans le Concile de Vienne & en
» plusieurs autres a ordonné aux Religieux d'étudier.
» Cette seconde proposition est de l'Auteur dans son der-
» nier Livre.
» Donc il n'est pas permis de blâmer les Etudes Monasti-
» ques, & il a fait ce qui ne lui étoit pas permis.
» Sa solution que l'Eglise l'a ordonné *ad duritiam cordis*,
» n'est pas solide, outre qu'elle est contraire aux termes des
» Conciles & même à la raison évidente. Car Dieu peut
» bien permettre des choses mauvaises *ad duritiam cordis*,
» comme le divorce aux Juifs, mais il ne les peut pas com-
» mander, sans les exemter entierement de peché.

Or il s'agit ici d'un commandement & non d'une permission. Car les Etudes ne sont pas seulement permises, mais « ordonnées, comme l'Auteur le reconnoit. «

Ajoutons une autre preuve contre Mr l'Abbé de la Trappe, laquelle ne me paroît pas avoir été assez pressée. Je parle de l'expérience. Dans les choses de pratique c'est elle sur tout que l'on doit consulter. Tout ce qui lui est contraire, ne peut être que faux & dangereux, quelque solides en apparence que soient les raisonnemens sur lesquels on prétendroit l'établir. Prenons pour exemple la Congrégation de S. Maur. Ce que j'en dirai peut être appliqué aux autres. Je ne parle que de celle-là, parce que je la connois mieux.

Cette Congrégation est composée d'environ deux cens Maisons, à chacune desquelles il faut un Supérieur. Voilà donc déja deux cens personnes, qui selon la Regle dont elles font profession doivent être choisies entre toutes les autres *vitæ merito & sapientiæ doctrina* & qui doivent être éclairées dans la Loi de Dieu pour savoir tirer à propos de leur trésor le vieux & le nouveau. Ce n'est point assez que cette profonde sagesse & cette grande connoissance de la Loy divine, il faut en savoir faire usage. Il faut qu'un Supérieur instruise, exhorte, reprenne, console, soutienne les ames qui lui sont confiées, toutes choses que l'on ne peut faire que par le moien de la parole. Pour parler il faut être plein, poser des principes, tirer des conséquences, ranger les matiéres dans un certain ordre; peut-on faire tout cela sans études?

La plûpart de ceux que l'on reçoit dans les Noviciats, sont de jeunes gens de 17. à 18. ans plus ou moins, qui sortent de Seconde ou de Rhétorique, le plus souvent avec peu d'acquit, peu de connoissance de leur religion, sans principe d'aucune science, sans lumiéres, sans goût. Ne donnez à ces jeunes gens que les livres que permet aux Moines Mr de la Trape, quel fruit en tireront ils? Premierement n'aiant d'autre usage de la langue Latine que celui qu'ils ont acquis dans les classes, ils n'entendront point du tout ou n'entendront qu'à contre sens une infinité d'endroits de l'Ecriture Sainte ou des Peres: 2°. Qu'on

leur suppose tout l'usage que l'on voudra, ils seront encore arrêtez sur quantité d'endroits qu'on ne peut comprendre sans savoir les mystéres de la foy & la morale, & ils n'ont ni de ceux-là ni de celle-ci qu'une idée très-confuse ou n'en ont aucune. 3°. Ils ne pourront mettre à profit leur lecture. Pour cela il faudroit faire des recueils, rappeller les choses à certains chefs, choisir entre les principes, distinguer dans l'Ecriture le litéral de l'allégorique, dans les Peres le solide de ce qui l'est moins, dans un historien Ecclésiastique ce qui est vrai de ce qui est faux. 4°. Ces recueils ne pouvant être que mal digérez, quand il faudra faire une exhortation, un discours, comment s'y prendront-ils? Que pourront-ils dire de vrai, de juste, de suivi, de touchant? 5°. Si quelqu'un de leurs freres est embarassé sur quelque mystére, & qu'il autorise ses visions de quelques passages de l'Ecriture ou des Peres, comment leveront-ils des difficultez; eux qui n'aiant pas lû d'une autre maniére, ni d'autres livres, ne sauront souvent pas plus qu'eux? Ce seront des aveugles qui conduiront d'autres aveugles. On ne manquera pas de m'alléguer quelques saints Abbez, qui sans aucune science n'ont pas laissé que de bien gouverner les ames de la conduite desquelles ils étoient chargez. On ne m'en citeroit pas un si grand nombre que l'on s'imagine. Mais qu'on m'en nomme une vingtaine ou plus, qu'y gagnera-t'on? Il m'en faut deux cens, & souvent d'autres pour en substituer à la place de ceux qui meurent, ou sur le choix desquels on s'étoit trompé. Ces hommes extraordinaires se trouvent ils à point nommé? Doit-on tous les jours attendre des miracles?

Il ne faut pas seulement deux cens Supérieurs; sous eux il y encore dans chaque Communauté un Religieux qui en leur absence ou en cas de maladie fait les mêmes fonctions qu'eux. Si ce que je viens de dire prouve, comme je le crois, qu'il ne peut se former de Supérieurs sans études, sans nouvelles preuves il est aisé de conclure la même chose à l'égard des Soûprieurs.

Venons maintenant aux simples Religieux. Il y en a environ deux mille, & dans ce grand nombre il ne s'en trou-

veroit peut être pas quatre qui eussent le même tour d'esprit, les mêmes inclinations, le même goût. Tous cependant n'auront dans leur chambre, si l'on en veut croire Mr de la Trape, que l'Ecriture sainte, quelques Traitez Moraux de S. Augustin, de S. Gregoire & de S. Bernard, S. Ephrem & quelques autres Livres ascétiques. Or je soutiens que ces lectures ne suffiront pas pour les occuper tous.

La plûpart ne comprendront rien dans ce qu'il y a de ces ouvrages en Latin, n'aiant eu depuis leur entrée dans le Cloître, aucun secours pour cultiver cette langue.

Ces lectures ne sont utiles & ne remplissent l'esprit qu'autant que l'on médite, que l'on réfléchit, qu'on s'en applique les leçons; y a-t'il beaucoup de ces esprits réfléchissans?

On verra toûjours les mêmes matiéres rebattues, ce sera toûjours humilité, mortification, renoncement au monde & à ses vanitez, soûmission, détachement &c. Combien y en aura-t'il qui, quoique bons Religieux, se rebuteront de ces repétitions?

Tout ce que Mr de la Trape permet de Livres, se peut lire en moins de deux ans: quel est le Religieux qui aura assez de force pour reprendre vingt-cinq fois S. Ephrem pendant cinquante ans?

Selon la discipline présente, presque tous les Religieux sont Prêtres: nos Seigneurs les Evêques admettront-ils à la Prêtrise des gens, qui sans aucune connoissance des mystéres & de la tradition de l'Eglise, ne porteront aux Ordres d'autre disposition qu'une spiritualité monastique?

Ceux qui du monde auront apporté du penchant pour la Philosophie, ou pour la Théologie, ou pour les Mathématiques, ou pour l'Histoire, ou pour la Critique, car quelquefois il s'en rencontre; ces Moines se plieront-ils aisément aux simples matiéres de pieté? Dès qu'on est Moine, dira Mr de la Trape, il faut mourir à toutes ces inclinations qui ne tendent pas directement à Dieu, on ne doit plus penser qu'à la Croix, à la mort, au Jugement dernier, aux peines & aux récompenses éternelles. Qui en doute? Mais pour ne penser, pour ne méditer

que ces choses, il faut que tous les Moines aient l'esprit de recueillement & d'oraison ; & malheureusement Dieu n'accorde cette grace qu'à peu de personnes.

L'erreur de Mr de la Trape n'est venue, ce me semble, que de ce que voulant former des Moines sur l'idée qu'il s'étoit faite d'un Moine parfait, il s'est arrêté uniquement à la spéculation, & n'a pas daigné s'abaisser à la pratique. En quoi l'on me permettra de dire, avec tout le respect que je dois à la mémoire de ce grand homme, qu'il a manqué de cette vertu, que son saint Législateur & le nôtre appelle la mére des vertus, & sans laquelle plus un Supérieur est zélé, plus il fait de fautes. Cette vertu c'est la discrétion, qui n'ordonne rien d'excessif, rien d'outré, rien qui surpasse les forces ordinaires de la nature humaine; qui accorde à propos, refuse avec raison, ne fait rien par humeur, par fantaisie, par caprice; qui va au devant des justes besoins, s'accommode aux foiblesses des sujets & sait même s'en servir pour les porter à Dieu ; qui se fait respecter sans hauteurs & aimer sans bassesses ; qui en un mot tempére tellement toutes choses, que les forts aspirent à faire plus qu'ils ne font, & que les foibles ne tombent pas dans le découragement.

Tel est l'esprit de la Regle de S. Benoist, & c'est pour cela que S. Grégoire dit qu'elle excelle sur toutes les autres par la discrétion. On ne peut nier que nos premiers Supérieurs, en accordant les études aux Moines, ne soient mieux entrez dans cet esprit que Mr l'Abbé de la Trape. Persuadez que toute étude, qui peut être rapportée à Dieu & qui est utile à la République, peut aussi être cultivée par les Moines, ils leur ont laissé la liberté de s'appliquer à quiconque leur plairoit davantage, & ont ordonné que tous les secours nécessaires pour s'y perfectionner leur fussent fournis. Ils n'ont exclus que l'Alchymie, l'Astrologie judiciaire & autres sciences dangereuses ou de pure curiosité.

Plaise à Dieu que ce zéle pour les études se conserve & se perpétue dans leurs successeurs, car c'est d'eux principalement que les études dépendent. Tant qu'ils les aimeront eux-mêmes, qu'ils en donneront des premiers l'exem-

ple, qu'ils feront leurs délices de la solitude & de leur chambre, qu'ils regarderont les livres comme le meuble le plus prétieux & le plus essentiel ornement de leurs Maisons, qu'ils s'étudieront à connoître les talens de leurs Religieux, qu'ils se feront un devoir indispensable de les emploier, qu'ils seront ingénieux à leur fournir des desseins conformes à leur inclination & proportionnez à leur portée, qu'ils adouciront ce que la solitude & le travail d'esprit ont d'épineux & de rebutant, par la modestie de leur gouvernement, qu'ils se croiront responsables devant Dieu de tout le mal que peut dire, penser ou faire un Moine désoccupé, qu'ils ne perdront jamais de vûe que le vuide de l'esprit & l'oisiveté sont les deux sources funestes de tous les desordres des Cloîtres, on doit espérer que les études continueront à fleurir dans les Congrégations Benedictines & que le public sera autant enrichi de leurs travaux qu'édifié de leurs exercices de pieté. Il y aura peu de Communautez où l'on ne trouve des sujets propres ou à produire d'eux-mêmes ou à aider à ceux qui produisent. Tout consiste à connoître leur inclination & leur portée & à les saisir par cet endroit.

HILARIUS ROUILLE'
DOMNO J. MABILLON. S. P. D.

LIBRUM tuum de Studiis Monasticis perlegi, Vir religiosissime, atque uno quasi haustu ebibi; omissis interea nonnullis earum quæ mihi incumbunt curis. Unde fit ut sit unum quod te moneam; scilicet non constas tibi ipse dum negotiis lectionem posthabendam censes, tuumque illud præceptum ea sermonis serie tradis, quam nemo qui sapit intercidere lubens patiatur. De opere ipso quid dicam? Certe quam nactus es spartam ornasti hactenus, jam & tueris, ignorantiæ monasticæ patronum non modo non perstringis, ne quidem suggillas oblique, sed præposteram ejus abstinentiam opposita testium omni exceptione

majorum nube pascere quam exprobrare satius duxisti. Perge, Vir eruditissime, nec satis tibi sit tot oblitterata monumenta eruderare. Reddito pristinæ virtuti sodales tuos quos si erudire lucubrationibus tuis, fovere alloquiis volueris, intermortuam Societatis vestræ gloriam summo Ecclesiæ decori reique litterariæ augmento plane restitueris. Vale & me tui observantissimum ama.

29. Julii 1691.

Mr. HUET

A D. MABILLON.

M. R. PERE,

JE vous remercie très-humblement par avance du présent que vous m'annoncez. Le tems de mon retour à Paris étant incertain, je vous supplie d'envoier l'exemplaire de vôtre Ouvrage que vous me destinez, à Mr du Four Professeur de Rhétorique à Harcourt rue de la Harpe, en lui faisant savoir que c'est pour moi. Je suis ravi que vous aiez entrepris de desabuser ceux à qui on a voulu persuader depuis quelques années, que l'ignorance est une qualité nécessaire à un bon Religieux. Je suis dans un lieu où j'ai vû soutenir cette maxime, si favorable à la fainéantise des Cloîtres, qui est la mere du relâchement. J'ai beau alléguer vôtre exemple & celui de tant d'illustres Confreres que vous avez, si dignes de l'habit & du titre qu'ils portent. Vôtre ouvrage les pourra desabuser, si je puis obtenir qu'ils le veuillent lire: mais quand on aime son mal on en fuit les remedes. On vous présentera bientôt de ma part un petit Traité que j'espere que vous lirez avec indulgence, puisqu'il vient d'une personne qui honore vôtre mérite, & qui fait profession d'être &c.

A l'Abbaye d'Aunay le 13. Août 1691.

R.

R. P. HENR. NORIS AUGUSTINIANUS AD D. J. MABILLONIUM.

R. P.

SINGULARI ac eximiæ vestræ Paternitatis Reverendissimæ erga me benevolentiæ debeo, quod delatum mihi à Summo Pontifice munus gratulatus es ; & quamvis tam amica ac splendida gratulatio nullum apud me locum invenit, quippe qui privatæ cellulæ quiete unice delectatus, animum inducere non potui, ut sacræ meo capiti infulæ imponerentur, eam tamen dignitatem mihi designatam eo saltem lætatus sum, quod ejusdem occasione tuis me litteris post diuturnius silentium beasti ; quas quidem, non dicam, pluris facio quam Pontificium munus, sed quæ plane tantum mihi lætitiæ ingesserunt, quantum mœroris subiissem, si iterato præcepto coactus fuissem oblatum honorem admittere. Porro tuas litteras tuum pariter munus subinde consecutum est, videlicet doctissimus liber, quem nuper de Studiis Monasticis evulgasti. Hoc munus expanso sinu atque osculis excepi, qui paulo ante Pontificium munus recipere recusaveram ; quo quidem illustrissimus evasissem, cum tuo hocce litterario munere eruditior fiam. Hoc in opere eruditissimo temet litteratissimum ostendis adversus hominem, qui te cæterosque Monachos malebat illitteratos, quorum illum sane numerum auxisse tot rationum pondere ac tot veterum Patrum testimoniis demonstras. Imo non uno tuo tantum volumine, sed numeriosiori Bibliotheca adversarium oppressisti, dum ejusdem instruendæ exactum indicem publicasti, in quo tamen concinnando id tantum erroris admisisti, qui editos à me libellos eidem inserueris, cum vilissimæ paginæ in nobilissimorum voluminum censum venire non possint, sed nec eodem cum istis die nominari, quæ, ut cum poeta loquar, nigram in culinam raptæ, cordyllas tegent, vel thuris, piperisque fient cu-

culli. Itaque ea meorum librorum nomenclatura tuæ quidem erga me benevolentiæ, ſed tuo tamen minus nomini conſuluiſti. Utinam peccati hujus veniam facile quemadmodum à me, à ceteris quoque impetres. Imo ipſe ego nullam tibi veniam, ſed maximas tantum gratias debeo, qui me in litterario theatro in arena cum plebeis ſtantem, benefica abs te manu prehenſum, in quatuordecim ſeſſum deduxeris. Verumtamen tibi perſuadeas velim, malle me abs te amari, quam honore quolibet decorari, qui unice tibi maximus & debetur, & ab eruditis quibuſque tribuitur. Vale Vir doctiſſime, mihique mitiſſimum ac candidiſſimum genium tuum propitium ſerva.

Florentiæ v. Idus Novemb. 1691.

Mr. LE CARD. LE CAMUS.

A D. J. MABILLON.

C'AUROIT été pour moi, mon Reverend Pere, une très-grande conſolation de vous pouvoir entretenir & de pouvoir admirer de près le fond de ſcience & d'érudition qui éclate dans tous vos ouvrages, & qui vous font autant eſtimer à Rome qu'en France. Je vons rends mille graces du beau Livre que vous voulez bien m'envoier, & bien que vous ne ſoiez pas du ſentiment de M. l'Abbé de la Trape pour qui j'ai tant d'eſtime & de venération; je ne laiſſerai pas de le lire ſans prévention & ſans partialité, le combat des perſonnes de vôtre ſçavoir & de vôtre piété n'eſt pas dangereux, & il n'y a pas à craindre qu'on y bleſſe la charité: ainſi on ſe peut trouver à la mêlée & même être parrain comme on étoit autrefois ſans courir aucun riſque. *Ite pares animis ambo & virtutibus ambo, & certare pares & reſpondere parati.*

On ne peut avoir plus d'eſtime & plus de venération que j'en ai pour vôtre perſonne & pour vôtre grande érudition, trop heureux ſi j'avois un peu de part en vôtre amitié & en vos prieres. Je ſuis mon R. P. abſolument à vous avec toute l'eſtime & la diſtinction poſſible.

De Grenoble le 10. Novemb. 1691.

D. MATHIEU PETITDIDIER
A DOM MABILLON.

M. R. PERE,

SI j'ai tardé jusques à présent à faire réponse à la Lettre obligeante que vôtre Réverence a eu la bonté de m'écrire en datte du 20. Août, ce n'a pas été que je n'aie ressenti d'abord comme je devois, les honnêtetez qu'elle m'y fait, & que je n'aie eu toute la reconnoissance possible pour la bonté qu'elle a eu de me faire présent de son traité des Etudes. Mais c'est que j'avois de la honte de vous écrire, mon très-Reverend Pere, sans pouvoir vous marquer que j'avois reçu ce Traité, & que j'ai cru pour cela devoir attendre que j'eusse eu le plaisir d'en faire la lecture. Un voiage que j'ai fait au mois de Septembre dernier aux eaux de Plombieres, joint à un autre que nôtre P. Procureur Genéral a fait à Fontainebleau, pendant le mois d'Octobre, ont été cause que je n'ai reçû vôtre Livre que depuis environ quinze jours. Je l'ai lû avec toute l'avidité possible & j'en ai eu toute la satisfaction que j'en espérois. Et comme nos confréres, n'avoient pas moins d'empressement pour le lire, j'ai été obligé pour contenter tout le monde de le faire lire dans nôtre Réfectoire, afin que chacun pût jouir en même tems du plaisir de cette lecture. Vous ne sauriez croire, mon très-Revérend Pere, combien ce Livre reveille dans nôtre Congrégation l'ardeur des jeunes gens pour l'étude, & le zéle des Supérieurs pour leur en procurer les moiens. La Méthode que vous proposez dans vôtre Traité est si belle & si complette, qu'en la suivant on ne sauroit qu'on ne devienne savant, & la fin que vous inspirez à tous les étudians est si Chrétienne & si sainte, que l'Etude ne sera jamais que très-utile à ceux qui auront soin de profiter de ces avis & de joindre la troisiéme partie de vôtre Traité avec la seconde. On m'écrit de

Paris que Mr de la Trappe a fait une Réponſe à la premiére Partie. En vérité c'eſt une choſe un peu ſurprenante, qu'un homme qui fait profeſſion d'être auſſi éloigné de toute contention & de toute diſpute, ne puiſſe ſouffrir ſans peine que l'on ne ſoit pas de ſon ſentiment. Il devoit ce me ſemble ſe tenir bien content de la maniére obligeante dont vous parlez de ſon mérite & de ſa vertu, & cela même devoit le porter à demeurer dans le ſilence ſur le fond de la queſtion, d'autant plus qu'il ne ſauroit jamais donner atteinte à ce que vous avez établi dans cette premiere partie. On nous fait eſpérer que vous ne laiſſerez pas ſa Réponſe ſans replique. Je ne doute pas que vous ne triomphiez aiſément de cet adverſaire, quelque illuſtre qu'il ſoit. La cauſe que vous défendez eſt trop bonne pour craindre que vous puiſſiez la perdre; & le public eſt trop perſuadé de vôtre habileté pour ſouhaiter un meilleur Avocat. Un homme qui a paſſé ici depuis peu, qui s'appelle Mr Peletre & qui dit avoir l'honneur d'être connu de vous, m'a dit qu'il a vû Mr de la Trappe depuis que vôtre traité paroît, & que pendant le ſéjour qu'il fit dans ſon Abbaye, ce fameux Abbé le fit ſonder pour l'engager à reſter deux ou trois mois chez lui pour répondre à vôtre Traité, quoique Mr l'Abbé lui eût dit auparavant qu'il ne vouloit faire aucune Réponſe à vôtre Livre. Il m'a même dit qu'il avoit remarqué étant à la Bibliotheque de cette Abbaye que la Bible de Caſtalion que vous avez miſe dans vôtre Catalogue, étoit auſſi dans cette Bibliotheque. Au reſte outre le préſent que vous m'avez fait de vôtre Livre, je me ſens obligé de vous remercier particuliérement d'avoir bien voulu y faire mention de nôtre étude & de nos remarques. C'eſt un effet de vôtre bonté à mon égard & de l'affection que vous avez pour nôtre Congrégation. J'ai reçû avec vôtre Livre & quelques autres que je faiſois venir, le dernier Tome de Mr Dupin à la fin duquel j'ai trouvé la réponſe qu'il fait à nos remarques. On m'écrit de Paris qu'elle ne nuit pas beaucoup à mon Libraire, cela me fait croire que le public ne la trouve pas ſi convaincante ni ſi avantageuſe à Mr Dupin, que ce Docteur paroît en être perſuadé.

J'attendrai l'impreſſion du ſecond volume pour y faire une petite réplique dans la Préface. Ce ſera Dieu aidant pour l'Eté prochain. Je me fais déja par avance une joie de vous aller rendre mes devoirs & vous aller témoigner plus particuliérement la reconnoiſſance que j'ai pour vos bontez & le profond reſpect avec lequel je ſuis.

De Saint Miel le 26 Novembre 1691.

Mr. L'ARCHEVEQUE D'ALBY A D. J. MABILLON.

Charles le Goux de la Berchere.

M. R. PERE,

A Mon retour de nos Etats de Montpellier, j'ai trouvé il y a ſix jours la Lettre que vous avez pris la peine de m'écrire. Je la conſerverai chérement comme un heureux commencement du commerce que j'eſpére d'entretenir avec vous à l'avenir; où, ſans abuſer de vôtre loiſir & de vôtre complaiſance, je profiterai de tems à autre, dans les occaſions, des lumiéres dont vous voudrez bien me faire part. Cependant je m'enrichis de la communication des tréſors que vous avez donnez au public dans vôtre livre des Etudes Monaſtiques. C'eſt le premier auquel je me ſuis attaché depuis que j'ai eu quelque tems pour m'entretenir avec mes livres, & je ſuis perſuadé qu'en ſuivant un ſi bon guide, il n'y a perſonne de ceux qui mettront ces avis en pratique, qui ne s'aperçoive de la facilité du chemin & du progrès que vous avez facilité à tout le monde dans toute ſorte de ſciences. Je ſuis ſi plein & ſi content de cet ouvrage, que je n'ai pû m'empêcher de vous en parler, avant ce qui fait le premier ſujet de ma Lettre &c.

D'Alby le 29 Decembre 1691.

D. CARD. DE AGUIRRE
AD D. J. MABILLON.

NIHIL mihi gratius accidit, quam ubi litteras tuas accipio aut libros lego, præsertim hunc noviſſimum de ratione Studiorum Monachalium, adverſus piiſſimum illum Abbatem de Trapa. Nondum fuit mihi tempus percurrendi totum illum, ſed adhuc reſtat major ipſius pars evolvenda. Cum vero ſcriptus ſit lingua Gallica, mihi peregrina, & in qua hactenus exiguos progreſſus feci, ſolum dicere poſſum cum veteri illo Philoſopho: *Quæ intellexi, bona ſunt: credo & quæ non intellexi.* Idem mihi paſſim accidit in libris aliis Gallicis, etiam prædicti Abbatis, quos ingenti numero apud me habeo, & interdum lego, aut coram me legere facio. Certe in hac parte ſive defenſione ſtudiorum Ordinis Monaſtici, rationes tuæ, probationes & documenta ex tota fere Antiquitate Chriſtiana deſumpta, videntur plane rem extra controverſiam ponere. Si nulla utilitas, nullum meritum, nihil denique laudabile eſt in ſtudiis & exercitiis litterariis Monachorum, væ majoribus noſtris, qui tot ſæculis à tempore Benedicti Patriarchæ in iis laborarunt. Væ tibi, ac tui ſimilibus in Congregatione S. Mauri. Væ & mihi aliiſque meorum Fratrum in Hiſpania, & alibi fere. Profecto miſerabiliores erimus aliis hominibus, ſi tota nocte laborantes nihil cepimus. Atqui loquendo de iis, qui pietatem imprimis colunt, ac ſubinde ſtudia literaria debito modo, methodo, ac tempore in eum ſcopum dirigunt, immane paradoxon & minime tolerandum erit, ſi ab illo ſcriptore aut quopiam alio damnentur. Melius certe ac rationabilius invehi potuiſſet adverſus quoſlibet, præſertim Monachos, præpoſtero fine, modo, ac via ſtudentes, aut plus ſapere appetentes, quam oportet ſapere. Nimirum ex his capitibus peccatur frequentiſſime, ab iis etiam, qui Monaſticam vitam profeſſi, plus juſto atque incongruo modo exercitationibus litterariis ſe dedunt;

non tam in Dei obsequium, utilitatem publicam & privatam salutis propriæ laborantes, quam ob curiositatem, ambitionem, aut illiberalem quæstum. Quin & sæpe, non solum in scholis publicis, sed etiam peculiaribus Monasteriorum, magna temporis pars insumitur, jacturá irreparabili, in quæstionibus prorsus inutilibus, & simillimis aranearum telis, in quibus nihil præter subtilitatem est. Id mihi etiam contigisse pro more sæculi, qui etiam in religiosos viros, & claustra Monastica irrepsit, fateor non absque dolore cordis mei. Multa dictavi, scripsi, & typis expressi, parum utilia, quamvis resecaverim plurima alia ejusdem generis. Quæcumque de cætero edere contigerit, absque ea labe prodibunt. Quin & jam ante edita, si recudenda sint, ab ejusmodi quisquiliis libera erunt, quantum mihi licuerit. Neque enim omnia illa, quæ primo aspectu talia videntur, resecari penitus debent, cum deserviant ad exercitationem congruam ingeniorum, & viam aperiant, mentemque exacuant ad graviores alias quæstiones, penitius intelligendas & explanandas. Laudandus itaque esset scriptor ille, si dumtaxat adversus hoc studendi ac scribendi cacoëthes, præsertim in Monachis, calamum strinxisset: atque ea in re me consentientem ac laudatorem inveniret. Deservient tamen illius scripta & observationes circa eam rem, ut Monachi omnes S. Benedicti, memores Instituti nostri, potiores curas, ac majorem temporis partem impendamus in exercitiis spiritualibus & sacris, in Regula præscriptis: studiis vero litterarum dumtaxat, quantum & quatenus conferunt aut conferre possunt ad pietatem, perfectionem Christianam, religiosam, monachalem, & tandem ad perfectam charitatem erga Deum ac proximos. Sed quid ego immorer iis explicandis, quæ uberius à te insigni eruditione in hoc libro explanata sunt! quin & à Congregatione tua, observantissima pariter & doctissima, usu ipso ac vivido exemplo demonstrantur? Perge igitur Vir eximie, & prosequere, uti hactenus, simul cum aliis sociis, quotquot incumbunt similibus studiis, & præsertim correctissimis editionibus Operum SS. Patrum, quales profecto sunt imprimis novissime SS. Ambrosii & Augustini: quorum postremos

tomos accepi cum ingenti animi voluptate, & non minori erga vos gratitudine. Ne prætermittas, quæso, grates meo nomine reddere quamprimum R. P. Generali, & salutem multam impertiri eruditissimis Michaeli Germain, Theoderico Ruinart, aliisque similibus. Vale, & tuis ac tuorum sacrificiis & precibus, me nimium egentem Deo commenda. Romæ 21 Januarii 1692.

Mr. L'ABBE' DE LA TRAPPE
A M. LE CURE' DE S. JACQUES du Haut-pas.

JE vous assûre, mon très-cher Monsieur, que quoique le monde puisse dire, j'ai toûjours consideré & estimé le P. Mabillon, comme je le fais encore, pour sa vertu, pour sa piété, comme pour son érudition. Deux choses m'ont fait écrire, l'une est que j'ai été persuadé que son Livre combat & renverse le principal principe sur lequel tout l'Ordre Monastique a été fondé, je veux dire la sainteté & la simplicité, & qu'étant pénétré comme je l'étois de ce sentiment, ma conscience m'empêchoit de l'étouffer & de le supprimer, & que la volonté de Dieu n'étoit pas que je gardasse le silence sur une matiére de cette nature & de cette importance, dautant plus qu'il n'y avoit point d'apparence que personne se mît en peine de défendre une vérité attaquée ou plûtôt détruite, parce qu'on publioit par tout & qu'il passoit pour constant que son Livre étoit sans replique. L'autre raison est que j'ai crû que ma conscience & l'édification publique vouloient que je fisse connoître que je n'avois rien écrit qui ne fût conforme à la conduite de toute l'antiquité & selon les instructions que les SS. Péres nous ont laissées ou par leurs exemples ou par leurs écrits, & d'empêcher par là que ma personne & ma mémoire ne fussent flétries par un des Docteurs qui ont approuvé le Livre du P. Mabillon, en me qualifiant de novateur, d'extravagant, d'ignorant

gnorant & d'homme qui enseigne des opinions erronées, que quatre des plus fameux Prélats de ce siécle ont approuvées. Les Saints qui en matiére de foi & de créance ont été jaloux de leur réputation, n'ont pû se taire lorsqu'on les a soupçonnez, & qu'on a donné la moindre atteinte à l'une ou à l'autre, & je ne pouvois pas mieux faire connoître avec qu'elle injustice on m'imputoit un dereglement, dont je ne suis point capable, qu'en faisant voir que l'opinion contraire aux sentimens que j'avois avancez n'a rien de véritable ni de solide. Il est vrai que d'abord je ne m'étois proposé que de parler à nos Religieux; mais enfin je crûs que cela ne suffisoit pas & qu'il falloit rendre ma justification publique : je fus sollicité à cela & poussé par des personnes de piété qui entrérent dans toutes mes vûes & m'en firent voir les conséquences. J'honore le P. Mabillon, je vous le répéte encore, & je suis assuré qu'il ne se seroit pas avisé par lui-même d'écrire comme il a fait sur la nécessité des Etudes par rapport aux Moines & aux Solitaires de profession. On m'a mandé que nôtre Réponse l'avoit affligé, cela me donne beaucoup de déplaisir si cela est, & je ressens sa peine plus que je ne puis dire. Au reste je suis tout à fait fâché de ce que vous n'avez pas eû un livre que vous deviez avoir des premiers, & qu'on ne vous en ait point porté deux Exemplaires pour les personnes que vous me nommez. Enfin, mon très-cher Monsieur, j'apprends à l'heure qu'il est que vous avez reçû nôtre livre, & en même tems que l'on a envie d'y répondre. J'en serai très-fâché dans la crainte d'être obligé à une replique. Cependant à moins que ma conscience ne m'oblige de parler, je demeurerai dans le silence, & je me contenterai de ce que j'ai dit. Pour ce qui est de l'Approbation du Docteur, celui qui l'a faite mérite une répréhension publique. Les sentimens contre lesquels il s'éléve avec tant de témérité, sont précisément ceux qui ont été approuvez comme je viens de vous le dire, par gens qui valent mieux que lui, & à qui il doit respect. Je vous avoue que si quelqu'un m'avoit dit que le Pere Mabillon enseigne des erreurs, je n'aurois pas voulu l'écouter, &

pour rien du monde je n'aurois pas voulu recevoir une approbation qui l'auroit traité comme je l'ai été. S'il ne pouvoit obliger ce Docteur à rabbatre de son chagrin & de son aigreur, pour ne pas dire quelque chose de pis, il devoit laisser son approbation, il en avoit assez d'autres. Tout ce qu'il y a de gens d'honneur & de piété en sont scandalisez. Dans le fond j'ai fait mon devoir de soutenir la gloire de l'état où il a plû à Dieu de m'engager, ou plûtôt la gloire de Dieu même qui est attaquée par la flétrissure qu'on a voulu faire à la Profession Monastique, en faisant passer les Moines pour des gens qui travailloient à devenir doctes, au lieu que toute leur ambition a été de devenir saints. Adieu mon très-cher Monsieur, vous aurez bien-tôt Mr du Charmel qui vous dira de nos nouvelles. Le 7 Avril 1692.

Mr. DE LA TRAPPE.

A MADAME LA PRINC. DE GUISE.

J'ADMIRE, MADAME, la bonté de V. A. R. de vouloir bien donner quelques momens de son attention à l'affaire dont elle me fait l'honneur de m'écrire. Je n'ai jamais eû la pensée ni de blesser, ni de faire la moindre peine aux Religieux de la Congrégation de Saint Maur & de S. Vannes; j'ai seulement dit les choses que j'ai crû propres pour appuier une vérité qui est plus importante qu'on ne se l'imagine, & comme il passoit pour constant que le Livre du P. Mabillon, étoit sans replique, j'ai été persuadé que je ne pouvois me servir de trop de raisons pour faire voir que son sentiment n'étoit pas si incontestable qu'on le pensoit; cela n'empêche pas, Madame, que je n'aie pour lui toute l'estime qu'il mérite, & que je ne considére toute sa Congrégation au point que je le dois. Ce qui est de fâcheux, c'est que dans ces sortes de discussions, on ne sauroit convaincre qu'en se servant d'expressions fortes, qu'on attribue souvent à l'hu-

meur qui n'y a point de part. Si je voiois, Madame, le Pere Mabillon, je suis assuré qu'il seroit content des dispositions où il me trouveroit à son égard, qui assurément sont telles qu'on les peut souhaiter, & selon Dieu, & selon les hommes.

Il est vrai, Madame, que les contestations sont à éviter entre les personnes qui font une profession particuliére d'être à Dieu, cependant il y a quelques fois des questions qu'il faut éclaircir, d'où il peut revenir des biens considérables, celle-ci en est une, & peut-être des principales; à cause de ses suites & de ses conséquences; les hommes en jugeront ce qui leur plaira: mais je puis dire qu'il ne m'est pas échapé une parole qui se ressente de l'aigreur qui se rencontre dans ceux qui parlent seulement pour disputer & contredire. Il est certain, Madame, que ce seroit un bien si tout cela demeuroit assoupi & qu'on n'en parlât pas davantage, car ma crainte est que si on répond à ce que j'ai dit, il n'y ait des gens qui écrivent pour le soutenir, qui n'observeront pas les mesures que j'ai gardées, & cela arrivera dautant plus, qu'à la réserve de quelques personnes prévenues, le grand nombre est persuadé que j'ai raison & que la vérité est de mon côté.

Pour le Livre du P. Mabillon, je l'ai entendu comme tout le monde l'entend, & il n'y a presque qui que ce soit qui n'y ait vû qu'il engageoit les Religieux à des études trop vastes & trop étendues; enfin, Madame, il n'y a rien que je ne sois prêt de faire, sans blesser la vérité, pour contenter ceux qui croient avoir sujet de se plaindre de moi, & je puis dire à V. A. Royale, que j'ai en cela comme en toute autre chose une entiére déference pour tout ce qu'elle voudroit m'ordonner & me prescrire. Je la supplie très-humblement de croire que nous ne cessons point de prier Dieu pour sa conservation.

Ce 21 Avril 1691.

D. JEAN. MABILLON

A MADAME LA PRINC. DE GUISE.

MADAME,

IL faut être autant persudé que je le suis de vôtre bonté, pour oser présenter à Vôtre Altesse Roiale un Livre qui est écrit contre le sentiment de Mr l'Abbé de la Trappe. La considération qu'Elle a pour son mérite, sans parler de la vénération particuliére que j'ai pour lui, m'auroit sans doute empêché de rien dire contre son dernier Livre, si une juste néceſſité de m'expliquer, & de justifier nôtre Ordre ne m'y avoit engagé. Si V. A. R. prend la peine de jetter les yeux sur ces Réflexions, j'espére qu'Elle verra bien que ce n'a été que comme malgré moi que j'ai été obligé d'écrire, & que j'ai tâché de garder toute la modération qui m'a été possible. Je m'estimerai bien heureux, Madame, si V. A. R. étant persuadée de la disposition où je suis pour cet illustre Abbé, Elle ne diminue en rien de ses bontez ordinaires pour nôtre Congrégation, qui a ressenti en tant de rencontres les effets de sa protection. C'est la grace que je lui demande avec toute la soumission dont je suis capable, en la priant de trouver bon que je me dise avec toute sorte de respect.

A Paris le 1. Septembre 1692.

Mr. L'ABBE' DE LA TRAPPE

A M. LE CURE' DE S. JACQUES du Haut-Pas.

J'AY reçû plusieurs lettres sur le sujet du Livre de la Réplique du P. Mabillon. Un homme d'un grand discernement & parfaitement instruit des choses monastiques trouve qu'il bat la campagne; mais qu'il ne détruit point les véritez que j'ai établies, & qu'elles subsistent malgré tout ce que lui & ceux qui l'ont aidé ont pû écrire, (car ce n'est pas l'ouvrage d'un seul homme, soit pour le stile, soit pour les raisons.) Je ne l'ai point encore lû, & je n'ai point envie de le lire, parce que je tiens la cause que j'ai défendue indubitable: mais si la Réplique n'est rien que ce que l'on m'a dit en détail, qu'elle étoit, je la suivrois pié à pié, si Dieu me mettoit au cœur d'y répondre: & je le ferois avec autant de facilité & de succès que dans la Réponse. On disoit la même chose de son Traité des Etudes. Vous m'avez mandé vous-même que Mr du Bois l'avoit dissuadé d'écrire, & qu'il n'étoit pas content de son ouvrage. Comme Mr Nicole l'a vû & corrigé avec beaucoup de soin & d'application, il ne se peut qu'il ne le trouve à son goût. Ce qui est de vrai, c'est que sous ce prétexte que j'ai fait dire au P. Mabillon plus qu'il ne disoit, & que j'ai porté ses pensées plus loin, il se sera prudemment retracté en se réduisant à des opinions plus suportables. Je ne suis convenu de rien avec le Pere Lami, mais je n'ai point voulu disputer avec lui sur rien, car je ne veux disputer contre personne. Je lui ai seulement témoigné que j'honorois sa Congrégation & que j'avois pour elle toute la considération qu'elle méritoit, & c'est la vérité. Des gens ont dit & disent encore qu'il y a des choses trop vives dans ma Réponse: d'autres disent qu'elle est pleine de modération. Vous savez ce que vous en a mandé Mr le Cardinal le Camus, la vérité est

que quantité de perſonnes m'ont écrit & m'ont loué de ce que j'avois pû m'exprimer avec tant de force & de ménagement tout enſemble. Pour le Manuſcrit du P. Mabillon, je ne l'ai point vû. C'eſt un mauvais avis qu'on lui a donné. Les Approbateurs lui ont gardé plus de fidélité qu'il ne penſe. Ce 8. Septembre 1692.

MADAME DE GUISE

A D. J. MABILLON.

J'ACHEVAI hier vôtre Livre, mon Pere. Je voudrois pour beaucoup que vous euſſiez fait le voiage de la Trappe devant. Je ſuis ſûre que vous ſeriez convenu & que vous n'euſſiez point mis l'Avant-propos qui eſt trés-aigre, & qui paroît l'être pour picquer ſimplement. Il y a auſſi un trait dans le Livre de même que je croirois bien qu'il n'eſt pas de vous, mais que vous avez été pouſſé de mettre par ceux qui vous ont fait faire la Réponſe, qui ſe ſont trouvez choquez ſans ſujet par les raiſons fortes du P. Abbé de la Trappe. Il n'attaquoit que les Etudes profanes, & étoit plein d'un eſprit de charité comme S. Paul pour ſes freres, & point autre choſe. Ce n'eſt pas par prévention que j'en parle, mais c'eſt que c'eſt la vérité. Mais vôtre Avant-propos eſt d'un eſprit qui ſe veut vanger, qui eſt contre vôtre caractére: c'eſt pourquoi je ne le crois pas de vous. Je crois tout ce qui eſt d'antiquité que vous citez de vous. J'entrevois même que vous voudriez convenir, & vôtre fin eſt d'une humilité telle que je vous la connois. Si je ne vous eſtimois autant que je fais, je ne vous aurois rien écrit de ce que j'ai trouvé & d'autres que moi qui ne connoiſſent point le P. Abbé de la Trappe & qui auroient même plus panché pour vous : mais je vous eſtime trop pour vous celer ce qu'on y trouve à redire, & pourra même ſcandaliſer & faire plus de tort à vôtre Congrégation que que ce que vous avez crû que le P. Abbé de la Trappe

avoit dit, qui dans les esprits pleins de raison ne font tort qu'à ceux qui ne vivent pas comme vous autres. Une visite vous auroit unis de sentiment, & auroit empêché l'aigreur du Livre. Souvenez-vous de moi en vos saintes priéres. D'Alençon le 18 Sept. 1692.

Mr. LE CARDINAL LE CAMUS

A D. J. MABILLON.

IL seroit à souhaiter, mon R. Pere, que la guerre que nous avons en Danphiné ne fût pas plus fâcheuse que celle qui est entre vous & Mr l'Abbé de la Trappe, où la charité sera toûjours conservée & où il n'y aura ni fiel, ni aigreur, ni amertume. Cependant bien qu'il y ait un très-grand plaisir à voir vos ouvrages de part & d'autre, & qu'on puisse beaucoup profiter de vos contestations, il est tems qu'elles finissent pour l'édification du public, & peut-être auroit-il été à souhaiter qu'elles n'eussent jamais commencé. * J'en ai écrit dans ce sens à Mr l'Abbé de la Trappe. Il m'a promis qu'il n'écriroit plus, à moins qu'il n'y eût des raisons de conscience qui l'y engageassent, ce que je ne puis croire. J'attends avec impatience le Livre que vous m'avez envoié, je le lirai avec plaisir, & je vous conjure de croire que rien ne peut diminuer l'estime & la considération que j'ai pour vôtre personne & pour vôtre rare mérite, & qu'on ne peut être à vous, mon R. P. avec plus de sincerité & de distinction que je le suis. De Grenoble le 14 Sept. 1692.

---

* Mr de Luçon quinze jours après écrivit à peu près en mêmes termes qu'il étoit fâché de voir D Mabillon engagé à écrire contre Mr l'Abbé de la Trappe, dont la vertu singuliere mérite toute sorte de considération. Il auroit été à souhaiter, dit ce Prélat, que cette dispute ne se fût pas élevée, & je crois qu'il sera avantageux de la finir le plûtôt qu'il se pourra. Je suis persuadé que vous n'y aurez pas de peine & que vous aurez été fâché de vous y voir engagé. Je connois aussi les dispositions de Mr l'Abbé de la Trappe à cet égard, & il conserve toûjours pour vous beaucoup d'estime.

D. PAUL PEZERON
A D. J. MABILLON.

MON REVEREND PERE,

L'ON ne m'a rendu que depuis trois ou quatre jours, la Réponse que vous avez faite au Livre de Mr de la Trappe, & que vous avez bien voulu m'envoier. Je vous en rends des actions de graces très-humbles, & je le fais avec d'autant plus de plaisir, que j'en ai eû un très-sensible dans la lecture de cet excellent ouvrage. C'est une Apologie parfaite & accomplie de l'étude des Moines, à laquelle bien loin de pouvoir répondre, on ne donnera jamais la moindre atteinte, qu'on fasse & qu'on écrive tout ce que l'on voudra. La vérité est maintenant connue; les preuves, les faits & les raisons que vous rapportez pour la soutenir, sont comme autant de rayons qui la mettent au jour. Après cela comment pourra-t'on la cacher; comment pourra-t'on l'affoiblir? L'on sait maintenant ce que l'on doit croire de l'étude de ceux qui sont engagez dans cette profession sainte, l'on sait même ce que l'on peut faire en se conformant à cette foule de Saints & de grands hommes qui ont allié la science avec la pieté dans les Monastéres, & qui par l'une & par l'autre ont été si utiles à l'Eglise. L'Ordre Monastique vous aura donc des obligations immortelles, aussi-bien qu'au grand S. Thomas, pour voir après lui soutenu avec tant de force une pratique, qui lui a toûjours été si avantageuse. Pour moi, mon R. P. j'en ai été persuadé par bien des raisons, mais j'en suis maintenant convaincu. Cela sera cause que j'étudirai désormais avec plus de tranquillité & plus d'assurance que je n'aurois fait, bien que j'aie été destiné à cela par mes Supérieurs. Ils m'ont même élevé au Doctorat, après l'avoir refusé avec une espéce d'opiniatreté, durant l'espace de six ou sept ans. Je dis cela pour vous montrer que si je fais des études extraordinaires, je ne le fais

qu'en

qu'en suivant les regles que vous prescrivez. J'espére qu'elles ne seront point un obstacle à ma sanctification, & qu'elles ne seront point tout à fait inutiles; ce qui me console & même qui m'encourage est que je sens qu'elles me font plus de bien que de mal, elles me donnent une grande idée de la Religion des Chrétiens & un respect souverain pour les choses saintes. Ainsi j'éprouve par ma propre expérience une partie des véritez que vous avez établies. Je crois mon R. Pere, que vous serez bien aise de savoir que je vas donner bien-tôt un Commentaire littéral & historique sur les premiérs Prophétes. L'on verra sensiblement par cet essai, que sans le secours de l'ancienne Histoire, il n'est pas possible d'entendre les plus belles & les plus importantes prédictions de ces hommes divins, qui regardent la réprobation de la Synagogue, & le renversement de l'Etat des Juifs. Je ferai voir dans cet Ouvrage les coups que Dieu a donné au Royaume d'Israel ou des dix Tribus pour le détruire absolument après qu'il a répudié ce peuple, & vous connoîtrez que ces coups funestes pour Israel ont été donnez par des peuples barbares, & par des Rois de Ninive & de Babylone, qu'on ne peut savoir que par l'ancienne Histoire. Je suis donc persuadé que la connoissance en est très-utile, & il ne faut qu'envisager ce que dit là-dessus le grand S. Jérome dans son Commentaire sur le Prophéte Daniel. Vous voiez par tout cecy que je suis un peu de vôtre sentiment, car vous me forcez de l'être par tant de belles choses que vous avez dites. Mais vôtre pieté & vôtre mérite singuliér font que je serai toute ma vie avec bien du respect & de l'attachement &c.

De Maubuisson ce 2. Octobre 1692.

D. HILARION MONNIER

A D. JEAN MABILLON.

M. R. P.

JE vous rends mes très-humbles actions de graces de toutes les amitiez que vous avez faites à mon parent, qui en passant icy m'a mis en main celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Nous avons lû depuis ce tems-là en nôtre Réfectoire le Livre de Mr de la Trappe contre les Etudes Monastiques, on y avoit lû auparavant vôtre Traité. Non seulement je ne suis pas satisfait de la Réplique de cet Abbé, mais j'ai eu peine de retenir les mouvemens que produisent naturellement le grand nombre de ses déclamations, qui ne me paroissent pas bien légitimes. Il adresse son Livre à ses Confréres comme un contre-poison contre le Traité des Etudes Monastiques. Et il est constant que l'on n'a rien dit contre la conduite de sa Communauté. Vous avez supposé que la pratique des Moines a été différente, les uns aiant donné beaucoup au travail, les autres aiant été plus occupez des études. L'une & l'autre de ces deux conduites étant autorisées par les Saints de l'antiquité; on n'a pas blâmé la premiere, mais on a justifié la seconde. Pourquoi donc mettre une Refutation entre les mains de ses Religieux dont l'Observance n'est point attaquée? Il veut que ses Religieux pour qui il écrit, soient les arbitres du différent. Il faut donc qu'ils examinent les piéces du Procès, à moins qu'il ne prétende qu'ils s'en doivent tenir à son autorité. Or il n'avoit pas besoin de leur rompre la tête par l'examen de ce grand différent où il met en jeu toute son érudition, & où il est obligé de traiter des points de critique très-difficiles, s'il vouloit en être crû sur sa parole. Il n'avoit qu'à leur dire, il ne faut pas que des moines étudient, car tel est mon sentiment, & il se seroit épargné la peine d'écrire un gros volume. Que s'il a voulu que ses Moines

jugeassent du différent sur la lecture des piéces, il a commis une autre injustice, qui est de prendre de francs ignorans ou supposez tels, pour juges d'un différent qui demande une très-grande lumiére. Pourquoi donc adresser son ouvrage à ses Moines, qui ne sont pas capables d'être les Juges de la difficulté d'une part, & qui d'ailleurs n'y ont aucun intérêt puisqu'on ne les a pas attaquez? Mais c'est que Mr de la Trappe veut que tout le monde fléchisse sous son autorité, & d'ailleurs il prétend qu'un Moine sans une vocation particuliére ne doit point se mêler d'enseigner. Il n'a donc pas osé écrire pour le public, de peur de démentir sa maxime, il a écrit pour ses Moines auxquels il a droit de parler, & il a fallu faire passer son Livre sous cette forme afin de prévenir les objections qu'on lui auroit pû faire. Quand il aura prouvé sa Mission extraordinaire par quelque miracle, il en usera autrement. Voilà l'impression que m'a fait son ouvrage dans sa forme extérieure.

Pour ce qui regarde le détail, il y a tant de choses à dire, qu'une Lettre ne suffit pas. Il prend sans cesse les choses de travers, & impute à son Adversaire des sentimens qu'il n'a pas, afin de les réfuter. Il le fait en plusieurs endroits d'une maniére si visible, que si c'étoit une personne d'une moindre réputation, assurément on auroit lieu de douter de sa bonne foi & qu'il n'agit pas bien sincérement.

Il y a dans le corps de son Ouvrage plusieurs maximes édifiantes, mais l'Auteur du Traité des Etudes est fort éloigné de les rejetter. Il n'y a que les conséquences que Mr l'Abbé en tire qui sont en contestation, & c'est justement sur cela qu'il ne prend pas la peine de s'arrêter. L'étude & les sciences occupent l'esprit, désseichent le cœur & causent des distractions. On en convient & c'est pour cela qu'il faut étudier dans un esprit de priére, & prendre sans cesse le contre-poison pour soutenir la foiblesse naturelle dans une occupation qui de soi est utile. Mr de la Trappe en conclud au contraire, donc il faut retrancher les études. Ces conséquences si elles étoient reçûes nous méneroient plus loin qu'il ne croit. Tout son

Livre n'est plein que de cela, & c'est le sujet de ses continuelles déclamations.

Il se sert aussi d'un argument négatif qu'il fait beaucoup valoir, c'est que les anciennes Regles n'ont point parlé des études. On lui a dit aussi qu'elles ne les ont point défendues: mais en tous cas, qui lui a dit que ce point de discipline ne puisse pas être changé par l'Eglise si elle le juge à propos? Or les Papes & les Conciles qui ont ordonné les études aux Moines l'auroient changé, & il est clair qu'ils n'ont point eû sur cela les vûes de Mr l'Abbé de la Trappe, qui croit que les études sont le plus dangereux abus de l'état Monastique. C'est sur cet article qu'il avoit à répondre & dire précisément oui ou non. L'Auteur du Traité des Etudes lui disoit: n'est-il pas vrai Mr qu'aucun Pere de l'Eglise, aucun ancien Ecrivain de l'état Monastique sans excepter S. Bernard, n'a blâmé l'Etude des Moines. S. Bernard le plus zélé de ces derniers tems pour l'Observance exacte de la Regle, aiant vû les études en vigueur dans l'Ordre de Cluny, a-t-il jamais remarqué que ce fût un abus, quoiqu'il ne l'ait pas épargné sur le moindre sujet? N'est-il pas vrai au contraire que plusieurs Saints, plusieurs Papes ont loué les Etudes Monastiques, les ont conseillées comme une occupation propre à maintenir l'Observance réguliére, & à rendre des services considérables à l'Eglise? Si vous en doutez, lisez les Bulles des Papes qui ont institué des Académies dans les Abbayes, lisez les Conciles qui ont ordonné les études, lisez les autres Auteurs qu'on vous a citez. Et cela étant il s'ensuit clairement que vous êtes le premier homme du monde qui s'est avisé de blâmer comme mauvais dans l'Etat Monastique un exercice qui a été regardé par toute l'antiquité comme bon, louable, utile & même nécessaire. Il s'ensuit que vos lumiéres ne sont pas conformes à celles des Peres, des Conciles & des Papes, puisque vous blâmez ce qu'ils ont loué, & que vous défendez ce qu'ils ont prescrit. Il falloit que Mr de la Trappe répondît à cet argument: l'a-t'il fait? Il ne semble pas qu'il y ait songé, si ce n'est dans un petit endroit où il attrappe un passage d'un Concile dont j'ai oublié le nom, qu'il interpréte très-mal pour un habile homme

comme lui, prétendant que le mot de *studium* signifie étude en cet endroit-là, au lieu qu'il est manifeste qu'il signifie une volonté obstinée & pleine de malice.

Le 12. Octobre 1692.

LE MESME

A D. J. MABILLON.

M. R. PERE,

DEPUIS la derniere Lettre que je vous ai adressée par Mr Willart, nous avons lû dans nôtre Communauté vôtre Réponse à Mr de la Trappe, & je ne puis différer de vous dire que nous en sommes tous très-contens. Mais moi en particulier j'en ai été charmé d'autant plus que j'ai eû le plaisir de voir que j'avois entré dans vôtre sens dans beaucoup de réflexions que je fis en parcourant le Livre de Mr l'Abbé. Je lûs exprès il y a un an, l'Opuscule de S. Thomas contre Guillaume de Saint-Amour, & je trouvai cela si favorable à la cause que vous défendez, que j'eûs plusieurs fois la pensée de vous en écrire; mais je ne le fis pas prévoiant bien que cela ne pourroit échaper à vos recherches. Ce seul article mériteroit ce me semble, que le Livre de Mr l'Abbé fût examiné à l'Inquisition, & je crois qu'il auroit peine à en sortir sans quelque sorte de flétrissure.

On trouve dans vos réflexions de la vivacité & du feu, sur tout en certains endroits où Mr l'Abbé avoit pour ainsi dire poussé à bout vôtre patience: mais en répandant dans vôtre Ouvrage le sel qui en fait l'assaisonnement, on voit par tout régner ce caractére de modération & de douceur qui vous sied si bien, & qui vous a mérité jusqu'ici l'affection de tous les honnêtes gens; & l'on entre fort naturellement dans la pensée d'un de vos Approbateurs, *qu'il n'y a qu'un respectueux silence qui puisse disputer le prix à une vertu si rare.*

Je ne sai pourtant si nous devons espérer cet effet de vôtre modération. Vous avez affaire à un homme tout

plein de feu, & d'ont l'imagination échauffée court risque d'enfanter un prodigieux amas de déclamations, de figures & de périodes, car cela ne lui coute rien. Vous avez reçû une de ses Lettres écrite à Mr l'Abbé Nicaise qui m'en a transcrit ce peu de mots dans un billet qu'il m'écrit. *Il seroit bien difficile*, dit Mr de la Trappe, *de me faire changer sur le chapitre des Etudes. On pouvoit néanmoins y garder quelques mesures; & si on l'eût fait, il y avoit moien de s'accorder.* Ce langage est assez intelligible. Il falloit fléchir sous l'empire qu'il prétend exercer aujourd'hui dans le monde Monastique, & lui aller demander humblement jusqu'où il agréroit qu'on portât l'exercice des Etudes Monastiques. Il se seroit relâché de quelque chose en faveur de cette soumission; parce qu'on y a manqué, la résolution est prise de nous punir par une guerre à feu & à sang, ou il a résolu de ne plûs écouter de propositions d'accommodement. *Si on l'eût fait*, dit-il, *il y avoit moien de s'accorder*; n'est-ce pas dire que puisqu'on ne l'a pas fait, l'accord n'est plus possible.

Car enfin comment tomber d'accord? ce n'est pas en lui donnant les mains en tout ce qu'il prétend, ce n'est pas aussi en se relâchant en tout de son côté, puisque selon lui *ce seroit en gardant quelques mesures*, c'est-à-dire en se relâchant un peu de part & d'autre. Il l'auroit fait de son côté si on étoit allé au devant lui demander composition; & comme ce tempérament auroit pû être selon lui accepté de part & d'autre en sureté de conscience, il voit donc un milieu à prendre sur le sujet des Etudes, que ni vous ni lui n'avez pas pris. Pour vous, mon R. Pere, qui ne connoissez pas ce milieu, ce n'est pas vôtre faute si vous ne l'avez pas pris. Mais lui qui le connoît, quelle excuse a-t'il de ne le pas prendre & de demeurer ferme à le rejetter? *C'est qu'on n'a pas*, dit-il, *gardé assez de mesures.* Tellement que si nous l'en croions il regle ses sentimens, non sur la vérité qui est d'elle-même invariable & indivisible, mais sur les mesures que garde ou ne garde pas un Auteur qu'il a entrepris de refuter.

En vérité, mon R. Pere, cela me paroît très-lamentable, qu'une personne d'une vertu aussi éminente que celle

de cet illuſtre Abbé, ſoit néanmoins expoſé aux traits d'une ſi périlleuſe tentation. Cela fait voir qu'il n'y a rien d'aſſuré dans cette vie, & que nous devons toûjours craindre celui qui découvre des taches dans les plus pures de ſes créatures. Cette fierté avec laquelle cet Abbé défend toutes ſes opinions, & cette inflexibilité pour ainſi dire, avec laquelle il s'y arrête quand il a une fois pris parti, eſt une grande leçon à tous les hommes, qui doit leur apprendre que rien n'eſt ſi difficile que le bon uſage des talens extraordinaires ſur tout dans les perſonnes qui ont le don de la parole. La vertu éclatante ne fait ſouvent qu'augmenter leur péril, en les rendant plus indociles par le témoignage que leur rend leur conſcience, que c'eſt par le zéle de la vérité qu'ils agiſſent, & que c'eſt pour ſa défenſe qu'ils ſont fermes. Une vertu qui n'auroit pas tant d'éclat, ni d'approbateurs, entreroit plus facilement en défiance de ſes lumiéres, & jugeroit plus équitablement des ſentimens oppoſez aux ſiens. Il faut laiſſer à Dieu le jugement de ce qui nous frappe dans la conduite & dans les maniéres de ce grand Religieux, de peur de tomber nous-mêmes dans le mal que nous croions découvrir dans les autres. Cependant, mon R. Pere, continuez à défendre comme vous avez fait ſi ſavamment & ſi modeſtement les Traditions Monaſtiques. Vous gagnerez plus par vôtre douceur que Mr l'Abbé ne ſauroit faire par ſes maniéres outrées. Il eſt bien plus aiſé de porter les Religieux à regler les Etudes, & à en retrancher quelques abus, que de les contraindre de ne plus étudier du tout. Ils n'écouteront point un homme qui les damne de ſa pleine autorité, s'ils ne paſſent la plus grande partie de leur vie à becher la terre. Mais ils prêteront facilement l'oreille à une perſonne éclairée qui leur repréſente modeſtement, & ſans vouloir dominer ſur leur créance, que ſelon la plus ſaine tradition un Religieux peut vaquer ſaintement, à l'étude pourvû qu'il le faſſe par obéïſſance, dans la vûe de ſe nourrir des véritez de la Religion, & de ſe rendre capable de mieux méditer la Loi du Seigneur, & qu'en étudiant il ne doit pas abſolument abandonner le travail des mains, qui eſt un exercice propre à conſerver l'humilité & à conſerver les forces du corps & de l'eſprit. On

trouve dans ces ſortes d'inſtructions modérées des choſes faiſables, & on ſe réſoud facilement à les ſuivre. Mais quand on ne trouve dans un Auteur que des idées métaphyſiques de la vertu, & qu'il ſe guinde ordinairement ſi haut qu'on le perd de vûe, on n'a pas la moindre penſée de le ſuivre, & toutes ſes belles leçons demeurent ſans fruit & ſans effet. C'eſt le mal que je trouve dans les livres de Mr de la Trappe, ***non ſatis æſtimat poſſibilitatem naturæ.*** Mais, mon R. Pere, je m'égare de vous tenir ce diſcours, Pardonnez-moi cette faute, c'eſt le plaiſir que j'ai de m'entretenir avec vous qui m'emporte. Le 5. Nov. 1692.

Mr. L'ABBE' DE LA TRAPPE

A D. MABILLON.

M. R. PERE,

ON ne peut pas être plus touché que je l'ai été, de toutes les marques que vous m'avez données de vôtre amitié, dans le voiage que vous avez fait à la Trappe; quelque ſentiment que vous puiſſiez avoir de ma reconnoiſſance, vous voulez bien que je vous diſe qu'il ſeroit beaucoup au deſſus de ce que vous l'avez, ſi vous aviez pû pénêtrer dans les diſpoſitions de mon cœur; * au reſte je regarde tout ce que vous me dites de nôtre Maiſon comme un pur effet de vôtre charité, & j'en aurois meilleure opinion que je ne l'ai eûe juſqu'à préſent, ſi je la croiois digne de celle que vous mandez que vous en avez. Je ſouhaite

* Il parloit de cette même viſite à Mademoiſelle de Courcelles en ces termes: [Il eſt vrai que le P. Mabillon s'eſt donné la peine de nous venir voir, & ce que je puis vous dire, c'eſt que ce n'a pas été une ſimple cérémonie ni de ſa part ni de la mienne, mais une entrevue toute ſincere & toute cordiale; & la vérité eſt qu'il n'eſt pas poſſible d'y être plus ſenſible que je l'ai été. J'en ai marqué mes ſentimens toutes les fois que j'ai eu occaſion de le faire, & ce que vous me mandez des diſpoſitions de D. Mabillon à mon égard m'a été confirmé par quantité d'endroits. C'eſt un Religieux qui a beaucoup de mérite, non ſeulement du côté de ſon érudition qui eſt grande, mais encore de ſa piété & de ſa vertu qui ne lui eſt point inférieure.]

ſouhaite, mon R. Pere, que rien ne vous empêche d'exécuter le deſſein où vous êtes de nous venir voir avec plus de tems & plus de loiſir. C'eſt une grace que j'attendrai avec beaucoup d'impatience, & comme un moien de vous témoigner avec plus d'étendue que je n'ai pas fait, qu'on ne ſçauroit vous honorer plus que je fais ni être avec une eſtime plus cordiale & plus ſincére que je ſuis &c.

Le 7. Juin 1693.

D. J. MABILLON

A D. CLAUDE ESTIENNOT.

IL me ſemble qu'il y a un ſiécle que je n'ai eû l'honneur de vous écrire, mon R. Pere, & de vous remercier de la continuation de vôtre ſouvenir & des Mémoires que vous avez eu la bonté de m'envoier, ſur tout des derniers que Mgr de Reims m'a fait mettre entre les mains. Vous avez ſû que j'ai été au Chap. Genéral comme paſſe-volant, & qu'au retour j'ai paſſé par la Trappe, où j'ai ſéjourné le jour du S. Sacrement avec le R. P. Prieur de Compiégne. Nous y avons reçû toutes les marques poſſibles de cordialité & d'amitié du R. P. Abbé & de ſa Communauté, que l'on ne peut voir ſans en être édifié. Nous aſſiſtâmes à Matines, qui durérent quatre heures & à tout l'Office du jour. Les Complies durérent une heure. Les pauſes de cet Office durent pendant un *Ave* & un *Sancta* entier: aux autres heures de l'Office les pauſes ſont moins longues que les nôtres, & le chant aſſez rond, à la réſerve du *Salve Regina* de Complie, qui dure un quart d'heure. On ne peut rien entendre de mieux chanté. Il y a de très-bonnes voix entre les quatre-vingt Religieux de Chœur qui compoſent cette Communauté, dont il y en a douze Novices, Auguſtins, Cordeliers, Peres de l'Oratoire, Curez,, enfin de pluſieurs Ordres, & ils gardent avec l'habit de Novice la Tonſure qu'ils portoient dans leur premier Etat. Je parlai quatre fois à Mr l'Abbé, la pre-

miere ſans dire un ſeul mot de nôtre Conteſtation. A la ſeconde Mr l'Abbé commença par dire qu'il ne ſavoit pas ſi nous n'aurions pas été fâché de ce qu'il avoit écrit contre moi. A ces mots je l'embraſſai & lui moi, tous deux à genoux, & je répondis que ſon Ecrit n'avoit donné aucune atteinte au reſpect & à la vénération que j'avois eûe pour lui. Il m'ajoûta que lorſqu'on étoit pénetré d'une certaine vérité, on diſoit quelquefois les choſes d'une maniére un peu vive, mais qu'il me prioit d'être perſuadé qu'il avoit pour nôtre Congrégation & pour moi en particulier tous les ſentimens d'eſtime & de cordialité qu'on pouvoit avoir, & qu'il étoit bien-aiſe de faire cette déclaration en préſence du Pere avec qui j'étois. Comme je lui répliquois, on nous vint interrompre, & il ne fut plus parlé de cela dans les deux autres entretiens que nous eûmes avec lui. Nous en dîmes davantage avec un des trois Religieux à qui nous parlâmes: & le tout ſe paſſa avec toute la modération & la cordialité poſſible. Ce Religieux me dit que j'avois fait un plaiſir indicible à leur Communauté d'avoir fait cette démarche &c.

Madame de Guiſe ſe trouva à la Trappe le même jour, mais je n'ûs pas le tems d'avoir un long entretien avec elle, Elle s'attendoit ſans doute que je devois reſter le lendemain qu'elle y devoit revenir avec Mr l'Evêque de Chartres pour y paſſer trois jours: mais nous en partîmes le Vendredi matin quelque inſtance qu'on nous fit d'y demeurer. Voilà en deux mots ce qui s'eſt paſſé dans cette entrevûe dont Mr l'Abbé a témoigné être extrémement ſatisfait, comme on l'a ſû non-ſeulement par la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, mais auſſi par quelque autre. Le 15. Juin 1673.

DE MONASTICORUM STUDIORUM RATIONE

AD JUNIORES STUDIOSOSQUE CONGREGATIONIS SANCTI MAURI MONACHOS

D. J. MABILLONIUS.

CUM animos veſtros rerum ſacrarum Studiis flagrare video, Fratres amantiſſimi, quin tam piæ cogitationi congratuler, & pro facultatis meæ modulo opem feram, temperare non poſſum. Scio quippe rem iſtam magni eſſe momenti, ſed non parum delicatam, quæ molliter tractari, & caute provideri debeat. Nam ſi tantiſper, fervente adhuc ætate, langueſcere ſinatur hæc mentis agitatio, in ſocordiam & omnium rerum incuriam facile reſolvitur: ſi luxurianti animo & curioſitate laſcivienti frena laxentur, verendum eſt ne religio & pietas, qui præcipuus ſtudiorum ſcopus eſſe debuerat, ejuſdem improbitate obruatur & præfocetur. Qua propter magnopere intereſt ſcire qua ratione hi duo ſcopuli vitari queant, ut ne tam præclarum exercitium in veſtram perniciem cedat, quod ad ſalutem animæ à Patribus noſtris eſt inſtitutum.

Atque ut id paucis exſequar, ſi quid hac in re video, ſi me ipſa experientia non fallit, tria potiſſimum conſideranda ſunt in ratione ſtudiorum. Primum eſt, cujus rei gratia ſtudendum ſit. Deinde quatenus ſtudiorum intentio promovenda. Tertio quodnam ſtudiorum genus religioſis viris maxime perſequendum.

Cum finis in unaquaque diſciplina principem locum teneat, prima ſtudioſorum cura eſſe debet, ut ſtudiorum ſuorum genuinum finem & ſcopum agnoſcant, atque perſpectum habeant, ne ea vel levitate animi ſuſcipere, vel pravo exitu perficere contingat. Et quoniam non ſæculares Philoſophos, non turpis quæſtus, aut inanis gloriolæ

cupidos, ſed religioſos juvenes informare aggredimur, triplicem eis ſtudiorum ſuorum finem proponimus, ſine quo inanes prorſus, immo exitioſi futuri ſunt eorum conatus. Si vis fructuoſe & religioſe ſtudiis dare operam, ſtude ad pietatem, ad actionem, ad temporis rationes. Hi ſint tibi in animo deſcripti fines; nunquam ex mentis tuæ oculis excidant, alioquin deficis, cum te profeciſſe exiſtimas.

Prima nobis ſæculo nuntium remittentibus & Religionem profeſſis cogitatio fuit, aut certe eſſe debuit, ut Deo nos totos manciparemus, ut non ſolum præcipuas actiones noſtras ipſi conſecraremus, ſed ut cogitatus & deſideria noſtra penitus à rebus ſæcularibus avocarentur, & ad Deum unum converterentur. Propterea facultates noſtras earumque vel maxime deſideria abdicavimus, ut rebus omnibus nudati, de Deo ſolo cogitare, Deum ſolum quærere ac ſpectare nobis in omnibus liceret. Uno verbo propter pietatem, id eſt ut Deo prorſus adhæreremus, reliquimus ſæculum. Pietas vero in duobus maxime conſiſtit, nempe in cogitationibus & affectibus de Deo piis, & in moribus ſanctis. Quod ſi pias illas mentis agitationes & actiones ſacras abſque ſtudiorum ſubſidio fovere & accendere poſſemus: non dubium, quin ex directo profeſſionis noſtræ ſcopo, totos nos illis dedere, neglectis ſtudiis, oporteret. At quoniam ea eſt mentis noſtræ inconſtantia, ut quod ſuſcepit facile prima quaque difficultatis occaſione deſerat; ea infirmitas, ut primos impetus & conatus pios diu ſervare non poſſit: fit ut ad ſiſtendam hanc levitatem, ad iſtam infirmitatem confirmandam ratio identidem juvanda ſit conſiderationibus piis, & voluntas boni contemplatione denuo excitanda, & quibuſdam ſignis ſacri propoſiti refricanda & reſtituenda memoria.

Ad hoc vero maxime juvant ſacræ lectiones, ex quibus intellectus illuſtratur, movetur voluntas, memoria reparatur. Sic itaque libris utendum eſt, ut eorum ſubſidio pietas foveatur, ut rebus ſeriis, non inanibus occupetur animus, atque ut ad actionem magis idoneus reddatur.

Si corpori cibum & alimenta ſubtrahimus, cito deficiet, & ad omne opus ineptum & invalidum fiet. Cibus animæ lectio eſt, quam ſi non ſubinde ipſi ſuppedites, jejuna &

languens ad omnia erit. Non experientia quævis, non labor qui corpore exercetur, non ipsa divina officia sapient, si animus piarum lectionum usu non fuerit recreatus. Inde cor siccum & aridum erit, pigra erunt rerum spiritalium desideria, quæ flammæ instar, sublato lectionis oleo & alimento, restinguentur. Contra si quis mentem rerum seriarum lectione & consideratione pascere curabit, pios affectus inde enascentes assidue experietur, quæ ipsi omnis laboris sensum vel minuent, vel etiam penitus auferent.

Sed etsi hæc commoda ex piis studiis non redundarent, vel hoc unum ad nos animare debet, quod Deo temporis concessi rationes reddere nobis oporteat. Nam si hæc consideratio pro sua dignitate cogitationem nostram occuparet, ne momentum quidem temporis à bono ejus usu vacare sineremus, ne concessi beneficii apud Deum reos (quod utinam rarius contingat) nos esse consequeretur. Quod si verbum otiosum, hoc est sine ullo Dei vel proximi respectu ex ore elapsum, nos Deo obnoxios facit: quid fiet de illis, qui tempus pro nihilo ducunt, idque interire non solum patiuntur, sed etiam quasi dedita opera, si quid agunt, interimere se tempus, pernicioso verbo & exemplo, profitentur. Itane tempus, rem omnium pretiosissimam, quod redimendis peccatis, quod comparandæ sanctitati & æternitati, quod denique demerendo Supremo Numini cœlitus nobis concessum est, ad inanem operam, ad interitum dari, ad interitum inquam non tantum ipsius temporis, sed etiam ejus qui tam facile ipso abutitur? Quippe securis maledicti & damnationis posita est ad radicem arboris infructuosæ, id est ejus, quæ nullos Deo dignos fructus producit, excidenda utique secundum Salvatoris oraculum, & in ignem projicienda.

At videas juniores nonnullos, qui ut hanc foveam declinent, in aliam paullo minus periculosam delabuntur. Nempe ut se ab inerti otio & temporis incuria tutos præstare videantur, in aliorum salutem studia sua dirigunt, qui vix prima vitæ spiritalis elementa degustarunt. Videas illos totos se dedere ad componendas conciones, huc omnia sua studia, commentationes omnes torquere; & quasi de sua perfectione jam securos, totos esse in procuranda salute

aliena. Videas illos cathedram ſibi erigere in theatro cordis ſui, ubi declamationes umbraticas edunt, ſibi jam ipſis de futuro plauſu congratulantes. Non nova eſt hæc Dæmonis aſtutia quam Bernardus jam dudum in tironibus reprehendit. Verum quo pacto quis utilem alienæ ſaluti curandæ navare poteſt operam, qui necdum caritatem apprehendit, ut pote vitiis adhuc ferveſcentibus plenus, & vanitate, quæ caritatis capitalis hoſtis eſt. Hoc vero ſit omnibus incipientibus perſuaſum, totum eorum negotium ac ſtudium eſſe debere de exſtirpanda cupiditate, & de caritate acquirenda: quam cum ſemel quis apprehenderit, jam non ſponte ſua ad tam ſanctum miniſterium ſe ingeret, ſed etiam à Superioribus ſuis & Eccleſiæ miniſtris applicatus vix acquieſcet, ut qui nempe vocationis ſuæ præcipuum finem animo defixum habebit, ſimul & ſuſpecta eorum pericula, qui in aliorum ſalutem labores ſuos conferunt, nec non operis ipſius difficultatem, cui nemo niſi vocatus & cum grandi timore ſe dare debet. Felices vero terque felices, qui ſua ſorte, id eſt, privata vita contenti, ad ejuſmodi exercitia non adſpirant, nec iis implicari ſe patiuntur, niſi caritas & Eccleſiæ neceſſitas exigat, quod certe Monachi vocabulum & officium exigit.

Ex his facile quiſque colligere poteſt, ut quis finem ſtudiis præfixum aſſequatur, tria eſſe maxime neceſſaria, nempe intentionem ſoli Deo placendi & adhærendi: amorem ſummum veritatis, ita ut ne minima quidem veritas negligatur: ac demum orationem frequentem, tum ut ſtudiorum obſcura percipiat, tum ut ſtudiorum exitus ac ſucceſſus Deo, qui ſcientiarum dominus eſt, commendentur. Quo uno exercitio plus profeciſſe ſe, quam propria induſtria profeſſus eſt Thomas Aquinas, qui nunquam ſe lectioni, niſi præmiſſa oratione, dedit.

Expleta prima parte, nempe cujus rei gratia ſtudendum ſit, nunc quatenus ſtudiorum intentio promovenda, id eſt quouſque primus ille ſtudioſorum ardor ferri poſſit, conſiderandum eſt, ne ſcilicet in ſtudioſitatis vitium incurratur. Tria vero hac in re maxime obſervanda ſunt, ſcilicet ut pro ſua quiſque facultate ſeu pro indito talento iis ſtudiis, ad quæ natus eſt, præcipue applicetur. Nam nihil invita mi-

nerva recte fit, & frustra supra vel contra naturam niti, conatus est hominis tempore & otio abutentis. Qui ad studia ineptus est, in manuali aliqua arte seu in labore se exerceat: qui ad studia natus, eas disciplinas præferat, quæ genio suo magis respondent. Quia verò passim in rebus nostris cæcutimus, operæ pretium est, ut quis ingenii sui modum ex viri periti judicio metiatur. Hoc loco (quod alterum considerandum venit) vitandum, ne inutiles & infructuosæ artes à religioso tirone præferantur, qui nonnisi utilibus occupari debet. Utilia voco, quæ ad propriam salutem vel ad perfectionem conducunt, aut saltem ab ea non retardant. Et primo quidem scientiam illam quæ in solis sermonibus versatur, fugiat veritatis amator, nec cupedias verborum, id est umbram pro re ipsa sectetur. Deinde eas artes declinet, quæ totum animum rapiunt, nec eum ad res spiritales aptum efficiunt, quales sunt mathematicæ, quarum elementa quidem studiosis prosunt, sed si semel his immersus fuerit animus, vix unquam ad spiritalia assurgere valebit. Tertio denique tantum temporis studiis tribuendum est, quantum propositi & ordinis sui exercitia sinunt, & studiosus operam suam male collocatam reputare debet, cum studia sua ipsum à propriis vitæ religiosæ officiis avocant. Semper in animo defixam habeat hanc Ambrosii Autperti abbatis piissimi sententiam, ita Deum precari soliti: » Qui tribuisti scientiæ donum, « quæso ut tribuas etiam voluntatem, studium atque vir- « tutem quærendi bonum. Quod si voluntas studium, vir- « tusque operandi bonum non prosequitur scientiæ donum, « satis est mihi, Domine, stultum hebetemque esse. Ne- « que enim ideo patriam parentesque reliqui, ut mihi scien- « tiæ dona largireris, sed ut perfectione virtutum ad vitam « æternam perduceres. Nolo certe hanc commutationem. « Quod si utraque non mereor, doctinam scilicet atque « operationem: aufer quæso doctrinam, tantum ut tribuas « operationem virtutum. « Ita ille in fine libri decimi expositionis Apocalypsim, quod utinam in omnium studiosorum mentibus insculptum esset in æternum pietatis monumentum: ut sine dispendio actionis studiis incumberent.

Reſtat pars tertia, quam initio propoſuimus, nempe quodnam ſtudiorum genus Monachis ſit maxime perſequendum. Cum vero triplicem perſonam, nempe Chriſtiani, Monachi, & eccleſiaſtici viri noſter candidatus ſuſtineat, triplici etiam ſcientia ornatus eſſe debet, chriſtiana, monaſtica, & eccleſiaſtica.

Sed quoniam vita chriſtiana cæterarum fundamentum eſt, in id potiſſimum incumbat, quod homini Chriſtiano informando conveniat. Alioquin ſuper inane pingit, ſi non præmiſſo chriſtianæ pietatis fundamento monaſticas virtutes conſectetur. Atqui tota chriſtiana ſcientia in duobus verſatur, in doctrina & in moribus, quod utrumque in ſacris litteris continetur. Prima igitur religioſi tironis cura ſit, Fidei myſteria probe cognita habere. Deinde ad morum conſiderationem tranſeat, in qua major debet eſſe ejus ſedulitas, cum Chriſtinana religio maxime ad mores ſpectet. Quapropter ei connitendum eſt, ut totum Chriſti Domini ſermonem, qui in monte habitus eſt, ſæpius meditetur, in quo tota vitæ chriſtianæ perfectio continetur: & cum in ſtudiis ſacris gradum aliquem fecerit, legat eas Patrum expoſitiones, quæ ad hunc ſermonem pertinent, præcipue Auguſtinum. Sic enim fiet ut intelligat, qua in re ſita ſit vera Chriſtianorum beatitudo, quouſque refrenanda cupiditas, qua ratione caritas inſtruenda: tum leges veræ, non umbraticæ humilitatis agnoſcet, & correctionis fraternæ, atque adeo fraternæ caritatis, in quam tam ſæpe in ſocietatibus religioſis eruditionis defectu peccatur. Deinde quo pacto moderandum ſit paſſionibus quatuor præcipuis, amori, gaudio, triſtitiæ & timori. Inter hæc linguarum ſubſidium, ſi ad hoc natus eſt, parare non negliget, ut earum ope ſacram ſcripturam facilius intelligat, rimetur, & penetret. Tunc enim demum ad veræ ſapientiæ gradum ſe perveniſſe ſciat, cum uno divinarum Scripturarum guſtu fuerit recreatus. Huc maxime tendant, huc collimet omnia ſtudia religioſorum: quibus præcipua eſſe debet cura de intellectu Pſalmorum, quos paſſim recitant, de Evangelii lectione ac meditatione, necnon Pauli epiſtolarum, quæ ſummum Chriſtianæ doctrinæ apicem comprehendunt.

Poſt

Post eruditionem Christianam sequi debet rerum monasticarum cognitio, ad quas peculiari voto adstringimur. Et primo sua cuique Regula attente consideranda, & cum brevibus Commentariis comparanda. Deinde votorum obligatio pervestiganda, simulque observationum regularium, quarum pretium & necessitatem non satis attendunt passim Religiosi, ob idque nunquam instituti sui perfectionem assequuntur, ad quam non nisi hac via gradus est. Deinde Ordinis sui historia consideranda, ut ex bonis exemplis religiosus tiro proficiat, & mala detestetur. Neque etiam negligenda veterum monachorum, præsertim Orientalium facta, ad quorum imitationem Regulæ nostræ auctoritate inducimur.

Denique cum Monachi inter ministros sacros adscripti sint, etiam ecclesiasticæ doctrinæ operam navare debent, ut Ecclesiæ disciplinam & regimen saltem aliquo modo calleant, id est ecclesiasticam historiam, Concilia minimum generalia & nationalia gentis in qua degunt, atque Juris Canonici aliqua rudimenta. Et primo quidem religiosus tiro discat Compendium historiæ sacræ, cui Romanæ etiam aliquam notitiam præmittere juvat. Historia sacra duobus testamentis continetur, quorum eximium Breviarium condidit Sulpicius Severus, hoc ipsum scilicet quod in candidatorum nostrorum gratiam hic recudi fecimus. * Quo in auctore nescio quid amplius mirer, sermonis elegantiam, quæ cum Veterum eloquentia comparari potest, an rerum tam multarum delectum, quem in contexenda historia sua adhibuit, an denique claritatem & facilitatem, ita ut oratio nec brevitate obscuretur, nec rerum multitudine obruatur.

* Consilium fuit quod non executus est.



LIVRE CINQUIEME.

LETTRES DIVERSES DE D. J. MABILLON ET A D. J. MABILLON.

CARD. D'AGUIRRE AD D. JOAN. MABILLONIUM.

De probabilitate pauca. Liber R. Patris Generalis Thirsi contra Probabilismi monstrum avide exspectatus. Bibliotheca Telleriana. Josephi Perezii laudes.

R. PATER,



UOTIES literas tuas accipio, toties festa Natalitia celebrare videor. Tam enim gratæ mihi sunt, ut gaudium dissimulare nequeam, nec identidem amicis patefacere, quorum plurimos hic habes, & lucubrationum tuarum dignos æstimatores. Utinam frequenter per alloquium convenire liceret, quem in tanta locorum distantia,

& assiduis curarum impedimentis, vix, nisi raro admodum, per epistolam convenire licet. Nunc detentus lecto ob fluxionem catarrhalem, paucis respondebo literis ad me datis quinto Decembris die præcedentis anni. Non dubito gratam fuisse illustrissimo Remensi Archiepiscopo, Præfationem illam meam ad novam Conciliorum Hispaniæ Collectionem, in qua probabilitatis commentum antiquis Patribus, & gravibus Theologis ignotum, usque ad finem fere præcedentis sæculi, rejicio, quamvis obiter solum. Vellem illud latius, atque ex instituto refellere: sed impedior occupationum onere, & literarum multitudine innumerabilium, quæ vix me respirare sinunt. Præterea eam provinciam in se plures viri præstantes receperunt, à me laudati eo loco. Insuper modo è prælo prodibit Liber R. P. Generalis Tyrsi, quem fere omnes avide exspectant, iis exceptis, quibus monstrum illud probabilismi placet, & jam diu alte insedit potiùs cordi quam menti. Credo proditurum intra tres aut quatuor hebdomadas. Epistolam illam Tarræ Monachi Hispani, indicatam à Thoma Tamaio de Vargas, non est quod appetas, neque ego illam in lucem proferre audebo, quamvis olim id proposuerim in synopsi Conciliorum. Sive enim id acciderit vitio Auctoris in eo impolito sæculo, (quod non credo) sive negligentia aut barbarie exscriptorum, usque adeo deformata est, sollœcismorum, aliorumque nævorum illuvie, saltem in exemplari apud me exstante, ut pudeat illam publici juris facere. Ac fortasse propterea id recusarunt Moralius, Tamaius, aliisque nostratum, contenti illam indicasse. Eandem ob causam plura alia monumenta similis farinæ, quamvis olim promissa, & pariter apud me exstantia, non audeo edere. Illorum exemplaria apud Bibliothecam Ecclesiæ Toletanæ servata, unde hæc nostra exscripta sunt, jam à multis sæculis vitiata admodum inveniuntur. Porro primus & quartus tomus Concilorum, jam ab aliquot mensibus è prælo prodiit: non tamen aliquis eorum distrahendus est, donec finiantur secundus & tertius, qui ineunte Julio aut circiter, finem accipient. Placuit admodum Bibliotheca Telleriana, quam accepi dono illustrissimi

Archiepiscopi & Ducis Remensis, rogans Emin. Cardinalem de Janson, ut nomine meo gratias agat ob adeo pretiosum librum, nisi quod invidiam excitat nobis, qui adeo numerosam & selectam librorum molem aggregare non possumus. Hoc ipsum eidem domino Archipræsuli nomine meo significare potes, & referre gratias. Id etiam Stephanotio injunxi, quocum familiaris mihi consuetudo est, & cum ipsius sociis, Gallis quidem, sed apud me quasi Hispanis. Æquali enim amore utrosque prosequor, & nonnunquam usurpo vetus illud.

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.

Jure laudas M. Josephum Perezium, ejusque Dissertationes mihi nuncupatas. Laudares amplius si virum nosses, sane antiquorum morum, & rarissimæ eruditionis. Ab ineunte pubertate sine viva voce cujuspiam magistri, didicit linguam Græcam & Hebraicam, ac præterea Mathematicas disciplinas, inter studia Philosophiæ ac Theologiæ, in quibus gradum Magisterii Salmanticæ adeptus est, ac postea primarias earumdem linguarum & Matheseon Cathedras successivo tempore. Nunc jam honores & redditus Professoris emeriti viginti annis decursis obtinet, & in suum S. Facundi Monasterium reversus, plura meditatur ad Historiam & Chronologiam spectantia. Non modo Italice sed & gallice (quod mirere) scit, ac si natus fuisset Romæ aut Lutetiæ: ut propterea quidam doctus Jesuita soleret dicere, Perezium à Deo obtinuisse donum linguarum. Sed tamen jam plures ægritudines patitur, præsertim urinæ, in ætate quinquaginta quatuor circiter annorum. Vellem equidem illum huc afferre, sed distantia locorum terra marique, & crebra ipsius invaletudo prohibent.

Exopto, ut quamprimum huc afferantur duo volumina clariss. viri Stephani Baluzii, quibus exhibet res gestas Paparum Avenionensium. Item tomus primus S. Hieronymi, & Opera S. Hilarii, ac demum historia persecutionis Wandalicæ, auctore nostro Theodorico Ruinart, quem simul cum Michaele Germain, aliisque similibus, ac denique R. P. Generalem, omnesque ipsius subditos, mihi carissimos, ac maxime venerandos, meo nomine saluta. Cura ut valeas, meque ex asse tuum amare perge. Romæ die 19. Januarii 1694.

D. CARD. DE AGUIRRE

AD D. J. MABILLON.

Funebre Cardinalis Sfondrati Elogium.

R. PATER,

DOLEO defectum temporis ut ſcriberem, poſtquam piiſſimus Cardinalis Sfondratus diem obiit, communi deſiderio ſui relicto, imo & invidia tam felicis obitus, tota urbe deplorante, & dolente gemmam abſciſſam, & luminare magnum ſacri Collegii exſtinctum nobis, licet tranſlatum in cœlum. Credo Stephanotium noſtrum hac de re antea & poſtea ſatis ſcripſiſſe, nec vacat mihi plura dicere è multis quæ occurrebant, & vix ſine lacrymis inculcari poſſunt. Defecit corona Ordinis noſtri, quam non ſatis merebamur, & qua (auſim dicere) dignus non erat mundus &c. * Romæ 25. Sept. 1696.

* Quantum ad morum innocentiam, animi candorem, religionis ſtudium æque admirationi erat Mabillonio Cardinalis Sfondratus; ſed ſcripta ejus doctrinamque laudabat aliquanto parcius. Sic enim ad amicum è Germanis 19 Octobris 1699. [Non dubito, *inquit*, quin Emin. DD. Sfondratus bonæ memoriæ ſuos habiturus ſit défenſores, ſed utinam non iis indigeret. Utinam pro ſe habeat Scripturam vel Traditionem ad dogmata ſua comprobanda, vel etiam utrumque, ſine quorum altero quidquid in rebus Theologicis aſſeritur, merito ſuſpectum cenſeri debet. Quale vero eſt illud quod naturalis cujuſdam beatitudinis & perſonalis innocentiæ compotes dicuntur Infantes, quos filios iræ naſci, &, ſi ſine Baptiſmo decedant, in æternum permanere conſtat? Nec unquam accuratis Theologis placere poterit facilis ille modus diſſolvendi nodum Prædeſtinationis, quem, Apoſtolo teſte, inſolubilem eſſe & nonniſi ad inſcrutabilia Dei judicia pertinere certum eſt. Hæc dixerim non animo inſultandi mortuo Leoni, quem viventem colui, cujus mortui memoriam veneror: ſed ut amico ingenue mentem meam paucis aperiam, cui nihil magis eſt in votis quam ut ſarta tecta ſit Eminentiſſimi Viri doctrina & memoria, coram Deo & hominibus.]

D. JEAN. MABILLON.

A. M. ***.

Sur le Jeûne de la Veille de l'Epiphanie.

MONSIEUR,

JE ne puis aſſez louer le zéle que vous avez pour la pureté de la Morale Chrétienne, & je voudrois de tout mon cœur pouvoir contribuer de quelque choſe à vôtre pieux deſſein ; mais comme je ne ſuis pas capable de vous donner de nouvelles lumiéres, & que d'ailleurs je ſuis tellement incommodé des yeux que je ne peux ni lire ni écrire, je ne ſaurois vous être qu'inutile. Néanmoins pour vous témoigner le reſpect que j'ai pour vôtre perſonne & pour vos ordres, j'emprunterai la main d'un autre pour vous dire, que je n'eſtime pas, ſauf meilleur avis, qu'on puiſſe trouver aſſez de fondement dans l'antiquité pour prouver que l'Egliſe Latine ait autrefois commandé & obſervé le Jeûne de la veille de l'Epiphanie.

S. Céſaire Evêque d'Arles, en la Regle qu'il a compoſée pour les hommes, dit ces mots au ch. 22. *A Domini Natale uſque ad ante duas hebdomadas de Quadrageſima, ſecunda, quarta & ſexta, (feria) inde poſtea uſque ad Paſcha omni die jejunandum abſque die Dominica.* Dans ces Jeûnes la veille de l'Epiphanie n'eſt aucunement exprimée. Il eſt vrai que ce même Saint dans la Récapitulation de la Regle qu'il a dreſſée pour des Vierges, commande de jeûner ſept jours avant l'Epiphanie: *Ante Epiphaniam jejunandum ſeptem diebus*, dit-il au chap. 15. Mais il paroît aſſez par cette diverſité de Statuts que la loi de ce Jeûne n'étoit pas commune. Mais le ſecond Concile de Tours tenu un peu après, c'eſt-à-dire l'an 567. le fait voir bien plus nettement au canon 17. où il détermine les Jeûnes des Moines, *De Decembri uſque ad Natale Domini omni die jejunent. Et quia inter Natale Domini & Epiphania omni*

die festivitates sunt, itemque prandebunt. Excipitur triduum illud quo ad culcandam Gentilium consuetudinem Patres nostri statuerunt privatas in Kalendis Januarii fieri Litanias. Et c'est en cet endroit qu'on peut justement alléguer cette maxime du Droit, *Exceptio firmat Regulam.* Il est assez difficile de trouver des vestiges de ce Jeûne jusqu'au tems de Pierre de Damien que vous rapportez. Udalric qui a décrit les Coutumes de l'Ordre de Cluni établi par S. Odon un peu avant le commencement du dixiéme siécle, marque à la vérité la Vigile de l'Epiphanie, mais il dit ensuite, *hoc die non jejunamus.* S. Lanfranc au onziéme siécle dans ses Statuts Benédictins, use des mêmes termes: *In Vigilia Epiphania non jejunamus.* C'est-à-dire du Jeûne ecclésiastique, car S. Benoist dans sa Regle ne réserve pas ce jour des Jeûnes depuis l'Exaltation Ste Croix jusqu'à Pasque. Et puisque nous avons été chercher S. Laufranc en Angleterre, nous trouvons dans les loix Ecclésiastiques du Roi Canutus, faites environ l'an 1032. qu'il exclut manifestement le Jeûne de la veille de l'Epiphanie; c'est au ch. 16. où il parle ainsi. *A Paschate vero usque ad Pentecosten atque ab ipso Natale Jesu Christi die ad octavam usque ab Epiphania lucem, jejunia nemo observato, nisi quidam judicio ac voluntate fecerit sua, aut id ei fuerit à Sacerdote imperatum.*

Cela étant ainsi, si S. Gregoire a marqué lui-même la Vigile de l'Epiphanie dans son Sacramentaire, ça été peut-être suivant le Kalendrier des Grecs, qui observent le Jeûne ce jour là pour une raison particuliere, qui est à cause du Baptême que de tous tems ils avoient coutume de conférer sollennellement ce jour-là, comme les Latins la veille de la Pentecôte, outre celle de Pasque. Et c'est pourquoi ils ont établi ce Jeûne à raison du Baptême, comme nous le gardons la veille de la Pencôte. Et ce qui me confirme encore davantage dans ce sentiment, c'est que les anciens Auteurs des Martyrologe Latins, comme Usuard & Adon, ne font aucune mention de cette Vigile, comme les mss. trés-authentiques que nous avons, en font foi.

Voilà, Mr, ce que je peux repondre à présent sur le sujet de vôtre lettre, je soumets tout à vos lumiéres. De Paris le 28 Dec. 1667. D.

D. JEAN MABILLON
A D. PHILIPPE BASTIDE.

*Si l'on a eu raison de retrancher quelques Saints dans l'*Acta Sanctorum, *en les mettant au rang des douteux.*

M. R. PERE.

JE suis fâché d'avoir donné matiére de peine à vôtre Revérence, mais je vous suis obligé de m'en avoir donné avis. Je voudrois être assez heureux pour y pouvoir remédier, ou bien pour lever vos difficultez; mais comme je n'ose me promettre ni l'un ni l'autre, & que d'ailleurs je ne puis & ne dois laisser vôtre lettre sans réponse, je prie vôtre Revérence de trouver bon qu'en peu de mots je lui rende raison de ma conduite.

1°. J'ai toûjours été persuadé que des Religieux ne péchent pas moins contre la modestie chrétienne & religieuse, en attribuant à leur Ordre ce qui ne lui appartient pas, qu'un particulier en s'arrogeant ce qui ne lui est pas dû. Car de prétendre que cette premiére attribution est permise en ce qu'on ne la raporte pas directement à soi-même, mais à l'honneur commun de l'Ordre, il me semble que ce n'est qu'un prétexte spécieux pour pallier un peu la vanité. Je vous avoue, mon R. P. qu'encore que je sois sujet à beaucoup de vices, j'ai toûjours eu de l'aversion pour celui-ci. Et c'est dans ce principe que j'ai été un peu scrupuleux à examiner les Saints qui appartiennent véritablement à mon Ordre. Il est certain qu'on s'en est attribué qui n'en ont pas été, soit par cette passion de relever son Ordre sans mésure, qui est presque universelle; soit parce que les Vies de ces Saints n'aiant point encore paru, ou leur histoire n'étant pas encore assez éclaircie, on n'avoit pas encore une notice bien claire & bien exacte de la Profession que ces Saints avoient embrassée. Les plus sincéres de nos Ecrivains ont reconnu cette vérité, & les Peres Yopez & Mé-

nard n'ont pas fait de difficulté de retrancher du nombre de nos Saints ceux qu'ils ont crus lui avoir été assignez mal à propos. J'ai crû que je pouvois aussi user raisonnablement de cette liberté avec toute la reserve que la vérité pouvoit souffrir. Ce n'est pas que je sois pour cela moins zélé pour l'honneur de l'Ordre que ceux qui lui donnent tout sans discernement. Car enfin, mon R. Pere, à quoi bon nous attribuer des Saints étrangers, vû que nous en avons tant de propres? A qui pensons-nous persuader nos sentimens sur ce point? Est-ce aux Externes & aux Séculiers? Je suis bien certain qu'il n'y a rien qui éloigne si fort les personnes un peu éclairées de nos sentimens pour ce qui regarde les avantages de l'Ordre, que lorsqu'elles voient qu'on n'y procéde pas avec un juste désintéressement. Et il est constant que deux ou trois Ecrivains passionnez ont fait plus de tort à nôtre Ordre par leurs exagérations, que ses ennemis ne lui en ont fait par leurs calomnies. Car comme l'on voit que les Religieux tirent tout de leur côté sans regle ni sans bornes, on prend occasion ou de revoquer en doute même les choses les plus certaines, ou d'impugner & de détruire ce qu'ils avancent mal à propos. Disons que ce n'est que sur nous-mêmes que ces sortes d'exagérations font impression, & qu'elles ne servent qu'à nous entretenir dans des pensées vaines & fades, qui ne sont pas moins éloignées de la modestie que de la vérité.

2. Ce c'est pas que je veuille blâmer pour cela tous ceux qui ont inséré quelques Saints parmi les nôtres qui ne se trouvent pas, ils ont eu quelquefois raison de le faire. Car comme les Géographes faisant la description des pais, y joignent aussi les parties les plus proches des Provinces voisines: aussi ces Auteurs pour donner une connoissance plus exacte des choses de l'Ordre ont dû insérer dans leur Martyrologe ou inscrire les Saints qui ont vécu dans nos Monastéres immédiatement auparavant l'introduction de la Regle. S. Jérôme après Eusébe a observé une semblable conduite dans son livre des Ecrivains Ecclésiastiques, parmi lesquels il a placé Philon & Joseph tous deux Juifs & non Chrétiens. Et l'Eglise même autorise ce procedé lorsque dans l'établissement des fêtes de ses Saints elle y en a

mêlé quelques-uns de l'ancien Testament, à cause du rapport qu'ils avoient avec le Nouveau. Mais comme ce n'a jamais été l'intention de l'Eglise ni de S. Jérôme de confondre ni les uns ni les autres avec les enfans de la nouvelle Loi ; aussi l'intention de ces Ecrivains de l'Ordre a toûjours dû être que ces Saints étrangers fûssent détachez des domestiques, & de les tenir pour douteux s'ils l'étoient en effet. Ce sont aussi ces Saints douteux qui ont porté raisonnablement nos Auteurs à placer parmi nos Saints quelques-uns de ceux qu'ils ne croient pas bien nettement en avoir été ; & s'ils ne les ont pas marquez comme tels, on ne doit pas blâmer ceux qui le font avec de justes précautions.

3. Encore bien que ces Ecrivains n'ayent pas eû toutes ces vûes, le dessein de nos RR. Peres dans ce Recueil que nous faisons, a été que l'on n'y mêlât rien qu'avec discussion. C'est pour cela qu'ils ont voulu que l'on ait gardé le stile des anciens Autheurs des Vies des Saints, afin de mieux appuier nôtre histoire. Et comme il est vrai que plusieurs de ces Vies n'avoient pas encore paru, il n'est pas bien extravagant de dire que l'on peut avoir mieux connu si les Saints n'ont pas été de l'Ordre, que ceux qui nous ont précedé.

4. Car aprés tout puisqu'il faut du discernement pour distinguer & reconnnoître les Saints qui nous appartiennent, sur quoi veut-on que ce discernement soit appuié. Est-ce sur l'authorité de Bucelin, de Cajétan ou de quelques Auteurs de cette étoffe ? Je vous avoue, mon R. Pere, que je recuse leur autorité, & je crois être bien fondé. Car quand bien même ils seroient meilleurs historiens qu'ils ne sont, leur autorité ni celle de quelque autre que ce soit, n'est valable ni recevable que sur le pié du fondement sur lequel elle est appuiée. Je serois bien mary que l'on me crût lorque je n'ai pas raison ; & je ne croirai pas pécher contre les loix de l'Histoire & de la modération, lorsque je me départirai de leurs sentimens avec le respect que je leur dois, lorsqu'ils ne seront pas bien établis.

5. A ce qu'on objecte de S. Martin de Vertou, de S.

Samson, de S. Gildas, de S. Thiou, de S Eurolt de Beauvais, je voudrois bien qu'on m'eût marqué une raison valable pour les donner à l'Ordre, & qu'on m'eût fait voir qu'il est sans doute qu'ils en ont été. S'il n'est pas sans doute, mais même que le contraire soit presque certain, pourquoi ne veut-on pas qu'ils soient placez au nombre des douteux? Car de dire qu'en les mettant en petit caractére, on les retranche absolument, cela n'est pas vrai, puisque ceux dont on doute sont aussi compris sous ce caractére. On laisse à chacun la liberté de juger par l'inspection de leur vie & par les autres preuves en ce genre, s'il y a lieu de les vendiquer à l'Ordre. C'est dans cette pensée que l'on n'a pas même retranché de ce Recueil ceux qui n'ont jamais été Religieux, mais qui avoient été inférez dans nos Martyrologes. On ne s'est pas voulu ériger en juge en dernier ressort, on a laissé au pouvoir de chacun de juger si les sentimens qu'on avançoit étoient recevables ou non. Il est bien étrange qu'on trouve à redire de ce qu'on met en petits caractéres ceux qui paroissent véritablement douteux & que par un procedé tout contraire, on se plaigne de ce que l'on n'a pas retranché sainte Clothilde, qui est Fondatrice de deux ou trois Monastéres de l'Ordre, & qui a toûjours été inférée dans nos Martyrologes.

Et pour ce qui est de S. Colomban je n'en dis rien à présent. Quand je dirois qu'il n'a pas été de l'Ordre, je ne dirois rien que ce qu'en a dit Orderic Vital Religieux Benedictin, qui vivoit avant tous ceux qui nous l'ont attribué: mais pour ce point on y mettra un tel tempérament que personne, Dieu aidant, n'en sera mécontent.

Au reste pour la confirmation de l'ouvrage, je la mets entre les mains de la Providence. Je ne me suis pas engagé dans ce dessein, on m'a fait honneur de m'y engager, & j'en remettrai volontiers la continuation à un plus zelé & plus éclairé, si on trouve à propos que je me repose. Auparavant que de finir je supplie très-humblement vôtre Revérence, au nom de Dieu, de croire que je n'ai rien dit en tout ceci, à dessein de la choquer en quoi que ce soit. Je la remercie encore une fois de la grace qu'elle m'a faite de me découvrir son cœur, & je la prie de croire que je suis avec tout le respect possible. A Paris le 16 Dec. 1668.

D. JEAN MABILLON.

A

D. FR. DOUAY PR. DE S. FARON.

S. Walbert n'a été ni frere de Ste Fare ni Evêque de Meaux.

Mon R. P.

LA difficulté que vous propofez touchant S. Walbert, renferme deux points. Le premier eft de favoir s'il a été frere de fainte Fare; le fecond s'il a été Evêque de Meaux. Je tiens pour certain qu'il n'a été ni l'un ni l'autre, & je fuis affuré que quiconque examinera la chofe fans préoccupation & fuivant les véritables regles de l'hiftoire, en demeurera convaincu.

Il eft évident que l'opinion contraire n'eft établie que fur une fauffe explication du paffage de Jonas, & qu'il n'y a rien de plus raifonnable, ce me femble, que celle que j'en donne, fuppofé le rétabliffement du vrai texte de cet Auteur. Je ne le raporte pas ici non plus que les preuves que j'ai alléguées dans nôtre fecond fiécle, puifque vous les favez affez. Que s'il eft vrai que les auteurs de l'opinion contraire à la mienne font fondez fur une erreur, il fuffit d'en faire voir le fondement pour obliger à les abandonner.

On dit que je ne fuis pas plus croiable que Surius & que celui qui a donné le Jonas fous le nom de Bede, que l'un & l'autre ont lû *Germanos* au lieu de *Germanum* que j'ai reftitué. Mais on fait que Surius n'a pas été fort fidéle à rapporter le texte des Mff. qu'il en a changé fouvent le ftile & le fens, & que l'édition qui eft chez Bede n'eft pas fort exacte. D'un autre côté je ne fuis pas le feul qui ait fait cette correction. Tous ceux qui ont examiné les Mff. avec quelque foin l'ont faite avant moi. Le Pere Chifflet a trouvé *Germanum* dans les Mff. de la vie de St. Euftaife, le P. Bollandus l'a trouvé dans ceux dont il s'eft fervi, Mr de Valois auffi, & je l'ai trouvé dans ceux de

Citeaux & de Compiegne. Il me ſemble que cela doit ſuffire pour aſſurer cette reſtitution, vû que l'on voit aſſez que la raiſon pour laquelle Surius a mis *Germanos* a été parce qu'il a cru que le mot de *fratres*, qui précéde, ſignifioit des freres ſelon la chair, quoiqu'il ſignifie en effet des Moines. Et ce mot ſe trouve dans nôtre Regle & dans une infinité d'Auteurs en ce ſens. La reſtitution de ce texte étant ſuppoſée comme véritable & très aſſûrée, je dis

1°. Que ceux qui diſent que S. Walbert a été frere de ſainte Fare, ne ſauroient montrer d'autre fondement ſolide que cet endroit de Jonas.

2°. Que Hildegarius & ceux qui après lui ont fait S. Walbert Evêqne de Meaux, ont été fondez uniquement ſnr ce même paſſage, *teſtante vita S. Euſtaſii*, dit Hildegarius.

3°. Que l'un & l'autre eſt manifeſtement contre le ſens de Jonas.

Je ne m'arrête pas davantage à la qualité de frere, d'autant que je crois que vôtre principale difficulté eſt ſur celle d'Evêque qu'on attribue à S. Walbert.

Outre les preuves que j'ai apportées contre cette opinion, en voici d'autres qui me ſont tombées depuis entre les mains. J'ai reçû de Luxeu un livre des miracles de S. Walbert écrit par Adſo abbé, environ l'an 960. dans lequel il rapporte un abrégé de la vie de ce Saint, tiré, comme il dit, d'un ancien Auteur qui l'avoit écrite avant lui. Il dit donc que S. Walbert étoit originaire du Ponthieu, qu'il prît naiſſance *in pago Meldenſi in famoſo vico Nant*, qu'il fût premiérement ſoldat, & enſuite Religieux de Luxeu, que depuis il succéda à St. Euſtaiſe, & qu'il mourût Abbé. En effet on célébre ſa fête en cette qualité à Luxeu le 2. de May.

De plus j'ai trouvé ſon nom dans un très-ancien Kalendrier de Corbie, écrit il y a plus de 900 ans, qui lui donne ſeulement la qualité d'Abbé. Voici les termes : VI. *Nonas Madias depoſitio S. Waldeberti Abbatis.* Ce qui eſt conforme à ce qu'en dit l'auteur de la vie de ſainte Salaberge; lequel écrivit cette vie environ vingt ans ſeulement après la mort de ce Saint, auquel il ne donne jamais que la

qualité d'Abbé. Ceci étant joint avec le fondement erroné de sa prétendue qualité d'Evêque, n'est-il pas plus que suffisant pour en dissuader ?

On dit à cela que Bede, Trithéme & d'autres l'ont tenu ainsi. Je m'étonne que l'on cite Bede en cette rencontre, puisqu'il est certain que c'est Jonas & non pas Bede, qui est auteur de la vie de S. Eustaise imprimée dans les Oeuvres de Bede, & qu'il n'y a rien de plus éloigné du sens de Jonas que de lui faire dire que S. Walbert a été Evêque de Meaux. Et il n'est pas question de savoir si Hildegarius, Trithéme & les autres ont été de ce sentiment, mais quel fondement ils ont eu pour en être. Or il est manifeste que Hildegarius n'en a point eu d'autre que le passage mal entendu de Jonas, comme il marque lui-même, *testante vita S. Eustasii*. En un mot, en matiére d'antiquitez ce n'est pas au nom ni au nombre des auteurs qu'il faut s'attacher, mais aux raisons & autoritez qu'ils rapportent, & un seul est plus croiable que cent, lorsque sur de solides fondemens il établit ses sentimens, quoiqu'ils soient contredits de tous les autres sans preuves légitimes.

On oppose encore la tradition de l'Eglise de Meaux, mais je ne vois point cette tradition. J'ai vû quelques Breviaires manuscrits de cette Eglise & je n'y ai point trouvé S. Walbert. Cependant ce seroit dans ces canaux que cette tradition devroit s'être répandue jusqu'à nous. Le sentiment de Hildegarius est en ce point insoutenable. Il dit que S. Faron étoit Evêque de Meaux *post dormitionem Walberti Episcopi*. Cependant il est aisé de démontrer que S. Faron étoit Evêque du vivant de S. Walbert abbé de Luxeu, qui n'est autre que celui dont il est parlé dans la vie de St Eustaise. Car S. Walbert très-certainement a été quarante ans Abbé & a succédé à St Eustaise dix ans aprés la mort de S. Colomban, c'est-à-dire l'an 625 & S. Faron étoit Evêque du tems de la fondation de Rebais, puisqu'il assista en cette qualité à la dédicace de l'Eglise, avant que St Ouen fût Evêque, & par conséquent avant l'an troisiéme de Clovis fils de Dagobert, auquel tems St Ouen dit lui-même en la vie de St Eloy qu'il

fut ſacré Evêque, & S. Walbert vivoit & étoit Abbé de Luxeu, lorſque Jonas lui dédia la vie de S. Colomban, qui étoit, comme il dit lui-même, quatre ans environ après la mort de S. Bertulfe abbé de Bobio, c'eſt-à-dire l'an quatriéme du même Clovis. Il eſt donc faux que S. Faron ait ſuccédé à l'Evêché *poſt dormitionem Walberti* : puiſque Walbert vivoit en même tems que S. Faron étoit Evêque.

Mais puiſque vous voulez que je vous établiſſe l'époque du Pontificat de S. Faron, je vous en dirai quelque choſe. Il ne peut avoir été Evêque avant le Concile de Reims, puiſque Gondoalde ſon predéceſſeur y a ſouſcrit, & il étoit encore Evêque l'an 668. en laquelle année Théodore envoié en Angleterre par le Pape Vitalien, le viſita à Meaux en paſſant. Ce ſecond point eſt aſſuré par le témoignage de Bede, qui le dit expreſſément en ſon hiſtoire l. 4. c. 1. Prouvons maintenant l'époque du Concile de Reims. Il eſt conſtant que ce Concile a été tenu avant la mort de Clotaire pere de Dagobert, qui arriva l'an 628. La raiſon de ceci eſt que Didon Evêque de Poitiers ſuccéda à Jean du tems de ce Clotaire, comme Veſin auteur du tems le dit en la vie de S. Leger Evêque d'Autun, lequel S. Leger *in Clotarii Regis palatium adductus eſt, nec diu poſt ab eodem Rege Didoni Pictavenſis urbis præſuli, avunculo ſcilicet ſuo, litterarum ſtudiis imbuendus traditus eſt*. Or Jean predéceſſeur de Didon ſouſcrivit au Concile de Reims, lequel par conſéquent fut tenu quelques années avant la mort de Clotaire, c'eſt-à-dire avant l'an 628. Cela paroit encore manifeſtement par le tems auquel St Arnoul fut fait Evêque, car il fut fait Evêque par Théodebert tué en l'an 613. & ne fut Evêque que 15. ans, & ſouſcrit néanmoins à ce Concile auſſi bien que *Senocus* Evêque d'Euſe, lequel fut envoié en exil l'an 626. comme le témoigne Fredegaire. Les autoritez que j'avance ſont plus certaines que celles de Baronius ni de *Gallia Chriſtiana*. On ne ſauroit aſſez louer ce ſavant Cardinal, mais ce n'eſt pas à lui qu'il faut avoir recours pour diſcuter des points particuliers d'une Egliſe qu'il n'a pas examinez, faute de tems & de mémoires. On ſait bien comme s'eſt fait le *Gallia Chriſtiana*, & que ce ne ſont que des mémoires

mémoires tels qu'on les a envoiez des Cathédrales & remplis de fautes.

Mais comment Gondoalde Evêque de Meaux souscriroit-il au privilége de S. Denis, puisque *Burgundofarus*, c'est-à-dire S. Faron y souscrit ? Il est vrai que le nom d'un Gouvaldus s'y trouve. Mais on ne sait pas d'où il étoit Evêque, & on est assuré que *Burgundofarus* l'étoit de Meaux. C'est lui auquel St Emmon Archevéque de Sens adresse le privilége de S. Pierre le Vit l'an quatriéme de Clotaire fils de Clovis. C'est lui qui souscrit à celui de Corbie l'année precédente, si je ne me trompe : & en un mot c'est celui qui est le véritable successeur de S. Gondoalde & non pas S. Walbert, qui est mort avant S. Faron, & qui par conséquent n'a pu ni lui succéder, ni être Evêque de Meaux.

Voilà ce qui me vient à l'esprit touchant ce que vous me demandez. Mais quoiqu'il en soit, il semble qu'on a raison de faire l'office de S. Walbert en qualité d'Abbé dans le diocése de Meaux, puisqu'il y est né, quoique ses parens fussent du Ponthieu. Je suis avec respect &c.

De Paris le 20. Janvier 1672.

D. GUILLAUME FILLASTRE
A D. J. MABILLON.

La Dissertation sur les Azymes ne lui paroît pas convaincante. Choix des Saints de l'Ordre, embarrassant. Anachronisme sur Guillaume le Maire Evêque d'Angers.

MON REVEREND PERE,

J'AI vû à Rouen Mr Bigot qui m'a parlé de vous avec beaucoup d'amitié & d'estime, & m'a fait voir le premier vôtre troisiéme Siécle Benedictin que je trouvai ici à mon retour. Le R. P. Prieur de S. Wandrille m'en parla en passant avec bien de l'approbation. Il me semble néanmoins n'entrer pas tout-à-fait dans vôtre sentiment

touchant les Azymes. Pour moi si j'étois capable d'en juger, je dirois que vous avez raison & que les autres n'ont pas tort, & que l'Eglise Romaine s'est servie dans le saint Sacrifice & du pain sans levain & du pain levé. Vous prouvez fort bien la premiere partie de cette proposition. Et le P. Sirmond avec le Cardinal Bona ne prouvent pas mal la seconde.

Je trouve la dispute que vous avez avec le P. le Cointe & nos Confréres touchant le choix des Saints de nôtre Ordre, bien plus embarassante. Car de quelque côté que vous vous tourniez vous avez des ennemis à combattre: *Hac urget lupus, hac canis angit.* Je suis pourtant de vôtre avis, que le premier nous en dérobe, & que les autres nous en donnent plus qu'il ne nous en appartient. Le Cardinal Cobellutius disoit à cette occasion de l'Abbé Cajétan, qu'il craignoit qu'il ne mît enfin S. Pierre au nombre des Benedictins, c'est ce que l'on pourroit dire encore de quelques-uns, dont le zéle n'est pas assez éclairé. Cela ne doit pas vous empêcher de continuer comme vous avez commencé, pour moi je défends toûjours vôtre sentiment sur ce sujet, quoique vous n'en aiez pas besoin & que je n'en sois pas fort capable. Mais je crois que vôtre mémoire ou vôtre plume vous a trompé, quand vous avez attribué à Guillaume le Maire Evêque d'Angers le Statut Synodal de S. Luc 1273. que vous citez dans la Préface de la premiere partie du troisiéme Siécle, par lequel il défend aux Diacres de donner l'absolution & de porter le saint Sacrement aux malades, sinon dans l'extrémité. Ce Statut étant de Nicolas Gelam predécesseur de Guillaume comme il se lit dans la Collection qu'en a fait imprimer D. Luc en son dernier tome. Car Guillaume ne fût fait Evêque qu'en 1291. selon ses Actes rapportez dans le dixiéme tome du Spicilége, & commença cette même année son premier Synode. Ainsi il ne pouvoit pas avoir fait cette nouvelle ordonnance en 1273.

Il est vrai qu'on lui peut en quelque façon attribuer ces Statuts non comme auteur, mais comme collecteur, puisque ce fut lui qui les fit publier avec les siens pour l'instruction des Curez de son diocése. J'ai crû, comme vous faites profession de sincérité, que vous ne trouveriez pas

mauvais que je vous donnasse cet avis & que je vous fisse connoître par là que je ne laisse pas de lire quelquefois vos ouvrages, tout infirme que je suis. C'est un effet de l'estime & de l'amitié que j'ai pour vous.

A Fescamp le 29 Novembre 1672.

P. HENRICUS NORISIUS
D. JO. MABILLON.

Inficiari videtur se autorem esse libelli, cui titulus, Quinquaginta Somnia Macedonica. Mors P. Macedo Minoritæ.

NOVUM mihi plane accidit, ut risum unaque pudorem literæ tuæ incuterent; nam ridebam te tota Aquitania hominem Fosseum * quæritantem, in foveam incidisse, ut veluti cantherius in fossa viderere. At puduit me scriptorem triobolarem non modo tot encomiis à viro laudatissimo exornari, verum etiam autorem putari libelli adversus somnia Macedonica evulgati. Ego sane religioni pene duxissem te sanctiores, nedum severiores, ut ille scripsit, colentem Musas, ad faceti illius libelli lectionem invitare. Itaque alius tibi ejus opusculi autor quærendus est, quem tamen ab uno tui amantissimo Antonio Magliabechio acci-

---

* Ludit vir eruditus in nomen Patris de la Fosse, sub quo nomine existimabat Mabillonius latere voluisse Norisium in fronte libelli, cui titulus: *Somnia quinquaginta Fr. Macedo in Itinerario S. Augustini post Baptismum Mediolano Romam.* Incertus Benedictinus cui gratias ageret, nam ipsi Opusculum istud dedicatum erat, scripsit ad V. cl. Magliabechum Magni Ducis Bibliothecarium, rogans ut ipsi indicaret quid hominis esset ille P. Fosseus Augustinianus. Respondit ille 19. Aprilis 1681. his ipsis verbis: *Nell' Opuscolo delquale V. P. R. mi scrive, non credo assolutamente che' l P. de la Fosse abbia parte alcuna... Qua si crede che il vero autor dell' Opuscolo si trovi nel verso 28 della pagina 4, e nel verso 28. della pagina 63.* Quoniam autem vox *Noris* in utroque illo versu occurrit, scilicet in editione Lugduni Batavorum facta an. 1681. statim datis litteris, ut par erat, significavit Mabillonius, quam grato animo tantum honoris à tanto Viro sibi delatum fuisse rescivisset, atque à Norisio responsum accepit quod hic damus. Quo ex responso minime certum fit adscribendum Norisio esse libellum hunc, qui tamen, vivo nobili illo scriptore, insertus est Collectioni ejusdem Operum editæ Lovanii an. 1702. Cæterum est aut fuit apud Augustinianos Pater *de la Fosse* famæ non ignobilis, qui inter alia scripsit *Cathechismum Ordinandorum* editum Baionæ, ni fallor, postea Tholosæ, & fortasse alibi.

pere possis, cum hic unus, quem Bibliothecam ambulantem appellare soleo, omnium librorum ac scriptorum indicem mente complectatur, unusque omnium improvisus Nomenclator veniat. Interim mihi etiam atque etiam gratulor, immo etiam tripudio, quod per aliena somnia personatus ille scriptor primum mihi ad te adeundum aditum aperuit; quamvis uni tibi tantum honoris me debere intelligo. Nam cum te diu antea tacita admiratione venerarer, ac veluti ex angulo ingenio tuo, ac novis subinde editis abs te immortalibus libris plauderem, nunc datis ad me literis, in ipsa humanitatis tuæ penetralia inducis, nec te piget, virum eruditionis ac sapientiæ gloria toto literario orbe clarissimum, literarum officio certasse priorem. O fortunata P. Macedi postrema somnia, quæ nequidem mihi unquam somniatam felicitatem pepererunt, ut eisdem sequestris in tuam clientelam tam subito irreperem. At inquis, cur P. Macedi somnia vocas *postrema?* Postrema, inquam somnia, quia bonus ille senex, cum librum apologeticum de Monachatu S. Augustini adversus Aloysium Torellum Augustinianum furtivis typis abs se impressum, à Censore fidei Patavino in publicam lucem ex Typographi officina educi vetitum cognovisset, tanta rabie ac indignatione potius quam dolore correptus fuit, ut non jam somnians, sed plane vigilans mentem primo, dein inter continua deliria vitam amiserit, lenissimo fato extinctus Kal. Maii, anno ætatis 87. in impressione tomi, libri, voluminis, quoquo nomine appelles, quinquagesimi secundi. Tantum vixit, tantum scripsit, tantum in tantis scriptis haud postea victurus. Antequam legeret sua illa quinquaginta somnia, dormivit cum Patribus suis. Si Fosseum illum personatum scriptorem unquam deprehendas, age, quæso, cum ipso, ac quo maximo præ eximia tua eruditione polles, jure utere, ne deinceps defuncti senis manes sollicitet, qui morienti suis illis facetiis cum risu parentavit, tam ridiculo libello epitaphii vice eidem inscripto. Habes meum responsum; at non habes auctorem opellæ tibi nuncupatæ. Quod ille tibi ea inscripta præfatione, crimen admisit, eidem condones precor; id enim consilii forte cepit, ut lepido opusculo tanti viri nomine decorato, precium non

quidem adderet, sed faceret. Edidi nuper opus & profanum & prolixum cum titulo: *Cenotaphia Pisana Caii & Lucii Cæsarum.* In eodem fusius disputo de antiquitate codicis Virgiliani, qui in pluteis Mediceis custoditur. Cum vilissima illa merx ad vos transmittetur, puto fore, ut frontem feriatis. Vale diu, Vir doctissime, meque, ut cœpisti, ames in posterum, ac quocumque modo nomen meum, vocum arbiter, fingas & invertas, constanter sonabit ac referet Tui observantissimum Fr. HENRICUM DE NORIS. Datum Florent. VII. Id. Jun. 1681.

D. GUIL. FILLATRE
AD D. J. MABILLONIUM.

De Lexoviensis Ecclesiæ statuto. Qui ad osca venerit, mulctetur.

R. P.

PECCEM in officium atque observantiam in te meam, nisi ineuntem annum tibi gratuler, eumque tibi ut Deus bene fortunet vehementer exoptem. Quo ego munere dum ex animo defungor, illud etiam ab humanitate tua spondere mihi posse videor: ut me porro, (quod nullo meo merito facere soles) amare pergas; atque etiam mihi paululum dare nunc operam velis roganti: ecquid sit venire ad Osca.

Quod quidem à me nuper cum quæreret V. cl. Archidiaconus Lexoviensis, (cui forte Bibliothecam nostram invisenti aderam) atque illi faterer ingenue, me Davum esse non Oedippum; adjecit se multos eosque viros doctos ea de re consuluisse, sed qui eam explicasset reperisse neminem. Tum vero unus mihi animo occurristi, qui nodum hunc posses dissolvere. Idque ut præstares per epistolam à te esse impetraturum, in me recepi: tantum mihi non de tua modo eruditione: sed de singulari etiam in me benevolentia sum pollicitus. Quamquam facio fortasse impruden-

ter, qui ſtudiis tuis intercedere atque interſtrepere auſim; teque à gravioribus ad leviora hæc avocare. Verum, quæ tua eſt in diſcendi cupidos humanitas, non dubito quin hancce meam interpellationem, licet forte intempeſtivam æqui bonique ſis conſulturus. Rem igitur ſic habe.

Lexovienſis Eccleſiæ ſtatuta in eos qui ad rem divinam tarde accedunt aut ab ea abſunt omnino, ſic fere animadvertunt. *Qui ad oſca non venerit*, vel *qui non venerit ad oſca, mulctetur*, &c. In hoc decreto plana ſunt omnia præter unum illud *Oſca*, quod verbi monſtrum unde duxerit originem, non ita facile quis definiat. Quæ tamen in id mihi per occaſionem inquirenti venerunt in mentem, ea viſum eſt facere judicii tui: interim dum tu meliora candidus impertias, ac de negotio decretorie pronuncies.

Ac primum. Illa vox, ut varios ſignificatus, ita varios natales habere poteſt. Et barbaram quidem ſuadent veteres Chartæ, Latinam analogia, Oſcam denique ipſe ſonus; de ſingulis breviter. Cum pleraque Canonicorum ſtatuta, quorum nunc uſus obtinet, eo tempore condita ſint, quo Latinitati, ut ita dicam, ſacris interdictum erat, facile crediderim vocem illam, Oſca, ſacrorum ritibus à barbaris fuiſſe inſertam.

Notat porro doctiſſimus Cangius, *Oſca, olca, oſchia & olchia*, ejuſdem eſſe notionis, ſignificareque terram arabilem foſſis vel ſepibus undique clauſam.

Illud etiam ex eodem obſerves licet, olca & olcas in accuſandi caſu promiſcue ſumi. Ita apud illum legas ex veteribus chartis, *concedimus tibi olca*. Et ex Gregorio Turonenſi: *Tales incolæ olcas vocant*, atque ita *ad oſca* ſeu *ad oſcas venire* indiſcriminatim dici poſſe. Eſt etiam operæpretium meminiſſe, Canonicos primum ab antiqua vivendi diſciplina paulatim deſciviſſe: tum variis cum Epiſcoporum tum Conciliorum legibus ſub Pipino præſertim, Carolo Magno, Ludovico Pio ac deinceps ad eam ſubinde revocatos, identidem tamen defeciſſe; ac in eam demum officii negligentiam deveniſſe, ut ad illud obeundum non niſi auctis ſtipendiis adduci potuerint. Hinc natæ, quas vocant diſtributiones, quibus potirentur qui adeſſent horis Canonicis, carerent vero qui abeſſent. Juvat rem explicare.

verbis 1. Conc. Ravennat. *Comperimus in nonnullis Ecclesiis nostra Provincia consuetudine observari, & in aliquibus aliis constitutione firmatum, ut prater reditus beneficiorum ac prabendarum, prout quotidie resident, reditus aliquos alios tantum in Ecclesia residentes, pro rata residentia quam in Ecclesia faciunt, percipiant.... Statuimus declarando & statuendo declaramus, ut illi tantum dicantur residentes, quoad pramissos reditus, qui distribuuntur, prout quotidie resident, sive sit bladum &c. Qui in Ecclesia sua cum fratribus aliis horis debitis pensum servitutis nostra, videlicet Matutinum &c, persolverint. Alioquin nihil percipiant, nisi prout servierint.*

Hæ porro distributiones annona, ut plurimum, ac re frumentaria constabant. In quem usum *Osca* seu, ut loquitur Gregor. Turon. *agrum tellure fæcundum* (quod genus sepibus ac fossis fere clauditur) assignari solitum, par est credere. Atque hinc factum ut ab oscis, quæ rem divinam celebrantibus in stipendium cedebant, sacra ipsa nomen acceperint: ea fere dicendi figura (Metonymiam finis Rhetores vocant) qua id cujus gratia fit aliquid, pro eo ipso cujus gratia fit, usurpari solet. Ac quemadmodum qui thus aut victimas aris imponunt, colendi numinis causa, dicuntur honorem aris imponere, (à fine scilicet) qua forma Juno apud Virgilium.

---- Et quisquam Numen Junonis adoret
Præterea, aut supplex aris imponat honorem?

ita qui Oscorum aut distributionum ergo chorum frequentant, ad Osca potius, quæ potissimum spectare videntur, ad sacra venire non immerito dici possint. Illis haud absimiles, quibus Christus exprobrabat quod illum non propter signa sequerentur, sed quia manducassent ex panibus, & saturati essent. *Satiatos* enim *de panibus Dominum sequi*, inquit Gregorius, *est de Ecclesia sancta temporalia alimenta sumsisse*.

Certe ipse Christus eadem fere loquendi ratione utitur, dum *operamini*, inquit, *non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam*. En scilicet appellat cibum, quæ mox vocantur opera Dei, quibus cibus ipse sit præmium.

Jam vero Canonicos (quod tamen citra amplissimi or-

dinis injuriam dictum velim) majorem aliquando lucri, quam religionis in divino cultu rationem habuisse, ac *cibum potius qui perit operatos*, quam rite sacris operatos esse, non pauci sunt qui testantur.

Yvo Carnotensis *ut facerem*, inquit, *de tardis assiduos ad horas canonicas, deliberavi apud me ut darem eis dimidiam Præposituram, ut inde fieret panis quotidianus, quem acciperent assidui, amitterent tardi: ut ad quas eos panis interni dulcedo non movebat, panis corporei refectio provocaret.* Eodem animo Gosselinus Carnot. item Episcopus, (quod ipse in Analecta tua retulisti) *Præposituram in usum fratrum qui Matutinis adessent, munifica largitione transfudit.* Hostiensis in de verb. signific. c. Olim. *Talis inest pro denario qui non interesset pro Deo.*

Sed omnium maxime Petrus Cantor exemplum afferens Prælati *petentis in Ecclesia à choro S. Stephani festum duplex fieri in sericis & canticis, sed non impetrantis, nisi cum pastum & refectionem annuam Clericis promitteret: insuper nummos matutinales illius noctis duplicandos: ut sic celebrarent potius festum nummi duplicati, quam festum S. Stephani.* Hæc ille; tum exclamat: *O nummi, nummi! vobis hunc præstant honorem, quibus pecunia disciplina est, nummus decanus, ac etiam Deus.* Hinc non immerito Stephanus Poncherius Parisiensis Episcopus ad Canonicos: *Prohibemus*, inquit, *vobis omnibus, ne committatis simoniam etiam mentalem, adeundo Officium divinum sub spe materialium distributionum.* Ex quibus facile colligas pari intellectu dici posse, *venire ad osca* ac *cibum operari*, *festum denarii &c.* Præmio scilicet pro actione cujus sit præmium usurpato.

Adde nihil magis usu receptum quam stipendium pro militia, adeo ut *stipendia mereri* aut *facere*, eandem omnino habeant sententiam apud Ciceronem aliosque probæ Latinitatis auctores, ac *exercere militiam.* At stipendium tamen non ipsa est militia, sed ut habet Varro, *Æs militare quod semestre vel annuum militibus datur. A stipe* scilicet, inquit Isidorus, *militibus pendenda*, cujus quidem gratia plerique militiæ nomen dare solent.

Neque hic alienum fuerit observare stipendia, ut erant in

in re cibaria plerumque posita, etiam opsonia appellata fuisse. *Gloss. vet.* Stipendium ὀψώνιον στρατιωτικόν, quo sensu in novo Testamento fere usurpatur. *Luc* 3. Contenti estote stipendiis vestris græce ὀψωνίοις ὑμῶν. *Paul. Corint.* Quis propriis stipendiis militat unquam? ἰδίοις ὀψωνίοις. Igitur ut stipendia, ita opsonia (quidni & osca?) pro ea re sumi possunt cui mercedis loco attribuuntur. Tanta est nimirum Ecclesiam inter ac militiam loquendi consensio. Nam & ipsa militans appellatur. Et qui ejus sacris initiantur, divinæ militiæ dicuntur adscripti, trita apud Scriptores sacros & Concilia locutione. Ut & eorum merces stipendium. Unde etiam *Sacerdotes stipendiarii*, in Concilio Magfeldensi. Atque ut etiam illud addam (Juvat enim litum garrire paulo liberius) Ecclesia nunquam militiæ speciem magis refert quam cum sacra peragit, Clericis ac Cantorum scholis in aciei modum veluti per agmina distinctis. Quo sane allusisse videtur Ordo Romanus, dum ritum solemnem describens. *Statuuntur*, inquit, *acies duæ & paraphonistæ quatuor* &c. in quibus apparatum videas haud absimilem militari, qualem apud Corripum habes his versibus.

Ingens excubitus divina palatia servat
Porticibus longis, porta condensus ab ipsa
Murorum in morem læva dextraque &c.

Neque prætereundum Excubitores illos *qui dies noctesque*, ut habet Agathias, *in aula degunt*, ab eodem *Scholares* ut à Justiniano *Præsentales*, appellari.

Quo quid Canonicis ac Cantoribus sacris magis accommodatum? Nam & *Præsentales* sint necesse est, stipendiis alioqui mulctandi ac ære diruti futuri. *Scholares* vero dici vel ex ordine Romano discas, in quo qui cantum moderatur *Prior Scholæ* solet appellari: unde conficias licet scholarem, ut ita dicam, disciplinam cum militari multis nominibus convenire, neque proinde quidquam esse miri, si in utraque merces pro ipso officii exercitio sumatur. Conjecturam habes de vocis *osca* barbaro significatu, audacem illam quidem, & longius forte petitam quam decuit:

ſed cui tamen, ut humanus es, non dubito quin indulgendum aliquid exiſtimes, in re præſertim, mihi quidem, obſcura; & in qua vel per re divinare fas ſit.

Jam de Latina ejuſdem vocis origine, ſi non meliora, certe breviora accipe. Vix enim aliud quidquam dicendum occurrit, quam ab *os* & *cano* eſſe oriundam, haud aliter ac oſcen, quo nomine canoram avem appellant Latini. Appius Claud. apud Feſtum. *Oſcines aves quæ oris cantu faciunt auſpicium.* Idem Plin. & alii. Hinc *oſcinum*, cantus vel quod ad Cantum pertinet. Paulin. dicit. *Oſcinum augurium à cantu avium.* Feſtus. *Oſcinum tripudium quod oris cantu ſignificat quid portendi.* Ita *oſcum* idem fuerit quod *oſcinum*, litteris *i* & *n* interliſis; quas in mediis vocibus non raro expungi multis exemplis probat Voſſius. Qua ratione *oſcum* ſignificando choro ſeu loco in quo ſacro Cantui dari opera ſolet, non incongrue adhiberi poſſit. Certe *Oſcum appellari locum in agro Veïenti quo frui ſoliti produntur augures Romani*, captandis opinor ex avium cantu auguriis, auctor eſt Feſtus.

Reliquum eſt, quod tertio loco dicendum mihi ſumſeram, *Oſca*, vocem eſſe oſcam, ab Oſcis antiquis Latii incolis ductam, qua notione *ſacrum ſignificare atque hinc leges ſacratas oſcas eſſe dictas* exiſtimat apud Feſtum Cloatius. Nimirum ab Oſco, quem apud Thuſcos ſeu Tyrrhenos regnaſſe ſcribit ex Manethone Annius, ut nomen ita ſacrorum ritus Oſci acceperant. Unde quæ ſacra habebantur, Oſca eſſe appellata crediderim. Facit conjecturæ locum ipſius Oſci genus quem Ægyptium fuiſſe tradunt. Ægyptii porro, ut ſcribit in dea Syria Lucianus. » Primi » hominum dicuntur deorum notitiam habuiſſe, & templa » conſtituiſſe, Lucoſque & conventus ſolemnes edidiſſe. » Primi autem & nomina ſacra intellexerunt, & ſermones » ſacros docuerunt.

Jam vero ipſis Lexovienſium ſtatutorum conditoribus, idem fortaſſe uſu venerit, quod iis de quibus olim Titinnius. *Oſce & volſce fabulantur: nam latine neſciunt.* Atque ita pro ſacris latine, Oſca oſce dixerint, ſive ſuo, ſive temporum vitio. Neque enim te fugit viros alioqui doctos, hoc dicendi genus affectaſſe, ſeu tempus, ſeu ingenium ita ferebat.

Talis ille apud Lucianum Lexiphanes, » qui quasi ante « mille annos sermocinatur: perinde ac si magnum aliquid « foret, si peregrinis verbis utatur, ac consuetam atque « receptam sermonis monetam adulteret. «

Quid quod florente vel maxime Latinitatis elegantia, hoc etiam vitio Romæ laboratum? Nempe, ut homines ac « instituta, *inquit Fabius*, ex omnibus prope gentibus, ita « peregrina etiam multa verba in Latium venerant. « Hinc Thuscis, Sabinis, & Prænestinis Vectium utentem insec- « tatur Lucilius, quemadmodum & Pollio reprehendit in « Livio Patavinitatem. Plurima etiam Gallica valuerunt, « ut rheda ac petoritum quoque, quorum altero tamen « Cicero, altero utitur Horatius. «

Sane Augustus qui, teste Suetonio, » reconditorum « verborum fœtores, *ut ipse loquebatur*, vitabat, Caca- « zelos & antiquarios, ut diverso genere vitiosos, pari fasti- « dio habuit. Nec Tiberio pepercit, exoletas ac reconditas « voces occupanti. M. quidem Antonium ut insanum incre- « pabat, quasi ea scribentem quæ mirarentur homines po- « tius quam intelligerent. « Ut mirum esse non debeat non-nullos (inclinata præsertim Latinitate) hoc etiam sermonis genere delectatos ita aliquando scripsisse, *ac si cum Evandri matre*, ut ille aiebat, *locuti fuissent.* Nec ab ea etiam hæresi abfuerunt nonnulli, qui restitutis patrum memoria litteris, nomen inter auctores professi sunt, in quos non immerito lusit nescio quis, scripto Oscorum ac Volscorum dialogo. Horum igitur exemplo, ii à quibus sancita sunt Lexoviensis Ecclesiæ statuta, Osca pro sacris forte usurparunt: non quidem sine Archaismi aut peregrinitatis noxa, sed quæ tamen excusationem aliquam habere possit. Verba enim à vetustate repetita, *inquit Fabius*, non « solum magnos habent assertores, sed afferunt etiam ora- « tioni majestatem aliquam. Et quanquam opus est, ut ne « ab ultimis sint repetita temporibus, qualia sunt toper, « &c. Et saliorum carmina vix Sacerdotibus suis intellecta, « sed tamen illa mutari vetat religio, & consecratis uten- « dum est. « Nam, ut in aliis quidem rebus peregrina aut obsoleta ac parce admodum, nec sine præfatione aliqua adhibenda sint; at in sacris certe non eadem semper cau-

tio fuit. Quin, ut est à doctissimo Cangio præclare observatum. » Quæ religionem spectant sacraque illius my» steria, innumera sunt ab ipsis institutoribus primariisque » cultoribus sensim inducta, quæque ab iis deinceps qui » Latini sermonis cultui ac elegantiæ studuerunt, usur» panda etiam fuerunt, quod ea mutari vetaret reli» gio, & consecratis utendum esset, quantumvis minus » Latinis.

An non etiam multæ sunt ejusmodi voces è sacris litteris petitæ, quibus non ut Latinis, sed ut confessis Hebræis in divino Officio utimur? Quales sunt *Amen*, *Alleluia*, *Osanna* &c. *Multa enim sunt vocabula ab Hebrais petita*, inquit Hieronymus, *quæ sine ulla interpretatione servavit Ecclesia.*

Quanquam autem illud *Osca*, non eo loco habendum esse duxerim, ut inter consecratas ejusmodi voces referri debeat: at antiquum tamen est, & sacris significandis, à primis usque temporibus (quod quandam consecrationis speciem habet) adhibitum.

Hæc habui, Reverende admodum Pater, quæ de vocis *Osca* significatu ad te referrem: quem utrum assecutus sim, judicabis. Mihi quidem tantum non sumo, ut rem attigisse mihi videar. Illud tantum egi, ut mihi tecum (quando ita ferebat occasio) aliquantulum liceret confabulari. Tu vero, pro ea qua es eruditione atque humanitate, meliora, sat scio, docebis: si tamen res tanti videbitur.

Sed nunc sit tandem epistolæ modus æquo jam forte prolixiori, quam tamen antequam finio, facere non possum, nisi sim ingratus, quin tibi majorem in modum gratias agam de tua in amicum, quem tibi nuper commendatum volueram, singulari prorsus humanitate. Is enim mihi significavit, commendationem meam apud te plurimum valuisse, teque illi omni opera atque officio pollicitum esse te affuturum, si modo rationes ejus ita postulassent. Quo quidem amoris in me tui argumento nihil mihi poterat accidere gratius. Illud etiam jucundissimum, quod nuper ad me scripsit D. Audran te officii causa cum invisisset, reperisse meliori quam unquam valetudine.

Ita enim fas existimes, mi Mabilloni, quanti mihi es

(es autem plurimi) tanti mihi esse valetudinem tuam, quam proinde si dederis operam ut diligenter ames, rem sane feceris non tibi modo utilem, sed mihi etiam perjucundam, & quæ una Reipublicæ tum Monasticæ tum litterariæ magno usui atque ornamento sit futura. De mea autem, (quemquam nihil est cur ea tibi curæ sit) illud Ciceronis habe. *Valeo sicut soleo, paulo etiam deterius quam soleo*; ut etiam hoc quicquid est epistolæ, quod ideo paulo serius habes, ægre scripserim; gravi ac lenta manu & vix ducendo calamo satis firma, ab affectu paralysi proximo, quo mihi totum fere latus dextrum tentatur, hac præsertim infensa anni tempestate. Tu vero quam-optime vale, & me tuis apud Deum precibus juva.

Fiscamni 23. Febr. 1683.

D. JOAN. MABILLONIUS
AD D. GUILL. FILLATRE.

Respondet ad superiorem Epistolam.

R. P.

NIHIL mihi novo ineunte anno gratius quidquam poterat evenire, quam tuis litteris recreari. Sane hunc ipsum mihi præteritis feliciorem auguror, quem tua Epistola non solum talem mihi adprecari, sed etiam fortunatissimum efficere voluisti. Gaudeo multum te adhuc mei memorem esse & præclaram hanc mutuæ inter nos amicitiæ colendæ occasionem avide suscepi. Hinc licet nihil habuerim quod tuæ quæstioni responderem, operæ tamen pretium duxi meam tibi in hac materia penuriam significare. Enimvero quod à me quæris, quid sibi velit *venire ad osca*, me prorsus ignorare fateor, nec usquam me aliquid legere memini quod inusitatæ adeo loquendi formulæ lucem adferre possit. Jam si ubi nos certiora deficiunt argumenta, ad conjecturas recurrere liceat, nullas ipsis quas adeo studiose collegisti aut verisimiliores aut

ad rem propius accedentes (si eam non attingunt) adduci posse arbitror. Ne tamen me hanc difficultatem neglexisse putes, pauca quæ mihi tuis adjicere visum est, accipe.

Et primo quidem nominis hujus *Osca* ethymon repeti posse conjicis à nomine *Osca*, quod ex eruditissimo Cangio terram arabilem significare dicis, indeque quodam, ut sæpe fit, loquendi more, quem Metonymiam Rhetores appellant, ad retributiones Canonicis dari solitas, ac etiam ex ipsis retributionibus ad ipsum divinum Officium traductum fuisse. Hæc ita fieri potuisse luculenter probasti: sed si *Osca* repeteretur à nomine *esca*, quod parvula litteræ vel potius apicis mutatione irrepere potuit, numquid conjectura probabilior videretur? Certe in nonnullis etiam celebrioribus Ecclesiis consuetudo adhuc illa viget, ut panes in retributionem quotidie distribuantur: unde ad escam ire, id est ad habendam escam Officio interesse diceretur. Unum tamen contra utramque hanc conjecturam me movet, quod scilicet in decreto ponatur. *Qui non venerit ad Osca mulctetur*: cum suffecisse videretur, si pro esca vel retributione sumatur, oscis vel escis privabitur. Unde secunda mihi magis arridet, qua *osca* è cantu derivatum putas. Potest enim fieri ut in Ecclesia Lexoviensi certis diebus aliquod Officium modulatius caneretur, quod *oscum*, sicut & quælibet aves, quas Oscines dictas fuisse certum est. Hoc mihi suadent etiam multa non multum dissimilia exempla. Sic, ut cetera mittam, in nostra Remensi Ecclesia quædam, serotina supplicatio dicitur vernacule *le grand Gaudé*. Aliæ etiam à primo hymni alicujus vel psalmi verbo nomen habent. Sic dicimus, canere *Exaudiat;* dicimus etiam, *Dominica Oculi* vel *Judica* &c. Immo & Natalia Domini præcedunt Antiphonæ solemniores quæ vocantur *les O*, quæ in omnibus ut puto Ecclesiis solemniori ritu concinuntur. Quin & in aliquibus, ni fallor, cum aliqua ut vocant distributione junguntur. Forte illæ *Osca* sunt appellatæ, cum hoc latine non potuisset exprimi, *Qui non venerit ad O*: huc talia adduco, ut majora excogitandi tibi ansam præbeam. Ultimum tandem quod mihi ea de re meditanti occurrit, ceteris, si bene judico, verisimilius est. Ex Lectorum ignorantia repeti debet. Potuit enim fieri ut

hæc Lexoviensis Ecclesiæ statuta ab iis lecta fuerint, qui non satis in legendis veteribus scripturis periti *osc.s* pro *officia* induxerunt. *Officia* enim si abbreviando scribatur, *osca* videtur referre. Multa denique alia nomina non multum huic dissimilia reperiuntur; sed quæ, cum minime ad rem nostram pertineant, lubentius prætermitto. Sic *Osca* Hispaniæ civitas est, *Oscea tellus* apud Propertium. Quin & *Oscos ludos* apud Ciceronem legimus. Sed quid ludis cum sacro Officio commune est? Si tamen certus sis hoc de divino Officio, non vero de alio nescio quo conventu intelligendum. Fortasse etiam *Osca* scriptum est pro *os. ca.* quod horas Canonicas significat.

Ceterum quæ hic dixi non ita accipi velim, quasi me rem attigisse putem, aut verisimiliores tuis conjecturas adinvenisse: Verum ut probem me qualemcunque illustrandæ rei obscurissimæ diligentiam adhibuisse, & hæc velim dicta dum certior explicandæ hujus quæstionis abstrusissimæ occurrat via. Interim ut me excuses, ac ea quæ protuli optimo animo accipias rogo, sciasque nihil mihi magis cordi esse, quam propensius erga te animi mei studium demonstrare. Parisiis 31. Febr. 1683.

D. JOSEPHUS PERESIUS

D. JOAN. MABILLONIO.

DIU jam erat (R. A. P.) quod superiorem Epistolam ad vos, cum se prima daret occasio, transmittendam conscripseramus, cum vestra ad nos monita an exhortationes ad aliquid Hispana Benedictinaque gloria dignum aggrediendum Roma afferuntur. Ac vellemus profecto nobis otium, aut ingenium suppetere, quo vestris æquissimis votis, ac postulatis facere satis possemus. Sed enim cum vitæ, tum instituti nostri rationes, quominus id à nobis perfici posse speremus, valide obsistunt. Hic enim Salmanticæ ad nostræ Linguarum Cathedræ moderationem, velut ad molam trussatilem sic religati sumus, vix ut nobis

per æſtivas ferias ad proximorum Cœnobiorum (quæ ſane haud ita multa in hujus urbis, & Academiæ vicinia ſunt) Tabularia excutienda excurrere liceat. Tantum abeſt, ut ad Eccleſiarum Primariarum, aliorumque longinquiorum Cœnobiorum monumenta per otium, uti rei dignitas expoſcit, diſcutienda divertere liceat.

Ac profectò per has omnes difficultates perrumperemus, veniamque à Regio Senatu hac illac diſcurrendi haud ægre impetraremus, ſpes modo aliqua quippiam tanto dignum molimine præſtandi, ſeſe nobis oſtenderet. Sed enim hæc jam pridem nobis decoxit. Nam clades illa Sarracenica uſque adeo noſtræ Hiſpaniæ exitiabilis, omnia vetuſtiora ejus monumenta ita funditus abſumpſit, vix ut ex iis aliquod tenue veſtigium ei ſuperfuerit. Hanc tempeſtas excepit, qua omnia armorum fragore uſque adeo ſtrepebant, ægre ut noſtris hominibus ſpiritum trahere daretur; ne dum illos poſteritatis, ad quam cum ſuæ, tum ſuperioris ætatis memoriam tranſmitterent, cura tangeret; nec feliciora ſane, quod ad rem litterariam ſpectat, tempora ſunt conſequuta. Nam & gladius Barbaricus diu noſtris cervicibus imminuit, & militares noſtrorum animi mirum quantum ab omni manſuetiori diſciplina abhorrebant. Quæ labes tam altas in Hiſpanorum animis radices egit, ut vix in duorum ſæculorum alta pace, Sarracenicorumque armorum diutino juſtitio, hoc emunctiſſimo iſto ſæculo veternum excuſſerit. Ut ſpes inanes fovere minime debeamus, nos aliquid inſigne, veſtriſque antiquis monimentis æquiparandum quantovis labore, aut induſtria detecturos.

Nec Panicus iſte noſter timor, an deſperatio eſt. Nec enim cum hocce, tum ſuperiori ſæculo viri gnavi, & induſtrii noſtræ Hiſpaniæ defuere, quibus veteres ſchedas, antiquaque ſcrinia excutere curæ fuit. Id egregie imprimis à noſtris Sandobalio, Yepeſio, Moralio item Parybaio, Mariana, Marieta, Surita, Gundiſalbio de Avila, Romano Auguſtiniano, Domeneco, Padilla, aliiſque haud ſane paucis nec vulgaris palati præſtitum fuit. At par fructus labori improbo non reſpondit: quamvis non eſt cur nos, aut illos rei tam præclaræ navatæ operæ magnopere pœniteat.

Id

Id itaque unum nobis in animo eſt (nec porro deſperamus, cum bono Deo, perfecturos) ut quidquid ad noſtrum Ordinem in Hiſpania privatim ſpectat, id in unum volumen conjiciamus; aliudque SS. Benedictinorum, quæcumque detegere detur, Actis dicemus, veſtra veſtigia induſtriamque ſecuti. Alte nimirum nobis ſedet ſcitum illud: *paria eſſe, omnia amplecti, & nihil.* Quod eo magis nobis probatur, quo noſtræ penitius tenuitatis conſcii ſumus.

Quod porro monetis de Martyrologii Hiſpani Autore Salazario, in eo vobiſcum ſentimus. Non, inquam, quid hominis ſit is Scriptor, neſcii ſumus. Si quid proinde ex ipſo mutuabimur, cautionem quam ſuggeritis, ſedulo adhibebimus.

An alicubi Biclarenſis Regula, de qua Trithemius, deliteſcat; plane neſcimus. Nos certe quidquam de illo Opere, ne fando quidem, hactenus audivimus. Dabimus ſane operam, ut in hanc rem curioſius inquiratur, ac ſicubi compareat, eam haud invidebimus litterariæ Reipublicæ.

Quid adverſus Hieronymiani illius * intemperiem moliamur, immo affectum jam præloque paratum habeamus, in ſuperioribus litteris innuimus. Quod autem cum hic, tum in primi tomi Actorum Præfatione de noſtri Ordinis in Hiſpania propagatione injicitis, nec illius expreſſa Gothicis temporibus veſtigia apparere aſſeritis; id nos juxta vobiſcum agnoſcimus, niſi quod Cinduaſindi Gothici Regis Diploma exſtat apud Sandobalium in S. Petri Montenſis Fundatione, & apud Yepeſium 2. tom. omnium quod quidem ſciatur, Hiſpanicorum antiquiſſimum, quippe quod Era 684. hoc eſt, anno Chriſti 646. expeditum fuit; ex quo jam tum Benedictinam Regulam in Hiſpania receptam fuiſſe, ſatis probabiliter elicitur. En ejus ipſiſſima verba: *Si quis igitur . . . . de loco Eccleſiæ veſtræ gloriæ Monaſticam traditionem, aut Regulæ*

* De P. Hermenegildo à S. Paulo loquitur, qui quoddam Opus ineptiis ſcatens conſcripſerat hoc titulo, *Satisfactio Hieronymiana*, ubi Benedictino Ordini infenſus tam inepte fautor eſt & admirator ſui, ut Ambroſium, ejuſque ſucceſſorem Simplicianum, Paulinum, Benedictum, neminem non Hieronymitis accenſeat Contra hunc bene longam Diſſertationem ſcripſit D. Joſephus Pereſius editam Salmanticæ anno 1688.

sanctæ Constitutionem voluerit evellere, &c. quæ sequuntur. Quo in loco quænam alia, præter nostram, Regulæ sanctæ nomine intelligenda veniat, haud satis dispicio. Sane nostram Regulam sanctam κατ' ἐξοχὴν ab ipsis ejus incunabulis dictam fuisse, notius est, & à vobis solidius ostensum, quam ut in eo verba prodigere necesse sit. Quippe quam ipse sanctissimus ejus conditor, quasi à Spiritu Sancto sibi traditam cap. 65. hac perhonorifica nuncupatione dignatus fuit.

Quod ut satis firmum, & expressum non esset, ejus tamen in hoc regno antiquitati minime officeret. Nam imprimis priscis illis, quod probe nostis, temporibus, cum unus Benedictinus Ordo in Europa vigebat, id parum curabatur, ut sub qua Monachi Regula viverent exprimeretur, ubi nullus confusioni locus erat. Deinde statim ab illa clade, Benedictina Monasteria in Hispania passim visuntur, quæ sub Maurorum sævissima tyrannide excitata fuisse, ne suspicari quidem leviter licet. Præterea Monachos Corduba, & aliunde profugos sub Benedictinis signis illis temporibus militasse, est exploratissimum, & nos cuivis non pervicaci demonstraturos recipimus. Eos porro vetus, quod ante tenerent, institutum cum recentiore nostro suo in exilio commutasse, minime est verisimile. Quid? quod Æmilianense, aliaque Cœnobia Gothicis temporibus clara, semper Benedictina fuere, cum nullum, vel tenue, alius in ipsis instituti observati supersit vestigium.

Ex queis omnibus, aliisque, quæ consulto hic omittimus, illud efficitur, Benedictinam disciplinam, longe ante fatalem illam cladem in Hispaniam penetrasse, quamquam de tempore, primisque ejus Invectoribus minus liqueat. Id nostræ gentis Historiographi ante hac persuasissimum habuere, nequedum cordatiores Hieronymiani illius ridiculum commentum à sententia deduxit.

Illud ad extremum addimus, ex quo priorem Epistolam conscripseramus, S. Bernardi Opera sex tomis in 8°. ut loquuntur excusa, tuo labore aucta, & emaculata, notisque per quam eruditis illustrata, nobis id vehementius optantibus, & agentibus, Parisiis huc allata fuisse. Opus vestra cum pietate, tum profunda eruditione profecto dignissimum.

Hæc superioribus addenda censuimus. Deum Opt. Max. precamur ut te incolumem nostro Ordini, suæque Ecclesiæ diu servet, & à Germanica expeditione reduci, Antiquitatisque spoliis onusto, ad bene de Orbe litterario merendum vires, animumque sufficiat. Scribebam Salmanticæ anno Æræ communis 1683. Kalendis Septembris.

R. P. DANIEL PAPEBROCHIUS AD D. J. MABILLONIUM.

Raptus in admirationem Operis de re Diplomatica, suam de eadem re sententiam retractat & Mabillonianam amplectitur.

R. PATER,

TANDEM Parisios pervenit sarcina, cui ante menses aliquot commiseram vitam S. Gerardi Broniensis, petitam à Reverentia vestra: quam licet audiam nunc peregrinari, postquam tamen utcumque evolvi opus vestrum de re Diplomatica, non possum celare fructum, quem inde retuli. Fructus autem hic est, quod mihi in mea de eodem argumento octo foliorum lucubratiuncula, nihil jam amplius placeat, nisi hoc unum, quod tam præclaro Operi & omnibus numeris absoluto, occasionem dederit. Idque his ipsis fere verbis profitebor in præfatione ad Conatum meum chronico-historicum de Romanis Pontificibus, qui cras ad prælum dabitur. Quod facere nolui, priusquam ex vestro libro notassem, quid corrigere circa ipsorum bullas deberem ad restituendam San-Dionysiano archivio æstimationem suam, quam læsisse videor, secutus Launoii judicium. Ceterum non possum satis mirari, quomodo res tanta à vobis potuerit tam brevi tempore confici, quantulum edito Aprili nostro ad annum millesimum sexcentesimum octogesimum primum fluxit. In uno alterove puncto non videor satis fuisse intellectus, vel potius ipse locutus obscurius. Nam neque absolute dicere volui, *In nomine Patris & Filii*, inchoari omnia Caroli & decesso-

rum regum Diplomata; sed ea solum, quæ invocationem habent; aliud scilicet nihil tunc curans, quam ut ab antiquioribus, quale prætendebatur esse Horreense, amolirer invocationem sanctæ & individuæ Trinitatis. Secundo nec per somnium quidem cogitavi negare usum diuturniorem Ægyptiæ papyri, jampridem persuasus, chartam lineam à Gallis & Belgis ipsisque Germanis, non alia ex causa vocari *papier*, quam quia Ægyptiæ papyro successerit. Lineam autem sciebam recentioris esse inventionis: sed illam posse vocari *escorce d'arbre*, & à Doubleto sic vocari, peregrinum valde mihi accidit. Verum quid hæc ad tam multa, in quibus me recte accusat & corrigit Reverentia vestra? cui hoc nomine magis quam unquam antea obligor, tantum abest ut quidquam ægre feram. Initio quidem lectionis, fateor, patiebar humanum aliquid, sed mox ita me rapuit ex utilissimo solidissimeque tractato argumento proveniens oblectatio, & gratus emicantis ubique veritatis fulgor, cum admiratione tot rerum hactenus mihi ignotarum, ut continere me non potuerim, quin reperti boni participem statim facerem socium meum patrem Baertium. Tu porro, quoties res tulerit, audacter testare, quam totus in tuam sententiam iverim, meque, ut facis, perge diligere, qui quod doctus non sum, doceri saltem cupio. Antuerpiæ 10. Jul. 1683.

D. JO. MABILLONIUS

R. P. DANIELI PAPEBROCHIO.

Responsio ad superiorem Epistolam.

ADM. R. PATER,

NOBIS ex Itinere Germanico reversis reddita sunt Acta S. Gerardi Abbatis Broniensis cum Epistola tua, in qua quid de Opere nostro Diplomatico sentias, sincere exponis. Ego vero satis mirari non possum tantam in insigni eruditione modestiam, cujus exemplum vix

ullum illuſtrius reperire licet. Quotus enim quiſque eruditorum eſt, qui in litterario conflictu victum ſe agnoſcat, & agnita veritate priorem ſententiam incunctanter deponat? atque id palam omnibus teſtatum velit? Tu vero id facis ultro & tam amice, ut etſi aliunde te non noſſem, ſtatim ob id unum intimo amore complecterer. Sic non tibi ſufficit doctrinæ & eruditionis primas tenere, niſi etiam primas aſſequare modeſtiæ: Utramque tibi palmam deferimus, admodum R. Pater, neque hæc mei ſolius ſententia eſt, ſed etiam eorum omnium, quibus litteras tuas tuo juſſu oſtendi. Alii nimirum tuam eximiam humanitatem, alii modeſtiam & humilitatem, omnes inſignem eruditionem tuam deprædicabant: ſed vereor ne, dum hæc fuſius perſequor, mihi de tua confeſſione ingenuiſſima adblandiri videar. Abſit hæc à mente mea cogitatio, ut ex tua modeſtia ego ipſe ſuperbiam. Immo vero id ita animo reputo, ſiquidem opere meo dignum tua publicave æſtimatione inveniatur, non tam ex ingenii noſtri conatu quam ex monumentorum copia & auctoritate æſtimandum eſſe. Verum quid quid illud eſt, malim eſſe modeſtiſſimæ epiſtolæ auctor, quam cujuſvis operis vanus oſtentator. Tu vero, vir piiſſime, Deum precare, ut qui tui in Actis Sanctorum illuſtrandis imitatores ſumus, etiam in conſectanda Chriſtiana humilitate ſocii eſſe mereamur.

Pridie Id. Nov. 1683.

D. CLAUDE ESTIENNOT

A D. J. MABILLON.

Hiſtoire de la Bibliothéque de S. Benoiſt ſur Loire.

M. R. PERE,

J'AI tiré du Mſ. de Mr de Gyaz l'Hiſtoire de la Bibliothéque de Fleury que je vous envoie. Pouvons-nous vous être utile en quelque autre choſe? Nous ſommes à vous *ad convivendum & ad commoriendum.*

Il ne faut être que bien médiocrement versé dans la connoissance de l'Histoire, pour ne pas ignorer qu'il y a eu autrefois dans l'Abbaye de S. Benoist-lès-Fleury, une Ecole florissante par le grand nombre d'écoliers qui abordoient en ce lieu, pour y prendre les teintures & de la piété & de la doctrine; & s'il est vrai que le nombre des Ecoliers y fût ordinairement de cinq mille & plus, & qu'il y fût du devoir de chacun d'eux, de faire tous les ans présent de deux Manuscrits à son Maître, (ainsi que nous lisons ès Notes du Pere du Bois en la vie d'Abbon de Fleury) il est vrai-semblable que la réputation de la Bibliothéque de ce Monastére, quoique très-grande, étoit beaucoup au-dessous de sa richesse, soit pour le nombre, soit pour la bonté des Manuscrits. Cette Bibliothéque s'est conservée en son entier jusques en l'année 1562. que les Religionaires aiant pris les armes en France, exercérent des cruautez inouies sur les Ecclésiastiques, lesquels tomboient entre leurs mains, & principalement sur les Moines. Après qu'ils eurent surpris la ville d'Orleans, ils furent attirez au Monastére de saint Benoist, par l'espérance d'un riche butin qu'ils se promettoient du pillage de cette Abbaye: la voiant abandonnée des Religieux qui avoient cherché leur salut dans la fuite & dans leur retraite auprès de leurs parens, où dans les bonnes Villes, ils enlevérent tous les joyaux, ornemens & argenterie, ils pillérent & dissipérent la Bibliothéque, les soins du Cardinal de Chastillon alors Abbé de S. Benoist ne s'étant étendus qu'à la conservation de l'Eglise & des autres bâtimens de l'Abbaye.

Bibliothéque de Fleury de Jean du Bois Religieux Célestin, p. 302.

Le débri de cette Librairie fut recueilli par le Juge des lieux, il s'appelloit Pierre Daniel, homme d'une littérature non commune dans un siécle plein d'ignorance, il étoit Avocat à Orleans, & Bailly de la Justice temporelle de l'Abbaye de S. Benoist, & pour satisfaire aux fonctions de ces deux conditions, il partageoit sa vie entre le sejour d'Orleans & celui de saint Benoist. La connoissance qu'il avoit des belles lettres lui avoit acquis celle du Cardinal de Chastillon qui étoit le Mœcenas de son tems, & les services qu'il lui rendoit dans l'exercice de sa Justice, lui faisoit trouver la fureté de sa personne & de ses biens au mi-

lieu des tems ennemis de sa religion. Il se servit adroitement de cette occasion ou pour détourner les meilleurs Manuscrits de la Bibliothéque, ou pour les rachéter à vil prix des soldats qui n'en connoissoient point la valeur, & ce qu'il put sauver de ce nauffrage, il le fit transporter à Orleans, où il établit le siége de sa Bibliothéque. C'est de ce magasin qu'il a tiré la Comédie intitulée *Aulularia Plauti*, pour lui faire voir le jour en 1564. après avoir été ensevelie dans la poussiére des Bibliothéques, depuis le tems de sa naissance, qui fut le tems du jeune Théodose. Il en a pareillement tiré les Commentaires de Servius sur Virgile, dont il fit présent au public en l'année 1600. Les Epîtres de Loup Abbé de Ferieres que Papirius le Masson a fait imprimer en l'an 1588. Les deux Mss. de Justin l'Historien avec le secours desquels Jacques Bongars assez connu & par son mérite & par les négotiations èsquelles il a été ardemment emploié en Allemagne par le Roy Henri IV. a rendu à cet Auteur sa premiere beauté qui avoit été gâtée par l'ignorance des Copistes, & les Chroniques manuscrites d'Eusébe & de S. Jérôme, dont se servit le même Bongars pour l'illustration de son Justin par le raport de l'Histoire de cet Historien à la Chronologie. Son décès arrivé à Paris en l'an 1603. ne fut pas plûtôt venu à la connoissance de Paul Petaut Conseiller en la Cour de Parlement, & de Jacques Bongars tous deux ses amis & ses compatriotes, qu'ils s'en vinrent à Orleans & traitérent promptement de la Bibliothéque du défunt avec le Tuteur de ses enfans mineurs à une somme de quinze cens liv. de la valeur de laquelle Bibliothéque ils étoient pleinement informez à cause de l'amitié qui étoit entre eux & Pierre Daniel, & du commerce qu'ils avoient ensemble par lettres.

Pierre Daniel sur le commencement de ses Notes sur l'*Aulularia* où il fait mention de l'auteur de cette comédie.

P. le Masson en sa Préface sur les Epîtres de Loup Abbé de Ferieres.

J. Bongars en la Préface de ses Notes sur Justin.

J. Bongars en son Epître à Jean Nouel, qui est au-devant de ses exceptions chronologiques accomodées à l'histoire de Justin.

Le partage de tant de curieux & riches Mss. fut fait entre ces deux Messieurs, qui étoient & d'un même païs & amis intimes, & proches parents.

J. Bongars en ses Epîtres 182. 183. imprimées à Leyden en l'an 1647. chez les Chelsevire.

La part de Paul Petaut est après son décès tombée avec le surplus de sa Bibliothéque en la possession d'Alexandre Petaut son fils aussi Conseiller en la Cour de Parlement à Paris, lequel a beaucoup aidé André du Chesne en beaucoup de Mss. de la Bibliothéque de Fleury, dont ce docte

Historien a grossi le Corps des Historiens de France, que nous avons en cinq volumes. Et depuis quelques années aiant été sollicité par les Agents en France de Christine Reine de Suéde, d'accommoder cette Princesse de ces Manuscrits, il a entendu aux propositions qui lui en ont été faites, & consenti à leur transport à Stokolme ville Capitale de Suéde, où sont aujourd'hui les précieux Originaux dont nous n'avons en France que quelques Copies.

Jacques Bongars fit voiturer à Strasbourg la part qui lui échut au partage des Manuscrits de la Bibliothéque de Fleury. Il avoit choisi cette Ville pour être le lieu de son séjour le plus ordinaire, l'établissement de sa maison, & le siége de sa Bibliothéque, à cause des négotiations très-fréquentes èsquelles il étoit emploié auprès des Princes d'Allemagne & des villes Impériales; comme il n'avoit point d'enfants, il eut la volonté de faire part de ses biens après sa mort à ceux auxquels il avoit donné part à ses affections, & par son Testament il donna sa Bibliothéque à * * * Granicet fils de son Hôtesse de Strasbourg, que l'on a crû l'avoir touché de plus près que de l'amitié laquelle se contracte par l'habitude que l'on a avec des personnes qui sont demeurantes en une même maison. Il mourut à Paris en l'année 1612. & la nouvelle de sa mort aiant été portée à Heidelberg, ceux qui avoient entrée au Conseil du Prince Palatin & Janus Gruterus son Bibliothéquaire, portérent ce Prince à tirer la Bibliothéque de Bongars, dont la valeur ne leur étoit pas inconnue, des mains de celui auquel elle avoit été léguée, qui n'étoit pas pour en faire un bon usage. Le traité en fut bien-tôt arrêté, & la Bibliothéque bien-tôt transportée à Heidelberg. Les preuves ne nous en viennent pas seulement de la famille des Bongars dans laquelle s'est conservée la mémoire des choses qui ont suivi sa mort, elles sont aussi par écrit, & on peut les voir dans les Notes de Janus Gruterus sur les anciens Panegyriques ès pages 4. 18. 29. 36. 44. 99. 116. & autres pages de l'édition de Fabrot à Paris, en 1643. chez Claude le Beau, où il se reconnoît que les meilleures Notes de cet auteur Allemand, sont fondées sur les corrections de Daniel & de Bongars inscrites de leurs mains à la marge de

Elle étoit Lyonoise & son mary Lorrain, qui se mêloit à Strasbourg de Jouailleries.

de leurs Livres, lesquels n'étoient en la possession de Gruterus qu'à cause de la garde qu'il avoit de la Bibliothéque Palatine, & par le moien de l'acquisition qu'en avoit fait le Prince Palatin.

Les mouvemens d'Allemagne à cause des prétentions mutuelles au Royaume de Boheme de Ferdinand Empereur & Frederic Prince Palatin, attirérent dans le Palatinat les armes d'Espagne commandées par le Marquis de Spinola, & après lui par D. Gonsales de Cordoue: & ensuite celles du Duc de Baviere commandées par le Genéral de Tilly, dont le succès fut la prise d'Heidelberge au mois de Septembre 1622. & de la réduction d'une bonne partie du Palatinat sous la puissance du Duc de Baviere, qui usant du droit des Victorieux, disposa de la Bibliothéque Palatine, par le présent qu'il en fit au Pape, par les ordres duquel elle fut placée au Vatican. Ainsi par un secret de la Providence divine la Bibliothéque de Fleury assemblée par les Religieux, dissipée par les Calvinistes, recueillie & ramassée par Pierre Daniel Catholique, après avoir demeuré quelques années en sa possession a été le partage de deux amis, mais de différens sentimens au fait de la Religion. La moitié n'a, ce semble-t'il, passé par les mains de Paul & Alexandre Petaut pere & fils tous deux Catholiques, que pour tomber en la possession d'un Roy hérétique, & des ennemis de l'Eglise; & l'on peut dire que l'autre moitié n'a été conservée par deux hérétiques, par Jacques Bongars, & par Frederic Prince Prince Palatin, que pour devenir l'héritage du Chef visible de l'Eglise, & le patrimoine de S. Pierre.

Mercure François t. 8 pag. 323. tom. 9. pag. 84. *verso*.

La Bibliothéque Palatine fut donnée au Pape par Maximilien Duc de Baviere, & Leo Allatius en eut soin dans le tems qu'on l'a transporta. Comme Leo Allatius le témoigne lui-même dans les Notes qu'il a faites sur l'Hexameron d'*Eustathius Antiochenus* pag. 151.

Mr. D'ORMESSON

A D. J. MABILLON.

Remarque sur la Lettre 173. de S. Bernard.

M. R. PERE,

JE me suis occupé pendant les fêtes de Pâques & pendant un petit séjour que j'ai fait à la campagne, de la lecture des Oeuvres de S. Bernard & de vos excellentes Notes, je n'aurois point démêlé sans vous plusieurs faits historiques très-importans, & l'ordre auquel vous avez mis les Lettres est une chose d'une utilité merveilleuse. Permettez-moi de vous faire une petite critique sur la Lettre 173. que la seule connoissance des lieux m'a donné droit de faire; il recommande à l'Archevêque de Lion élû, l'Abbaye de la Benisson-Dieu, qui est à quelques lieues de Roanes proche de la Loire, & il le prie d'empêcher que les Moines de Savigny ne tourmentent *pauperes illos qui sunt apud Benedictionem Dei*, vous avez marqué dans vos Notes que Savigni est une Abbaye dans le diocése d'Avranches; apparemment ce n'est pas de celle-là qu'il parle, mais de l'Abbaye de Savigni qui est dans le diocése de Lion, de l'Ordre de S. Benoist, à quatre lieues de Lion & à huit ou dix lieues de la Benisson-Dieu. Il faut être Intendant du Lionnois ou avoir couru ce pais pour faire cette remarque; comment les Religieux de Savigny du Diocése d'Avranches, auroient-ils tourmenté la Benisson-Dieu qui est loin d'eux? S. Bernard auroit-il prié l'Archevêque de Lion de les en empêcher & de regler leurs différens, *judicate inter illos*, puisqu'il n'avoit point d'autorité sur eux. Il parle assûrément des Moines de Savigny proche Lion dans ce diocése, & voisins de la Benisson-Dieu: n'assurai-je point trop hardiment? Personne n'a plus de soumission que moi & plus de respect pour vous. Je suis très sensible aux marques que vous me donnez de vôtre souve-

nir dans vos lettres à Mr le Dieu, je vous prie de ne me pas oublier dans vos prieres.

De Champagneux le 7. Avril 1684.

D. GUIL. FILLATRE

A D. J. MABILLON.

Hiver de 1684.

M. R. PERE,

VOUS me fîtes la grace de m'écrire au retour de vôtre voiage d'Allemagne, & de m'en mander l'heureux succès. Je ne me donnai pas l'honneur de vous en remercier pour lors, parce que je vous avois écris quelques jours même avant vôtre arrivée, pour vous en congratuler par avance. Cependant j'ai sû depuis que ma lettre ne vous avoit point été rendue. J'ai appris encore il n'y a pas longtems par une lettre de D. Josephe Bougier, que vous me conserviez toûjours l'honneur de vôtre souvenir, & que vous vous portiez mieux que jamais, je ne pouvois pas recevoir deux nouvelles plus agréables. La belle saison vous donne à présent le moien d'emploier la santé dont vous jouissez pour continuer vos Ouvrages, & pour faire part au public des belles découvertes que vous avez faites dans vôtre voiage, car je crois que la rigueur de l'Hiver vous aura empêché d'y travailler, au moins s'il a été aussi rude à Paris comme ici, où non seulement l'encre geloit jusques auprès du feu, mais où la marmite même glaçoit presque d'un côté lorsqu'elle bouilloit de l'autre. Sans raillerie, nous avons vû du bouillon qui en étoit tombé en la remuant par hazard geler en un moment d'un côté, que de l'autre il fumoit encore. Je n'ai plus de peine à croire ce que les voiageurs rapportent de la Mer glaciale, & ce que les Poetes semblent dire avec exagération des pais les plus froids & des Hyvers

les plus rigoureux. Nous avons vû tout cela dans celui-ci par expérience.

Vidimus ingentem glacie consistere pontum.
Nec vidisse sat est, durum calcavimus æquor.

C'est une nouveauté dont nos plus vieux matelots n'avoient jamais entendu parler.

Ainsi on a eu le plaisir de marcher sur la Mer à pied sec sans miracle.

Undaque non udo sub pede summa fuit.

Ceux de Dieppe particulierement ont pris le divertissment de cette promenade avec d'autant plus de sûreté, qu'on a reconnu après le dégel des glaçons d'onze pieds d'épaisseur. De plus

Vidimus in glacie pisces hærere ligatos,

& nous avons été même contrains d'en manger. Nous avons vû un vaisseau qui vouloit sortir à la faveur de la pleine Mer & de la marée, être arrêté par les glaces à l'embouchure du Port. Mais ce qui est encore plus étrange, c'est qu'on en a vû avec compassion de pris dans les glaces à plus de deux lieues dans la Mer.

Inclusæque gelu stabant ut marmore puppes,
Nec poterat gelidas scandere remus aquas.

Et les hommes qui étoient dedans ne se sont sauvez de ce danger que par une espéce de miracle. Voici l'histoire en deux mots: Quelques matelots de S. Valery en Caux s'étant exposez à aller pêcher, furent enveloppez par la glace à près de trois lieues dans la Mer vis-à-vis du port de Veules, dont on les voioit témoigner par signes le danger où ils étoient, sans qu'on pût leur donner aucun secours. Dans cette extrémité ils se hazardérent à regagner la terre à pied par dessus la glace; ce qu'ils firent heureusement

à la faveur de deux planches qu'ils mettoient l'une après l'autre à mesure qu'ils avançoient pour leur servir comme de pont par dessus les glaçons qui n'avoient pas par tout une liaison égale.

Quid loquar ut cuncti concrescant frigore rivi,
Deque lacu fragiles effodiantur aqua?

En effet on a été contraint à la campagne de fendre la glace à coups de coignée & de la faire fondre sur le feu pour avoir de l'eau. Mais ce qui vous surprendra davantage, c'est qu'on a vû des gens aller querir de l'eau douce à la Mer, & la porter par morceaux dans des sacs; car la plûpart de ces glaçons n'étoient point salez, comme plusieurs l'ont remarqué. Enfin on m'a dit avoir vû à Rouen & au Havre du vin & du cidre rompre les tonneaux & en garder encore la figure en glace avec une dureté qui ne pouvoit être brisée qu'avec la coignée. C'est justement ce que Virgile & Ovide nous ont donné pour les marques de l'Hyver le plus rigoureux.

Cæduntque securibus humida vina. Virg.
Nudaque consistunt formam servantia testæ
Vina, nec hausta meri sed data frusta bibunt. Ovide.

En voilà assez pour vous faire voir que les Poetes même n'ont pû feindre un plus cruel Hyver que celui que nous avons eu en effet. Mais je ne fais pas ici réflexion que j'abuse ici de vôtre tems & de vôtre patience à vous dire des bagatelles.

A Fescamp le 12 Avril 1672.

D. JOAN MABILLONIUS AD CARD. CASANATAM.

Gratiarum actio ob litteras commendatitias ab Emin. illo Cardinale acceptas.

EMINENT. DOMINE,

ACCEPIMUS Venetiis litteras commendatitias, quas in nostri gratiam ultro scribere dignata est Eminentia tua. Scilicet hi sunt mores tui, ut quod vix ab alio impetrare posset longa votorum & obsequiorum sedulitas, id tu immeritis, immo vel non rogantibus, quæ tua humanitas est, sponte offerre non infra te ducas. Et quidem hac in re tuam in litteras sollicitam caritatem ostendis, quæ utinam mihi essent ad manum, ut ad rependendam aliquam beneficiis tuis vicem eas modo possem cum dignitate adhibere. Sed næ illæ, quæ te ad litteratis gratificandum tam facilem reddunt, ita me sterilem & siccum relinquunt, ut cum magna de te tuisque beneficiis sentiam, vix millesimam partem earum quæ sentio, exprimere possim. Sane hoc cordis potius quam linguæ officium est, mihique longe satius videtur, æternam tui tuorumque beneficiorum cum humili silentio servare memoriam, quam inanem affectare gratiarum actionem. Illud animum meum longe magis anxium reddit, ne tuæ commendationi non satis respondeam; cedatque in auctoritatis tuæ quoddam detrimentum, quod hominem tantillum valde supra meritum extulisti. Verum id me consolatur, quod, cum tuas litteras eminentissimis & illustrissimis viris, quibus inscriptæ sunt, ut pote serius acceptas, reddere non licuerit, postquam Romæ peregrinus hospes tibi notus erit, judicium de me tuum reformare poteris. Malo quippe ut pudor apud te meus pœnas luat, quam ut judicii de me tui gravitas periclitetur. Illum diem quo te coram intueri & venerari, etsi non sine

meo pudore, licebit, opto quam citissime advenire.
Venetiis 26 Maii 1685.

Mr. LE TELLIER ARCH. DE REIMS

A D. J. MABILLON.

Bienfaits du Roy sur son Diocése.

J'AI obtenu ces jours-ci un Arrêt célebre contre les Religionaires de Sedan, vous en trouverez quelques copies dans ce paquet, je vous prie d'en donner un de ma part à Mr le Cardinal d'Estrées. Quand j'ai pris le gouvernement de mon Diocése, j'y ai trouvé treize exercices de la R. P. R. & un College fameux qui étoit à Sedan où les hérétiques enseignoient les Humanitez, la Philosophie & la Théologie, ce College est métamorphosé en un Séminaire de Clercs que j'y fais élever aux dépens du Roy, qui a affecté pour toujours à ce Séminaire 4500. livres de rente que S. M. paioit sur ses domaines aux hérétiques pour la subsistance de leur College. Les treize Exercices sont tous supprimez, tellement que je n'aurai plus dans toute l'étendue de mon Archevêché qui est, comme vous le savez, très-grand, que le temple qu'on va bâtir dans le fauxbourg du rivage de Sedan, & de 12000. Huguenots que j'avois dans mon Diocése il ne m'en reste guéres plus de la moitié. Tout cela est uniquement dû à la protection que le Roi donne à l'Eglise. Comme vous êtes dans un lieu où il est bon qu'on sache ce que ce grand Prince fait pour elle avec un plaisir & un zéle que je ne peux pas expliquer, j'ai été bien-aise d'entrer avec vous dans ce détail à l'occasion de l'Arrêt que je vous envoie.

Je vous prie de ne pas manquer de m'écrire doréna-vant tous les huit jours comme vous me le promettez par vôtre derniere lettre. Je suis tout à vous.

De Paris le 19 Juillet 1685.

Mr. BIGOT.

A D. JEAN MABILLON.

Sur la Lettre de S. Jean Chrysostome au Moine Cesaire.

M. R. PERE.

JE ne puis vous exprimer la joie que j'ai reçue en recevant vôtre lettre du 17 Juillet de Rome, elle m'a fait resouvenir de la satisfaction que j'y ai eue autrefois dans les entretiens que j'avois avec Mrs Holsten, Allatius, Bona & autres qui me faisoient tous l'honneur de me témoigner de l'amitié. Je crois qu'il y avoit en ce tems pour le moins autant de gens savans qu'il y en peut avoir présentement, & je puis vous assurer que j'ai trouvé auprès de ces Messieurs tout l'accès que je pouvois desirer & la facilité à me prêter les Mss. plus grande que je voiois qu'ils n'avoient point pour d'autres personnes. Cela provenoit de ce que ces Messieurs connoissoient les Mss. & ce qui étoit contenu dans les Mss. & ainsi ils ne faisoient point de difficulté de prêter les Mss. qu'ils savoient ne pouvoir servir que pour l'utilité publique. Mr Holstein m'a plusieurs fois témoigné qu'il n'avoit point eû ce bonheur au commencement qu'il fut à Rome; il avoit affaire à de demi savans qui connoissoient peu les Mss. & qui se défioient de tout.

Je n'ai point été à Paris depuis que vous en êtes parti. Je n'ai point vû le livre de Mr le Moyne, on m'a écrit que Mr Baluze en avoit un exemplaire, si j'y eusse été j'aurois vû comme il a fait imprimer la Lettre de S. Jean Chrysostome *ad Cæsarium*. Elle ne peut pas qu'elle ne soit très-défectueuse, le Ms. dont elle a été tirée, étant très-corrompu par le peu d'intelligence du copiste. Il est aisé de corriger cette traduction ou plûtôt les fautes du copiste par le moien du texte Grec, ce que j'avois fait en partie par le moien de divers fragmens Grecs que j'y avois trouvez citez dans divers Mss. Je voudrois avoir ici mon exemplaire pour

pour vous en marquer quelques endroits, mais il est toûjours demeuré à Paris depuis que je la fis imprimer. Je vois que ceux qui en empêchérent pour lors la publication, en ont regret, & ils me prient de trouver tout le texte Grec afin de la faire imprimer toute entiére Greque-Latine. On n'a pas eu cette exactitude pour l'Epître de S. Barnabé; on en a fait imprimer la Traduction latine avec quelques fragmens du texte Grec. Il est certain que St Irénée a écrit en Grec, & ce que nous en avons présentement n'est qu'une traduction: aussi Feuardentius, Fronto-Ducæus, le P. Sirmond & autres ont été curieux de recueillir les fragmens Grecs qu'ils ont pû rencontrer dans les Imprimez & les Mss. Si on eut voulu attendre qu'on eût trouvé le texte Grec entier de ces ouvrages pour les faire imprimer, on n'auroit jamais fait imprimer ces ouvrages, & l'Eglise s'en trouveroit privée. Je ne sai si Mr Schelstrata trouvera son compte à combattre cette Lettre qui se trouve citée par sept ou huit Auteurs Grecs dont quelques-uns vivoient peu de tems aprés S. Jean Chrysostome. S'il y trouve quelques expressions qui semblent montrer qu'elle a été écrite depuis S. Jean Chrysostome, on trouve ces mêmes expressions dans quelques écrits des Peres contemporains à S. Jean Chrysostome. Tout cela a été bien examiné par diverses personnes consommées dans la lecture des Peres. Le Pere Garnier étoit grand protecteur de cette Lettre, & il eut bien voulu que l'on l'eût laissée publique. Qui a-t'il dans cette Lettre qui ne fût conforme à Théodoret? & je ne doute point que Théodoret n'eût pris de S. Jean Chrysostome ce qu'il a écrit dans ses Dialogues. Vous ne vous attendiez pas, mon Revérend Pere, à ce grand discours, & je vous assure que je n'y songeois pas moi-même quand j'ai commencé cette lettre, je n'avois dessein que vous marquer que j'étois fâché de n'avoir point ici ma copie imprimée de cette Lettre, pour vous marquer les noms des Auteurs qui citent cette Lettre pour les faire voir à Mr Schelstrata; quand vous le verrez, je vous supplie de lui présenter mes très-humbles respects. Mr Faure a lû le livre tout entier de Mr le Moine, il m'écrit qu'il n'y a pas grand chose de

nouveau. Je ſuis ſûr que Mr L'archevêque de Reims & Mr Faure ſont très-perſuadez que je n'ai aucune part à l'édition de la lettre de S. Jean Chryſoſtome, Mr Faure ne m'en dit pas un mot dans ſa lettre, je n'ai point encore vû ce qu'en dit le Journal des Savans d'Hollande, qui en a parlé à ce que j'ai oui dire.

De Rouen le 7. Août 1685.

LEANDER COLLOREDUS AD D. J. MABILLONIUM.

Rarum humilitatis Chriſtianæ exemplum.

CUM in jucundiſſimis Epiſtolis tuis lætus excurrerem, fierentque verba tua faucibus meis quaſi mel dulce, divino profecto judicio factum eſt, ut venter meus contriſtaretur, ac ſapientis effatum experiri compellerer, *Extrema gaudii luctus occupat*, & luctus adeo immanis, ut vix copiam ad te reſcribendi nanciſci potuerim. Heſterna namque die, cum SS. D. noſter Conſiſtorium teneret, derepente viginti ſeptem protulit Cardinales, inter quos præſtantiſſimum Gratianopolitanum Epiſcopum veſtrumque doctiſſimum P. Joſephum d'Aguirre, & inſuper, quo ſplendor illorum comparatione tenebrarum clarius emicaret, me quoque nihil tale aut merentem aut cogitantem in Apoſtolicum illud Collegium cooptavit. Quæ fuerit confuſio faciei meæ à judiciis Domini, quæ animi derelictio vos ipſi cogitate, qui ſcitis, quam dulce ſit litterarum otium, quamque beatius ac tutius abjectus eſſe in domo Dei, quam ſedere cum Principibus populi Domini. Oblatum honorem ea qua par erat animi demiſſione recuſavi, neque heri cum aliis novem, qui Romæ degunt, ſunt enim omnes viginti ſeptem ex omni natione, ad purpureum birretum aſſumendum acceſſi; rogans interim à longe cum leproſis Dominum Papam, ut dignaretur miſereri noſtri, meque fumigantem lucernulam ſub modio chariſſimæ meæ

Vallicellæ latitare dimittat. Verum denuo vocor hodie, ut coram ipſo Pontifice cauſam meam dicam, è qua ſi victor evaſero, nec fuerint manus meæ compeditæ nexibus voluntatis illius cui nemo poteſt reſiſtère, quam lætus revertar ad meos! Interim miſeremini mei ſaltem vos amici mei, veſtriſque orationibus laborantem amicum veſtrum adjuvate. Interim hoc accepi conſolationis, quod vos furtim in angulo domatis per litteras ſalutaverim, quos amantiſſimo affectu ſemper præſentes habebo. Ac ſint, prout Dominus diſpoſuerit, vices meæ, hoc tamen pro certo habetote, me omni loco, tempore, ſanctam veſtram Congregationem medullitus dilecturum, teque, o mi Pater optime Joannes & eruditiſſime Collega Michael, fratris loco ſemper habiturum. Valete. Rom. 3. Sept. 1686.

CARD. COLLOREDUS
AD D. JO. MABILLONIUM.

De duobus poſthumis Rainaldi Tomis. Illuſtre Emin. Card. de Gevres Elogium.

ADM. R. PATER,

BONI mores ſinceros ſemper produnt augentque amores; nam veram amicitiam nulla profecto dignitas tollit, immo ſi quid benevolentiæ noſtræ poſſet adjici, Cardinalatus meus profecto addidiſſet; ſed plena quæ ſunt vaſcula, nihil amplius admittunt; quamvis ex nova Sanctiſſimi Pontificis in me benignitate tuus ingenioſus amor, licet quo creſcere poſſet non haberet, quo creſcere tamen poſſet invenit. Quod pertinet ad Rainaldi Tomos, cum ſenex optimus, antequam illos limaret, defunctus fuerit, alteri cuidam data eſt provincia, ut ea quæ ipſe in adverſariis diſpoſuerat, juxta annorum ſeriem digereret: ſed cum parum feliciter proceſſiſſet opus, ac neſcio quo pacto, prælo etiam fuiſſet ſubjectum, recolendæ memoriæ Cardinalem Albritium, qui tum typis de Propaganda

Fide, ubi edebantur, præerat, admonui ne multis scatens mendis opus vulgaretur in lucem. Ille, ut erat acris ingenii maximeque emunctæ naris, subsistere jam cœptum jussit volumen, multaque ac morosiori, ut solebat, adhibita diligentia, antequam quid denique statueret, mortem oppetiit. Demandata est eadem præfectura Cardinali Casanatæ, qui in meum etiam descendens consilium, optavit ut libri illi, quantum fieri posset, expurgarentur. Verum cum stabuli Augiæ in morem infinitis propemodum indigerent scopis, eo quod manus illæ, quæ post Rainaldum appositæ fuerant, Harpiarum in morem diripuerant fœdaverantque dapes, non unius aut alterius mensis, sed multarum vigiliarum opus esse perspexi, suadebamque ut, amotis penitus cunctis foliis denuo & conderentur & cuderentur. Verum cum nimius videretur labor grandisque expensa, eo deventum fuit, ut P. Marchesius, qui maxima præstat celeritate in scribendo, quæ magis mendosa erant, surriperet; ac retentis, quantum fieri poterat, jam editis foliis, nova, ubi opus erat, subrogaret, collato mecum laboris sui studio. Vix tamen incœperat, cum ipse vocatus ad purpuram, ac innumeris, quæ consuetudo invexit, distractus officiis, nullam impense laboranti manum dare prævalui, ideoque quamprimum duo illi posthumi Tomi, obstetricante Marchesii tantum diligentia, prodibunt in lucem. Ceterum, si in posterum continuanda erit historia, non video quomodo inter tot boni otii distractiones conscribi queat: præsertim cum ad illa jam tempora appropinquemus, in quibus non Annalibus scribendis tempus sit dandum, sed potius, juxta prophetæ sententiam, standum sit inter vestibulum & altare, plorandumque Sacerdotibus, ut cunctas discordiarum fibras avellat Omnipotens à regno & Sacerdotio, convertatque corda patrum in filios & filiorum in parentes: quod vos non precibus tantum, sed & adhortationibus juxta præclara exempla S. Bernardi, Sugerii Abbatis cæterorumque ex vestro cœtu sanctorum hominum facturos non ambigo: ne forte, quod absit, lætentur filii incircumcisorum, fiatque nostra discordia Turcarum exaltatio ac parta innumeris trophæis à Ludovico Magno gloria hac una occasione languescat.

Doleo quod præclarum Præſulem de Gevres brevi ſimus amiſſuri, quod Pariſios repetens Romanæ Curiæ valedicere meditetur. Nihil equidem illo aut modeſtius aut benignius, maximeque gaudebam, quod talis vir apud nos moraretur: erat enim ſpecimen Præſulum noſtræque Curiæ præclarum decus, meque peculiari amore proſequebatur. Vale.

Romæ 6. Januar. 1688.

D. JO. MABILLONIUS.

AD EMIN. CARD. COLLOREDUM.

Purgat S. Mauri Congregationem ab Appellatione ad Concilium interjecta an. 1688.

EMIN. DOMINE,

ETSI multa ſunt in poſtremis litteris tuis, quæ me mirifice recrearunt, in primis quod & te valere, & mei memoriam, immo, & tuam in me benevolentiam poſt tam diu intermiſſa litterarum officia, integram etiam nunc apud te vigere intelligam; unum tamen eſt in iiſdem litteris quod cor meum lancinavit, nimirum dolor ille qui pectus iſtud, pectus inquam tuum ita commovit, ut lacrymas ex oculis tuis expreſſerit. Tanti vero doloris cauſam hanc eſſe ſignificas, quod non ſolum noſtrates Epiſcopi, de quibus tam præclara coram diſſerueramus, ſed etiam religioſiſſimus (ita enim vocas) Cœtus noſter ſeceſſionem quandam à S. P. Innocentio palam ac publice facere non dubitaverit. Nempe, ſi bene conjicio, quod provocationi ad Concilium factæ ſubſcripſiſſe nos perſuaſum habeas. Id ſi ita E. T. relatum eſt, atque creditum, cum bona tua venia, dicam rem longe aliter ſe habere. Hic non diſputo an omnis à Pontifice ad Concilium provocatio injuſta ſit; neque etiam an legitima ſit illa quæ nuperrime à Senatu Pariſienſi facta eſt, quæ quidem longiorem exigunt, quam epiſtolaris brevitas ſinit, tractationem. Sufficiet hoc loco

expoſuiſſe E. T. hiſtoriam facti, ut, quæ fuerint noſtrorum hac in re partes, intelligas.

Poſt ſancitam à Senatu Pariſienſi provocationem, Ill. Pariſiorum Archiep. ſingulos Eccleſiaſticos ordines ſeorſim convocavit, ut factæ provocationi aſſentirentur. Vocati primum Eccleſiæ majoris Canonici, deinde Parochiarum Rectores, acquievere. Demum accerſiti Superiores ſeu Præfecti omnium Religionum, quos inter & Prior noſter interfuit, nobis pleriſque ignorantibus, omnibus inconſultis. Cum ad locum Comitiorum adveniſſet, rogatus eſt ab Ill. Archiepiſcopo, ut nomine non ſolum noſtri Monaſterii, ſed etiam omnium aliorum ſententiam diceret. Paruit ille non obtentā deliberandi facultate, & nullorum ſuffragiis requiſitis dixit, ſe tum ſui Cœtus, tum aliorum qui aderant nomine factæ provocationi acquieſcere. Nemo contra mutire auſus eſt. Nullus porro erat ex noſtro Cœtu ad illa Comitia cum Priore noſtro deputatus. Quibus verbis id expreſſerit Prior noſter novit E. Tua, cum ad te ejuſmodi acta pervenerint. Ubi primum hæc in ſodalium noſtrorum cognitionem venerunt, mox omnes reclamare cœperunt, & factum Prioris noſtri improbare, non modo quod verbis uſus eſſet, quæ non ipſi & nobis conveniebant; ſed quod nomine omnium ſententiam dixiſſet, tametſi omnibus inconſultis. Verum res uti tranſacta fuerat publicata eſt, ægre ferente ipſo Priore noſtro, quem mox facti ſui pœnituit, ſed ſerius. En facti ſeries, ex quo videat E. tua quid ad hanc provocationem contulerit Cœtus noſter. Et doleo quidem vicem Prioris noſtri, qui alias vir religioſus eſt, & optime affectus in Sanctiſſimum Pontificem; verum in lubrica & ancipiti occaſione non pati aliquid humanum, maxime ubi deeſt conſilii capiendi, & deliberandi facultas, difficile eſt. Ad me quod attinet, neque deliberationis particeps, neque provocationis factæ conſcius fui. Unum eſt quod in his rebus periculoſiſſimis me conſolatur, nimirum, quod eum habeamus Pontificem, qui moderate ferat auctoritatem ſuam, quod eum habeamus Regem, qui filiali obſervantia in Pontificem affectus ſit. Sed neſcio quo noſtro fato tanta moderatio cum tanta obſervantia ſimul convenire non poſſunt. Scilicet inimicus

homo ſuperſeminavit zizania. Eradicari ea vetat Chriſtus Dominus, immo potius vult ea ad tempus diſſimulari. Id enimvero poſtulat afflictæ Anglicanæ Eccleſiæ ſtatus, ad quem reſtituendum ſola Pontificis & Regis noſtri concordia reſtat. Faxit Deus ut tandem ſimul conveniant. Excuſatum me habeat Eminentia tua, quod longiori epiſtola ipſi tædium afferam quo paucioribus verbis litterarum tuarum particulæ reſpondere vix potuerim. Salutem plurimam E. tuæ mecum offert noſter Michael Germain, teque ambo valere plurimum optamus.

Pariſiis 6. Januarii 1689.

CARD. COLLOREDUS

AD D. JO. MABILLONIUM.

ADM. R. PATER.

CONCLAVE dum ingredior pro novi Pontificis creatione, litteras ad te meas compellor dirigere, ut arduum iſtud ac formidabile opus, ad quod accedo, tuis tuorumque precibus adjuvetur. Exigit hoc Eccleſiæ laborantis neceſſitas, ac benevolum erga amicum ſtudium, ut Deo opitulante iſte eligatur Pontifex, qui ſecundum Dei cor exiſtat, atque Innocentii XI. Sanctiſſimi Pontificis locum perfecte obtineat. Nam cum ipſi morienti adfuerim, novi profecto quam ingenti animi celſitudine cuncta hæc temporalia reſpuerit, nullamque carnis aut ſanguinis adhæſionem perſenſerit. Faxit Deus, ut novus denuo excitetur Melchiſedech, ſine patre, ſine matre, ſine genealogia, de quo poſſimus iterum ſcribere quod modo de Sanctiſſimo Innocentio, qui ſibi ne minimum quidem, ſuis nihil conceſſit. In carcere itaque conſtitutum tuis ne renuas viſitare orationibus, quando per litteras nos invicem conſolari non ſinit temporis & loci qualitas, ac pontificiæ inſuper conſtitutiones. Veniat in noſtri adjutorium ad præliandum prælia Domini Michael Germanus ac nomen Prin-

cipis militiæ cæleſtis quod gerit, novo hoc dimicandi genere ſanctius reddat: ut Roma ac univerſalis Eccleſia ſuo deſtituta Sponſo, viduitatis diuturnæ non defleat ſolitudinem. Patres omnes fratreſque tuos amantiſſime ex me ſaluta, eiſque non me tantum, ſed Eccleſiam commenda.

Romæ ipſo ingreſſus die 23. Auguſti 1689.

Mr. LEIBNIZ

A D. J. MABILLON.

Sur le Marquis Azo.

J'AI appris de Mr Broſſeau la bonté que vous avez eue, mon Revérend Pere, de nous faire copier un Manuſcrit d'une Cronique de Saxe, que Mr d'Alvenſleben quand il étoit à Paris avec les deux plus jeunes de nos Princes, nous avoit fait eſpérer de vôtre part.

Je vous en remercie très-humblement & ſouhaiterois de trouver quelque occaſion pour vous témoigner ma reconnoiſſance. On n'abuſera pas du pouvoir, qu'il ſemble que vous nous donnez ſur cet ouvrage, & on n'en uſera que ſuivant vôtre avis.

Il y a quelque années déja que je me ſuis apperçû de vos bontez lorſque vous avez penſé à nous obliger en faveur de Mr le Réſident Broſſeau, à l'égard de certaines recherches touchant un Marquis Azo de l'onziéme Siécle.

J'ai appris depuis que ce jeune Prince, qui épouſa l'héritiére des Guelfes, a eu en même tems un Marquiſat en Lombardie & en Ligurie ou celui de Génes & de Milan, comme diſent poſitivement des Diplomes & des Auteurs contemporains, & qu'Eſte & le pais à l'entour de Rovigo étoit de ſon héritage ou alleu, & que Cunegonde ſon épouſe avoit été enterrée à la Vangadezza ſur l'Adice, où j'ai été moi-même. L'épitaphe de cette Princeſſe dit poſitivement qu'il étoit le plus puiſſant Prince d'Italie de ſon tems. *Magnus qui Marchio fulget*, item: *populis locupletior*

locupletior ullus haud viget. Il est sûr que la Maison de Brunsvic descend en ligne droite masculine de son fils Guelfe Duc de Baviere: mais j'ai maintenant aussi la vérification de la descendance de la Maison d'Este de ce même Prince; de sorte que la connexion de ces deux Maisons dont Mr Justel & d'autres doutoient avec quelque raison à cause des assertions peu justes du Pigna, est maintenant établie par des lumiéres que j'ai trouvées à Modene & ailleurs.

Quand j'étois au Monastére de Vangadizza, j'appris que S. Thiébaut dont vôtre Revérence parle dans son excellent voiage d'Italie p. 207. y est enterré. C'est une chose étrange que nous ne pouvons pas encore déterrer l'origine de ce Marquis Azo, qui étoit un si grand Prince. Sigonius lui donne pour pere un Marquis Hugues, mais qu'il comprend avec un autre. J'ai appris que Sigonius peut avoir puisé ce qu'il en dit dans une Cronique de Leon Evêque de Come, qui parle de l'expédition de S. Henry contre Ardouin, & de quelques Marquis d'Italie nommez Ugo, Opiso, &c. que l'Empereur prit ou destitua, mais dont une partie fut rétablie. Je n'ai pas vû cette Cronique.

Mr Bély rapporte un extrait d'une Pancarte de saint Martin de Tours, où il y a mention de quelques Marquis d'Italie de ce tems, dont les noms font croire de la connexion avec le nôtre. Il en parle à l'occasion d'un Marquis Hugues, que d'autres Princes Italiens avoient envoié en France pour porter le Roy Robert à accepter la Couronne d'Italie pour son fils. Si quelqu'un nous pouvoit aider en cette recherche on lui en auroit une obligation réelle. Il semble qu'on devroit trouver quelques traces de l'origine d'un Prince si puissant.

Je communiquai à Mr Meibom ce que vous aviez remarqué touchant Hugues de S. Victor, & il y a répondu dans un petit discours inseré dans les Tomes qu'il a publiez il y a quelques années pour soutenir le sentiment de son aieul, qui est que cet Auteur célebre étoit Saxon.

Les ouvrages insignes, dont vous avez enrichi & enrichissez encore le public, rendent vôtre tems extréme-

ment précieux. Ce qui me fait finir en vous assurant, mon Revérend Pere, que je suis avec beaucoup d'estime & de reconnoissance.

D'Hanover le 21 Decembre 1691.

RE'PONSE à une Lettre de *** touchant la validité des Vœux d'une Religieuse.

MON REVEREND PERE,

VOUS me faites trop d'honneur de me croire capable de pouvoir contribuer à la paix de cette bonne Dame, dont vous avez eu la bonté de m'écrire. La compassion que j'ai de son état a fait que je me suis engagé, peut-être trop facilement à dire mon sentiment sur la validité de ses Vœux. Je ne prétens pas décider, je n'ai ni caractére, ni capacité suffisante pour cela: mais je vous expose mon sentiment & mes raisons, que je soumets entierement à vôtre jugement, vous ferez tel usage que vous jugerez à propos du petit mémoire que je vous envoie. Il vous servira au moins de preuve, mon R. Pere, du désir sincere que j'ai eu de vous obéir, & de soulager les peines de cette pauvre ame désolée, à qui je porte une extréme compassion. Je ne manquerai pas de la recommander très-particulierement à N. S. & quoique mes indispositions ne me donnent pas sujet d'espérer qu'elle en reçoive un grand fruit, je présume néanmoins si fort de la bonté de Dieu, que je me confie qu'elles ne lui seront pas tout-à-fait inutiles. Encore une fois son état est digne d'une grande compassion, & ses Supérieures sont obligées d'avoir beaucoup d'indulgence pour elle. Car quoique je tienne pour indubitable que sa Profession est très-valide, néanmoins il faut avouer que les imperfections qui se trouvent dans son engagement jointes à la foiblesse de sa complexion exigent qu'on lui adoucisse autant qu'on pourra le joug du Seigneur. Ce n'est pas là néanmoins le meilleur moien pour la tirer de cet état, car quoiqu'on doive avoir pour elle de grands égards tou-

chant les pratiques des austeritez corporelles, elle ne doit pas croire que ce soit par une trop grande liberté d'esprit qu'elle procurera la paix à son ame. Mais il est inutile de vous en dire davantage, vous êtes trop éclairé & trop charitable pour ne pas voir & faire ce qui se peut en cette occasion, qui mérite tous vos soins & vôtre application. Pour moi quelque embaras que j'aie d'ailleurs, j'emploie avec plaisir ce tems ici à tâcher de procurer quelque soulagement à cette bonne Dame, à laquelle je vous prie de présenter mes respects, mon souvenir & mes priéres. Je vous demande instamment les vôtres avec l'honneur de vôtre amitié. Je suis de tout mon cœur, &c.

Ce 4. Sept. 1693.

PERMETTEZ-moi de vous parler à vous même, Madame, quoique je n'aie l'honneur ni de vous connoître, ni même de savoir vôtre nom. C'est pour une plus grande facilité que j'en use ainsi. L'état où vous êtes suivant l'exposé sincere, mais trés fâcheux, que vous en faites, est digne d'une extréme compassion, & je vous avoue que j'en suis frapé à un tel point, que si je me croiois capable de vous en tirer, je ferois volontiers le voiage d'ici à Bourdeaux pour vous en tirer. Mais j'ai trop de sujet de me défier de moi-même pour y penser, & j'espére encore bien moins y réussir par lettres, ne croiant pas que cela soit presque faisable que par un tête-à-tête. Mais puisque cela ne se peut, j'essaierai avec la grace de Dieu de vous témoigner au moins l'extréme désir que j'ai d'apporter quelque soulagement au mal pressant qui vous accable.

Toute vôtre difficulté consiste à savoir si vos vœux & vôtre engagement à la religion sont valides. Et les raisons que vous avez d'en douter sont 1. Que vous les avez faits sur un faux principe, sçavoir qu'il n'y avoit point de salut pour vous hors la religion. 2. Que vos infirmitez & vôtre complexion délicate vous mettent hors d'état de les exécuter. 3. Qu'en prononçant enfin vos Vœux après quatre années de Noviciat, vous les avez prononcez sans en

promettre l'exécution, que vous avez au contraire formellement desavouée.

Auparavant que de répondre à vôtre difficulté & à vos raisons, souffrez que je vous dise qu'il n'est rien de si délicat que de prononcer sur l'invalidité des Vœux. Les exemples que nous avons sur cela dans l'Ecriture Sainte & dans la plus pure antiquité de l'Eglise, sont si précis qu'il faut avoir bien des raisons pour nous dégager devant Dieu de l'engagement d'un Vœu après qu'on l'a fait, quelque inconsidération qu'il paroisse dans cet engagement. Jephté dans la chaleur du combat fait un Vœu en cas qu'il gagne la bataille, de sacrifier à Dieu la premiere chose qui lui viendra ensuite à la rencontre. Sa fille vient la premiere au devant de lui: il faut la sacrifier. Saül dans une semblable occasion fait crier par tout dans son armée que personne ne prît aucune nourriture jusqu'à l'entiere défaite des Philistins. Jonathas son fils qui ne savoit rien de cette défense, tout fatigué du combat, aiant trouvé un rayon de miel en prît au bout de sa verge & en goûta. Dieu irrité de cela ne donne plus de réponse à Saül. Quel crime avoit fait Jonatas contre un Vœu que son pere avoit fait à son insçu? Venons au nouveau Testament. Les fidéles au commencement de l'Eglise vendent leurs biens & en donnent le prix aux Apotres. Ananie avec sa femme suivant cet exemple, en retiennent seulement une petite partie. S. Pierre les frape de mort pour avoir menti au Saint Esprit. Pourquoi n'étoit-il pas permis de retenir cette partie sans le dire à S. Pierre? N'étoient-ils pas maîtres de leurs biens? Il est vrai qu'ils disent que c'est tout, & qu'ils ne se sont rien réservé. Mais quelle nécessité de tout dire? Pardonnez-moi cette longueur, M. & permettez-moi encore de vous apporter quelques exemples tirez de l'histoire Ecclésiastique. On sépare un homme de piété de sa femme & on le fait Evêque malgré lui. Lui étant en sa liberté reprend sa femme. On le met en pénitence & on le renferme pour le reste de ses jours dans un Monastére. Un Roy d'Espagne étant à l'extrémité & presque sans connoissance, demande suivant la coutume du tems & du pais l'habit Religieux & de pénitence, ou pour le moins on croit qu'il le demande.

On lui donne & lorſqu'il revient à lui il s'en voit chargé. Il reclame & on le condamne à quitter la pourpre, & à demeurer ſous cet habit le reſte de ſes jours. Ce Vœu eſt-il fait avec connoiſſance de cauſe? Enfin ſelon la Regle de S. Benoiſt les enfans qui dés l'âge de 4. à 5. ans avoient été offerts à Dieu dans les Monaſtéres, n'avoient plus la liberté d'opter entre le ſiécle & la religion à laquelle ils étoient irrévocablement attachez. Et cet uſage a duré plus de 400. ans, & a été confirmé par des Conciles. Quelle raiſon d'un tel engagement? Si vous voulez prendre la peine, M. de comparer le vôtre avec ceux-ci, je ſuis ſûr que vous trouverez qu'il y a bien plus de raiſon de le croire valide. Cependant l'Ecriture ſainte, la tradition, a prononcé en faveur des premiers. Que pouriez-vous donc attendre du vôtre? Il eſt vrai que l'Egliſe s'eſt relâchée touchant ce dernier exemple à cauſe des inconveniens: mais je ne crois pas qu'elle diſpenſe du vôtre. Je ne dis point ceci pour vous affliger, M. je voudrois au contraire de tout mon cœur vous tirer de l'embaras où vous êtes. Mais vous ne demandez que ce qui ſe peut faire, & je ne vois point de ſureté dans l'infraction de vos Vœux. Examinons un peu vos raiſons.

1. Le principe que vous croiez faux, ne l'eſt pas peut-être au point que vous vous imaginez préſentement. Il eſt vrai qu'il eſt faux de dire qu'on ne puiſſe ſe ſauver hors la religion, mais il eſt vrai auſſi qu'il y a des perſonnes qui ne ſe ſauveront jamais qu'en religion. Celles qui y ſont véritablement appellées, celles à qui le monde eſt une occaſion prochaine de ſe perdre, ſont obligées d'entrer en religion pour ſe ſauver. Il n'y a point d'apparence qu'aiant de l'eſprit comme vous en avez, vous aiez jamais crû que tous ceux & toutes celles qui n'entreront pas en religion, étoient abſolument hors d'état de ſalut. Vous ne l'avez ſans doute compris que par rapport à vous: & quoique l'application du principe puiſſe avoir été fauſſe à vôtre égard, elle peut auſſi avoir été véritable, ſi vous avez été véritablement appellée & ſi le monde vous devoit être un ſujet de chute. Mais enfin le principe à l'égard de ceux & de celles qui ſeroient dans ces cas, eſt véritable. Vous

n'avez donc pas fait profession sur un faux principe, mais tout au plus sur l'application fausse d'un principe véritable: ce qui ne rend pas absolument vôtre profession invalide: d'autant plus qu'il n'est pas clair que vous ne soiez pas dans ce cas.

2. Mais comment, direz-vous, aurois-je pû être appellée à un état, dont mes foiblesses & ma complexion ne me permettent pas d'exécuter les engagemens? A cela je répons qu'il y a deux différens engagemens, les uns extérieurs, les autres intérieurs. Les premiers dépendent quelque-fois des forces du corps, mais non pas les derniers; Il ne faut pour ceux-ci qu'un cœur bien reglé & une volonté bien attachée à Dieu. La religion n'est pas seulement faite pour les forts elle est aussi pour les foibles, & on n'est quelque-fois pas moins religieux que les forts, quoiqu'on soit infirme & délicat. Les foibles & les malades jouissent avec assurance des dispenses que leur foiblesse & leur maladie exigent, & il n'y a point de Regle qui n'y ait pourvû. Si vous êtes foible il est juste que l'on vous accorde les dispenses des foibles: mais personne ne peut vous dispenser des engagemens du cœur. Vôtre foiblesse donc non plus que vôtre délicatesse ne sont pas capable de rendre vôtre profession nulle: mais elles doivent obliger vos Supérieures à vous traiter avec indulgence, & à vous accorder les dispenses que vôtre Regle accorde à celles qui sont dans l'état où vous êtes.

Je vois bien que vous parlez d'une autre sorte de foiblesse que vous appellez *fatalité*, qui vient de la vivacité & de l'impression de vôtre imagination, foiblesse qui est telle qu'elle ne vous permet pas de vous appliquer aux fonctions religieuses & qui fait des impressions si vives, si fréquentes, si continues & si différentes sur vôtre esprit, que vous n'avez pas assez de force ni de corps ni de tête pour y résister, & qui fait enfin que vous succombez ou à la force de vôtre imagination qui vous emporte malgré vous, ou à la foiblesse de vôtre corps: ce qui vous met en danger de perdre la tête. J'avoue que cet état est très-digne de compassion: mais je crains que vous n'y aiez un peu donné lieu, pardonnez-moi si je parle librement en donnant d'a-

bord trop de liberté à vôtre imagination, vive & active d'ailleurs, & que sous le prétexte que vous croiez avoir de n'être pas engagée à la religion, vous avez trop lâché la bride à cette puissance volage, que vous ne pouvez plus à présent reprimer que très-difficilement. Mais tout cela n'est point capable de rendre vôtre profession nulle, & vous êtes obligée non seulement en qualité de Religieuse, mais même en qualité de Chrétienne, de travailler sérieusement à réduire vôtre imagination, & à la soûmettre à la raison; & la chose n'est pas si impossible ni si difficile que vous la croiez; voulez-vous en faire expérience, mettez hors de vôtre esprit la prétendue nullité de vos Vœux, aiez recours à Dieu par la priére, appliquez-vous à de saintes lectures, fuiez les vains amusemens, humiliez-vous beaucoup devant Dieu & devant les hommes; aiez recours souvent aux Sacremens pour purifier & fortifier vôtre cœur & vôtre raison, je suis assuré que pourvû que vous soiez un peu de tems fidelle à ces saints exercices, suivant les avis d'un sage Directeur, vous vous trouverez bien-tôt délivrée de tous ces fâcheux embaras. Je ne vous prescris rien ici qui ne convienne & ne soit nécessaire à tous les Chrétiens, & c'est une horrible illusion de croire, que parce qu'on n'est pas Religieux, ou Religieuse, on peut donner carriére à son imagination, à son esprit & à son cœur, & qu'on ne soit pas obligé de s'occuper de Dieu tous les momens de sa vie: mais il faut abreger & cela nous méneroit trop loin.

3. Enfin vous dites quen prononçant vos Vœux vous avez protesté à Dieu que c'étoit sans vous obliger à les exécuter. Est-il possible qu'aiant autant de raison que vous en avez, vous puissiez croire que ce soit là une cause de l'invalidité de vos Vœux? Au contraire c'est pour vous une matiére de pénitence de ce qu'en protestant solennellement à la face des Autels que vous voulez vous donner toute à Dieu par les vœux & les exercices de la vie religieuse, vous avez fait une espéce de mensonge au S. Esprit, non moins grief peut-être que celui d'Ananie, en formant dans vôtre cœur une résolution de ne jamais pratiquer ce que vous promettiez, & ce d'autant plus que vous aviez quatre années de Novi-

ciat pour y penser. J'en pourrois dire davantage là-dessus: mais je crains d'avoir poussé trop loin ce que je dis non par rapport à la chose, car je la crois indubitable, mais par raport à la situation de vôtre esprit qui demande qu'on l'épargne. Mais comme je ne vous envoie pas ceci directement il sera de la prudence de celui qui m'a adressé vôtre mémoire, de ne vous dire de tout ceci que ce qu'il jugera à propos.

Je ne vois donc rien dans tout ce que vous alléguez qui puisse invalider vôtre profession, & je suis persuadé que quoi qu'il y ait eu quelqu'imperfection dans les dispositions & les préjugez que vous avez apportez à vôtre Profession, tout cela n'est pas capable de la rendre nulle.

Mais enfin posons le cas qu'elle ait été nulle, vous deviez donc reclamer par un acte public avant les cinq ans après avoir fait Profession: mais il n'est plus tems de le faire, après que vingt ans se sont écoulez; & je ne crois pas même que vous aiez le cœur de le faire quand cela se pourroit. Car comment un esprit fait comme le vôtre pourroit-il soutenir un scandale public de cette nature, qui seroit inévitable quelques raisons que vous aiez d'en user de la sorte? Comment éviter la honte d'une famille, & comment enfin supporter le reste de vos jours le chagrin d'avoir fait une telle legereté? Car enfin cette action ne pourroit être regardée d'un autre œil. En un mot contez qu'en cet état vous auriez encore plus de peine & de difficultez à essuier que vous n'en avez en demeurant dans vôtre état.

Demeurez donc au nom de Dieu dans cet état, M, & mettez hors de vôtre esprit la pensée que vous avez toujours eue jusqu'à présent que vos Vœux ont été nuls & invalides. Croiez-les au contraire valides & très-valides, & si vous ne pouvez aimer ces sacrez liens qui vous attachent à Dieu, soumettez-vous au moins avec la même resignation que vous vous soumettriez à quelque disgrace que Dieu vous auroit envoiée. Soiez assurée que lorsque vous aurez mis cette pensée hors de vôtre esprit & que vous vous serez un peu exercée sous la direction de quelque sage personne aux exercices dont je viens de parler, vous verrez reluire

reluire la serénité du soleil de justice dans vôtre ame, & la paix du St Esprit venir dans vôtre cœur. Vous n'êtes pas la premiere que Dieu a exercéé de cette maniére, & j'en connois qui se sont relevées heureusement de cet état fâcheux, & qui bénissent Dieu maintenant de leur engagement & de leur changement. J'espere que vous ferez bien-tôt la même expérience, que je vous souhaite de tout mon cœur & que je prie Dieu de vous accorder.

D. JEAN MABILLON

A D. CLAUDE ESTIENNOT.

Promotion des PP. Noris & Sfondrat.

M. R. PERE,

SON Alt. Monseigneur le Cardinal de Bouillon me fit hier la grace de m'envoier la liste des Cardinaux de la derniere promotion. J'ai été ravî d'y voir le R. P. Abbé de S. Gal & le Revérendissime P. Noris. Je vous puis assurer que la promotion sur tout de ce dernier fait un véritable plaisir à tous les gens de Lettres desinteressez de ce pais-ci. J'en ai un très-grand en mon particulier, connoissant comme je fais sa personne aussi-bien que son mérite & ses rares qualitez. Sa Sainteté a honoré les Lettres en sa personne, & je ne sai s'il y aura personne dans cette promotion qui lui fasse plus d'honneur, & qui autorise davantage son bon choix. J'écrirois volontiers à cette nouvelle Eminence pour luï marquer ma joie de sa promotion, mais il semble qu'il n'agrée pas mes Lettres depuis qu'il est à Rome, n'aiant fait aucune réponse à deux ou trois que je lui ai écrites, ni au mémoire de Mr de Tillemont que vous lui avez présenté de ma part. Je veux croire que c'est faute de loisir, ne croiant pas lui avoir donné aucun sujet d'être mécontent de moi. Vous ferez de ceci tel usage que vous jugerez à propos. Je connois fort Mr l'Abbé de S. Gal c'est un parfaitement honnête homme,

& il remplira dignement la place que Sa Sainteté lui a donnée. Tout nôtre Ordre a obligation à ce bon Pape d'avoir donné cette marque de distinction à cet excellent homme, je suis sûr qu'il n'en aura pas de déplaisir. Cela soit dit sans prendre part à ce qu'il a écrit sur certaines matiéres, dans lesquelles je n'entre pas, n'aiant pas vû ses livres. Je voudrois que vous eussiez occasion de remercier Sa Sainteté de cette promotion. Vous êtes sage & il n'est pas nécessaire de vous donner sur cela d'instruction. Je suis tout à vous.

De Paris le 26 Dec. 1695.

D. JEAN MABILLON

A. Mr SAVE.

Eclaircissement de quelques endroits de S. Bernard, où ce Pere semble regarder comme Apostats les Novices qui quittent l'état qu'ils avoient embrassé.

JE croiois, Monsieur, que vous m'aviez tout à fait oublié, & j'attribuois ce méchant effet à la mauvaise édification que je pouvois vous avoir donnée. Mais je reconnois par le billet que vous avez écrit à Mr Weillart que je ne suis pas si mal dans vôtre esprit, & j'ai obligation à mon bon Pere S. Bernard d'avoir donné occasion à cet éclaircissement. Il est vrai qu'il m'a paru que ce S. Pere sembloit désesperer en quelque façon du salut de quelques jeunes hommes, qui aiant eu vocation pour la religion, étoient morts sans y avoir correspondu comme ils devoient ; & des Novices mêmes, qui aprés avoir passé quelque tems dans le monde, retournoient dans le siécle. Ce sentiment quoique fort rude en apparence me paroît fondé sur de bonnes raisons, que je vous exposerai briévement aprés avoir posé quelques principes, dont vous demeurerez d'accord comme je crois facilement.

1. Il est certain que nous ne pouvons nous sauver dans

la voie ordinaire qu'en ſuivant la vocation du Ciel : ce qui ſe doit entendre non-ſeulement de la vocation à la Foi, mais de celle par laquelle Dieu nous deſtine à un état particulier. Car comme nous ne pouvons nous ſauver que dans l'Egliſe, nous ne ſommes auſſi ſauvez qu'en rempliſſant la place à laquelle Dieu nous a deſtinez dans ce corps myſtique. Il n'appartient qu'à Dieu de nous y placer où il veut, & de nous donner les graces qui nous ſont néceſſaires pour remplir les devoirs & les fonctions de la place que nous y devons occuper.

2. Quoique la vie Religieuſe ne ſoit que de conſeil en general, elle peut néanmoins être néceſſaire aux particuliers que Dieu y deſtine, & à qui la ſéparation du monde peut être un moien néceſſaire pour ſe ſauver, ou à qui la volonté & la vocation de Dieu tient lieu de précepte.

3. Nous n'avons pas toujours des marques certaines de cette vocation : mais on en peut juger par l'attrait puiſſant & perſévérant de la Grace, que l'on reſſent, par la grande difficulté de ſe ſauver dans le monde, & par le ſentiment des perſonnes ſages qui connoiſſent parfaitement les diſpoſitions de nôtre ame.

4. Celui qui a commencé à mettre la main à la charue, s'il vient à regarder en arriere, n'eſt pas propre pour le royaume du Ciel. Ainſi celui qui aiant commencé à ſuivre une vie parfaite retourne dans le ſiécle, court grand riſque de ſon ſalut, ſur tout ſi c'eſt par tiedeur, lâcheté & inconſtance qu'il quitte cette vie.

5. Il y a deux ſortes de vocations de Dieu à l'état Religieux, l'une abſolue & pour toujours, l'autre ſeulement pour un tems. On reconnoît la premiere par l'attrait puiſſant & perſévérant de la grace, par la difficulté de ſe ſauver dans le monde, par le ſentiment d'un ſage Directeur qui connoît le fonds de l'ame. On reconnoît l'autre par le défaut de forces, par la ceſſation de l'attrait, par l'avis d'une perſonne ſage &c.

Cela étant ſuppoſé il me ſemble qu'il eſt facile de reſoudre les difficultez que vous avez ſur le ſentiment de S. Bernard. Vous ſavez que c'étoit un fort bon juge de la

vocation des hommes. Il ſavoit que de jeunes gens avoient été véritablement appellez à la religion, il avoit des preuves qu'il croioit certaines. Un Thomas de Beverla étoit dans cette diſpoſition. Il eſt appellé véritablement à la religion. S. Bernard en étoit perſuadé. Il en differe l'exécution. Ce S. Pere le preſſe. Il meurt en remettant de jour en jour ſon entrée. S. Bernard ſemble déſeſpérer de ſon ſalut. Croiez-vous qu'il ſoit mal fondé? Il en eſt de même des Novices dont il parle dans le Sermon 63. ſur les Cantiques. Il ſuppoſe que ces Novices ſont bien appellez: mais que par leur tiedeur & leur lâcheté ils perdent inſenſiblement l'eſprit de leur vocation & la crainte de Dieu qui les avoit appellez. En bonne foi voudriez-vous bien être caution de leur ſalut? mais il n'en eſt pas de même de certaines bonnes ames, qui aiant un déſir ſincére de plaire à Dieu, & regardant la religion comme un moien excellent pour cela, s'y ſentent portées: qui étant entrées font ce qu'elles peuvent pour s'éprouver, mais qui ne ſe ſentant pas aſſez de force pour cela, retournent dans le ſiécle, de l'avis même de perſonnes ſages qui jugent que cet état ne leur convient pas. Alors il ne faut nullement douter que ces perſonnes ne ſoient en ſûreté de conſcience, puiſqu'elles n'ont rien fait contre leur vocation: que ſi c'eſt Dieu qui les a appellées à cet état, ce n'a été que pour un tems & pour ſe fortifier dans la retraite, afin de retourner enſuite avec plus de ſûreté dans le monde. Voilà, Monſieur, une ébauche de ce que l'on pourroit répondre aux difficultez que vous m'avez fait l'honneur de me propoſer.

Du 20 Sept. 1695.

D. JOAN. MABILLONIUS AD EMIN. CARD. COLLOREDUM.

Rogat ut novo Sedis Apostolicæ decreto prohibeantur promiscuæ Monachorum è Cong. S. Mauri ad B. M. de Trapa Translationes.

ETSI ante hos octo dies scripsi Em. T. nunc iterum interpellationes meas iterare cogor, tuis forte auribus, atque oculis importunas, sed mihi ac Congregationi nostræ quodammodo necessarias. Agitur de translatione quorumd. Monachorum nostrorum ad cœnobium B. Mariæ de Trapa, quæ ut ne inconsultis Superioribus nostris fieret, Apostolicis suis Litteris felicis recordationis Pontifices Clemens X. & Innocentius XI. interdixerunt, Edicto regio postea confirmatis. Id sufficere videbatur ad præcludendam promiscuis ejusmodi translationibus viam, sed quia facilem ad Trapam aditum inveniunt Monachi nostri, ut & alii omnes Congregationum quantumvis reformatarum, non pauci illuc in dies se conferunt, specie majoris perfectionis ibidem assequendæ. Neque vero diffitemur, Em. Domine, vigere in illoMonasterio insignem vitæ regularis disciplinam, quæ merito ab omnibus approbatur, atque exemplum universo ordini Monastico proponi potest. Verum ad arduam illam & severam disciplinam non omnes vocantur; nec ignoramus non raro fieri, ut in communiori vitæ genere æqualis aliquando perfectio interior acquiratur. Sed ut id omittam in præsens, non satis æquum videretur, ut stante alicujus Congregationis viridi observantia, quibusvis Monachis Trapam adeundi facultas concederetur. Primo si quidem à legitimorum Superiorum subjectione, voto firmata, se subtrahere non possunt subditi eorum citra ipsorum Superiorum consensum. Id enim derogat naturali æquitati, ut jus suum in rem aliquam quisquam amittat. Fateor quidem hac in re à Sede Apostolica dispensari posse, sed cum in illa sanctissima Sede omnia cum summa æquitate fiant, nunquam jus suum cuiquam non merito adimere volet. Deinde arbitrariæ ejusmodi translationes contrariæ sunt Regulæ S. Benedicti vetantis ullum Monachum ex noto Monasterio, atque adeo ex nota Congregatione in aliud Mo-

nasterium admitti absque commendatitiis Abbatis sui Literis. Tertio id aperit viam inconstantiæ juniorum præsertim Monachorum, qui Novitio fervore sæpius abrepti ad ardua quæque feruntur non satis consultis viribus suis: qui nisi contineantur à prudentioribus Superioribus, facile in varios casus, & morbos insanabiles incauti prolabuntur. Præterea fit non raro, ut qui sic indiscrete institutum viribus suis impar tentaverint, imbecilles, male sani corpore, & capite passim affecti in propria Monasteria, unde exierant, reverti cogantur, in magnum Superiorum gravamen, quibus plerumque non modo inutiles sunt, sed etiam difficiles, & importuni: qua de re conqueri solent Cistercienses reformati quibus hoc sæpius præ aliis contingit. Scio equidem Spiritui divino non posse præscribere humanas leges; sed ejus judicium deberet esse penes Superiores legitimos; aut si suspecti videantur, penes prudentes arbitros partium expertes, qui in rebus spiritualibus, & maxime monasticis peritissimi, & exercitatissimi sint. Insuper hæc alienorum Monachorum admissio infinitarum rixarum, & dissensionum inter Monachos Trapenses & alios seminarium est, non sine scandalo Fidelium: cum è contrario si hæ translationes fierent ex mutuo consensu Superiorum, pax & charitas inter utrosque coalesceret, in totius Ecclesiæ ædificationem. Denique ejusmodi translationes maximum important aliis reformatis Monasteriis damnum, ac dispendium, tum quia in has feruntur non raro ex eis meliores, qui conservandæ in propriis Monasteriis disciplinæ erant necessarii, quibus deficientibus, deficiat necesse est ibidem observantia regularis in magnam religionis perniciem, quam Apostolica Sedes longe abhorret, tum quia qui in dictis Monasteriis remanent, ejusmodi cursitationibus perturbantur, & commoventur, incidunique aliquando in tentationem suæ vocationi periculosam, dum vident sua Monasteria deseri à bonis, quasi salutem in eis operari non possent. Hoc probatum apud non paucos, sed in primis apud Patres Cartusienses, quorum plurimi quibusdam scriptis fortioribus agitati institutum suum deserere volebant, & forte deseruissent, nisi Prior eorum Generalis huic malo editis epistolis, ac libris occurrisset. Quod si minime probi

ſunt, qui converti ad meliora volent, atque utinam ſincere velint, edant primum in ſua Congregatione ſpecimen vitæ obſervantioris, & auſterioris, & tunc demum nobis perſuadebunt ipſos Spiritu Deî motos ad arripiendam vitam perfectiorem: alioquin merito vereri debemus ne hoc colore utantur ad tegendam inertiam ſuam, & ſi hæc tranſlatio non ſucceſſerit ad diſponendum prolapſum in deteriora, quod experimento factum vidimus. Ob has aliaſque rationes quas prudentia tua facile tibi ſuggeret, Em. Domine, non videtur haud dubie expedire, ut generalis quibuſvis Monachis Trapam adeundi facultas concedatur, immo nec cuivis particulari, niſi aliunde certæ exploratæ ſint cauſæ, quæ id faciendum ſuadeant. Parcat mihi, Em. Tua, ſi tam libere, ſi tam prolixe cum ea loquar. Sane rei gravitas & neceſſitas id excuſat, & poſtulat, cum oculis meis probem quanta ex his promiſcuis tranſlationibus damna oriantur, invehanturque in Congregationem noſtram, cujus profectum & conſervationem Tibi plurimum cordi eſſe perſpectum habeo. Vale, & me meoſque in primis Superiores primarios noſtros benevolentia tua proſequi perge.

Pariſiis 8 Decembris 1656.

D. JEAN MABILLON.

A D. CL. ESTIENNOT.

M. R. PERE.

JE vous envoie une lettre qu'un de mes meilleurs amis a écrite touchant la Cenſure de Monſeigneur de Paris. Tous les habiles gens de ce pais-ci la trouvent très-belle & très-ſage, & Monſeigneur de Paris même en eſt ſi content, qu'il en diſtribue lui-même les copies, & à l'heure qu'il eſt on m'a dit qu'on l'alloit imprimer. Vous en aurez ſans doute à Rome des copies imprimées la ſemaine prochaine. Cependant je vous prie de prévenir nos amis par avance ſur cela, & de tâcher de leur inſpirer des ſentimens fa-

vorables pour la piéce & pour l'Auteur, qui est d'un mérite très-distingué, & dont il y a peu de semblables en ce pais-ci. Vous pouvez toûjours sur ma parole dire à nos amis, c'est-à-dire à leurs Emin. Casanata, Colloredo, d'Aguire & Noris, que cette piéce est approuvée ici de tous les Savans & de M. de Paris même, qui en est lui-même le distributeur. Il est vrai que l'Auteur n'est pas si fort pour le fait, c'est-à-dire pour la premiere partie, comme il est pour la seconde; mais il dit en même tems que M. de Paris n'a fait en cela que suivre l'exemple du S. Siége, & que ceux qui ne feroient pas tout-à-fait de son avis pour le fait, doivent se contenter de voir dans la seconde partie la doctrine de St Augustin touchant l'efficace de la Grace & la Prédestination gratuite parfaitement bien établie. La lettre de M. de Reims sur cette matiére peut lui servir d'approbation. Enfin je vous prie de tellement ménager les choses, que les préventions soient favorables à la Piéce & à l'Auteur, qui est un homme rare & de mes meilleurs amis. Plût-à-Dieu qu'une telle personne fût auprès du Pape, avec tant d'autres habiles gens qui sont à Rome. Je ne sache pas un homme plus sage ni de meilleur conseil. Mais c'est un homme qui se cache, & qui ne cherche qu'à s'éclipser. Je doute que M. de Paris le laisse long-tems dans sa retraite. Il est fort connu & estimé de lui. Vous voiez par tout ceci combien je l'estime, n'aiant pas coutume de vous parler ainsi de personne. Je vous dirai son nom une autre fois. Je doute que le Docteur à qui la lettre de M. de Reims est adressée, fût content de celle-ci, mais d'autres ne seront pas de son sentiment. Tout à vous adieu.

Du 25. Fevr. 1697.

VIRO

VIRO CLARISSIMO D. SCHILTER D. JOAN. MABILLONIUS.

Transubstantiatio, vox recens rem antiquam significans.

CLARISSIME DOMINE,

PROLIXIOREM responsionem exigeret novissima epistola tua, humanitatis pro tuo more plena. Sed festinanti & plurimis nunc occupato otium deest, quo minus animo & officio meo satisfaciam. Vanus est rumor qui ad vestras usque partes perlatus est, de fictis illis honoribus, quos mihi concessos, quæ tua benevolentia est, gratularis. Ad ejusmodi haud natus sum dignitates, quæ nec ad salutem æternam, nec ad hoc, quod profitemur, litterarum studium quidquam juvant, immo multum obesse possunt. Gratias tamen habeo humanitati in me tuæ, quam ut mihi in aliis impendas, opto quam plurimum. In primis abs te peto, ut mihi situm indices istius in Alsatia loci, qui campus-mendacii ob fidem Ludovico Pio à filiis falsam dictus est, positi inter vestrum Argentoratum & Basileam, & quidem prope *Colomb* ex annalibus Bertinianis, quod de urbe Columbario intelligendum puto, & addo prope vicum Rotfeleti, qui Rubeus-campus Latine redditur. Hæc prout occasio dederit & opportunitas, mihi abs te indicari velim. De Psalterii Germanici exemplo quod est penes de la Loubez, aliquid forte certius tibi alia vice scribam: nam D. Butellus & unus alter ex amicis meis ab eo ejus copiam extorquere conantur. Id si obtinebunt, paratus est Lamprechtus tuus ad id exscribendum. Jam vero quod meæ de recepta his in partibus per Carolum M. Liturgia Romana sententiæ opponis, & quod de Transubstantiationis fide addis, longiorem epistolam postularet. Neque enim argumenti dignitas & gravitas finit tam angustis harum pagellarum & hujus otii limitibus circumscribi. Illud præstare possum, me facile cuivis sincero & cordato viro, qualem te esse certo novi, demonstraturum, Liturgiam

Gallicanam Caroli M. principatu desiisse, ac Romanæ fecisse locum, quod manifeste probant tum liber Comitis jussu ejusdem principis ab Alcuino recognitus, & veteres Codices libri Sacramentorum Gregoriani, ex quibus unum præ manibus habeo, Monasterio nostro Gellonensi ab ipso Carolo donatum. Porro *Transubstantiationis* vocabulum in usu non fuisse ante sæculum duodecimum, nec ad fidem pertinuisse ante id tempus tibi facile permiserim: at rem ipsam inter catholica Dogmata habitam fuisse jam probarunt qui de his scripsere controversiis. Sic consubstantialis vocabulum haud fere receptum in Catholica Ecclesia ante Synodum Nicænam, postea ad fidem pertinuit. Eædem utrobique & consimiles in utrumque pugnantium objectiones. At quid de voce litigare juvat, quando res ipsa constat? Vis rem ipsam ex Paulo Diacono, Caroli M. æquali & familiari & qui ante annum octogentesimum decessit? Ecce tibi ejus verba ex libro de Vita Gregorii M. » Præscius Conditor noster infirmitatis nostræ ea potestate qua cuncta fecit ex nihilo & corpus sibi ex carne semper Virginis operante Sancto Spiritu fabricavit, panem & vinum aqua mixtum, manente propria specie, in carnem & sanguinem suum, ad catholicam precem, ob reparationem nostram, Spiritus Sancti sanctificatione convertit. « Quid clarius ad probandam veram conversionem panis & vini, sola specie remanente, huc afferre possim. Non minus clarum & dilucidum testimonium Haimonis Episcopi Halberstadensis, ne quid dicam de Paschasio Radberto, quem novatores nostri novatorem fuisse criminantur. Longius progressus sum quam institueram: ceterum hæc non studio concertandi, sed amico animo ad te scribo, quæ æqui bonique pro tua humanitate consulis. Utinam panis ille divinus nos unum corpus omnes efficeret & non ab invicem divideret. Vale à me & à nostro Ruinarto, qui ambo Smidium tuum immo & nostrum salutamus, iterum vale.

Lutetiæ Parisiorum 30. Junii 1697.

J. SCHILTER AD D. J. MABILLONIUM.

Ad superiorem Epistolam responsio.

Dubium de verbis Pauli Diaconi. Transubstantiatio non tanti, ut schisma fieret. Quid sit Campus mendacii.

R. PATER,

CUM nuperrime de nescio quo Sorbonista Lipsiensi ad te scripsissem, amantissimum allatum tuum responsum ad meas superiores de Transubstantiatione & Liturgia Gallicana. Equidem deprecor importunitatem meam, qua negotiis tuis toties obstrepo, veniamque à benevolentia tua, deprædicata omnibus, mihi promitto. Illud circa locum Pauli Diaconi restat dubii, an tum temporis vox *species* in clausula: *manente propria specie*, pro solis accidentibus usurpata, quæ significatio cum voce Transsubstantiationis orta demum videri possit: antea vero Ecclesia voce speciei usa in vulgari & consueta notatione, qua etiam Jurisconsulti usi in tractatu de specificatione. Sed quidquid ejus sit, certe hæc controversia non debuit fraternitatem christianam discindere & schisma procreare: quid enim ad rem & effectum illum sacramentalem, sive maneat propria species & substantia elementi specificati, sive absorpta sit, utroque tamen modo verum Christi corpus & verus Christi sanguis accipitur. Prophana vero Zuinglii opinio procul esto. De Gallicanæ Liturgiæ fatis utramque paginam facit, quod de Mſ. vestro Carolino audio. O præclarum monumentum & venerabile! Sed urget tamen adhuc liber iste de divinis Officiis inter opera Alcuini repertus, longe tamen recentior, & quid de ipso sentias, data occasione, informari velim: sed audaciam denuo deprecor. Sed propero ad Campum Mendacii: situs is est utique

inter Argentoratum & Basileam, & quidem inter Argentoratum & Colmariam, in loco qui dicitur Rotfelth, id est Rubeus Campus, qui deinde Campus-Mentitus vocatus, ut habent Annales Bertiniani. Vis propius? Situs est inter Argentoratum sive Rhenum & Illum fluvios, imo inter Brisacum & Illum sive Ellum, à quo nomen Elcebi, hoc est Elle-gew, sic enim scriptum olim, Ellegaw, ut Brisgaw, hic est Gau, pagus, & Ell fluvius; sed hoc obiter. Inter Brisacum & Illum in Chartis Jansonii & Hondii invenitur locus qui dicitur Hirzfeld, hic est Campus cervorum, & Forestum dictum Hart. Hic duabus horis à Brisaco reperitur hodie dictus locus *Rotleuble*, hic ipse ille Campus-rubeus censetur etiam ab illustri Obreckto, & indicatus nobis à Syndico nostro Kliaglia-gio, qui nunc iter ad vos & Aulam ingreditur. Est autem campus ille *Rotleuble* satis amplus & diversorum territoriorum, & ter mutavit nomen. Primo enim dictus Rotfeld, Campus rubeus, ut est in Bertinianis: postea Lugenfeld, Campus-mentitus. Hodie *Rotleuble*, hic est rubeum lobium, hoc est umbraculum in Foresto. Talis Lobia ad Forestum Liptinense ad Sambram describitur à Fulcoino de Gestis Abbatum Lobiensium c. 1. *Quod Rex pergens venatum, ibi sibi fieri jusserat obumbraculum ad temperandum Solis æstum quod Lobiam vocant.* Laub nobis frondes dicuntur, locus frondosus, frondibus obumbratus, qualem etiam in sylva Femana Thuringiam & Franconiam separante, vocari memini. Neque credendum est nomen Campi Mendacii diu permansisse, sed sub Lothario Imperatore & fratribus ignominiosum id sibi reputantibus, nomen mutatum & Lobiam ibi structam à qua totus campus ita cognominatur, quæ planicies sterilis est & quasi maledicta ob perfidiam.

Græcè rectius pronunciatum ἐλλεβεῖ.

De tract. Glossar. v. Lobium.

Unicum sodes! In passione S. Maximiliani illud: *Sic cum Centenarius numero te suscipiam.* Oxoniensis emendat *fueris*, malim: *fuero*. Idque illustrat locus S. Hieronymi ep. 1. de vita Eremit. ibi: *Tunc municipatum cum Paulo capies. Tunc & parentibus tuis, ejusdem civitatis jus petes.* Vale.

Datum Argentorati 19. Julii 1697.

CLARISSIMO ET ERUDITISSIMO VIRO

J. SCHILTERO

FR. JOAN. MABILLONIUS.

Pauli Diaconi verba explanat. Opus Alcuini de divinis Officiis. De Liturgia Gallicana abrogatione.

EGO vero in vivis ſum, Vir clariſſime, & melius habeo quam unquam, ſed forte cras moriturus. Næ ille pſeudo-ſorbonicus malus autor eſt fictæ hujus mortis. Neque autorem novi, nec quiſquam eorum quos de Naudeto iſto Doctore conſului. Excuſſa ſunt Sorbonæ tabularia: at nuſquam Doctor ejus nominis comparuit. Fuerit ne aliquis Sorbonæ Candidatus, an quivis alius, qui Doctoris Sorbonici perſonam induerit, necdum reſcire mihi licuit. Ego vero nomen reſcire velim iſtius viri eruditi qui tam benigne de me ſentit ac loquitur, quamquam longe ſupra meritum: hæc ad penultimas tuas.

Ad ultimas, Pauli Diaconi ea verba ſunt, ut ſpecificationem Juriſconſultorum pati non poſſint. Quale enim eſſet hoc, *panem & vinum manente propria ſpecie, in carnem & ſanguinem Chriſti converti*, ſi de propria ſubſtantia utriuſque id interpretari liceret? Te judicem appello. Sane ubi ſubſtantiæ converſio eſt, ſubſtantia ipſa non remanet. Et Concilium Tridentinum, & quotquot ſunt accurati Cathol. Theologi, ſpecies panis & vini remanere in Euchariſtia dicunt, an vera accidentia, ſane non omnes pro dogmate habent. Quam ſincerum & verum eſt quod addis, Vir clariſſime, hanc controverſiam non debuiſſe fraternam caritatem diſcindere, nec ſchiſma procreare! Certe neque utrumque alere aut fovere. Cur itaque ad nos non revertimini, ut, cum fratres ſimus ex eadem Chriſti regeneratione, in unum tandem corpus poſtliminio denuo coaleſcamus, vos vero à nobis receſſiſtis. Non ſit vobis religio tenere quod tenemus, ſi catholicum dogma de Tranſſubſtantiatione tanti vobis non videtur fuiſſe, ut fraternam charitatem diſcindere

ac schisma procreare debuerit. Sed de his hactenus.

De opere inter Alcuini opera edito, cui titulus est, *de divinis Officiis*, nihil aliud dixerim, quam quod alias scripsi in elogio ipsius Alcuini sæculi. 4. parte 1. pag. 185. esse meram farraginem ex ipsius Alcuini, aliorumque autorum ipso posteriorum scriptis consarcinatam. Nam caput 40. est tractatus Remigii Monachi Autissiodor. de expositione Missæ; & in cap. 18. refertur epistola Helperici, haud dubie Monachi S. Galli qui sæculo decimo desinente & sequenti ineunte vivebat. Multa porro sunt in illa farragine omnino indigna Alcuino; quale est illud quod autor ait. *Pascha* vocem esse Græcam contra expressam Alcuini sententiam in lib. 6. super Joan. cap. 31. ubi diserte dicit, id quod res est, *Pascha non esse nomen Græcum sed Hebræum*. Nec minus insulsum quod idem farraginator habet 36. quod *Sacerdos græcum* sit vocabulum. Piget alias persequi hujusmodi nugas.

Non omittam in præsens id, quod de Liturgiæ Gallicanæ abrogatione legere memini in epistola Hilduini abbatis ad Ludovicum Pium Imperatorem, apologeticis præfixa, in qua pro Dionysii areopagitismo laudantur antiquissimi & nimia pæne vetustate consumti missales libri continentes Missæ ordinem more Gallico, qui ab initio receptæ fidei usu in hac occidentali plaga est habitus, usquequo tenorem, quo nunc utitur, Romanum susceperit. Quod jam dudum factum fuisse putavit Hilduinus, ut sequentia probant, quamquam certe non ante Pippini principatum. Id tibi ad illustrandam veritatem acceptum fore, viro amantissimo veri, non dubitavi.

Cæterum gratias tibi, Vir humanissime, plurimas habeo de notitia Campi-mentiti, quæ mihi usui erit in Annalibus nostris, quibus prosequendis assidue incumbo in præsens.

Placet conjectura tua de emendato loco in passione S. Maximiliani. Forte tibi ignota non sunt acta selecta Martyrum nostri Th. Ruinarti, apud quem hæc passio recusa est& collata ad veteres Codices. A D. de la Loubere, nec dum versiones optatas Psalterii & Regulæ nostræ obtinere potui. Plurimum avet te videre & alloqui nobilis Danus, cujus nomen mihi modo non occurrit, studiosissimus veteris linguæ Germanicæ. Jam charta deficit. Vale à tuo Mabillonio & à Ruinarto.

Parif. v. Kal. Jul. anno MDCXCVII.

Mr. L'ABBE' L'AIGNEAU DOIEN de Chaalons.

A D. J. MABILLON.

Venération des Fidéles pour la mémoire de Mr de Vialart Evêque de cette Ville.

M. R. P.

POUR satisfaire à ce que vous désirez de moi touchant ce qui se passe au tombeau de Mr de Vialart, je vous dirai que le peuple de ce Diocése depuis la mort de ce Prélat, a toujours conservé une très grande venération pour sa mémoire. A peine eut-il les yeux fermez, qu'on lui en donna des marques; on accourut de tous endroits, on le voulu voir, baiser ses pieds, toucher ses habits, prier auprès de son lit, & cela avec une telle ardeur qu'a'ant fait fermer les grandes portes du Séminaire & celles de son appartement pour empêcher la foule, on les enfonça toutes, en sorte que 12 heures durant ce ne fut qu'une procession continuelle de gens qui entroient par une des portes de sa chambre & sortoient par l'autre après avoir satisfait au devoir que leur piété leur inspiroit. Les uns parloient des aumônes qu'il leur avoit faites, d'autres des saints exemples qu'il leur avoit donnez, chacun en rapportoit ce qu'il sçavoit, tous le regrettoient, & plusieurs avec larmes: c'étoit au mois de Juin 1680.

Depuis ce tems-là beaucoup de bonnes gens recouroient à lui & venoient sur sa sépulture dans leurs besoins, on sait même que ce n'étoit pas inutilement. Mais depuis 5 ou 6 mois la ferveur s'y est mise de telle sorte qu'il n'y avoit pas un moment dans le jour où sa tombe ne fût chargée d'une foule de monde en priére. Il a fallu le souffrir même pendant nos Offices quoique cela nous interrompît, le Chapitre ordonna aux Huissiers de les laisser faire, & que les portes du Chœur demeureroient ouvertes.

Ce qui réchauffa la dévotion fut le bruit de quelques guérisons extraordinaires qu'on dît être arrivées sur le tombeau, il n'en faut pas tant pour remuer la multitude, & on a trouvé en effet que ce n'étoit pas sans fondement quand on a oui & vû les personnes à qui cela étoit arrivé. Voici les principales.

Un enfant de 7 ans fille d'un bon bourgeois, sourde depuis 18 mois, à qui les Médecins d'ici ne savoient plus que faire, & qu'on étoit prêt de conduire à Paris pour en consulter de plus habiles, fut amenée sur le tombeau par sa grand-mere femme très-pieuse : elle disoit dans sa priére, *bon Prélat, qui avez tant pris de soin de l'instruction chrétienne des enfans, obtenez de Dieu la guérison de ma fille, afin que je puisse continuer à lui apprendre sa créance & sa religion.* L'enfant s'en retourna guérie & la grand-mere pleurant de joie. C'est elle qui m'a fait ce récit en répandant encore des larmes.

Le fils d'un Cordonnier né perclu d'un bras, vû par des experts qui disoient la chose sans remede, a été guéri.

La fille d'un Marchand qui avoit la tête perdue de mauvaise teigne, fut guérie par sa priére & par un billet signé de Mr de Vialard, que sa mere lui mît sur la tête.

Huit ou dix enfans de l'Hôpital qui ne pouvoient se soutenir par foiblesse de jambes & qui embarassoient beaucoup la Sœur qui en prend soin, furent apportez sur le tombeau. A la fin de la neuvaine ils couroient comme les autres.

La sœur d'un Curé de ce Diocése très-homme de bien, paralytique depuis plusieurs années, se fit amener dans une charette & porter sur le tombeau. Elle s'en retourna sur ses jambes entiérement guérie.

Pour des guérisons de fiévres invetérées, d'hydropisies, de Piéres, & d'autres maladies qui mettoient la sience des Médecins à bout, on en raconte sans nombre, & cela vous ennuiroit de vous en faire un plus long détail.

Je sai qu'on ne doit pas croire légerement, mais tant de gens disent qu'ils ont été guéris & le disent sans intérêt autre que de rendre graces à Dieu, & en donnent des preuves si sensibles, qu'on ne peut se défendre de reconnoître qu'il y a en ceci quelque chose de singulier & qui mérite d'être aprofondi.

On

On ma dit que depuis peule Promoteur genéral a présenté sa requête à Monseigneur nôtre Evêque, où il lui expose le grand concours du peuple & tous les bruits qui se répandent & que comme il est dangereux qu'il ne s'y glisse de la tromperie & de la superstition, il le suplie d'en prendre connoissance & faire informer. Mr de Chaalons a renvoié la requête à son Official qui a déja pris la déposition de quelques personnes & qui continue. Quand cette enquête juridique sera faite on saura mieux à quoi s'en tenir, & je suis persuadé que Monseigneur nôtre Evêque qui vous honore parfaitement, vous le fera communiquer volontiers pour entrer dans vos bonnes intentions au sujet du Seigneur, dont vous me faites la grace de me parler. Ce qu'il y a de vrai est qu'on trouve encore tous les jours à son chemin des gens dont la foi n'est pas suspecte, qui disent qu'ils viennent d'être guéris. Le concours du peuple commence à n'être plus si fréquent sur le tombeau, soit à cause de la mauvaise saison ou parce que la Villle & tout le païs des environs y ont passé. L'automne dernier les gens qui avoient été aux Eaux minérales de ce païs-ci & qui n'en étoient pas guéris, revenoient en foule chercher ici leur santé. La dévotion ne s'est pas étendue plus loin que d'être sur le tombeau & de prier. Il n'y a pas eu ombre de superstition ni d'aucun autre excès en matiére de religion. Dieu veuille que l'honneur qu'il fait aux cendres de son Serviteur, serve à ranimer parmi nous son Esprit, & à faire revivre tant de saintes instructions qu'il nous a données de bouche & par ses exemples. La plus grande benédiction qu'il ait attirée à son Diocése, sont les deux Successeurs qui ont occupé son Siége depuis lui, & travaillé infatigablement à perfectionner le bien qu'il y avoit établi. Comme il n'y a point d'Eglise qui ait là-dessus de plus grandes obligations au Roy, je crois qu'il n'y en a point où l'on prie plus ardemment pour sa conservation & pour la prosperité de son régne. Le Prélat qu'il nous a donné depuis peu d'années enchérit sur les autres, il agit par le pur esprit de la foi & par une sagesse qui est au-dessus de son âge. Priez pour lui & pour ceux qui sont emploiez sous ses ordres, du nom-

bre desquels j'ai l'honneur d'être. Nous lui demanderons en revanche de vous conserver pour continuer d'instruire & d'édifier l'Eglise. Je suis avec toute la venération possible, &c. A Chaalons le 10 Decemb. 1698.

Mr PREVOST PRESTRE DE L'ORATOIRE A D. J. MABILLON.

Communion pour les Morts.

MON REVEREND PERE,

ESTANT venu dans cette Flandre par ordre de mes Supérieurs pour y avoir soin d'une Paroisse, j'ai trouvé que l'on y observoit tous les deux Dimanches du mois une pratique de dévotion qui répugne beaucoup à la Doctrine de S. Thomas, dont je fais une profession particuliere; or voilà ce qui s'observe dans tout ce pais & particulierement dans la ville de Douay diocése d'Arras. Tous les deux Dimanches de chaque mois on expose le S. Sacrement dans une Chapelle ornée de noir: il y est tout le jour & toute la matinée, il y a un grand concours de peuple qui vient communier pour les Morts, on invite à cela & j'ai trouvé dans nôtre Bibliothéque un petit livre intitulé *La Rançon des Ames du Purgatoire*, cet auteur invite à cela, & la raison qu'il en donne, c'est qu'il dit qu'elle les soulage puissamment, d'autant qu'elle est un acte excellent de la vertu de religion, puisqu'on lui offre le sang de J. C. ce qui doit appaiser la colére du Pere, à ce que dit l'auteur, & il rapporte d'autres raisons de cette nature.

Or, mon R. Pere, cette doctrine m'a paru entierement contraire à S. Thomas, & l'ancienne pratique de l'Eglise ne reçoit point cela. S. Thomas dans la troisiéme partie de sa Somme question LXXIX. art. 7. demande si ce Sacrement peut être utile à d'autres qu'à ceux qui le reçoivent? Il répond que non, & distingue deux choses dans le Sa-

crement de l'Euchariſtie: comme Sacrement il profite à celui qui le reçoit, & comme ſacrifice à tout le monde. Or il ajoûte, que l'Egliſe n'a point cette coutume de communier pour qui que ce ſoit. L'on voit par là que du tems de S. Thomas cela ne s'obſervoit point; je vous prie de vouloir bien lire cet article. Du tems de S. Auguſtin cela ne s'obſervoit point auſſi puiſque lui-même dans ſa Lettre à Aurele qui eſt la vingt-deuxiéme, & dont vous avez bien voulu enrichir le public, déplorant l'abus qui ſe faiſoit ſur le tombeau des Martyrs; il marque dans la ſuite de la Lettre les bonnes œuvres dont on peut ſoulager les pauvres ames.

Tout cela fait voir ce qui s'obſervoit anciennement.

J'ai demeuré dans la ville de Dieppe, où lorſque une perſonne étoit morte, l'on alloit de porte en porte pour demander ſi l'on ne vouloit pas communier à l'enterrement de la défunte. Je vous demande mon R. Pere, ce que l'on doit croire & faire à l'égard d'une coutume ſi enracinée en ce païs, & je ſerai en repos de ce côté-là. J'attends vôtre réponſe à vôtre loiſir.

A Douay le 30 Decembre 1698.

D. J. MABILLON

A Mr. PREVOST.

Réponſe à la Lettre précedente.

JE ne mérite pas l'honneur que vous m'avez fait de me conſulter touchant la Communion que l'on fait chez vous pour les morts. J'y aurois néanmoins répondu plûtôt ſuivant mes petites lumiéres, ſi une groſſe maladie, que j'ai eſſuiée depuis près de deux mois, ne m'en avoit empêché. Je m'en vas tâcher de le faire préſentement le plus ſuccintement que je pourrai.

Il me paroît certain que de communier pour les autres, ſoit morts ſoit vivans, étoit une choſe inouie non-ſeule-

ment dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, & même à celui de S. Thomas, mais encore juſqu'à nôtre ſiécle, ou tout au moins juſqu'au ſiécle précedent.

Il eſt encore certain à mon avis, que la ſainte Communion à proprement parler, & par l'inſtitution de nôtre Seigneur, n'eſt deſtinée que pour le profit & l'avantage de celui qui communie.

Mais d'un autre côté, cette pratique eſt maintenant tellement répandue & uſitée dans l'Egliſe, que ce ſeroit vouloir s'oppoſer à un torrent, que de prétendre reformer cet uſage. Un Paſteur particulier ne le peut entreprendre avec ſuccès: ce ſeroit là l'office des Evêques, mais les choſes ſont venues juſqu'à un tel point, que je ne ſai même s'il ſeroit de la prudence d'un Evêque de l'entreprendre. Ces tentures de noir avec l'expoſition du S. Sacrement ſont fort irréguliéres.

Ce que peut donc faire un paſteur zélé & prudent en cette rencontre, eſt d'inſtruire ceux qui ſont ſous ſa conduite de ce qu'il faut croire ſur ce ſujet, & de leur expliquer en quel ſens la ſainte Communion peut être utile aux autres.

Elle le peut être, ce me ſemble. 1°. En qualité d'une bonne œuvre, dont le mérite peut s'étendre par la communion des Saints à ceux qui ſont unis aux perſonnes qui communient, & leur être en quelque façon appliqué à cauſe de l'union que ces perſonnes ont par le lien du corps myſtique avec ceux qui communient. Car ſi les œuvres pénales, qui ſont perſonnelles auſſi-bien que la communion, peuvent être appliquées à d'autres qu'à ceux qui les font, je ne vois pas de raiſon de ne pouvoir pas dire la même choſe de la ſainte Communion.

Or nous ſavons par pluſieurs exemples très-illuſtres, que les œuvres pénales ont été appliquées aux autres. C'eſt dans ce ſentiment que S. Grégoire de Nazianze fit un pact avec Eulalius pour s'entre-communiquer mutuellement le mérite l'un de ſon jeûne, & l'autre de ſon ſilence.

De plus il me ſemble que l'on peut encore dire, que le corps de N. S. J. C. étant une victime ſubſiſtante, même

hors le tems du Sacrifice ; tout fidéle communiant peut offrir cette sacrée victime à Dieu, non-seulement pour soi, mais aussi pour les autres, & qu'il peut faire en cette action, aussi-bien que dans le Sacrifice, l'office de Prêtre pour offirir le corps de J. C. sacrifié & reçû dans son estomac, pour le salut & l'avantage des autres.

Voilà Mr mon très-Revérend P. une idée grossiérę de ce qui m'est venu dans la pensée touchant la difficulté que vous m'avez fait l'honneur de me proposer. Je soumets le tout à vôtre jugement, & après m'être recommandé à vos saints Sacrifices & à vos saintes priéres, je suis avec respect.

A Paris ce 20 Février 1698.

R. P. J. ETHEART PREMONTRE' A D. J. MABILLON.

Sur l'autorité de la Congrégation des Rites.

M. R. PERE,

DANS le dernier Breviaire de nôtre Ordre de Premontré imprimé en 1698. on a suprimé les offices d'une vingtaine de Bienheureux du même Ordre qu'on avoit mis à la fin du Breviaire précedent sous ce titre: *Officia Sanctorum Ordinis nostri juxta Provinciarum consuetudinem celebranda per modum majoris duplicis.* Comme ces Bienheureux sont presque tous d'Allemagne ou des Pais-bas, les Abbez & Religieux de ces pais-là les ont mis dans le Calendrier du Breviaire & même dans le corps du Breviaire selon les mois & les jours de leurs fêtes, encore bien que ces Bienheureux ne soient point dans le Martyrologe Romain ni béatifiez par le S. Siége.

Quand donc ces Messieurs les ont vû suprimez dans nôtre dernier Breviaire imprimé à Paris avec cette Note. *Notandum quod sacra Rituum Congregatio declaravit & decrevit non potuisse post Bullam Pii V.* de Breviario Romano,

neque posse locorum Ordinarios tam sæculares quam regulares, addere Calendariis etiam propriis, Sanctorum officia, nisi ea duntaxat quæ Breviarii Romani rubricis vel sacræ Rituum Congregationis seu Sedis Apostolicæ licentia conceduntur.

Hinc est quod officia quædam nonnullorum Ordinis nostri Beatorum, apposita postremo Breviario celebranda juxta consuetudinem Provinciarum, nunc relinquantur observanda non toti Ordini, sed iis tantum Ecclesiis in quibus ab antiquo viget in illos devotio & immemorialis consuetudo illorum festa celebrandi.

En confirmation de quoi on a imprimé ensuite dans ce même Breviaire le Decret de Rome du 11 Aoust 1691. que vôtre Revérence a raporté dans sa Lettre *ad Eusebium Romanum.*

Nos Abbez d'Allemagne assemblez dans un Chapitre Provincial tenu à Prague au mois de May dernier, ne pouvant souffrir cette supression d'office, ont fait un Decret conçû en ces termes:

Doctrinaliter declaravit Capitulum Provinciale Pragæ in Monasterio Strahoviensi Ordinis nostri Præmonstr. Canonicum Ordinem nostrum Præmonstr. non obligari ad observantiam & receptionem Decretorum sanctæ Congreg. Rituum etiam ab ipso summo Pontifice approbatorum, in quantum Breviarium & alios libros qui ex Breviario ortum habent, concernunt.

Nos Religieux de France ont envoié ce Decret à Rome & l'ont dénoncé au Cardinal Tanara protecteur de nôtre Ordre. Son Eminence en a écrit au Nonce qui est à Vienne; celui-ci a cité le Vicaire Genéral qui est un Abbé de nôtre Ordre en Hongrie. Cet Abbé a fourni pour ses défenses le mémoire ci-joint; on me l'envoie pour y répondre & j'ai recours à vous, mon très-Reverend Pere, & si je n'étois détenu & arrêté à la chambre par une chûte qui m'est arrivée, j'aurois l'honneur de vous aller prier de me donner sur cela de vos lumiéres & de vous renouveller le respect avec lequel je suis.

Du 28. Novembre 1700.

RESPONSIO D. J. MABILLONII

Quæstio est.

AN legitima sit rubrica novi Breviarii Præmonstratensis, declarans officia quædam nonnullorum Ordinis Beatorum, inscripta postremo Breviario juxta consuetudinem provinciarum, nunc relinqui observanda, non toti Ordini, sed iis tantum ecclesiis, in quibus ab antiquo viget in illos devotio, & immemorialis consuetudo illorum festa celebrandi; & an illa rubrica valide fundata sit in Decreto sacræ Rituum Congregationis statuente, non debere post Bullam Pii V. *de Breviario Romano*, neque posse locorum Ordinarios, tam sæculares, quam regulares addere Calendariis, etiam propriis, Sanctorum officia, nisi ea dumtaxat, quæ Breviarii Romani rubricis, vel sacræ Rituum Congregationis seu Sedis Apostolicæ licentia conceduntur.

2°. Quæstio est an valida & legitima sit declaratio in contrarium Capituli Provincialis Pragæ celebrati, non obligari scilicet Ordinem Præmonstratensem ad observantiam & receptionem Decretorum sacræ Congregationis Rituum, etiam ab ipso Pontifice approbatorum, in quantum Breviarium & alios libros, qui ex Breviario ortum habent, concernunt.

Tota fere quæstio versatur in auctoritate Decreti sacræ Congregationis Rituum, in qua prædicta rubrica maxime fundatur. Ad hanc autem auctoritatem expendendam præmittendum est.

1°. Summo Pontifici competere veram & legitimam auctoritatem in omnes & universas ecclesias, ad statuenda ea, quæ ad divinum cultum & sacros Ritus pertinent: quam auctoritatem cum per se exercere omnino non possit, recte institutum ab eo fuisse quoddam tribunal ad illam exercendam; qualis est sacra Rituum Congregatio.

2°. Huic Congregationi sic institutæ competere judicium quoddam doctrinale circa ea quæ licere vel non licere

judicaverit; & judicium illud doctrinale posse fieri juridicum accedente summi Pontificis auctoritate.

3°. Prædictæ Congregationis Decreta posse evadere per se juridica, si nitantur regulis ecclesiasticis ubique receptis.

4°. Illa judicia, etiamsi doctrinalia tantum essent, posse vim habere, cum acceptata fuerint à legitimis Superioribus.

5°. Alia esse Decreta juris, alia facti; & ea quæ juris sunt, majoris esse roboris quam ea quæ tantum facti.

6°. Denique ejusmodi Decreta alia esse universalia, & toti Ecclesiæ saltem Latinæ, proposita; alia limitata, pro iis scilicet qui Romano Breviario utuntur.

His præmissis.

Videtur legitima & justa esse prædicta Rubrica, nec debere aut posse rejici à prædicto Capitulo Provinciali.

1°. Quia hæc Rubrica fundatur in Decreto Congregationis legitmæ à summo Pontifice recte institutæ ad definienda ea, quæ circa cultum Divinum versantur; ejusque Decreta habent vim judicii quodam modo doctrinalis.

2°. Quia nititur lege ecclesiastica, quæ non permittit ullos sanctos aut beatos coli, præter eos qui pro *Sanctis* recogniti fuerunt ab Ecclesia, sive per legitimam canonizationem vel beatificationem, sive per concessionem Sedis Apostolicæ, vel per consuetudinem immemorialem, certam & exploratam.

3°. Cum novum Breviarium Præmonstratense non sine auctoritate Superiorum editum videatur, censetur prædictum Decretum sacræ Congregationis ab eis receptum.

4°. Hoc Decretum pertinet ad quæstionem juris, expressam his verbis, *non debere*, *nec posse*: ideoque contrarium non licet. Aliud esset si statueret aliquod officium sub præcepto recipiendum.

5°. Hoc Decretum est universale, spectatque quosvis locorum ordinarios, tam regulares quam sæculares.

Itaque falsum videtur non comprehendi hoc Decreto Ordinem Præmonstratensem, si hic Ordo habeat Breviarium particulare: siquidem 1°. hoc Decretum non est mera rubrica, sed nititur lege ecclesiastica quæ vetat tenere quosvis

quosvis sanctos aut beatos arbitrio coli absque legitima auctoritate; estque universale, & insuper continet quæstionem juris non facti, quæ obligat etiam eos qui Breviario Romano non utuntur.

2°. In iis quæ juris sunt, non admittitur privilegium, cum nequidem summus Pontifex circa ea dispensare consueverit, aut privilegium in contrarium concedere. Neque enim ex privilegio conceditur ut quod non licet, licitum evadere possit: quod secus esset, si cuivis ecclesiæ aut Ordini pro arbitrio novos sanctos aut beatos colere daretur, aut eorum officia præscribere, quod est contra rectum ordinem & Ecclesiasticas leges.

3°. Non ergo necesse est in ejusmodi Decretis, quæ juris sunt, apponi clausulam derogatoriam, quæ locum habet tantum in iis quæ sunt juris mere positivi, & quæ ad meras rubricas pertinent.

4°. Longe alia ratio est de recipiendis vel non recipiendis Sanctorum officiis novis, quæ sub præcepto sacra Congregatio aliquando præscribit. Hæc enim admitti vel non admitti possunt pro arbitrio ab iis, qui Romano Breviario non utuntur.

In summa, prædicta Rubrica tanto magis canonica, laudabilis & moderata est, quod prædictorum Beatorum officia non rejiciat omnino, immo permittat ab iis celebrari, ad quorum Provincias pertinent. Neque vero extendi debent ad alias, nec inseri Breviario, sed sufficit ad summum ut in Appendice reponantur. Nam longe dispar ratio est de Sanctis ac de Beatis. Horum einm cultus ultra modum extendi non debet absque legitima auctoritate. Immo sufficeret ut sancti peculiares cujusque nationis in suis regionibus colerentur, nisi sint Sancti celebriores quorum cultus ubique receptus est. Denique in officio divino à novitatibus est omnino abstinendum, illudque majorum auctoritate, non diversorum arbitrio regi debet, ut recte docet Radulfus de Rivo decanus Tungrensis.

Mr. DE PONTCHARTRAIN

A D. J. MABILLON.

VOSTRE grande reputation a donné lieu au Roy de vous choisir pour un des Academiciens Honoraires de l'Académie Royale des Inscriptions. Sa Majesté ne doute pas que vous ne vous distinguiez dans ce genre d'étude de même que vous avez fait dans toutes les autres sciences que vous possedez si éminemment. Je suis mon Revérend Pere, entierement à vous.

A Versailles le 15. Juillet 1701.

Mr. BOUHIER DE VERSALIEUX

Président au Parlement de Dijon,

A D. JEAN MABILLON.

Difficultez sur le Testament de S. Leger.

M. R. PERE,

TROUVEZ bon s'il vous plaît, que sans avoir l'honneur d'être connu de vous, je vous demande vos lumiéres sur un point qui est tout-à-fait de vôtre compétence. Je me sers de la médiation des RR. Peres Benedictins de cette Ville, auxquels je suis fort attaché pour obtenir de vous cette grace, ils ont bien voulu se charger de ma lettre, & vous êtes si connu par vôtre honnêteté, que j'ai été tenté de vous écrire en droiture sans me faire présenter par personne.

Nous venons de juger un procès où il s'agissoit d'un droit de Patronage sur une Cure ; dans ce procès on produisoit pour titre le fameux Testament de S. Leger dont vous parlez à la page 31 de vôtre beau Traité *De re*

Diplomatica; contre ce titre on emploioit les contredits que Perard & le Pere le Cointe ont mis en œuvre pour rendre suspecte la vérité de cette piéce, mais comme nos regles veulent que nous ne nous arrêtions pas aux contredits donnez contre la vérité des actes produits, tant qu'il n'y a point d'inscription de faux; nous avons jugé ce procès comme si nous avions vû faire ce Testament à S. Leger.

Mais il arrivera apparemment que les parties redressées par le mauvais succès de leurs contredits changeront de batterie, car ce titre sert de fondement à plusieurs chefs de demandes qui restent à juger. On ne manquera pas de former inscription de faux, & on donnera pour moiens de faux ce qu'on a emploié pour contredits: alors cette matiére sera épineuse pour des gens peu accoutumez à pareilles discussions. Je voudrois bien voir par vos yeux en pareille occasion.

A la page 31. de vôtre traité *De re Diplomatica*, vous décidez pour la vérité de cette piéce, & vous en dites deux raisons considérables. La premiére, qu'il est fait mention de ce Testament dans les Epîtres de Jean VIII. que vous appellez *Sinceris litteris*. Et la seconde, que vous en avez vû deux Exemplaires fort anciens dans le trésor de l'Eglise de Saltzbourg: cependant vous ne justifiez en cet endroit ce Testament que d'un seul des contredits qu'on oppose pour le rendre suspect; sçavoir qu'il est datté de l'année de l'Incarnation dans un tems où constamment on ne dattoit pas ainsi.

Mais la difficulté ne tombe pas seulement sur ces premieres paroles qu'on trouve à la tête du Testament: *Anno I. D.* jusqu'aux termes: *Ego Leodegarius*, que je crois comme vous l'avez remarqué, n'être pas du texte du Testament de S. Leger, m'en rapportant entierement sur cela à vôtre expérience & à vos lumiéres: mais en les écartant on proposera un autre moien de faux qui paroîtra fort éblouissant; sçavoir, qu'il est impossible de concilier la septiéme année de l'épiscopat de S. Leger avec la troisiéme du régne de Thierry, qui est la datte qui restera à cet acte, dès qu'on en aura ôté celle que vous conve-

nez qui y a été mise de la façon de quelques interpolateurs, & si cela est ; comment croire que ce Testament soit de saint Leger ? pouvoit-il se méprendre sur l'année de son épiscopat ? y a-t'il apparence qu'il ait pû se tromper non seulement à la datte du régne, mais sur le régne même ? lui à qui les Historiens donnent tant de part aux affaires de son tems, & qu'ils disent avoir été le premier mobile de la déposition de Thierry, la premiere fois qu'il fût mis sur le trône par Ebroin ; lui en un mot, qui avoit l'honneur d'être dans l'alliance de la Reine Bathilde, ce qui paroît par ce Testament.

Le Pere le Cointe dans ses Annales Ecclésiastiques de France, tome 3. page 583. établit ce moien de faux d'une maniere à laquelle je ne peux répondre, si vous ne m'aidez ; car je ne trouve rien dans les Historiens de France qui ne favorise son systême.

Il paroît que S. Leger fût fait Evêque d'Autun en 659. Le Pere le Cointe page 494. tome 3. Cordemois page 247. & Mezéray page 251. en fixent l'Epoque à cette année. Il est vrai que Mr de Valois rapporte cet événement sous l'année 658. mais c'est le dernier événement qu'il rapporte sous cette année, d'où l'on peut juger que c'étoit tout à la fin : or la fin de l'année 658. est si proche de 659. qu'on n'en peut induire une différence entre quatre historiens.

Voilà parmi tous ceux qui ont écrit avec quelque ordre cronologique les seuls qui parlent du commencement de l'épiscopat de S. Leger, & qui lui donnent une datte. Je n'en trouve aucun qui le place plus tard qu'en 659. quoique j'en aie beaucoup remué. Les deux historiens de la vie de S. Leger, qui se trouvent au premier volume de Mr du Chesne, ne dattent point cet événement, & il seroit même assez difficile de datter sur leur narration.

Sur ce pied-là en comptant l'année 659. pour la premiere de l'épiscopat de S. Leger, la septiéme année de cet épiscopat tomberoit en 665. qui appartient sans contredit au régne de Clotaire & non à celui de Thierry ; car Clotaire successeur immédiat de Clovis II. ne mourût suivant ces mêmes historiens que sur la fin de 668. ou au commencement de l'année 669. Voiez le Cointe page 620. Mr de

Valois page 254. Cordemois page 350. Mezéray page 253. Nicole Gilles le fait mourir à la vérité en 666. mais outre que c'est un sentiment singulier, il laisse toujours la difficulté toute entiere, en laissant l'année 665. au régne de Clotaire, qui ne mourut selon lui qu'en 666.

Il est bon d'observer en cet endroit, que Thierry a régné deux fois, & que ce ne pût être qu'au second régne de ce Prince que la datte du Testament de S. Leger peut convenir; car il est datté de la troisiéme année du régne de Thierry, & suivant tous les historiens ce premier régne ne dura qu'un an. Ils conviennent tous qu'Ebroin l'aiant mis sur le trône, les grands du Roiaume à la tête desquels étoit S. Leger, appellérent Childeric, qui vint à Paris si bien accompagné qu'il se rendit maître de la personne de Thierry & de celle d'Ebroin à qui S. Leger sauva la vie. Thierry fut enfermé à S. Denis, & Ebroin dans l'Abbaye de Luxeuil, & tout cela se fit en moins d'un an depuis la mort de Clotaire.

Pour trouver donc la troisiéme année du second régne de Thierry, qui est la datte du Testament de S. Leger, il faut savoir combien Childeric a regné & quand il a commencé à faire place à Thierry. Or le Pere le Cointe page 690. Mr de Valois page 298. Cordemois page 360. Mezéray page 263. font regner Thierry pour la seconde fois en 674. ce qui porteroit la troisiéme année de son régne à l'année 676. onze années plus tard que l'année 665. qui est la septiéme année de l'épiscopat de S. Leger, comment concilier tout cela? Si l'on vouloit s'en tenir à la cronologie de Nicole Gilles, l'anacronisme seroit encore bien plus violent, & cette troisiéme année tomberoit en 681. car il fait tuer Childeric en 679. dans la forest de Bondi proche de l'Abbaie de Chelles par un certain Bodillon dont il raconte les avantures.

Voila, mon Revérend Pere, des difficultez que j'ai peine à digerer, mais je compte qu'un mot d'éclaircissement que vous voudrez bien me donner applanira tout.

Mais tandis que je vous tiens, croiriez-vous que sous le terme de *Cappella* on pût comprendre les Eglises parroissiales dans le septiéme siécle. Mr du Cange n'est pas

de cet avis là, & croiez-vous qu'au septiéme siécle l'Eglise eût déja reçû le joug du Patronage pour les Eglises parroissiales? Je sai bien que le droit de Patronnage est bien plus ancien que ce tems-là: il en est parlé dans le Concile d'Orange tenu en 441. & les Novelles de Justinien contiennent des dispositions qui donnent à ce droit beaucoup d'ancienneté, mais ce n'est pas là la question, il s'agit de savoir si au septiéme siécle les Eglises parroissiales y étoient sujettes.

Mille pardons, mon Reverend Pere, de la liberté que je prends, soiez persuadé, je vous prie, qu'on ne peut être avec plus d'estime & de respect que je suis.

A Dijon ce 30 Juillet 1701.

EXTRAIT DE LA RE'PONSE.

JE persiste à dire que le Testament de S. Leger Evêque est très-bon au fonds: il est vrai que la chronologie qui est à la tête de cette piéce, est très défectueuse non-seulement à cause de l'année de l'Incarnation qui y est ajoutée contre l'usage de ce tems-là, mais encore pour l'année troisiéme de Thierry comparée avec l'an septiéme de l'épiscopat de S. Leger, ce qui est insoutenable. Je suppose avec les auteurs que vous avez marquez, que S. Leger a été fait Evêque sur la fin de 658. ou au commencement de l'année suivante, & que le régne de Thierry depuis la mort de son frere Childeric, commence environ 673. & ainsi l'an 3. de ce Prince revient à l'an de J. C. 676. qui étoit l'an 17. du pontificat de S. Leger. Pour concilier ces deux époques, je suis persuadé qu'il faut retenir l'an 3. de Thierry, (j'en dirai la raison dans la suite) & qu'il faut lire dans le Testament de S. Leger XVII. *Episcopatus mei anno*, & qu'ainsi le Copiste aura oublié un x. comme a fait le continuateur de Fredegaire, tel qu'il est dans les imprimez, où il ne donne que 4. ans à Clotaire frere de Thierry, quoi qu'il soit constant qu'il en ait regné 14. ce qui peut être arrivé par les copistes qui ont omis un x. Le fonds de la Piéce est bon.

Il eſt fait mention dans cette piéce d'une aſſemblée de 54. Evêques tenue à *Chriſtiaco* la même année 3. de Thierry, ce qui eſt ſans doute le Concile d'Autun, dont les Actes ſe trouvent en partie dans les Collections de ce Concile. Ce Concile ſe trouve dans le Pere Sirmond, & marque la quatriéme année de Thierry, mais il ſe peut faire qu'il ait été commencé l'an troiſiéme auquel tems S. Leger a fait ſon Teſtament, qu'il finit l'an quatriéme que les actes imprimez marquent.

Le mot de *Capella* au ſeptiéme ſiécle anciennement ne ſignifioit pas les égliſes parroiſſiales, mais bien dans la ſuite; car le titre du Roy *De Capellis Monachorum*, s'entend des Parroiſſes qui étoient dans les égliſes ou chapelles des Monaſtéres. Pour les Patronages laicques des Egliſes paroiſſiales, je ne crois point que l'on en trouve avant Charles Martel. Voiez Thomaſſin, *Diſcipl. Eccleſ. tomo 1. part. 2. lib. 3. cap. 16.* Dans l'édition Françoiſe tome 2. part. 3. liv. 2. chap. 46.

A Paris ce 4 Août 1701.

Mr. BOUHIER
A D. J. MABILLON.

Anachroniſme des Peres Sirmond & Labbe ſur le Concile de Chriſtiaco.

M. R. PERE,

JE vous rends mille graces très-humbles des éclairciſſemens que vous avez bien voulu me donner par vôtre réponſe, qui a levé tous mes ſcrupules: ce n'eſt pas merveille qu'ils m'arrêtaſſent s'ils ont paru difficiles à réſoudre à un homme comme vous. Ce mot de *decimo* que vous reſtituez à la datte de l'épiſcopat de S. Leger, eſt heureuſement imaginé & lie merveilleuſement le ſyſtême; car il eſt vrai que la dix-ſeptiéme année de l'épiſcopat de S. Leger convient fort bien à la troiſiéme année du régne de

Thierry, & elles tombent à l'année de J. C. 676.

Au reste, ces 54. Evêques assemblez à *Christiaco* & que vous prétendez être le Concile d'Autun, donne un grand air d'authenticité à ce Testament: mais en passant le Pere Sirmond & le Pere Labbe se sont trompez dans la datte de ce Concile, lorsque voulant réduire l'année quatriéme de Thierry à l'année de l'Incarnation, ils ont datté ce Concile de l'année 670. au lieu de 676. Mille pardons, mon R. Pere, si je vous ai interrompu, on ne peut être avec plus d'estime, de reconnoissance & de respect.

A Dijon ce 8. Août 1701.

MR. DE CAMPS ABBE' DE SIGNY
A D. J. MABILLON.

Datte de la mort du Roy Robert.

VOUS m'avez demandé il y a quelque tems, mon Revérend Pere, si je n'avois pas quelque chose, qui pût servir à fixer l'année de la mort du Roy Robert. Je ne savois rien alors, que ce que vous en avez remarqué dans vôtre Diplomatique, page 202. Mais en examinant les actes les plus curieux, que j'ai tiré des registres des Chartes du Roy, j'ai trouvé dans l'acte de fondation de l'Abbaye de Cerisi au diocése de Coutance, fait par Robert Comte des Normans, une datte qui peut servir à fixer l'année de cette mort. Elle est conçûe en ces termes:

Acta sunt hac in Rodomo Civitate, tempore Joannis Papa, anno ab Incarnatione Domini, millesimo trigesimo secundo. Normannorum tenente Primatum Marchione Roberto. Primatus ejus anno quinto. Sub Francorum Rege HENRICO. Regni ejus, post Patris obitum, anno primo. Indictione quinta decima. Epacta sexta. Prima Feria. Luna quinta. Pridie Idus Novembris.

Il me paroît que par la datte de cette Charte on doit fixer à l'an 1032. la mort du Roy Robert.

Car à moins que ce Prince ne soit mort le 20 Juillet

1032.

1031. le 12. Novembre 1032. n'auroit pas été de la premiere année du régne de Henry I. son fils, à compter ce régne depuis la mort du Roy Robert son Pere : *Sub Francorum Rege Henrico, Regni ejus post Patris obitum primo.*

D'ailleurs cette année convient parfaitement à l'Indiction xv. qui tombe positivement à l'an 1032. de même que le Pontificat du Pape Jean XIX. qui mourut le 8. Novembre 1032. Quoi qu'il soit mort quatre jours avant la confection des Lettres de cette Fondation. Du moins est il constant que ceux qui les dressérent, le croioient encore vivant ; car on ne pouvoit pas avoir reçû à Rouen les nouvelles de sa mort.

Enfin le 12. Novembre de l'an 1032. se trouve avoir été un Dimanche ; car l'an 1032. étoit une année Bissextile, & les lettres Dominicales étoient B. & A. La lettre A vient justement le 12. Novembre.

Suivant la datte de cette Charte, le Roy Robert est donc mort l'an 1032. & non pas l'an 1031. comme l'a crû le Pere Laccari, ni l'an 1033. comme l'a avancé Baronius.

Je vous parlerai encore à cette occasion, mon R. Pere, d'un autre acte que j'ai tiré des registres des Chartes, dans lequel j'ai trouvé le jour de la mort de la Reine Frederone. Ce sont des Lettres de confirmation, que Charles le Simple a accordées à l'Abbaye de S. Martin de Tours, des biens qu'elle avoit dans l'Austrasie, la Neustrie, dans la Bourgogne, dans l'Aquitaine, dans la France, & dans les autres parties de son Royaume.

Charles le Simple dans cet acte de confirmation, ordonne aux Chanoines de S. Martin de Tours, de faire mémoire de lui dans leurs priéres le 28. Janvier, auquel jour il a été élevé à la Royauté. Et il leur recommande en même tems, de prier pour la Reine Frederone son épouse, le jour de son décès arrivé le 10. de Février. Les deux Chartes du Roy Charles le Simple en faveur de l'Abbaye de Compiégne, que vous avez rapportées dans vôtre Diplomatique, parlent seulement que l'on priera Dieu pour elle le 23. Novembre ; mais elles ne parlent pas du jour de son décès.

Si vous avez quelque chose qui détruise, ou qui confirme

la nouvelle Epoque de l'année de la mort du Roy Robert, je vous supplie, mon Revérend Pere, de me le communiquer avec vôtre bonté ordinaire, & de me faire cependant l'honneur de me croire avec passion &c.

De Paris le 31 Août 1701.

SUMMO PONTIFICI
CLEMENTI XI.
D. J. MABILLONIUS.

Primum Annalium Benedictinorum Tomum offert.

BEATISSIME PATER,

VEREOR ne modestiæ limites egredi videar, si Sanctitatem vestram, tot gravissimis Ecclesiæ negotiis occupatam, homo tantillus litteris meis interpellem. Verum fiduciam mihi præbet tum innata ipsius humanitas, tum propensus in Ordinem S. Benedicti amor, cujus tomum primum Annalium nec vulgare absque Apostolica vestra benedictione, nec S. vestræ absque litteris offerre mihi licere existimavi. Quod si primum istud merear, non dubito quin mihi multum divini præsidii allatura sit ista benedictio ad prosequendos nostros Annales, quorum tomus secundus intra sex menses è prælo prodibit in lucem, quem duo alii jam compositi, & prælo parati, Deo dante, statim subsequentur. De aliis statuet divina Providentia, qua favente, quidquid vitæ ac temporis superfuerit, ego eidem operi libenter impendam. In his omnibus id potissimum curo, ut passim testata faciam grati animi nostri in Sedem Apostolicam indicia, cui Ordo noster & initium & incrementum accepta refert, feliciter deinceps perennaturus, si vestra Apostolica protectione & benedictione munietur. Utramque mihi meisque sodalibus supplex peto à Sanctitate vestra, cujus incolumitatem ad multos annos assiduis precibus à Deo postulamus.

RESPONSIO.

R. P.

SINGULARI plane benignitate Sanctissimus Dominus noster excepit primum volumen Annalium Ordinis S. Benedicti, quod una cum tuis literis filialis obsequii plenis Sanctitati suæ nuper oblatum fuit. Cum enim Benedictinam familiam, unde olim in universam Ecclesiam diffusus est odor optimus, sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus, præcipua semper dilexerit charitate, & magni etiam fecerit; nihil sane optatius atque jucundius accidere poterat Sanctitati suæ, quam ut quispiam tot virorum pietate ac doctrina præstantium, quibus illa perpetuo floruit, totque præterea Summorum Pontificum, qui diu Christianam rem publicam sanctissime administrarunt, præclaris gestis pro rei dignitate scribendis animum adjiceret. Tibi itaque sua Sanctitas susceptum opus, quod illustri ingenio eximiaque eruditione tua maxime dignum putat, ex animo gratulatur, utque illud, quantum rei moles permiserit, urgeas, vehementer cupit: rata posteris magno incitamento futurum ad æmulanda, quæ passim occurrent, egregia majorum exempla, & parem omnino solidamque gloriam tuo nomini comparaturum. Hæc Sanctissimus Pater respondere me tibi jussit, & paternam qua te amplectitur, benevolentiam Apostolica benedictione testari, quod dum exequor, Deum rogo, ut te incolumem florentemque diu servet.

Datum Romæ die 24. Junii 1704.

CARDINALIS PAULUTIUS.

CLARISSIMO ET ERUDITISSIMO ABBATI

JUSTO FONTANINO.

FR. JOAN. MABILLONIUS S. P. D.

Gratias agit ob susceptum à se Rei Diplomaticæ patrocinium.

PERVENIT tandem in manus meas è Regia Bibliotheca aureus liber tuus, Vir clarissime, quo veterum Diplomatum veritatem, simulque meam fidem ab iniqua Germonii censura vindicare aggressus es. Ubi primum illum mutuo accepi à Regio Bibliothecario, continuo eum aperui, moxque ad legendum me rapuit primo quidem typorum nitor, quo nihil elegantius; tum argumenti genus, quod mea maxime intererat. Argumento probe respondet titulus, quo concinnius nihil, Justi nomen præferens ad jus suum cuique reddendum. Verum eò felicius nihil, quod Sanctissimus Pontifex Clemens XI. communis omnium parens & judex, causæ tuæ pariter ac nostræ patrocinium suum impendi haud dedignatus est, passus auspicatissimum suum Nomen libro tuo præfigi, qua de re maximam tecum gratiam Sanctitati suæ habemus. Lecta magnifica tua ad eum epistola, mox librum totum avide lego ac perlego, in quo scribendi modus Professoris eloquentiæ nomine dignus elucet. Jam vero quam exquisita rerum in toto operis decursu varietas, quanta rationum vis, quanta argumentorum moles! Ea sane ut iis adversarius non tam superari, quam obrui videatur. Quamquam vereor, ut se victum fateatur Germonius; vixque mihi persuadeam, ut is qui se in re Diplomatica magistrum putabat, vix discipulum se reputari facile sustineat. Verum hac de re judicabunt æqui rerum æstimatores, quos tibi applausuros esse non dubito. Hæc saltem Germonio nos debere censebimus, quod tam præclaro operi occasionem dederit. Ad me quod attinet, etsi non dubitem, Vir clarissime, te in componendo edendoque eximio

isto libro non tam mei quam publicæ rei, ut par est, rationem habuisse; tamen quia mea causa cum publica conjuncta est, teque meis studiis alias favere compertum habeo; verbis exprimere, nedum re ipsa, non valeo, quantum tibi obstrictus sim, quod istam lucubrationem elaboraveris ac publici juris feceris: ex qua certe intelligent litterati omnes, quæ & quanta ex tua eruditione sperare & exspectare possint, qui tam præclarum ejus specimen præter alia dederis. Quam expectationem ut factis compleas, integram & diuturnam tibi valetudinem à supremo rerum Autore tibi concedi ex animo exopto. Plura tibi nomine meo dicturus est noster in Urbe Procurator Generalis. Vale & me tibi addictissimum, ut cœpisti, amare pērge. Parisiis Pridie Kal. Novembris anno 1705.

CLARISSIMO ET CELEBERRIMO VIRO

JOANNI MABILLONIO

JUSTUS FONTANINUS S. P. D.

De eadem re.

POST longam corporis ægritudinem, quæ vix dum impressis, neque satis recognitis Vindiciis antiquorum Diplomatum, per integros duos menses elapsi autumni me afflixit; oportunum solamen animo nostro præbuerunt suavissimæ literæ tuæ, quibus lucubrationem meam non modo à te, Vir clarissime, non improbatam, sed, quæ tua humanitas est, luculentis laudibus insignitam testaris: quam amplissimam sane mercedem, haud continuo illi deberi putarem, si hoc absque injuria sinceri animi & perspicacissimi judicii tui fieri unquam posset. Est profecto unde me circunspiciam, non invita Minerva, tantam causam in hac luce hominum à me ita fuisse susceptam, ut Disceptatione Germonii urbs hæc sapientissima florenti nomini tuo, seu publicæ veritati, nihil omnino detractum esse intellexerit, & oratio mea expec-

tationem tuam sustinere potuerit: quæ licet causæ ipsius magnitudini, & operis tui celebritati, potius quam ullis ingenioli nostri subsidiis tribuenda esse videam; attamen mihi tanti sunt, ut non pœniteat, scriptum illud è manibus nostris elabi sivisse; quum inde certo innotuerit, me, quamvis tuis laudibus imparem, non indignum existimari, qui me tui præcipuum admiratorem profiterer. Hoc tam magno, tam præsente, tam honesto præsidio circundatus, vix est cur edentula & imbecilla ea omnia non putem, quæ in Rem Diplomaticam forte deinceps conjici poterunt. Etenim in scripta tua veritati & immortalitati subnixa quo majore conatu studioque res agitur, eo leviorem infirmioremque eandem existimo; quum non me unum adstipulatorem, qui tantulus sum, sed universum eruditorum consensum tibi tanto ante comparare potueris, ita ut disceptationibus te aggredi, sit contra omnes iniqua certatione velitari. Plura nomine tuo mihi nunciavit vester in Urbe Procurator Generalis, pro quibus magnam gratiam habeo, vellem etiam referre. Valeas interim, Vir celeberrime, & qui literariæ Reipublicæ caussa es natus, te etiam ejusdem caussa, non tua solum, diu nobis incolumem præsta; quodque mihi maximo honori ducam, me, ut facis, amare perge.

Datum in Urbe nonis Januarii 1706.

ILLUSTRISSIMO ET ERUDITISSIMO VIRO

DOMINICO LAZZARINO

F. JOANNES MABILLON. S. P. D.

De Re Diplomatica.

INCREDIBILI gaudio, Vir præstantissime, me affecit adventus in hanc Urbem illustrissimi Abbatis Passionei, quem summopere videre cupiebam, ut debitas ei gratias coram agerem, quod ejus favore & beneficio clarissimum Abbatem Fontaninum adversus Ger-

monîi insultus strenuum vindicem habuerim. At novo me gaudio cumulavit idem illustrissimus Abbas, cum elegantissimam istam epistolam mihi legendam dono dedit, qua tu ipse, Vir nobilissime, Fontaninum, communem amicum, de Trivultianis censoribus ita vindicasti, ut ne mutire quidem in posterum ausuri sint, si sapiant. In eas enim illos redegisti angustias, ut, si sincere agere volent, quod vereor ut velint, errorem suum agnoscere cogantur, seque longe à veri scopo aberrasse palam fateri, cum Fontaninum Germonii scopum non attigisse temere dixerunt. Sin vero culpam suam tueri pergant, habent qui eos egregie refellat ac retundat. Miseret me sane illorum angustiæ, in quam se imprudentes conjecerunt, quasi nemo futurus esset, qui eorum fucos & artes retegeret, & in publicum traduceret. Quod autem id tam belle præstiteris, Vir illustrissime, & Fontaninum nostrum tanta vi eloquentiæ, tam presse, tam salse & lepide vindicaveris, hoc nomine me tibi obstrictissimum esse persentio & agnosco. Sic enim Fontanini causa cum mea modo conjuncta est, ut qui illum amet ac defendat, amicus; qui lacessat, ut candide modo tuo loquar, inimicus mihi reputandus sit. Immortales itaque gratias tibi ago Vir illustrissime, quod ejus causam ac meam tuendam susceperis; precorque obnixe, ut idem posthac facere pergas, meque in numerum eorum qui te plurimum colunt, tibique addictissimi sunt, accensere digneris. De cetero certiorem te esse velim, me tui deinceps memorem semper fore apud Deum, ut præclaram tibi præbeat occasionem experiendi eximias istas, quibus ejus dono excellis, animi & ingenii dotes ad ipsius gloriam & reipublicæ Christianæ utilitatem. Vale, Vir illustrissime, & veritatis veritatemque sincere amantium defensor esse perge. Iterum vale.

Parisiis VI. Kal. Septembris ân. 1706.

D. JOANNES MABILLONIUS

FR. VINCENTIO THUILLIER.

Qui eum rogaverat, ut, ipso cum Præpositis agente, Frater suus ex Oratoriano sodali Benedictinus factus, statim à votorum nuncupatione, ad studia Theologica admoveretur.

QUAS in reditu è S. Faronis Monasterio ad me scripsisti litteras, amantissime Frater, eas Compendii accepi; biduo postquam illinc discesseras: legi eas magna cum voluptate, & parum abfuit, quin mihi persuaseris, id quod petebas, tibi esse concedendum. Verum, ubi paulisper rem attentius expendi, seposito, quod amor in te meus suggerebat, præjudicio, intempestivum mihi visum est id quod rogabas. Pro comperto enim habeo, Præpositos nostros numquam passuros, ut recens professus Frater tuus, statim studiis Theologicis admoveatur, licet iis sit præditus moribus, ea eruditione, ut illa studia citra profectus spiritualis detrimentum, immo cum non levi fructu persequi possit. Suggeram tamen Patribus nostris, cum Parisios reversus fuero, rogationem tuam, ut saltem intelligas, quantum cupiam votis tuis obsecundare. Pone itaque, mi Thuilleri, quam de fratre tuo geris animo sollicitudinem, eumque totum, uti & te ipsum, Superiorum nostrorum Providentiæ committe. Sic enim fiet, ut melius tuis ejusque commodis consulas. Fortasse enim non expedit, ut tam cito germanus iste tuus, à quieto illo & tranquillo vitæ genere, à silentio inquam, solitudine & labore, qui corpore exercetur, ad scholasticas illas mentis agitationes & controversias transferatur. Fortasse non expedit tibi, ut, pro ea qua in eum, ut par est, amoris teneritudine ipsi adstringeris, una tam cito convivatis: ne ex hoc convictu amor disciplinæ tantisper languescat, & aliorum in te affectus. Patere itaque eum, carissime Frater, ad tempus à te separatum esse, donec robustior utriusque virtus fiat, quod tibi & illi præ omni scientia

ex

ex animo apprecor. Cæterum tibi persuadeas velim, me utrique vestrum ubi se offeret occasio, pro modulo præstare paratum esse, quidquid è re vestra esse intellexero. Ego vero vicissim rogo, ut memor sis mei in precibus tuis, ut misericordiam Dei consequar, tum in præsenti sæculo, tum in futuro. Vale. Scribebam in cella S. Martini prope Compendium, iv. Kal. Octobris an. 1707. Tuus ex animo.

D. JEAN MABILLON A MONSEIGNEUR L'EVEQUE de Montpellier.

Jugement qu'il porte du Cathéchisme publié par l'autorité de ce Prélat.

MONSEIGNEUR,

NOUS avons lû Dom Thierry & moi les Instructions que Mr l'Abbé Pouget m'a fait l'honneur de me mettre entre les mains de vôtre part. C'est un Ouvrage qui me semble très digne de paroître sous vôtre nom, & qui sera sans doute trés-utile non-seulement pour tous les Catholiques & nouveaux convertis, mais encore pour tous les Pasteurs. C'est un abregé très-exact de toute la doctrine Chrétienne, qui explique précisément & distinctement tout ce que l'on doit croire, tout ce que l'on doit faire, & qui montre les moiens pour le faire. L'ordre & l'arrangement en est très-beau, chaque matiére y est traitée avec un très-grand détail, mais sans confusion; les expressions en sont claires, les décisions précises, sages & nullement outrées. Enfin l'on peut dire que c'est un sommaire de toute la Théologie, qui est proportionné à la portée de tout le monde, & qui dans sa brieveté renferme pour les plus habiles une espéce de commentaire en marquant les lectures que l'on peut faire pour traiter plus amplement chaque matiére. Je ne doute pas, Monseigneur, que tous ceux qui liront cet Ouvrge n'en fassent à V. G. un rapport encore bien plus avantageux: & je n'aurois pas pris la liberté d'en dire mon sentiment dans cette lettre,

si Mr l'Abbé Pouget ne m'avoit assuré que V. G. le souhaitoit de moi.

Je lui ai mis entre les mains la réponse à la lettre que V. G. a fait l'honneur d'écrire au S. Abbé d'Orval. Il me marque dans celle dont il m'a bien voulu honorer, qu'il n'avoit pas crû que son état lui permît de vous écrire pour assurer vôtre Grandeur qu'il se feroit un devoir de prier Dieu pour l'exécution de vos desseins. Je ne doute pas qu'il ne vous en rende raison dans sa lettre. Je prie Dieu qu'il vous conserve, & suis avec un profond respect.

MR. L'ABBE' PASSIONEI

AU CARDINAL COLLOREDO.

Mort de Dom Mabillon.

LA stima che Vostra Eminenza facea del P. Mabillone, e l'alto concetto, che avea della sua gran dottrina, richiedono da me un debito, à cui sodisfò prontamente, ma con tutta la pena dell' animo mio. E piaciuto finalmente à Dio benedetto di richiamare a sè il detto Padre per coronare la sue sante fatiche con la gloria del Paradiso; benchè la morte di lui sia una perdita non mediocre per le Lettere, e quello, che piu importa, per la Chiesa Cattolica, per la quale hà egli sempre impiegati i suoi maravigliosi talenti. E qualche settimana, che il medesimo fù pregato di assistere alla professione di una Religiosa Benedettina nel monistero della

L'ESTIME que vôtre Eminence faisoit du Pere Mabillon, & la haute idée qu'Elle avoit de son grand savoir, exige de moi une dette à laquelle je me hâte de satisfaire quoi qu'avec une extréme douleur. Enfin il a plû à Dieu d'appeller à lui ce Pere, pour couronner de la gloire éternelle ses saints travaux. Les Lettres perdent beaucoup à cette mort, mais la perte est bien plus considérable par raport à l'Eglise Catholique, au service de laquelle il a toujours emploié ses admirables talents. Il y a quelques semaines que ce Pere fut prié d'assister à la profession d'une Religieuse Benédictine à Chelles, Abbaye à quatre lieues de

Paris. Etant parti d'ici pour y aller, à moitié chemin il fut attaqué de violentes douleurs causées par une rétention d'urine. Ce cruel accident fit penser à ceux qui l'accompagnoient qu'il seroit plus à propos de le reconduire à Paris. Mais comme en delibérant ils avançoient toûjours chemin, à la fin on s'aperçut que l'on étoit trop avancé. Aiant d'ailleurs prudemment considéré que ce pauvre Pere auroit plus à souffrir en retournant sur ces pas, ils continuérent leur route, quoiqu'il fit à pied le reste du chemin, à cause que le mouvement du carrosse irritoit ses douleurs. On arriva enfin à Chelles, où il prit quelques remédes, & quelques jours après se trouvant en état de revenir à Paris, Monseigneur le Cardinal d'Etrées lui envoia sa litiére. Arrivé qu'il fût ici, ses Confréres & tous ses amis ne manquérent pas de l'assister avec toute l'attention possible. Déja l'on commençoit à concevoir quelque espérance; lorsque Dieu qui le vouloit à lui nous ôta cette consolation. Le jour de S. Estienne, il empira de telle façon, que l'on s'attendoit à chaque moment de le voir expirer: cependant il alla jusqu'au jour de S. Jean dont

Badia di Chelles, luogo distante da Parigi per quattro leghe; onde partitosi di quì per quella volta, fù assalito à mezza strada da fierissimi dolori di suppressione di orina. Per questo grave accidente cominciarono i suoi Compagni a riflettere, che sarebbe stato meglio di ricondurlo à Parigi; ma in tale agitazione avanzando sempre il cammino, alla fine si auvidero di essersi troppo inoltrati: e avendo essi prudentemente considerato, che ritornando indietro, il pouero Padre aurebbe sofferte angustie maggiori, seguitarono avanti, benche egli facesse a piedi qualche tratto di strada, attesochè il moto della carozza inaspriva il suo dolore. Giunse finalmente a Chelles, doue prero qualche rimedio, dopo alcuvi giorni fù in istato di ritomarsene à Parigi, e il signor Cardinale d'Estrées gli mandò la sua lettica. Arrivato che fù quì, non si mancò dà suoi Padri, e da tutti gli amici di assisterlo con ogni attenzione, e si era già concepita speranza per qualche suo miglioramento; ma Dio che lo volle per sè, tolse à noi questa consolazione. Il giorno di Santo Stefano peggiorò di tal maniera, che già si aspettava a momenti estrema della suo partenza;

nulladimeno prolungò fino al giorno di San Giouanni di cui egli portana il nome. Alla mezza notte del Martedi, festa del detto Santo, prese i Sagramenti, e trà le quatro, e le cinque della sera, cioè verso l'Ave Maria, secondo l'uso d'Italia, passò da questa all' altra vita per vivere eternamente con Dio. Jo non posso raccontar senza lagrime à V. E. con quali sentimenti di pietà in mezzo agli acerbissimi dolori del suo male si fosse preparato a render l'anima nelle mani del suo Creatore. Dopo aver preso il santissimo Viatico fino al termine della sua agonia, che durò per breve spazio di tempo, passò quelle ore estreme rendendo grazie à Dio con tutta la forza, ed elevazione del suo spirito, e recitò continuamente il *Benedicite* e il *Laudate*, chiudendo con questi due salmi i suoi anni al numero di 75 e gionri 34 fù sepolto la sera degli Innocenti: e perche quì la ceremonia della sepoltura è publica, stimai mio dovere, e insieme mio onore di rendergli questa ultima testimonianza del mio ossequio. Mi persuado che V. E. potrà facilmente figurarsi non solo il mio, ma il comune rammarico di chi era spettatore di

il portoit le nom. Au milieu de la nuit du Mardi jour de la fête de ce Saint, il reçût les Sacremens & le soir entre quatre & cinq, tems que l'on dit en Italie l'*Ave Maria*, il passa de cette vie en l'autre pour vivre éternellement avec Dieu. Je ne puis sans larmes exprimer à V. Eminence avec quels sentimens de pieté, malgré les cuisantes douleurs qu'il souffroit, il se disposa à remettre son ame entre les mains de son Créateur. Depuis qu'il eut pris le saint Viatique jusqu'à la fin de son agonie qui ne dura pas longtems, il passa ses derniers momens à rendre graces à Dieu avec toute la force & l'élévation de son esprit, & récita de suite le *Benedicite* & le *Laudate*, finissant par ses deux Pseaumes le cours de sa vie qui fut de 75 ans & 34. jours. Il fut enterré le soir des Innocens. L'enterrement étant public, je crus qu'il étoit tout ensemble de mon devoir & de mon honneur de lui donner, en y assistant cette derniere preuve de mon respect. Je laisse à vôtre Eminence à se figurer quels furent non-seulement mes regrets, mais encore ceux de tous les spectateurs d'une cerémonie si lu-

gubre. Personne n'y put retenir ses larmes & particulierement ceux qui lui étoient unis d'une amitié plus étroite, entre lesquels il avoit la bonté de me compter. Et en vérité plus je pense à l'amitié que nous avons eu l'un pour l'autre depuis que je suis en France, plus j'ai de peine à soûtenir le chagrin que me donne sa mort. Ce qui me porte à croire que cette mort sera beaucoup plus sensible à V.E. pour laquelle D. Mabillon avoit un respect très-particulier, dont il honoroit infiniment les excellentes qualitez, & de la protection de laquelle il m'a plusieurs fois témoigné qu'il se faisoit un grand honneur. C'est pour cela qu'au milieu des plus vives douleurs de sa maladie, il pria D. Ruinart, son Compagnon d'études, de vous faire part de l'état où il se trouvoit. Ma lettre arrivera avant celle de ce Pere, parce que je l'envoie par un courrier de Monseigneur le Nonce & que je l'adrêsse à l'Abbé Fontanini qui aura l'honneur de la présenter à V. E. Je me doute bien que cet Abbé sera inconsolable. Il aura juste sujet de l'être. Car outre que Dom Mabillon publioit hautement la reconnoissance

funzione così lugubrè, la quale fù accompagnata da tutti col pianto e particolarmente da quegli, che gli erano più stretti amici, trà i quali io, per sua bontà, non auea l'ultimo luogo; e in verità nel riflettere all' amicizia, che da quel punto, che giunsi in Francia fino à questo momento è passata trà di noi, mi si rende piu insoffribile questo travaglio: onde con questa riflessione mi auanzo a credere, che ciò maggiormente accaderà a V. E. per la quale il P. Mabillone professaua un rispetto distintissimo, e veneraua grandemente le alte doti, che adornano l'animo dell' E. V. essendosi gloriato meco più volte della sua Padronanza, e percio in mezzo alle angustie del suo male, pregò il P. Ruinart, suo Compagno, di parteciparle lo stato, nel qual si trouaua. La mia Lettera arriverà prima di quella del medesimo Padre, poiche la spedisco per un Corriero di Monsignor Nuncio e la trasmetto all' Abate Fontanini, che aurà l'onore di presentarla à V. E. Mi persuado, che il medesimo Fontanini sarà inconsolabile, e aura giusto motiuo di esserlo, perche il P. Mabillone oltre all' obbligazione, che

apertamente gli professaua per auer egli intrapreso con tanto ardore le sue difeze, lo stimaua anche particolarmente conforme fanno i maggiori Letterati di questo paese per il suo sapere; e gliene hà data più volte ampia testimonianza colle sue lettere, le quali seruiranno sempre di fregio alla sua gloria. Dall' Abate Fontanini non dee disgiungersi il Padre Tommasi, al quale supplico umilmente V. E. di comunicar questa lettera, chiedendole scusa dell' ardire che prendo. Sò con quanto scambieuole affetto amauansi l'un l'altro, e che per umiltà cristiana, benche dottissimi amendue, ciascuno si riguardaua come inferiore all' altro. Jo bramerei, che una volta si rendesse giustizia al degnissimo P. Tommasi, e si qualificasse con quegli onori, che da molto tempo in quà gli vengono desiderati da V. E. acciochè tanto più apparisse, che per la gloria della Sede Apostolica deono sempre esser promossi indispensabilmente quei Soggetti, che si distinguono dagli altri, non per li titoli di nobilità, benche questi ampiamente concorrano nella persona del P. Tommasi ne per il lustro degl' impieghi, ma bensi per la san-

qu'il lui devoit pour avois pris avec tant de zéle sa défense, il avoit encore avec les plus habiles gens de ce pais-ci une estime toute particuliere pour son savoir, estime dont il lui a donné plusieurs fois d'amples témoignages par lettres qui seront toujours d'un grand ornement à la gloire de Mr Fontanini. Je ne dois pas séparer de cet Abbé le Pere Tommasi, auquel, si j'osois, je suplierois humblement V. E. de communiquer cette lettre. Je sais la tendre amitié que lui & D. Mabillon avoient l'un pour l'autre, & que par humilité, quoique très-savans tous deux, chacun se regardoit comme inférieur à l'autre. Je voudrois bien qu'on rendît enfin justice à cet illustre P. Tommasi, & qu'on lui accordât les honneurs que V. E. lui souhaite depuis longtems. On reconnoîtroit par cette conduite qu'il est essentiel pour la gloire du Siége Apostolique d'élever toujours les Sujets qui se distinguent des autres, non par les titres de noblesse, quoique ceux-là mêmes se trouvent avec distinction dans la personne du P. Tommasi, ni par l'éclat des emplois, mais par la sainteté des mœurs & par l'éminence de la doctrine. Le dernier Ou-

vrage du P. Mabillon est le quatriéme Tome des Annales Benédictines qui finit en l'année 1066. Comme il n'a pas encore été vû à Rome, je crois que pour donner une plus grande preuve du zéle de l'Auteur, il est bon que je fasse connoître à V. Em. de quelle maniere il en finit la Préface.

Il y a beaucoup de choses dans mes écrits que je souhaite que l'on me passe & que l'on me pardonne, si elles peuvent être souffertes. Je ne demande pas la même grace pour tout ce qu'il y auroit contre l'honneur de personne, ni sur tout pour tout ce qui pourroit m'être échappé sans y penser & malgré-moi contre le respect dû à l'Eglise Catholique Romaine ou contre sa doctrine. Car à Dieu ne plaise que je m'écarte jamais de cette mere Eglise qui est la regle de la vérité ; je soumets de tout mon cœur à son jugement & à sa censure tout ce que j'ai écrit jusques à présent & tout ce que je dois écrire dans la suite: & comme j'ai toujours vécu dans son sein & dans sa foi, je prie Dieu sans cesse qu'il m'accorde d'y mourir.

tità dè costumi, e per l'eminenza della dottrina. L'ultima opera del P. Mabillone e il Tomo quarto degli Annali Benedettini, che arriua fino al 1066. e perche è facile, che costi non si sia per anche ueduto, stimo bene di accennare a V. E. quanto hà lasciato scritto nel fine della prefazione per maggior proua del suo zelo.

Multa mihi condonari, quæ « quidem tolerabilia sint, mul « ta indulgeri opto, excepto, si « quid contra quemquam inof- « ficiose, maxime si quid vel « tantillum contra debitam « Catholicæ Romanæ Eccle- « siæ reverentiam vel doctri- » nam, mihi nec cogitanti & « nolenti excidisset. Absit enim « ut ab hac regula veritatis, « matre inquam Ecclesia, un- « quam dissentiam, cujus ju- « dicio ac censuræ quæcunque « hactenus scripsi, vel posthac « scripturus sum, lubens, vo- « lens & ex animo submitto : « in cujus sinu & fide semper « vixi & constanter, adjuvante » Deo, emori exopto. «

Au commencement de cette Préface il dit que le cinquiéme Tome est déja prêt à imprimer. C'est le P. Ruinart qui le mettra au jour & qui conti-

Nel principio di questa prefazione dice, che è già pronto per la stampa il quinto Tomo, che si dara in luce dal P. Ruinart, e seguitera il rimanente.

E per fine a V. E. fò profondissimo inchino raccomandandomi all' alta sua protezione.

Parigi 2 Gennajo. 1708.

nuera l'Ouvrage. Pour finir je salue très-profondément V. E. & me recommande à sa puissante protection.

A Paris le 2 Janvier 1708.

MONSEIG. LE CARD. COLLOREDO A D. THIERRY RUINART.

ADM. R. PATER,

QUAMVIS ex postremis litteris tuis, sub die secunda Januarii, nondum obducta cicatrix de obitu præclar. P. Joan. Mabillonii magis recruduerit, tanta tamen suavitate ex recordatione virtutum illius aspersus est dolor, ut vere cum Apostolo dicere potuerim *superabundo gaudio in omni tribulatione*, dum recepit ille coronam quã meruit; & liceat mihi cum Bernardo subdere, ego quam debui pœnam. Verum cum haud quaquam dubium restet, quin ad illos ierit, quibus adhuc languens sociabatur ad laudem Dei, non tam dolendum quod amisimus, quam lætandum quod præmisimus. Juvabit enim nos fervidis orationibus suis, ut quo ipse præcessit, nos sequamur. Seriem autem mortis illius, quam tu graphice descripsisti, magna spiritus devotione non semel sed iterum percurrere voluit S. D. N. hominemque tam præclaris imbutum moribus, tam que de ecclesiasticis Litteris bene meritum paterno suspexit affectu, jucundumque illi esset, si talem virum aliquo magis distincto loco humaretis, cum ipsius fama per omnia volitet ora, ac litterati omnes quotquot Parisios venerint, interrogabunt vos, ubi posuistis eum? Dolebuntque maxime si confusos illos agnoscant cineres qui singularem adeo virum dum viveret contexerunt, nec aliquo lapidis indicio admoneantur. Finem scribendi indicunt lacrymæ sed plangam super me, quia super illum vetat ratio, cujus animam quotidianis adjuvare precibus magis extorquebit dilectio quam necessitas. Tu interim parem mihi locum, quem Mabillonius dederat, conserva; sacroque tuo Cœtui cum D. Abbate Passioneo salutem plurimam dicito. Romæ 24. Februarii 1708. FINIS.

APPENDIX.

Lettre Circulaire écrite par D. I. Mabillon, au nom de la Mere Prieure du Monastere du S. Sacrement, sur la mort de Madame de Blemur.

Loué soit à jamais le tres-saint Sacrement de l'Autel.

M

Vous aurez sans doute déja appris la perte que nous venons de faire de nôtre chere Mere Jacqueline Boüette de Blemur, dite de Saint Benoist, décédée en ce Monastere le 24. du mois de Mars dernier. Nous osons nous flatter que son mérite ne vous aura pas été tout-à-fait inconnu : mais nous pouvons dire que s'il ne vous étoit connu que par son esprit, & par les écrits qu'elle a donnez au public, vous ne la connoissiez que par la moindre partie d'elle-même, & par l'endroit qu'elle méprisoit en comparaison de ses devoirs & de ses obligations. Son cœur tout rempli du divin amour & pénétré d'une humilité profonde ; plein de piété & de dévotion pour la sainte Vierge & pour nôtre bienheureux Pere saint Benoist, d'estime pour sa sainte Regle, & pour l'état qu'elle avoit embrassé ; ce cœur plein de respect & de soumission pour ses Superieures, de charité & de tendresse pour ses Sœurs, de compassion pour les miserables & affligez, de zéle pour la discipline réguliére, & contre les moindres relâchemens ; ce cœur enfin honnête, droit, obligeant, généreux, & à l'épreuve de toutes sortes de douleurs, nous a donné beaucoup plus de sujet d'édification, que tout ce qu'elle nous a laissé par écrit, quoi que la conduite chrétienne & religieuse qu'elle a observée dans ce travail ne soit pas le moindre sujet de son mérite & de son éloge.

Elle vint au monde le 8. Janvier de l'an 1618. née de parens nobles, craignans Dieu, & tres-charitables, qui lui donnerent les premiers principes d'une éducation fort chrétienne. Son entrée en Religion alla presque d'égal avec sa vie. Elle n'avoit que cinq ans lorsqu'elle fut envoyée à l'Abbaye Royale de la sainte Trinité de Caën auprès d'une de

ses tantes qui l'avoit demandée. Elle se vit arrachée d'entre les bras de ses parens d'un œil tranquille, sans être émuë de leurs pleurs, leur demandant pourquoi ils pleuroient, puisqu'elle alloit être heureuse. Tout son plaisir étoit dès cet âge de lire la Vie de nôtre bienheureux Pere saint Benoist, qu'elle apprit deslors par cœur; & de se rendre capable de chanter le Martyrologe, les Versets & les Graduels à la sainte Messe & à l'Office, ce qu'elle fit dès l'âge de sept ans. Elle n'avoit pas encore onze ans qu'elle demanda le saint habit de la Religion avec tant d'ardeur & d'empressement, qu'on ne put le lui refuser. Son zéle pour les exercices reguliers croissoit sensiblement de jour en jour avec l'âge. Aux veilles des Dimanches & des Fêtes elle ne ses deshabilloit point, afin de se trouver des premieres à Matines. Après sa Profession, qu'elle fit avec une joye inconcevable, telle qu'elle disoit n'en avoir jamais eu de pareille en sa vie; sa ponctualité aux observances s'augmenta de plus en plus, sur tout pour l'Office divin, auquel elle étoit si exacte, que ni ses compositions, ni ses maladies ne l'en pouvoient détourner.

C'est ce qui engagea ses Superieures de la faire Maîtresse des Novices à la quatriéme année de sa Profession. Elle y réüssit si bien, & elle avoit tant d'adresse pour gagner les ames à Dieu, que son Abbesse disoit, qu'elle auroit donné la vocation aux Novices qui ne l'auroient pas euë. Egalement estimée & aimée, elle se vit attachée à la compagnie de Madame son Abbêsse. Ce fut pour lors que son zéle pour l'Office divin se trouva combatu par l'assiduité qu'un certain usage l'obligeoit de rendre à son Abbesse. Mais elle n'hésita pas long-tems à prendre son parti, & son zéle l'emporta bien-tôt sur sa complaisance. Cette disposition ne changea pas en elle lorsqu'elle fut nommée Prieure. Quelque attachement qu'elle eût pour son Abbesse, elle ménagea toujours les interêts de la Communauté & des particuliers, dont elle prenoit souvent le parti, ou par compassion, ou par justice: ce qui lui attira tellement l'amour & la tendresse de la Communauté, que dans une occasion où il s'agissoit de justifier cette Communauté à la Cour contre des impressions fâcheuses que l'Abbêsse en avoit données pour

avoir occasion de changer d'Abbaye, on ne voulut pas souffrir que la Prieure signât l'acte de justification, de crainte que l'Abbesse n'en prît occasion d'en mettre une autre en sa place.

Ce fut en ce tems-là qu'elle commença à travailler à l'*Année Bénédictine*, ouvrage qui a été si fort estimé dans l'Ordre, qu'une Religieuse de Cîteaux en Flandre avoit eu dessein de le traduire en Flamand pour l'usage des Religieuses du Païs. On ne sait pas néanmoins si ce dessein a été executé. Ce qui donna occasion à commencer cet Ouvrage, fut que cette bonne Mere faisant un jour la lecture de table à la Fête des Saints de l'Ordre, & ne trouvant rien qui pût satisfaire en ce jour la dévotion de la Communauté, elle fit un discours sur ce sujet, tel qu'on le voit imprimé dans l'Année Bénédictine. Cela lui donna occasion de composer quelques autres Vies en abregé pour en faire un petit volume. Un Prélat ayant vû les commencemens de son travail, exhorta l'Abbesse à le faire continuer: ce qui lui fit prendre le dessein de donner plus d'étenduë à cet Ouvrage. Comme la divine Providence la destinoit à y travailler, elle lui inspira le desir d'apprendre le Latin dès sa plus tendre jeunesse. Si la facilité qu'elle avoit à écrire étoit grande, son attachement à l'Office divin étoit bien plus admirable. Lorsque la cloche sonnoit pour l'Office, elle quittoit incontinent & la plume & ses pensées, que Dieu lui faisoit retrouver ensuite avec usure, en lui redonnant de nouvelles lumieres. Elle avoit tant d'ardeur pour cette occupation, qu'au sortir de Matines elle y employoit le tems du sommeil: mais en même tems elle en paroissoit tellement détachée, qu'elle n'en parloit jamais, à moins qu'on ne la prévînt. Rien n'étoit plus édifiant que sa conversation. Une personne d'un mérite distingué, qui avoit quelque préjugé peu avantageux de sa modestie, aiant eu occasion un jour de l'entretenir, fut obligée d'avoüer qu'elle avoit beaucoup plus de mérite & d'humilité que de science.

Un des fruits qu'elle tira de cet Ouvrage, fut de connoître par l'exemple des Saints l'étenduë de ses devoirs & de ses obligations. Elle rougissoit de loüer ce qu'elle ne pratiquoit pas elle-même, & elle craignoit avec raison que Dieu

ne lui reprochât un jour de se voir si éloignée de la perfection & de la sainteté de ceux dont elle écrivoit la vie. Quoi qu'elle fût persuadée que le Royaume de Dieu ne consiste pas dans l'abstinence, elle crut néanmoins qu'elle ne seroit jamais veritablement Bénédictine, si elle ne joignoit à l'exactitude des observances cette pratique si fort recommandée par notre saint Pere. Quoi faut-il, disoit-elle, que si peu de chose m'empêche de suivre les Saints, dont j'ai l'honneur de porter l'habit & d'écrire les Vies? Plusieurs voyages qu'elle fit à Paris avec les Dames ses Abbesses, ne contribuérent pas peu à allumer de plus en plus ce désir dans son cœur. Elle ne manquoit pas de visiter ce Monastere, & elle s'estimoit malheureuse de n'y demeurer pas. Mais enfin Dieu contenta son desir, en inspirant à Madame la Duchesse de Meklebourg le dessein de faire un nouvel établissement de notre Institut à Châtillon. Notre Reverende Mere qui connoissoit la disposition de cette généreuse Fille, lui proposa de le demander à Madame son Abbesse pour faire cet établissement. Elle y consentit de tout son cœur, quoi qu'elle eût pour lors soixante ans : mais lorsqu'elle voulut sortir de son Abbaye, il falut l'arracher d'entre les bras de ses Sœurs qui étoient inconsolables de son départ. Une entre autres lui aiant dit dans l'excès de sa douleur : Que pensez-vous faire, à votre âge, ma Mere? il faudroit faire marcher un peu de prudence devant vous; elle lui répondit : Quand je ne vivrois que deux jours dans l'étroite observance, je mourrois contente. Elle fut donc enfin reçuë dans cette Maison, & de Prieure qu'elle avoit été autrefois, elle se vit reduite à l'humble état de Novice dans un âge où l'on croit d'ordinaire être en droit d'user de dispense. Son courage égala celui des Novices les plus ferventes; mais sa ferveur ne se borna pas à l'année de sa probation. Après sa Profession, qu'elle fit avec une joie indicible de son ame, le feu du saint amour alloit toujours croissant en elle, pour en faire une victime digne de celui qu'elle servoit. Ce divin feu la porta à préférer l'avantage d'être la derniere de cette Maison, à celui de posseder une Abbaye considerable, qu'une personne de pieté lui offrit avant son engagement. Elle regardoit suivant la regle, les moindres soulagemens qu'on l'o-

bligeoit de prendre, comme des sujets & des raisons de s'humilier encore davantage. Un Religieux fort zélé lui aiant demandé un jour comment elle se comportoit dans cette nouvelle Maison, elle lui répondit qu'elle ne faisoit pas comme les autres, parce qu'on ne vouloit pas le lui permettre. Sur quoi ce Religieux aiant pris occasion de lui dire qu'il se doutoit bien qu'elle n'apporteroit que du relâchement dans la Communauté, il fut bien-tôt obligé de moderer son zéle, aiant appris que tout ce prétendu relâchement ne consistoit qu'à prendre les matins un petit morceau de pain à cause de son âge, & de son travail qu'elle recommençoit pour lors.

Elle crut d'abord qu'après avoir publié les Vies des Saints de notre Ordre qui avoient fleuri dans les siecles passez, elle ne devoit pas négliger les éloges des personnes éminentes en piété de notre siécle, qu'elle renferma en deux volumes. On vit ensuite paroître plusieurs autres petits ouvrages, qu'elle avoit composez ou retouchez. Ces ouvrages sont *les Grandeurs de la sainte Vierge*, *la Vie du Pere Fourier de Matincourt*, *les Exercices de la Mort*, & quelques autres semblables. Mais ce qui passe toute imagination, est qu'elle ait entrepris sur la fin de sa vie & achevé heureusement en deux gros volumes *la Legende de tous les Saints* qui sont les plus connus dans toute l'Eglise, ouvrage qui seul pouvoit suffire pour toute la vie d'un Auteur fort laborieux & fort habile.

Sa principale dévotion étoit au tres-Saint Sacrement de l'Autel, & toute sa consolation étoit de communier souvent, & de se rendre exacte à l'adoration perpetuelle de ce divin mystere, à laquelle nous sommes engagées particulierement par notre Institut. Lorsqu'elle n'eut plus la force d'aller à l'Eglise faire son heure d'Adoration selon notre usage, elle se faisoit conduire à notre tribune, qui donne sur le tres-Saint Sacrement, & on ne pouvoit l'en retirer, que son heure d'Oraison ne fût tout-à-fait finie. De même sur la fin de ses jours ne pouvant plus marcher, elle se faisoit porter sous les bras à l'Eglise pour assister aux Offices divins. C'a été dans la considération & dans l'usage frequent du Verbe divin immolé sur nos Autels, qu'elle a appris à s'immoler & à se sacrifier elle même comme une victime. Pendant les der-

nieres années de ſa vie ce n'étoit plus en elle qu'une mort perpetuelle. Elle ſe voioit tous les jours détruire à vûë d'œil ſans ſe plaindre, toujours égale & toujours ſoumiſe aux ordres de Dieu, & ſans aucune alteration de ſon eſprit, que notre Seigneur lui a conſervé tout entier juſqu'à la mort afin d'animer ſon ſacrifice. Pour le rendre plus parfait, il ſembloit que Dieu prît plaiſir à lui ôter l'uſage des ſens exterieurs l'un aprés l'autre. Elle commença par perdre preſque entierement la vûë; enſuite la faculte de marcher lui fut ôtée, & ſes forces étant entierement épuiſées, elle fut enfin reduite à ne ſe pouvoir aider en aucune maniere, & affligée encore d'ailleurs d'une incommodité fort aſſujettiſſante. Dieu laiſſa à Job dans l'extremité de ſes maux l'uſage de la langue & de la parole, pour ſe pouvoir plaindre & demander du ſecours; mais notre chere Mere fut enfin privée encore de cet avantage, ne pouvant plus proferer que très-peu de mots, qu'elle ne conſacroit qu'à loüer Dieu, & à témoigner la joie qu'elle avoit de ſouffrir pour lui, & d'aller bien-tôt à lui.

Dans cet état elle mettoit toute ſa force dans la ſainte Communion, & elle auroit ſouhaité de communier pluſieurs fois par jour, s'il lui eût été permis. La faim qu'elle avoit pour cette manne celeſte étoit ſi grande, qu'aux jours qu'elle devoit communier, elle ſe levoit long-tems avant le jour nonobſtant ſes foibleſſes pour s'y diſpoſer; & peu de tems avant ſa mort, elle ſe levoit encore à cinq heures & demie pour communier à la Meſſe de ſix heures. Ses actions de graces après la ſainte Communion n'étoient pas moins ferventes, & duroient bien ſouvent juſqu'à huit heures & demie & neuf heures. Mais enfin ſa foibleſſe augmentant de plus en plus en ſorte qu'on ne pouvoit plus la mener à l'Egliſe, on lui fit comprendre que c'étoit la volonté de Dieu qu'elle ne communiât plus ſi ſouvent. Elle s'y ſoumit avec une obéïſſance & une réſignation entiere. Une Religieuſe qui l'aimoit particulierement lui aiant témoigné un jour la douleur qu'elle reſſentoit de la voir tant ſouffrir, elle lui répondit avec ſa douceur ordinaire, qu'elle devoit être bien aiſe que la volonté de Dieu s'accomplit en elle. Le 19. de Mars elle parut dans une ſi grande foibleſſe, que

nous ne doutâmes plus qu'elle ne dût bien-tôt passer. Cependant le 21. jour de la Fête de N. B. Pere S. Benoist, elle se leva dès cinq heures & demie pour communier encore une fois à six heures, & fut ensuite pendant deux heures à faire ses actions de graces. Elle avoit toujours souhaité, & elle l'esperoit, de mourir le jour de la Fête de ce saint Patriarche, auquel elle avoit porté toute sa vie tant de dévotion. Elle dura néanmoins jusqu'au 24. qu'elle rendit son ame à Dieu avec un visage serein à la soixante-dix-huitiéme année de son âge après une agonie de vingt-quatre heures, pendant laquelle elle baisa souvent le Crucifix, & prononça souvent les saints Noms de JESUS & de MARIE. On lui demanda pour lors, si elle n'étoit pas bien contente de mourir Fille du S. Sacrement. A quoi, par un dernier effort, elle répondit distinctement, Oui. Dans ces derniers momens quelques-unes de nos Sœurs lui témoignant la douleur qu'elles avoient de sa mort, elle répondit que c'étoit toute sa joie. En effet elle avoit toujours désiré avec beaucoup d'ardeur de se réünir au plûtôt à Dieu ; & lorsqu'on lui témoignoit que sa fin approchoit, elle sembloit se ranimer pour témoigner la joie qu'elle en ressentoit. Nous esperons que Dieu par sa misericorde aura accompli ses desirs. Mais néanmoins nous vous prions, M. de joindre vos prieres aux nôtres pour le repos de son ame, & pour remercier Dieu des graces dont il l'a avantagée en cette vie. Nous aurions à vous demander excuse de la longueur de cette Lettre : mais nous avons crû que vous & votre Communauté ne seriez pas fâchées d'apprendre quelques particularitez de la vie & de la mort d'une personne qui a tant mérité de l'Ordre de S. Benoist. Nous nous recommandons instamment à vos saintes prieres, & je suis avec beaucoup de respect,

M


BIBLIOTECA DE CATALUNYA

